

Philippe de Rémi

# A csonkakezű királylány & Jehan és Blonde





**Philippe de Rémi**

**A CSONKAKEZŐ KIRÁLYLÁNY  
(MANEKINE)**

**JEHAN ÉS BLONDE**



# ÚJ SZÉCHENYI TERV

Nemzeti Fejlesztési Ügynökség  
[www.ujszechenyiterv.gov.hu](http://www.ujszechenyiterv.gov.hu)  
**06 40 638 638**



**A projektek az Európai Unió  
támogatásával valósulnak meg.**

TÁMOP-4.2.2/B-10/1-2010-0030 „Önálló lépések a tudomány területén”

A nyomdai előkészítés az ELTE Eötvös József Collegiumban fejlesztett szemantikus környezet (TÁMOP-4.2.2/B-10/1-2010-0030 „Önálló lépések a tudomány területén”) támogatásával történt.

**Philippe de Rémi**

**A CSONKAKEZŰ KIRÁLYLÁNY  
(MANEKINE)**

Fordította **Förköli Gábor**  
**Gyuris Kata**  
**Polgár Tibor**  
**Vargyas Brigitta**

**JEHAN ÉS BLONDE**

Fordította **Szabics Imre**

ELTE Eötvös József Collegium  
Budapest, 2013

A *Csonkakezű királylány* magyar fordítása az alábbi kiadás alapján készült:

*Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir*, pub. par Hermann Suchier, Paris, Firmin-Didot, t. I, 1884 (S.A.T.F.).

Az előszót Szabics Imre írta Arató Anna, Gyuris Kata és Vargyas Brigitta közreműködésével.

A fordítást Szabics Imre vetette össze az eredeti szöveggel.

A *Jehan és Blonde* magyar nyelvű fordítása az alábbi kiadás alapján készült:

Philippe de Rémi: *Jehan et Blonde. Roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, édité par Sylvie Lécuyer, Paris, Honoré Champion, 1999. (C.F.M.A.)

Fordította, az előszót és a jegyzeteket Szabics Imre írta.

## Tartalomjegyzék

### A CSONKAKEZŰ KIRÁLYLÁNY

INTRODUCTION .....	9
Sources folkloriques de <i>La Manekine</i> .....	9
Brève analyse du roman .....	14
Philippe de Rémi, romancier de <i>La Manekine</i> et de <i>Jehan et Blonde</i> , et Philippe de Beaumanoir, auteur des <i>Coutumes de Beauvaisis</i> .....	15
Philippe de Rémi, bailli en Gâtinais et seigneur de Beaumanoir.....	18
(Œuvres contemporaines et postérieures, apparentées à <i>La Manekine</i> .....	19
Postérité de <i>La Manekine</i> .....	26
La structure narrative de <i>La Manekine</i> .....	28
<i>La Manekine</i> , un « roman chrétien édifiant » .....	29
Les excès de l'amour humain .....	31
Les marques de l'étrangeté et de l'exotisme dans le roman.....	34
Les marques de l'étrangeté de l'héroïne .....	35
Marques d'exotisme rattachées aux déplacements des personnages.....	38
La fille du roi de Hongrie.....	40
BIBLIOGRAPHIE .....	43
ELŐSZÓ .....	47
A Manekine kapcsolódásai a népköltészethez .....	47
Szinopszis.....	52
Philippe de Rémi, <i>A csonkakezű királylány (La Manekine)</i> és a <i>Jehan és Blonde</i> írója, valamint Philippe de Beaumanoir, a <i>Coutumes de Beauvaisis</i> szerzője.....	54
A <i>La Manekine</i> -hez kapcsolódó művek a kortársak és az utódok tollából.....	56
A <i>La Manekine</i> utóélete.....	60
A <i>La Manekine</i> narratív szerkezete.....	61
A <i>La Manekine</i> , mint „keresztény példázat” .....	62
Az emberi szeretet túlkapásai .....	64
A különösség és az egzotizmus jegyei a regényben .....	67

A hősnő különösségének jegyei .....	68
A főszereplők vándorútjaihoz kapcsolódó egzotikus vonások .....	71
A magyar királylány .....	73
A CSONKAKEZŰ KIRÁLYLÁNY (MAGYAR FORDÍTÁS) .....	77

## JEHAN ÉS BLONDE

ELŐSZÓ .....	207
Szerencsét próbálni Angliában.....	207
Az „idilli” szerelem átváltozása a <i>Jehan és Blonde</i> -ban .....	210
A „képes beszéd” motívuma a regényben .....	212
A <i>Jehan és Blonde</i> -dal rokon korabeli művek és a regény utóélete .....	213
JEHAN ÉS BLONDE (MAGYAR FORDÍTÁS) .....	215



# A csonkakezű királylány (Manekine)

## Introduction

Le roman de *La Manekine* de Philippe de Rémi, « qui s'insère dans le cycle des femmes persécutées et se complait à dépeindre les tourments amoureux et les fêtes grandioses propres aux œuvres courtoises »<sup>1</sup>, présente des analogies marquées avec le thème d'autres poèmes narratifs des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles tels que la "chanson d'aventure" *Florence de Rome*, les chansons de geste *La Belle Hélène de Constantinople* et *Parise la Duchesse* ou le *Roman du comte d'Anjou* de Jean Maillart.

Il est fort probable que le succès remarquable de la chanson de geste *Berthe aux grands pieds* ait largement contribué à la naissance de ces poèmes narratifs dont l'héroïne était une dame ou une jeune fille de haute naissance (reine ou princesse) injustement accusée et persécutée, qui, la plupart du temps, était ou entrerait en parenté avec les membres de la famille royale de Hongrie<sup>2</sup>.

Il y a parmi les œuvres mentionnées ci-dessus trois poèmes narratifs qui relatent l'histoire de la « fille aux mains coupées » – *La Manekine*, *La Belle Hélène de Constantinople* et le *Roman du comte d'Anjou* – et qui ont connu une grande popularité et une « grande diffusion dès le XIII<sup>e</sup> siècle et jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle dans toute l'Europe ».

## Sources folkloriques de *La Manekine*

Les multiples versions de l'histoire de la « fille aux mains coupées » – la proto-histoire de *La Manekine*, version "romanesque" la plus originale et la plus célèbre parmi toutes – se retrouvent tant dans

---

<sup>1</sup> Jean Dufournet, « REMI Philippe de, sire de Beaumanoir », dans *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, 1984, p. 1889-1890.

<sup>2</sup> Cf. Alexandre Eckhardt, « *Les Sept dormants*, *Berthe aux grands pieds* et *La Manekine* », dans *idem*, *De Sicambria à Sans-Souci*, Paris, P.U.F., 1943, p. 100.

les textes écrits que dans la diffusion orale du folklore de l'Europe médiévale. Hermann Suchier, premier éditeur des œuvres poétiques de Philippe de Rémi<sup>3</sup>, a recensé et analysé dix-neuf versions écrites du conte de *la Fille sans main*, répandues dans toute l'Europe, entre autres, de l'Angleterre du début du XIII<sup>e</sup> siècle (*Vita Offae primi*) et de l'Allemagne, toujours du XIII<sup>e</sup> siècle (*Mai und Beafloer*), jusqu'à la Catalogne de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle (*Historia del Rey de Hungria*).

Donatien Laurent a démontré<sup>4</sup> l'extension extraordinaire aussi bien dans l'espace que dans le temps de deux motifs bien connus dans les contes populaires, celui du père-roi amoureux de sa fille et celui de la fille sans main, qui avaient été réunis pour la première fois dans *La Manekine* de Philippe de Rémi. Cependant, comme il l'a remarqué, « la tradition orale narrative avait, parallèlement aux nombreuses refontes littéraires, conservé et transmis jusqu'à nous un récit en forme de conte merveilleux dont la parenté avec la tradition écrite était indéniable »<sup>5</sup>.

La tradition extrêmement riche et l'extension remarquable du conte de la « fille aux mains coupées » – le conte-type N° 706, dont on connaît des variantes non seulement dans tous les pays d'Europe mais aussi au Proche-Orient, en Afrique, au Japon et dans les deux Amériques – n'empêchent pas qu'il présente une structure permanente d'une part et quatre épisodes principaux de l'autre, définis par A. Aarne et S. Thompson : 1/ *La mutilation de l'héroïne* ; 2/ *Le mariage avec un prince* ; 3/ *L'épouse calomniée* ; 4/ *Les mains recouvertes*<sup>6</sup>.

---

<sup>3</sup> *Œuvres poétiques de Philippe de Rémi, sire de Beaumanoir*, pub. par Hermann Suchier, Paris, Firmin-Didot, t. I, 1884, Introduction, p. XXIII-LIII (S.A.T.F.).

<sup>4</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, roman du XIII<sup>e</sup> siècle, trad. et postface de Christiane Marchello-Nizia, préface de Donatien Laurent, Paris, Stock, 1980, p. 12-20 (Stock+Plus, Moyen Âge).

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 11-12. D. Laurent identifie ce récit au conte-type N° 706 « The Maiden without Hands », cf. A. Aarne et S. Thompson, *The Types of the Folktale: a Classification and Bibliography*, Helsinki, 1973<sup>3</sup>, p. 240-241. Sur les variantes françaises du conte-type N° 706 voir Paul Delarue et Marie-Louise Tenèze, *Le Conte populaire français*, Paris, 1964, t. II, p. 630-632.

<sup>6</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, *op. cit.*, p. 12-13.

Les réminiscences folkloriques transparaissent à travers le texte du roman en particulier aux moments décisifs des péripéties des protagonistes. Ainsi peut-on mettre en parallèle les deux condamnations de la jeune princesse à être brûlée et le début du Carême, donc le Mardi-Gras où, suivant une coutume très ancienne, on brûle les figures du Carnaval. Aussi est-il significatif que le sénéchal bienveillant d'Écosse fait brûler au bûcher, à la place de Joïe et son enfant, des figures sculptées de bois (des *mannequins*, voir ci-après).

Ce rite populaire, dont le souvenir resurgit, est lié à un élément central du récit puisqu'il donne son titre au roman ; mais il joue surtout un rôle essentiel dans les disparitions de la jeune fille aux yeux du monde, dans ses « morts » supposées, qui plongent ses peuples dans le chagrin, ces retournements qui font passer l'héroïne et ceux qui l'entourent de la joie (*son droit nom*) à la souffrance que symbolise ce nom de Manekine<sup>7</sup>.

De même, il est intéressant de mettre en rapport le départ en tournoi, c'est-à-dire la disparition du roi d'Écosse à l'automne, avec celle de la végétation, ou la migration des oiseaux, ainsi que son retour en Écosse avec le début du printemps. Il est également significatif que le roi se mettant en quête de son épouse perdue devra faire le tour du monde de l'Extrême-Orient « jusqu'au septentrion » pendant *sept ans* avant de la retrouver à Rome. Or la durée de sept ans est non seulement un cycle symbolique traditionnel mais aussi un cycle astronomique remontant à des temps non chrétiens<sup>8</sup>.

On remarque toutefois des différences considérables entre la tradition écrite et la tradition folklorique. Alors que dans les textes littéraires l'épisode introductif consiste dans le désir incestueux du père épris de sa propre fille à vouloir même l'épouser, dans les versions folkloriques, les malheurs de la jeune héroïne sont provoqués par des causes plus « ordinaires » : la lâcheté d'un père ruiné qui vend sa fille

---

<sup>7</sup> Philippe de Remi, *La Manekine*, pub., trad., présentation et notes par Marie-Madeleine Castellani, Paris, H. Champion, 2012, p. 57-58. (Champion Classiques)

<sup>8</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, *op. cit.*, p. 257-259.

au diable ou la jalousie d'une marâtre ou d'une belle-mère. La mutilation de l'héroïne présente aussi une différence importante entre les deux traditions, savante et populaire : « Dans la première, en effet, c'est habituellement l'héroïne qui se tranche elle-même volontairement la main pour échapper aux entreprises de son père. Au contraire, les versions orales font de ce dernier, ou des gens à ses ordres, l'auteur de la mutilation »<sup>9</sup>.

Au-delà de ces différences, c'est au roman de Philippe de Rémi que revient le mérite de réaliser, loin d'une simple juxtaposition, la « *conjointure* » entre les deux contes<sup>10</sup>, c'est-à-dire la combinaison des éléments constitutifs des deux contes-types, par le biais du motif initial de l'agression : si Joïe se tranche la main, c'est pour échapper au désir incestueux de son père. Ainsi, le schéma proposé par A. Arne et S. Thompson peut être complété par un épisode initial : 1/ *(Le désir de) l'inceste* ; 2/ *La mutilation de l'héroïne* ; 3/ *Le mariage avec un prince* ; 4/ *L'épouse calomniée* ; 5/ *Les mains recouvrées*.

L'épisode de l'inceste contient une phase préparatoire qui donne une double justification à la volonté d'épouser sa fille : le roman s'ouvre sur l'image d'un bonheur conjugal toutefois terni d'abord par le manque d'enfant pendant les dix premières années du mariage du couple royal, ensuite par le manque d'un héritier mâle (leur seul enfant étant Joïe), dont toute la gravité se révélera après la mort de la reine-mère et l'interdiction que celle-ci pose au roi, à savoir de ne se remarier qu'avec une femme semblable à elle.

À part l'adoption d'une structure qui résulte de la combinaison des deux contes-types évoqués, notre roman se rapproche alors des contes oraux également pour d'autres raisons : après la présentation d'un équilibre passager, situé dans un cadre temporel vague et qui, par la formulation, n'est pas sans nous rappeler l'univers des contes (« *Jadis avint qu'il ert uns rois* », v. 49), le roman débute sur une situation de manque et sur la pose d'un interdit, qui sont en même temps constitutives de la

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>10</sup> Philippe de Rémi, *La Manekine*, éd. cit., p. 44.

structure narrative des contes folkloriques<sup>11</sup>. La particularité du texte de Philippe de Rémi par rapport à *La Belle Hélène de Constantinople* et *La Fille du comte d'Anjou*, qui ne contiennent pas les motifs de l'interdit et de la quête vouée à l'échec d'une nouvelle épouse, réside dans le fait qu'il « relie ainsi fortement le destin tragique de la fille au désir de sa mère de prolonger son image par delà la mort », ce qui le rapproche au « schéma initial du conte »<sup>12</sup>.

Cependant si le manque initial est souligné par le narrateur-auteur, ce n'est pas uniquement parce que ce dernier suit le canevas (intériorisé, certes) des contes folkloriques, mais parce que par la mise en évidence de l'importance d'un héritier mâle, gage de l'unité et de la force politique du royaume, l'attention se déplace à des considérations d'ordre politique (le risque que le royaume ne tombe en « briquetoise », v. 212) qui précèdent et justifient en quelque sorte la naissance du désir du père : les barons et le haut clergé finissent par persuader le roi du bien-fondé de l'idée d'un mariage endogamique et l'assurent de la légitimité d'une telle démarche en se référant à l'autorisation papale : ainsi, leur position et les relations qu'ils entretiennent avec le pouvoir royal apparaissent dans le roman comme particulièrement problématiques et comme source de malheur. Les raisonnements politiques ouvrent donc la voie à l'apparition de la motivation psychologique du projet de mariage.

Ces considérations sur le pouvoir politique et la légitimité placent en même temps un des fils conducteurs de l'intrigue au sens où l'acte d'auto-mutilation de l'héroïne s'inscrit dans cette logique juridique : si elle se tranche un membre, ce n'est pas pour porter atteinte à la beauté féminine, considérée dans de nombreuses hagiographies comme source de tentations et de désirs vicieux, mais pour porter atteinte à son idonéité. Or dans la sensibilité médiévale, l'intégrité physique du roi et l'aptitude à exercer les fonctions royales qui en découle, va de pair avec l'intégrité et la force de son royaume. C'est en étendant cette

---

<sup>11</sup> Cf. Vladimir Propp, *La Morphologie du conte*, trad. par Claude Ligny, Paris, Gallimard, 1970.

<sup>12</sup> Philippe de Rémi, *La Manekine*, éd. cit., p. 42.

règle à l'épouse du roi que Joïe entend défendre sa cause : par cet acte volontaire, qui est un trait unique du roman par rapport aux autres versions de la fille à la main coupée, elle prive son père de la possibilité de réaliser son désir malsain sous le couvert de la légitimité. En même temps cela motivera le ressentiment de la vieille reine d'Écosse : la mutilation de la main étant la punition des malfaiteurs, Manekine s'exclut par son geste désespéré de la société des gens « de bien », considérés comme honnêtes, fréquentables et perd en même temps, tout comme la « Peau d'âne » déguisée, son identité réelle : la « manchote » inconnue apparaît ainsi aux yeux de la reine-mère comme suspecte de quelque crime obscur. Au moment où le jeune roi d'Écosse affirme sa volonté d'épouser la Manekine, la vieille reine reprend à son compte les arguments de celle-ci sur la nécessité de l'intégrité physique de l'épouse du roi. Si son fils ne l'écoute pas, c'est parce que son amour n'obéit pas aux lois qui ont d'ailleurs causé tant de malheurs, mais à celles du cœur qui considère l'intégrité spirituelle avant tout.

## **Brève analyse du roman**

Un roi de Hongrie a promis à sa femme mourante qu'il ne se remarierait qu'à une femme qui lui ressemblerait. Après la mort de sa femme, ses barons le pressent d'accomplir la promesse faite à son épouse défunte, mais il ne trouve nulle part de femme qui soit pareille de sa première épouse. La seule qui soit l'exacte ressemblance de sa mère, c'est Joïe, la fille du roi de Hongrie. Les barons, qui pressent le roi de se marier pour que le pays ne reste pas sans un héritier mâle, ne voyant pas d'autre solution, lui conseillent d'épouser sa fille. D'abord, il le refuse, mais il finit par accepter cette idée absurde d'autant plus qu'il est sollicité aussi par le clergé et, qui plus est, il tombe éperdument amoureux de sa fille. Joïe est révoltée d'une telle intention et, pour empêcher le mariage avec son propre père, elle se coupe la main gauche. Le roi, furieux, ordonne qu'on la brûle vive, mais pris de pitié, le sénéchal abandonne la malheureuse princesse sur une barque. Elle aborde en Écosse où elle est accueillie par le roi du pays qui l'épouse malgré la protestation de sa mère. Quelques mois après le mariage, le roi d'Écosse doit partir à un

tournoi en France. Pendant son absence, la jeune reine, qui dissimule son vrai nom et se fait appeler la Manekine parce qu'elle n'a qu'une main, accouche d'un fils. Sa belle-mère, qui la hait, échange la lettre qui aurait dû annoncer au roi la bonne nouvelle par une autre portant que la Manekine a mis au monde un monstre. Le roi ordonne de bien garder la mère avec l'enfant jusqu'à son retour, mais la reine-mère échange de nouveau la lettre du roi contre une autre ordonnant qu'on brûle la Manekine et son fils. Le sénéchal du roi d'Écosse les sauve en les remplaçant par deux « mannequins » (sculptures en bois), et mère et fils sont abandonnés à nouveau sur une barque qui arrive à Rome où un sénateur recueille la Manekine. À son retour, le roi découvre la méchanceté de sa mère perfide, et, après avoir fait l'enfermer dans une tour haute, part à la recherche de sa femme. Au bout de sept ans, il parvient à Rome où l'anneau nuptial lui permet de reconnaître sa femme et son fils. Le roi de Hongrie, pris de remords, se trouve également au siège de la chrétienté pour demander au pape le pardon de ses péchés. Ils finissent par se reconnaître tous, et par un miracle, la main coupée, conservée dans le ventre d'un esturgeon, est retrouvée dans une fontaine, et reboutée au bras mutilé par le pape. Après les heureuses retrouvailles, le roi d'Écosse et son épouse retournent en Hongrie avec le souverain de ce pays, puis ils font un voyage en Arménie dont, entretemps, Joïe et son époux sont devenus les héritiers, et finalement, ils rentrent en Écosse où la fille du roi de Hongrie sera restituée dans son rang et ses droits de reine.

### **Philippe de Rémi, romancier de *La Manekine* et de *Jehan et Blonde*, et Philippe de Beaumanoir, auteur des *Coutumes de Beauvaisis***

Jusqu'à un passé récent les historiens de la littérature du Moyen Âge français étaient d'avis, à la suite d'Henri Bordier<sup>13</sup>, que Philippe de Rémi, seigneur de Beaumanoir avait écrit non seulement les deux

---

<sup>13</sup> *Philippe de Rémi, Sire de Beaumanoir, jurisconsulte et poète national du Beauvaisis (1246-1296)*, Paris, 1869-1873.

romans de *La Manekine* et de *Jehan et Blonde*, contenus dans le manuscrit BnF fr. 1588, ainsi que les poésies courtoises, un conte et les *fatrasies* conservés dans un autre manuscrit, mais aussi, ayant occupé la fonction de bailli en Beauvaisis pendant une large part de sa vie, le premier recueil de droit coutumier composé en français, les célèbres *Coutumes de Beauvaisis*, achevées en 1283.

Cependant, dans les années quatre-vingt du siècle passé, Bernard Gicquel<sup>14</sup> a le premier fourni des arguments historiques et philologiques convaincants pour démontrer que la plupart des œuvres littéraires de Philippe de Rémi, y compris ses deux romans en vers, auraient pu être composées avant 1240, donc une trentaine d'années plus tôt qu'on ne l'a cru pendant longtemps, et que, par conséquent, celles-ci ne devraient être attribuées au jurisconsulte Philippe de Beaumanoir, auteur des *Coutumes de Beauvaisis*, mais à son père, au poète et romancier Philippe de Rémi, né vers 1205-1210, et bailli en Gâtinais à partir de 1237.

Bernard Gicquel met en valeur, entre autres, que le romancier de *La Manekine* et de *Jehan et Blonde* se nomme à plusieurs reprises *Phelippe de Remi* tandis que l'auteur des *Coutumes* se désigne du nom de *Phelippe de Beaumanoir*. Or, c'est seulement à partir de 1255 qu'une charte mentionne pour la première fois notre poète et romancier *sires de Biaumanoir*, titre que le fils cadet héritera de son père (voir ci-après).

La preuve la plus probante de Bernard Gicquel permettant de distinguer le poète Philippe de Rémi du juriste Philippe de Beaumanoir est que le roman allemand *Willehalm von Orlens* de Rudolf von Ems, daté de 1242, présente des motifs et éléments narratifs communs avec *Jehan et Blonde* dont il aurait pu directement s'inspirer<sup>15</sup>. Par ailleurs, l'historien de la littérature du Moyen Âge allemand a découvert

---

<sup>14</sup> Bernard Gicquel, « Le *Jehan et Blonde* de Philippe de Rémi peut-il être la source du *Willehalm von Orlens* ? », *Romania*, 102, 1981, p. 306-23.

<sup>15</sup> Voir, outre l'article cité de *Romania*, Bernard Gicquel, « Rudolf von Ems, adaptateur de Philippe de Rémi », *Actes du Colloque international Philippe de Beaumanoir et les Coutumes de Beauvaisis (1283-1983)*, Philippe Bonnet-Laborderie (éd.), Beauvais, GEMOB., 1983, p. 117-128.



dans *Willehalm von Orlens* une référence précise à *La Manekine* concernant le tournoi à Gournay et Ressons, qui figure aussi dans le texte d'ancien haut allemand<sup>16</sup>.

Outre ces considérations chronologiques, narratives et onomastiques, l'examen philologique et stylistique de l'œuvre romanesque en question peut également mettre en doute l'identité de l'auteur de *La Manekine* et surtout de *Jehan et Blonde*, « qui témoigne d'une particulière maîtrise littéraire et d'une certaine maturité politique et sociale »<sup>17</sup>, et de Philippe de Beaumanoir, qui aurait été très jeune au moment où il aurait composé ces romans relativement volumineux et ayant une structure narrative soigneusement élaborée. Les allusions géographiques précises dans les deux romans à certaines communes et villes anglo-saxonnes, flamandes et de France du Nord permettent aussi de supposer que leur auteur, Philippe de Rémi, avait dû faire un ou plusieurs voyages en Angleterre et en Écosse<sup>18</sup> avant de se mettre à composer ses œuvres romanesques.

Tout bien considéré, il est légitime de partager la conclusion de Jean Dufournet : « *Il est donc raisonnable d'attribuer l'œuvre romanesque*

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 127. Bernard Gicquel considérait d'ailleurs que pour faire figurer l'épisode du tournoi dans *La Manekine*, l'auteur pouvait s'inspirer d'un épisode analogue de la *Vie de Guillaume le Maréchal*, composée au début du XIII<sup>e</sup> siècle mais qui est « rapidement tombée dans l'oubli ». Cependant, Barbara Sargent-Baur, tout en considérant que les romans et la plupart des poésies lyriques doivent être attribués à Philippe de Rémi le père, conteste, en raison de « problèmes géographiques », que Philippe de Rémi ait pu s'inspirer de *l'Histoire de Guillaume le Maréchal*, et elle propose de rechercher les sources de l'épisode du tournoi dans les romans de Chrétien de Troyes et *Le Bel Inconnu* de Renaut de Beaujeu. Voir Barbara Sargent-Baur, « Dating the Romances of Philippe de Remi : Between an Improbable Source and a Dubious Adaptation », *Romance Philology*, vol. 50, N° 3, 1997, p. 257-275 et *idem*, « Encore sur la datation de *Jehan et Blonde* de Philippe de Rémi », *Romania*, 118, 2000, p. 236-248.

<sup>17</sup> Jean Dufournet, « Introduction à la lecture de *Jehan et Blonde* de Philippe de Remy », dans *idem* (éd.), *Un roman à découvrir : Jehan et Blonde de Philippe de Remy (XIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, H. Champion, 1991, p. 8. Cf. aussi Philippe de Rémi, *Jehan et Blonde. Roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, Sylvie Lécuyer (éd.), Paris, H. Champion, 1984, p. 16.

<sup>18</sup> Cf. *ibid.*, p. 11-12.

*et poétique au père Philippe de Remy, bailli, romancier et poète, que nous connaissons par d'autres documents, et les Coutumes de Beauvaisis au fils, le juriste Philippe de Beaumanoir* »<sup>19</sup>. L'auteur de *La Manekine* et de *Jehan et Blonde*, dont les textes contenus dans le manuscrit mentionné ci-dessus peuvent être datés d'entre 1230 et 1240<sup>20</sup>, serait donc Philippe de Rémi le père, et *La Manekine* serait sa première œuvre romanesque comme il ne manque pas de le mentionner dans le prologue du roman.

## Philippe de Rémi, bailli en Gâtinais et seigneur de Beaumanoir<sup>21</sup>

Philippe de Rémi a succédé, en 1239, à son père Pierre de Rémi, prévôt de Compiègne, en tant que possesseur du fief de la Terre-Bernard, au nord de Remy. Auparavant, en 1237, il fut nommé pour le comte Robert d'Artois, frère le plus jeune de saint Louis, bailli en Gâtinais.

Après la mort de Robert d'Artois, survenue en 1250 pendant la croisade menée par saint Louis en Égypte, Philippe resta au service de la veuve de Robert, la comtesse Mahaut.

D'après une charte de 1249, Philippe de Rémi et sa femme cédèrent des terres et des droits situés en Gâtinais à l'abbaye de Saint-Denis contre des biens en Beauvaisis pour accroître leur domaine de la Terre-Bernard et y faire construire une demeure seigneuriale, désignée du nom de Beaumanoir. Un acte de 1255 mentionne pour la première fois Philippe « *sire de Biaumanoir* ».

Philippe de Rémi, entretemps adoubé chevalier et devenu seigneur de Beaumanoir, avait d'un premier mariage trois enfants, deux fils, Girard et Philippe, et une fille, Peronelle. Il dut décéder vers 1263

<sup>19</sup> « Introduction à la lecture de *Jehan et Blonde* de Philippe de Remy », *op. cit.*, p. 10.

<sup>20</sup> *Ibid.* Sur les problèmes de datation des deux romans voir aussi Sylvie Lécuyer, éd. cit., p. 15-16 ; Barbara Sargent-Baur, art. cit., p. 257-275.

<sup>21</sup> Nous résumons les principaux faits et événements de la vie de Philippe de Rémi d'après Robert-Henri Bautier, « Philippe de Beaumanoir : rapport général du Colloque », dans *Actes du Colloque...* p. 5-17 et Jean Dufournet, « Introduction à la lecture de *Jehan et Blonde* de Philippe de Remy », *op. cit.*, p. 10-14.

« peu avant que son fils aîné Girard eût repris, en février 1266, de l'abbaye de Saint-Denis tout le fief qu'il tenait d'elle comme seigneur de Beaumanoir »<sup>22</sup>.

Son fils cadet, Philippe de Beaumanoir (1253-1296), auteur des *Coutumes de Beauvaisis*, fut successivement bailli de Clermont, sénéchal de Poitou et de Saintonge, bailli de Vermandois, de Touraine et de Senlis. « Ainsi ce fils continua-t-il l'ascension sociale du père : il passa de l'administration du bailliage de Clermont à celle de sénéchaussées et bailliages royaux ; il devint lui aussi chevalier et épousa en secondes noces une fille d'une branche cadette de la maison de Boves »<sup>23</sup> [...].

Dans les *Coutumes de Beauvaisis*, Philippe de Beaumanoir énumère les vertus principales, qui sont toutes des qualités morales, que doit posséder un bailli justicier à la fois administrateur et juge : loyauté, piété, douceur et sagesse. « La loi morale importe plus que les lois humaines : même l'obéissance due à son seigneur ne peut excuser les manquements d'un bailli, et en cas d'ordre injuste, mieux vaut renoncer à son service [...]. La justice n'exclut pas la miséricorde et la courtoisie [...] »<sup>24</sup>

## Œuvres contemporaines et postérieures, apparentées à *La Manekine*

Malgré le nombre et la variété des études consacrées au sujet lors des dernières décennies, le rassemblement de toutes les versions écrites et orales du conte de la fille sans mains<sup>25</sup> semblait être toujours une

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>25</sup> Sur les sources, les représentations et les variantes du motif de l'inceste et celui de la fille à la main coupée, voir la monographie exhaustive de Karin Ueltschi, *La main coupée : métonymie et mémoire mythique*, Paris, H. Champion, 2010 et *idem* « Punir et réparer. Main coupée, corps mehaigné et réinvestiture royale », dans *Corps outragés, corps ravagés de l'Antiquité au Moyen Âge*, Lydie Bodiou et al. (dir.), Belgique, Turnhout, Brepols, 2011, p. 89-102. Dans son *Introduction* aux

entreprise téméraire, sinon impossible à achever. De fait, Hermann Suchier dénombre dix-neuf versions différentes du « conte » en six langues (latin, français, allemand, italien, catalan, anglais), alors qu'un siècle plus tard, Claude Roussel en arrive à énumérer vingt-quatre « œuvres apparentées » qui appartiennent aux genres littéraires les plus variés et s'échelonnent du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>. À celles-ci s'ajoutent les contes populaires – il s'agit de nombreuses représentations sous forme de diverses variantes – par lesquelles, si nous acceptons de les introduire dans le corpus des textes présentant le noyau commun du motif de la fille à la main coupée, cet ensemble de textes élargi finirait à comprendre plusieurs centaines de versions connues en Europe et sur les autres continents.

La version considérée traditionnellement comme la plus ancienne est celle intitulée *Vita Offæ primi*, première partie des *Vitæ duorum Offarum*, attribuées à Matthieu Paris, moine bénédictin anglais du XIII<sup>e</sup> siècle. Comme ces deux textes sont cités dans les *Chronica majora*, rédigés par Jean de la Celle, abbé de Saint-Albans de 1195 à 1214, H. Suchier était d'avis que la *Vita Offæ Primi* avait été rédigée à la fin du XII<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. D'autres érudits ont penché à situer

---

œuvres de Philippe de Rémi, H. Suchier propose aussi une analyse approfondie du motif en allant de ses représentations dans les contes populaires jusqu'aux versions dans les récits médiévaux qui lui étaient accessibles. Cf. H. Suchier, éd. cit., et *idem*, « La fille sans mains », *Romania* 30, 1907, p. 519-538 où il vise à compléter la liste établie auparavant.

<sup>26</sup> Claude Roussel, *Conter de geste au XIV<sup>e</sup> siècle. Inspiration folklorique et écriture épique dans la Belle Hélène de Constantiople*, Genève, Droz, 1998, chap. II., en part. p. 73-140, et Maria Colombo-Timelli, « La rhétorique épistolaire dans deux mises en prose de Jehan Wauquelin : *La Manequine* et *La Belle Hélène de Constantinople* », dans *Jehan Wauquelin. De Mons à la cour de Bourgogne* (Burgundica XI.), Marie-Claude de Crécy (dir.), Turnhout, Brepols, 2006, p. 69-89. Sur les versions du conte populaire dans la tradition littéraire, cf. aussi Marie-Madeleine Castellani, *Du conte populaire à l'exemplum. La Manequine de Philippe de Beaumanoir*. Thèse de doctorat de troisième cycle soutenue devant l'Université Paris III, Lille, Centre d'Études médiévales et dialectales, 1982, p. 33-56.

<sup>27</sup> Hermann Suchier, éd. cit., p. XXVI.

la *Vie d'Offa I<sup>er</sup>* vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle et à la tenir pour l'œuvre de Matthieu Paris<sup>28</sup>.

L'endettement de Geoffrey Chaucer à la *Vita Offae primi* a été reconnu parmi les premiers dans les *Originals and Analogues of some of Chaucer's Canterbury Tales* Part I (Londres, Chaucer Society, 1872). Depuis cet ouvrage, plusieurs autres érudits ont renforcé ce lien intertextuel. *The Tale of the Man of Lawe* (*The Man of Law's Tale*), l'un des *Contes de Canterbury* (vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle) reprend le fil conducteur de son original et plusieurs motifs développés dans la *Vita Offæ Primi*.

*The Tale of the Man of Lawe* raconte l'histoire de Custance (Constance), princesse chrétienne, fille de l'empereur de Rome, renommée non seulement pour sa beauté mais aussi pour sa bonté (« sin the world bigan, / To rekne as wel hir goodnesse as beautee, / Nas never swich another as is she ; »<sup>29</sup>). Un élément exotique apparaît dans le conte lorsque le sultan de Syrie tombe éperdument amoureux de la princesse, et il désire se marier avec elle. Convaincue de sa foi chrétienne, Custance s'oppose à ce mariage mais l'amour du sultan est si fort qu'il décide de se convertir pour obtenir l'amour de la belle jeune fille. La mère du sultan, femme de mauvaise intention, fait semblant de se réjouir du mariage de son fils alors qu'en secret elle veut empêcher les noces. Pendant les fêtes de mariage, tous les invités et nouveaux-convertis, sauf Custance, sont massacrés sur l'ordre de la reine-mère. Custance, à son tour, est mise sur un embarquement et renvoyée vers son pays natal, Rome. Après mille tourments et souffrances, elle aborde à Northumberland où elle est sauvée par le connétable bienveillant qui l'héberge chez sa femme, Hermengild.

---

<sup>28</sup> Cf. R. Vaughan, *Matthew Paris*, Cambridge University Press, 1958, p. 42-48 et p. 189 ; Claude Roussel, «Chanson de geste et roman : remarques sur deux adaptations littéraires du conte de "La fille aux mains coupées"», dans *Essor et fortune de la Chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin*, t. II, Modène, Mucchi Editore, 1984, p. 566.

<sup>29</sup> « Depuis le début du monde, aucune autre (femme) n'a été si reconnue pour sa bonté et sa beauté qu'elle » Geoffrey Chaucer, *The Canterbury Tales*, Rev. Walter W. Skeat (éd.), New York, The Modern Library, 1929, p. 118.

Dans le pays étranger tout le monde admire les qualités de Custance, un chevalier cependant éprouve du désir ignoble pour elle qui est vertueuse et l'éconduit. Celui-ci, poussé par colère, coupe la gorge à Hermengild et cache le poignard à côté de Custance pour lui faire subir une punition horrible. Par un miracle divin, le vrai coupable est révélé en présence du roi Alla qui décide également de se convertir et d'épouser la jeune femme. Toute la cour s'en réjouit et Custance devient bientôt enceinte. Quand elle s'accouche d'un beau fils, le roi et une lettre lui annonce la bonne se trouve en Écosse, nouvelle. Par un changement de lettres, la mère du roi, opposée au mariage d'Alla et de Custance, fait croire à la cour que le nouveau-né est en fait un monstre et que le roi désire la mort de sa femme. Custance est de nouveau livrée aux flots, cette fois avec son fils. Après être retourné à Northumberland, le roi Alla est si pris de colère qu'il ordonne immédiatement l'exécution de sa mère. Entre-temps, les flots enrégés emportent Custance et son fils jusqu'à Rome où ils sont sauvés par le sénateur de la ville. Après quelques années, Alla décide d'aller faire pénitence à Rome où il se réunit avec sa famille, y compris son beau-père, l'empereur de Rome qui a été longtemps tourmenté par la perte de sa fille.

*The Tale of the Man of Lawe* est à la fois un conte du type Constance (histoire d'une reine faussement accusée), identifié en tant que tel pour la première fois par Margaret Schlauch<sup>30</sup>, et à la fois une parabole chrétienne, aucun genre n'étant loin du roman de *La Manekine* de Philippe de Rémi.

Une autre version en latin, « La fille du comte de Poitou », intégrée à la *Scala Cæli*<sup>31</sup>, composée probablement entre 1232 et 1330, présente un schéma d'ensemble très proche de celui de *La Manekine*. La seule différence considérable au niveau des motifs constants réside en la rationalisation des déplacements dans l'espace, simplifiés considérablement par le narrateur. À ces deux récits latins s'ajoute un troisième,

---

<sup>30</sup> Cf. Margaret Schlauch, *Chaucer's Constance and Accused Queens*, New York, Gordian Press, 1969.

<sup>31</sup> *Scala Coeli*, M.-A. Polo de Beaulieu (éd.), Paris, édition du CNRS, 1991.

au XIV<sup>e</sup> siècle, l'*Ystoria regis Franchorum et filie in qua adulterium comitere voluit*<sup>32</sup> qui montre des similitudes frappantes avec *La Manekine* même au niveau des déplacements et à celui des lieux du déroulement de l'histoire (la France, Rome, l'Angleterre).

Contrairement à la *Vita Offæ primi*, le roman allemand anonyme de *Mai und Beaflo*<sup>33</sup>, daté des années 1257-59, montre un recentrage autour du personnage de l'héroïne et présente des similitudes très marquées avec *La Manekine* tant au niveau des motifs constants qu'à celui des motifs variables. Alors que la jeune fille persécutée ne procède pas finalement à l'automutilation, Beaflo coupe ses cheveux avant de s'enfuir ; l'épisode romain par lequel se termine le récit accuse les mêmes valeurs fonctionnelles que dans le roman de Philippe de Rémi.

Un autre récit allemand, intitulé *Der Künig ze Riuzen* (« La fille du roi de Russie »)<sup>34</sup>, qui date à peu près de la même époque, présente de fortes ressemblances avec *Mai und Beaflo* et avec *La Manekine* concernant l'action et la distribution des rôles des personnages.

On a aussi connaissance d'un récit composé vers 1280, inclus dans la *Weltchronik* de Johans der Jansen Enikel, qui fut probablement la source directe de *La fille du roi de Russie*. Au corpus des récits allemands se rattache un poème intitulé *Die Königstochter von Frankreich* de Hans von Bühel<sup>35</sup>, composé au début du XV<sup>e</sup> siècle. Outre le motif traditionnel de la jeune fille persécutée des autres poèmes, il se propose d'expliquer les origines de la guerre de cent ans, et a de la sorte un caractère historisant.

Deux poèmes anglais se construisent aussi sur le même schéma narratif. Le premier, *L'Histoire de Constance*, est contenu dans la *Chronique anglo-normande* de Nicolas Trivet, écrite entre 1334 et

<sup>32</sup> Éd. H. Suchier, *Romania* 39, 1910, p. 61-76.

<sup>33</sup> *Mai und Beaflo*, A. Classen (éd. et trad. ), Frankfurt am Main, P. Lang, 2006.

<sup>34</sup> Éd. dans *Mai und Beaflo*, Leipzig, 1848 (« Dichtungen des deutschen Mittelalters » 7), p. IX-XV.

<sup>35</sup> *Des Büheler Königstochter von Frankreich*, éd. J.F.L.T. Merzdorf, Oldenburg, 1867.

1347, et mérite d'être évoqué en raison de ses ressemblances avec *La Manekine* dans l'épisode de la navigation et dans celui des retrouvailles des protagonistes à Rome. Elle a servi de sujet aussi pour le récit *The Man of Law's Tale* des *Contes de Canterbury* de Chaucer. L'autre récit anglais, intitulé *Émaré*<sup>36</sup>, semble être composé dans les dernières années du XIV<sup>e</sup> siècle. Rationalisé au niveau des déplacements, il aborde l'histoire de la fille du roi Arthur mais il ressemble, à grands traits, à *La Manekine* dont il reprend aussi la chronologie interne. Un autre point commun d'*Émaré* avec le roman de Philippe de Rémi réside en le changement du nom de l'héroïne dans l'épisode de la persécution : au lieu du nom d'*Émaré*, elle prend le surnom *Esgraye* ('égarée') qui, rappelant le changement du nom de Joïe, vise à exprimer le malheur et les tourments que l'héroïne doit affronter.

L'histoire de la jeune fille persécutée est connue aussi par la littérature italienne du Moyen Âge. Parmi les trois poèmes à rappeler les séquences narratives de *La Manekine* le premier est l'*Historia de la Regina Oliva*<sup>37</sup> dont les origines restent contestées. Comme il présente une surcharge exceptionnelle des motifs relatifs à la persécution injuste de l'héroïne (mutilation, deux abandons en mer, un abandon en forêt, deux fausses accusations, calomnie de la belle-mère), de nombreuses influences, en particulier celles des récits anglais, peuvent être supposées. L'autre version italienne de l'histoire de « la fille à la main coupée » est le récit intitulé *Penta Manomozza* qui se voit surcompliqué au niveau des personnages. La distribution de leurs rôles n'est pas aussi claire que celle dans *La Manekine*, et la distinction entre personnages adjuvants et opposants n'est pas toujours évidente. Cependant, la mutilation qui intervient brusquement tout au début de cette version n'est corrigée que dans la partie finale, ce qui fait nettement allusion à *La Manekine*. La troisième version italienne, intitulée *Novella della figlia del re di Dacia*<sup>38</sup> (dont la datation des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles reste incertaine), est particulière au

<sup>36</sup> Éd. M. Mills, *Six Middle English Romances*, Londres, Dent, 1973.

<sup>37</sup> Cf. Hermann Suchier, *Œuvres poétiques*, éd. cit., p. XLVI.

<sup>38</sup> Éd. A. Wesselofsky, Pise, 1886.



sujet de l'épisode incestueux qui ne comporte aucune mention de mariage avec le père, mais on y reconnaît la trame traditionnelle des récits du même genre. Il convient de mentionner aussi la pièce de théâtre *Comoedia sine nome*, composée par un auteur italien en prose latine du XIV<sup>e</sup> siècle, qui reprend, avec certaines modifications, les mêmes motifs, sauf que la mutilation de l'héroïne est absente de la pièce.

Il existe deux récits catalans, datant respectivement de la fin du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècles, dont la première, intitulée *Historia del rey de Hungria*<sup>39</sup>, rappelle nettement, dans sa séquence initiale, celle de *La Manekine*. L'une des particularités de ce récit est liée au motif de l'automutilation de l'héroïne qui se coupe les deux mains. Dans le second, *La Istoria de la filya del emperador Costanti*<sup>40</sup>, le père incestueux est l'empereur de Rome.

Trois poèmes en ancien français montrent des ressemblances marquées avec le roman de Philippe de Rémi qui pouvait en constituer, sinon la source directe, mais sans doute une source d'inspiration. D'une part, on possède la nouvelle *De Alixandre, roy de Hongrie, qui voulut espouser sa fille*, dont les similitudes avec *La Manekine* sont apparentes.

D'autre part, la chanson de geste *La Belle Hélène de Constantinople*<sup>41</sup> développe et amplifie également les motifs constants et variables essentiels du « conte de la fille à la main coupée ». Considéré par H. Suchier<sup>42</sup> comme antérieur à *La Manekine*, suivant des analyses récentes de son langage et de son contenu, le poème semble être postérieur de quelques décennies au roman de Philippe de Rémi et dater de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>43</sup>. Les filiations et les parallélismes de la trame commune ainsi que l'organisation du récit, les techniques narratives et le rôle de la religion dans *La Manekine* et *La Belle*

<sup>39</sup> *Noveletes exemplars*, A cura de R. Aramon i Serra, Barcelone, 1934, p. 29-60.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 61-69

<sup>41</sup> *La Belle Hélène de Constantinople*, Claude Roussel (éd.), Genève, Droz, 1995.

<sup>42</sup> Hermann Suchier, éd. cit., p. XXVII.

<sup>43</sup> Voir Claude Roussel, art. cit., *op. cit.*, p. 566.

*Hélène* ont été démontrés et minutieusement analysés par Claude Roussel dans son étude comparative remarquable<sup>44</sup>.

Dans le *Roman du comte d'Anjou* de Jean Maillart<sup>45</sup>, écrit en 1316, l'histoire de la jeune femme injustement accusée et persécutée constitue également le motif principal des anciens contes populaires dont l'héroïne est en proie à l'amour incestueux de son père. « Par ailleurs, y réside une intention morale, l'auteur montrant les effets de l'espérance en Dieu et les vicissitudes de la fortune »<sup>46</sup>.

### Postérité de *La Manekine*

*La Manekine* est la source directe de deux adaptations françaises du Moyen Âge tardif. La première en est une transposition théâtrale dans la série composée au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, intitulée *Miracles de Nostre Dame par personnages*<sup>47</sup>, qui reprend sous forme dramatique des textes narratifs antérieurs, empruntés à l'histoire, à l'hagiographie et au folklore. Parmi les thèmes folkloriques mis à contribution, celui de la femme injustement persécutée figure dans sept miracles sur quarante. La dix-neuvième pièce aborde le même sujet que *La Manekine*, comme l'indique l'incipit : « *Cy commence un miracle de Nostre Dame, comment la fille du roy de Hongrie se copa la main pour que son pere la vouloit esposer, et un esturgeon la garda set ans en sa mulete.* » L'intrigue de la pièce suit exactement celle de *La Manekine* même en ce qui concerne les motifs variables et le changement du nom de l'héroïne (elle y porte en fait trois noms différents : *Bethequine* – v. 763, 793 et 1501, *Jouye* – v. 559 et *Manequine* – v. 1519).

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 565-582.

<sup>45</sup> Jean Maillart, *Le roman du comte d'Anjou*, Françoise Mora-Lebrun (éd.), Paris, Gallimard, 1998.

<sup>46</sup> *Dictionnaire des Lettres Françaises. Le Moyen Âge*, Geneviève Hasenohr et Michel Zink (éd.), Paris, Fayard, 1992, p. 809.

<sup>47</sup> *Miracles de Nostre Dame par personnages*, G. Paris et U. Robert (éd.), Paris, S.A.T.F., 1880.

La seconde adaptation du roman en vers est la mise en prose de Jean Wauquelin datant du début du XV<sup>e</sup> siècle : paru sous le même titre de *Manekine*, elle contient des références directes à l'œuvre de Philippe de Rémi, mais elle « modifie le récit pour en faire un texte historique : il identifie les personnages anonymes du conte à des individus précis, appartenant aux familles régnant au XI<sup>e</sup> siècle en Hongrie, en France, en Écosse... »<sup>48</sup>. Conservée par un seul manuscrit, la mise en prose de Wauquelin suit *La Manekine* en vers dans l'édition de H. Suchier<sup>49</sup>.

La critique littéraire perçoit Wauquelin comme « traducteur » de la *Manekine*, qui voulait atteindre un double objectif : dans un premier temps, tout en s'inscrivant dans la lignée des mises en prose de son époque, il voulait fournir une crédibilité à son récit par omission, entre autres, de la métrique qu'il devait tenir pour génératrice d'ornements superflus et contraires, par conséquent, à la vérité. Dans un second temps, comme les changements qu'il effectue au niveau de l'histoire ne sont pas neutres et les modifications apportées au texte lui permettent de placer son protecteur dans une descendance hongroise et de rehausser le prestige de la couche seigneuriale, nous pouvons supposer en sa personne un « serviteur fidèle de Philippe le Bon et des nobles de ses états »<sup>50</sup>.

<sup>48</sup> Philippe de Rémi, *La Manekine*, éd. cit., p. 28.

<sup>49</sup> Hermann Suchier, éd. cit., p. 265-366.

<sup>50</sup> C. J. Harvey, « Jehan Wauquelin, „traducteur” de La Manekine », *Le Moyen Français* 39-41, 1997, p. 345-356. Sur la mise en prose de Wauquelin, voir aussi l'étude fondamentale de Y. Foehr-Janssens, « *La Manekine* en prose de Jean Wauquelin, ou la littérature au risque du remaniement », *Cahiers de Recherches médiévales (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, N° 5, 1998, p.107-123, ainsi que celle de Maria Colombo-Timelli, « Pour une nouvelle édition de *La Manequine* en prose de Jean Wauquelin : quelques réflexions préliminaires », *Le Moyen Français* N° 57, 2005, p. 41-55, celle de R. Brown-Grant, « Ré-écritures de récits d'inceste : Jehan Wauquelin et la légende de „la fille aux mains coupées” », dans *Jehan Wauquelin de Mons à la cour de Bourgogne (...)*, op. cit., p. 111-122, et celle de Claude Roussel, « Wauquelin et le conte de la fille aux mains coupées », *Bien dire et bien apprendre*, 14, Villeneuve d'Ascq, 1996, p. 219-236.

## La structure narrative de *La Manekine*

Philippe de Rémi semble utiliser, dans la composition de son roman, une structure narrative typique des récits et romans courtois aussi bien que des contes folkloriques. Pareille à l'intrigue des romans courtois et d'aventures de l'époque ainsi qu'à celle de la plupart des contes, l'action de *La Manekine* se déclenche par un conflit inattendu dont le dénouement à la fin du roman permet à l'auteur de mettre en valeur « certains effets de symétrie interne ». Il est cependant à remarquer que tout en suivant la trame narrative des œuvres romanesques médiévales de ses prédécesseurs, Philippe de Rémi a su renouveler et affiner le motif récurrent du conflit initial des récits courtois. Alors que dans ceux-ci le conflit est le plus souvent provoqué par l'irruption d'un événement ou d'un personnage externe, dans *La Manekine* c'est un conflit psychique interne, la ferme résistance affective et morale de Joïe à l'intention incestueuse de son père, qui met en mouvement les événements aventureux, pleins d'incertitudes, de doutes et de souffrances, menaçant effectivement la vie de la jeune princesse.

Le conflit initial comprenant l'épisode de l'intention incestueuse et le dénouement final comportant la pénitence et le pardon du roi de Hongrie constituent en effet un cadre narratif symétrique qui renferme le récit central proprement dit, narrant l'arrivée de l'héroïne en Écosse et sa fuite réitérée ainsi que les péripéties et tourments qu'elle devra subir pendant ses périples. Cette structure double du roman, le fait que le récit central est enchâssé dans un récit-cadre, est confirmée aussi par la duplication du nom de la jeune fille. Au début de l'œuvre romanesque elle porte le nom de *Joïe* qu'elle a reçu en baptême puisque sa naissance a rempli de joie et de bonheur ses parents, nom transparent qu'elle récupérera au terme de ses mésaventures quand elle aura retrouvé son père pénitent, tandis qu'à partir de son arrivée en Écosse jusqu'au moment où elle rencontre par la volonté de la providence son mari à Rome, elle est surnommée par le roi

d'Écosse *la Manekine*<sup>51</sup>, "*la manchote*", puisque la jeune fille refuse de révéler son identité et la cause de son infirmité.

[...] tout se passe [...] comme si Beaumanoir avait eu une perception très juste de la structure du conte et s'était employé à faire correspondre, à une série de dégradations initiales, une série symétrique de restaurations finales : l'héroïne *perd* sa main, son père, son mari ; l'héroïne *trouve* son mari, son père, sa main<sup>52</sup>.

Cette double structure symétrique peut concerner aussi l'état initial et final des deux royaumes, celui de Hongrie et celui d'Écosse, dont le bonheur en apparence harmonieux du début sera rompu par la fuite forcée de l'héroïne mais restauré à la fin du récit-cadre, après les retrouvailles heureuses des protagonistes et la réconciliation du père et de sa fille.

Certains motifs récurrents, comme la navigation miraculeuse de l'héroïne, le double échange de lettres ou l'intervention parallèle des deux sénéchaux bienveillants pour sauver leur maîtresse vouée à la mort, peuvent évoquer dans *La Manekine* la structure narrative abondante en épisodes et séquences réitérés des contes folkloriques<sup>53</sup> dont Philippe de Rémi avait pu largement s'inspirer.

### ***La Manekine*, un « roman chrétien édifiant »**

Il est notoire que la plupart des poèmes et œuvres romanesques du Moyen Âge sont imprégnées des marques latentes ou apparentes de l'esprit chrétien qui se concentrent d'ordinaire dans la leçon morale et/ou didactique que l'auteur (le narrateur) offre à ses lecteurs ou auditeurs dans le dénouement de l'histoire narrée. (Il peut arriver que cette « leçon » est déjà anticipée dans les vers du prologue, et dans ce cas, le public est touché par une double intention didactique de l'auteur.)

<sup>51</sup> Sur les valeurs symboliques apparentes de ce surnom, voir ci-après.

<sup>52</sup> Claude Roussel, art.cit., *op. cit.*, p. 568.

<sup>53</sup> Cf. Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, éd. cit., p. 271-272.

Il en est de même pour le roman de Philippe de Rémi, à la fin duquel on lit cette leçon explicite :

Par ce romans poés savoir,  
 Vous ki le sens devés avoir,  
 Qu'en cascune necessité,  
 C'on a en sa carnalité  
 Ne se doit on pas desperer,  
 Mais tousjours en bien esperer.  
 Que de chou qui griefment nous point  
 Nous remetra Dix en bon point. (v. 8529-36)

Comme l'a remarqué avec justesse Claude Roussel :

Cette longue et dramatique histoire d'une jeune fille injustement persécutée amenait pour ainsi dire spontanément à la célébration de cette vertu théologique qu'est l'espérance. Jamais en effet, ni Joïe, ni Hélène, ne désespèrent de la providence, et leurs tourments sont conçus comme autant d'épreuves ouvrant le chemin du salut<sup>54</sup>.

En effet, les souffrances et dangers mortels auxquels sont exposés le corps et l'être périssables de la jeune femme infortunée pendant les deux navigations et aux moments de la menace du bûcher sont surmontés par sa ferme croyance en Dieu et en la Vierge Marie. Ses longues prières « du plus grand péril » (v. 1084-1160), prononcées lors de ses expositions à la mer, aussi bien que celles du roi d'Écosse lors de la quête de son épouse perdue, sont écoutées par la Vierge qui accepte de les sauver et de les aider à pouvoir se retrouver dans la ville « sacrée » de Rome. C'est également au siège de la chrétienté que le roi de Hongrie pénitent expie son péché qu'il a commis à l'égard de sa fille, et qu'il sera absous par le pape lui-même.

Il n'est pas sans intérêt non plus de suivre le « voyage » de la main coupée de Joïe dans le ventre de l'esturgeon prenant les fleuves et la mer, et conservant durant *sept ans* la main saine et fraîche jusqu'à ce qu'elle soit ressoudée au bras de la jeune reine également par

<sup>54</sup> Art. cit., *op. cit.*, p. 573.

le pape. Le trait à la fois exotique et fantastique impliqué par la perte et la conservation curieuse de la main prendra, à la fin du roman, un aspect hautement religieux par la voix divine adressée au pape et dans la merveille de la récupération, due à l'intervention céleste pour récompenser les souffrances et la persévérance de la Manekine.

Le choix délibéré du *poisson* en tant qu'animal susceptible de conserver la main coupée de la jeune princesse ne saurait être dû au hasard d'autant moins que l'esturgeon miraculeux réapparaît juste à Pâques et qu'il est retrouvé et pris par deux *clercs*. Par le sens symbolique et la connotation religieuse de ces faits significatifs le contingent du merveilleux revêt l'aspect d'un miracle dans l'acte sacré de la restitution de la main coupée au bras de Joïe-Manekine, ce qui lui permet non seulement une réintégration corporelle mais aussi une réintégration complète dans ses droits de reine d'Écosse et des deux pays « exotiques », la Hongrie et l'Arménie.

Compte tenu de toutes ces allusions et connotations religieuses implicites et explicites du roman, il est légitime de le considérer aussi comme un « roman chrétien édifiant » et de lui attribuer les caractéristiques d'un *exemplum*<sup>55</sup>.

## Les excès de l'amour humain

Cependant, tout en puisant dans les éléments narratifs folkloriques et mettant à profit bien de motifs, de séquences ou d'allusions religieux, le romancier « a donné à ce conte une coloration courtoise »<sup>56</sup>. Paul Zumthor a attiré l'attention<sup>57</sup> sur le penchant apparent de Philippe de Rémi pour les descriptions détaillées des tournois et des fêtes fastueuses, à la fois « contraintes sociales » et passe-temps favoris de la chevalerie et des cours seigneuriales. Il ne saurait être fortuit que le roi d'Écosse se voit obligé de quitter sa jeune épouse

<sup>55</sup> Cf. Marie-Madeleine Castellani, *Du conte populaire à l'exemplum*. La Manekine de Philippe de Beaumanoir, Centre d'Études Médiévales et Dialectales de Lille 3, Lille, sd [1988].

<sup>56</sup> Claude Roussel, art. cit., *op. cit.*, p. 569.

<sup>57</sup> *Essai de pétique médiévale*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 353.

enceinte et de partir aux tournois, organisés sur le continent, pour se distinguer et rehausser sa “valeur”.

L’auteur décrit fidèlement au code courtois la naissance de l’amour coupable du père de Joïe (« Sens et amour le font doloir / Qui dedens son cuer se combattent », v. 478-9) ainsi que les « tourments délicieux et les plaisirs amers » de l’amour partagé du jeune roi d’Écosse et de la Manekine (v. 1390-1796).

*La Manekine* reste aussi à bien des égards un roman d’amour, ou, plus exactement, un roman qui présente plusieurs formes d’amour, depuis les plus excessives jusqu’à sa véritable et suprême définition. [...] Cette réflexion s’ancre ici dans des exemples-limites, en offrant dans les deux premières parties du récit des figures de l’excès dans l’amour, voire de perversion de ce qui devrait être un amour naturel, tant celui du père de Joïe, que celui de la mère du roi d’Écosse, relations construites en parallèle : l’amour incestueux, signe de *folie* chez le père de Joïe, a pour écho la volonté de la vieille reine d’Écosse de régenter les amours de son fils

– constate Marie-Madeleine Castellani<sup>58</sup>. Cependant, à « la passion brutale du roi de Hongrie », qui au début semble étouffer les sentiments amoureux malsains qu’il éprouve pour sa fille et balance entre le bon sens et son aveuglement pour finir de céder à la force de sa passion, s’opposent nettement les sentiments amoureux du roi d’Écosse en constituant un contrepoint de nature courtoise de l’amour aveuglé. Le jeune roi, tout comme la Manekine qui connaît l’amour vrai pour la première fois aux côtés de celui-ci, s’interroge pendant une nuit sans sommeil sur la vraie nature de ses sentiments tout nouveaux et, dans un premier temps, il n’ose pas les révéler à la jeune fille arrivée d’un pays inconnu. Les interrogations et hésitations amoureuses des jeunes gens rappellent sans doute celles d’Alexandre et de Soredamor dont Chrétien de Troyes donne une image authentique et saisissante dans *Cligès*, ce qui permet de supposer, avec d’autres « motifs descriptifs et narratifs carac-

<sup>58</sup> Philippe de Rémi, *La Manekine*, éd. cit., p. 64.



téristiques de ce type de roman », tels que le portrait de l'héroïne ou la description des fêtes courtoises et des noces à la Pentecôte, l'effet qu'il a dû exercer sur l'auteur de *La Manekine*<sup>59</sup>. L'amour de plus en plus fort du roi d'Écosse pour la jeune fille étrange mais d'apparence noble et de nature douce l'amène à ne pas considérer ses défauts (absence de sa main gauche et de son origine), et il se décide à l'épouser malgré la protestation véhémement de sa mère voyant en elle une ennemie qui veut lui prendre son fils.

Toutefois, le bonheur de l'amour conjugal de la Manekine et du roi d'Écosse sera brisé dès que celui-ci se voit obligé, à l'instar d'Yvain dans le *Chevalier au lion* de Chrétien, de partir aux tournois pour « la recherche du *pris* et du *los* chevaleresques »<sup>60</sup>. Son départ met de nouveau en danger sa jeune épouse enceinte, exposée à la haine et à la machination sournoise de la reine-mère jalouse qui faillit provoquer sa mort au bûcher. Le départ de l'époux à la recherche de la gloire chevaleresque et la solitude et la mise en danger de la Manekine peuvent évoquer, là aussi, le conflit inévitable de l'amour et de la chevalerie, dont Chrétien de Troyes a présenté dans ses romans les meilleurs développements. Tous deux devront subir de dures épreuves – le roi pour avoir quitté sa femme dans l'espoir de rehausser sa « valeur » et pour l'avoir perdue par la suite, et la Manekine à cause de sa confiance vaine en son amour pour le roi d'Écosse :

Çou est la riens dont plus me poise  
 Car j'en sui en grief briketoise.  
 Mout est vaine l'amour du monde,  
 Nus biens n'est se Dix ne l'abonde. (v. 4721-24)

Seule sa foi inébranlable en l'Espérance peut faire sortir la jeune femme, exposée de nouveau à la mer, de son état désespéré et lui rendre finalement son époux et son amour éprouvé.

<sup>59</sup> Voir à ce sujet Barbara Sargent-Baur, « Échos de Chrétien de Troyes dans les romans de Philippe de Rémi », dans *Miscellanea Mediaevalia, Mélanges offerts à Philippe Ménard*, Paris, H. Champion, 1998, t. II, p. 1193-1201.

<sup>60</sup> Philippe de Remi, *La Manekine*, éd. cit., p. 65.

## Les marques de l'étrangeté et de l'exotisme dans le roman

Les croisades et pèlerinages en Terre Sainte et au Proche-Orient ont eu pour conséquence, entre autres, l'ouverture de l'esprit et l'élargissement des connaissances des occidentaux sur un monde nouveau et exotique jusqu'alors peu connu ou pas connu. L'aspiration de l'homme médiéval à parvenir, soit en réalité, soit par l'imagination, aux horizons lointains de pays inconnus et censés être exotiques a rencontré des formes d'expression adéquates dans les chansons de croisade et d'outre-mer des troubadours tels que Marcabru, Peire Vidal, Raimbaut de Vaqueiras ou Bertran de Born et des trouvères Conon de Béthune, Le Châtelain de Coucy et Rutebeuf aussi bien que dans *Le Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*, chanson de geste à ton ironique du XII<sup>e</sup> siècle, ou dans les premières chroniques rapportant avec l'authenticité des témoins oculaires les événements de la quatrième croisade, *Les Conquêtes de Constantinople* de Geoffroy de Villehardouin et de Robert de Clari. Le thème de voyages dans des pays et régions lointains et inconnus devient une composante essentielle et un principe organisateur même dans nombre de chansons de geste (*Le Charroi de Nîmes*, *La Prise d'Orange*, *Renaut de Montauban* etc.), dans la plupart des chansons de croisade et dans certains « romans antiques » (*Roman d'Alexandre*), et en particulier dans des récits d'aventures du XIII<sup>e</sup> siècle tels que *Floire et Blancheflor*, *Aucassin et Nicolette*, *Amadas et Ydoine* et autres.

L'intérêt accru que les auteurs des récits à thème exotique portaient aux aventures se déroulant dans des régions étrangères, pleines de sites et de faits mystérieux et d'événements invraisemblables, répondait au désir insatiable des hommes des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles de quitter leur pays pour un autre, lointain et censé cacher des richesses matérielles et spirituelles qui exerçaient une attraction irrésistible sur un simple croisé ou pèlerin.

De cette manière, l'idée des croisades et les pèlerinages vers des pays lointains et/ou d'outre-mer ont tout naturellement éveillé la curiosité

des auditeurs et lecteurs du Moyen Âge pour les récits portant sur les voyages et déplacements riches en aventures (et en mésaventures) des protagonistes dans des pays dont la réalité n'était guère accessible pour eux ou qui n'existaient que dans l'univers de l'imagination et de la fiction poétique.

### *Les marques de l'étrangeté de l'héroïne*

L'origine hongroise de l'héroïne de *La Manekine*, le fait qu'elle provient d'un pays lointain, quelque peu mystérieux et même exotique aux yeux des gens de l'Occident, entoure dès le début la princesse hongroise, accablée et poussée à la fois par le destin vers de nouveaux horizons, d'un halo de singularité et d'*étrangeté*.

L'étrangeté de la jeune fille sera doublement indiquée par l'auteur dès qu'elle se sera résignée à se couper la main pour éviter l'intention incestueuse de son père. D'une part, son infirmité, le manque de la main gauche devient, à un niveau extériorisé, le signe visible permanent de son être singulier. D'autre part, son altérité sera marquée d'une façon intériorisée lorsque, après avoir abordé en Écosse, elle recevra un surnom au sens *étrange*. Comme la jeune fille, arrivée dans un pays tout à fait inconnu pour elle, refuse de dévoiler son identité et son nom de baptême *Joïe* – qui est d'ailleurs un nom emblématique : « on la nomme Joïe [...], parce que sa naissance avait emplie de joie le cœur de ses sujets ; mais plus tard, la jeune fille elle-même dira que son nom la prédestine aux plaisirs de l'amour, au bonheur, à la "joie". »<sup>61</sup> –, le roi d'Écosse lui donne un second nom emblématique, *la Manekine*, dont le sens est suffisamment étrange, voire même ambigu.

Dont dist li rois : « Il nous estuet,  
 Puis que vostre non ne savons,  
 Que nous aucun non vous metons.  
 Or soit ensi : je vous destine  
 Que vous aiiez non Menekine. » (v. 1336-1340)

<sup>61</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, *op. cit.*, p. 260.

Dans un premier temps, le surnom *Manekine* désigne l'infirmité qu'a la jeune fille d'être « manchote », puis, il anticipe sur un épisode significatif lorsqu'elle échappe de justesse à la mort sur le bûcher, grâce à la bienveillance du sénéchal du roi d'Écosse qui « brûle à sa place une statue sculptée à sa ressemblance », c'est-à-dire un *mannequin*. Dans le surnom *Manekine* de la princesse hongroise

... on peut [...] voir la forme féminine de *mannequin* (diminutif de *Mann*, "l'homme" dans les langues germaniques), et ce mot désignait au Moyen Âge la figure de paille ou de bois, l'espèce de pantin qui, dans les représentations des mystères, remplaçait l'acteur dans les scènes de supplices<sup>62</sup>;

En l'occurrence, le surnom emblématique *Manekine* dont l'auteur fait revêtir son héroïne pendant la période des malheurs et tribulations, peut être mis en rapport avec le sens symbolique particulier que les gens du Moyen Âge attribuaient aux noms propres, jugés d'être susceptibles d'exprimer des caractéristiques essentielles, inhérentes aux porteurs de ces noms<sup>63</sup>. La dissimulation de son vrai nom et les sens singuliers de son surnom *Manekine* peuvent expliquer aussi, parallèlement à l'infirmité apparente de la jeune fille, pourquoi l'hospitalité due aux hôtes venus de régions lointaines lui est d'abord refusée à la cour d'Écosse et pourquoi elle est considérée par les dames et seigneurs écossais (le roi, la reine-mère, le sénéchal) comme une *étrangère* d'origine douteuse, venue d'un pays peu connu et mystérieux.

C'est pour cette raison que le roi d'Écosse hésite à épouser la jeune fille sans main dont il aime l'apparence noble et gracieuse aussi bien que la nature douce et aimable mais dont il ne sait en effet presque rien.

Le doute et la méfiance à l'égard de la jeune fille inconnue, qui refuse de révéler son identité et son vrai nom, atteignent au point culminant dans l'indignation élémentaire de la reine-mère, irritée

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 256.

<sup>63</sup> Cf. Jacques Ribard, *Le Moyen Âge. Littérature et symbolisme*, Paris, H. Champion, 1984, p. 73, 80-90.

à l'extrême de l'idée que son fils voudrait épouser une « *inconnue* », « *une malheureuse* », « *une étrangère* » :

Honis soit il quant prise l'a,  
Ne qui le tenra mais pour roi !  
Or a il fait trop grant desroy,  
Qui a ci prise une esgaree,  
Une chaitive, une avolee,  
Une femme o tout une main. (v. 2056-2061)

Même le sénéchal bienveillant, ayant reçu la fausse lettre ordonnant de brûler la Manekine qui a mis au monde “un monstre”, exprime ses doutes concernant l'origine de la jeune reine :

La raison mie ne savons,  
Pour coi tel mandemant nous fait.  
Espoir que on li a retrait  
La ou il est, dont ele et nee,  
Et pour coi eut la main colpee.  
Je ne sai s'il i a raison ;  
Mais mout a envis desraison  
Li fesist, n'a mie lonc tens. (v. 3534-3541)

Toutefois, les doutes et craintes du roi d'Écosse d'épouser une étrangère aussi bien que la méfiance instinctive de la reine-mère pour sa future belle-fille ne sont pas entièrement sans fondement et dépourvus de certains faits de la réalité de l'époque. On sait avec quelle préoccupation les parents nobles veillaient au Moyen Âge à ce que leur(s) fils choisisse(nt) pour femme une jeune fille non seulement « sage, bonne et pieuse » mais aussi et surtout de noble origine, issue « de bonne famille ». Aussi le roi d'Écosse cherche-t-il à se convaincre, vu la beauté ravissante et les bonnes manières de la jeune fille inconnue, de la noble extraction de la Manekine.

Ce mariage avec une étrangère se révélera cependant une union idéale : l'épouse inconnue donnera naissance à un héritier mâle (!), puis apportera en héritage deux pays orientaux pleins de richesses,

la Hongrie et l'Arménie, à son mari, qui pourra ainsi consolider aisément son pouvoir<sup>64</sup>. Christiane Marchello-Nizia a toute raison de dire que le roman peut être lu aussi comme « *un plaidoyer pour le mariage exogamique* »<sup>65</sup>. On peut également adhérer à son opinion selon laquelle *La Manekine* de Philippe de Rémi

se rattache à tous ces lais, à tous ces romans où apparaît la figure de *l'étrangère un peu fée avec laquelle on souhaite et redoute tout à la fois de s'unir* (c'est nous qui soulignons – I. Sz.) : apportée par les flots ou rencontrée auprès d'une source, parfois marquée physiquement (Mélusine, comme la Manekine, a un secret), elle apportera mâles et richesses à la lignée qui l'accueille<sup>66</sup>;

### Marques d'exotisme rattachées aux déplacements des personnages

Les déplacements et voyages des personnages principaux vers des pays et terres lointains et inconnus sont autant de sources intarissables de l'exotisme dans les récits médiévaux, tout particulièrement dans les chansons et romans d'aventures des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Il en est de même de notre roman où les voyages multiples se déroulant au croisement de la "réalité" et de la fiction poétique peuvent être considérés comme les composantes principales de l'action même.

Il est curieux d'observer que la plupart des marques d'exotisme reliées aux voyages se présentent lors des déplacements fréquents de la Manekine. Alors que l'itinéraire des déplacements du roi d'Écosse vers la Flandre et la France du Nord est précisé avec beaucoup de soins par l'auteur – les tournois auxquels le roi prend part ont lieu dans des villes et régions bien définies et bien connues : Gand, Bruges, Lille, Épernay en Champagne etc. –, les périple de la Manekine sont

---

<sup>64</sup> Cf. Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, *op. cit.*, p. 266.

<sup>65</sup> *Ibid.*

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 266-267. Christiane Marchello-Nizia fait référence aux lais bretons anonymes, publiés dans le recueil *Le cœur mangé*, et au roman *Mélusine* de Jean d'Arras.

décrits avec beaucoup d'imagination et d'imprécision de sorte que ses voyages forcés ne recouvrent aucunement la réalité géographique. Le premier voyage en mer de Joïe pendant lequel elle arrive en huit jours de Hongrie en Écosse « sans apercevoir une seule fois les côtes italiennes, françaises ou espagnoles » nous rappelle plutôt un voyage fabuleux d'un pays fantaisiste à l'autre. Aussi sera-t-elle successivement exposée en Écosse comme elle l'a été en Hongrie, au bonheur et à la joie aussi bien qu'au malheur et aux tourments, provoqués par les mauvais tours du destin, tout comme l'héroïne de n'importe quel conte féerique.

On peut donc conclure que la “mer” permettant à Joïe d'arriver en huit jours de Hongrie en Écosse, puis, en douze jours d'Écosse à Rome n'est pas une mer véritable mais plutôt un « lieu mythique » de valeur ambiguë qui est à la fois le lieu des souffrances et péripéties de la jeune princesse et le milieu aquatique favorable qui la mène vers un bon port et une nouvelle existence<sup>67</sup>.

Les derniers voyages du couple royal et de leur fils dans leurs royaumes de Hongrie et d'Arménie occupent une place particulière à la fin du roman. Non seulement ces voyages royaux prennent un aspect nettement “touristique” mais le royaume oriental d'Arménie est décrit, par rapport à l'Écosse, comme un “pays de Cocagne” qui pourra désormais « expédier en Écosse l'or, l'argent et toutes les autres richesses... » :

Li rois, qui ert loiaus et sages,  
Ainsi le fist ; en Hermenie  
Laiissa bonne gens bien garnie  
Qui le roiaime garderont  
Et en Escoce envoieront  
L'or et l'argent et l'autre avoir  
Qu'il devront au roiaime avoir. (v. 8362-8370)

---

<sup>67</sup> Cf. Marie-Madeleine Castellani, « L'eau dans *La Manekine* de Philippe de Beaumanoir », *Senefiance*, N° 15, 1985, p. 82-89.

Terres de “légendes” s’opposent ici à pays de “réalité”, permettant aux protagonistes des voyages agréables, sans souci en compensation des tribulations et souffrances qu’ils ont dû subir lors des voyages antérieurs en mer.

Les traits exotiques apparents que nous venons d’analyser ainsi que la mise en jeu du motif du merveilleux à la fin du roman restent cependant, conformément aux critères génériques des récits d’aventures des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, les éléments efficaces du “romanesque” et ne diminuent point le caractère conscient du dénouement de l’histoire extraordinaire de la Manekine.

Le dénouement de l’action du roman est aussi tout à fait remarquable du fait que le royaume d’Écosse et les deux pays “exotiques”, la Hongrie et l’Arménie, seront désormais réunis et gouvernés avec le consentement pontifical par le couple royal écossais-hongrois.

## La fille du roi de Hongrie

Il est acquis que pendant les XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles les relations entre la France et la Hongrie se multiplièrent à plusieurs niveaux. Non seulement des artisans et commerçants arrivèrent de plus en plus nombreux des diverses régions de France en Hongrie mais aussi des chevaliers et moines cistercien français s’établirent dans le pays, conséquence naturelle du renforcement des relations matrimoniales entre les deux royaumes. Le roi Coloman (Kálmán) de Hongrie épousa la fille de Roger, duc de Normandie, et le roi Béla III eut pour femme en premier mariage Anne de Châtillon, et en second mariage, en 1186, il épousa Marguerite de France, fille du roi Louis VII et demi-sœur du roi Philippe-Auguste. Ces mariages royaux furent sans doute précédés et suivis de nombreuses missions “diplomatiques” permettant aux seigneurs et clercs français de mieux connaître le “riche et exotique” pays<sup>68</sup> de l’Europe centrale. Les deu-

---

<sup>68</sup> Il est intéressant de remarquer que c’est à cette époque que se répandait en France la locution (*ni*) *pour tout l’or de Hongrie*, associée à la richesse “orientale” du pays, dont les trouvères et les auteurs de poèmes narratifs faisaient souvent usage dans leurs œuvres.



xième et troisième croisades traversant le territoire du Royaume de Hongrie ont également contribué à ce que les Français prennent connaissance de la Hongrie de l'époque. Ces rapprochements dynastiques, politiques et culturels de plus en plus intenses entre les deux pays à la fin du XII<sup>e</sup> et durant le XIII<sup>e</sup> siècles ont dû éveiller la curiosité non seulement des clercs comme André le Chapelain, qui a fait deux fois mention de la Hongrie dans son traité de l'amour courtois *De amore libri tres*<sup>69</sup>, mais aussi celle des architectes, tel Villard de Honnecourt, et surtout des poètes et trouvères pour ce pays "exotique" et lointain<sup>70</sup>.

Ainsi peut-on faire état de plusieurs chansons de geste, chansons d'aventures et récits courtois dont le(s) protagoniste(s) sont des princes et princesses hongrois ayant connu de nombreuses épreuves et vicissitudes avant d'être réintégrés à leur milieu d'origine et à l'état qui leur convient. Parmi eux, le personnage principal le plus remarquable est sans conteste la Manekine du roman de Philippe de Rémi.

Cependant, on ne doit pas passer sous silence que le romancier donne, comme le fait remarquer Marie-Madeleine Castellani<sup>71</sup>, une image ambiguë de ce royaume de Hongrie et de son roi influençable, asservis à des barons « soucieux surtout de leur bien-être et de leur puissance »<sup>72</sup>, où la fille vertueuse et à l'âme pure du roi peut être sacrifiée aux intérêts égoïstes des grands et des prélats du pays. À ce pays de type féodal s'oppose l'Écosse « comme le pays de la jeunesse et de la courtoisie »<sup>73</sup> où aux soucis rigoureux de la succession au trône se substituent les fêtes printanières lors de l'arrivée de Joie et

---

<sup>69</sup> Cf. Géza Rajnavölgyi, « Un rapprochement entre les cours de France et de Hongrie », dans Emese Egedi-Kovács (éd.), *Dialogue des cultures courtoises*, Collège Eötvös József ELTE, Budapest, 2012, p. 253-260.

<sup>70</sup> Voir Dezső Pais, « Les rapports franco-hongrois sous le règne des Árpád, I », *Revue des Études Hongroises et Finno-ougriennes*, 1-2, 1923, p. 15-26 ; Alexandre Eckhardt, *op. cit.*, p. 120-123 ; Asztrik Gabriel, *Les rapports dynastiques franco-hongrois au Moyen-âge*, Budapest, 1944, p. 1-51.

<sup>71</sup> Philippe de Rémi, *La Manekine*, éd. cit., p. 68-70.

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 70.

les jeux courtois, accomplis par l'amour partagé du jeune roi et de la jeune fille hongroise.

On a tout droit de supposer qu'à la figure poétique de la princesse hongroise, fugitive et persécutée par le destin, a pu contribuer aussi le culte très répandu dans le nord de la France aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles de sainte Élisabeth de Hongrie, fille du roi André II de Hongrie, corroboré par la *Vie de Saint Elysabel, fille du roi de Hongrie* de Rutebeuf<sup>74</sup>.

*Imre Szabics*

avec la collaboration de *Anna Arató*,  
de *Kata Gyuris* et de *Brigitta Vargyas*

---

<sup>74</sup> *Œuvres Complètes de Rutebeuf*, Edmond Faral et Julia Bastin (éd.), Paris, Picard, 1977, t. II, p. 60-166.

## Bibliographie

### Éditions

*Le Roman de La Manekine par Philippe de Reimes, trouvère du treizième siècle*, publié par Francisque Michel, Paris, Maulde et Renou, 1840.

*Œuvres poétiques* de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir, publiées par Hermann Suchier, 2 t., Paris, Firmin-Didot, S.A.T.F, 1884-1885.

Philippe de Remi, *Le Roman de la Manekine*, edited from Paris BNF fr. 1588 and translated by Barbara N. Sargent-Baur, with contributions by Alison Stones and Roger Middleton, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1999.

Philippe de Rémi, *Jehan et Blonde, Poems and Songs*, edited from Paris BNF fr. 1588, Paris BNF fr. 24006 and Paris BNF fr. 837 and translated by Barbara N. Sargent-Baur, Amsterdam-Atlanta, Rodopi (Faux titre, 201), 2001.

Philippe de Remi, *La Manekine*. Édition bilingue. Publication, traduction, présentation et notes par Marie-Madeleine Castellani, Paris, Champion (Champion Classiques. Moyen Âge, 35), 2012.

### Études sur Philippe de Rémi

Bordier Henri-Léonard, *Philippe de Rémi, sire de Beaumanoir, jurisconsulte et poète national du Beauvaisis, 1246-1296*, Paris, Techener, 1869, Genève Slatkine, 1980.

Dufournet Jean, « Philippe de Beaumanoir ou l'expérience de la limite : du double sens au non-sens », *Bien dire et bien apprendre*, 9, Villeneuve d'Ascq, 1991, p. 7-23.

Dufournet Jean, « Philippe de Rémi et la réécriture », *Le Moyen Âge*, CI, N° 3-4, 1995, p. 424-445.

Heller Sarah-Grace et Reichert Michelle (eds), *Essays on the Poetic and Legal Writings of Philippe de Remy/Beaumanoir*, Lewinston, The Edwin Mellen Press, 2001.

Marchello-Nizia Christiane, « Philippe de Rémi, romancier », *Actes du colloque international Philippe de Beaumanoir et les Coutumes de Beauvaisis (1283-1983). Aspects de la vie au XIII<sup>e</sup> siècle : histoire-droit-littérature*, Philippe Bonnet-Laborderie (éd.), Beauvais, GEMOB, 1983, p. 101-103.

Tyl-Labory Gillette, « Philippe de Remy, sire de Beaumanoir », *Dictionnaire des lettres françaises : le Moyen Âge*, éd. Geneviève Hasenohr et Michel Zink, Paris, Fayard, 1992, p. 1135-1136.

## Études sur La Manekine

Bernier Hélène, « La fille aux mains coupées (conte-type 706) », Québec, *Archives de Folklore* N°12, 1971.

Castellani Marie-Madeleine, « L'eau dans la *Manekine* de Philippe de Beaumanoir », *Senefiance*, 15, 1985, p. 79-90.

– « Le bonheur dans *La Manekine* de Philippe de Beaumanoir », dans *L'Idée de bonheur au Moyen Âge*, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1990, p. 205-211.

Dufournet Jean et Castellani Marie-Madeleine, « Temps liturgique et temps folklorique dans *La Manekine* de Philippe de Beaumanoir », *Le nombre du temps, Mélanges offerts à Paul Zumthor*, Paris, Champion-Slatkine, 1988, p. 63-72.

Eckhardt Alexandre, « Les Sept dormants, Berthe aux grands pieds et La Manekine », dans *De Sicambria à Sans-Souci*, Paris, P.U.F., 1943.

Gouttebroze Jean-Guy, « Structure narrative et structure sociale: notes sur la *Manekine* », Aix-en-Provence, CUER-MA, *Senefiance* 26, Éditions Jeanne Lafitte, 1989, p. 199-213.

Harvey Carol J., « Philippe de Rémi's *Manekine*: Joïe and Pain », dans *Women, the Book and the Wordly : Selected Proceedings of the St Hilda's Conference, 1993, Volume II*, Lesley Smith et Jane H. M. Taylor (eds), Rochester, NY, Boydell & Brewer, 1993, p. 103-110.

– « From incest to redemption in *La Manekine* », *Romance Quarterly* 44, N° 1, 1997, p. 3-11.

– « La Manekine de Philippe de Remy et ses avatars : *La fille du roy de Hongrie* », *Le Moyen français. La recherche – bilan et perspectives. Actes du colloque international*, CERES, 1999.

Huet Gédéon, « Les sources de *La Manekine* de Philippe de Beaumanoir », *Romania* 45, 1918-19, p. 94-99.

Roussel Claude, « Chanson de geste et roman: remarques sur deux adaptations littéraires du conte de „La fille aux mains coupées” », dans *Essor et fortune de la chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin. Actes du IX<sup>e</sup> Congrès international de la Société Rencesvals pour l'étude des épopées romanes*, Modène, Mucchi, 1984, t. 2, p. 565-582.

Sargent-Baur Barbara, « Échos de Chrétien de Troyes dans les romans de Philippe de Rémi », *Miscellanea mediævalia, Mélanges offerts à Philippe Ménard*, Paris, Champion, 1998, p. 1193-1201.

– « La structure temporelle de *La Manekine* de Philippe de Rémi », *Romania* 116, 1998, p. 131-147.

Shepherd Meg, *Tradition and Re-Creation in Thirteenth Century Romance. La Manekine and Jehan et Blonde, by Philippe de Rémi*, Amsterdam-Atlanta GA, Rodopi (Faux Titre, 48), 1990.

Suard François, « Chanson de geste et roman devant le matériau folklorique: le conte de la *Fille aux mains coupées* dans la *Belle Hélène de Constantinople*, *Lion de Bourges* et *La Manekine* », dans *Mittelalterbilder aus neuer Perspektive*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1995, p. 364-377.

Szabics Imre, « L'exotisme dans *La Manekine* de Philippe de Rémi », dans *L'exotisme dans la poésie épique française. In memoriam Klára Csűrös. Actes du colloque international de Paris*, Anikó Kalmár (éd.), Paris, L'Harmattan, 2003, p. 65-71.

Wrisley David J., « Violence et spiritualité dans le „rommant” de la *Manekine* », *La Violence dans le monde médiéval*, Aix-en-Provence, CUER-MA, *Senefiance* 36, Éditions Jeanne Lafitte, 1994, p. 571-585.

## Traductions modernes

en anglais :

Sargent-Baur 1999 (voir **Éditions**)

en français :

*La Manekine*, roman du XIII<sup>e</sup> siècle mis en français par Christiane Marchello-Nizia, Paris, Stock (Stock Plus, Moyen Âge), 1980 [réimpr. : 1995].

Castellani 2012 (voir **Éditions**)

## Előszó

A 13-14. századi francia verses regények és elbeszélések közül igen nagy népszerűsége tettek szert azok a „kalandos” történetek – *Florence de Rome*, *la Belle Hélène de Constantinople*, *Parise la Duchesse* vagy Jean Maillart *Le Roman du comte d’Anjou* című műve –, amelyek hősnői üldöztetést és kegyetlen sorscsapásokat voltak kénytelenek elszenvedni, mielőtt fény derült volna ártatlanságukra és igazságot szolgáltatott volna nekik.

Joggal feltehető, hogy a *Berthe aux grands pieds* [Nagylábú Berta] című 12. századi geszta-ének különleges sikere – magyar származású hősnőjének hasonló megpróbáltatásokat kellett elviselnie – nagymértékben hozzájárult az ilyen típusú verses elbeszélések létrejöttéhez. Nem lehet véletlen, hogy a későbbi *Florence de Rome* vagy *Parise la Duchesse* hősnője szintén előkelő származású hölgy (király vagy herceg leánya), aki rokoni kapcsolatba kerül a magyar királyi udvar valamelyik főúrával, ám előbb igazságtalan bánásmódban, sőt üldöztetésben lesz része.<sup>1</sup>

Az említett művek közül három – *La Manekine*, *La Belle Hélène de Constantinople* és a *Roman du comte d’Anjou* – a „levágott kezű leány” történetét beszéli el, amely rendkívül népszerű és elterjedt volt a korabeli Európában.

### A Manekine kapcsolódásai a népköltészethez

A „levágott kezű leány” históriájának számos írott és íratlan változata volt ismert a középkori európai folklórban és irodalmakban. Hermann Suchier, Philippe de Rémi elbeszélő költeményeinek első kritikai kiadója a *Kéz nélküli Leány* történetének tizenkilenc írott változatát találta meg és elemezte,<sup>2</sup> amelyek egész Európában, többek között a 13. századi Angliától (*Vita Offæ Primi*) és Németországtól

<sup>1</sup> Vö. Alexandre Eckhardt, *Les Sept dormants, Berthe aux grands pieds et La Manekine*, in uő, *De Sicambria à Sans-Souci*, Paris, P.U.F., 1943, 100.

<sup>2</sup> *Œuvres poétiques de Philippe de Rémi, sire de Beaumanoir*, Hermann Suchier kiad., Paris, Firmin-Didot, t. I, 1884, Introduction, p. XXIII–LIII (S.A.T.F.).

(*Mai und Beaflor*) kezdve a 14. századi Katalóniáig (*Historia del Rey de Hungria*) előfordultak. Mind között a legeredetibb és „legregényesebb” feldolgozás a 13. század derekán alkotott *La Manekine* (*A csonkakezű királylány*).

Donatien Laurent két, a népmesékben is jól ismert motívum „mind térbeli, mind időbeli rendkívüli elterjedtségét” mutatta ki: a leányába szerelmes király és a levágott kezű leány motívumaiét,<sup>3</sup> melyeket első ízben Philippe de Rémi egyesített regényében. Mindamellett, mint D. Laurent megállapította:

A szóbeli narratív hagyomány a számos irodalmi változattal párhuzamosan tündérmese formájában megőrzött számunkra egy olyan elbeszélést, melynek az írott hagyománnyal való rokonsága tagadhatatlan.<sup>4</sup>

A „levágott kezű leány” történetének gazdag hagyománya és figyelemre méltó elterjedtsége ellenére – nemcsak egész Európában, de a Közel-Keleten, Afrikában, Észak- és Dél-Amerikában, sőt Japánban is ismertek voltak különféle változatai – egyrészt a cselekmény szerkezeti felépítése gyakorlatilag változatlan az egyes variánsokban, másrészt pedig az A. Aarne és S. Thompson szerinti meghatározás értelmében azt négy főepizód alkotja: 1) *a hősnő megcsonkítása*; 2) *házassága egy királlyal*; 3) *az új királyné megrágalmazása*; 4) *a levágott kéz visszanyerése*.<sup>5</sup>

A folklór-reminiscenciák elsősorban a szereplők viszontagságainak döntő mozzanataiban tűnnek elő a regény szövetéből. Ily módon Joie-Manekine kétszeri máglyára ítéletét párhuzamba lehet állítani a nagybőjt kezdetével. Először Gyertyaszentelő Boldogasszony napján mondja ki ítéletét királyapja, és a menekülő hercegnő hét napig tartó

<sup>3</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine, roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, ford. és utószó Christiane Marchello-Nizia, előszó Donatien Laurent, Paris, Stock, 1980, 12–20 (Stock+Plus, Moyen Âge).

<sup>4</sup> *Uo.*, 11–12. D. Laurent ezt az elbeszélést a 706-os számú mese-típussal azonosítja: „The Maiden without Hands”, vö. A. Aarne & S. Thompson, *The Types of the Folktale: a Classification and Bibliography*, Helsinki, 1973<sup>3</sup>, 240–241.

<sup>5</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine, i. m.*, 12–13.



tengeri út végén nagyböjt első vasárnapján, Brandons napján érkezik Skóciába, mely nap a kereszténység előtti időkre visszamenő ünnepi vigasság napja a skót népszokások szerint. Másodszor pedig szintén a nagyböjt kezdete előtt, vagyis farsang idején ítélik Manekine-t máglyahalálra, amitől csak úgy menekül meg gyermekével együtt, hogy a skót király jószívű udvarnagya két „manekin”-t, fából készített bábut vet a máglyára helyettük; márpedig Húshagyó Kedd napján az ősi szokás szerint elégetik a karneváli felvonulás figuráit.<sup>6</sup>

A kiszébbuhoz, a *mannequin*-hez kapcsolódó népszokás, melynek emléke megelevenedik, szorosan kapcsolódik a történet egyik központi eleméhez, hiszen ez adja a regény címét (*La Manekine*) és különösen fontos szerepet játszik akkor, amikor a hajadon eltűnik a világ tekintete elől. A látszólagos „halálai” mélységes bánatba taszítják a népet, és szenvedéssé változtatják a hősnő és környezete örömét. Ezen változásokat a királynő nevének módosulása is jelzi, így lesz a *Joie*-ből *Manekine*, azaz Csonkakezü.<sup>7</sup>

Szintén érdekes kapcsolat figyelhető meg Skócia királynőjének őszi útrakelése, lovagi tornákra indulása és a vegetáció elmúlása vagy a vándormadarak elköltözése, majd pedig a király visszatérése és a tavasz kezdete között. Ugyancsak figyelemre méltó, hogy az eltűnt királynő keresésére induló skót király világkörüli útja a Távól-Kelettől az északi vidékekig éppen *hét* esztendeig tart, mielőtt Rómában rátalálna hitvesére. A hétéves időtartam azonban nemcsak egy nagyon régi, szimbolikus periódus, hanem a kereszténység előtti korokra visszanyúló csillagászati ciklus is, amely összefüggésben van az égitestek kozmikus útjával és egymással való együttállásával.<sup>8</sup>

Mindazonáltal lényeges különbségek figyelhetők meg az írott és a szóbeli hagyomány között. Míg az irodalmi szövegekben

<sup>6</sup> *Uo.*, 256–257. Vö. még Jean Dufournet & Marie-Madeleine Castellani, „Temps liturgique et temps folklorique dans la *Manekine* de Philippe de Beaumanoir”, in *Mélanges Paul Zumthor*, Paris, 1988, 64–72.

<sup>7</sup> Philippe de Remi, *La Manekine*, kiad., ford. és bevezetés Marie-Madeleine Castellani, Paris, Champion, 2012, 57–58. (Champion Classiques)

<sup>8</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, *i. m.*, 257–259.

a cselekményt elindító epizódot a saját leányát feleségül óhajtó királyapa megdöbbenő elhatározása alkotja, a szóbeli változatokban a hősnő megpróbáltatásai földhözragadtabb okokra vezethetők vissza: egy tönkrement apa hitványságára, aki pénzért eladja lányát az ördögnek, vagy egy mostoha illetve anyós féltékenységére. A hősnő megcsonkítása szintén jelentős eltérést mutat a „tudós” és a „népi” hagyomány között:

Az elsőben rendszerint a hősnő az, aki saját elhatározásából levágja az egyik kezét, hogy ilyképpen hiúsítsa meg apja szándékát. A szóbeli változatokban ellenben az utóbbi vagy a szolgálatában álló személyek hajtják végre a leány megcsonkítását.<sup>9</sup>

Ezeket a különbségeket túlmenően Philippe de Rémi regényének érdeme, hogy a két mesetípust nem pusztán egymás mellé állítja, hanem azok ötvözetét valósítja meg az erőszak motívuma révén: Joie azért csonkítja meg magát, hogy ezáltal megszabaduljon attól a fenyegetettségtől, amelyet az apa vérfertőző vágya jelent. Az A. Aarne és S. Thompson által javasolt sémát tehát egy, az incesztus-motívumot tartalmazó kezdő epizóddal egészíthetjük ki. Ebből a kezdő epizódból megtudjuk, hogy a király házassági tervét egyrészt a fiúörökös hiánya, másrészt pedig haldokló feleségének tett ígérete motiválja: a királyné utolsó szavaival ugyanis azt kötötte férje lelkére, hogy csakis olyan asszonyt vehet feleségül, aki az ő szakasztott mása.

Rémi regénye azonban nemcsak szerkezetében – mely tehát a két említett mesetípus összekapcsolásának eredménye –, hanem más vonásaiban is a mesei világot idézi: a narrátor a mű legelején egyfajta mesei időtlenségből merítve és a mesékből jól ismert fordulattal („Egyszer volt egy király”) nevezi meg szereplőit, majd mutatja be a királyi pár életének idilljét. Az átmeneti harmónia végét jelzi azonban a hiányhelyzet (fiúörökös) említése, illetve a tiltással

<sup>9</sup> *Uo.*, 15. A motívum elterjedtségéről a magyar folklór- és mesehagyományban ld. Solymossi Sándor bibliográfiai gyűjtése, in Eckhardt Sándor, *A kéz nélküli lány mondája*, Könyvszemle, 1926, 26, és „A postamester” in *A három muzsikus cigány. Babos István meséi: babócsai cigány mesék*, Szuhay Péter (vál.), Fazekas Zsuzsa (szerk.), L’Harmattan, 2009.

egybekapcsolt ígélet elhangzása – utóbbiak szintén ismert népmesei elemek. Philippe de Rémi szövegének sajátossága a többi, hasonló hagyományt feldolgozó irodalmi változathoz képest, hogy a tiltás (az özvegy király nem vehet el más nőt, csak első feleségének hasonmását) és az eredménytelen kutatás szerepeltetésével (a királyi követek sehol sem akadnak ilyen asszonyra) a leány tragikus sorsát összekapcsolja az anya alakjával, illetve utóbbinak az elmúlás tényét tagadó magatartásával; ez pedig ismét csak a kezdeti mesemával rokonítja a regényt.<sup>10</sup>

A fiúörökös fontosságának hangsúlyozásával azonban nem pusztán a kezdeti hiányhelyezeten alapuló meseszöveget követi a szerző, hanem az örökös-kérdéssel szorosan összefonódó politikai megfontolásokra irányítja közönsége figyelmét a leányági örökösödés és az abból származó esetleges belviszályok említésével. A politikai megfontolások tehát megelőzik az apa leánya iránti szerelmének kialakulását, és bizonyos értelemben racionális érvekkel támasztják alá a „védhetetlen”: a királyság főurai és főpapjai a pápa hozzájárulására hivatkozva győzik meg urukat arról, hogy csakis e vérfertőző házasság révén biztosíthatja országa békéjét. Ezen „szereposztás” révén azok a komoly aggályok fogalmazódnak meg, melyeket a kor embere érezhetett a főúri réteg szerepét, illetve a főnemesek és a királyi hatalom kapcsolatát illetően.

Másrészt ezek köré a politikai hatalommal, illetve a legitimitás kérdésével kapcsolatos gondolatok köré szerveződnek később a regény más epizódjai is, hiszen ugyanezt a jogi gondolkodásmódot követi a hősnő is azzal, hogy megcsonkítja magát: nem elcsúfítani akarja magát (mint ahogy erre számos példát találunk a szentek életében), hanem a királyoktól elvárt idoneitás, azaz alkalmasság, testi épség megsértése a cél. A kor gondolkodásában ugyanis az uralkodó testi épsége, illetve az ország jóléte és egysége egymástól elválaszthatatlan fogalmak. Az uralkodáshoz elengedhetetlennek tekintett testi épség kívánalmát terjeszti ki tehát Joie a királyné személyére is, hogy így

<sup>10</sup> Vö. Vlagyimir Jakovlevics Propp, *A mese morfológiája*, Budapest, Osiris, 2005, 102.

megszabaduljon a vérfertőző házasság veszélyétől. A királylány tette, mellyel önmaga ellen fordul, egyedülállóvá teszi Philippe de Rémi regényét a többi, hasonló hagyományt feldolgozó irodalmi műhöz képest.

Másfelől viszont éppen a testi épség hiánya az, ami a skót királyné szívében gyanút ébreszt majd Manekine láttán, hiszen rendszerint a gonosztevéket büntették kezük levágásával. Amikor pedig megtudja, hogy a fia feleségül akarja venni a leányt, éppen úgy érvel, a testi épség kívánalmára hivatkozva, mint ahogy azt Manekine tette korábban. A fia azonban nem hallgat rá, hiszen éppenséggel nem azoknak a törvényeknek engedelmeskedik, melyek már annyi szomorúságot okoztak: őt a szív törvényei vezérlik; a szívé, mely a lelki épséget látja.

## Szinopszis

Egy magyar király megígérte haldokló felségének, hogy csak olyan hölgygel fog újraházasodni, aki rá hasonlít. A királyné halála után udvari alattvalói sürgetni kezdik a királyt, hogy teljesítse elhunyt hitvesének tett ígétét, ám az uralkodó sehol nem talál olyan nemeshölgyet, aki hasonlítana első feleségére. Az egyetlen, aki anyjának tökéletes mása, az Joïe, a saját leánya. Nem látván más megoldást, az udvar nagyjai azt tanácsolják uruknak, hogy vegye feleségül a leányát. A király először hallani sem akar erről, de végül mégis elfogadja ezt a képtelen ötletet annál is inkább, mert beleszeretett a leányába. Joïe tiltakozik atyja végzetes lépése ellen, s hogy megakadályozza a vele kötendő házasságot, levágja a balkezét, hogy ezáltal alkalmatlanná tegye magát a királynéi rangra. A király dühében megparancsolja, hogy máglyán égessék meg engedetlen leányát, az udvarnagya azonban megszánja, és egy bárkára teszi a hercegnőt. A bárka Skóciában ér partot, ahol az ország királya fogadja Joïe-t, akibe beleszeret és anyja tiltakozása ellenére hamarosan feleségül veszi. Néhány hónappal később Skócia királyának lovagi tornára kell indulnia Franciaországba. Távolléte alatt az ifjú királyné, aki eltitkolja igazi nevét és Manekine-nek nevezi magát, minthogy csak egy keze van (a *manekine* szó egyik jelentése 'félkezű', 'csonkakezű')

egy fiúgyermeknek ad életet. Anyósa, az idős királyné, aki kezdettől fogva gyűlöli a menyét, kicseréli azt a levelet, amely jelentette volna a királynak az örvendetes eseményt egy másikra, amelyben az olvasható, hogy Manekine egy szörnyszülöttet hozott a világra. Erről értesülve, a skót király megparancsolja, hogy visszatéréséig szigorú őrizet alatt tartsák az anyát és gyermekét. Az anyakirályné ezúttal is kicseréli a király levelét egy másikra, amely „elrendeli”, hogy Manekine-t és fiát elevenen égessék meg. A skót király udvarnagya azonban megmenti őket, két „mannekin”-t vetve a máglyára; anyát és gyermekét ismét egy bárkára teszik, amely hosszú és gyötrelmes tengeri út végén Rómában ér partot, ahol egy jóindulatú szenátor veszi oltalmába a sorsüldözött királynét és gyermekét. Amikor a skót király hazatér, leleplezi álnok anyja mesterkedéseit, s miután tömlöcbe záratja, elindul hitvese felkutatására. Hét esztendei vándorlás után ő is Rómába érkezik, ahol a jegygyűrűjéről felismeri feleségét és vele együtt a fiát. A lelkifurdalástól gyötört magyar király szintén a kereszténység fővárosában tartózkodik, hogy bűnbocsánatot nyerjen a pápától. Húsvét ünnepén valamennyien egymásra talál-  
nak, és egy csoda folytán a levágott kéz is épen előkerül egy tokhal gyomrából, s a pápa azt Manekine kézcsonkjához illeszti. Ezután Skócia királya és királynéja előbb a magyar királlyal együtt visszatér Magyarországra, majd Örményországban tesznek utazást, amelynek időközben Joie-Manekine és férje szintén a királya és királynéja lett (Joie anyja Örményország királyának volt a leánya). Végül visszatérnek Skóciába, ahol a magyar király leánya visszakapja királynéi rangját és jogait.

**Philippe de Rémi, A csonkakezü királylány  
(*La Manekine*) és a Jehan és Blonde írója, valamint  
Philippe de Beaumanoir, a *Coutumes de Beauvaisis*  
szerzője**

A közelmúltig a francia középkori irodalom kutatói Henri Bordier<sup>11</sup> nyomán azon a véleményen voltak, hogy Philippe de Rémi, Beaumanoir ura nem csupán a Francia Nemzeti Könyvtár (BnF) fr. 1588-as számú kéziratában található két regény, a *La Manekine* és a *Jehan et Blonde*, valamint egy másik kéziratban megőrzött udvari versek, *fatrasie*-ek és egy mese szerzője. Mivel élete nagy részében betöltötte Beauvaisis tartomány bírói tisztét is, a kutatók neki tulajdonították az első franciául írott szokásjoggyűjteményt, az 1283-ban befejezett híres *Coutumes de Beauvaisis*-t.

A múlt század 80-as éveiben azonban Bernard Gicquel<sup>12</sup> elsőként szolgáltatott meggyőző történelmi és filológiai érveket annak bizonyítására, hogy Philippe de Rémi irodalmi műveinek nagy része, beleértve a két verses regényt is, valószínűleg 1240 előtt keletkezett, mintegy harminc évvel korábban, mint azt sokáig hitték. Következésképpen a regények nem a *Coutumes de Beauvaisis* szerzőjének, a jogtudós Philippe de Beaumanoir nevéhez fűződnek, hanem az apa, az 1205-1210 körül született költő, regényíró, majd 1237-től Gâtinais tartományi bírójának, Philippe de Réminek a művei.

Bernard Gicquel többek között kiemeli, hogy a *La Manekine*, illetve a *Jehan et Blonde* írója önmagát több ízben Phelippe de Reminek nevezi, míg a *Coutumes* szerzője a Phelippe de Beaumanoir névvel utal saját magára. Csupán 1255-ben említi első ízben egy oklevél az író-költőt, „*sires de Biaumanoir*”-ként, mely cím apáról a legkisebb fiúra szállt a családban.

<sup>11</sup> *Philippe de Rémi, Sire de Beaumanoir, jurisconsulte et poète national du Beauvaisis (1246-1296)*, Paris, 1869-1873.

<sup>12</sup> Bernard Gicquel, „Le *Jehan et Blonde* de Philippe de Rémi peut-il être la source du *Willehalm von Orlens* ?”, *Romania*, 102, 1981, 306–23.

Bernard Gicquel legnyomósabb érve, mely alapján a költő Philippe de Rémit megkülönbözteti a jogász Philippe de Beaumanoir-tól, a következő: Rudolf von Ems *Willehalm von Orlens* című, 1242-ből származó regénye a narratív motívumok és elemek szintjén rokonságot mutat a *Jehan et Blonde*-dal, melyből valószínűleg közvetlenül merített<sup>13</sup>. A középkori német irodalom kutatójaként Gicquel konkrét utalást talált a *La Manekine*-re a *Willehalm von Orlens*-ben, mégpedig a Gournay és Rissons-i lovagi tornát leíró jelenetben, mely egyaránt szerepel az ófelnémet és az ófrancia szövegben.<sup>14</sup>

Ezen kronológiai, narratív és onomasztikai megfontolásokon túl, a szóban forgó mű filológiai és stilisztikai vizsgálata is megkérdőjelezheti a *La Manekine*, főképp pedig a *Jehan et Blonde* szerzőjének kilétét, a *Jehan et Blonde* ugyanis „különleges irodalmi hozzáértésről, valamint politikai és társadalmi érettségről tanúskodik”.<sup>15</sup> Philippe de Beaumanoir, a feltételezett szerző, ezen viszonylag terjedelmes, narratív struktúrájukat tekintve gondosan kimunkált regények születésének pillanatában még nagyon fiatal volt. A művekben található, bizonyos angolszász, flamand és észak-francia városokra történő földrajzi utalások szintén arra engednek következtetni, hogy szerzőjük több ízben is járhatott Angliában és Skóciában,<sup>16</sup> mielőtt megírta a két regényt.

Mindezeket figyelembe véve, helyénvalónak tartjuk osztani azt a nézetet, melyet Jean Dufournet összefoglaló gondolataiban ismerhetünk meg: „Joggal tulajdoníthatjuk a szépírói tevékenységet a tartományi bíró, író és költő Philippe de Remy-nek, kit egyéb szövegek

<sup>13</sup> Ld. a hivatkozott *Romania*-tanulmányon kívül még Bernard Gicquel, „Rudolf von Ems, adaptateur de Philippe de Rémi”, in *Actes du Colloque international Philippe de Beaumanoir et les Coutumes de Beauvaisis (1283-1983)*, Philippe Bonnet-Laborderie (kiad.), Beauvais, GEMOB., 1983, 117–128.

<sup>14</sup> *Uo.*, 127.

<sup>15</sup> Jean Dufournet, „Introduction à la lecture de *Jehan et Blonde* de Philippe de Remy”, in *uó* (kiad.) *Un roman à découvrir : Jehan et Blonde de Philippe de Remy (XIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, H. Champion, 1991, 8. Vö. még Philippe de Rémi, *Jehan et Blonde. Roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, Sylvie Lécuyer (kiad.), Paris, H. Champion, 1984, 16.

<sup>16</sup> *Uo.*, 11–12.

szerzőjeként is ismerhetünk; a *Coutumes de Beauvaisis*-t pedig fiának, a jogász Philippe de Beaumanoir-nak<sup>17</sup>. A fent említett kéziratban található *La Manekine* és *Jehan et Blonde* 1230 és 1240<sup>18</sup> közöttre datálhatók, ennél fogva idősebb Philippe de Rémi munkáiként tartjuk őket számon. A *La Manekine* tehát a szerző első nagyepikai műve, amint azt a regény prológusában is említi.

## A *La Manekine*-hez kapcsolódó művek a kortársak és az utódok tollából

Figyelembe véve azt a tényt, hogy a *kéz nélküli leány* témáját tárgyaló művek corpora, beleértve a népmeséket is, több száz verziót tartalmaz Európában és másutt a világon, áttekintésünket a 16. század előtti Európában keletkezett változatok bemutatására korlátozzuk.

A kezét elvesztő, majd csodálatos körülmények között visszaszerző leány népszerű alakjának több száz változata létezik a népmesékben, és mintegy harminc átdolgozása ismert az európai- és világirodalomban a 13. és a 16. század között. A több ízben is összesített<sup>19</sup> történetek, melyek első helyi nyelven írott változata valószínűleg Philippe de Rémi *La Manekine* című műve,<sup>20</sup> mind a vérfertőző házasságot megtagadó, és emiatt igazságtalanul üldözött nő motívuma köré épülnek. A teljesség igénye nélkül, tájékoztatásképpen az alábbiakban bemutatjuk a *La Manekine* különböző átalakulásait és azon későbbi műveket, melyeknek ihletője lehetett.

Hagyományosan a *Vita Offæ primi* címet viselő szöveget tartják legrégebbinek, mely a *Vitæ duorum Offarum* első része, s amelyet Matthieu Paris, 13. századi bencés rendi szerzetesnek tulajdonítanak.

<sup>17</sup> „Introduction à la lecture de *Jehan et Blonde* de Philippe de Remy”, *i. m.*, 10.

<sup>18</sup> *Uo.* A két regény datálási problémáiról ld. Sylvie Lécuyer, *i. kiad.*, 15–16.

<sup>19</sup> H. Suchier vetette őket egybe Philippe de Rémi műveinek kritikai kiadásához írt nagyszabású bevezetésében. Ld. *i. kiad.*, XXIII–XCVI.

<sup>20</sup> Vö. C.J. Harvey, „La Manekine de Philippe de Remy et ses avatars”: La fille du roy de Hongrie”, *Le Moyen Français. La recherche – bilan et perspectives. Actes du colloque international*, CERES, 1999, 265., Hermann Suchier, *i. kiad.*, XXV–XXVI.



Mivel mindkét szöveg a Jean de la Celle, Saint-Albans-i apát által szerkesztett *Chronica maiora*-ban lelhető fel, H. Suchier arra a következtetésre jutott, hogy a *Vita Offæ primi* szövege a XII. század végéről származhat.<sup>21</sup> Más tudósok azonban a XIII. század közepére datálják *I. Offa király életét*, szerzőnek pedig Matthieu Paris-t jelölik meg.<sup>22</sup>

A *Vita Offæ primi* Geoffrey Chaucerre gyakorolt hatása vitathatatlan. Az elsők között az *Originals and Analogues of some of Chaucer's Canterbury Tales* [Chaucer néhány *Canterbury-i meséjének* eredetije és analógja] (London, Chaucer Society, 1872) című többkötetes mű első részében elemezték részletesebben, majd több kutató is megerősítette ezt a hatást. *A törvénytudó meséje* (*The Tale of the Man of Lawe*), amely része a 14. századi *Canterbury meséknek*, szintén nagyban merít a *Vita Offæ Primi*ből, s számos motívumát felhasználja.

*A törvénytudó meséje* Custance (Constance) keresztény királynő történetét mondja el, aki Róma császárnak leánya, s aki nem csupán szépségben, hanem jóságban is egyedülálló. Egzotikus elem jelenik meg a történetben, amikor Szíria szultánja menthetetlenül beleszeret a királynőbe s feleségül kívánja venni. Ám Custance hitű keresztény lévén ellenzi a frigvet, mely végülis arra sarkallja a szerelmes szultánt, hogy áttérjen a keresztény hitre. A szultán anyja úgy tesz, mintha örülne fia házasságának, ám titokban az esküvő meghiúsításán munkálkodik. Az esküvői ünnepség alatt Custance kivételével minden vendéget és frissen áttért keresztényt lemészárolnak a szultánné emberei, Custance-ot pedig tengerre bocsátják egy szegényes bárkán, hogy a hullámok visszavigyék Róma partjaira. Rengeteg szenvedés és gyötrelém után Northumberlandben köt ki, ahol a jólelkű városbíró befogadja otthonába s felesége, Hermengild

<sup>21</sup> Hermann Suchier, *i. kiad.*, XXVI.

<sup>22</sup> Vö. R. Vaughan, *Matthew Paris*, Cambridge University Press, 1958, 42-48 és 189; Claude Roussel, „Chanson de geste et roman : remarques sur deux adaptations littéraires du conte de la Fille aux mains coupées”, *Essor et fortune de la Chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin*, t. II, Modène, Mucchi Editore, 1984, 566.

mellett szállásolja el. Ebben az idegen országban is csodájára járnak Custance-nak, egy fiatal lovagban azonban erkölcstelen vágyakat ébreszt a leány szépsége. Az erkölcsös Custance visszautasítja a lovagot, aki dühében elvágja az alvó Hermengild torkát és Custance mellé rejti a tört, hogy bosszút álljon a korábbi elutasításért. Ám egy isteni csoda következtében a valódi bűnös lelepleződik Alla király színe előtt, aki ennek hatására szintén úgy dönt, hogy áttér a keresztény hitre és nőül veszi Custance-ot. A király egész udvartartása örömmel fogadja a frigy hírére s Custance nemsokára teherbe is esik. Ám mikor világra hozza fiát, a király éppen Skóciában tartózkodik, így levélben küldik meg neki a jó hírt. A király anyja, aki ellenezte Alla és Custance házasságát, kicseréli a leveleket s elhiteti az udvarral, hogy az újszülött valójában egy szörnyeteg és a király elrendelte felesége kivégzését. Custance-ot újfent tengerre bocsátják, ám most vele van újszülött fia is. Miután Alla király visszatér Northumberlandbe, olyanmire úrrá lesz rajta a düh és a kétségbeesés, hogy rögtön elrendeli anyja, a királyné kivégzését. Időközben a hullámok egészen Rómáig viszik Custance-ot és a fiát, ahol a város előljárója menti meg őket. Néhány év elteltével Alla úgy dönt, hogy elmegy Rómába bűnbánatot gyakorolni, ahol újra találkozik családjával, még apósával, Róma császárával is, aki már régóta szomorkodott leánya elvesztése miatt.

A *törvénytudó meséje* egyszerre egy Constance típusú mese<sup>23</sup> (egy hamisan megvádolt királynő története) és egy keresztény példabeszéd, s ezáltal többszörösen is kötődik Philippe de Rémi *La Manekine* című regényéhez.

A továbbiakban következzen néhány mű, melyekben egyértelműen kimutatható Philippe de Rémi regényének hatása. A latin nyelvűek közül a *Vita Offæ Primi* mellett érdemes megemlítenünk *A Poitou-i herceg leánya*, illetve az *Ystoria regis Franchorum et filie in qua adulterium comitere voluit*-t a 14. századból. Német nyelven a *Mai und Beafloer, Der Künic ze Riuzen* [Az orosz király leánya],

<sup>23</sup> Vö. Margaret Schlauch, *Chaucer's Constance and Accused Queens*, New York, Gordian Press, 1969.

egy Johans der Jansen Enikel *Weltchronik*-jába beillesztett történet, illetve Hans von Büchel *Die Königinstochter von Frankreich* [A francia király leánya] című költeménye mutat rokonságot a *La Manekine*-nel. A középkori irodalomban két példát találunk: a *Constance történetét*, mely szintén hatott Chaucernek *A törvénytudó meséjére*, illetve az *Émarét*. Természetesen a középkori olasz szerzőkre is hatást gyakorolt Philippe de Rémi *La Manekine*-je. Ennek nyomait az *Historia de La Regina Oliva*, a *Penta Manomozza* és a *Novella della figlia del re di Dacia* című művekben lelhetjük fel, illetve szintén olasz szerző tollából származik a hasonló motívumokat feldolgozó *Comœdia sine nome* című latin nyelvű színdarab is. A 14. század végén illetve a 15. században keletkezett katalán nyelvű *Historia del rey de Hungria* és *Istoria de la filya del emperador Costanti* című elbeszélések szerkezeti felépítése az eredeti történet narratív struktúrájára emlékeztet, és ezek a változatok is egyértelműen Philippe de Rémi regényének hatását mutatják.

Ezeken túl három ófrancia nyelvű epikus költemény mutat figyelemre méltó hasonlóságokat a regénnyel: *De Alizandre, roy de Hongrie, qui voulut espouser sa fille*; a *La Belle Hélène de Constantinople* című geszta-ének és a *Roman du comte d'Anjou*. A *La Belle Hélène de Constantinople* szintén tovább módosítja és bővíti „a levágott kezű leány meséjének” állandó és változó motívumait. A Hermann Suchier<sup>24</sup> által a *La Manekine*-nél korábbra datált költemény a közelmúltban végzett, a nyelvezetére és tartalmára kiterjedő kutatások fényében úgy tűnik fel, hogy valójában néhány évtizeddel Philippe de Rémi regénye után, a 13. század végén keletkezhetett.<sup>25</sup> A közös vonások rokonságát és párhuzamosságait, illetve a történet szerkezetében, a narratív technikákban és a vallásnak tulajdonított szerepben megnyilvánuló hasonlóságokat Claude Roussel vette alapos elemzés alá és bizonyította, a *La Manekine*-t és a *La Belle Hélène*-t összehasonlító tanulmányában.<sup>26</sup>

<sup>24</sup> Hermann Suchier, *i. kiad.*, XXVII.

<sup>25</sup> Ld. Claude Roussel, *i. m.*, 566.

<sup>26</sup> *Uo.*, 565–582.

Jean Maillart 1316-ban írott *Le Roman du comte d'Anjou* című regényében az igazságtalanul megvádolt és üldözött ifjú leány története ugyancsak azoknak a népmeséknek a fő motívumát idézi fel, melyekben a hősnő apja vérfertőző vágyának esik áldozatul. „Egyébként, az Istenbe vetett bizalom gyümölcsét és a sors viszontagságait bemutató műben erkölcsi szándék rejtezik”.<sup>27</sup>

## A *La Manekine* utóélete

Philippe de Rémi regénye két késő középkori francia átírat közvetlen forrásának tekinthető. Az első egy színpadi változat a 14. századi *Miracles de Nostre Dame par personnages* című sorozatból, mely dramatizált formában dolgozza fel a korábbi történelmi, hagiográfiai és néphagyományból kölcsönvett narratív szövegeket. A felhasználott folklór elemek közül az igazságtalanul üldözött nő alakja a negyven *miracles*, azaz csoda közül hétben szerepel. A tizenkilencedik csoda ugyanazt a témát dolgozza fel, mint a *La Manekine*, amint azt az *incipit* is mutatja: „Cy commence un miracle de Nostre Dame, comment la fille du roy de Hongrie se copa la main pour que son pere la vouloit esposer, et un esturgeon la garda set ans en sa mulete.” [Itt kezdődik a Mi Asszonyunk egyik csodája: mivel saját apja akarta nőül venni, miként vágta le a magyar király leánya önnön kezét, amelyet egy tokhal őrzött meg hét éven át a gyomrában.] A darab cselekménye pontosan követi a *La Manekine*-ét, még a változó motívumok és a hősnő nevének módosulásának tekintetében is (a főhős három különböző nevet visel: *Bethequine* – 763., 793. és 1501. sor, *Jouye* – 559. sor és *Manequine* – 1519. sor).

A verses regény második adaptációja Jean Wauquelin prózai változata, mely a 15. század elején keletkezett. Az eredetivel azonos címet kapott, és közvetlen utalásokat tartalmaz Philippe de Rémi művére, de „olyképpen módosítja a történetet, hogy azt történelmi szöveggé formálja, így például a névtelen szereplőket 11. századi magyar,

<sup>27</sup> *Dictionnaire des Lettres Françaises. Le Moyen Age*, Geneviève Hasenohr – Michel Zink (kiad.), Paris, Fayard, 1992, 809.

francia és skót uralkodói családokhoz tartozó valós személyekkel azonosítja”.<sup>28</sup> Az egyetlen példányban fennmaradt Wauquelin-féle prózai szöveg Hermann Suchier kiadásában a verses *La Manekine*-t követi.<sup>29</sup>

## A *La Manekine* narratív szerkezete

Philippe de Rémi a regény írásakor olyan narratív struktúrát használ, mely egyszerre sajátja az udvari regényeknek és a népmeséknek. Hasonlóan a korabeli udvari és „kalandos” regények, valamint mesék zömének cselekményéhez, a *La Manekine* bonyodalma is egy váratlan konfliktus indítja el, melynek későbbi megoldása lehetővé teszi, hogy a szerző kiemelje „a belső szimmetria bizonyos elemeit”. Mindazonáltal figyelemre méltó, hogy bár előfutárai narratív szerkezeti megoldásait követte, Philippe de Rémi mégis képes volt megújítani és tovább finomítani az udvari művek kezdeti konfliktusának visszatérő motívumát. Míg az udvari regényekben a konfliktust leggyakrabban egy váratlan esemény, vagy egy külső szereplő megjelenése váltja ki, a *La Manekine*-ben a bonyodalom belső, lelki természetű, mely Joie szilárd érzelmi és erkölcsi ellenállásában nyilvánul meg apja vérfertőző szándékával szemben. Ez a belső ellenállás indítja el a kalandokkal, bizonytalansággal és szenvedéssel teli eseménysort, melynek során olykor a fiatal hercegő élete a tét.

Az incesztuózus szándékot bemutató epizóddal kezdődő cselekmény, melyet a penitencia és a magyar király bűnbocsánatának jelene zár le, szimmetrikus narratív keretbe foglalja a központi történéseket, így a hősnő megérkezését, majd ismételt menekülését a Skót Királyságból, illetve mindazon viszontagságokat és szenvedéseket,

<sup>28</sup> Philippe de Rémi, *La Manekine*, i. kiad., 28.

<sup>29</sup> Hermann Suchier, i. kiad., 265–366. Jean Wauquelin prózai változatáról és az adaptációja kapcsán felmerült problémákról ld. C. J. Harvey, „Jean Wauquelin „traducteur” de *La Manekine*”, *Le Moyen Français*, N° 39–41, 1997, 345–356; Y. Foehr-Janssens, „*La Manekine* en prose de Jean Wauquelin, ou la littérature au risque du remaniement”, *Cahiers de Recherches Médiévales (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, N° 5, 1998, 107–123 és Maria Colombo-Timelli, „Pour une nouvelle édition de *La Manekine* en prose de Jean Wauquelin : quelques réflexions préliminaires”, *Le Moyen Français*, N° 57, 2005, 41–55. című tanulmányait.

melyeket a királylánynak útja során kell kiállnia. A regény kettős, keretes szerkezetét a hősnő kettős neve is alátámasztja. A regény elején a királylány még a keresztségben kapott *Joïe* nevet viseli, hiszen születése örömmel töltötte el a szüleit. Ugyanezt a beszélő nevet nyeri vissza hányattatásai múltán, amikor rátalál bűnbánó apjára. Ám Skóciába érkezésének pillanatától a király *Manekine*-nek,<sup>30</sup> azaz „csonkakezünek” nevezi, hiszen a hajadon sem kilétét, sem pedig csonkaságának okát nem hajlandó előtte felfedni. A királylány egészen addig viseli e nevet, míg a sors kegyéből a házastársak újra nem találkoznak Rómában.

[...] a cselekményszövés olyan [...] mintha Beaumanoir igen pontos képpel rendelkezett volna a mesék szerkezetéről, és szándékosan szimmetrikus ellenpontokat keresett volna a kezdeti veszteségsorozatot ellensúlyozandó: a hősnő *elveszíti* a kezét, az apját és a férjét, majd a végén *megtalálja* a férjét, az apját és a kezét.<sup>31</sup>

Ez a szimmetrikus kettős szerkezet tükrözi a Magyar és a Skót Királyság kezdeti és végső állapotát is. Itt ugyanis a kezdeti boldogságot és látszólagos harmóniát a hősnő kényszerű menekülése megtöri, ám a főszereplők boldog viszontlátása, illetve apa és lánya megbékélése után a kerettörténet végén visszaáll a kiindulási állapot.

Bizonyos visszatérő motívumok, mint a hősnő csodával határos tengeri útja, a levelek kétszeres cseréje, vagy a jóindulatú udvarnagyk párhuzamos közbelépése halálra szánt úrnőjük megmentésére mind felidéznek a népmesék<sup>32</sup> ismétlődő epizódokban és szekvenciákban gazdag szerkezetét, melyből valószínűleg Philippe de Rémi is bőven merített.

## **A *La Manekine*, mint „keresztény példázat”**

Köztudott, hogy a középkori lírai és prózai művek nagy részét nyíltan, vagy burkoltan átszővi a keresztény szellemiség. Ezen szemléletmód

<sup>30</sup> E felvett név nyilvánvaló szimbolikus jelentéseiről ld. később.

<sup>31</sup> Claude Roussel, *i. m.*, 568.

<sup>32</sup> Vö. Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, *i. m.*, 271–272.

jegyei általában az erkölcsi és/vagy didaktikus tanulásban koncentrálódnak, melyet a szerző (a narrátor) kínál olvasóinak, vagy hallgatóinak az elbeszélte történet megoldásában. (Előfordulhat, hogy a narrátor már a prológius soraiba belefoglalja a tanulást, mely esetben a hallgatóság kétszer is találkozik a szerző didaktikus szándékával.)

Nincs ez másképp Philippe de Rémi regényében sem, melynek végén a következő világosan megfogalmazott tanulást olvashatjuk:

Par ce romans poés savoir,  
 Vous ki le sens devés avoir,  
 Qu'en cascune necessité,  
 C'on a en sa carnalité  
 Ne se doit on pas desperer,  
 Mais tousjours en bien esperer.  
 Que de chou qui griefment nous point  
 Nous remetra Dix en bon point. (v. 8529-36)<sup>33</sup>

Miként Claude Roussel is helytállóan megjegyzi:

Ez a hosszú és drámai történet az igazságtalanul üldözött leányról, mintegy spontán csap át a remény, e teológiai erény ünneplésébe. Valóban, sem Joïe, sem Héléne, soha, egy pillanatig sem kételkedik a gondviselésben. Szenvedéseik megannyi próbatételek, melyek megnyitják előttük az üdvösség útját.<sup>34</sup>

Valóban, mindazokat a szenvedéseket és a halálos veszedelmeket, melyeknek a fiatal nő teste és egész mulandó volta ki van téve a két tengeri út során és a máglya fenyegetésében felülírja szilárd, Istenbe és Szűz Máriába vetett hite. „A legnagyobb veszélyben” mondott imái (1084–1160) tengeri hánykolódásai során, akárcsak a skót király imái, ki elveszett hitvese után kutat, meghallgatásra találnak

<sup>33</sup> Eme história nyomán pedig most már vegyék eszetekbe, ti, kiknek meg kell értenetek mesém üzenetét, hogy nincs oly baj a földi életben, mely kétségbeesésre adhatna okot. Hanem mindig bízzatok abban, hogy Isten kiszabadít minket gyötrelmes helyzetünkből.

<sup>34</sup> *I.m.*, 573.

a Szűznél, aki megmenti és segíti a házastársakat abban, hogy újra találkozhassanak Róma *szent* városában. Ugyanitt, a kereszténység székhelyén vezekel leánya ellen elkövetett bűnéért a magyar király, aki magától a pápától kap feloldozást vétke alól.

Nem érdektelen nyomon követni Joïe levágott kezének útját sem, mely a tokhal gyomrában folyókat és tengereket bejárva *hét év* múltán épen kerül vissza a fiatal királynéhoz, hogy szintén pápai beavatkozásra kéz és kar ismét összeforrjanak. A kéz elvesztésének és különös megkerülésének egyszerre egzotikus és fantasztikus jellege a regény végén egyértelműen vallási színezetet ölt a pápához intézett isteni szózat és az égi beavatkozásra bekövetkezett „egyesülés” csodája által, mely állhatatosságáért megjutalmazza, és minden szenvedéséért kárpótolja a Csonkakezű királylányt.

Tudatos döntés húzódhat a választás mögött, miszerint az ifjú hercegnő levágott kezét őrző állat egy *hal*, annál is inkább, hogy ez a csodálatos tokhal éppen Húsvétkor bukkan fel, ráadásul két egyházi személy leli meg és ejti el. Ezen lényeges elemek szimbolikus jelentése és vallási vonatkozása által a csodálatosból csoda, *miraculum* válik a levágott kéz Joïe-Manekine karjára való visszahelyezésének aktusában. Ez a tett nem csupán a fizikai újraegyesülést teszi lehetővé, de arról is gondoskodik, hogy a hősnő hiánytalanul visszanyerhesse királynői jogait a Skót Királyságban, valamint két „egzotikus” országban, Magyarországon és Örményországban is.

Tekintettel a fent említett explicit és implicit vallási utalásokra, joggal tarthatjuk a művet „keresztény példázat”-nak és tulajdoníthatjuk neki a példázatok<sup>35</sup> jellemzőit.

## Az emberi szeretet túlkapásai

A szerző a népi narratív elemek, illetve a vallási motívumok és allúziók mellett „udvari színezetet is adott meséjének”.<sup>36</sup> Paul Zumthor

<sup>35</sup> Vö. Marie-Madeleine Castellani, *Du conte populaire à l'exemplum*. La Manekine de Philippe de Beaumanoir, Centre d'Études Médiévales et Dialectales de Lille 3, Lille, sd [1988].

<sup>36</sup> Claude Roussel, *i. m.*, 569.



felhívja a figyelmünket<sup>37</sup> Philippe de Rémi szemmel látható vonzódására a lovagi tornák és lakomák részletes leírása iránt, melyek egyszerre társadalmi előírások és a lovagság, illetve a nemesi udvarok kedvelt időtöltései. Nem lehet véletlen, hogy Skócia királya kötelességének érzi búcsút venni fiatal, várandós hitvesétől, hogy a kontinensen rendezett lovagi tornákra sietve harcbéli kiválóságával öregbítse hírnevét.

Philippe de Rémi az udvari szokásokhoz híven írja le a bűnös érzület ébredését Joie apjában („Sens et amour le font doloir / Qui dedens son cuer se combattent”, 478-9 sor),<sup>38</sup> akárcsak a skót király és a Manekine egymás iránt érzett szerelmének „gyönyörűséges gyötrelmeit és keserű gyönyöreit” (1390-1796 sor).

A *La Manekine* sok tekintetben szerelmes regény, pontosabban egy olyan mű, mely a szerelem több megnyilvánulási formáját is bemutatja, a legszélsőségesebbtől a legmagasztosabbig. [...] Ez a gondolatmenet szélsőséges példákra épít, a történet első két részében a szerelem túlzott, már-már perverzióba hajló formáit bemutatva. A párhuzamos szerkezettel bemutatott, vérfertőző szenvedély, Joie apja és skót anyakirályné esetében egyaránt a szülői szeretet torzulása. Ez előbbinél a bűnös érzelem az *örület* jele, melynek méltó párja az időskót királynő fiának szerelmeit irányítani akaró féltékenysége – írja Marie-Madeleine Castellani.<sup>39</sup>

Mindazonáltal „a magyar király nyers szenvedélye”, melyet kezdetben igyekszik elfojtani, egyensúlyozása a józan ész és a vakság hátramezsgyéjén, mely tusában végül ellenállhatatlan vágya kerekedik felül, nyilvánvalóan szemben áll a skót király gyengéd érzelmeivel, melyek az elvakult lángolás udvari ellenpontját képezik. Az ifjú király, akárcsak a Csonkakezü királynő, aki életében először az ő oldalán ismeri meg az igaz szerelmet, egy álmatlan éjen át próbálja megfejteni új érzelmei valódi természetét, melyeket eleinte nem mer

<sup>37</sup> *Essai de pétique médiévale*, Paris, Le Seuil, 1972, 353.

<sup>38</sup> Értelem és Szerelem kezdik gyötörni, kik a szívében vívnak csatát.

<sup>39</sup> Philippe de Rémi, *La Manekine*, i. kiad., 64.

felfedni az idegen országból érkezett hajadon előtt. A fiatalok szerelmes tépelődése kétségtelenül felidézheti bennünk Alexandre és Soredamor történetét, melyről Chrétien de Troyes autentikus és megkapó képet fest a *Cligès*-ben. Ez a hasonlóság egyéb, „a regényre jellemző leíró és narratív elemek” mellett, mint az udvari ünnepek és a Pünkösdkor megült nász, sejteni engedi Chrétien regényének a *La Manekine* szerzőjére gyakorolt hatását.<sup>40</sup> A skót király mind erősebb szerelme az *idegen*, de nemesi megjelenésű és szelíd természetű leány iránt addig fokozódik, míg végül eltekint hiányosságaitól (csonka bal karjától és származásának kérdésétől), és anyja heves tiltakozása ellenére, aki fiára törő ellenséget lát az ifjú hölgyben úgy dönt, hogy feleségül veszi Manekine-t.

A Csonkakezü királylány és Skócia királyának hitvesi boldogsága csupán addig idilli, amíg a király útra nem kel, hogy lovagi tornákon bizonyítsa rátermettségét, akárcsak Yvain, Chrétien *Oroszlános lovag*-jában. Távozása ismételten veszélybe sodorja várandós, ifjú hitvesét, kitéve őt a féltékeny anyakirálynő gyűlöletének és alattomos cselszövéseinek, mely végül a máglyahalállal fenyegeti. A lovagi dicsőség reményében távozó férj, valamint Manekine magánya és kiszolgáltatottsága ismételten felveti a szerelem és a lovagi lét elkerülhetetlen konfliktusát, amelynek bemutatását Chrétien de Troyes mesteri szintre emelte udvari regényeiben. Mindkét házastárs nehéz próbatételeket áll ki – a király azért, mert eltávozott hitvesétől a lovagi dicsőség reményében és ezáltal elveszítette a szeretett lényt, a Csonkakezü királylány pedig hiába-való bizalmáért, melyet a Skócia királya iránt érzett szerelmébe vetett:

Mais ce covent ne me tient mie ;  
Çou est la riens dont plus me poise  
Car j'en sui en grief briketoise.  
Mout est vaine l'amour du monde,  
Nus biens n'est se Dix ne l'abonde. (4720-24 sor)<sup>41</sup>

<sup>40</sup> Ld. erről Barbara Sargent-Baur, „Échos de Chrétien de Troyes dans les romans de Philippe de Rémi”, in *Miscellanea Mediaevalia, Mélanges offerts à Philippe Ménard*, Paris, H. Champion, 1998, t. II, 1193–1201.

<sup>41</sup> De fogadalmát nem tartotta meg, ez fáj nekem a legjobban, mert szörnyű nagy

Csak a Reménységbe vetett megingathatatlan hite mentheti meg kilátástalan helyzetéből az ismét a tengernek kiszolgáltatott ifjú hölgyet, ez adhatja vissza neki hitvesét és sokszor próbára tett s bizonyított szerelmét.

## A különösség és az egzotizmus jegyei a regényben

A Szentföldön és a Közel-Keleten tett zárandoklatok, s az ott folytatott kereszteshadjáratok jelentősen hozzájárultak a nyugat-európai emberek érdeklődésének nyitottabbá válásához, s egy addig alig ismert, távoli világról alkotott ismereteik gazdagításához. A középkori ember vágyakozása, hogy akár valóságosan, akár képzeletben ismeretlen, különös és csodákkal teli távoli országokba juthasson el, adekvát kifejezési formákra talált olyan trubadúrok keresztés- és „tengerentúli” énekeiben, mint Marcabru, Peire Vidal, Raimbaut de Vaqueiras vagy Bertran de Born, s olyan *trouvère*-ek búcsúverseiben, mint Conon de Béthune, le Châtelain de Coucy és Rutebeuf, akárcsak a negyedik kereszteshadjárat eseményeiről a szemtanú hitellességével beszámoló Geoffroy de Villehardouin *La Conquête de Constantinople (Bizánc megvétele)*, valamint Robert de Clari azonos című krónikájában. A távoli, ismeretlen országokban és vidékeken tett utazások témája központi motívuma, sőt kompozíciós elve lett számos *chanson de geste*-nek (*Le Charoi de Nîmes, La Prise d'Orange, Renaut de Montauban*), a legtöbb keresztés éneknek és egyes „antik regényeknek” (*Roman d'Alexandre*), s különösképpen a 13. századi „idillikus és kalandos” elbeszéléseknek (*Floire és Blancheflor, Aucassin és Nicolette, Amadas és Ydoine, La Belle Hélène de Constantinople, Parise la Duchesse*).

A távoli és/vagy tengerentúli országokba induló zárandoklatok és kereszteshadjáratok természetes módon keltették fel a középkori közönség érdeklődését az olyan országokban és vidékeken tett, érdekesítő kalandokban (és viszontagságokban) bővelkedő utazásokról

---

veszélybe kerültem. A földi szerelem igen mulandó a világon, semmilyen boldogság nem maradandó, ha Isten nem őrökdi felette.

szóló történetek iránt, amelyek „realitása” többnyire elérhetetlennek bizonyult számukra, s amelyek legtöbbször csak a költői képzelet világában léteztek.

### *A hősnő különösségének jegyei*

A Csonkakezü királylány magyar eredete, az a tény, hogy egy távoli, a nyugati emberek szemében bizonyos fokig titokzatos és egzotikus országból származik, kezdettől fogva az idegenség és *különösség* légkörével veszi körül a sors által egyszerre üldözött és új horizontok felé taszított hercegnőt.

A fiatal hősnő különös és idegenszerű voltát a regényszerző kétszeresen is jelzi attól a pillanattól kezdve, hogy a balkezének levágására szánja el magát. Egyrészt fogyatékosága, balkezének hiánya a külső megjelenés szintjén a köznapitól eltérő, rendhagyó lényének állandóan érzékelhető jelzése lesz. Másrészt a magyar hercegnő mássága interiorizált szinten is megmutatkozik, amikor Skóciába érkezve egy *különös* értelmű ragadványnevet kap. Minthogy egy számára teljesen ismeretlen országba kerülve nem kívánja felfedni menekülésének okát, kilétét és eredeti nevét (*Joïe*) – amely egyébként emblematikus név: „azért kapta a Joïe nevet,<sup>42</sup> mert születése örömmel töltötte el alattvalói szívét; később maga a leány jelenti ki, hogy neve a szerelem örömeire, boldogságra predesztinálja”<sup>43</sup> –, Skócia királya egy újabb emblematikus nevet ad neki (*Manekine*), melynek jelentése felettebb szokatlan, sőt ambivalens.

Dont dist li rois : „Il nous estuet,  
 Puis que vostre non ne savons,  
 Que nous aucun non vous metons.  
 Or soit ensi : je vous destine  
 Que vous aiez non Menekine.” (v. 1336-1340)<sup>44</sup>

<sup>42</sup> Az ófrancia szó valójában beszélő név, jelentése ‘öröm’, ‘boldogság’.

<sup>43</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, i. kiad., 260.

<sup>44</sup> Végül így szól (a király): – Mivel nem ismerjük kegyed igazi nevét, újat kell adnunk. Így tehát kegyedet ezentúl Manekine-nek nevezzük.

Egyik értelme szerint a *Manekine* név az ifjú leány fogyatékoságára utal (ld. fentebb), másik jelentése pedig egy fontos epizóddal kapcsolatos. Amikor a skót király jószívű udvarnagya megmenti a máglyahaláltól, egy hozzá tökéletesen hasonló fabábut, egy *mannequin* égettet el helyette. A magyar származású skót királyné *Manekine* nevében

a *mannequin* szó (a *Mann* 'ember' kicsinyített formája a germán nyelvekben) nőnemű alakja található, s ez a szó a középkorban azt a szalma- vagy fabábut jelölte, amellyel a misztérium-előadások alatt a színészeket helyettesítették a kínzási jelenetekben.<sup>45</sup>

Az emblematikus *Manekine* név, amellyel a szerző a hősnőt illeti hányattatásai alatt, összefüggésbe hozható azzal a különleges szimbolikus jelentéssel, amelyet a középkori emberek a tulajdonneveknek tulajdonítottak abból kiindulva, hogy azok képesek a nevek viselőinek csak rájuk jellemző, lényeges tulajdonságait kifejezésre juttatni.<sup>46</sup> A *Manekine* név különös, ambivalens jelentései az ifjú királyné jól látható testi fogyatékoságával együtt arra is magyarázatot adhatnak, miért nem részesíti eleinte a skót királyi udvar a más országokból való jövevényeket megillető vendégszeretetben, s miért tekintik az udvar előkelői (a király, az anyakirályné és az udvarnag) egy titokzatos országból érkezett, bizonytalan származású *idegen*nek.

Ez indokolhatja, hogy a skót király először habozik feleségül venni a csonkakezü leányt annak ellenére, hogy nemes és szép külseje, valamint szelíd és szeretetreméltó lénye elbűvölte, de akiről valójában semmit sem tud.

Az ismeretlen hajadon iránti kétely és bizalmatlanság – aki ráadásul nem hajlandó felfedni kilétét és elárulni igazi nevét – az anyakirályné elemi felháborodásában éri el csúcspontját, amikor az felháborodva tiltakozik fia ama szándéka ellen, hogy feleségül vegyen egy „*ismeretlen*”, egy „*szerencsétlen*”, egy „*idegen*”:

<sup>45</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, i. m., 156.

<sup>46</sup> Vö. Jacques Ribard, *Le Moyen Âge. Littérature et symbolisme*, Paris, H. Champion, 1984, 73, 80–90.

Honis soit il quant prise l'a,  
 Ne qui le tenra mais pour roi !  
 Or a il fait trop grant desroy,  
 Qui a ci prise une esgaree,  
 Une chaitive, une avolee,  
 Une femme o tout une main. (v. 2056–2061)<sup>47</sup>

Még a jóindulatú skót udvarnagy is kifejezi kételyeit az ifjú királyné származását illetően, miután kézhez kapja a Manekine máglyahalálát elrendelő hamis levelet:

La raison mie ne savons,  
 Pour coi tel mandemant nous fait.  
 Espoir que on li a retrait  
 La ou il est, dont ele et nee,  
 Et pour coi eut la main colpee.  
 Je ne sai s'il i a raison ;  
 Mais mout a envis desraison  
 Li fesist, n'a mie lonc tens. (v. 3534–3541)<sup>48</sup>

Mindazonáltal a skót király kételyei és félelme, hogy egy idegen hölgygel kössön házasságot, akárcsak az anyakirálynő ösztönös bizalmatlansága leendő menyé iránt nem teljesen alaptalanok. (Ellenkezését arra a tényre is alapozhatja, és érvként használhatja fel a fia szándékával szemben, hogy Joïe balkezének hiánya akár az ifjú hajadon valamely súlyos vétkének a következménye is lehet, minthogy a középkorban általánosan elterjedt volt például a tolvajok kezének levágása.) Ismeretes, hogy abban a korban a nemesi familiák milyen féltő gonddal ügyeltek arra, hogy fiaik ne csak „okos, jó és jámbor”, hanem lehetőleg „jó családból” való, nemesi származású hajadont

<sup>47</sup> – Szégyellje magát a király, hogy feleségül vette ezt a leányt! Ezek után még királynak lehet nevezni az ilyet? Nagy hibát követett el, amikor elvette ezt a sehonnai, nyomorult, idegen leányt, ezt a félkezű nőszemélyt.

<sup>48</sup> Nem tudjuk, hogy miért kér ilyet tőlünk a király. Talán ott, ahol most van, megtudta, hogy honnan származik a királyné, és miért vágták le a fél kezét. Nem tudom, igaza van-e, de nemrég még majd' megőrült érte a király.

vegyenek feleségül. Ezért is igyekeznek meggyőzni magát Skócia királya Manekine előkelő származásáról, látván annak ragyogó szépségét és kifinomult udvari modorát.

Az idegen hajadonnal kötött házasság azonban végül ideális döntésnek bizonyul. Az ismeretlen eredetű királyné fiúörököszt szül, majd végül két gazdag keleti királyságot – Magyarországot és Örményországot – ajándékoz örökségként férjének, aki ezáltal könnyen megszilárdíthatja hatalmát. Christiane Marchello-Nizia joggal állapíthatta meg, hogy a regényt „az exogám házasság melletti védőbeszédként” is lehet olvasni.<sup>49</sup> Azzal a véleményével is egyetérthetünk, hogy Philippe de Rémi *La Manekine*-je

[...] mindazokkal a breton és udvari elbeszélésekkel rokon, amelyekben megjelenik a *némileg tündérre emlékeztető idegen nő alakja, akivel [a lovag] egyszerre óhajtja és féli az egyesülést*<sup>50</sup>: a hullámok által odasodort vagy a forrás mellett talált, néha testileg megjelölt (Mélusine-nek, akárcsak Manekine-nek titka van) idegen hölgy fiúörökösssel és gazdagsággal ajándékozta meg azt a nemzetséget, amelyik befogadta [...].<sup>51</sup>

### ***A főszereplők vándorútjaihoz kapcsolódó egzotikus vonások***

A főszereplők idegen tájakon és távoli országokban tett vándorútjai az egzotizmus megannyi kimeríthetetlen forrásául szolgáltak a középkori irodalmi művekben, különösen a 13–14. századi geszta-énekekben és „kalandregényekben”. Ez érvényes Philippe de Rémi alkotására is, amelyben a főhősöknek a „valóság” és a költői fikció találkozási pontjain végbemenő vándorlásai nem csupán a cselekmény lényeges komponenseinek tekinthetők.

Figyelemre méltó, hogy a vándorutakhoz kötődő egzotikus jegek többsége Manekine gyakori helyváltoztatásakor bukkan fel.

<sup>49</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, i. m., 266.

<sup>50</sup> Kiemelés tőlünk.

<sup>51</sup> *Uo.*

Míg azonban a skót király Flandriába és Észak-Franciaországba vezető útját nagy gonddal és pontossággal írja le a szerző – azokra a lovagi tornákra, amelyeken a király részt vesz pontosan körvonalazott, jól ismert vidékeken és városokban kerül sor: Gentben, Bruges-ben, Lille-ben, a champagne-i Épernay-ben stb. –, Manekine kényszerű „földkörüli” vándorlásai nagyrészt a költői képzelet termékei, melyeknek nem sok közül van a földrajzi realitásokhoz. Joie első tengeri útja, melynek során egy hét alatt (!) ér Magyarországról Skóciába anélkül, hogy egyszer is megpillantaná az itáliai, a francia és a spanyol partokat, inkább egy mesebeli, egyik képzeletbeli országból a másikba tett utazásra emlékeztet. Nem meglepő, hogy Skóciában, akárcsak korábban szülőföldjén, a sors akaratából egymást követően lesz része szerencsétlenségben és szenvedésben, valamint örömben és boldogságban, mint bármelyik tündérmese hősnőjének.

Arra következtethetünk tehát, hogy az a tenger, amely lehetővé teszi Joie-nak, hogy egy hét alatt Skóciába, majd pedig két hét alatt Skóciából Rómába érkezen nem valóságos tenger, hanem inkább egy ambivalens „mitikus hely”, amely egyidejűleg az ifjú királyné viszontagságainak és szenvedéseinek a helyszíne, s az a kedvező „vizes közeg”,<sup>52</sup> amely végül szerencsés kikötőbe és új, boldogabb élet lehetőségéhez juttatja.<sup>53</sup>

Az újból egymásra talált királyi párnak a magyar és örmény királyságban tett utazásai az addigi vándorutaktól eltérő szerepet töltenek be a regény végén. E királyi utak nemcsak hogy szinte „turisztikai” jelleget öltenek, de a regényszerző Skóciához képest valóságos „Eldorádó”-ként mutatja be a gazdag keleti Örményországot, amely ezentúl „aranyat, ezüstöt és mindenféle kincset fog küldeni Skóciába...” (8362–70 sorok). A „valóságos” országokkal a „legendák földje” áll itt szemben, amely gond nélküli, kellemes utazásokra hívja a főhősöket, mintegy kárpótlásul a korábbi tengeri utak alatt elszenvedett viszontagságaikért.

<sup>52</sup> A 12–3. századi breton *lai*-kben az evilági lovag forrás, patak vagy tó mellett találkozik a földöntúli tündérrel, aki megajándékozta szerelmével.

<sup>53</sup> Vö. Marie-Madeleine Castellani, „L'eau dans *La Manekine* de Philippe de Beaumanoir”, *Senefiance*, N° 15, 1985, 82–89.



Mindazonáltal azok a nyilvánvaló vagy rejtett egzotikus vonások, amelyeket kimutattunk, valamint a csoda motívumának megjelenése a regény végén – a 13–14. századi kalandos elbeszélések műfaji kritériumainak megfelelően – a figyelemfelkeltés és a „regényesség” hatásos elemei maradnak, s egyáltalán nem befolyásolják Manekine „fantasztikus” történetének határozottan tudatos végkifejletét.

Ez a végkifejlet ugyancsak egy mélyebb jelentésű, szimbolikus üzenetet tartalmaz. A skót királyságot és a két „egzotikus” királyságot, Magyarországot és Örményországot ezentúl a skót-magyar királyi pár pápai jóváhagyással egyesített birodalomként fogja kormányozni, minek következtében az „ismeretlen”, távoli országok eredendően egzotikus színezete elhalványul, illetve beolvad a nyugat-európai országok keresztény civilizációjának egyetemes minőségébe.

## A magyar királylány

Köztudott, hogy a 12-13. század során a Francia- és a Magyar Királyság kapcsolatai több tekintetben fellendültek. A Franciaország különböző tájairól érkező egyre több mesteremberen és kereskedőn kívül a korban francia lovagok és ciszterci szerzetesek telepedtek le az országban a francia-magyar dinasztikus szálak szorosabbra fűzésének mintegy természetes hozadékaként. Könyves Kálmán Roger normandiai herceg lányát vette feleségül, III. Béla első felesége Châtillon Anna volt, második házasságában pedig Capet Margitot, VII. Lajos leányát, Fülöp-Ágost francia király féltestvérét vette nőül. Ezen házasságokat kétség kívül számos „diplomáciai” misszió készítette elő és követte a későbbiekben, mely missziók alkalmat nyújtottak a francia nemesek és egyházi személyek számára, hogy jobban megismerhessék ezt a „gazdag és egzotikus”<sup>54</sup> közép-európai országot. A Magyar Királyság területén átvonuló második és a harmadik kereszties hadjárat eseményei hasonlóképpen hozzájárultak ahhoz,

<sup>54</sup> Érdemes megjegyezni, hogy ebben a korban terjedt el Franciaországban a „Magyarország minden aranyáért (sem)” [*(ni) pour tout l'or de Hongrie*] szöveg, amely mind a lírai, mind az elbeszélő költeményekben gyakran előfordult, s egyértelműen a Magyar Királyság vélelmezett gazdagságára utalt.

hogy a franciák tudomást szerezzenek a korabeli Magyarországról. A két ország egyre élénkebb dinasztikus, politikai és kulturális kapcsolatai a 12. század végén és a 13. század során nem csupán az Andreas Capellanus-hoz hasonló egyházi személyek érdeklődését keltették fel – aki az udvari szerelemről írott traktátusában, a *De amore libri tres*-ben<sup>55</sup> két ízben említi Magyarországot –, hanem olyan építészeket is, mint Villard de Honnecourt. Elsősorban azonban a költők és *trouvère*-ek kíváncsisága ébredt fel ekkoriban ez iránt a távoli és „egzotikus” ország iránt.<sup>56</sup>

Több geszta-éneket, kaland-éneket és udvari történetet sorolhatnánk, melyek főszereplői magyar hercegek és hercegnők, kik számos próbatételt és viszontagságot állnak ki, mielőtt ismét visszakerülhetnének az őket a származásuk szerint megillető helyre. Közülük a legfigyelemreméltóbb főhősnő minden kétséget kizáróan Philippe de Rémi Csonkakezü királylánya.

Ugyanakkor nem hagyhatjuk szó nélkül, ahogyan Marie-Madeleine Castellani<sup>57</sup> sem hunyt szemet fölötte, hogy a szerző mily különös képet fest a Magyar Királyságról és ingatag, báróinak – „kiket leginkább saját boldogulásuk és hatalmuk gondjának terhe nyomaszt” –<sup>58</sup> kiszolgáltatót királyáról. Egy ilyen királyságban bizony előfordulhat, hogy a király erényes és tiszta szívű leánya esik áldozatául a világi és egyházi hatalmasok önös érdekei miatt folytatott csatározásoknak. Skócia, „a fiatalság és az udvari erények földje”<sup>59</sup> ellentétet képez a feudális berendezkedésű Magyarországgal. Skóciában a szigorú örökösödési szabályok helyébe a Joie érkeztek örömeire rendezett tavaszi

<sup>55</sup> Vö. Géza Rajnavölgyi, „Un rapprochement entre les cours de France et de Hongrie”, in Emese Egedi-Kovács (szerk.), *Dialogue des cultures courtoises*, Collège Eötvös József ELTE, Budapest, 2012, 253–260.

<sup>56</sup> Ld. Dezső Pais, „Les rapports franco-hongrois sous le règne des Árpád, I”, *Revue des Études Hongroises et Finno-ougriennes*, 1–2, 1923, 15–26 ; Alexandre Eckhardt, *i. m.*, 120–123; Asztrik Gabriel, *Les rapports dynastiques franco-hongrois au Moyen-âge*, Budapest, 1944, 1–51.

<sup>57</sup> Philippe de Remi, *La Manekine, i. kiad.*, 68–70.

<sup>58</sup> *Uo.*

<sup>59</sup> *Uo.*, 70.

vígasságok és udvari játékok lépnek, melyeket a király és a magyar hajadon viszonzott szerelme koronáz meg.

Minden okunk megvan azt feltételezni, hogy a magyar királynő költői, mulandó és sorsüldözött alakjához nagyban hozzájárulhatott a 13–14. században Észak-Franciaországban széles körben elterjedt kultusz, mely II. András leányának, Szent Erzsébetnek a nevéhez fűződik. Ezt a nézetet támasztja alá Rutebeuf *Vie de Saint Elysabel, fille du roi de Hongrie* című elbeszélő költeménye is.<sup>60</sup>

*Szabics Imre*

*A francia nyelvű bevezetést Márkus Virág fordította magyarra.*

---

<sup>60</sup> *Œuvres Complètes de Rutebeuf*, Edmond Faral & Julia Bastin (kiad.), Paris, Picard, 1977, t. II, 60–166.



## Prológus

Philippe de Rémi olyan regényt kíván írni, melyet mindenki örömmel hallgat; és melyről tudják, akárki hallgatja, hasznos tanulságot meríthet belőle.

Ám, ha akad a közönség körében olyan, kinek nincs kedvére az efféle történet, Istenre kérem, ne maradjon itt, mihamarabb távozzon, hiszen nem vall sem udvariasságra, sem jóérzésre, ha valaki a mesélőt zavarja. Előbb túrnám fel a mocsarat tőzegért, mint hogy olyan kellemetlen, irigy és gőgös emberek előtt kelljen szólnom, kiket hitvány nemteleneknek tartanak. Az ilyen emberek kimutatják, s még tüntetnek is a rosszal, míg a jóról, még ha tisztában vannak is vele, mélyen hallgatnak. S mivel nem kedvelem őket, még mielőtt belekezdnék regényem mesélésébe, arra kérem őket, hogy menjenek el, vagy ne vitatkozzanak, és ne is zajongjanak. Mert mire való az a szép történet, melyet nem szívből fogadnak, legfőképpen azok, akik hallgatják. Így tehát azt kérem ezektől az emberektől, hogy ne hallgassák meg e versbe szedett elbeszélést.

Ne lepődjetekek meg, ha nem tudok gazdag rímekeket szerezni, hiszen nem végeztem komoly tanulmányokat, s sosem írtam még verset. Most azért fogok mégis versírásba, mert valóságos a történet, melyet el akarok mesélni, s nem lenne méltányos, ha ily kedvetekre való dolgokról hallgatnék. Arra kérem Istent, legyen segítségemre, hogy jól fejezzem be a történetet, melyet itt elkezdtem és rímbe szedtem, s jutalmazza meg mindazokat, kik értékelni fogják e művet. El is kezdem most történetem, amelynek egyetlen szaván sem változtattam, hacsak nem a verselés miatt, melyet igyekeztem minél jobban követni.

Volt egyszer egy nagyon bölcs és lovagias király, ki egész Magyarországon uralkodott. Nemes származású felesége az örmény király leánya volt, s annyi szépséggel és jó tulajdonsággal volt megáldva, hogy azt hiszem, igencsak messzire kellett volna elmenni, hogy a párjára akadjunk. De nem akarok többet mondani róla, hiszen így késlekednék az elbeszéléssel, melyhez hű maradok akkor is, ha minél rövidebbre szabom. Lássuk, mit mond nekünk e történet.

A király és a királyné már tíz esztendeje élt együtt, s csak egy leánygyermekük született. Ő azonban, legjobb tudomásom szerint a leggyönyörűbb teremtés volt, kit ember valaha is látott. A leányt Joie-nak<sup>1</sup> hívták, mivel számos embert töltött el örömmel születésének híre. S Isten, minden jótett forrása, ki nem volt fösvény, ellátta őt a Természet összes adományával, s bőségesen adott neki szépséget, jóságot, bölcsességet és szívbéli nemességet. Akkoriban nem volt még hölgy, kit nála többre becsültek volna bölcsességéért.

Am ekkor váratlanul megjelent a Halál, ki a hatalmasokat is ledönti, s nem kímél sem királyt, sem királynét. A Halál, ki a szép időt köddé változtatja, s szomorúságot hoz a boldog emberek közé; a Halál, ki soha nem fogad el más váltságdíjat attól, kit fogságba ejt, mint sápadt, mezítelen testét, s ezért rettegi őt öreg és fiatal.

A királyné időskorát sem várta meg, rárontott, ledöntötte lábáról, s elsápasztotta arca színét, mellyel korábban a frissen nyílt rózsza sem vetekedhetett. A királyné ágnak esett, s meghihetitek, ettől a király és az ország népe is valamennyien kétségbeestek. A király el sem mozdult hitvese ágya mellől, s könnyeit sem tudta visszatartani, mert nem talált olyan orvost, ki meg tudta volna gyógyítani a királynét. Egy napon így szólt hitveséhez:

– Drága hölgyem, összeszorul a szívem, mikor ránézek sápadt orcájára. Túl fiatal még ahhoz, hogy itthagyjon engem.

– Felséges uram – válaszolta –, sem időskor, sem fiatalság nem tud változtatni Isten akaratán. Gyakran elsőként távozik az, akinek utolsóként kellene. Mivel Isten így kívánja, beleegyezem, s nem bánkódom amiatt, hogy követnem kell az akaratát. Nagyon jól tudom, hogy meg kell halnom, nem történhet ez másként. De az irántam érzett szerelmének nevében, melyről számtalanszor bizonyosságot tett, arra kérem, hogy mindama boldogságért cserébe, amelyet tőlem kapott, teljesítse egy kívánságom.

– Úgy lesz, hölgyem – válaszolta a király. – Bármit megteszek kegyedért, amit egy férfi ezen a világon megtehet egy hölgyért. Ámde mondja meg, mit kíván tőlem, a kegyed iránt érzett hűségemre esküszöm, készen állok teljesíteni azt.

---

<sup>1</sup> A név jelentése: öröm, boldogság.

– Már most biztos vagyok benne, felség, s arra kérem, hogy halálom után ne házasodjon meg újra. Ha azonban az ország hercegei és a grófjai nem szeretnék, hogy Magyarország királysága a leányomra szálljon felség halála után, s ha azt kéri felségedtől, hogy házasodjon meg és nemzzen fiúgyermeket, egy feltétellel megengedem felségednek. Olyan feleséget kell keresnie, ki tökéletesen hasonlít rám. Ha hú akar maradni a nekem tett ígéretéhez, kerüljön el minden más asszonyt.

– Úgy lesz, megígérem, hölgyem, s soha nem fogom megszegni a szavam.

Miután a királyné a király esküjét vette, szívét, s minden gondolatát lelke megmentése felé fordította, s meggyónt. Érezte, hogy közeledik a halála. Kérte az utolsó kenetet, s miután megadták neki, távozott e világból.

Halálhírére sokan ejtettek könnyet. A király többször is ájultan rogyott hitvese földi maradványaira, s senki sem tudta megvigasztalni. Amikor a szeme láttára vitték el a királynét a koporsóban, panaszkodni és jajveszékelnéi kezdett. Ilyen mély fájdalmat még senki sem érzett előtte. A királynét a legnagyobb pompával temették el: sírja ezüsből és aranyból készült, s gyönyörű drágakövekkel rakták ki. Híven tanúsítom, hogy a sírkő a temetésen jelenlévő hercegeket és prelátusokat is meglepő pontossággal ábrázolta elefántcsontból kifaragva. Kettesével mutatta őket, amint éppen beszélgetnek, s úgy tűnt mintha a bánat elvette volna az eszüket. Amikor véget ért a mise, elhagyták a templomot. Néhányan elmentek, de a királyság főurai ott maradtak, hogy vigasztalják a királyt, kinek szívét nagy fájdalom járta át.

Ám egyszer minden holtat el kell feledni. A király ennek ellenére megtartotta hitvesének tett ígéretét, s a királyné halála után sok időt töltött leányával, Joie-jal, kit nagyon szeretett és nagy becsben tartott. A hitvese iránt érzett szeretet okán nem mutatta keserűségét és tiszta szívből szerette leányát. Az ifjú leány minden nappal egyre szebb, bölcsebb, nemesebb és becsületesebb lett. Joie hamarost betöltötte tizenhatodik életévét, s szépsége és jósága teljében szolgálta és tisztelte Szűz Máriát, kiről volt egy hozzá igencsak hasonlatos szobra, mely szobor előtt minden nap buzgó imákat mondott.

Itt félbehagyom Joie történetét. Az ország főurai, kik nagy számban összegyűltek, szólni kívántak, s mikor az ország minden főembere megjelent, kiválasztották maguk közül a legbölcsebbet, hogy ékes szóba foglalja összejövételük okát:

– Nemesurak, figyelmezzetek reám! Országunk nemeslelkű és szépséges királynéjának halála mindannyiunknak súlyos veszteség. Királyunknak nem maradt más örököse e hölgytől, mint leánya, ki, az igazat megvallva rendkívül szép és nemeslelkű. Mégis veszélybe kerülhet Magyarország királysága, ha egy napon egy hölgy fogja megörökölni azt. Így hát kötelességünk a király színe elé járulni, s tiszta szívből arra kérünk, hogy válasszon új hitvest magának.

A főurak egy emberként válaszolták: Bölcs tanács! Mindahányan kivétel nélkül egyetértettek. Harmadnap fel is keresték a királyt, s kérték, hogy a királyság javát szolgáló keressen új hitvest. A király ekképp válaszolt:

– Nem tehetem, nemesuraim! Nem kereshetek új hitvest, hiszen ígéretet tettem a néhai királynénak, miszerint soha nem esküszöm meg újra, hacsak nem találok egy olyan hölgyet, ki szépségben, viselkedésben és nemességben tökéletesen hozzá hasonló, s nem hinném, hogy létezik ilyen hölgy ezen a világon. Ám ha valaki rábukkan egy ilyen nemeshölgyre, országom érdekében készen állok eleget tenni akarataknak.

Miután a főurak meghallgatták a király választát, kiválasztottak egy tucatnyi lovagias, bölcs és tanult küldöttet, kik több nyelven beszéltek. Valamennyien jól ismerték a királynét, aki sokat törődött a neveletésükkel és a sorsukkal, így könnyű szívvel néztek szembe mindazzal a megpróbáltatással, mely a néhai királyné hasonmásának keresése során várt rájuk. A tizenkét ifjú tehát a király és a nemesurak parancsára kettesével útnak indult, ám kutatásuk nem hozott eredményt. Mikor ellátták őket kedvükre való arannyal-ezüsttel és készletekkel, eldöntötték, hogy egy évig keresik az úrnőjükhöz hasonlatos hölgyet, s aztán visszatérnek. Hatan kelet felé indultak el, majd onnan három különböző úton haladtak tovább; a többiek pedig nyugat felé vették az irányt, jó néhány országot átkutatva. Számos király és nemesember leányát felkeresték, de mindhiába. Mérhetetlen szenvedéseken és



megpróbáltatásokon mentek keresztül, de küldetésük célját nem sikerült elérniük: nem találtak a királynéhez hasonlatos hölgyet. Így aztán nagy bánat járta át a szívüket, még hozzá oly nagy, hogy annak meghallgatása is fájdalmat okozna. Számos helyet bejártak, s számos országot felkutattak, ám jó hírrel nem tudtak szolgálni. Egy év elteltével visszatértek hazájukba, ám nem úgy, ahogyan elhagyták: gazdagon és vidáman vágtak neki küldetésüknek, s szegényen, bánatos szívvel tértek meg otthonukba. Két hajóval indultak útnak, de hat különböző hozta vissza őket.

Karácsonykor tértek vissza a királyhoz, s teljes udvartartásához, az ország főuraihoz: temérdek nemesúr, valamint számos nemes hölgy és nemeskisasszony volt ott jelen, kik mind magukat gondolták a legszelbnek. A küldöttek ebédidőben érkeztek meg, s beszámoltak a királynak küldetésük kudarcáról. A főurak, amint ezt meghallották, igen elsomorodtak, ám tudták, hogy a küldöncök nem felelősek a sikertelenségükért, így nem is maradt el a fizetségük, hiszen mindnek jutott bőségesen fehérezüst és vörösarany, melyet ki-ki saját kincsének tudhatott.

Ám most áttérek a királyra, s a társaságában lévő nemesurakra, akik között számos érsek, apát és püspök is volt. S ott volt a szép Joie is, ki udvarhölgyei kíséretében éppen ebédjét költötte. Az egyik főúr szolgálta ki egy tálból – a Jóisten hozzon reá szerencsétlenséget, mert miatta sok szenvedést kellett elviselnie Joie-nak, miként ezt nemsokára megtudjátok. E nemesurat igencsak bántotta, hogy a királynak nem született fiúgyermek, s a küldöttek üzenete sem töltötte el örömmel. Rápillantott az ifjú királykisasszonyra, hófehér, rózsás orcájára, s mint-ha édesanyját, a néhai királynét látta volna viszont fiatalkorában.

Mikor mindannyian befejezték az ebédet, az ország főurai tanácskozássra vonultak vissza. Az a gróf szólalt meg először, ki a szép Joie ebédjét szolgálta fel:

– Isten bocsássa meg nekem, Urak, de a király soha nem házasodik meg újra, és soha nem találunk kedvére való hitvest, hacsak nem sürgetjük határozottan, hogy vegye nőül leányát, Joie-t, hiszen ő az egyetlen a világon, ki hasonlatos édesanyjához. A jelenlévő prelátusok, akik nagy nyomorúságra jutnának, ha egy rossz uralkodó keze

alá kerülnének, bizonyára igyekeznének törvényessé tenni e frigyét, mely az egész királyság javát szolgálná.

E szavakkal zárta mondandóját. Néhányan egyetértettek vele, néhányan viszont határozottan ellene voltak, így hosszasan vitáztak az ügyről. Végül a prelátusok megegyeztek, hogy megkérik a királyt, fogadja el a javaslatukat, s azt is felvállalták, hogy magukra veszik a tettével járó bünt, és elmagyarazzák a pápának is, milyen előnyök származnának e cselekedetből. Majd a király elé járultak, s így szóltak hozzá:

– Felséges urunk, mivel tudjuk, mekkora becsben tart minket, azt kívánjuk, hogy legyen fiú utóda, ki uralkodhat a királyság felett halála után is. Ám Felséged esküt tett, hogy csak egy első hitveséhez teljesen hasonló nemes hölgyet vesz nőül. Márpedig ily hölgyet nem találtunk, s nem is létezik csak egy, ki méltó lehet szerelmére: bölcs leánya, Joie. Könyörgünk, vegye hát nőül, s ígérjük, minden felelősséget felvállalunk döntéséért. Legfőképpen pedig ne bánkódjon, hiszen jobb kis vétket elkövetni, mint nagy bajt elszenvedni.

– Nemesurak – válaszolta a király –, a világ minden kincséért sem tennék ilyet, túl nagy bünt követnék el, ha így cselekednék

– Mégis meg kell tennie, felséges urunk! A papjai is sürgetik, hogy ekként cselekedjék, s ha nem teszi meg, szembeszegül hűbéresei akaratával.

Mikor a király látta, hogy nemesurai azt kívánják, vesse alá magát akaratuknak, Gyertyaszentelő Boldogasszony ünnepéig haladékot kért tőlük. Akkor majd visszatérnek az ügyre, s megmondja nekik, hogy eleget tesz-e akaratuknak vagy sem. Dolguk végeztével búcsút vettek a királytól, s ki-ki elindult a maga útjára.

Így a király leánya közelében maradt, akit gyengéd szeretettel és nagy figyelmességgel vett körül. Egy napon, mikor belépett Joie márványpadlójú szobájába, leánya éppen fészülködött, s apját meglátva, nyomban elszégyellte magát és elpirult.

– Legyen üdvözölve, Felség! – köszöntötte a királyt Joie.

– Te is légy üdvözölve, leányom! – válaszolta atyja.

A király gyengéden megfogta Joie karját, s maga mellé ültette. Nagyon figyelmesen végigfürkészte leányát, s megállapította, hogy Természet soha nem alkotott nála gyönyörűbb hölgyet: százzsorta

nagyobb szépséggel áldotta meg Joie-t Helénánál, ki annyi bajt hozott a trójaiakra, ki miatt mind elvesztek, legyőzettek vagy világgá mentek és bánatra adták a fejüket. Ám sokan mások is jutottak már ilyen sorsra, s a legbölcsebbek és legéleseszűbbek is rohantak már vesztükbe egy hölgy miatt, s az is megesett, hogy a hölgy, kinek kedvéért örülségre vagy vétségre adták fejüket, vétlen volt ő maga is, s így neki is ugyanazokat a szenvedéseket kellett kiállnia. Mert hiszen gyakran mondják, hogy sokszor ugyanaz a sors vár az ártatlanra is, mint a vétkesre. Ez történt a szép Joie-jal is, mikor atyja szívét egy óvatlan pillanatban olyannyira lángra lobbantotta Szerelem, hogy minden eddiginél nagyobb örömmel tekintett leányára.

Józanész, Szerellemmel viaskodva azt parancsolta a királynak, hogy távozzon Joie szobájából, mielőtt Szerelem csapdájába esne. Így is tett: búcsút vett leányától, s Jézusnak ajánlotta őt. Ám Szerelem tüskéje szívében maradt, egyre csak kínozza és nem hagyta nyugodni. Ámor oly jól célzott, hogy nyila a szemén keresztül szíve közepéig hatolt, s ez a sebe soha nem gyógyult be és sok szenvedést okozott neki.<sup>2</sup>

Egy napon, mikor úgy tűnt fel, hogy Józanész felülkerekedik Szerelmen, ekképp kesergett: „Bizonyára bolond vagyok, hogy szívem éppen azt szereti és kívánja, akit nem kaphat meg. A gógös Szerelem gyötör, s miatta szeretem Joie-t ily gyalázatos módon, minden észérv és akaratom ellenére. Jól tudom, hogy édesleányom az, kinek már a gondolata is kínoz! E hitvány érzelmet az udvarom nagyjai és hűbéreseim plántálták szívembe, s oly örületbe taszítottak, hogy a szívem egyre csak sóhajtozik és vágyakozik! De mi végre e sóhajok? Hát nem engedték meg, sőt könyörögtek a prelátusok, hogy vegyem nőül Joie-t? Hát nem pusztán azért ragaszkodtak hozzá, hogy csillapítsák fájdalom és királyságom érdekét szolgálják? A minap még megtagadtam, hogy teljesítem a kívánságukat: ostoba és bolond voltam. Hát valóban bolond lettem volna? Nem, hiszen bölcsen cselekedtem, hiszen nem szokás feleségül venni a saját leányunkat! Bolondságot ültettek a fejembe, merő bolondságot, hiszen nem látok benne értelmet! Nem vehetem nőül saját leányomat, vétkes önhittség lenne, melyet sem az értelem, sem

<sup>2</sup> Ovidiusi toposz középkori alkalmazása.

a törvény nem enged. Ki akarom tépni szívemből e szörnyű vágyat, mostantól még a gondolatát is megtiltom magamnak!”

Így vívódott magában a király, ám Szerelem, mely a szívébe férközött, más gondolatot ébresztett benne: újfent eszébe jutatta leánya ragyogó szépségét és viselkedését, s rögtön semmissé vált korábbi elhatározása. Szerelme nem csillapodott, bűnös vágyától képtelen volt szabadulni. Így őrlődött akarata ellenére Józanész és Szerelem között, melyek párharcot vívtak szívében, s gyakran megesett, hogy egy órát józanon, a következőt pedig örületben töltötte. Mert hol gyarló vágy lett úrrá rajta, hol Józanész, mely azt súgta neki, hogy minden áron álljon ellent e bűnös késztetésnek, mely súlyos következményeket vonhat maga után. Ám mindez semmit sem ért, hiszen Szerelem oly erővel támadta meg a király szívét, hogy bármi, amit Józanész sugallt, semmissé vált. S mikor Józanész látta, hogy a király inkább Szerelemre hallgat, őt pedig végleg elhagyta, szomorú búcsút kényszerült tőle venni. Szerelem azonban nem hagyta el, sőt Józanész távoztával egyre csak felbátorodott, s a királyt egyre inkább hatalmába kerítette, s azt tehette vele, amit csak akart. Ám a király szívét annyira gyötörte s emésztette a vágy, hogy elhatározta, beszél leányával, akiért szíve olyannyira epekedett.

Felkereste hát Joie-t annak szobájában, s ő illendően fogadta is királyi atyját, aki kézen fogta leányát, s leültette maga mellé egy gyönyörűen hímzett ágytakaróra. Senki sem zavarhatta meg beszélgetésüket, mikor a király így szólt:

– Drága leányom, ne nyugtalanítson, amit most mondani fogok, s ne is táplálj irántam haragot szívedben.

– Felsőges uram, ugyan miért okozna nekem fájdalmat meghallgatnom felséged szándékát? Mondja hát, mit kíván! Hiszen szívem vágya mindent megtenni, ami egy leány kötelessége atyja iránt.

– Helyesen válaszoltál, leányom, s nem is kérek tőled olyat, amit ne lenne kötelességed teljesíteni. Hiszen a főurak kívánságára és felhatalmazásával jegyest választottam számodra, olyat, aki igen közel áll hozzád. Esküt tettem édesanyádnak, az egykori királynénak, hogy halála után nem nősülök újra, hacsak nem találok hozzá tökéletesen hasonlatos hitvest. Ám sehol nem létezik hozzáfogható hölgy, kivéve Téged,

leányom, hiába is titkolnám tovább. Főnemeseim attól félnek, hogy halálom után Magyarország királysága fiúörökös nélkül marad, így a papság is hozzájárult, hogy nőül vegyelek, s fejedre királynéi korona kerüljön. Karácsonykor még nem kívántam engedelmeskedni akaratuknak, így az elkövetkező Gyertyaszentelő Boldogasszony ünnepéig kértem tőlük haladékot, s ekkorra ígértem válaszomat is. Ám most meghoztam döntésemet, s akaratom szerint meg is valósítom azt, hacsak nem ellenzed.

A királykisasszony megértette apja szavait, ám olyannyira tiszteletben tartotta Isten akaratát, hogy a király kérése mélységesen ellenére volt. Így válaszolt hát:

– Felséges atyám, arra kérem, tegyen le szándékáról, ugyanis akaratom ellenére való. Senki sem tudna meggyőzni arról, hogy törvényeink szerint cselekszik az a férfi, ki az általa nemzett gyermeket vezeti oltár elé; mindazok, akik erre biztatják, semmibe veszik az Ég akaratát. Előbb halnék kínhalált, mint hogy ebbe beleegyezzem, hiszen nem lennék képes lelkem üdvössége ellen tenni. Üdvösebb lenne, ha bűnbánatot tartana anyámnak tett ígérete miatt, mivel igen esztelen fogadalom volt ez. Válasszon másik feleséget, olyat, aki felségednek is jobban megfelelné, hiszen nincs e világon olyan férfi, bármilyen gögös legyen is, ki ne adná boldogan felségedhez feleségül a leányát. Engem pedig, arra kérem, hagyjon békében élni, senki sem tudna meggyőzni arról, hogy elfogadjam férjemül a saját édesapámat, a lelkem üdvössége túl nagy ár lenne érte.

Mikor a király látta, hogy semmivel sem tudja meggyőzni leányát, akiért egyre jobban epekedett, haragosan így válaszolt:

– Mégis beváltom akaratomat, leányom, mivelhogy felhatalmaztak rá. Nem mérlegeltem válaszodat, de tudom, hogy nem is tehetél volna másként. Ám ha nem leszel hajlandó teljesíteni az akaratomat, szembe kell nézned a következményekkel, ugyanis többé nem kérlek szép szóval. Közéleg Gyertyaszentelő Boldogasszony ünnepe, főuraink visszatérnek az udvarba, és bizonyos vagyok benne, hogy választ várnak majd tőlem. Így hát nőül veszek, s többé egy szót sem akarok hallani erről.

Mielőtt Joie válaszolhatott volna, a király szó nélkül távozott leánya szobájából, akinek szíve fájdalommal telt meg, s legszívesebben meghalni vágyott.

– Ó Egek Ura, minő balszerencse ért engem! Tulajdon édesapám kíván nőül venni, s semmilyen észérv nem hat rá! Tanácsadói meggyőzték és makacsul fejébe vette, hogy én leszek az új hitvese. Ám én inkább meghalnék, mintsem hogy atyám esztelen parancsát teljesítem, hiszen az Isten ellen való véték lenne, s józanésszel senki emberfia nem lenne hajlandó azt tenni, amire engem akarnak rávenni. S mégis hiába ellenkeznék, bármit mondanék, nem tudnám eltéríteni őket szándékuktól, hacsak nem találnak rajtam olyasmit, ami visszakozásra kényszerítené őket.

Ily gyötrődések és gondolatok közepette érkezett el Gyertyaszentelő Boldogasszony ünnepe. Az ország főurai, lovagjai és prelátusai mind késlekedés nélkül visszatértek a király udvarába, aki igen megöregült főurainak, s rögtön össze is hívta őket tanácsba, és az a hír járta, hogy ennél fényűzőbb udvartartás még sosem gyűlt össze azelőtt. A király, aki már beteljesedni látta leghőbb vágyát, elrendelte, hogy mindenféle javakat és kincseket osszanak szét főurai között, úgy hogy mindenkinek jusson szíve kívánsága szerint. Leánya ellenkezésével nem törődött, úgy hitte, női szeszélyről van szó csupán, hogy a főurak és prelátusok sürgetésére majd megváltoztatja véleményét. Épp ekkor keresték fel főurai, akik arra kérték, hogy ne vegye többé semmibe a tanácsukat, s vegye nőül Joie-t. A király azt válaszolta, hogy eleget tesz kívánságuknak, nem csupán azért, mert mindannyian erre kérik, hanem mert ő is így kíván cselekedni. Valamennyien nagy örömmel fogadták királyuk döntését, s felajánlották, hogy tüstént színe elé vezetik Joie-t.

– Ne késlekedjünk hát, minél hamarabb legyen meg az esküvő, mielőtt bármi megakadályozhatná.

Ám nem tudhatták, hogy olyan dolgot véltek birtokolni, mely bizony még igen messze volt tőlük. Joie egy bizalmasát apja tanácsába küldte, hogy minél hamarabb tudomást szerezhessen a főurak és a király döntéséről. Az, amint tudomást szerzett a főurak elhatározásáról, rögtön visszatért a leány lakosztályába, s beszámolt arról, hogy a király és grófjai máris érte jönnek, hogy minél hamarabb hozzáadhassák apjához. E szavak hallatára Joie olyannyira kétségbeesett, hogy azt sem tudta, mihez kezdjen. Pillanatok alatt könnyek lepték el szépséges

orcáját, s bizonyos volt benne, hogy ha most nem talál valami kibúvót, észérvekkkel már nem fog tudni hatni apjára és főuraira. Ám mivel esze ágában sem volt megvárni őket, s nem óhajtotta a társaságukat sem, észrevétlenül hátrahagyta komornáit, s szobáról szobára járva végül elérkezett egy konyhába, melynek egyik oldala a trónteremmel volt szomszédos, a másikon keresztül pedig a vödröket szokták leengedni egy sebes sodrású folyóba, mely a közeli tengerbe torkollik.

Már minden szakács és konyhalegény elhagyta a konyhát, hogy tanúja legyen, amint királyuk szent esküt fogad leányának, így a bánatos és kétségbeesett Joie egyedül maradt. Egyszer csak észrevett egy hatalmas húsvágó kést a konyhadeszkán, mely számtalanszor tett már jó szolgálatot gazdáinak, akár egy nagytermetű hattyú nyakát is el tudta vágni egyetlen csapással. Joie hirtelen megragadta a kést, s egy gondolat futott át a fején: levághatná a kezét, majd abba a folyóba ejtethetné, melyet a széles és mély Dunának neveznek, ám erre a gondolatra könnyekben tört ki:

– Ó, jaj, most már valóban reménytelen a helyzetem! Ha levágom a kezem, a király akkor sem kegyelmez meg nekem, hiszen tudni fogja, hogy csak azért tettem, hogy az ő akaratának ellenszegüljek. Mily szerencsétlen vagyok! Jól tudom, hogy elevenen fog megégetni, másra nem is számíthatok. De minő örülség lenne fájdalomak és szenvedések árán meghalnom, mikor megmenekülhetek e nyomorúságos sorstól? S hogy hogyan? Ha beleegyezek, hogy saját apám nőül vegyen. A saját édesapám! Ó, balsors, de milyen keserű életem lenne, ha elveszítem lelki üdvösségem! Kegyes Szűz Mária, könyörgöm, segítsd meg hű szolgáld! Járj közben egyetlen Fiadnál, imám tiszta szívből jön, tudom, hogy meghallgatásra talál.

Így bánkódott magában a szépséges Joie, s ily kínok közepette halotta meg, ahogy azok, akik keresésére indultak, hogy a király színe elé vigyék, a szobájában járnak és szölongatják. Ekkor megértette, hogy nincs több vesztegetnivaló ideje. Bal kezét az ablakpárkányra tette, s jobbát, benne a késsel magasra emelte. Soha asszony előtte ilyet még nem tett: jobb kezével akkora erővel sújtott le a baljára, hogy az kirepült az ablakon, s rögtön el is nyelte a palota alatt zúgó folyó. Ám Joie a fájdalomtól menten el is vesztette eszméletét, s még mielőtt magához

térhetett volna, kezét egészben lenyelte egy tokhal, mely láthatóan igen megörült zsákmányának, s vígan úszott tovább a folyóban.

Ám térjünk vissza Joie-hoz, ki végre magához tért, s jobb kezével bal kezének sajtó csonkja köré tekerte a fején viselt fátylát. Korábban rózsás arcszíne most sápadt volt, ám ez nem is csoda. A konyhából visszatért a szobájába, ahol már négy gróf várakozott, hogy a király elé kísérik. A leányt megpillantva mind a négyen megörültek, s így szóltak hozzá:

– Felséges kisasszonyunk, jó hírt hozunk kegyednek, örvendezzen hát: Magyarország királynéja lesz. Felséges urunk már várja a trónteremben, azért küldött minket, hogy tüstént jöjjön oda velünk, ne késlekedjen tovább. Bizony sok hálával tartozik a királynak, s mindazon főuraknak, akik oly sokat tettek azért, hogy aranykoronát hordhasson a fején. Jöjjön hát, a prelátusok már nagyon várják, megtörik az atyja és kegyed közti vérrokonság törvényi akadályát, s végre nőül adják királyunkhoz.

A királykisasszony azt válaszolta, hogy legott engedelmeskedik apja parancsának, s fehér orcával, sápadtan elindult a trónterembe oldalán a négy gróffal. Kíséretében számos udvarhölgy, s előkelő nemes hölgy is volt. A négy gróf egészen a trónteremig kísérte, ahol már várták a királyság főurai, s számos lovag, akik mind nagy szeretettel vették körül Joie-t nemes tulajdonságai okán. Mindenki örült érkezésének, s a király is jóindulattal köszöntötte leányát. Joie illedelmesen válaszolt, azt kívánván, a Jóisten segítse meg útjukon a főurakat. A király kézen fogta leányát, gyengéden magához ölelte, s ekkor észrevette a kötést Joie kezén és így szólt:

– Leányom, hogyan keletkezett e szörnyű seb?

Majd elmondta nekik mindazt, amit Joie már a küldöncöktől is megtudott, ám mivel nem okoztak neki örömet apja szavai, a leány nem is válaszolt neki, csak néhány szóban:

– Felséges uram, jól értettem, amit mondott, ám nem lehet belőlem királyné, ugyanis nincsen bal kezem, s lelkemre mondom, király nem vehet nőül olyan hölgyet, akinek hiányzik valamelyik végtagja.

Akkor felfedte a bal kezének csonkját takaró fátylat, s amint a király és a jelenlévő főurak látták, hogy valóban nincsen többé bal



keze, az öröm hirtelen a legmélyebb bánatnak és legnagyobb haragnak adta át a helyét. Boldogság még sosem változott ilyen hirtelen kétségbeeséssé, s a szomorúságtól megállás nélkül folyt könnyük. Ám a király rögtön rájött, hogy leánya készakarva csonkította meg önmagát, hogy ne kelljen alávetnie magát akaratának, s ahelyett, hogy beismerte volna, hogy Joie saját és apja lelki üdvéért bánt el így magával, olyan dühbe gurult, amiért elvesztette vágyának tárgyát, hogy rögtön megparancsolta a poroszlóinak, fogják el leányát, s vessék a legsötétebb tömlöcbe, ahova csak ritkán hatol be a napfény. Majd megesküdött Istenre, hogy másnap elevenen megégetteti leányát, ám ő nem lesz jelen, nehogy a szánalom erőt vegyen rajta, s megmásítsa ítéletét. Magához hívatta udvarnagyát, s parancsba adta, hogy harmadnap haladéktalanul máglyán égessék meg leányát, s ezt is hozzátette:

– Tedd meg, ha tiszteletben tartod az akaratomat. Ha nem engedelmeskedsz, rád is hasonló sors vár, s egész nemzetségedet kizárom udvaromból!

A főurakat igen elszomorította a király döntése, ám nem merték mutatni bánatukat.

– Felséges uram – válaszolta az udvarnagy –, végrehajtom parancsát, mert ezt óhajtja, nem is mernék szembeszegülni vele, bármilyen sokba kerül is ez nekem.

Könnyek közt, bánatosan oszlott szét a királyi udvartartás, s ő maga is egy másik palotájába távozott, nem kívánt többé ezen a helyen tartózkodni. Parancsára az ítélmester és néhány főúr hátramaradt, hogy végrehajtsák Joie-on az ítéletet, aki egy sötét tömlőc mélyén várta sorsa beteljesülését.

Most azonban hadd meséljek a nemes szívű porkolábról, aki leküldte saját leányát a tömlöcbe, hogy Joie társasága legyen sötét óráiban, s fáklyát is adott nekik, hogy jobban lássanak. Ha enni akartak, a porkoláb arról is gondoskodott, ám olyan nagy volt bánatuk, hogy nem kívántak ételt.

Gyorsan elterjedt a hír az országban, hogy Joie-ra máglyahalál vár, s mindenki értetlenül állt a szörnyű ítélet előtt. Legfőképpen azok a szegény emberek szomorodtak el és döbrentek meg, akiknek a királyleány

gyakran adományozott ruhákat. S ha ez idő tájt az országba tévedt volna egy idegen utazó, ilyen beszélgetéseket hallhatott volna:

– Ó magasságos ég, milyen szerencsétlenség, micsoda veszteség az ország lakóinak! A valaha élt legnemesebb ifjú hölgyet vetik kegyetlenül máglyára, s csupán azért, mert bizonyította tisztességét!

Ezt beszélték az országban, s mindenki, akit emésztett a fájdalom, átkozta azt, aki Joie szörnyű sorsának okozója volt.

Ám hagyjuk most a közembereket, s térjünk vissza az udvarnagyhoz, ki bölcs és istenfélő ember volt, kinek egész éjjel nem jött álom a szemére a rettenetes parancs miatt, melyet végre kellett hajtania. Olyannyira emésztette a bánat, hogy két éjszakán keresztül nem aludt.

– Ó, jaj – szólt –, ha megégettetem úrnőmet, bizonyosan elveszítem lelki üdvöm, s amint híre megy tettemnek, mindenki meggyűlöl majd. Ám gyakran előfordul, hogy a harag szorításában olyat teszünk vagy olyat rendelünk el, amit később megbánunk. Talán a király is megbánja tettét később, s akkor nekem jobb lenne Tarsusba vagy a messzi Indiába mennem, hogy elkerüljem szörnyű bosszúját. Nem égethetem meg hát a királyleányt! Nem tudom már, mit csináljak. Mihez is kezdhetnék? Ha elrejttem, vagy segíték neki megszökni, akkor is baj érhet engem. Ha uram visszatér, bizonyosan engem is máglyára vettet, nem hagy tovább élni. Mit tegyek hát? Nem tudom. Képtelen vagyok dönteni, nem tudom, melyik megoldás a legkevésbé rossz. Ám mivel minden esetben baj érhet engem, nem hagyhatom, hogy Joie ily kinszenvedések között múljon el. Nincs messze innen a tenger, az éj leple alatt megszöktetem, bármi történjék is. Egy bárkába ültetem, bőségesen ellátom egyheti élelemmel és borral, de úti kísérője nem lesz, sem evezője, sem árboca, sem kormányja. Ha a könyörületes Isten is úgy akarja, s megmenekíti, az én szívem is örvendezni fogok, ha pedig nem, nem is fogok tudni róla. A Mindenható döntsön a sorsáról! Hogyha mindezt elvégeztem, hatalmas máglyát állítatok tövises ágakból, hogy senki se gondolhassa, megmentettem Joie-t a haláltól, s hajnalhasadtával, amikor ő már a tengeren lesz, meggyújtom a máglyát, mielőtt bárki is közelítene ahhoz. Az embereknek azt mondom majd, hogy napfelkelte előtt égettem meg, mert meg kívántuk kímélni a népet e szörnyű látványtól.

Mikor teljesen elkészült tervével, neki is állt megvalósítani azt. Tüstént magához hívatta a porkolóbot, aki haladéktalanul meg is jelent, hiszen szerette és tisztelte az udvarnagyot. Meg is kérdezte tőle, mit kíván, s az udvarnagy megeskette, hogy segít neki tervei megvalósításában, s soha senkinek nem fed fel azokat. A porkoláb megígérte, hogy mindenben követi az udvarnagy utasításait, aki megosztotta vele tervét, ahogyan kitalálta, s ahogyan megvalósítani kívánta. A porkoláb biztosította őt arról, hogy megértette feladatát, s arra biztatta az udvarnagyot, hogy haladéktalanul lássanak neki:

– Ha Nagyságod is úgy akarja, én készen állok.

Az udvarnagy is készen állt, így a porkoláb elindult a tengerhez, hogy beszerezze a szükséges dolgokat: egy bárkát, bort és némi ételmezt. Majd visszatért és beszámolt az udvarnagnak arról, hogy mindent sikerült elvégeznie.

– Derekasan tetted a dolgotat – válaszolta.

Azután felnyergeltek három lovat, az egyikre felültették Joie-t, akit mély bánat emésztett, ők maguk pedig a másik két lóra szálltak fel. Így hagyták el a várost, s az éj leple alatt teljesen észrevétlenek maradtak. Senki sem állította meg őket, míg elértek a tengerig, ahol már várt rájuk a bárka. Joie így szólt megmentőihöz:

– Mi ez itt, jóurak, s miért hoztatok engem ide? Bizonyos vagyok benne, hogy soha király leánya nem járt még ilyen helyen.

– Felséges úrnőm – válaszolta az udvarnagy –, tudnia kell, hogy a király parancsba adta nekem, hogy kegyedet máglyára vessek, különben az étellel fizetek. Ám a szívemben olyan szájalom ébredt, hogy képtelen voltam ilyen szörnyű halálra ítélni, így hát most Isten kegyelmére bízom, hogy őrizze meg, és vezesse útján. Higgyc meg, nagyon fájdalmas nekem így cselekedni, de nem tehetek másként, hiszen a király elvesztette józan esztét, s én rettegem haragját. Bizonyos vagyok benne, hogy ha hírért veszi, hogy kegyed nem égett meg a máglyán, haragja reám sújt le először.

A királyleány így válaszolt:

– Jó uram, mégis bűnösök azok, akik miatt most egyedül kényserülök tengerre szállni, nem érdemeltem ily sorsot. Ám ha életemnek véget kell most érnie, inkább a tengerbe veszek, mintsem hogy

elevenen eléggessenek, ha ez a mennybéli Urunk akarata. Hálával tartozom kegyelmednek, amiért a király parancsa ellenére megkímélte gyenge testemet a lángoktól, s a Mindenható Istenhez imádkozom szívem mélyéből, hogy bocsássa meg apám bűnét, melyet ellenem elkövetett, s hogy több örömet adjon neki annál, mint amennyi nekem jutott.

Az udvarnagy és a porkoláb együtt siratták Joie-t szomorú sorsa miatt. Könnyek között besegítették a bárkába, Isten kegyelmére bízták, s tengerre bocsátották. Isten vezesse őt útján! Szívük tele volt bánattal, hogy ily módon kellett megválniuk úrnőjüktől. Visszatértek hát a város szélére, s még napfelkelte előtt négy taliga fát halmoztak fel egy rakásba, s amint a Nap felkelt, lángra is lobbantották a máglyát. A porkolábra jutott a feladat, hogy a városlakóknak megvigye a hírt.

– Ó, szerencsétlen Joie! – kiáltozta – Mily sokba került neked tisztesség és jószágod!

Amikor a városlakók meghallották, ahogy a porkoláb úrnőjét siratja, e szavakkal fordultak hozzá:

– Mi történt szépséges és nemes királykisasszonyunkkal?

Azzal a porkoláb elmesélte nekik, hogyan égették meg elevenen Joie-t, ami a városlakókat a szörnyű kétségbeesésbe taszította. Oly nagy bánat fogta el őket, hogy kis híján belehaltak fájdalomukba. Valamennyien a máglyához siettek, ahol az udvarnagy várta őket. Azt mondta nekik, hogy mély fájdalomra a kiráyleány teste is elenyészett a parázs és a hamu között.

Így hitették el tehát az ország lakóival, hogy Joie meghalt. A közemberek úgy érezték, elárulták őket, s alig tudták kordában tartani a király iránti haragjukat. Az udvarnagy rögtön felkereste urát, a királyt, és jelentette, hogy teljesítette a parancsát. A király, akit még mindig esztelen düh töltött el, hálás volt udvarnagyának, ám lassanként eluralkodott rajta a bánat, s százszor is megbánta, hogy ily szörnyű sorsra ítélte leányát. Végül oly mély fájdalom és megbánás lett úrrá rajta, melyet mindenki megismerhet, aki végighallgatja a történetet. Ám most hagyjuk a királyt és főurait, és térjünk vissza leányának történetére, ki vitorla és árboc nélküli bárkájában egyedül hanykódott a tengeren.

Ahogy már mondtam, a szépséges leány egyedül ült bárkájában, s igen nekikeseredett. Gyakran rimánkodott Istenhez, s a szent

Szűzanyához, hogy mentsek meg e balsorstól, s vezessék jó kikötőbe. Egyetlen dolognak tudott csupán örülni: szépen gyógyult kézcsonka, s a bőr is visszanyert már rá. Ám szíve szomorúságát nem volt mód csillapítani, s ez talán nem is meglepő, hiszen egy fiatal leány a tenger közepén egyes-egyedül, kísérő, evező és kormány nélkül bizony joggal bánatos! Nem csoda hát, hogy ekképpen siránkozott:

– Fortuna, igen kegyetlenül forgattad a kereked! Magasra emeltél, s a kerék tetején boldog és szerencsés voltam, ám most ilyen magasságból könnyörtelenül a legmélyére taszítottál. Soha, de soha nem szenvedett nő még ily balsorsot csak azért, mert tisztességesen cselekedett, s emiatt most éjjel-nappal a sós tengeren kell hánykódnom! Édes Istenem, hozzád könyörgök most, hozzád, kinek jósága minden jöttet viszonzoz, ki érettünk szenvedtél kínhalált a kereszten, hogy megváltasd Ádám és Éva bűneit, kik annyi fájdalmat és bánatot okoztak azoknak, akik azelőtt éltek, hogy megtörtént a szent és szeplőtelen fogantatás.<sup>3</sup> Hiszen halála után számos igaz ember várt Reád a pokolban Ádámmal és Évával, szent Ábrahám és Dávid, aki szent szavaidat megörökítendő megírta a zoltárokat. Ez a szent próféta értette meg először szíve legmélyén, hogy Te emberanyától kívántál születni, mert ez volt az egyetlen módja, hogy feloldozást nyerjen Ádám eredendő, önhittségből elkövetett bűne. Drága Uram, Jóistenem, mielőtt a bűnbocsánat megtörténhetett volna, távoznod kellett e világból, s akkoriban az a törvény járta, hogy ki elhagyta e világot, annak még ezer szenvedést kellett elviselnie a pokolban. Sok-sok éven át tartott ez a törvény, mely oly igazságtalan a tisztességes, jó emberekkel szemben, ám Te nem állhattad tovább e jogtalan szenvedést, megérkeztlél közénk, pontosan úgy, ahogy Dávid azt megjövendölte. Harminckét esztendőn át éltél e földön a legnagyobb szegénységben, s magadra vetted az Ördög elleni harcot, melyet ő azért indított az emberek ellen, mert egyszer régen egyikük egy almába harapott. E heves küzdelem során öt sebet szereztlél a kereszten, hova felfeszítettek, s hol szegekkel

<sup>3</sup> Bár az eredeti szöveg („mielőtt még ismertté vált volna a Szűz szüzessége, és eljött volna szent tested [ti. Jézusé].”) nem tartalmazza a „szeplőtelen fogantatás” kifejezést, mindkettő Mária tisztaságára, illetve eredendő bűn nélküli fogantatására utal.

szúrták keresztül testedet, s karddal döfték át oldalad. Mikor végleg kiadtad lelkedet, késlekedés nélkül pokolra szálltál, hogy megkeresd hűséges követőid, kiket magával ragadott az Ördög. Feltörted a Pokol nehéz kapuit, egytől-egyig megmentetted minden hűséges szolgálodat, s mindez nagy bosszúságot okozott a démonoknak, akik nem is győztek később panaszkodni róla. Eztán úgy döntöttél, hogy visszatérsz e világba, s megjelenesz apostolaid színe előtt a Mennybemenetel napján. Előtte is, utána is, ahogy mindenki jól tudja, számos csodát vittél végbe, melyeket most nem sorolok fel, ám ezzel megvalósítottad mindazt, amiért e világra jöttél. Drága Jóistenem, olyannyira hiszek az előbb mondottak igaz voltában, hogy ugyanezen hittel kérlek, kegyes jószágodban vezess olyan partra, hol nem bánnak velem méltatlanul, s hol megmenekítenek szenvedéseimtől, ha Te is úgy akarod, hogy folytassam életem.

Isten, ki meghallgatta Joie imáját, nem maradt érzéketlen iránta, oly iramban vezette bárkáját éjjel s nappal, hogy egy zanótnyi sem száguldhatott volna sebesebben. Nyolc napot töltött a tengeren, s végül a kilencediken olyan földet pillantott meg, mely közel volt Angliához, s melyet Skóciának neveztek. Nagybőjt első vasárnapját ülték, s Berwick lakosai éppen a tengerparton mulatoztak. Néhányan táncoltak, mások ujjongtak, de mindannyian boldogan ünnepeltek, mint ahogy évek óta tartotta a szokás. A városbíró is jelen volt, nehogy a mulatozás hevében egymásnak essenek a vigadozók. Mikor tekintetét a tenger felé fordította, észrevette a közeledő bárkát, s nem is tudta levenni róla szemét, mert látta, hogy felé tart, ám azt nem tudta kivenni, hogy van-e bárki a kormánynál. A többiek elmerültek a mulatozásban, ám a városbíró felhívta a figyelmüket a bárkára, mely árboc és vitorla nélkül közeledett feléjük, s immár mindannyian arra fordították tekintetük. Időközben egyre közeledett a bárka, s végül elérte a tengerpartot. Az előljáró és a jelenlévő berwicki lakosok mind elindultak a bárka felé, együttes erővel partra húzták, s ekkor vették észre a fiatal leányt, a bárka egyetlen utasát. Az előljáró, ki igencsak járatos volt szép és bölcs beszédben, kedvesen köszöntötte:

– Isten, ki sosem csalja meg övéit, segítsen meg, s hozzon kegyednek boldogságot, szép kisasszony!

– Úgy legyen – válaszolta Joie. – Bár meghallgatná imáját az, kinek szánta, jó uram!

– Ne rejtegesse tovább, kisasszony, hanem kérem, mondja meg honnan jött, s mi a neve, mert tudni szeretnénk.

– Jó uram, csupán egy szerencsétlen leány vagyok, ki ezen a tengerparton kötött ki. Ha úgy tartja kedvük, mentsenek meg, de, kérem, rólam ne kérdezzenek többet.

– Természetesen, szép hölgy. Ha valaki ártott kegyednek, akkor most jó országban kötött ki, ugyanis elkísérjük királyunkhoz, ki ennek az egész vidéknek az ura, s ki nemes szívű ifjúember. Édesanyja, királynénk mellett semmiben sem fog hiányt szenvedni.

– Köszönettel veszem segítségét, jó uram – válaszolta Joie.

A berwickiek nagy örömmel fogadták maguk közé a fiatal leányt, s így indultak útnak a város felé. Egész nap a szépségét csodálták, ám Joie orcája mégis sápadt maradt a sok szenvedéstől, melyet át kellett élnie. A városbíró visszatért hajlékába a fiatal leány kíséretében, kit hiába faggatott egész nap, hiába tett fel neki számtalan kérdést, az nem árult el semmit származásáról és hányattatásainak történetéről, így végül nem kérdezgette tovább, mindazonáltal jó benyomást tett reá. Aznap este Joie-t két leánya mellett szállásolta el. Másnap napfelkeltekor tüstént lóra ültette a leányt, s egyenesen Dundee-ig kísérte, ahol a király s édesanyja, a királyné udvartartása, köztük számos szépséges udvarhölgy általában tartózkodott. Amint megérkeztek a királyi udvarba, a városbíró gyengéden lesegítette Joie-t a lováról.

A király éppen vacsoráját fogyasztotta, huszonhárom nagyura társaságában, mikor előjárója megérkezett, kézenfogva a fiatal leánnyal; először a királyt köszöntötte illően, majd nemes urait.

– Felséges uram – szölt a városbíró –, igen kedves vendéget hozok ma az udvar színe elé. Tegnap, Nagyböjt első vasárnapján jómagam, s alattvalói a tengerparton mulatoztunk, mikor egy érkező bárkára lettünk figyelmesek, melyben ez az ifjú hölgy ült egyes-egyedül. Úgy vélem, nemesi családból származhat, mert finom modorú, ám egyik keze csonka, még ha a sebe szépen be is gyógyult már. Ennyit tudok róla csupán, bár faggattam, a kérdéseimre nem volt hajlandó válaszolni. Abban viszont bizonyos vagyok, hogy sok szenvedés érte és sebe miatt

is igen szerencsétlen. Ha nem kellett volna ennyi kint kiállnia, tudom, hogy se kőből, se fából faragva nem találnánk nála szebb leányt kerek e világon. Tegyen vele most, mit jónak lát, senki sem ellenkezhetsen, hiszen bizonyosan messziről érkezett, valószínűleg Spanyolországból. Ha felséged is úgy kívánja, fogadja be az udvar, bizonyosan jó társasága lesz úrnőmmnek, a királynénak, s ha Isten is úgy akarja, ő is szívébe zárja majd.

A városbíró szavai igencsak kedvére voltak a királynak, kinek szíve telve volt jószággal. Magához hívta Joie-t, s ezekkel a szavakkal szólt hozzá:

– Szeretném a szülőhazájáról kérdezni, szép hölgy, ha nincsen ellenére, szeretném tudni honnan érkezett, s kik a szülei. Árulja el, ígérem, nem esik bántódása, sőt mindent megadok kegyednek, amit csak kíván.

Joie így válaszolt a király kedves szavaira:

– Felsőges uram, mindazok, akik jót kívánnak tenni nekem, igazán könnyen megtehetik, hiszen szegény vagyok, semmim sincsen ezen a világon, egyedül érkeztem egy idegen országból a tengeren hánykódva. Látja, ily szerencsétlen vagyok, nincsen nálam nyomorultabb a világon. Bárcsak lennék halott, ha Isten is úgy akarná! Bár senki ne kérdezne többet a múltamról, balsorsom elmesélése helyett inkább lennék a föld alatt, s előbb halok meg, minthogy egy szót is mondjak arról.

Mialatt Joie beszélt, a király le nem vette róla tekintetét, s látta, hogy a szemét könnyek öntik el. Mivel e látvány igen fájdalmas volt a király számára, anyjához, a királynéhez küldte az ifjú leányt, s megkérte, hogy mindenben tegyen vendégük kedvére, de legfőképpen, hogy addig ne zaklassa kérdésekkel, míg azok ily nagy fájdalmat okoznak neki, várja meg, míg kissé felvidul. A királyné tiszteletben tartotta fia akaratát, s megparancsolta udvarhölgyeinek, hogy a legnagyobb tisztelettel bánjanak az ifjú leánnyal. A városbíró az egész napot a király társaságában töltötte, s csak másnap tért vissza saját birtokára.

Joie a királyi udvarban maradt, s mindenki a legnagyobb figyelemmel és szeretettel vette körül. Ám senki sem tudta nevén nevezni, hiszen nem árulta el sem igazi nevét, sem pedig azt, hogy melyik országból származik. Egy napon a király felkereste, hogy újfent származásáról faggassa, ám bármennyire is szerette volna megismerni Joie történetét, nem tudta beszédre bírni a leányt. Végül így szólt:



– Mivel nem ismerjük kegyed igazi nevét, újat kell adnunk. Így tehát kegyedet ezentúl Manekine-nek<sup>4</sup> nevezzük.

A leány még igen sokáig viselte ezt a nevet, mint ahogy ez a regény folytatásából is kiderül majd. Valódi nevét semmiképpen sem akarta elárulni, mert még mindig fájdalmasan élt benne apja gonosztettének emléke, mely továbbra is számtalan módon kínozza. Ám ahogy telt-múlt az idő, Joie annyi öröme talált Skócia királyának udvarában, mint amennyi szenvedésben része volt azelőtt. Rövid idő alatt mindenki megszerette, hála illedelmes és szelíd modorának. Távol tartotta magát a gonosz nyelvektől, s őt sem érhetette rossz szó, hacsak nem hazug szándékkal. A kedves gondoskodásnak köszönhetően visszanyerte egykori szépségét, mert hiszen a király számos ifjú leányt adott szolgálatára, akik minden rezdülését figyelték, s kérés nélkül teljesítették minden kívánságát. Mindenki szerette, hiszen szíve mélyén csupa jószág lakozott. Mindenki, aki csak meghallotta nevét, dicséretét zengte, s állította, hogy csupán szívbeli nemessége okán viselkedhet ily okosan egy idegen országban. Oly sokat beszéltek róla, hogy az országban még azok is szerették, s dicsérték jószágát, akik soha egy pillantást sem vetettek rá, de már sok történetet hallottak róla.

Még a király is nagy szeretettel gondolt reá, s valahányszor Dundeeban járt, ahol királyi palotája volt, meglátogatta Manekine-t és sakkjátzmákra hívta. Az ifjú leány olyannyira ügyesen játszott, hogy nem akadt vetélytársa, bármennyire jó sakkjátékos volt is az illető, senki sem tudta legyőzni. A sakk mellett más szórakoztató játékokat is ismert még, s ezeket is barátságban, vita nélkül játszotta a királlyal.

A király olyannyira megszerette Manekine-t, hogy nem is kívánta elhagyni társaságát, s lassan ráeszmélt, hogy viselkedése bizony igencsak esztelen. Mikor ugyanis egy nyílveszőt kilőnek, nem állhat meg addig, míg el nem éri kiszemelt célját, s hasonlóképpen, mikor Szerelem születik egyetlen pillantásból, s egyenesen a szívig hatol, nem nyugszik, míg teljesen be nem teljesíti célját, ezáltal gyakran sok bánatot és fájdalmat okozva a szerelmeseknek, kiket kétségbeesett gondolatok közé

<sup>4</sup> A „manekine” ófrancia szó (a mai francia „mannequin” megfelelője): egyik jelentése fa- vagy szalmabábu, mely a történet későbbi részében jelentős szerepre tesz szert.

taszít. Igen veszélyes lehetne e Szerelem, ha nem lenne egy időben édes is, hiszen senki sem tudná elviselni, ha nem okozna neki mérhetetlen boldogságot. Ám hogyan tehet boldoggá a szenvedés? Hiszen ellentétes érzésekről van szó! Hogyan okozhat örömet a kín, mely éjjel-nappal, szüntelenül szívünket emészti? S hogyan is szerethetünk olyan dolgot, melyet bánatnak, fájdalomnak és szenvedésnek kellene neveznünk? Ezt mesélem most el nektek, s ha megvizsgáljátok saját érzéseiteket, látni fogjátok, hogy igazat beszélek.

Szerelem olyan vágy, mely már számtalan szívet hatalmába kerített, s most elmesélem nektek, hogyan is teszi mindezt. Szerelemnek számos hívívője van ezen a világon: a szem, mellyel mindannyian látunk, s a szív el is hiszi mindazt, amit a szem lát, ezért arra vezeti őt, amerre csak kedve tartja, hiszen rendíthetetlenül bízik benne. Ám a szem ostobább, mint a szabadon legelő állatok, hiszen csak arra veti pillantását, ki neki a legkedvesebb, csak a szív vágyaival foglalkozik, másra nincs is érkezése. Mi sem egyértelműbb ennél, hiszen a szem a lélek tükre, s a szív nem is láthatná másként, csupán a szemem keresztül, márpedig a szem, természetétől fogva a szépséget keresi. Ezért Természet és Vágy, kik a szemet irányítják, arra figyelnek fel, ki gyönyörűséges, s kinek látása örömet okoz. S amint észrevesznek valakit, aki nekik tetszik, menten figyelmeztetik a szívet, hogy pillantását vesse imádatuk tárgyára. A szív tehát a vágyott személy felé fordul, olyannyira vigyázatlanul, hogy mind a szem, mind pedig jómaga támadással kerül szembe, s végül átadja magát a legbelül felszított vágnak, mely csordultig megtölti. Így erős méreg hatása alá kerül a szív, s nem tud szabadulni e szenvedéstől, mely oly ellentétes gondolatok közti órlődésre kényszeríti, mint a nyár és a tél.

Ez hát mindama fájdalom, mely a szerelem során érheti szívünket, s most elmesélem, miért is nevezzük mégis ezt az érzést Szerelemnek: mert hiszen szeretjük azt a személyt, ki mindazt a szenvedést okozza nekünk, melyről most meséltem, s pontosan annak reményében szeretjük, hogy vágyaink végül beteljesülést nyernek. E remény igen kedves azok számára, akik szívét ily vágy feszíti, hiszen segítségükre van a szenvedések és a gondok elviselésében, mely a szerelmeseket gyakran sújtja. Íme, hát, ilyen érzések, kétségbeesés és remény között

örldök az, kinek szívét eltalálja Amor nyila. Az egyik pillanatban vágyuk s reményük beteljesedni látszik, ám a következőben már keserűség lesz úrrá rajtuk, s álmaik szertefoszlni tűnnek. Bolond, aki bízni mer benne! Néhányaknak Szerelem gonosz mostoha, másoknak kedves édesanya, s míg az egyikkel nagylelkű, a másikkal fukar, így egyszer örömet, másszor kínt és bánatot hoz, Szerelem egyszerre élet és halál, boldogság és szenvedés. Mivel egyszerre hozhat nagy nyereséget, s nagy veszteséget is, nem csoda, hogy van, aki dicsérettel, s van, aki panasszal illeti. Szerelem bűne egyszerre jég hideg, s egyszerre perzsel a Nap tüzével, s nem véletlen, hogy azok, akik a markába kerülnek, sok szenvedést élnek át, még ha ők maguk választották is e kínnal teli utat.

Ám térjünk vissza a történetemhez: a szépséges és illedelmes fiatal leány, akit immár Manekine-nek neveztek, olyannyira megtetszett a királynak, hogy szívét teljesen betöltötte a leány iránt érzett szerelem. Szerelem oly erős kötelékekkel fonta körül, hogy senki sem szabadíthatta meg azoktól, hacsak az nem, akiért szíve epekedett. Ám Szerelem könnyebben felfedte magát, mint máskor szokta, mert hiszen nem csak a király szívét kínozták érzelmei, a fiatal leány is legalább oly mértékben szenvedett. Szerelem őt is mélységesen a hatalmába kerítette, így a király szerette Manekine-t, s Manekine szerette a királyt. Egyazon vágy s egyazon akarat dúlta fel szívüket, ám egyikük sem kívánta felfedni érzelmeit a másik előtt, nem szerették volna, ha a másik tudomást szerez róla. Pedig szerelmük viszonzásra talált volna, s boldogok lettek volna, ha tudtak volna a másik vonzalmáról, ám egyikük sem vett észre semmit.

Elsőként a királyról beszélek, ki rettenetes kínokat és szenvedéseket állt ki a leány iránt érzett szerelme miatt. Egy napon, mikor már lement a nap, s Manekine társaságából is távozott, éppen aludni készült, ám nem jött álom a szemére. Egész éjjel forgolódott az ágyában, s egyre bolondabbnak látta saját érzelmeit. Így kesergett magában:

– Netán önhitt ostoba vagyok, hogy hagytam magam így felemészteni ezen esztelen gondolatok által! Ám mégsem tudom más felé irányítani gondolataim, folyton-folyvást csak arra gondolok, aki olyannyira kedves szívemnek, s akinek olyannyira élveztem a társaságát ma és tegnap, s minden egyes nap, amikor vele vagyok. Ez lenne hát Szerelem?

Azt hiszem igen, hiszen éjjel-nappal reá gondolok. Nem is hittem volna, hogy lehet bármi rossz Szerelemben, s most mégis meg kell bizonyosodnom róla. Sokat törtem már rajta a fejem, s végül csak két megoldást látok, mindkettő egyformán szörnyű: ha szeretőmmé teszem, szerelmünk hamissá válik, hamar elmúlik, s engem is szemrehányással illetnének. Semmi áron nem fogom tehát ezt tenni. Mit tegyek hát? Nőül veszem. Vegyem feleségül? De hisz miket beszélek! Nem tehetem! Hiszen azt sem tudom, honnan származik, talán valami gonosztettért vágták le a kezét. Talán ezért tették egyedül egy bárkába, s hagyták a tengeren hánykódni. Nem, ez nem lehet, Isten akarata volt az egész, bizonyos vagyok benne, hogy nem érdemelte meg mindazt a szenvedést, melyen keresztülment. Gyakran előfordul, hogy olyan bűnért kell fizetnünk, melyet el sem követtünk. Ám én még sem tudom, ki ez a leány, még az is előfordulhat, hogy közemberek sarja. Közembereké! De hiszen az nem lehet, tévedtem, mikor alantas származással vádoltam, már a gondolat maga is önhittségről, s aljasságról árulkodik, penitenciát kell gyakorolnom miatta! Illedelmes modora, s kecsessége arról árulkodik, hogy nemes családból származhat, s Természet soha nem alkotott még nála gyönyörűsegesebb hölgyet. Szépsége oly megejtő, hogy ahányszor csak reá pillantok, csillogó szeme, s szelíd tekintete mintha azt mondaná: „Kegyedért epekedem.” Ám ez csak káprázat, s ez az, ami a legnagyobb fájdalmat okozza! Halovány szempillái, kecses orra, mely se nem túl rövid, se nem túl hosszú, Istenem, mily tökéletesre alkottad meg! Haja hosszú fürtökben omlik vállára, s apró fülei gondosan vigyáznak a legnagyobb ajándéokra, melyet a Jóisten a nyaka fölébe helyezett, s e feladat a legkisebb gondot sem jelenti számukra. Barna pillái oly szépségesek, hogy szavak azt ki nem fejezhetik. S mikor tiszta homlokára pillantok, mely arányos, fehér és sima, azt gondolom, hogy soha ember ennél szebbet még nem látott. Istenem! Mily gyönyörű szája van, s mily tökéletesen apró fehér fogai, mintha elefántcsontból lennének! Boldog lehet az a férfi, ki rossz szándék nélkül, szerelmeseként magához ölelheti. Ha csak felidézem kedves arcát, szívem, mely már egészen az övé, menten összeszorul. Porcelánorcáján két rózsás folt virul, melyek tökéletessé teszik csodás szépségét. Sem asszonynak, sem leánynak nem volt még ily álla és nyaka, ha valaki

reájuk pillant, képtelenség, hogy ne nyerjék el tetszését, sem ér, sem csont nem látszik, mintha színtiszta kristályból lennének. Hölgynek sosem volt még hozzáfogható alakja s tartása. Ha egyszer karjaiban találhatnám magam, végtelenül boldog lennék, ám mindez csak hiú ábránd. Szépséges és kecses keze van, melynek ujjai aprók, s fehérek, ó bár, meglenne a másik keze is, hogy szerető ölelésben nyakam köré fonhassa őket. Akár ezer márkát is megadnék érte! Ha átölelné nyakam, tudom, minden szenvedésem rögtön elmúlna. S nem csoda, hogy amikor apró kebleire pillantok, melyek finoman emelkednek ruhája alatt, mindenél nagyobb szomorúság szorítja el szívemet. Minden porcikáját tiszta szívből szeretem! Ám megvetnének, s bolond királynak tartanának, ha nőül venném. Semmit sem tehetek, hiszen az iránta érzett szerelmem értékesebbnek tűnik mindannál, amit egy nélküle töltött élet tartogatna számomra. Nélküle, azt hiszem, meghalok, sosem tudnám elfeledni. Jobb talán, ha feleségül veszem, mintha életem végéig epekednék érte. Így döntöttem hát, megteszem hitvesemnek, ha ő is beleegyezését adja. Beleegyezését? Hiszen nem válhat valósággá döntésem, ha ő nem érez irántam úgy, ahogy én öiránta. S vajon akarhatja-e frigyet? Istenem, mire vágyhat vajon Manekine? Hiszen nincsen hölgy ezen a világon, ki nem örvendezne, ha korona kerülne a fejére, hogyan is utasíthatná vissza a koronát egy ilyen szegény leány, ha felajánlom neki? Hogyan? Talán úgy, hogy nem mer elfogadni ekkora megtiszteltetést. Ám ha mégis elfogadja, bizonyosan lesz elég esze hozzá, hogy viselkedése figyelmes és kedves legyen irántam, s szíve mélyéből igyekezzék méltónak bizonyulni szerelmemre. Hagyjuk most abba a vívódást, bármi is történjék, feltárom előtte szívem titkait, s megkérem hitvesemnek, s királynémnak abban a reményben, hogy nem utasít vissza. Bizonyára sokan megvetnek majd, ám mihelyt megismerik Manekine jóságát, egy pillanat alatt megváltoztatják véleményüket, s elismerik, hogy országunk kiváló királynéval büszkélkedhet.

Így törte fejét a király minden este ágyában, s Manekine gondolata mindig boldoggá tette. Ám senkit nem láttam még, kit ennyire az igájában tartott volna Szerelmem, a király attól retteget, hogy titkos vágya kettős veszélyt rejt: ha nőül veszi a leányt, bizonyára számos alattvalója ellenezni fogja, ha viszont nem, halála napjáig bánná. Így őrlődött

a király éjjel-nappal, s sosem szűnt meg a szépséges leányra gondolni, akit szívből szeretett.

Manekine sem tudott másra gondolni, mint a királyra, ő is épp úgy szenvedett, s esténként, mikor senki sem hallhatta, elsírta bánatát:

– Ó, balsors, bár meg sem születtem volna! Hogyan kerültem megint ilyen bajba? Honnan jön e képzeltetés, e gondolatok, e megszállottság, ez az esztelen pimaszság, mely azt súgja szívemnek, hogy szeretem a királyt? Más nem is vetemedne ilyesmire, én vagyok a világ legostobább teremtménye. Szívem bizony rossz iskolába járt, hogy ilyen vágy ébredhetett benne. Ha a király kedvére valónak tartja, hogy oly nagy figyelmességet mutat irántam, hogy sakkal és más szórakoztató játékokkal mulatja az időt társaságomban, vajon jogomban áll azt gondolni, hogy egyúttal a kedvesem is lett? Merjem-e feltételezni, hogy néhanapján gondol reám? Hiú remény ez, hisz ő csupán illedelmes. Megmentette életem, s becsületem, de hogyan merem azt gondolni, hogy szerethet egy ismeretlent, kinek ráadásul még a keze is csonka? Hát már el is felejtettem, hogy azért vágtam le kezem, hogy ne kerülhessen korona a fejemre? Lehetetlen dolgokról álmodok, hisz sosem lehetek a hitvese, s inkább halnék máglyahalált, mint hogy szeretőjévé váljak. Bizonyosan nálam jobbat is talál, amilyen szép és nemes férfi. Szenvedjek-e miatta? Nem, ha maradt még egy kis józaneszem, ám neki nincs többé hatalma fölöttem, hiszen szívemet nem tudom másfelé fordítani. Mit tegyek most? Ha vágyam változatlan marad, tudom, nem számíthatok viszonzásra, szenvedéseim nem térülnek meg. Jobb lesz talán, ha megpróbálok úrrá lenni szerelmemen, nehogy még nagyobb bajba kerüljek miatta, hisz ha a királyné tudná vagy észrevenné, hogy érzek fia iránt, jól tudom, még rosszabb lenne helyzetem, s halálom is elkerülhetetlenné válna. Érzelmeimet jól kell palástolnom, ha élni akarok, hisz ebből a szerelemből nem származhat nekem semmi jó, csak bánat, fájdalom és szerencsétlenség. Ám most aludni vágyok, nem akarok többet erre gondolni.

Manekine először azt hitte, el tud majd aludni, ám Szerelem olyannyira felkavarta, hogy majd' eszét vette, hiszen az mit sem törődik azzal, hogy mi az illendő, s mi nem. Szerelem tüskéje olyan mélyre hatolt szívében, úgy kínozza, hogy ismét esztelen álmodozásba kezdett,

s még jobban nekikeseredett, mint előtte. Hol elutasítja szerelmét, hol visszafogadja; hol reménnyel teli, hol bánat emészti; hol szörnyű súllyal nehezedik a vállára, hol kedvére van, s legalább annyi szenvedést okoz neki, mint amennyi örömet. Egyszer eldönti, hogy szeretni fogja a királyt, másszor azt gondolja, inkább nem tesz semmit. Ily gondolatok között vívódott Manekine, miközben ágyában forgolódott, s az éjszákák csigalassúsággal vánszorogtak előre.

– Milyen kár, hogy nem érkeztél még meg, nappal! – szolt a leány – Szerelem, a markodban tartasz! Látom, hogy bármi is történjék, bármennyire is igyekszem megszabadulni tőled, akár tetszik, akár nem, követnem kell akaratom. Bármilyen veszély leselkedik is rám, alá kell vetnem magam parancsodnak, ám nem tudom, kibírom-e. Nincs mit tenni, el kell viselnem fájdalmamat, s elrejtennem valódi érzéseimet, nehogy a királyné vagy mások hírét vegyék. Szívem akarata ellen kell hát cselekednem, s ettől szenvedek csak igazán. Eddig nem tudtam, mi Szerelem, soha nem is akartam megismerni, s lám, most mégis rövid idő alatt megtanultam, hogy milyen is valójában. Ám mivel megfogadtam, hogy követem szívem sugallatát, elmegyek a végsőkéig: talán szerelemre születtem, mivel nevem is erre utal. Hát nem a Joie nevet kaptam a keresztségben? Márpedig „joie” a szerelem örömeit jelenti, nem is hibáztathatom Szerelmet, hiszen megtisztelt nevével, s azzal, hogy egy király felé vezette szívemet. Nem is panaszkodom többet bánatomról, teljesen a kezébe adom magam, azt sem tudván, hogy lesz-e még valaha boldogságban részem. A remény fog éltetni ezentúl.

Így gyötrődött és kesergett nagy kínok és fájdalmak közepette, és éjjelente hosszasan forgolódott ágyában, amíg fel nem kelt a nap. Így szerették egymást egész éven át, és mindketten végig iszonyú kínokat éltek át. De mivel elég gyakran sakkoztak együtt, a leánynak feltűnt, hogy a király jó szívvel van iránta, és ennek igen megörült. Azonban a királyasszony is észrevette ezt, és nem maradt előtte rejtve szívük titka. Isten ne legyen irgalmas lelkéhez! Nála gonoszabb, rosszindulatúbb asszonyt még nem hordott hátán a föld. Csak arra tudott gondolni, hogy a leány a fiának igen kedves, és pontosan tudta, hogy mindennél jobban szeretik egymást. De ő majd véget vet ennek a szerelemnek,

ha addig él is! Magához hívatta hát Manekine-t. A leány késedelem nélkül meg is jelent a színe előtt, mivel félté és tisztelte a királynét.

– Manekine – kezdte mindjárt a királyné –, Isten a tanúm rá, hogy a fiam keresi a kegyed társaságát, és szívből szereti kegyedet. Ezért megtiltom, hogy bármi szín alatt találkozzon vele, ha kedves az élete. Haszontalan leányzó, micsoda dolog ez, hogy folyton-folyvást körülötte legyeskedik, mit akar tőle? Ezért még drágán megfizet! Ha még egyszer eszébe jut, tüzes kemencébe vettetem! Hát jól vigyázzon, ha kedves az élete!

A hajadon így válaszolt:

– Asszonyom, a világ Teremtőjére mondom, őfelsége sosem kért tőlem becstelenséget. Nagy hibát követ el, ha ilyen vádakkal illet, és ha rosszat mond rólam, hiszen nem szolgáltam rá. Ha őfelsége udvariasan megkér, hogy játsszak vele, semmi okom rá, hogy visszautasítsam őt, hiszen mindent megad nekem, amire csak szükségem van.

Megharagudott erre a királyné, és így szólt:

– Ha még egyszer játszani merészel a fiammal, megöletem!

– Asszonyom, ez szörnyű kegyetlenség lenne. Ám legyen, ezentúl nem játszom vele.

A leány sírva távozott, mert nagyon fájt a szíve, és volt is oka a szomorúságra.

– Ó jaj, most már sohasem múlik el a bánat, szomorúság, sóhaj és gyötrelem, és örökké kínozni fog? Hogyan tagadhatnám meg társaságomat barátomtól, az uramtól, aki olyan nagy tisztességben részesített, hogy miután partra vetett a tenger, nagylelkűen megmentett a nyomortól? Ezerszer jobban kell szeretnem őt, mint az anyját, aki ezt a keserű tilalmat szabta ki reám. De tudom már, mit teszek: elmondom a királynak, hogy anyja eltiltott tőle, elmondom, hogy miatta mennyire meggyűlölt engem. Ha ezek után is óhajtja a társaságomat, biztosan megment a haláltól, és nem fogja hagyni, hogy az anyja ezt tegye velem.

Ilyen gondolatok jártak a fejében, és ilyen bánatban telt három napja, amíg végül a király meglátogatta őt szépen kikövezett szobájában. Az udvarhölgyek előtte vonultak; Manekine igencsak zavarban volt a tilalom miatt, amely olyannyira nyomta a szívét; csak úgy remegett



a félelemtől. A király észrevette, hogy valami nyomasztja a leányt, és elhihetitek, nem tetszett ez neki. Így szólt hozzá:

– Kedvesem, mitől pirult el ennyire? Ha egy kicsit is bízik bennem, kérem, ne rejtse el az okát!

– Felség, mivel ilyen szépen kérlel, nem titkolom tovább, hogy mitől félek. Asszonyom, a királyné azt mondta nekem, hogy tüzes kemencébe vettet, és porrá égeti a testem, ha megtudja, hogy felséged közelébe merészkedem. Ez hát ijedelmem oka.

– Kedvesem, valóban ezt mondta anyám?

– Igen, felség, Isten a tanúm rá.

– Egy cseppet se féljen, kedvesem, nyugodt lehet a szíve, mert megvédem kegyedet anyámtól. Nem is hallgatom el tovább kegyed elől, amit egészen idáig titokban tartottam. Látom, hogy a királyné és mások előtt is világos az, amit eddig kegyednek nem mondtam el. De látom, hogy ha még tovább várok, akkor elveszíthetem azt, amire a legjobban vágyom. Kérem, hallgasson végig, és fogadja jó szívvel, amit mondani fogok.

Tudja meg, drága kedvesem, hogy kegyed az én lelkem, az életem, a mindenem, az üdvöm és az örömöm, kegyedért dobog a szívem, amíg csak élek; kegyedért léteztem eddig és létezem tovább, kegyedért, és ha úgy akarja, kegyedért élek és halok; kegyedért kész vagyok mindent megtenni önként, és kegyedet legalább annyira, sőt még őszintébben szeretem, mint saját magamat, kegyedre gondolok folyton, kegyedért álltam ki ezer kínt, sírtam és sóhajtoztam, kegyed miatt nem hagytak aludni vágyaim és gondolataim, és csak kegyed gyógyíthatja meg szívemet; kegyedtől jött a szikra, amely lánggra lobbantotta képzeletemet, és amelybe beleborzongtam, amely miatt hol reménykedem, hol pedig rettegek. Ilyen vágyat ültetett hát belém a szerelem, amely szívembe költözött. Kegyedért édes vágy kínoz. Már régóta így érzek. Annyira kívánom kegyed társaságát, hogy szívemet folyton kétség gyötri, és csak kegyed után áhítozik. És tudja meg itt és most, hogy nincs semmi tiszteletlen gondolat abban, amit most kérek. Igaz szerelemmel szeretem. Ha kegyed is úgy akarja, hogy az enyém legyen, teljes szívemből megígérem, hogy kegyed lesz az én úrnóm, és fejére korona kerül. Körülöttünk ez az egész ország,

Skócia, Írország és Cornwall csakis kegyedé lesz. Én leszek az ura, kegyed pedig a királynéja. Ne féljen hát anyámtól, sem más rosszakarótól. Ilyen szerelemmel ajándékozom hát meg kegyedet. Csak nehogy elutasítson, mert örültséget követne el!

A hajadon szíve e szavak hallatára megtelt boldogsággal. Ám nem mutatta nyíltan, hogy szívében milyen nagy örömet érez. Rögvest így válaszolt a királynak:

– Felség, nem illő szívét arra kényszerítenie, hogy lealacsonyodjék hozzám, hiszen nem vagyok méltó felségedhez. Ezért az lenne a leg-helyesebb és a legésszerűbb, ha letenne erről a szándékáról, és nem gondolna ilyesmire. Ha most elígérkezik is nekem, a királyné és mások úgyis addig-addig győzködik majd, hogy felséged végül lemond az imént bevallott szándékáról, és ez igen nagy fájdalmat okozna nekem. Ha már belekóstoltam abba a nagy kegybe, amelyet ígért, csak nagyobb kín lenne lemondani róla. Ezért jobban teszem, ha beérem alacsonyabb sorral, mint ha magasra törnék és nagyot buknék. Mindazonáltal nem utasítom el felségedet, mert szívem gögösnek tűnne, ha elzárkózna felségedtől, és visszautasítaná ezt a nagy kegyet. De arra kérem, ha felségedé leszek, tartson mindig hűségben maga mellett.

– A Mennyeik Urára esküszöm, szépséges hölgyem, hogy így lesz, Isten engem úgy segítjen! Amíg csak élek, hűségesen fogom szeretni kegyedet.

Akkor megfogta a leány állát, és szerelmes férfiú módjára vagy húsz-szor is megcsókolta, majd így szólt:

– Ne aggódjon, kedvesem, mostantól fogva része lesz minden tiszteletben és gazdagságban. Nagy öröm megcsókolni kegyedet, mert a lehelete oly édes. Mostantól fogva éjjel-nappal boldogan élek. Jöjjön hát! Elviszem kegyedet a palotába alattvalóim elé, akik már sokszor kéreltek, hogy küldjek Angliába, és kérjem feleségül a király valamelyik leányát. De nyugodt lehet afelől, hogy szívem egészen a kegyedé, és amióta ismerem, más hölgyre rá sem néztem. Kegyed, mint remélem, egész hátralévő életemre boldoggá fog tenni.

Azzal kézen fogta a leányt, és magával vitte. Kérésére az udvarhölgyek is követték őket, akik egymás között a két szerelmes beszélgetéséről suttogtak.

– Ha a királyné asszonyunk megtudja – mondogatták –, hogy ezek ketten mit határoztak, mindent meg fog tenni, hogy valami becstelenséget kövessen el a leány ellen.

Ilyen gondolatok körül forgott tehát a beszélgetésük, de rövidesen olyasmit láttak, amin még jobban elcsodálkoztak. A király ugyanis intett nekik, és ők utánaeredtek. A királyné mindeközben mélyen aludt, és nem tudhatta, mi készül, a király pedig nem akarta értesíteni, ne hogy anyja keresztülhúzza a tervét, hiszen biztosan ellenezte volna azt. De most már csak akkor fog az egészről értesülni, amikor ő már valóra váltotta szándékát; utána viszont már kitudódhat a dolog.

A király Manekine-nel az oldalán belépett a palotába, majd hívatta a káplánját, aki rögvest meg is jelent. A király értésére adta, hogy mi a kívánsága. A pap nem merte visszautasítani a parancsát, így hát azon nyomban egymásba kulcsolta a kezüket, s férjnek és feleségnek nyilvánította őket. A leány a király hitvese lett, és rögtön sor került a misére is. Olyan szűk körben történt mindez, hogy csak a király házanépe volt jelen, amely viszont igencsak megdöbbsent a király tetten. Az esemény hamarosan a királyné fülébe jutott, aki olyan dühös lett, hogy attól fogva csak azon járt az esze, hogyan gyalázhatná meg Manekine hírnevét, amint lehetősége nyílik rá. A király érte küldött, hogy vegyen részt a vacsorán, de a királyné csak elnyújtózott az ágyán, és kijelentette, hogy nem megy:

– Szégyellje magát a király, hogy feleségül vette ezt a leányt! Ezek után még királynak lehet nevezni az ilyet? Nagy hibát követett el, amikor elvette ezt a sehonnai, nyomorult, idegen leányt, ezt a félkezü nőszemélyt. Fulladt volna inkább bele a Jordán vizébe!<sup>5</sup>

A lovagok ezt hallván tüstént magára hagyták a királynét, és viszszaementek a királyhoz, akinek mindjárt be is számoltak a királyné válaszárol. A király azonban nem tűnt zavartnak.

– Ha akar, jöjjön – mondta –, ám ha nem akar, akkor maradjon ott, ahol van.

Aznap a király mindenkire szívélyes és kedves volt, csakhogy bánkodott, amiért nem voltak többen a menyegzőn. De kitalálta, hogyan

<sup>5</sup> Vagyis a keresztvízbe. Keresztelő Szent János ugyanis a Jordán folyóban keresztelt.

férkőzhetne ismét az emberek szívébe, és hogyan érhetné el, hogy ne vessék meg annyira a történetek miatt. Ha jól számolom, amikor feleségül vette Manekine-t, már csak két hét volt hátra pünkösdig; így hát elhatározta, hogy összehív annyi vendéget, amennyit csak bír, s aztán pünkösdi napján lakodalmat ülnek, és hogy kifejezze tiszteletét kedvese iránt, megkoronázza őt. Elhatározását hamar tettekre is váltotta. Hírnököket küldött egész Skóciába, Cornwallba és Írországba, hogy hölgyeket és lovagokat hívjon a menyegzőre. Híre is ment a dolognak az országban, és meg is tudta mindenki, hogy a király feleségül vette Manekine-t. Akik ismerték a leányt, örültek neki, akik pedig nem, azok nyugtalanokdaktak, és azt kérdezték, hogy honnan jött, kifélemiféle nőről van szó, és milyen a modora.

– Hogy ki ő, nem tudjuk – felelték nekik a hírnökök –, de a viselkedése azt mutatja, hogy előkelő, udvarias, és szíve telve van jósággal.

Így forgott hát a szó az egész országban, és az emberek egymást biztatva úgy döntöttek, hogy pünkösdkor mindannyian felkerekednek, és elmennek az udvarba mulatni és ünnepelni. Alig akadt, aki otthon maradt volna.

A király boldogan élt kedvese mellett. Éjjelente együtt háltak, és annyi örömük telt egymásban, hogy el sem tudnám mondani, hiába is ilyekeznék. Amennyire nagy volt még az imént az őket gyöttrő vágy és a kín, most cserébe ugyanannyi örömet találtak a szerelemben, amikor kettesben voltak, és végre igaz szerelemmel szerethették egymást. Sokszor ízlelgették egymás karjában az ölelés, a simogatás, a gyengédségek és a csókok édességét. Ez alatt a két hét alatt nem múlt el nap anélkül, hogy a király ne próbálta volna hitvese kérésére visszaszerezni édesanyja szeretetét. De hiába is erőlködött, mivel az idős hölgy mindig visszautasította őt, ugyanis irigykedett Manekine-re, amiért az nemsokára királyné lesz; nem mintha rosszalotta volna a dolgot, hanem inkább azért, mert iszonyatos féltékenységre lobbant. A király belátta, hogy minél jobban kérleli anyját, az idős királyné haragja annál nagyobb lesz; végül megunta a dolgot, és békén hagyta őt. Amikor tehát látta, hogy anyja részéről sem nagylelkűséget, sem jóindulatot nem várhat, nem háborgatta tovább, és inkább az ünnepség előkészületeivel törődött. Hatalmas pompát rendelt el, amelyet még egy ünnepen

sem láttak soha. Udvari szállítóinak megparancsolta, hogy állítsanak nagy sátrakat a folyó mentén, és úgy is történt, ahogy kérte. Úgy rendelkezte, hogy a víz partján, egy nagy mezőn kerüljön sor az ünnepségre. El is jött a nagy nap, és annyian gyűltek össze, amennyit emberfia nem látott még együtt.

Az a gyönyörűséges évszak jött el, amikor a csalogány méltán énekel a szép időről, amikor a mezők zöldellenek és virágba borulnak, és amikor a fák gyümölcsök terhétől roskadoznak, amikor a rózsa szirmai kinyílnak, és a hölgyek koszorút fonnak belőle, hogy kedvesüknek odaadhassák szerelmi zálogul, egyszóval az az évszak, amikor kisarjad a hideg időben elfagyott zöld fű. Ilyenkor reggelente minden madár a maga nyelvén csodálatos énekszóval dicséri az újonnan beköszöntött évszakot. Most végre minden ujjong, hiszen az öröm ideje jött el. A patkmederben a téli fagyok után újra víz csörgedezik, és a leányok körtáncot járnak, Beatris, Marot, Marguechon, s velük ropja Robecheon, Colinet és Jehanet. Azután elmennek az erdőbe gyöngyvirágot szedni, hogy szebbnél szebb koszorúkat fonjanak belőle, mielőtt visszatérnek. A szerelmeseknek szépséges ám a nappal, és szépséges az éjszaka! Mint mondom, ilyen időben ülték meg pünkösdi ünnepét, amelyben mindenki örömét lelte. Pünkösdi előestjén az udvar Dundee-ban gyűlt össze. Hogy elegendő húsuk legyen, annyi marhát, disznót és medvét levágtak, hogy meg sem tudnám számolni őket.

Látni kellett volna a hölgyeket, akiket a lovagok kézen fogva kísérték! Hercegekkel, grófokkal és bárókkal telt meg minden sátor. Este, amikor vacsora után összegyűltek a mezőn, mintha verőfényes napsütés lett volna, mert szavamra, annyi fáklját gyűjtöttek, amennyit élő ember még nem látott egyszerre! Senki nem maradt bor, étel és gyertya nélkül, sőt mindenki annyit kapott, amennyit csak akart; az emberek nem győztek betelni mindezzel.

Miután egész éjjel körtáncot lejtettek és mulattak, s már hajnalodott, rövid időre lepihentek, hogy másnap frissek legyenek. Reggel az újdonsült királyné a legszebb ruhájában jelent meg. Haja vastag aranyfonatba volt fonva, és minden ujjára két rubin jutott, amelyek akkora fényt árasztottak, hogy még borús időben is nappali fényt varázsoltak volna. Kecses termetét arannyal átszótt, gyöngyökkel hímzett ruha fedte. Hogy miből

készült az öve, már nem is tudnám megmondani. Aranylemezek alkoták, amelyeket szép és drága smaragdok tartottak össze, és a csaton egy száz márka aranyat is megérő zafír ékeskedett. Keblén arany ruhakapcsot viselt számos ékkővel. Vállára aranyszövetből készült palást borult, emberfia nem látott még ilyen szépet. A szőrme rajta nem holmi mókusprémből készült, hanem cobolybundából, amely az embert igen előkelővé teszi. Övéről drága erszény lógott, az egész világon nem lehetett párját lelteni. Fejét olyan szép korona díszítette, amelyet még senki a föld kerekén nem látott. Mindenki ámulva nézte, mennyi különféle drágakő fénylik rajta: smaragdból, csillogó zafírból, rubinból, jácintból és gyémántból voltak az ágai. Soha gyönyörűbbet nem látott a világ. Maga a korona aranyból készült, de én mondom, hogy a királyné haja még az aranyból is fényesebben és csodásabban ragyogott. Az újdonsült királyné szebb és díszesebb volt, mint bármely asszony a világon.

Ilyen pompával, ilyen ékesen jelent meg tehát aznap a király hitvese. A király szintén oly szép és előkelő öltözetet viselt, amilyen egy királyhoz illik, de nem is fecsérlem tovább a szót! Miután meghallgatta a misét, a násznép visszatért a sátrakba, ahol már elő volt készítve a lakoma. Csodálatos volt a tálalás: több mint ötszáz asztal várta a főurakat és a bárókat, akiket fel sem tudnék sorolni név szerint, de minek is tenném? Látni kellett volna azt a sok apródot, akik a vendégeket kiszolgálták! Volt, aki a késeket élezte, hogy urának felvágja az ételt, mások pedig egyéb különféle feladatokat láttak el, mindenki azt, amit rábíztak. Bőségesen hoztak kenyeret és bort mindenkinek a legnagyobb meglepésére. Ezen a napon aztán semmivel sem farkodtak! A sátrakat gyöngyvirággal, ibolyával és sokféle más virággal szórták tele. Amikor a szolgálak intettek, a kürtösök megfújták kürtjeiket, hogy jelezzék a kézmosásra szánt víz érkezését. Először a király ült asztalhoz, majd a többiek is követték példáját. Mindenki kívánsága szerint foglalt helyet, hölgyek és lovagok ültek egymás mellé, és egy paraszt sem csúfította el a társaságot. Ha elmesélném, mi mindent szolgáltak fel, napestig se végeznék! Ilyen finomat élő ember még nem kóstolt; mindenki annyit evett, amennyi csak beléfért, és abból, amit csak akart: húсок, szárnyasok, vadételek és különféle halak várták az asztalon.

Evés után a vendégek kezét mosták. Ekkor a zenészek, hogy meg szolgálják bérüket, játszani kezdtek. Hiába is keresnénk a párját a dallamnak, amelyet akkor hallani lehetett: fidula, furulya, fuvola, duda, hárfá és kürt, citera és pszaltérium, vadászkürt és trombita hangja csendült fel – sehol a világon nem játszottak még ilyen csodás zenét! Az ünneplők egy darabig hallgatták, majd körtáncba kezdtek. Ilyen táncot sem látott még emberfia, majdnem negyed mérföld hosszú láncban álltak a vendégek. Együtt táncoltak és énekeltek az aranyszövetbe és selyembe öltözött lovagok és hölgyek. Egyszerrel mindenki jól mulatott, kivéve az idős, gonosz királynét – Isten ne legyen irgalmas lelkéhez! –, neki ugyanis nem akaródzott részt venni az ünnepen, annyira el volt keseredve. Hét mérföldre volt az ünneptől, egy városban, amelyet, ha jól tudom, Perth-nek hívnak. Most azonban nem róla szeretnék mesélni, hanem az ünnepről, amelyen mindenki kitűnően érezte magát. A hölgyek és a lovagok aznap többször is ruhát váltottak, és aztán mindig visszatértek, hogy folytassák az éneket és a táncot. Mindenkinél csak úgy repesett a szíve az örömtől! A férfiakat lenyűgözte a királyné szépsége, és levágott kezén kívül egy rossz szavuk nem lehetett rá. Viszont aki csak osztozott a királyné örömeiben, fájlalta szegénynek a sebét is. Aznap bizony sokan gyönyörködve nézték a szép, pompásan felékesített hölgyet, és minél tovább nézték, annál jobban tetszett nekik; alig tudtak betelni látványával. Szépsége és előkelő viselkedése mindenre olyan nagy hatást tett, hogy azt mondogatták egymás közt:

– A király jól tette, hogy feleségül vette, nem hibáztathatjuk ezért!

Ilyen szavakat váltottak tehát a lovagok, a hölgyek és a hajadonok, és minél jobban megismerték a királyné jellemét, annál jobban megszerették őt. Az ünnepről, ha jól tudom, még három teljes napig tartott, végig olyan fényűzően, mint ahogy eddig meséltem. És amikor a vendégség feloszlott, a király mindenkit rangja szerint megajándékozott egy aranyból, szépen eresztett fából vagy ezüstből készült serleggel. Mellette állt Manekine, akiben valamennyi jószág együtt volt, és aki a király kérésére a hölgyeket szép ékszerekkel ajándékozta meg, övekkel, gyűrűkkel és gyönyörű, színarany mellűkkel, amivel még inkább felkeltette a jelenlévők szeretetét maga iránt. Ezzel feloszlott az udvar.

Ki-ki visszatért a maga hazájába, és már nem csodálkoztak azon, hogy a király feleségül vette Manekine-t, annyira tökéletesnek találták a királynét. A király és a hitvese maradtak, ahol voltak. Annyira szerették egymást, hogy legszívesebben egy napra sem váltak volna el egymástól, bármi történjék is. Azonban, amint majd elmesélem, később kénytelenek voltak mégis búcsút venni egymástól egy szörnyű cselszövés következtében. Isten ne legyen irgalmas az árulókhöz! Mennyi szenvedés van miattuk ezen a földön!

Egyelőre azonban a király boldogan élt kedvese mellett, és a királyné is szerelmével, aki mellett szívét kerülte a bú. Ha még a királynővel is kibékülhetne, semmi nem árnyékolná be boldogságát! Meg is kérte férjét, hogy járjon közbe érte. A király nem utasította vissza, és meg is tett minden tőle telhetőt, de hiába. Minden eredmény nélkül kérlelte hát a királynét, aki végül nyersen csak annyit vetett oda, hogy inkább eltűrné, hogy felnégyeljék, mint hogy engedjen ennek a kérésnek. A király így válaszolt:

– Amit hallok, lesújt engem. De mivel látom, anyám mennyire hajthatatlan, nem akarom, hogy továbbra is hitvesem mellett maradjon, előbb-utóbb még valami kellemetlenséget okozna neki. És ha neki egy kicsit is ártana, nem tudnám többé szeretni kegyedet. Ezért két megoldást javasolok, válasszon: vagy megenyhül hitvesem iránt, és megbocsájt neki, vagy elfoglalja a birtokot, amely özvegyi jussként illeti. Ezek közül választhat. Ha nem hajlandó megbocsátani neki, megkapja tőlem York városát és a körülötte lévő várakat, ahová visszavonulhat. Döntsen hát; mondja, melyiket választja?

– Ha így állunk – felelte a királyné –, ha választanom kell, akkor az özvegyi jussomat választom. Egyebet nem kérek.

– Asszonyom – válaszolt a király –, nagyon sajnálom, hogy így döntött, mivel hitvesem jóra való és nemes lélek. Az ő kérésére, az ő kívánására fordultam jó anyámhoz, de már látom, hogy hiába! Legyen hát York kegyelmedé.

– Elfogadom.

A király édesanyja azzal otthagya fiát, és másnap már el is utazott. Elvonult Yorkba, ahol tovább gyötörte a bánat és a felháborodás, amiért Manekine-ből királyné lett. Féltékeny volt rá, és gyűlölte őt.



Így hagyta hát el az udvart a gonosz királyné, akiben egy csepp jószág nem sok, annyi sem volt. Manekine a királlyal marad, aki mint hitvesét tisztelte, és nagy becsben tartotta. Ő pedig nemes viselkedésének hála mindenkivel megszerettette magát, hiszen szíve csupa jószág volt. És hiába gazdagodott meg, nem lett gögös, sőt adományaival bőkezűen segített másokon, különösen a szegényeken. Férjhez adta a vagyontalan nemeslányokat, és nagyon jámbor életet élt. Tisztelte Istent és Szent Anyját, buzgón járt a templomba, olvasta az imakönyvét és a zsoltárokat. Ezekben a cselekedetekben lelte örömét. Hírnevével megnyerte magának az ország lakóit. Minél jobban megismerték, annál jobban megszerették, és jó királynéként emlegették. Sikerült kivívnia mindenkinek a szeretetét, a nemes lelkűekét és a hitványakét egyaránt, kivéve az öreg királynéét, akit evett a sárga irigység. Meg is gyűlölték őt az országban, amikor látták, hogy a nála ezerszer jobb fiatal királyné hiába igyekszik minden jószágával és okosságával szívébe férkőzni. De legyen elég ennyi az ország lakóiról és a király anyjáról, majd később visszatérek rájuk. Szóljunk most Manekine-ről és párjáról, a királyról, akik szívből szerették egymást.

A történet szerint egészen húsvétig örömben, boldogságban és gyönyörűségek közepette éltek, ami nem is meglepő. Ekkor történt, hogy szerelmük gyümölcse megfogant a királynében. Éppen húsvét körül lett várandós az áhítatos szívű asszony. Az ötödik hónap előtt nem sokkal ezt a király is észrevette. Nem is búsult ám el erre, hanem vidámság töltötte el a szívét. Örömeiben, boldogságában el is határozta, hogy véget vet tétlenségének, és elmegy francia földre, hogy hírt-nevet szerezzen, és lovagi tornákon vegyen részt. De jaj, annyi bajt hozott ezzel a fejére, hogy el sem lehet mondani, és nincs írnok, aki azt írásba foglalhatná!

Hiába, addig jár a korszó a kútra, amíg el nem törik. A király felkereste kedvesét, és így szólt hozzá:

– Kedvesem, kegyed az én szívem, életem, aki mindennél drágább nekem, kegyed az én üdvöm és örömöm, és azért fordulok most kegyedhez, hogy engedje meg nekem, hogy valami olyasmit tegyek, ami dicsőségre fog szolgálni. Biztosan nem lesz ellenére a dolog.

– Felség – válaszolta a királyné –, megadom magam akaratának, kerül, amibe kerül, hiszen szívemnek is ez a kívánsága. Tegyen hát, ahogy jónak látja. Azonban tudni szeretném, mire készül.

– Drága, nagylelkű kedvesem, francia földre mennék lovagi tornára. Remélem, nem bánja.

– Hogy bánom-e? Már ne is haragudjon, de nincs miért örüljek. Ezzel az elhatározásával kétségbe ejt, hiszen így magamra maradok az országban, miközben édesanyja gyűlöl, és még várandós is vagyok felségedtől. Attól tartok, ha elmegy francia földre, az életem veszélybe kerül. Senki nincs itt, akivel igazán jóban lennék, és mindenem, amim van, felséged adománya. Én elmondtam, mit gondolok. Most mondja el felséged is.

– Szépségem – felelt a király –, Isten nevére mondom, félelmeit egy csapásra eloszlatom. Oly védelmet hagyok itt kegyednek, hogy nem kell félnie sem anyámtól, sem bárki mástól, aki ártana. Nekem viszont addig kell dicső tetteket gyűjtenem, amíg még fiatal vagyok, hiszen ettől fognak jobban megbecsülni. Csak nagybőjtig engedjen el!

– Felség, az nekem nagyon hosszú idő! De azért csak menjen, mert látom, így akarja. Isten adjon felségednek több örömet és üdvöt, mint amennyi nekem marad itthon!

A király észrevette, hogy hitvese sír, és erre ő is sírva fakadt; könnyekkel küszködve megköszönte neki, hogy elengedte. Ezután, hogy ne vesztegesse tovább az időt, magához rendelt száz daliás lovat, erőseket és ügyeseket, hogy elkísérjék őt a lovagi tornára. Majd megparancsolta, hogy rakják meg borral és élelemmel hajóját, amelyet Berwick kikötőjében szépen elő is készítettek. Amikor minden készen állt, a király kíséretével együtt elindult Berwickbe. Ott búcsút vett Manekine-től, aki keservesen sírt. Majd megszakadt a szíve, amiért a férje elmegy.

Volt a királynak egy udvarnagya, egy lovag, akit jelleme miatt nagyra becsült, és ezért mindenki másnál jobban megbízott benne. Ő és két másik lovag voltak a tanácsadói, és mindig ott voltak a közelében, amióta trónra lépett. Most hármukat odahívta magához, és így szólt hozzájuk:

– Uraim, most rövid időre idegen földre megyek, hogy hírt-nevet szerezzek magamnak. Kegyelmetek itt maradnak a királyné mellett, akit

tiszta szívből szeretek. Az életükkel felelnek érte: megparancsolom, hogy védjék meg anyámtól, hogy ne árthasson neki, különben jaj lesz kegyelmeteknek! És ha megszülne, mielőtt hazaérnék, azon nyomban küldjenek nekem francia földre egy levelet, amelyben köntörfalazás nélkül megírják, hogy jól van-e ő és a gyermeke. Vigyázzanak, ha kedves az uraknak a barátságom: úgy viselkedjenek hitvesemmel, hogy csak jót halljak tőle kegyelmetek felől!

– Felséges urunk – válaszolták –, a legnagyobb örömmel teljesítjük parancsát, és Isten minket úgy segítjen, megteszünk mindent, hogy meglegyen felséged és az Ő akarata. Ígérjük, hogy teljes szívvel, hűségesen fogjuk a királynét szolgálni.

– Hölgyem – fordult a király szeretett hitveséhez –, ebben a három férfiúban mindenki másnál jobban megbízok: az életükre esküdtek, hogy megvédik kegyedet, és mindent megtesznek azért, hogy királynéként semmiben ne szenvedjen hiányt. Ezért arra kérem, drága kedvesem, hogy bízson bennük, és ne vesse meg tanácsaikat.

– Felség – szólt a királyné –, minden úgy lesz, ahogy kívánja. Tudom, hogy ez a három lovag hűségesen fog szolgálni, mert erényes férfiak ők, akik állják a szavukat. De tudja meg, szívemet nem hagyja nyugodni a gondolat, hogy drágán megfizetünk mi még ezért az elválásért. Isten óvja felségedet minden bajtól és kintől, hiszen ő a mindenség Ura és Királya!

– Így legyen, drága hölgyem – válaszolt a király.

Akkor vagy hússzor is megcsókolta hitvesét. De mivel látta, hogy sír, igyekezett nem késlekedni. Gyorsan elbúcsúzott, és tengerre szállt. A királyné azon nyomban elájult, és földre is zuhant volna, ha a lovagok nem kapják el. Visszavitték a városba, és vigasztaló szavakat mondtak neki. A király pedig felszedette a horgonyt, és miután búcsút vett, kihajózott. A lovagok számtalan harci mént, málhás állatot és paripát, rengeteg páncélt és felszerelést, arannyal hímzett szövetet és selymet vittek magukkal, valamint sok-sok sterlinget, hogy legyen mivel fedezni a király költségeit, aki úgy tervezte, nagy lábon fog élni. A tengeri utazás csupán egy éjszakán át tartott. Másnap reggel elkerülve minden vihart és kellemetlenséget szépen kikötöttek Dammeban. A király a legkisebb veszteség nélkül partra szállíttatta a lovakat,

és bevonult a városba, ahol már várta a szállása. Megkérdezte, merre találja Flandria grófját; azt felelték neki, hogy Gentben van, és a lovagi tornára készül Ressons városába. A király ugyancsak megörült a hírnek. Másnap hajnalhasadtakor rögvest elindult Gentbe. Flandria grófja már tudott Skócia királyának érkezéséről, ezért eléje sietett, üdvözölte, és így adott hangot örömeinek:

– Felség – mondta –, módfelett örülök, hogy megtisztel minket látogatásával. Kérem, rendelkezzen tetszése szerint velem és az embereimmel, amikor csak óhajtja.

– Igazán köszönöm – felelte a király.

Így társalogtak hát, amíg Gentbe nem értek, ahol is a gróffal vidáman töltötték az estét. A király kifaggatta őt a lovagi tornáról, és megkérdezte, hol fogják megtartani.

– Ressons-ban – felelte a gróf.

Mire a király:

– Akkor hát mi is odamegyünk. Egy dolgot kérek kegyelmedtől: szeretném, ha lenne olyan szíves, és csatlakozna a kíséretemhez.

A gróf örömmel teljesítette a kérést.

Kellemesen telt az éjszakájuk, és nem láttak hiányt semmiben sem. Másnap kora reggel időben útra keltek. Mire leszállt az este, már Lilleben voltak, ahol jól tartották őket, mivel a város a gróf birtoka volt. Másnap azonban már jó korán elindultak. Jobb kéz felől elhaladtak Artois mellett, majd megérkeztek Vermandois-ba; útba ejtették Roye-t, és végül megérkeztek Ressons-ba. A király a flamandok és a skótok társaságában megszállt a várban. Folyamatosan érkezett a többi vendég is, akik szépen elfoglalták szállásaikat: boulogne-iak, artois-beliek, brabantiak, vermandois-iak, flamandok, normandiaiak, poix-beliek, svábok, északnémetek és bajorok. Mind-mind Ressons-ba jöttek, ahol az ablakok megteltek a különféle címerpajzsok és lobogók sokaságával. Gournay felől, emlékszem rá, a beauvaisis-beliek jöttek, és jöttek Berry-ből, Bretagne-ből, Île-de-France-ből, Poitou-ből, Hurepoix-ből és Champagne-ből. Ők is a tornára jöttek, csak ők Gournay-ban szálltak meg. Már mindenki várta a megmérettetés napját. Amikor végre eljött, a lovagok kora reggel misére mentek, majd magukhoz vették fegyvereiket, és lóra szálltak. Meg is érkeztek a táborba, ahol sor került

a lovagi tornára. Az ilyesmi bizony nem gyáva nyulaknak való látvány!

Skócia királya indult el elsőnek a városból, és követte őt ezer lovagja. Kísérete oly szemet gyönyörködtető volt, mint még senkié a világon. Erős és nagy lovát vert aranyból készült takaró borította – ilyen gazdag holmi sem terem akárhol! A szép, daliás király, ahogy a lován ült, külsejével tiszteletet parancsolt, s jó páncélja és címere volt. Azon a napon nem viselt semmilyen más megkülönböztető jelet, csupán pajzsát, amely végig arannyal volt bevonva, és tökéletes munka volt, ahogy illik. Ezzel azt akarta kifejezni, hogy már vágynak nincsen semmi híja. A pajzsát ugyanis rendszeren három ágaskodó, fekete színnel kihúzott arany oroszlánkölyök díszítette; ezt kellett volna viselnie, de inkább levette az oroszlánkölyöket, hogy egyszínű, arany címerpajzsot viselhessen. Mellette volt Flandria grófja is, aki aznap mindenben szolgálatára állt.

A már említett két várost tehát elhagyták a lovagok, és összegyűltek a mezőn; ha ott lettek volna, számtalan gyönyörű paripát láthattak volna, és százféle címert, hadi lobogót – nem találtak volna közülük két egyformát: az egyik fekete volt, a másik fehér, volt közöttük arany, ezüst, sötétvörös és mindenféle színű, csak úgy tündökölt a nap sugaraiban. Mindenütt olyan sok trombitát, dobot és kürtöt lehetett hallani, hogy az egész tábor visszhangzott tőlük. Mihelyt megérkeztek a résztvevők a két városból, eldöntötték, hogy ki melyik oldalra áll, és ki kivel fog egy csapatban küzdeni. Mindenki fel is öltötte páncélját, kézbe vette pajzsát, és fejébe nyomta sisakját. A király intett, hogy adják oda pajzsát; egy lovagtól meg is kapta. Azután felcsatolták a sisakját is – egy folt rozsa nem sok, annyi sem volt rajta. Fénylő aranyból volt, öröm volt ránézni.

Mikor a sisakja a helyére került, a sereg élére állt. Amilyen ügyes volt a szerelemben, olyan ügyes volt a háborúban is: pajzsát maga elé tartotta, megragadott egy méretes kopját, és sarkantyúba kapva lovát nekiiramodott. Hátasát nem kímélve hamar az ellenfélnél termett, és lesújtott. El is talált egy francia földről jött lovagot, akinek attól kezdve volt rá elég oka, hogy a skót királyra panaszkodjék, hiszen olyan durva ütést kapott tőle, hogy lovastul a földre zuhant. Nem is kerülhette volna el az esést, mivel mindkét nyeregkápája eltört, és

és leesett mellé a földre. A királynak pedig a kopjája törött el, ezért kirántotta kardját, amellyel aznap még sok csapást kiosztott, hiszen ellenfelei azon nyomban rárontottak. Vagy húszan is eltalálták, volt, aki a karján, volt, aki a testén. Ő azonban olyan erős és rendíthetetlen volt, s oly szilárdan ült a nyeregben, hogy nem esett le, és sikerrel védte magát, amíg emberei a segítségére nem érkeztek. Az ütközés erejétől a kopják kettétörték, és a két tábor csak úgy remegett az iszonyú zajtól. Amikor a lovagok lesújtottak, mintha az ég döngött volna; egyetlen szemvillanás alatt több mint ezerötszáz lándzsa hullott szilánkokra. Sok harcos zuhant földre, és sok ló esett zsákmányul, de rengeteg közülük elszaladt a mezőn, még a kantárszár is beleakadt a lábukba; a lovászok utánuk eredtek, miközben a másik táborból igyekeztek őket ebben megakadályozni.

Nem kezdődött hát rosszul a torna, ragyogtak a gyönyörű páncélok, volt, ki nyeregben maradt, volt, ki földre esett a lovagok közül. Az egyik nyer, a másik veszít, erről szól ez a játék! Vagy húsz helyen folyt egyszerre a küzdelem, és már gyalogosan is egymásnak estek a harcosok, karddal is gyakran csapást mérve a másik fejére, vagy olykor a pajzsára, amely néha ketté is hasadt az ütéstől. Senki sem kímélte ellenfelét, és nem fukarkodtak az ütlegekkel: ha valaki kiosztott egy csapást, hármat kapott cserébe. De mindnyájukat felülmúlta a király, aki az élen harcolt. Sok csapást kapott, és sokat kiosztott, ha kellett, jobbjával, ha kellett bal kézzel verekedett, és ha valakire lesújtott, az hamar a földön találta magát. Nem eredt a legyőzöttek lova után, hiszen nem az ő dolga volt ez, nem is igen törődött vele, hanem arra ügyelt, hogy derekasan harcoljon, ha kell, támadjon, ha kell, védekezzék: ezen volt minden erejével. Értette a dolgát, szívét-lelkét beleadta a küzdelembe, s ki is vívta a résztvevők csodálatát, akik így szóltak egymás között:

– Nézzétek, miféle csodákat művel ez a férfi! Folyton csak őt látni, mintha mindenütt ott volna. Látjátok, milyen keményen állja a csapásokat, és hogyan viszonozza őket? Bizony nem várhatja meg az ellenfelét, aki megütötte! Jó tett helyébe jót várj! Az ilyen embernek érdemes kölcsönt adni, mert hamar visszakapod tőle. Nézzétek csak a pajzsát a mellkasán! Mostanra már egy galamb is vígan átrepülhet rajta.

Ilyen rátermett király még nem járt idegen országban, hogy ekkora hírnevet szerezzen, és ilyen derekasan viselje magát. Megérdemli tehát, hogy minden lovag szeresse, dicsérje és megbecsülje.

Így szóltak egymás közt azok, akiknek a harc közben még jutott idejük a beszédre. A többiek pedig egyre csak vágtak, vagdalkoztak, sok szép páncéling kettérepedt aznap. Mennyi lovag lebucskázott a nyeregből, mennyi sisakról tört le az abroncs, és hány arcot öntött el a vér! Az egyik sikerrel járt, a másik elbukott; valaki már a földön harcolt, valaki még a lován; az egyik vesztett, a másik nyert. A harcmезőn sokan elvesztették a lovukat, amelyek aztán nem is kerültek meg, kivéve azokét, akik győztesként hagyták el a csatateret: ők bőven kárpóolták magukat a veszteségükért. Mindenütt látni lehetett a forró leheletek gőzét. A kardok pedig úgy csengtek-bongtak, hogy sok ezer ács sem csaphatott volna nagyobb zajt egy erdőben munka közben.

Harc közben szépen eltelt a napjuk, este aztán abbahagyták a csatát. Leszállt az éjszaka, és a küzdő felek elváltak egymástól. Amikor elvonultak, bizony másként festettek, mint amikor megérkeztek: nem csaptak már akkora zajt, és nem hallattak annyi harci kiáltást. Sokak testén meg is látszott az elszenvedett csapások nyoma. Lovon vagy gyalog mindenki a szállására vonult. A király maga is kíséretével Rissons felé vette az irányt. Bevonult a várba, és örült neki, hogy végre megérkezett, mivel szörnyen kifárasztották a csapások, amelyekből bőven kijutott neki. Azon nyomban megszabadult a páncéljától és a fegyverzetétől, akárcsak Flandria grófja, aki aznap szintén igen derekasan viselte magát, jóllehet róla nem tettem említést, hiszen ha mindenkiről el kellene mesélnem, hogy mi mindent csinált, elég megszire kalandoznék tárgyamtól. Legyen elég annyi, hogy a gróf vitézül helytállt. A király pedig elrendelte, hogy mindenki nála vacsorázzon. Így is történt, minden egyes lovag, aki részt vett a rissons-i tornán, megjelent a vacsorán. Kaptak is bőségesen ételt és bort, hajnalhasadtáig lakomáztak. Akkor nyugovóra tértek, ami rájuk is fért. Délelőttig aludtak, majd felkeltek, felöltöztek, és ismét az udvarba siettek. A király felettébb nyájasan viselkedett velük, és kifejezte irántuk érzett megbecsülését és szeretetét, sőt barátainak és társainak nevezte őket. Többüknek is megtérítette a kárát, és a legjobbakat maga mellett

tartotta, hogy szép ajándékokkal halmozza el őket. A királyt nagylelkű viselkedéséért – nem érdemtelenül – kikiáltották a lovagi torna győztesének; a cím megítélését senki nem vitatta, hiszen mindkét oldalon volt nem kevés kiváló harcos és vesztes is egyaránt, így hát nem lehetett eldönteni, melyik felet illeti a nagyobb dicséret. A király pedig, mielőtt még útra kelt, a gournay-iek egyetértésével elhatározta, hogy részt vesz egy másik tornán is, amelyet két héttel később, Epernay-ben fognak megrendezni. A király szándékát mindenhol közhírré tették, és heroldok kiáltották meg a hírt a városban. Nem is vették üres fecsegésnek a hírnökök szavait, és mindenki kijelentette, hogy indulni akar a tornán. Tüstént össze is csomagolták a holmijukat, és vaslánccal erősítették meg a páncélingjüket. Így készültek a tornára, amelyet a király meghirdetett. Ő pedig a kíséretével együtt megjelent a helyszínen, és igen nagyvonalúan és udvariasan viselkedett. Szerette a bátor lovagokat, és rendkívül bőkezűnek mutatkozott irántuk. Epernay-ben, ahová mentek, két hét múlva megtartották a lovagi tornát, amelyet a király meg is nyert. Így járta végig a francia földet Skócia királya, mindenütt fényes dicsőséget aratott, és szívvel-lélekkel harcolt. Érdemeiért mindenütt megszerették, és bármit tett, azzal mások kedvét kereste, és mindenkit szívesen látott. Most azonban róla inkább hallgatni fogok, és arról az asszonyról fogok szólni, akinek a király távozása olyan sok keserűséget okozott.

Amikor a király tengerre szállt, hitvese lelke mélyéig elszomorodott, és először Berwickbe ment, de csak három napot maradt ott. A negyedik napon visszatért Dundee-ba, ahol Skócián belül a legszívesebben tartózkodott. A királynét népes kíséret követte. Ott volt vele a derék városbíró is, akivel először találkozott, miután megmenekült a habokból: ő vitte el őt Dundee-ba a királyhoz, akinek mostani tisztességét köszönheti. Ezért a királyné örökké a szívébe zárta a városbíró, és szép ajándékokkal halmozva el őt, egész életére gazdag emberré tette. Vele volt az udvarnag is, aki hűséges és bölcs férfiú volt, valamint a két lovas, akiket a király az udvarnaggal együtt megbízott azzal, hogy vigyázzanak a királynéra. Ezek hárman a világ minden kincséért sem hagyták volna magára a rájuk bízott hölgyet. Tagjai voltak házanépének, és becsülettel szolgálták. Még el sem hangzott kérése,



már tudták is, hogy mit kíván, és szívesen meg is tettek mindent, ami-re szüksége volt. Így hát a királyné nagy kényelemben élt, de igazán semmiben sem tudta örömét lelni, hiszen férje távol volt tőle, és ez nagy szívfájdalmat okozott neki. Viszont amennyire lehetett, igyekezett vigasztalni magát a gyermekkel, akit a szíve alatt hordott.

Eljött aztán a szülés ideje, és világra hozta gyermekét: a leggyönyörűbb fiút, akit Természet valaha alkotott. Ennél szebb gyermek nem született sem előtte, sem utána széles e világon. Híre is ment az országban, hogy a királyné megszült, és mindenki örvendezett. És mit csinált erre a három lovag, mikor a fülükbe jutott ez a hír? Az udvarnagy összehívta társait, a két lovagot.

– Uraim – szolt hozzájuk. –, ne késlekedjünk! Szükségünk van egy hírnökre, aki megkeresi nekünk a királyt francia földön, ahol most őfelsége tartózkodik, és közli vele az örvendetes hírt, hadd örüljön!

Azok ketten így feleltek:

– Igaza van. Gyorsan találjon egy hírnököt, írja meg a levelet, majd mi segítünk megtalálni a megfelelő szavakat.

Az udvarnagy, aki kiválóan tudott franciául és latinul is, és igen szépen tudott írni, pergament ragadott, és írni kezdett:

„Úranak, Skócia királyának – Isten tartsa meg örömben és dicsőségben – üdvözetét és tiszteletét küldi udvarnagya, akire felséged birtokát és hitvesét bízta. Tudatom felségeddel, hogy úrnóm fiút szült, akinél szebbet még élő ember nem látott, és a hölgy, akit annyira szeret, ép és egészséges. A gyermek a Jehan nevet kapta a keresztségben. Íme a jó hír, amelyet közölni szándékoztam. De Istenre kérem, térjen haza, amilyen gyorsan csak lehet, mert úrnóm már ég a vágytól, hogy lássa felségedet, olyannyira hiányzik már neki.”

Amikor végzett a levéllel, felolvasta társainak, akik nem találtak benne kifogásolni valót. Hívatták a hírvivőjüket, lepecsételték a levelet, és odaadták neki. Megmondták neki, hogy mindenképpen el kell jutnia Franciaföldre, kerül, amibe kerül, hogy átadja az üzenetet a királynak. Betették a levelet egy tokba, és ellátták annyi arannyal, amennyi bőségesen fedezte a szükségleteit. A hírnök elbúcsúzott tőlük, és elment. Másnap reggel, napfelkeltekor, egyenesen a tenger felé indult. Két nap múlva Yorkba érkezett, ahol a gonosz királyné lakott. A hírnök

meglátogatta őt otthonában – micsoda ostobaságot követett el ezzel –, azt azonban nem tudta, mennyire gyűlöli a vénasszony a fiatal királynét. A hírnök odament hát hozzá, és köszöntötte. Az öreg királyné pedig, akit egyre csak emésztett a fiatal királynéval szemben érzett féltékenysége, megkérdezte tőle, merre tart.

– Francia földre, felséged fiához, akit Isten óvjon minden bajtól! Levelet viszek neki, de nem tudom, mi áll benne. Azt hiszem azonban, őfelsége örülni fog a híreknek, mert úrnóm gyermeket szült.

– És miféle az a gyermek?

– Nem tudom, asszonyom – felelte a hírnök –, de azt hallottam, hogy ha megéri, gyönyörűséges fiatalember válik majd belőle.

Amikor ezt a gonosz asszony meghallotta, szívéen úrrá lett az ártó szándék. A hírnök előtt mindenesetre nem mutatta sem a szívében rejlő árulást, sem a rosszakaratot, amellyel nem hagyott fel sosem – hanem drágán megfizet érte, majd meglátja! Hogy megnyerje magának a hírnököt, adatott neki negyven sous-t, és hogy felültesse és kijátssza a bizalmát, jóféle borral kezdte el itatni. Ez a szeleverdi pedig úgy leitta magát, méghozzá önként és dalolva, hogy eszét vesztette az erős bortól, amely megrészegítette. Amikor meglátta ezt a gonosz királyné, galád tervére gondolva felnevetett. Addig beszélt a hírnökhöz, addig hízelgett neki, amíg sikerült elérnie, hogy az a királyné hátsó szobájában aludjon aznap éjjel. Már nagyon álmos volt a hírnök. Fejébe szállt a bor, és agya elborult a sok szesztől; el is aludt nemsokára. De az asszony ébren volt, és leste a pillanatot, hogy végrehajtsa gonosz tervét. Odament a hírnök ágyához, és addig turkált a holmijai közt, amíg meg nem találta a tokot, amelybe a levelet tették. Nagyon megörült, amikor meglelte. Elsietett vele, és hívatta az egyik írnokát, akit beavatott mesterkedésébe.

– Gyere csak ide – szólt –, és tedd, amit mondok!

– Úrnóm, csak szóljon, és én megteszem.

– Nyisd fel hát szépen, óvatosan ezt a pecsétet, hogy ki tudjam venni belőle a levelet, és kicserélhessem egy másikra!

– Istenemre, nagyon szívesen, úrnóm!

Gyorsan keresett valamit, hogy kinyissa a levelet. Talált is egy vékony pengéjű kést, amellyel felnyitotta a pecsétet, és kivette a levelet.

Fel is olvasta úrnőjének, és elmondta, hogy az udvarnagy üdvözli a királyt, és tudatja vele hitvese állapotát, értesíti, hogy gyermeket szült, mégpedig fiút, és hogy sohasem született még szebb gyermek a világon.

Amit hallott, cseppet sem tetszett a királyasszonynak. Íratott hát egy másik levelet, amely mindennek az ellenkezőjét állította, mint az előző. Úrnője parancsára az írnok megírta, hogy az udvarnagy üdvözlét küldi őfelségének, és hogy sajnálkozva és nehéz szívvel olyan híreket kénytelen tudatni, amelyeknek ő sem örül:

„Felség, úrnóm megszült, de ilyen teremtményt még látott a világ, mint amilyent felséged hitvese a szíve alatt hordott – ilyen csúfság nem született még. Négy lába van, szőrös, mélyen ülő szeme van és szörnyű nagy feje! Ilyen rusnya bestiát, ilyen undorító teremtményt még nem hordott hátán a föld. Ránézésre valóságos ördög! Amint a világra jött, akár egy vipera, kisiklott a bábaasszonyok keze közül, akik alig merték aztán megfogni. Akinek csak tudomására jutott a dolog az országban, meg van döbbenve. Ezért kérem, írja meg, hogy mik a szándékai egy ilyen örökösse!”

Amikor elkészült a levél, az öreg királyné becsúsztatva a pecsét alá, amely szemlátomást olyan volt, mintha hozzá sem nyúltak volna. Aztán beletette a tokba, és visszavitte oda, ahol találta. Hagyta, hadd aludjon a hírnök. Ő maga is nyugovóra tért a szobájában. A hírnök másnap hajnalhasadtáig aludt, és amikor a nap első sugarai felébresztették, csodálkozott ám, hogy miként kerülhetett a szobába; meg is ijedt, hogy talán elrabolták tőle a levelet, ezért megnézte a tokban a pecsétet. Úgy látta, hogy az ép és sértetlen. Eszébe jutott, hogy részeg volt, de most, hogy magához tért, azt hitte, azért fektették le éppen ide, hogy kedvére kipihenhesse magát. Azt gondolta, hogy az ura iránt érzett szeretetük miatt voltak ilyen kedvesek hozzá. De a dolog nem úgy állt, ahogy gondolta. A hírnök nem késlekedett tovább, hanem felöltözött. A gonosz asszony – Isten ne legyen irgalmas lelkéhez! – már ébren volt, és hívatta is mindjárt. A hírnök jött is azonnal. Az asszony azt kérte tőle, hogy visszafelé jövet semmi esetre se mulassza el őt ismét útba ejteni. A hírnök azt felelte, hogy mivel a királyné így akarja, nem mond ellent kívánságának, sőt nagyon szívesen útba ejti őt visszafelé is, és ettől semmi nem tarthatja vissza. Miután erre szavát adta, rögvest

kérte a királynét, hogy bocsássa el őt; ez megtörtént, s a hírnök elindult. Egészen a tengerpartig ment, ahol felszállt egy hajóra, amelyben kereskedők utaztak, akik a flamandok felé igyekeztek. Jó szelet fogtak ki, így vitorlájuk hamar Gravelines-be repítette őket a tengeren át. A kereskedők nem tartották fel a hírnököt, aki búcsút vett tőlük, és útra kelt. Saint-Omerig meg sem állt. Ott megkérdezte, hol tartják a lovagi tornát. Pontosan Creil és Senlis között kerül rá sor – felelték neki –, mégpedig a következő csütörtökön. Mihelyst ezt meghallotta, a hírnök nem késlekedett, hanem Artois-n, majd Vermandois-n áthaladva Beauvaisis-be ment, és aztán Clermont-ig meg sem állt, ahol megkérdezte, hogy hol találja a királyt. Tudtára adták, hogy Creilben tartózkodik, ahol is a lovagi torna előkészületeivel foglalatoskodik. Mikor ezt megtudta, nem vesztegette az időt, hanem azonnal útra kelt. Csupán három mérföld volt az út. Oda is ért hamar Creilbe, és egyenesen a vár felé vette az útját, ahol a király vendégeskedett a flamandok és az artois-iak társaságában; sok nagyúr, akiket korábban szépen megajándékozott, ott volt vele.

Halljátok hát, miként köszöntötte a királyt a hírnök saját anyanyelvén:

– Felség – szólt –, az udvarnagy, aki bölcs és hűséges férfiú, küldi általam felséges uramnak ezt a levelet. Olvassa el, mit írt benne.

Ekkor átnyújtotta a levelet a királynak, aki elvette azt, majd feltörte a pecsétet, és kigöngyölte a tekercset. Könnyedén olvasott franciául: még ifjúként megtanult, hiszen tanítója, aki mindig vele volt, franciául és latinul is megtanította írni-olvasni. Megnézte hát a levelet, amelyet álnok kéz írt. Elég volt egy pillantást vetnie rá, és megfagyott a vér az ereiben. Végig sem tudta olvasni. Hogy az idegenek ne lássák zavarát, visszavonult előlük, és a szobájába ment, csak két urat tartott maga mellett. Akkor aztán rögtön elejétől végéig elolvasta a levelet, és értesült a szerencsétlenségről, amely a hazug üzenetben állt. Ő azonban valóságnak gondolta mindezt, hiszen látta a pecsétet, és hitt a levélnek, amelytől majd megszakadt a szíve. Kétségbe esett, a haját tépte, a ruháját szaggatta, és ami különösen szokatlan volt tőle, szeméből könnyek hulltak. A lovagokat, akik vele voltak, nagyon megindította a király bánata, és illedelmesen kérték, hogy hagyjon fel a bánkódással és a sírással, mert nem méltó egy királyhoz, hogy bármilyen baj miatt sírva fakadjon.

– Ha felséged bárói ezt látnák, bizony csúnyán megszidnák felségedet.  
– Uraim – felelte a király –, nem tehetek róla. Élő ember nem kapott még olyan hírt, mint amit most ebben a levélben olvastam. Az asszony ugyanis, akit annyira szerettem, aki minden örömöm forrása volt, akinek minden jót köszönhettem, akit mindennél jobban szerettem, olyan teremtményt hozott a világra, hogy alig merek ránézni a levélre, amelyből ezt megtudtam. Szörnyeteget szült Manekine, a királyné! Miféle hitszegés ez az ajándék? Tanácsadóim, akikre a minap rábíztam hitvesemet, most arra várnak, hogy minél előbb közöljem velük szándékomat. Nem tudom, mit válaszoljak nekik! Kegyelmetektől kérek tanácsot. A világ minden kincséért sem egyeznék bele abba, hogy ártsanak annak, akit annyira szerettem. Mondják meg nekem, mit gondolnak?

– Felsőleges úr – felelt az egyik lovag –, elmondom, mit tanácsolok. Ha Isten úgy akarta, hogy ilyen legyen a magzat, akit a királyné a szíve alatt hordott, felséged hitvese nem érdemel halált. Írja meg, hogy bánjanak jól vele, és vigyázzanak rá, akárcsak a teremtményre, amelyet világra hozott, amíg haza nem ér felséged. Már csak két hét van a nagybőjtig, és akkor azonnal útra kelhet. Súlyos szemrehányásoknak tenné azonban ki magát, ha már most elindulna, hiszen lovagi tornákra kötelezte el magát, és odalenne felséged jó híre. Ne beszéljen hát erről a hírről, hanem tartsa titokban, hiszen nem jó másnak elárulni azt, ami szégyent hozhat a fejünkre.

A király így felelt:

– Igaza van, ez a legjobb, amit tehetünk. Nyugodt lehet, így fogok tenni. Magam írom meg a levelet, hogy biztosan a megfelelő szavak kerüljenek az üzenetbe.

Ekkor pergament és tintát vett elő, és a következőket írta:

„Skócia királya kéri és utasítja a három lovagot, akikre kedvesét bízta, hogy a gyermekágyban fekvő hölgyet, akit annyira szeretett, és a teremtményt, akit emez világra hozott, mintha csak saját magukról lenne szó, óvják meg minden bajtól és rossztól, ha kedves az életük. És vegyék észükbe, hogy a király a nagybőjt elejére hazatér. Akkor majd közli velük döntését az ügyben, amellyel megkeresték.”

Miután leírta ezeket a szavakat, viasszal lezárta a levelet, és lepecsételte. Akkor odahívta a hírnököt, aki a levelet hozta, és átadta

neki a választ. Megparancsolta neki, hogy mondja meg az udvarnagy-  
nak, hogy ha nem teszi pontosan azt, amit a levélben olvas, nagyon  
megbánja. A király nem kérdezett tőle semmit a törtétekről, és ő  
sem mondott neki semmit, hiszen azt gondolta, hogy az udvarnagy  
mindent megírt neki a levélben, amelyet hozott. Ezért inkább nem  
mondta el a valódi hírt, pedig a király nagyon örült volna neki. De hát  
Fortuna, aki gyakran ellensége az igazszívűnek, nem így akarta. A ki-  
rály átadta a levelet, a hírnök pedig fogta, és eltette a tokjába, nehogy  
eltörjön rajta a pecsét, vagy összegyűrődjön. A király megparancsolta  
neki, hogy ne késlekedjen, hanem másnap reggel mindjárt induljon út-  
nak. Ő nem is vesztegette az időt, hanem tüstént nekivágott, mihelyt  
megpillantotta a nap első sugarait. A király pedig Creilben maradt, és  
nagy tisztességben tartotta azokat, akik a társaságában voltak. Nem  
mutatta előttük, hogy valami is bántaná szívét, mivel esze azt súgta  
neki, hogy jobb úgy tenni, mintha semmi baj nem lenne, még akkor is,  
ha a színleléshez semmi kedve. Így hát titokban tartotta a dolgot, és  
bánatáról nem is értesült senki a két lovon kívül.

Ám hagyjuk most a királyt ott, ahol van, és szóljunk a hírnökről,  
aki lábát a nyakába szedte, hogy mielőbb visszaérjen Skóciába. Nem  
akarom elmondani nektek minden egyes napját. Addig-addig caplatott  
hegyen-völgyön át, amíg Arrason keresztül el nem ért Lensba. Onnan  
rögvest továbbindult, és nagyobb baj nélkül megérkezett Bruges-be.  
Damme-nál tengerre szállt egy hajón, amelynek utasai éppen Skócia  
felé igyekeztek. A tenger arrafelé meglehetősen keskeny: elég egy nap  
és egy éjszaka, hogy hajóval átkeljen rajta az ember. A hírnök nem  
késlekedett, és ahogy megígérte, elindult York városa felé. Mit sem  
tartott az árulástól, hanem egyenesen a gonosz asszony háza felé vette  
az irányt. Mikor emez meglátta a francia földről visszatérő hírnököt,  
egyből jókedvre derült. A hírnök odament hozzá, és köszöntötte. A ki-  
rályné viszonzta a köszönést, és így szólt:

- Felelj őszintén! Jártál francia földön?
- Igen, asszonyom.
- Találkoztál a fiammal? Hogy megy sora?
- Nagyon jól van, asszonyom, és amilyen bátor, minden lovagi tornát  
megnyer.

– És mondd, örült a híreknek, amelyeket kapott?

– Nos, asszonyom, arra emlékszem, hogy a szobájába vonult, és csak két másik úr ment vele, hogy elolvassák a levelet. Elég sokáig nem jöttek elő. Nem tudom, mit talált őfelsége a levélben, és hogy mit csinált, csak azt tudom, hogy megírta válaszát, amelyet most az udvarnagynak viszek, akinek meg kell mondanom, hogy nagy baj éri, ha nem teszi pontosan azt, ami a levélben áll.

Amikor a királyné meghallotta ezt, nem mert tovább kérdezősködni, nehogy a hírnök gyanút fogjon; az asszony ugyanis újfent ki akarta játszani bizalmát. Ezért inkább magára hagyta, és gondoskodott arról, hogy kényelembe helyezték. Nem sajnálták tőle az erős bort, ő meg annyit ivott belőle, hogy egészen részeg lett. Így hát másodszorra is hagyta magát rászedni, nem is gyanítva semmit; később már rájött, hogy milyen balga volt. A részegség bizony sok bajt okoz, s ezért is bolond, aki ivásra adja a fejét; sokan lelték halálukat a részegségben, és sok jótett hiúsult meg miatta! Így járt a hírnök is, amikor ostoba módon engedett a kísértésnek. Amilyen mohó volt, addig ivott, amíg meg nem részegült, és másnap reggel nem is tért magához a mámorból. Megörült ám ennek a pökhendi, gonosz asszony! Ahogy legutóbb, most is a hátsó szobájába fektette a hírnököt. Ahogy a királyné kívánta, a férfi el is aludt, ami nem volt túl okos dolog a részéről.

Amikor leszállt a sötét éjszaka, a király anyja tüstént magához ragadta a levelet, és magával vitte a szobájába. A dologról nem tudott más, csak az írnok, aki már az előző levélnek is felnyitotta a pecsétjét. A gonosz asszony rávette, hogy ne szegüljön ellen akaratának, hanem hamar nyissa fel a pecsétet a fia levelén. A hitvány írnok, aki ugyanolyan gonosz utakon járt, mint úrnője, nemigen kérte magát, azt felelte, szívesen megteszi. Késével felnyitotta a pecsétet, és kivette a levelet. Kigöngyölte, és felolvasta úrnőjének. Amikor ez meghallotta, hogy a király azt írja, visszatér a nagybőjtre, és hogy addig vigyázzanak hitvesére, gondoskodjanak róla és bánjanak vele tisztelettel, és a teremtményt is óvják meg minden bajtól, egyáltalán nem volt inyére ez az üzenet. Így azon nyomban el is tépte a levelet, és újat íratott, amely pontosan az ellentéte volt az előzőnek. Ennél nagyobb ámulást levélben még követtek el. Az üzenetet a hitvány írnok fogalmazta meg.

Azt írta, hogy a király megparancsolja az udvarnagynak, hogy meg se várja hazatértét, hanem küldje rögtön máglyára hitvesét, mihelyst az felkel a gyermekágyból, és haladéktalanul égesse meg vele együtt ivadékat, mivel a király igen rút dolgokat tudott meg Manekine-ről. Most már tudja, miért lett félkezű, és hogy nem véletlenül csonkították meg. „Égettesse meg, ne is várjon rám, ha kedves az élete!”

Miután a királyné leíratta ezeket a sorokat, az új levelet az írnök becsúsztatta a viasz alá, vigyázva, nehogy a pecsét eltörjön. Aztán bevittek a hátsó szobába, ahol a hírnök bortól elnehezülve aludt. Betették az ágy fejéhez, a tokba. Végül elhagyták a szobát, s elmentek, hagyták, hadd aludjon a részeg. A gonosz asszony nyugovóra tért, és kedvére pihent hajnalhasadtáig. Akkor a hírnök felkelt, és csak dicsérni tudta a szállását; ilyen jó dolga sehol nem volt utazása alatt. Mire teljesen elkészült, a nap már magasan járt, és a király anyja is ébren volt. A hírnök üdvözölte, elbúcsúzott tőle, és útra kelt. Meg sem állt Dundee-ig, ahol már nagyon várták őt, hogy híreket hozzon a királyról. Három hétig volt távol, de így is túl korán ért haza. Jobb lett volna, ha belefullad a tengerbe, mint hogy így térjen vissza! Átadta a levelet az udvarnagynak, és így szólt:

– A király az parancsolja kegyelmednek, hogy ha kedves az élete, bármit olvas, és bármi álljon is ebben a levélben, teljesítse azt, különben csúnyán meglakol érte.

Ekkor az udvarnagy átvette a hírnöktől a levelet. Vele volt a két lovag is, akik tanácsadókként szolgálták őt. Mindhárman megvizsgálták a pecsétet, és mindjárt megismerték a király jelét, amelyet a viaszba nyomott. Fel is törte a pecsétet az udvarnagy, és megtalálta a levelet, amelyet a gonosz királyasszony parancsára beleraktak. Majd felolvasta a másik kettőnek. Mikor látták, mi áll benne, úgy elcsodálóztak és annyira zavarba jöttek, hogy a szavuk is elakadt. Sírtak és sóhajtoztak, egyre csak hallgattak, nem tudtak hirtelen mit mondani. Tanácstalanságukban azt sem tudták, mihez kezdjenek. Végül megparancsolták a hírnöknek, hogy mondja el, milyen arckifejezéssel olvasta a király a levelet. A hírnök így válaszolt:

– Bizony elég szomorúan festett! Valami nagyon bántotta őfelségét. Többet azonban nem tudok, csak annyit, hogy parancsba adta, tegyék



azt, ami e levélben le van írva, különben pórul járnak. A levélben megtalálják a király parancsát, amelyet végre kell hajtaniuk. Tegyük meg, amit kíván, különben drágán megfizetnek engedetlenségükért.

A három lovag elhitte, hogy a levél, amely csúnyán rászedte őket, valódi. Ezért félrevonultak, hogy tanácskozzanak – egy aljas hazugság felett.

– Uraim – szólt az udvarnagy –, mit határozzunk a parancs felől, amelyet kaptunk? Nem tudjuk, hogy miért kér ilyet tőlünk a király. Talán ott, ahol most van, megtudta, hogy honnan származik a királyné, és miért vágta le a fél kezét. Nem tudom, igaza van-e, de nemrég még majd' megőrült érte a király. Nem tudom, honnan támadt ez a hirtelen ötlete. Nem hiába mondják, hogy nagy szerelemből nagy gyűlölet születhet! Most mégis mit tegyünk? Ha arra gondolok, hogy máglyára küldjük a királynét, elszorul a szívem; ha pedig életben hagyjuk, nem menekülünk meg, mert a király vagy minket is megégettet, vagy másféle halálba küld. Mondják, mit gondolnak? Én már azt sem tudom, hol áll a fejem.

E szavakra a másik kettő rövid ideig tanakodott, majd így felelt:

– Ha az ember féli és tiszteli urát, illik kívánságának eleget tennie. Még ha fájdalmat, szánalmat és szomorúságot érzünk is emiatt, teljesíteniünk kell a király akaratát, különben nagy bajt hozunk a fejünkre.

Így hát mindhárman megegyeztek, hogy Manekine-t, ha felkelt a gyermekágyból, másnap megégetik. Az országban nemsokára híre ment, hogy a király meghagyta embereinek, küldjék máglyára hitvesét és gyermekét. Bizony csodálkoztak is a dolgon, a közemberek soraiban mindenkit megdöbbenett a hír. Majd' meghasadt a szívük, és így beszéltek egymás között:

– Uramisten, hát lehetséges ez? Hogyan fordulhat elő ilyen szörnyűség, hogy a földkerekség minden asszonya közül a legjobbat máglyára hurcolják gyermekével együtt? Miért akar ilyet a király, aki nemrég még teljes szívéből szerette őt? Nem lett volna szabad hinnie annak, aki annyira gyűlölte a királyt, hogy rávette a halálos ítéletre. Ugyan milyen indok lehet elég ahhoz, hogy ilyen fájdalomnak és kínzásnak tegye ki hitvesét? Pedig úgy tűnt, hogy igaz szerelemmel szereti őt! Úgy tűnt? Nemcsak úgy tűnt, hanem tényleg szívből szerette!

Ezt senki nem vonhatja kétségbe. Ha nem lett volna őszinte a szerelem, nem vette volna feleségül, elvégre csonka volt. Mivel azonban látta, hogy milyen jó nevelést kapott, és hogy kívül-belül olyan, amilyennek egy tisztességes hölgynek lennie kell, feleségül vette; és a hölgy jól láthatóan méltó is volt arra, hogy királynévá tegyék. Amikor elvette őt a király, nagy becsben tartotta, és ő is a királyt. És amikor férje elbúcsúzott tőle, még akkor is tartott a szerelem, hiszen mindenki láthatta, mennyire megkönnyezték az elválást. Most pedig milyen kegyetlenül bánik vele, máglyára küldi őt és szépséges örökösét! Hitemre! Megszakad az ember szíve! Ha tényleg ilyen halál vár rá, szégyellje magát az, aki ezek után még hisz a szerelemben!

Ilyen szavak forogtak hát a nép körében, és az emberek nem tudtak hová lenni bánatukban.

A királyné viszont még nem tudott a dolgról, mivel titokban tartották előtte. A szobájában feküdt, és még csak sejtelve sem volt az egésről. De a szíve korántsem volt nyugodt! Tudta, hogy nagy baj éri, de azt nem, hogy hol, mikor és hogyan. Nem kell sokáig várnia már szegénynek, hogy megtudja! Miután letelt az egy hónap, ameddig feküdnie kellett, tisztességgel fölkelt, és újra elfoglalta az őt megillető helyet. Szörnyen búsultak miatta azok, akik tudták, milyen szerencsétlenség vár rá. Azonban a nap eltelt, és leszállt az éjszaka, ő pedig nem vett észre semmit. Mikor meglátta az udvarnagyot, szólt neki, és az odament hozzá.

– Udvarnagy úr – kezdte a királyné –, szívem aggódik, amiért a király, aki annyira szeretett engem, olyan hosszán elmarad. Mi történt a kegyelmed hírnökével? Már rég vissza kellett volna érnie. Csodálom, hogy még nem jött meg. Tudja meg, szívem mélyén félek, hogy rossz hírt kapok; addig nem lehetek boldog, amíg újra nem látom a férjura-mat, aki nagy tisztességben részesített, amikor fölemelt a szolgaságból, és a hitvesévé tett. Azt hiszem, megvárja a nagybőjtöt, nem hinném, hogy előbb érkezne. Istenre kérem, ha bármit tud róla, árulja el nekem, nagy jót tenne vele!

Amikor ezt meghallotta az udvarnagy, azt hitte, menten belehal fájdalmába; szomorúságában majd' megszakadt a szíve, s sokáig nem is tudott mit válaszolni. Szeméből könny fakadt, és csak hullt-hullt,

nem akart vége lenni, egész arca könnyekben ázott. De végül megnyílt a szíve, és így szólt:

– Drága asszonyom, Istenre mondom, nem titkolózhatom tovább. A dolog úgy áll, hogy felséges urunk meggyűlölte kegyedet. Nem tudom, mi lehet az oka. Már egy hete megkaptuk a király válaszát. De olyan szörnyű dolgokat közölt, hogy jobbnak láttuk eltitkolni kegyed elől. Most viszont elmondok mindent. Felséges urunk tudunkra adta, hogy ha kedves az életünk, és nem szeretnénk halállal lakolni, máglyára kell vetnünk kegyedet, akár igaza van a királynak, akár téved, és így kell tennünk azzal is, akit kegyed szült. Azt is hozzátette, hogy ha élve találja kegyedet, az életünkkel fizetünk engedetlenségünkért. Most, hogy közeledik a nagybőjt, a lovagi tornák már nem marasztalják tovább a királyt, ezért nem várhatunk parancsa teljesítésével. Már csak három napja maradt kegyednek. Ne késlekedjék, gondoljon lelke üdvösségére, mert a testét arra ítélték, hogy a lángok martaléka legyen. Sok ezer aranyért nem adnám, ha másképp lenne; de tudom, ha nem teljesítem a király parancsát, én sem kerülhetem el sokáig a halált.

Amikor Manekine meghallotta ezt, a döbbenettől azonnal elszorult a szíve. Ájultan zuhant a földre, és szívéen olyannyira úrrá lett a fájdalom, hogy sokáig még levegőhöz sem jutott. Az udvarnagy felemelte – őt is mélyen érintette a királyné szomorúsága. Amikor a hölgy magához tért, így kiáltott:

– Istenem, segíts! Honnan veszi ez az ember, amit mond? Hát ilyen szégyenteli módon fogom bevégezni? Mivel érdemeltem meg ezt a csapást? Mivel érdemeltem meg ezt a kegyetlenséget, amely úrrá lett a királyon, aki pedig olyan nagy tisztességben részesített engem? Most ismét szerencsétlenné tesz, ő, aki azelőtt tiszta szívből szeretett! Most pedig úgy megváltozott a szerelme, hogy mindenkinél jobban gyűlöl. Mit tegyek én szegény, szerencsétlen? De ha nekem ez is a sorsom, mivel érdemelte meg ezt az én édes kisfiam? Mi rosszat tett, mi a bűne, hogy most halállal kell lakolnia? Hitemre! Mi mást mondhatnék, mint hogy ártatlanul halunk meg.

Miután így panaszkodott, a földre rogyott. Az udvarnagy először észre sem vette, hogy a királyné meg akarja csókolni a lábát. De aztán hátrahőkölt, és így szólt:

– Asszonyom, ne legyen többé tisztességes a nevem, ha hagyom, hogy a lábamat illesse! Szégyent hoz a fejemre!

– Mégis megteszem, uram, azért, hogy megígérje nekem, életben hagyja a fiamat. Velem pedig azt tehet, amit akar. Teljesítse ezt az egy kívánságomat!

Az udvarnagy csak sírt és sóhajtozott, nem talált szavakat. Mélyen elszomorította, hogy sírni látja a királynét, és nagyon megszánta őt. Megígérte neki, hogy beszél a két lovaggal, és minden követ megmozgat, hogy megmentse őt. Manekine köszönetet mondott a jóságáért. Mikor az udvarnagy elbúcsúzott tőle, nem is palástolva elkeseredettségét, felkereste társait:

– Uraim – szolt –, mit csináljunk? Valamit ki kell találnunk. Hiszen mégsem vallana irgalmas szívre, ha máglyára küldenénk azt, akinek annyi mindent köszönhetünk. Rá kell jönnünk, hogyan tudnánk kiszabadítani úgy, hogy a király ne tudja meg, és nekünk se legyen semmi bántódásunk. Ha nem bánják, elmondom, mi jutott az eszembe. Úgy emlékszem, hogy a királyné egy árbc és vitorla nélküli csónakban érkezett országunkba. Ha kegyelmetek is beleegyeznek, visszatesszük a csónakba, és így megmentjük a biztos haláltól. Ha Isten úgy akarja, megmenti, és ha akarja, elveszejt. És hogy elkerüljük a király büntetését, ha elfogadják a tervemet, akkor megbízok egy szobrászt, hogy készítsen a királyné után egy szobrot, amilyen jót csak tud, és egy másikat, amely ifjú urunkat, a királyné gyermekét ábrázolja. Miután a tengerre bíztuk őket, nagy tüzet rakatunk, rávetjük a szobrokat, és az ország minden lakója azt fogja hinni, hogy asszonyunk és gyermeke ég a máglyán. Muszáj így cselekednünk, mert tiszta szívemből sajnálom őket, és a világ minden kincséért sem égettetném meg a királynét, inkább vállalnám a halált. Mondják, mit gondolnak, hajlandóak végrehajtani a tervemet?

A két lovag így válaszolt:

– Nagyon is! Szívesen megteszük, feltéve hogy nem ér minket semmi kellemetlenség miatta. Mert rettegünk a király haragjától, rögvest halálra ad minket, mihelyt észreveszi, hogy megszegtük a parancsát. De még mindig jobb vállalni ezt a kockázatot, mint hogy ilyen szörnyű kínhalálnak tegyük ki azt a teremtést, aki oly sok jót cselekedett

velünk. Egyetértünk mindennel, amit kegyelmed mond. Viszont szeretnünk kell, hiszen felséges urunk bármely pillanatban megérkezhet, nincs idő késlekedni.

Ez volt hát a tervük. Azon nyomban, nehogy értékes perceket veszítsenek, kerítettek egy ügyes szobrászt, aki faragott két szobrot: egy kicsit a gyermeknek és egy nagyobbat az édesanyjának. Előbb azonban megeskették, hogy semmit ki nem fecseg a dologból. Nem volt nehéz dolguk vele: szívesen esküt tett, hogy úrnője megmeneküljön. Érte örömet kifaragta a szobrokat, és rövid idő alatt el is készült velük – megtévesztő volt a hasonlóság. Az udvarnagy nem késlekedett, hiszen teljes szívéből szánta a királynét. Amikor leszállt az éj, két társával együtt felültették a királynét és ölében a kisfiát egy gyors lóra; így indultak el a száműzetésbe. Két nap, két éjszaka lovagoltak, és alig álltak meg útközben pihenni. Sötétben érkeztek meg Berwickbe, mert nem akarták, hogy a város lakói észrevegyék és beárulják őket a királynál. Egyenest a városbíró szállására mentek, mert tudták jól, hogy a királyné mennyire szereti őt. Az udvarnagy közölte vele, hogy mi járatban vannak, és mit szándékoznak tenni. Erre olyan bánat lett úrrá a városbírón, hogy ha napestig beszélnek, akkor sem tudnám nektek elmondani, mennyire felháborodott és mekkora fájdalmat érzett lelkében, hiszen őszintén szerette úrnőjét. Illett is őt szeretnie, mivel a nemes hölgy oly sok jót tett vele. És midőn most a királyné kegyelemért esedezett nála, majd' megszakadt a szíve, úgy sajnálta őt. De nem volt mit tenni; a királytól való félelmük cselekvésre sarkallta őket. Így hát a királynét elkísérték a tengerpartra, ahol már várta őt a csónak, méghozzá ugyanaz, amellyel érkezett – bezzeg akkor milyen örömmel fogadták őt! Most ismét a bárkába ültették, és a szomorúságtól elszorult a szívük. Fájdalmas búcsút vettek egymástól, és arcuk szemük könnyétől ázott. Bizony egyiküknek sem volt kedve nevetni és tréfálkozni, amikor a királyné így szólt hozzájuk:

– Isten óvja kegyelmeteket! Jó urak, köszönöm, hogy megkíméltek a máglyahaláltól. Kérem, hogy adják át üdvözetemet uramnak, a királynak, és mondják meg neki, hogy ártatlanul ítelt engem halálra fiával együtt. Pedig mindenki másnál jobban szeretem őt. Ezért ha a halálotat kívánja, akkor inkább meghalok, mintsem úgy bánjon

velem, hogy gyöttrődnöm kelljen miatta. Mert szörnyen fájna nekem, ha az uram mellett lennék, és arcán bosszúságot látnék. Akkor inkább a halált választanám. Isten bocsássa meg bűnét, és adjon neki tisztességet és egészséget! Amikor elment tőlem, nem gondoltam volna, hogy ilyen rövid idő alatt megváltoznak az érzelmei irántam. Hiába, a férfi szerelme akár a szél! Csak Isten szeretetét bírhassem, mert az legalább nem tartogat semmi keserűséget.

Így vett búcsút a királyné azoktól, akik – noha nem gyűlöltek – , most halálos veszedelemre adták. A hitszegés és a hazugság elhitette velük, hogy a király hitvese halálát akarja. Pedig semmi nem okozott volna neki nagyobb kínt ennél. Amikor majd meghallja a hírt, rosszra fordul sorsának kereke, és végtelen bánat lesz úrrá rajta. Miután a királyné elmondta az uraknak végső akaratát, a boldogságos Szűz kegyelmébe ajánlották őt, és tengerre bocsájtották gyermekével együtt, akit nagyon szeretett. Sokáig még keservesen panaszkodott, miközben a nemesurak már útra keltek. Majd' megszakadt a szívük, úgy sajnálták a királynét. Visszatértek Berwickbe, ám nem sokáig időztek ott. Még hajnalhasadta előtt elindultak, és a kétnapos utat egyetlen nap alatt megtették, mivel éjjel, holdvilágnál is lovagoltak. Éjszaka volt, amikor megérkeztek Dundee-ba. Csendben, óvatosan, nehogy híre menjen a dolognak, elmentek a szobrokért, amelyeket hozzáértő kéz faragott, és majd' megszólaltak, oly élethűre sikerültek. Nem is gondolta volna senki, hogy nem az igazi királynét látja, aki pedig közben a tengeren hánykolódott kis csónakjában. Úgy tűnt, mintha a szobor sírna és Istenhez könyörögne segítségért. Amikor a lovagok megszerezték a szobrokat, nagyon megörült az udvarnagy. Mihelyt megvirradt, összehordatott egy halom tövises ágat a vár mellett. Ez a látvány persze nem volt az emberek kedvére való. Hamar híre ment a dolognak, és a vidék polgárai Dundee-ba siettek, hogy szemtanúi legyenek annak, milyen kínokat kell átélnie a királynénak – legalábbis mindannyian így hitték. Midőn meglátták, miként hordják halomba a tövises vesszőket, mindenfelől hangos kiáltásokat lehetett hallani:

– Ó, Skócia királya, milyen gonosz király vagy! Vajon mit ártott neked a királyné, aki annyi jót tett veled? Mi ugyan el nem hisszük, hogy ezt a halált érdemli.

Így beszéltek. Ám még jobban gyötörte őket a fájdalom, amikor látták, hogy a vesszők meggyulladnak, majd a máglyáról füst száll fel, miközben az udvarnagy lejön a várból, és társai – legalábbis látszólag – a királynét és a fiát hozzák, hogy szörnyű kínokra adják azokat. Azt is látták, hogy a királyné előtt és után örök haladnak; nekik az volt a feladatuk, hogy távol tartsák őket, akik közelebb merészkedtek volna, és észrevehették volna a cselet. És azt is látniuk kellett, ahogy a két lovag kétfelől megragadja a szobrokat, és tűzre veti azokat. Bizony el is hitték, hogy úrnőjük és gyermeke veszett oda. Nyomban kiáltozni kezdtek, és mindenki egyre csak siránkozott:

– Ó jaj szegény fejünknek! Minek is kellett megérnünk a mai napot! Hiszen elveszítjük a legjóságosabb hölgyet, aki valaha is uralkodott. Ráadásul azt sem tudjuk, miért kell ilyen értelmetlen halált halnia; csak annyit tudhatunk, hogy ez a király akarata, akit, reméljük, egy nap még utolér Isten büntetése, és megbánja, hogy ilyen fájdalmaknak és gyötrelmeknek tette ki nemcsak azt, aki nálánál sokkal jobban szerette őt, hanem vele együtt gyermekét is, aki pedig alig töltötte be az első hónapot! Ilyen szörnyűséget sem követtek még el, mióta világ a világ. Adja Isten, hogy egy percig se örülhessen tettének!

Voltak, akik fájdalmukban ájultan rogytak össze. A bánat lesújtotta őket, és egyre csak a király ellen vádaskodtak, aki pedig nem tehetett semmiről. Ez azon nyomban ki is derült, amikor tudomást szerzett a dolgról. Szörnyen megharagudott az édesanyjára, hiszen az ilyen gyalázatos árulás nem sokáig maradhat rejtve, előbb vagy utóbb kiderül, és akkor elkövetője szégyenben marad. Egész Skóciában nem akadt senki, aki örült volna a történeteknek, kivéve az asszonyt, aki kiötölte a gyilkosságot és az árulást, amelyért még lakolni fog. Most azonban, amikor a fülébe jutott a halálhír, kedvére volt a dolog, és nagyon megörült. Elhitte, hogy az ifjú királynét megégették, és valósággal ujjongott. Ám egyelőre nem akarok tovább mesélni nektek sem róla, sem az udvarnagról, aki szívében egészen más gondolatokat forgatott, sem pedig Skócia mélységesen bánkódó polgáraitól és nemeseiről, sem a hölgyről, aki kisfiával együtt a tengeren hánykódott a vitorla és árboc nélküli csónakban. A királyról kell most beszélnem, és onnan kell folytatnom a történetet, ahol magára hagytam őt: Creilben, ahol elkeseredve értesült a szomorú hírekről.

A történet úgy szól, hogy a király szíve attól fogva többé nem gyuladt öröme, mikor – mint azt már hallottátok – jelentették neki, hogy a hölgy, akiért úgy aggódott, szörnyeteget szült. Arra gondolt, bárcsak szégyenvallás nélkül elhagyhatná a lovagi tornát, és mielőbb visszatérhetne Skóciába. Már csak a nagybőjtre várt, mert ez volt az az időszak, amikor már nem volt szabad több lovagi tornát tartani, és a lovagok megtértek szállásaikra – ez a szokás mit sem változott azóta. Addig is azonban észnél kellett lennie, hogy ne mutassa a szívében rejlő indulatot, és hogy az emberek ne vegyenek észre belőle semmit. Egészen a nagybőjtig sikerült is mindent titokban tartania: senki nem tudta, milyen gondolatokat rejteget szívében, és senki nem ismerte a titkát a két lovag kivételével, akik jelen voltak, amikor a király megírta a levelet, és lepecsételték azt. Mivel ismerték a király gondolatait, igyekeztek vigasztalni őt. Ilyen állapotban várta tehát a király a nagybőjtöt. Amint elérkezett, tüstént búcsút vett a nemesuraktól. Bőkezűen megajándékozta őket. Számtalan parádés lovat és harci mént, szép és hiánytalan lószerszámot osztott szét közöttük, így téve mindenkinek a kedvére. Végül elbúcsúzott tőlük, és azon nyomban útra is kelt, hiszen nem volt kedve tovább időzni. Vele tartott Flandria grófja is, mivel neki is ugyanarra vezetett az útja. Áthaladtak Vermandois-n, majd maguk mögött hagyták Artois-t. Úgy találták, nem fáradtak el annyira, hogy pihenőt kelljen tartaniuk. Creilből való elindulásuk harmadik napján már Flandriában voltak. A gróf nagyra értékelte azt, ahogyan a király bánt vele; szívesen marasztalta volna még egy-két hétig Flandriában, hogy vigadjanak és mulassanak. Ám nem sikerült rávennie a királyt, akit az gondolat emésztett, hogy máris késésben van. Már úgy tűnt neki, sosem jön el az óra, amikor újra találkozhat Manekine-nel, és végre kiderül, hogy amitől tartott, igaz-e. De jaj, nem úgy lett, mint gondolta! Az anyja miatt már csak a hűlt helyét fogja találni annak, akit viszontlátni remélt. Amikor Flandria grófja megértette, hogy hiába minden marasztalás, három napig még jól tartotta a királyt, amíg a Damme-ban horgonyozó hajóját elő nem készítették. Végül a gróf elkíserte a kikötőig, és cseppet sem örült, amiért ilyen korán el kellett tőle válnia. Többször is felajánlotta neki, hogy rendelkezzen hatalmával és uradalmával. A király kegyesen



megköszönte. Adatott négy harci mént a grófnak, mindegyikük megért legalább száz font sterlinget. A gróf nem utasította vissza; cserébe különféle madarakat ajándékozott a királynak: hét-nyolc jól idomított sólymot, héját és vadászsólymot. Ám a király nem sokáig örülhetett nekik: más gondok vártak rá, amelyekre még csak nem is számított!

Amikor elkészült a hajó, és bőségesen megrakták élelemmel, a király elbúcsúzott a gróftól, és a lovagokkal együtt, akik a tornákra elkísérték, hajóra szállt. A tengerészek, akiket megbíztak azzal, hogy átvigyék a királyt és kíséretét a tengeren, szélnek feszítették a hatalmas vitorlákat. A szél beléjük kapott, s mivel erősen és sebesen fújt, a hajó valósággal röpült. Skócia udvarnagya már egy ideje a kikötőnél várakozott. Amikor kezdetét vette a nagybőjt, biztos volt benne, hogy uralkodója késedelem nélkül elindul hazafelé, és nem időzik többet francia földön. Így szólt a nemesurakhoz:

– Jó lesz – mondta –, ha a király elé sietünk Berwickbe, ahol minden bizonnyal partra fog szállni, és megkérdezzük tőle, hogy ugyan miért és mi végett, haragjának milyen fellángolására rendelte el, hogy jóságos úrnőnket szép gyermekével együtt máglyára vessük. Felháborodásom nem csillapodik, amíg a király okát nem adja döntésének: bizony mindannyiunkat lesújtott parancsa. Hiszen akármennyi királyné legyen is széles e világon, a miénk mindegyiküknél különb.

– Úgy van – válaszoltak az urak –, igazat szól a kegyelmed, még egyszer nem lesz ilyen jó királynénk. Ezért is szeretnénk mielőbb megtudni, miért ölette meg a király. Kerekedjünk is fel, ha sietünk, még Berwickben bevárhatjuk őt. Minél előbb odaérünk a kikötőhöz, annál hamarabb magyarázatot kaphatunk.

Így hát többen is útra keltek, hogy uruk elé siessenek. Meg is érkeztek Berwickbe, és megtértek lefoglalt szállásaikra. Három napig várták urukat, aki a negyedik napon lovagjai társaságában partra is szállt. Az udvarnagya hamarosan tudomást szerzett az érkezéséről, és az urak felnyergeltették lovukat, hogy elinduljanak a király elé, aki már a szárazon volt. Nagyon megörült, mikor meglátta az urakat, és azt, hogy ilyen sokan eljöttek a köszöntésére. Nem is habozott sokat, hanem mindjárt magához kérte az udvarnagyot és két társát, mivel ki akarta őket faggatni a dologról, ami annyira nyomta a szívét.

– Mondják csak uraim – szolt –, mi történt ama hölgygel, akit szerettem, és soha nem szünök meg szeretni? Teljesen kétségbe ejtett kegyelmetek levele, amelyet a tengeren túlra küldtek nekem. Ám ha Istennek ez a szándéka, beletörődöm akaratába, akárhogy is fáj, mivel hálás szívvel kell eltúrní, amit Isten ránk mér. Ezért hát hitvesem mellett leszek, hogy megvizsgáljam, és a történetek miatt sem fogom kevésbé szeretni. De most kegyelmetektől akarom hallani, hogy jól van-e, és hogy mit csinál most.

– Felség – válaszolt az udvarnagy –, a Mindenhatóra kérem! Hát nem tudja, hogy parancsát az utolsó szóig teljesítettem? Nem mintha tudnám, miért kért tőlem ilyen esztelenséget. Éppen ezt szeretnénk megtudni a többi nemesúrral együtt. Kérem, mondja el nekünk, miért lobbant ilyen szörnyű haragra, miért parancsolt ilyet? Ki sem merem mondani, hogy mit.

– A saját kezemmel írtam meg – szolt a király –, hogy hitvesemet tartsák továbbra is tiszteletben, amíg haza nem érek, és a teremtményt, amelyet a világra hozott, őrizzék, nehogy bármi baja essék, amíg vissza nem jövök, és akkor aztán eldöntöm, hogy mit kezdjek ezzel az örökössel. Hiszen kegyelmetek írták nekem, hogy Természet nem hozott még létre ilyen torz alakot, ilyen torzonborz szörnyeteget. Amikor elolvastam a levelet, szívem haraggal és bánattal telt meg. Hanem most azonnal adják nekem vissza a nemes hölgyet, akit kegyelmetek őrizetére bíztam, különben elevenen nyúzatom meg uraságotokat!

Amikor az udvarnagy meghallotta a király válaszát, szívéen jeges rémület lett úrrá, és sokáig nem jött ki hang a torkán, hogy elmondhassa, mi nyomja a lelkét. Végül aztán megszólalt:

– Isten engem úgy segéljen, felség, abban a levélben szó sem volt ilyesmiről: hazudtak felségednek! Ne gondolja álomnak, de én azt írtam a levélben, hogy a királyné fiút szült, és szebb gyermekeket még nem látott a világ. Megírtam azt is, hogy felséged örülhet, mert úrnőm egészséges, vidám, és módfellett örül magzatának. Felséged pedig erre megírta a válaszában, amelyet pecsétjével is ellátott, hogy mihelyt kézhez veszem a levelet, a teremtménnyel együtt azon nyomban égettessem meg úrnőmet, amint felkelt a gyermekágyból, különben szégyenteli és fájdalmas halállal lakolok. Ne bántson; ha kell, tanúnak

hívom a két tanácsadóját, akiket mellém adott. Mindhárman olvastuk a levelét, és nem tévedhettünk, mivel felismertük felséged pecsétjét. Amikor olvastam a parancsát, elszorult a szívem. Mivel azonban nagyon szerettük a királynét, teljes szívükből megsajnáltuk, és – elmondom a teljes igazságot – nem voltunk hajlandóak megégetni őt, ezért egy árboc és vitorla nélküli csónakba ültettük. Egyedül jött, egyedül is ment el, csak a gyermeke volt vele, más nem. És mivel tartottunk felségedtől, nem mertük mindenki szeme láttára megtenni, amit most elmondtam, hanem titokban hajtottuk végre tervünket, mindössze négyen tudtunk róla. Féltünk ugyanis, hogy felséged haragja utolér minket, ha tudomást szerez a történetekről, ezért hogy fény ne derüljön az igazságra, készítettünk két szobrot, amelyek annyira jól sikerültek, annyira finoman voltak kidolgozva, hogy az ország minden lakója elhitte, hogy a királynét égették meg, és ezt hiszik mind a mai napig. Nem tudom, kitől ered az álnokság, amely ekkora szerencsétlenséget hozott a fejünkre, mert én olyan üzenetet nem küldtem, amilyenről felséged beszél, és felséged sem küldött nekem olyat, amilyenről az imént beszámolt. Fogalmam sincs, hogyan eshetett meg ilyen csoda; meg vagyok döbbenve. Most hát azt csinál velem felséged, amit jónak lát. Én elmondtam az igazságot.

A király ott helyben megértette, hogy mi történt. Olyan keserűséget érzett szívében, hogy minden ereje elhagyta, s rögtön földre rogyott. Szívére rettenetes súly nehezedett, és nem talált szavakat. A földön maradt az udvarnagy mellett, mintha elájult volna.

A főurak és lovagok, akik a part fövényén álltak, hamar hírért vették, mi történt, s nagy bánatukban megeredt a könnyük. Abban a hiszemben voltak addig, hogy a király rendeletére vetették máglyára a királynét, s amikor megtudták, hogy nem ő a fájdalom és szenvedés oka, megértették, hogy árulás vezetett ehhez a felfoghatatlan tethez. Kínjukban a ruhájukat szaggatták, s többen a hajukat tépték. Fájdalmuk azonban nem volt a királyéhoz fogható: soha ember nagyobb kínt nem érzett. Oly nagy bánat szorította szívét, melyet senki sem enyhíthetett. Több ízben is eszméletét veszítette, és ha magához is tért, egyre csak hitvesét siratta.

– Drága szívem, szépséges szerelmem! Kegyed volt szívem, életem, minden boldogságom forrása, akitől mindig enyhülést és örömet

reméltem; kinek szíve mentes volt minden gonoszságtól és telve volt jóssággal, kegyed, aki tökéletes és feddhetetlen volt, bölcs és méltó volt arra, hogy a világ királynője legyen; akit úgy szerettem, aki hitvesem volt; hogyan és miért mérte rám a sors ezt a szerencsétlenséget? Ki áll e cselszövés mögött? Honnan ez a nagy igazságtalanság? Elűzték kegyedet onnan, ahol úrnőnek kellett volna lennie, s csak kis híja volt, hogy meg nem égették! Máglyán! Istenem! S miféle gonosztettért? Hogyan is gondolhatták, hogy ilyen parancsot adnék levélben ama hölgy sorsát illetően, akinek minden kívánságát kész voltam teljesíteni. Nem volt olyan kérése, melyet bármi áron ne teljesítettem volna. Ám kegyed a tengeren hánykódik, vagy – Egek Ura, ne hagyj el! – tán meg is fúlt már! Miként lehetnék még valaha is boldog? Olyannyira elkeseredtem, hogy már nem is tudom, mitévő legyek. Isten ments, hogy boldog lehessenek, amikor kegyed senyved! Nem lenne igaz-hű a szerelmem, ha nem osztoznék a gyötrelmeiben, amelyek – jól tudom –, végtelemül nagyok, hiszen abban a hiszemben van, hogy az én akaratomból taszították ki az országból! De efféle gondolat soha meg sem fordult a fejemben! Ha nem ezt hiszi, kedvesem, téved, hiszen a legkevésbé sem kívántam ilyet, és erről bizonyosságot is teszek. Mielőtt egy hónap eltelne, úgy cselekszem, ahogyan király még nem cselekedett: itt hagyom minden alattvalómat és az országomat, s földön-vízen át kegyed nyomába eredek. Meg sem állok, míg hírt nem kapok kegyedről, s ha az rossz lesz, belehalok. Ha Isten is úgy akarja, hogy újra lássuk egymást, beheged a seb szívemen, melyet csak kegyed tud begyógyítani. Ó, én szerencsétlen! Kitől tudom meg, hogy ki akart elveszejteni ily mérhetetlen kincset, anyát és fiát? Aki miatt örökre száműzetésbe kell vonulnom, soha vissza nem térve, ha sem közel, sem távol nem akadok reá. Szívem azt súgja, és meggyőz vele, hogy anyám tette ezt; rajta kívül ugyanis nem ismerek senkit, aki annyira gyűlölné hitvesemet, hogy ily aljasságot cselekedjék. Ám ő gyűlöli kedvesemet, ki semmivel sem szolgált rá erre. Hiszem, hogy anyám követte ezt el ellenem. Miatta lesz keserű az életem, s azé az ifjú hölgyé, aki ezt egy cseppet sem érdemelte meg. Ha kegyeddel szemben ilyen aljassággal élt, s ha erről bizonyosságot szerzek, fosszon meg engem a Teremtő minden boldogságtól, ha megbánásra nem bírom, és förtelmes tömlöcbe nem vettetem a bűnöst.

Ekképpen őrlődött a király, így búslakodott erősen a szíve, így sírt, sóhajtozott, így emésztette őt a bánat. Alattvalói szívét is ugyanilyen fájdalmak gyötörték, melyek igencsak fölkaavarták a lelküket. Egytől-egyig nagy búra, nagy fájdalomra adták fejüket még a berwicki szállásukon is. A magasságos Isten sem látott még nagyobbat az ő gyötrelmüknél, s nem restellték visszafojtani könnyeiket, mialatt végighaladtak a városon. A király és nagy sereg lovagja a várkastélyba ment, de azon a napon nem nevettek és nem is játszottak. Sem lovag, sem csatlós, sem szakács nem evett azon a napon, nem is jutott eszükbe, hiszen nagy harag öntötte el szívüket. A király hívatta az udvarnagyot, s dühét nem palástolva legott így szólt:

– Nyomban vezesd elém a Franciaországba küldött hírvivőt! Beszédem van vele.

– Igenis felség, a legnagyobb örömmel – válaszolta, és két apródot bízott meg a feladattal.

Hamar indultak, hamar vissza is tértek. Sietve a király színe elé vezették a hírvivőt, aki remegett félelmében. Azt gondolta bizony, hogy valami hibát követett el, s félelem fojtogatta szívét. Amint meglátta őt a király, tüstént azt kérdezte tőle, melyik úton haladt Franciaországba tartva, miután búcsút vett a várnagytól.

– És el ne titkold a fogadókat, ahol megszálltál jöttödben-mentedben. Ha úgy teszel, ahogy mondtam, nem esik bántódásod. Ha igazat beszélsz, nincs mitől félned; ha hazudsz, nyomban megtudod, mily halált halnak az akasztottak! Ha nem így teszel, nem menekülsz meg a haláltól.

A hírnök figyelmezett a királyra, s megfontoltan válaszolt:

– Felség – szólt –, csak a színtiszta igazat és a valót mondom, bármi-be kerüljön is az nekem. Odafelé menet felséged anyjánál szálltam meg, aki igen nyájas volt velem, s nem tudom, mi okból, negyven sout adott. Gonoszságból, most már tudom, oly sok erős bort itatott velem, hogy egészen a fejembe szállt. Eluralkodott rajtam a bódulat, azt tehettem velem a királyné, amit csak akart. A hálósobája mellett készítetett nékem fekhelyet éjszakára. Igen korán ébredtem, félelmemben minden tagom remegett, mikor abban a szobában találtam magam. Cselszövést gyanítottam, s rögtön a tarsolyomba nyúltam. Ám hogy

megláttam az udvarnagy pecsétjét a levélen, nem gondoltam semmi rosszra. Gondoltam, felséged iránti gyöngédségből fektetett csak oda a királyné. Amikor útra kelni készültem, előttem termett, s nyomaték-  
kal kérte, hogy visszafelé jövet is térjek be hozzá, amit meg is ígértem neki. Megtartottam a szavamat: miután felségednél jártam, ismét be-  
tértem hozzá, de már másnap úgy éreztem, nagy bolondságot mű-  
veltem. Annyit ittam azon az éjjelen, hogy lerészegedtem, és másnap  
reggelig nem is tértem magamhoz. Ugyanott aludtam, mint legutóbb,  
mit sem sejtve, semmi rosszra nem gondolva. Mivel felséged pecsétje  
ép volt, semmiképp sem vehettem észre, hogy kicserélték a levelet.  
De mivel nem azok a szavak kerültek a levélbe felségedtől, mint amiket  
az udvarnagy látott, most már értem, hogy a királyné, ez az álnok  
asszony, változtatta meg azokat. Ám ezt akkor el sem tudtam képzelni!  
Isten a tanúm, ha ismertem volna a szándékait, inkább elszenvedtem  
volna a halált, mintsem hagyjam, hogy ezt tegye. Elmondtam hát  
a teljes igazságot, rendelkezzen velem akarata szerint felséged.

Tudta már a király a maga valójában, hogy anyja kereste és szerezte  
neki ezt a keserűséget. Megfogadta, hogy megmutatja, a királyné ezzel  
a tetteivel csak saját magának ásott vermet. Nemcsak szeretett hitve-  
sét érte balszerencse, akit anyja elűzött, de neki is lesz része belőle.  
Nyomban kőműveseket rendelt oda, össze is gyűlt több mint ötszáz.  
Elvitte őket a tenger sziklapartjához, oda, ahová a város zaja már el  
sem hallatszott. Ezekkel a szavakkal fordult a legtapasztaltabbhoz:

– Mester! Azt kívánom, hogy ezen a helyen kőből és jó habarcsból  
egy teljesen kerek tornyot építsetek nekem. Rakjatok szilárd és leg-  
alább tizenöt láb vastag falakat! Legyen magas és széles, bejárat nélkül  
az alján, legtetején egy ablakkal, amelyen keresztül látni lehet, hogy  
mi történik odabent! S úgy igyekezzetek, hogy harminc napon belül  
kész legyen.

A pallér röviden azt válaszolta, hogy addigra készen lesz a torony.  
Látnotok kellett volna, miként kezdtek el tüstént dolgozni! Egyesek  
követ vágtak, mások kalapáccsal faragták, megint mások gyorsan és  
serényen jófajta mészhabarcsot keverték, mások állványzatot húztak,  
hogy jobban föl lehessen vinni a habarcsot. Voltak, akik már nekikezd-  
tek a toronynak az alapozással, s egymást túlharsogva kiáltottak:

– Követ ide! Ide habarcsot!

Nem a munka rövidebb végét fogták meg, a torony befejezésén jártak gondolataik. Úgy siettek, és úgy dolgoztak, hogy harminc nap alatt teljesen elkészült a torony.

A pallér a király elé járult, s így szólt:

– Felség! A torony, mit kívánt, elkészült. Soha nagyobb és erősebbet eddig még nem látott felséged.

– Derék munka – válaszolta a király.

Saját erszényéből fizette ki a pallért, oly bőkezűen, hogy gazdag emberré tette, s többé nem szükölködött az semmiben. Amint elkészült a torony, a király a mit sem sejtő királynéért küldetett, hogy az egyedül keresse fel őt. Olyannyira titokban folyt az építkezés, hogy az asszony semmit sem gyanított, míg meg nem látta a várnagyot és a királyság főurait, akik érte jöttek.

– Szálljon lóra! – mondták neki – A király hívatja fenségedet.

Kérdezte tőlük a királyné, hogy miért, de ők egy szót sem szóltak, habozás nélkül fölsegítették a nyeregbe. Tüstént elindultak, és éppen a király által megadott időben érkeztek a torony lábához. A király már ott várta őket.

Amikor a király meglátta anyját, igen elfacsarodott a szíve, ám az oly sokat ártott neki cselszövésével, hogy elérkezett az idő, amikor meg kellett fizetnie érte. Hiba lett volna büntetlenül hagyni az árulást, amely soha sem ér jó véget. Bármely más véteknél jobban gyűlöli Isten az árulót és az árulást. Isten előtt, ki minden tettünket ismeri és látja, gyűlöletes az áruló, s nagyot hibázik az, aki ezt a vétket elköveti, mert öreá hull az vissza.

Sokáig megtehetjük, hogy ártunk másoknak, és sok kellemetlenséget okozunk nekik. De minél több gonosztettet követünk el, annál nagyobb kegyetlenséggel üt az vissza arra, aki másnak kereste a vesztét. Ezért tehát jobb elkerülni az ilyen vétket, ám a királyné egyáltalán nem így cselekedett. Ez lett balsorsának az oka, mivel a király a torony falai közé záratta, ahol hosszú, nyomorúságos esztendőket töltött. S élete hátralevő részében egyetlen napot sem tölthetett a tornyon kívül. Nem kapott többé finom ételeket: kenyéren és vízen élt, amit minden hajnalban az ablakon keresztül adtak be neki. Ekképpen rendelte a király

élnie, akár tetszett neki, akár nem. Így Manekine és a fia már nem volt egyedül szenvedésében a tenger nagy veszélyei közt hánykódva; immár az is kivette részét belőle, aki elűzte őket.

Amikor a király a toronyba záratta a királynét, meghatározta, milyen étkeket vigyenek anyjának, s hogy azt egy kötélén juttassák fel hozzá. Gondosan kiválasztott néhány porkolábot a torony őrzésére, akiknek, ha kedves volt életük, attól kezdve arra is vigyázniuk kellett, hogy senki se menekítse ki onnan az anyakirálynét, hacsak nem akarták a legsúlyosabb büntetést elszenvedni.

Nem volt a királynak maradása ezután: nap nem telt el úgy, hogy kétszer-háromszor is sírásra ne fakadt volna, arra gondolván, milyen szenvedéseket kell kiállnia ifjú hitvesének.

Elhatározta tehát, hogy a keresésére indul, és felszereltetett egy hajót, a legfürgébb járásút és legerősebbet, mely valaha megfordult a kikötőben. Megparancsolta, hogy tartson vele a várnagy és mindazok, akik a tengerre tették hitvesét, mert hittek a hamis betűknek. Azt akarta, hogy ők is szenvedjenek, ezért vitte őket magával.

De róla, ki az útjára készülődik, most nem szólok tovább, hanem visszatérek történetemmel Manekine-hez, aki egyre csak sírt-rítt a tengeren.

Az igazsághoz híven mondom el néktek, hogy keserűséggel, gyötrellemmel, fájdalommal, borús gondolattal, szomorúsággal telt szívvel és könnyes szemmel indult útra Manekine Skóciából egy ladikban, egy törékeny kis lélekvesztőben. Nem volt vele sem nemes hölgy, sem komorna, sem apród, sem szolgál, sem lovag, csak a fia, akit egyre csak dédelgetett. El-elsiratta bánatát, s ekképpen siránkozott:

„Miért tér vissza szenvedésem, ó szentséges Szűz Mária? Hogy lehet az, édes Szűzanyám, hogy tegnapelőtt még annak a férfinak voltam asszonya, akit a legjobban szeretek, s fejemen, mint királyné, aranykoronát viseltem? Honnan e gyűlölet, melyet uram érez irántam? Úgy szerettem, mint önmagamat, s rá is szolgált szerelmemre, hiszen elhalmozott megbecsülésének jegyeivel. Miután méltónak talált arra, hogy örök hűséget esküdjön nekem, s hogy szavát mindig megtartja



majd; s az után, hogy annyi ideig igaz, hű szívvel volt irántam, hogyan szánhatta el magát arra – anélkül, hogy rászolgáltam volna –, hogy azt a parancsot adja, vessenek lángok közé? Miképpen támadhatott ily gondolata? Egyáltalán hogyan tudott ily kemény szívvel viseltetni irántam, amikor korábban oly nagy gyöngédséget mutatott felém? Nem tudom, tényleg nem tudom, mi történhetett vele, csak nem ültetek bogarat a fülébe? Ám szívének azt kellett volna sugalmaznia, hogy ne higgyen a rossz nyelveknek, kik oly sokat ártottak nekem. Az igazat megvallva, nem látok semmi okot, amiért ilyen méltatlanságot kellene elszenvednem. Csak a balsors okozhatta nekem ezt a szerencsétlenséget, mint tette volt már annak idején.

Fortuna ugyancsak tett arról, hogy kiismerjem őt! Igencsak megmutatta nagy erejét és végtelen hatalmát, ahogy szüntelen forgatja kerekét, s vele együtt az egész világot. Mindenki Fortuna kerekétől függ, s most már tudom, mi származik ebből. Akik a legtetején ülnek, nem sejteneek semmit arról a csapdáról, amely a lábuknál leleselkedik rájuk, ahol szegyenbe esnek, kárt szenvednek, gyötrődnek, szerencsétlenné és szánivalókká lesznek. Ki az imént fent járt, most alulra kerül, sokakkal történt már ez így. Vannak azonban jó páran a keréken, akik mélyről indulnak, s olyan magasra jutnak, hogy a legmagasabban állóknak is fölébe kerekednek. Örülnek annak, valahányszor magasra kerülnek, ámde egy szempillantás alatt visszahullanak oda, ahonnan indultak, vagy még rosszabb helyzetbe zuhannak. Mert annyira örvendenek, hogy megmenekedtek a kínoktól, hogy egy szempillantás alatt durván letaszítatnak onnan, ahová oly sok időbe tellett fölküzdeniük magukat, s íme Fortuna kereke most gúnyt űz belőlük. Nem lehet megbízni Fortuna kerekében, bolond, aki ráhagyatkozik. Biztonságban hittem magamat, ám tetszése szerint bánt velem: eleinte a kerék tetején jártam, nem is kellett félnem semmi rossztól, de ezután sorsom rosszra fordult, midőn királyapám szívében esztelen és bűnös vágyat keltett. Annak következményeit egyedül én szenvedtem meg: fájdalmasan meg kellett csonkítanom magam, és elűztek a hazámból, tengerre tettek, ahol most is vagyok. Ekkor a kerék legaljánál voltam, majd nem is tudom, miféle kegyelemből – bizonyára Isten szeretetéből – Fortuna kereke magával ragadott és úgy megtartott, hogy még magasabbra

kerültem, mint valaha is voltam, visszaemelt engem önnön akaratából. Hogy ilyen magasra kerültem, újra biztonságban éreztem magam, s fel sem merült bennem, hogy újra leeshetek. Milyen balga is volt a szívem! Ilyen esetben szokták mondani, miként én is gyakran hallottam, hogy a kecske sem gyanakszik a késre, míg a bőrén nem érzi. Azt is mondják, s én is azt gondolom, hogy sok baja származik annak, aki bolond ábrándokat kerget, s engem is cserbenhagyott a józan eszem. Mert Fortuna ismét megbüntetett bolondos ábrándjaimért, és visszahelyezett oda, ahonnan fölvelt. Most még nehezebben viselem el a szenvedést, mint korábban, mert ha már megtapasztaltuk a jólétet, sokkal nehezebben viseljük el a balsorsot. Jól tudom, hogy ezen a világon csak nyomorúság a jussunk, Fortuna kénye-kedve szerint bánik az emberekkel, ha Isten is megengedi ezt neki. Szenvedéssé tette életem, mert a nagy boldogságból és jólétből bánatba és szomorúságba vetett engem. Tőle, akit a világon legjobban szerettem, csak a fiamat hagyta meg nekem, ki velem van a veszélyben, meg a rajtam lévő ruhámat és ezt a szép gyűrűt, melyet ujjamon viselek. A király adta ezt nékem, mikor a szerelméről biztosított: ezzel fogadta meg, hogy soha élete egyetlen napján sem lesz hűtlen hozzám. De fogadalmát nem tartotta meg, ez fáj nekem a legjobban, pedig szörnyű nagy veszélybe kerültem. A földi szerelem igen mulandó a világon, semmilyen boldogság nem maradandó, ha Isten nem örökös felette. Édes Szűz Mária, Isten szent anyja, te vagy a csillag, a drágakő, aki által a jámbor lelkek üdvözülést nyerhetnek. Könyörgök, ments meg és járj közben Fiadnál, hogy mentsen ki a veszélyből, és egy napon hozza tudtomra hányattatásaim okát. S segítse vissza fiamat jogos örökségébe, ahonnan gyalázatosan és ok nélkül elkergették. Soha asszonyt nem ért még ily szerencsétlenség, ezért imádkozom hozzád és kérek, járj közben értem Szent Fiadnál.”

Így kesergett Manekine, kinek bőven volt oka a panaszra. Nem is akarta elkendőzni fájdalmát, így siránkozott és merült el szomorúságában, mint ki sokat szenvedett. Ha Isten nem lett volna vele, nem vigyázta és erősítette volna a lelkét, szörnyű halált halt volna a haragos tengeren. Ámde Isten megsegítette és vigyázott rá, s így nem kellett tartania a tenger hullámaintól. Bízott a Mindenható anyjában, aki mindig örökös felette, állhatatosan imádkozott a boldogságos

Szüzanyához, aki szükségében soha nem fordult el tőle. Mivel közbenjárt érte egyetlen Szent Fiánál, az mindvégig oltalmazta a csónakot. A veszélyek, kíno és rosszakarók ellenére a ladik a tizenkettedik napon elhagyta a tengert, és édesvízhez ért, egyenesen egy folyóhoz, melynek Rómába fut medre. Farnak<sup>6</sup> hívták az idő tájt, s Rómából egyenesen a tengerbe folyik. Éjjel a folyón felfelé haladt a csónak, s mikor hasadt az ég alja, három szegény római halász, kiknek nem volt sem aranyuk, sem ezüstjük, sem élelmük, már kora hajnalban fönt voltak, ahogy annak rendje van. Magukhoz vették felszerelésüket és a hálót, legott beszálltak hajójukba, s a tenger felé vették az irányt a Faron. Ekként hajóztak, míg egyszer csak egy magányos bárkát vettek észre, mely velük szemben érkezett. Még nem kelt fel a Nap, de észrevették, hogy senki más, csak egyetlen asszony van benne. Egyik a másiknak mutogatta, s mindhárom igen csak kíváncsian nézte, s látták, hogy a bárkának nem volt sem vitorlája, árboca, kormánylapátja, sem evezője. Fölfelé ment a Faron, s a halászok igen csodálkoztak, hogy lehetséges ez. Nem hallottak még olyanról, hogy az életben kormányos nélkül járja egy hajó a vizeket, ámde senkit nem láttak a kormányruánál.

Az egyik így szól társaihoz:

– Szép kis zsákmányt ajándékozott Isten ma nekünk, uraim! Halászni indultunk és már az első fogással egy bárka akadt a hálónkba, és mindaz, ami benne van. Azt hiszem, egy asszonyt látok ott benne. Nosza, nézzük meg mindhárman! Szerezzük meg ezt a zsákmányt, nincs miért tétováznunk.

A többiek ekképp válaszoltak:

– Tökéletesen egyetértünk.

Azzal irány változtattak, és hamarosan a bárkához értek. Megsáklyázták és magukhoz húzták a bárkát, melyben Manekine volt, ki még mindig sírt. Erősen megdöbentek, mikor az ölében meglátták a kisfiút, kit magához szorított. A gyermek még két hónapos is alig volt, s az anyjára nevetett annak ruhájába bugyolálva, ki minden keserűséget vállalt érte. A legértelmesebb halász így szólt a másik kettőhöz:

---

<sup>6</sup> A Tiberis egyik mellékága, ma Fiumicino.

– Uraim, hadd beszéljek most veled én, hisz jól látszik, milyen bajban van. Ha gyalázatos és meggondolatlan dolgokat mondanátok neki, az emberek ellenetek fordíthatnák szavaitokat. Jobb elkerülni az olyan cselekedeteket, amelyeket később felróhatnának nekünk. Hiszem, hogy Isten szeretetének jele az, hogy ily szerzeményt küld utunkba. Cselekedjünk tehát olyképpen, hogy semmilyen szemrehányás ne érhesse minket. Kérlek titeket, maradjatok csendben, s majd én megkérdem, hová való.

Így válaszoltak:

– Hallgatunk, és azt tesszük, amit kívánsz, de csak ha elharmadoljuk a szerzeményt.

– Rendben van, én is úgy akarom, hogy annyi legyen a zsákmányból a tiétek is, mint az enyém, egy percig se aggódjatok!

– Akkor hát – mondták a többiek – megegyeztünk, te szólj hát hozzá.

Ebben maradtak a halászok. Az, akit felhatalmaztak arra, hogy beszéljen Manekine-nel, késlekedés nélkül odafordult a hölgyhöz, ki a bárkában ült.

– Kisasszony – mondta – vagy hölgyem, lelkemre mondom, nem is tudom, hogyan szólíthatnám! A Szentháromság Egyisten adjon kegyednek jobb egészséget, mint amiben most van, kedves hölgyem!

– Örvendeztesse meg a te szívedet is, jóember, olyan boldogsággal, amelyben nekem nem volt részem.

– Ez a köszöntés igencsak elszomorít engem, szép hölgyem. De legyen oly jó, s mondja meg nekem, honnan jön, s miféle tengeri kalandon ment keresztül, hogy nincs kegyeddel csak egy gyermek, akinek még dajkára van szüksége, hisz úgy tűnik nekem, kegyed nem erre született. A dajkáknak nincs ilyen szépen szabott ruhájuk, egyikük sem elég gazdag, hogy ezt megengedje magának. Kérem, ne vegye toladósnak a kérdésemet, de mondja meg, honnan jött.

Manekine így válaszolt neki:

– Bizony, jóember, fájdalmas felidézni a sínylődésem, aligha tudnám elmondani. Ha megismernék a szenvedésem, akkor sem tudnának enyhíteni rajta. Jobb volna inkább hallgatnom róla, mintsem hogy elmeséljem a gyötrelmeim. De mondja csak, melyik országba érkeztem? Mi ez a nagy város, melyet a folyóparton látok elterülni? És azt is tudni szeretném, kik maguk. Ha a bárkámat akarják, odaadom, azzal

a feltétellel, hogy épségben a városba visznek, mert már a gondolattól is elkeseredik a szívem, hogy újra a tengerre kerülhetek.

– Szép hölgy, megmondom kegyednek, hogy az átélt szenvedései engem is elszomorítanak. Ne tartson ettől az országtól, amelyet a római tartománynak neveznek. A várost pedig, amelyet maga előtt lát, s amelyről az imént kérdezősködött, Róma néven ismerik. Mind a hármán halászok vagyunk, ügyesek a halfogásban, nincs más vagyónunk, sem földünk. Ma reggel halászni indultunk, hogy legyen mit ennünk, mert arra most már nagy szükségünk van. De ma nem halászunk, zokszó nélkül elkísérjük kegyedet egyenesen Rómába, saját hajlékunkba. Kegyed miatt lemondunk a mai halászatról, s ha eladjuk a kegyed bárkáját, lesz néhány dénárja, amivel gazdálkodhat; ezalatt a feleséggel maradhat, s mellette nem kell semmitől sem tartania. Amíg kitartanak a dénárok, igyekszünk mindent megtenni, hogy kényelemben érezze magát kegyed és a karján tartott gyermek. Űzze el hát a bánatot a szívéből. Isten még mindig az egekben lakozik, s vissza tudja adni a boldogságát, efelől ne legyen semmi kétsége. Tudja meg, mindent elkövetünk, ami csak erőnkől telik, hogy a kedvére tegyünk kegyednek.

E szavak hallatán Manekine rájött, hogy szegény emberekkel van dolga, akik nagylelkűnek akarnak mutatkozni iránta. Ha nem így lett volna, nem is örült volna annak, hogy Rómában van, s úgy döntött, hogy velük marad, és megkeresi magának a kenyerét. Mindazonáltal hálát adott Istennek azért, ami vele történt. Mondta is nyomban a halászoknak:

– Jó barátaim, nagyon hálás vagyok, hogy jó szóval szólta hozzám e helyen. Ha Isten is úgy akarja, szívesen maradok a társaságukban. Odaadom a selyemruhámot egy kevésbé értékesért cserébe, és a bárkámot, amelyen ideérkeztem. Az a kívánságom, hogy ezt a gyermeket és ezt a gyűrűt kivéve, vegyenek magukhoz mindent. Ám ha a gyűrűt elveszik, abba belehalok, mert nincs nekem más gyógyír a szenvedésemre és az engem ért sérelemre. Vegyék hát minden egyéb értékemet, és kísérjenek a hajlékukba, ahol kenyeret lelhetnek. Ne törődjenek azzal, ki vagyok és mely földről származom. Ne kérdezzenek többet, ha a javamat akarják, kérve kérem erre kegyelmeteket.

A halászok mindenbe beleegyeztek, amit Manekine kért. Ő pedig nem is cselekedhetett volna jobban, hiszen így tisztességén sem esett folt, és a halászoknak is haszna vált a dologból. Hogy a beszélgetésnek vége szakadt, Róma felé vették az irányt. A bárkákat útnak indították, és a halászok serényen eveztek. Mielőtt azonban Rómába értek volna, Isten, ki mindig véghezviszi azt, amit eltervez, olyan csodás eseményt rendelt nekik, mely igen megörvendeztette a halászokat és boldoggá tette a bolyongót, kit a végzet arra a helyre vetett. Élt Rómában egy felettébb gazdag és tekintélyes szenátor. Senki nem volt Rómában nála gazdagabb, sem bőkezűbbet nem ismert emberfia. Nem is tartottak még ekkora becsben senkit a városban. Bőkezűsége, jámborsága, derék, segítőkész, udvarias és adakozó természete, melynek folytán alamizsnát osztott és jótékonykodott, elismert, nagy emberré tette a városban. Már hajlott korú, derék és bölcs ember volt, Isten és az embertársai is szerették, hiszen mindig jót tett az emberekkel. Már tíz éve meghalt a felesége, aki igazlelkű asszony volt. Több leányt is szült neki, akiket már kiházásított, de kettő még hajadon volt közöttük. Ők voltak a társasága, s olyan jól vezették a háztartását, hogy egész Rómában nem akadt párjuk. Ez a tiszteletre méltó férfiú, akiről hallotok, azon a napon kora reggel kelt fel. Minthogy nagybőjt ideje volt, ő is böjtölt. Nem volt kedve otthon maradni, ezért legott hívatta a lovását, s megparancsolta neki, hogy a paripáját nyergelje föl, és hamar vezesse elő, s ő is üljön föl a saját lovára.

– Eredj mihamarabb – mondta neki a szenátor –, és ne késlekedj, két-három vagy négy mérföldre is ellovagolunk a Far mentén, s meglátjuk, találunk-e ott halászt. S ha szép halra akadunk, veszünk tőle egy hordónyt.

– Hamar meglesz, uram – válaszolta a lovász –, amit kegyelmed kíván.

Azzal máris indult, és sietett felnyergelni és gyorsan felkantározni a lovakat, s oly szaporán, ahogyan csak tudta, elővezette azokat. Ura a lépcsőfeljárónál várta, s amint lovása odaért a lovakkal, fölpatant a hosszú sörényű paripájára, és elvágatott a tenger felé, szemével a vizet kémelve. A folyó közepén megpillantotta a halászokat, amint magukkal vitték a hölgyet, akit könnyek között találtak a bárkában.

A szenátor érdeklődve nézte a hölgyet, a gyermeket és a bárkát, amelyben a halászok gyorsan eveztek. Kedve támadt megkérdezni tőlük, honnan és hogyan került hozzájuk a hölgy.

– Uraim – szólt hozzájuk –, Isten, aki minden jónak az adományozója, óvja meg kegyelmeteket és a hölgyet, akit magukkal visznek! Látom, azon fáradoznak, hogy a városba juttassák őt. Ne vegyék zokon, de szeretném megtudni, hogyan került ez az ifjú hölgy kegyelmetekhez? Mely vidéken találtak reá? Nem olyanak tűnik, aki kegyelmetek közül való, hisz a feleségük nem visel ilyen kelméből készült ruhát. Jól látom az arcvonásain, hogy épp eleget szenvedhetett. Az Isten szerelmére, mondják meg hát, hol és hogyan került kegyelmetekhez?

Kérdéseire a legbeszédesebb halász adott választ:

– Az igazat fogja hallani tőlem, nagyuram. Amit csak tudok, elmondom kegyelmednek, egy hazug szavam sem lesz. Mi hárman ma korán reggel hajóra szálltunk, hogy halászni menjünk, mert pénzre volt szükségünk. A tenger felé tartottunk, alig láttunk a gyenge hajnali fényben, amikor belebotlottunk ebbe az evező, árboc, vitorla, kormány és kormányos nélküli bárkába, s azt gondoltuk, üresen találjuk. Feléje indultunk, a csákyánkkal közelebb húztuk, s amikor belepillantottunk, észrevettük benne ezt a nemes hölgyet és a kisdedet, aki vele volt. Szemmel láthatóan sokat szenvedhetett! Kínok közepette, kisírt szemmel leltem rá, s nagyon el volt keseredve. Mikor megláttam, nem haboztam, hanem nyomban köszöntöttem, majd megkérdeztem, hogy mi történt vele. De sehogy sem sikerült elérnem, hogy úrrá legyen a fájdalomán, s elmesélje szenvedését. Annyit mondott mindössze, hogy túlságosan fájdalmas lenne elmesélnie a szerencsétlenségét. Megindultan kérdezte a nevét ennek az országnak, ennek a vidéknek és a magas falakkal körülvett Róma városának. Válaszoltam is neki habozás nélkül. Majd azt kérte, hogy vigyük egyenesen a városba, és fogadjuk be a szállásunkra. Cserébe odaadta javait, a bárkáját és az összes ruháját. Azért, mondta, mert túl előkelőek, és egyszerűbbet szeretne viselni. Azt is mondta, hogy a miénk lehet minden értéke, kivéve gyermekét és egy kis fényes gyűrűt, melyet a jobbján hord. Egyet tudok még biztosan, azt, hogy – nem tudom, mi okból – a bal keze csonka, ám nem tudtam meg tőle, mitől lett az. Aztán pedig beleegyezett, hogy velünk

marad a szegénységben. Isten a tanúm, úgy szánom őt, hogy ha két napja nem ettem volna, s ha annyi kenyérem lenne, amennyi csak másnapig lenne elegendő, látva szerencsétlenségét, a legjobb részét osztanám meg vele. Elmondtam hát nagyságodnak, hogyan került hozzánk a nemeshölgy, s mit tudtunk meg róla.

– Istenemre – felelt nekik a szenátor –, csodadolgokat mesélt itt nekem, uram, soha nem láttam még e hölgyhöz foghatót. Szemlátomást nemesi családból származik, mivelhogy szépek és finomak a vonásai. Nem hiszem, hogy annyi vagyonuk volna kegyelmeteknek, hogy a hölgynek és gyermekének is jusson elegendő ruha és étel. Neki kellene ellátnia magát, s Isten nevében koldulhatna, ami szájalmas és sajnálatos volna reá nézve. Rómában legalább annyi oktalan, mint amennyi derék és becsületes ember él, s az elvakult oktalanok talán aljasságokat művelnének vele. Amint meglátnák ezt a szépséget, azt akarnák vele tenni, ami csak kedvükre lenne. Pedig lehet, hogy nemeshölgy és hatalmas birtok úrnője. Nagy szomorúság és nagy fájdalom, mikor egy nemeshölgy elveszíti becsületét, holott nem akar mást, mint helyesen cselekedni. Ha könnyőre szíve lakozik kegyelmetekben, s ha meg akarják kímélni a balsorstól, és hozzá akarják segíteni, hogy olyan életet éljen, amely egy nemeshölgyet megillet, kész vagyok pénzen megváltani őt, hogy tisztességes életet biztosítsak neki, mivel szájalmat érzek iránta. Ha nincs ellenére, Isten látja lelkem, jó sora lesz, s gyermekét is az ő óhaja szerint fogom felnevelni. S most őt kérdezem:

– Nem választaná-e szívesebben, kedves hölgyem, a nemes társaságot és a kényelmes szállást, mint a szegénységet, mely kínkeserves azoknak, akik nem szokták meg azt, s balszerencse folytán kerültek bele. Ha azt kívánja kegyed, hogy kiváltsam, csak egy őszinte szavába kerül, s méltó életet élhet, ha hajlandó velem jönni. Ha óhajtja, együtt élhet a leányaimmal, mert a szívem meghasad a szájalomtól, amit kegyed iránt érzek. Látszik, hogy sokat szenvedett. Feleljen hát most és közölje velem, mit gondol: akar-e inkább biztonságban lenni a házamban, vagy marad a kényelmetlenségben, ami ellentmond a józanésznek? Melyiket választja? Közölje velem a döntését. Manekine jól hallotta, amit a szenátor mondott, ki a partról intézte hozzá szavait.



Nem válaszolt megdöbbenéssel, hanem így szólt:

– Jó uram, az egy igaz Isten, kinek akarata mind a mennyekben, mind a földön érvényesül, bírta rá kegyelmedet, hogy kiemeljen azokból a veszélyekből, amelyeknek oly sokszor ki voltam téve. Kész vagyok mindent megtenni, amit óhajt, de azt is megmondom kegyelmednek, hogy semmi olyat nem cselekszem, ami ellenkezne a becsületemmel. Merthogy nem vagyok egészen a magamé, hanem a férjuramé, akinek örök hűséget fogadtam, s bármi kín, fájdalom vagy halálos veszély árán is megtartom eskümet. Soha nem szegem meg a fogadalmam. Arról is biztosíthatom, hogy bármi történjék is velem, soha nem fogok beszélni a gyötrelmeimről és szenvedéseimről. Hiszen ha el is mesélném a balsorsomat, esküszöm, senki nem hinné el. Jobb nekem a szomorú sorsommal együtt élnem, ameddig Isten jónak látja. Ám ha van kegyelmedben annyi könyörület, emberség és felebaráti szeretet, hogy a Mindenható nevében maga mellé vesz, s megvéd a becstelenségektől, s ha nem kérdezi, honnan, mely földről származom, s ha a Mindenható szellemében valóban föl akarja nevelni fiamat, akkor Isten nevében fogadja ezért hálás köszönetemet, kegyelmes uram. Életem a kezébe adom, s tetszése szerint fogok cselekedni mindenben, amit a jóakarát vezérel.

A nemes hölgy válaszában hallatán a szenátor így szólt hozzá:

– Isten a tanúm, teljes szívemből teljesítem, mit tőlem kér. Volna azonban még egy kívánságom: szeretném, ha elárulná a nevét, s megmondaná, miképpen szólíthatjuk kegyedet. Semmi egyebet nem kérdezek kegyedtől, csak a nevét.

A hölgy, aki rejtegette kilétét, így válaszolt:

– Manekine-nek hívtak abban az országban, jó uram, ahonnan ide kerültem.

– Manekine-nek? Soha nem hallottam még ezt a nevet – csodálkozott a nemesúr –, a mi országunkban senki nem visel ilyen nevet.

– Jó uram! Ki e nevet adta neked, okkal tette.

A nemesúr akkor a halászokhoz fordult, így szólván hozzájuk:

– Mondják meg, uraim, mennyiért válthatnám meg a hölgyet, a gyűrűt s a gyermeket, ki vele van? Ne várassanak sokáig.

– Száz márkáért megkapja, nagyuram, amit mi egymás közt majd elharmadolunk. S tudja meg, nem volt más vágyunk, mint hogy

a nemes hölgy az őt megillető helyre kerüljön. Ezért mondtunk ily alacsony összeget kegyelmednek, akit egész Róma legtisztéletreméltóbb nemesemberének tartanak. Tudjuk, hogy e hölgy kényelemben él majd a kegyelmed házában, s elfelejti szíve bánatát, aminek mindhárman nagyon örvendünk.

– Rendben van, nem is kell tovább alkudoznunk – szólta a szenátor. – Jöjjenek el hozzám a pénzért, és adják át nekem azt, ami az összegért megillet.

Minden további alku nélkül a halászok kikötötték azon a helyen, ahol a szenátor állt, és partra tették az ifjú hölgyet, akinek szívét kín mardosta. Most egyszerre annyi jó történt vele, amennyi rosszat korábban megélt.

A szenátor leszállt a lováról, egészen a bárkáig ment, s karjába vette a hölgyet, ki oly sokáig hánykódott a tengeren. Úgy ellágyult a szíve, hogy a saját lovára ültette, maga pedig a lovászáéra szállt föl, a kenyvel segítvén fel magát. Jóindulata jeléül maga elé vette a gyermeket. Így poroszkáltak hazafelé Rómán át, melynek utcái zsúfolva voltak emberekkel, ami rendszerint megesik az olyan nagy városokban, mint Róma. Mielőtt megérkeztek volna a palotájához, többen kérdezték tőle, hogy kihez tartozik a gyermek és az asszony. A szenátor így válaszolt:

– Szavamra, nem tudom, honnan származik és hol született, véletlenül akadtam rá.

Ekképp válaszolt hát a kérdezőknek, míg a palota felé mentek, s mikor megérkeztek, leszálltak a lovukról. Többen odaszaladtak, hogy gondjaikba vegyék a kisedet. A szenátor a márványpadlózatú nagyterembe vezette Manekine-t. A leányai az atyjuk elé siettek, felettébb örvendtek Manekine jöttének, s mindegyikük igen kedvesen fogadta. Atyjuk e szavakat intézte hozzájuk:

– Kedves leányaim, az irántam való szeretetetekre kérek titeket, legyetek nagyon figyelmesek e hölgyhöz, és teljesítsétek minden kívánását. Az én kedvemért tegyetek meg mindent neki, amit csak kíván.

– A legnagyobb örömmel teljesítjük a kérésedet, jó atyánk – válaszolták engedelmesen a leányai. – Isten hozta őt közöttünk!

A szenátor leányai nagy örömmel fogadták tehát és vették gondjaikba az ifjú hölgyet, akit egy félreeső szobába vezettek. Odaadással és

figyelmességgel vették körül, s mindennel ellátták, amire csak szüksége volt. Ételt is hozattak neki, ám a hölgy alig evett. Majd megvetették az ágyát, és aludni kísérték, amire igen nagy szüksége volt. A gyermekének pedig késlekedés nélkül dajkát kerestek, aki jött is nyomban. Az egyik leány, ki a gyermeket tartotta, átadta a dajkának, akinek meghagyták, hogy mindent adjon meg neki, amit csak szeretne. Őt magát is minden-  
nel ellátták, amire csak szüksége volt, csak azt nem engedték meg neki, hogy elhagyja a palotát. Tudomására hozták, hogy az anyja kívánságai szerint velük együtt neveli majd a gyermeket. Ha jól teszi a dolgát, nem bánja meg. A leány megfogadta, hogy híven eleget tesz a kérésüknek.

Manekine tehát Rómában volt, az egész város legjámborabb és legtisztéletreméltóbb polgárának házában. Az száz márkát adott a halászoknak, s ezzel kifizette őket. Őszinte odaadással és kedvességgel halmozta el Manekine-t, mindig a javát kereste, és vigasztalta. Mindent megszerzett neki, amiről azt gondolta, hogy szüksége lehet rá. A nemes hölgy nem élt vissza helyzetével, nem volt képmutató, és nem is volt soha a terhére. Olyannak mutatkozott, amilyen annak előtte is volt: jóságos, becsületes, éles eszű, udvarias, mentes minden göggtől és alantasságtól – mindig ilyen volt, míg Isten ide nem vetette. Miután kipihente a tengeri út fáradalmait, igencsak hasznossá tette magát a ház vezetésében, amelynek kulcsait a szenátor rábízta. A hét esztendő alatt, amit ott töltött, szerényen élt, nem viselt színes ruhákat (mert nem gondolta helyesnek), sem tarka kelméket, sem mókuszprémet – mindig szürkében járt. Pedig ha akarta volna, megengedhette volna magának a fényűző viseletet, ám sem kedve, sem szüksége nem volt rá. A hét esztendő alatt soha nem nevetett, egyetlen dalt sem énekelt, s a társnői nem tudták ezt mire vélni, minthogy nem ismervén a szenvedéseit, az ő szívükben béke honolt. Rengetegszer vigasztalgatták, és számtalanszor kérdezték kilétéről és állapotáról. Hogy lehet, hogy nevetés és szórakozás nélkül éljen egy olyan fiatal hölgy, mint ő? – kérdezték tőle sokszor. De soha nem tudták rávenni, hogy beszéljen balsorsáról, gyöttrődéséről és fájdalmáról, s erősen csodálkoztak ezen, kik vele éltek. A szenátor is hasonlóképpen csodálkozott ezen, ám annyi sok jó tulajdonságot talált benne, hogy nem akarta kellemetlen kérdésekkel zaklatni, hanem hagyta a saját belátása szerint élni.

Manekine mindennap eljárt a templomba Isten igéjét hallgatni, ahová vele tartottak a szenátor leányai is, akik őszinte szeretettel szerettek. Gyakran látták őt egy nagyon szép szobor előtt térdepelni, mely a Szűzanyát ábrázolta fiatal leányként, s az áhítat e meghitt pillanatai igen kedvesek voltak a szívének. Fia volt egyetlen vigasza, aki szépen növekedett, mivel semmi nem gátolta a növekedésben, s mindent megadtak neki, amire csak szüksége volt. Szemet gyönyörködtetően szép gyermek volt, akit Természet minden szépséggel megáldott, amivel csak tudott. Egész Rómában nem volt ilyen szép gyermek, s a szenátor saját fiaként szerette. Édesanyja soha nem haragudott rá, ő volt minden vigasza és az élete, minden kincse és egyetlen boldogsága. Sokszor fájlalta magában gyermeke szerencsétlen sorsát, és sajnálkozott annak távolléte miatt, aki a fiát nemzette. Ámde minden bizalmát Istenbe vetette, akire olyannyira rábízta magát, hogy Ő enyhítette fájalmát, szenvedését és gyötrelmét, s vigaszt nyújtott neki.

Most nem szólok tovább Manekine-ről és fiáról, Jehanról – ki többet fejlődött egy év alatt, mint más kettő alatt sem –, sem a szenátorról, ki szerette és nagy becsben tartotta őt és édesanyját. Visszatérek a királyhoz, aki éppen arra készült, hogy a hitvese és fia felkutatására induljon. Veszélyes útra készülődött, a tengeren és szárazföldön sok hányattatással kell majd szembenéznie.

A király Berwick felé vette az irányt, hiszen nyomasztotta, hogy olyan hosszan elidőz. Hajóját fölszereltette, megrakatta kétszersülttel és borral. Számos skóciai nagyúr vele volt, ki mind azt fájlalta, hogy ily okból indul útnak uruk. Sajnálták azt is, hogy árulás miatt szenved királyuk és királynéjuk. A király meghagyta a kiválasztott főurainak, hogy vigyázzanak alattvalóira és a földjeire, nehogy háborúskodás támadjon távollétében. Bőségesen hagyott váraiban fegyverforgatót, íjászt, számszeríjast és lovagot. Mikor befejeződtek az előkészületek, a hajó megrakva állt annyi kenyérral, borral, hússal, amennyit csak egy tengeri út megkövetel. Udvariasan és jól nevelten búcsúzott el főuraitól, kiknek szeméből patakozott a könny, és ruháikat szaggatták. Nagyon szenvedtek uruk távozása miatt, ki mindig annyi jóval halmozta el őket. S mivel nem hitték, hogy valaha még viszontlátják, egyikőjük

sem tudta visszatartani könnyeit és elfojtani nagy bánatát. A király, ki látta gyötrelmüket, tizedmagával beszállt egy evezős csónakba, míg elértek a vitorlával és árboccal felszerelt hajóig. A király magával vitte udvarnagyát és még tíz lovagját<sup>7</sup> kíséretként, kik azzal, hogy ily feladatra vállalkoztak, sok szenvedés, fájdalom, kín és gyötrellem előtt álltak, s ezért uruk felettébb becsülte őket. Víttek magukkal aranyat és ezüstöt; soha ily kevés ember nem vitt magával ennyi értéket, de nekik nagy szükségük lehetett még rá. A hajósok serényen dolgoztak: a vitorlákat szélirányba állították, melybe a tengeri szél belekapott, s hangtalanul suhanva ment a hajó. A főurak a parton álltak, és nézték urukat, amint kalandos útjára indul. Többüknek szíve elfacsarodott, amint látták őt eltávolodni. Amíg csak tudták, követték szemükkel és figyelték tekintetükkel, amíg el nem vezett szemük elől, mert a hajó gyorsan távolodott. Nem időztek tovább a főurak, fájó szívvel visszaindultak kastélyukba. Csak számtalan gyötrellem, kín és szenvedés után fogják viszontlátni urukat és kíséretét.

Az anyakirálynő, aki mindennek okozója volt, a toronyban sínylődött. Egyes-egyedül volt, keveset kapott enni, azt is csak napjában egyszer. Befalazva élte napjait, míg utol nem érte a halál. De előtte hosszú időt töltött ott, és sok szenvedés lett sora. Ez lett megérdemelt sorsa azokért a gyötrelmekért és veszteségért, melyeket árulásával fiának okozott, ki ezért nagy veszélybe indult, mint az imént meséltem.

Jó szél dagasztotta a vitorlákat, s a király hajója sebesen szelte a habokat. Immáron több hete voltak a tengeren, mert Isten, kinek akarata megmásíthatatlan, nem hagyta, hogy a király olyan hamar meglelje azt, akire olyannyira vágyakozott, mint szerette volna; az Úr előbb még számos gyötrellem elé állította. Nem volt sziget vagy kikötőváros, ahol ne kereste-kutatta volna, és ne tudakolózott volna a király eltűnt kedvese után. Amerre csak ment, kérdezgette, hogy nem láttak-e egy félkezű asszonyt. Ám sem reggel, sem este nem kapott kedvező hírt felőle. Nem találta, akit keresett, de a tengeren hányódva egyre csak

---

<sup>7</sup> Kis számbeli következetlenség: másodszor tíz lovagot említ a szerző, akik így a királlyal és az udvarnaggal együtt viszont a szimbolikus tizenkettes számot alkotják.

azon elmélkedett, hogy bárhova elmegy érte, ahova csak Fortuna akarja. Mennyi földet, mennyi vidéket bejárt! Nem is tudom elképzelni, hogyan képes férfi ennyi szenvedést elviselni a szerelemért. Mert vagy negyven ízben<sup>8</sup> oly kínokat szenvedtek, hogy azt sem tudták merre járnak. Számptalan különféle országot bejártak, sok vidéket és sok földet láttak, ahol csak tigrisek, oroszlánok, kígyók, skorpiók éltek és olyan állatok, melyek egymásra fenekedtek. Százszor is elveszíthették volna életüket, ha Isten nem viseli gondjukat. A hatalmas Indiától, egészen föl északig nem maradt egyetlen város sem, ahová ne vetette volna el őket Fortuna. Hét évig meg sem álltak, és rengeteget szenvedtek. Hét esztendő alatt sok mindent megéltek: megannyi szenvedést, kínt, fájdalmat, gyöttrődést, megpróbáltatást, keserűséget és mindenféle borús gondolatot, ám a király soha nem adta jelét, hogy vissza akarna térni országába, amíg olyan vidékekről hallott, amerre még nem jártak. De miután sok országot bejárt, és temérdek kínt elszenvedett, annyi új vidéket látogatott meg kérdezősködve és kutakodva, hogy már nem is tudta, merre menjen, ahol esetleg hírt kaphatna, vagy valamilyen nyomra lelhetne hitveséről. Amikor Frízföldről tengerre bocsátották hajójukat, a király nem tudta, mit tegyen, melyik irányba induljon, s azt gondolta, mostanra már bizonyára elhunyt olyannyira keresett hitvese. Fájdalmas panaszkodásba fogott, zokogásban tört ki, s átadta magát a szomorúságnak, és siratta a hölgyet, kiért annyi fájdalom ment keresztül.

„Ó, jaj, édes szívem, kedves szerelmem, kegyed legdrágább kincsem, minden örömöm, minden boldogságom, minden vígságom, minden vidámságom, a szívem, vágyam, mindenem. Csak egy vágyam volt, hogy igazan és hűen szolgáljam, azonban érzem, hogy kegyed már meghalt, s ez végtelenül elszorítja engem. Annyi országban kerestem már, hogy sejtellem sincs, merre kutassam még. Isten a tanúm, nem tudom, melyik irányba induljak. Melyik országban, melyik vidéken keressem

---

<sup>8</sup> A negyven a zsidó-keresztény hagyomány szerint a szenvedés és a bűnbánat idejének szimbolikus száma. (Őszövetség: zsidó nép negyven évig tartó pusztai vándorlása, Mózes negyven nap és negyven éjjel tartózkodott a Sínai hegyen; Újszövetség: Jézus negyven napot töltött a pusztában, a keresztény liturgiában pedig negyven napig tart a nagyböjt.)

még? Azt hiszem, már mindenütt jártam, s százszor veszhattünk volna a viharos tengerbe, ha Isten nem segít és nem ment meg minket. Hogyan is térhetnék haza kegyed nélkül, kedves társam? Soha már örömet nem lel szívem, ha eszembe jut, miként vesztettem el. Ha nem találok meg, lemondok királyságomról, hisz kegyed nélkül nem lehetek boldog, s ha meghalt, én is inkább meghalok bánatomban, semhogy egy nappal is túléljem kegyedet. Ha halálhírért venném, nyomban belehalnék. De nem tudom biztosan, hogy meghalt, s ez valamelyest enyhíti fájdalmam, azonban azt sem tudom, hogy életben van-e, ez pedig elkeserít. Így hányódik végletes gondolatok között fölkavart elmém, mert egyfelől attól félek, hogy meghalt, másrészt remélem, hogy életben van még, drága kedvesem. E két gondolat tusakodik szívemben, de nem tudom, melyiknek higgyek. Az azonban megrémít, hogy ily hosszas keresés után sem találtam semmilyen nyomot, ami reményt adhatna, hogy elérem leghőbb vágyamat; emiatt szívem oly kétségek közt hánykódik, hogy magam sem tudom, mit tegyek. Merre menjek? Merre járjak? Melyik úton induljak? Úgy eltévedtem, hogy nem találok vissza a helyes útra, hacsak az Istenanya nem mutatja meg a jó utat, ő, aki visszavezeti a helyes útra az eltévelyedetteket, ha őhozzá fohászkodnak. Nem szabad hát késlekednem, hogy hozzá imádkozzam, hiszen másképpen nem szerezhetem vissza elveszett boldogságom. S hogy megsejljen, azzal az imával könyörgök hozzá, amely már anynyi keresztényt megsegített.

„*Ave Maria*,<sup>9</sup> halld meg szavam, Szent Szűz, ki már annyi lelket megmentettél! Mikor az angyal neveden szólított,<sup>10</sup> te először elámultál a fényességen, mely őt övezte, s a neked tett kinyilatkoztatásán, mely a valaha hallott legcsodálatosabb és legszebb hír minden keresztény számára, akik teljes szívükből bíznak benned. Mert kik Ádámától születtek, mind kárhözatra voltak ítélve, de te az angyali üdvözlés révén megmentettél minket ettől a büntől, melyet az imént említettem. Ám azonnal megnyugodtál, mihelyt az angyal e szavakkal üdvözölt:

<sup>9</sup> Üdvözlégy Mária

<sup>10</sup> Gábrriel arkangyal (az angyali üdvözlésről van szó)

*Gratia plena.*<sup>11</sup> Illendően szólított meg, malaszttal teljesnek mondott, bizony, igazat szólt, mert kegyesebb vagy, mint a forrás, melyből bő víz fakad. A tengerben nincs annyi víz, mint amennyire túlaradó a te kegyelmed. Bárki, aki igaz szívvel imádkozik hozzád, meghallgatásra talál nálad. Mindenkinek teljesíted óhaját, ha érdemesnek bizonyul arra.

Ezért nevezett az angyal malaszttal teljesnek, elmondta, mi vár rád, és okát is elárulta, mikor így szólt: *Dominus tecum.*<sup>12</sup> Ezzel azt is mondta, hogy Isten veled van, ki királya és ura a paradicsomnak és a földi világnak és valamennyi teremtett lénynek. Elhalmozott ígért kegyelmével az Úr, mikor benned talált menedéket Ő, aki maga volt a legnagyobb kegyelem, s önmagával áldott meg téged. Ki tudná ezt bármivel is meghálálni? Senki, hacsak Isten el nem árasztja kegyelmével. Be kell tehát teljesítenie bennünk azt, amit elkezdett. S meg is fogja tenni, ha nem szennyezi semmi a lelkünket, különben elveszünk. Ha hozzád fordulunk, kinek az angyal ígéretet tett, s kinek, hogy megnyugtasson, elmondta, Isten veled van, minden bajtól megmenekülünk.

Ezekkel a szavakkal nyomban megáldott téged az angyal, és így folytatta: *Benedicta tu,*<sup>13</sup> és valóban áldott lettél. Már mielőtt megszülettél, részed volt abban a boldog állapotban, hogy ment voltál a világ bűneitől. Sem asszony, sem férfi nem mérhető hozzád e föld kerekén. *In mulieribus,*<sup>14</sup> mondta az angyal, s ezzel megáldott téged, arról biztosítva, hogy csak jót cselekszel az életben. Isten választott ki téged magának, s benned testesült meg vétkezés és gonoszság nélkül, mivel mindenhatóságánál fogva beléd helyezte a már törhetetlen kelyhet, melyet nem repesztett meg, és nem is tört el. Szüzességed sérelme nélkül öltött benned emberalakot. Így fogantál meg az Istenfiúval, mert méltónak találtattál arra, hogy beteljesítsd az Ő akaratát. Majd pedig Erzsébet üdvözölte téged szép szavakkal. Mikor érezte, hogy gyermeke örvendezik jöttödre a benned lévő igaz Istenért, nyomban köszöntött téged és a méhedben hordott fiút – minden öröm forrását. Ezért mond-

<sup>11</sup> kegyelemmel teljes

<sup>12</sup> az Úr van veled

<sup>13</sup> áldott vagy

<sup>14</sup> az asszonyok között



ta, *Et benedictus*,<sup>15</sup> s nem mással toldotta meg ezután, mint hogy *Fructus ventris tui*.<sup>16</sup> Ekképpen áldotta meg Őt, aki méhednek gyümölcse, s ki minden jónak letéteményese. Az igazak, akik a pokolban voltak még akkor, igen hosszú ideje vártak a gyümölcsre, melyet hordtál, Szent Szűz. Őt hordani szíved alatt örömmel töltött el, és nem ok nélkül, hiszen senki más nem hordhatott volna ily gyümölcsöt, csakis te. Mert az egy igaz Isten helyezte beléd a legfőbb jót, és akarta, hogy tiéd legyen. Ki szolgálóleánya voltál, anyjává tett téged, leány voltál előtte, és leány maradtál aztán is. Várandós szűz, gyermekhordó szűz, gyermeket szült szűz; szűz, ki azt szoptattad, aki egyszerre atyád és fiad. Nagy volt az alázatossága és a jósága, hogy benned lett emberré, benned, akit Ő maga teremtett. Ezért lehetünk bizonyosan abban, hogy bővelkedsz erényben, tökéletességben, jóságban, elannyira, hogy tized-, sőt századrészét sem tudnánk elbeszélni. Senki sem vettetik a mélybe, ki tiszta szívvel folyamodik hozzád, mert szent imád által, kívánságod szerint cselekszik Fiad: Ő nem várakoztatja meg azt, akinek szüksége van a segítségedre, hanem nyomban segedelmére siet.

Teofil<sup>17</sup> is megértette ezt, kit az ördögnek sikerült olyannyira megtevesztenie, hogy még hűbéri csókot is váltott vele, s szerződésképpen egy vérével aláírt okiratot kapott tőle. Az ördög azt hitte, ezzel teljesen hatalmába kerítette, de tévedett, mert te azonnal a segítségére sietted, amint megbánást mutatott, és teljes szívéből könyörgött. Elvitted neki a pergament, mely lelkét fogva tartotta. Bármekkora is volt az ördög ereje, az írást visszaszerzedt tőle, és visszaadtad Teofilnak, kinek a lelke elveszett volna, ha nem segítesz rajta. Mivel hozzád könyörgött, segítségére voltál, megóvtad a gonosztól. Nem ő volt az egyetlen, aki menedékre lelt nálad: aki igaz szívvel tisztel, megmenekül. Szent Szűz! Erős hittel hiszek nagy jóságodban. Könyörgök hozzád, segíts meg sanyarú helyzetemben: hitvesemet, egyetlen kincsemet árulással

---

<sup>15</sup> és áldott

<sup>16</sup> a te méhednek gyümölcse

<sup>17</sup> Ld. Rutebeuf, *Le Miracle de Théophile*: Teofil diakónus előmenetele érdekében egyezséget kötött az ördöggel, amit írásba is foglalt, és vérével aláírt. Később azonban, bűnbánó könyörgését hallván Szűz Mária megszabadítja őt az ördögtől.

elszakították tőlem. Járj közben Fiadnál, hogy mentsen ki szerencsétlenségemből, és mielőbb legyen segítségemre, mert szükségem van rá.”

Így fejezte be imáját a király. S a Szűz, ki oly jó s kegyes, hogy a paradicsom királynője lett, nem feledkezett meg a király kéréséről, sem a nemes hölgyről, ki hűen szolgálta. Közbenjárt a király érdekében édes Fiánál, ki legott beleegyezett, hogy kérése szerint cselekedjen azok javára, akiket próbára tett a sors, s akiket jónak és hűségeseznek talált.

Hajójuk Róma felé haladt, s már nem kellett félniük, mert az Istenanya vigyázta őket. Az ima után a király lány szellőre lett figyelmes, melylyel hajójuk sebesen siklott a vízen. Úgy fújta a szél a vitorlákat, hogy a tengert elhagyva a Far medrében siklottak, s még aznap Rómába értek. Éppen virágvasárnap volt, mikor virágban pompáznak a fák. Róma főenyén járt már a király, ki tömérdek kínon és szenvedésen ment át hetekig hánykódva a veszélyes tengeren.

Mikor megtudta, hogy Rómában jár, megörült, már amennyire a bánata engedte. Hívta az udvarnagyot, s fölfedte előtte szándékát.

– Udvarnagy úr – mondta –, kedves barátom, ha már Isten ide vezetett minket, töltsünk el itt egy kis időt. Megvárjuk a nagyhetet, mikor az Isten fia meghalt értünk, s lelkünk üdvéért nagycsütörtökön elme gyünk oda, ahol a pápa székel, hogy föloldozzon bűneink alól, ami csak a javunkra lesz. Induljon kegyelmed tüstént, keressen nekünk hamar szállást, ahol háborítatlanul ellehetünk addig a napig.

– Örömmel, felséges uram, indulok rögvest.

Azzal az udvarnagy máris hozatta lovát, nyeregbe pattant, és bejárta a várost, melyet nagy pompában talált. Ekkor igen szerencsés dolog történt vele. Ahogy poroszkált, ama ház elé érkezett, melyben a király oly régóta keresett-kutatott hitvese élt. Az udvarnagy a palotát vizslatta, mikor meglátta egy városra néző ablaknál a szenátort, aki a várost pásztázta tekintetével. Az udvarnagy hosszasan nézte őt, s mivel nemes lelkű férfinak találta, megszólította.

– Jó uram! – szólt. – Az Egek Ura, kit a földön Istennek nevezünk, áldja meg kegyelmed ételét, ha elfogadja ajánlatom. Bocsássá az előttem álló palotát uramnak, Skócia és Írország királyának rendelkezésére. Csak szállást kérek neki kegyelmedtől, másra nem is lesz szüksége,

mint hogy megszállhasson palotájában. Semmit nem kíván a szálláson kívül, ennyivel beéri, csak a házat kaphassa meg.

– Hallottam szavait, uram – válaszolt a szenátor. – Csak családtagjaim és szívemnek kedves emberek, szűkölködő szegények laknak itt, kikkel Isten nevében megosztom javaim. Ugyanakkor mivel kegyelmed ura király, nem illendő visszautasítanom szálláskérését. Isten a tanúm, inkább lássam üszkös porrá égni házam! Ha akarják, kedvükre használhatják a szobákat, a termeket és az istállókat. Bor, étel, pad és asztal is rendelkezésükre áll szükségük szerint.

Az udvarnagyk megköszönte, és gyorsan visszatért urához, ki már a parton várt rá. Megvitte neki a hírt, hogy olyan szállást talált, amelynek egész Rómában nincsen párja.

– Úgy vélem, igen becsületes életű az az úr, akinek a házában megszállunk majd.

A király legott nyeregbe pattant, mikor megtudta, van szállásuk, s nyomban elhatározta, hogy odalovagolnak. A szenátor, ki szállást adott a királynak, tüstént hívatta népes és illemtudó személyzetét, s megparancsolta, hogy a pincétől a padlásig alaposan takarítsák ki a házat. Majd egy pompás terembe vonult fölvenni ünnepi ruháját, s ott találta Manekine-t s a leányait, kik éppen egy gyönyörű, díszes erszényt készítettek, mellyel még Ausztria hercege sem dicsekedhetett. A szenátor üdvözölte őket, majd e szavakat intézte hozzájuk:

– Drága leányaim, siessetek fölölteni legszebb ruhátok, mert Isten vendéget küld hozzánk, s nagy örömet kívánok szerezni neki. Mert tisztelettel tartozunk annak, kit Isten királlyá tett, miként azt, ki most – nem akarom titkolni előttem – házunkban kért szállást, ugyanis ő Skócia és Írország királya.

E szavak hallatára Manekine szíve majdnem elakadt: oly heves fájdalom fogta el, hogy eszméletlen rogyott a földre. Láta ezt a szenátor, amire egyáltalán nem számított; fölemelte a hölgyet, és addig tartotta karjában, míg magához nem tért. De Manekine nem tudta leplezni fájdalmát, s mikor visszanyerte eszméletét, ha élete függött volna is tőle, akkor sem tudta volna visszatartani könnyeit. A szenátor fölötébb meglepődött ezen a váratlan fordulaton, vigasztalagatta, s kérte, árulja el, mi lelta. Miért sóhajtozik, miért zokog, miért e nagy lelki

tusakodás? Mikor Manekine már meg tudott szólalni, ezt mondta:

– Jóuram, el kell mondanom szenvedéseim egy részét, melyről eddig soha senkinek nem beszéltem. Tudja meg hát, hogy ha az a király, aki ide jön, meglát, biztos vagyok abban, hogy, amint teheti, máglyára vettet. Nem mintha valaha is bármit vétettem volna ellene, de gyakran megtörténik az udvarban, hogy nem annak kell megfizetnie a bűnökért, aki elkövette el azokat. Hajdan az udvarában éltem, elhalmozott figyelmességével, de a rossz nyelvek megvádoltak, s oly súlyos vádakkal illettek, hogy parancsot adott, vessenek máglyára. A könyörületes Isten azonban megszánt, és az, akinek a király a parancsot adta, megmentett e kínoktól, és az éj leple alatt a tenger hullámaira bízott. Isten engedett megmenekülnöm onnan és kegyelmed házába jönnöm, ahol régóta időzöm. Elmondtam hát a rám kimért gyötrelmek egy részét. Annyit még hozzáfűznék - s minden szavam színingaz -, hogy jobban szeretem ezt a férfit, mint bármely teremtett lényt, mert igaz szerelmet érzett irántam, mielőtt meggyőzték, hogy kínok közé, a szegyenbe taszítson. Ha nem akarja, hogy életem véget érjen, kérem, meg ne engedje, hogy megpillantson a király, mert amint meglát, meghalok.

A szenátor, bármi történéjék is ezután, s noha igencsak megdöbbsent a hallottakon, így szólt:

– Ne is folytassa, kedves hölgyem – válaszolta –, és nyugtassa meg szívét. Kegyed az oltalmam alatt áll, és nincs félnivalója. Ha tudtam volna erről az esetről, nem ajánlom föl, hogy szállást vegyen nálam a király. De már szavamat adtam, és meg is tartom azt, ám kegyed ne hagyja el ezt a szobát. Két szép leányom, kiket itt látok, kegyeddel maradnak, és szolgálatára lesznek. Ha kedvemre akar tenni, hagyjon föl a bánkódással: semmi haszna a szenvedésen siránkozni, csak kárára válik az embernek.

– Drága uram, ezt fogom tenni, követni fogom tanácsát. Ha nem lenne félnivalóm a viszontlátástól, senkit sem látnék szívesebben. De jobb, ha kerülöm ezt, hogy a még nagyobb szenvedéstől megmeneküljek.

Ekkor a szenátor a király és kísérete hangjára lett figyelmes, kik az udvaron már éppen lovukról szálltak le. Kiment a szobából, ahol Manekine-t hagyta, és a király elé sietett: tiszteletteljesen üdvözölte őt, ki viszonzta a köszöntést. Majd bementek a nagyterembe, ahol

kecskelábú asztalok álltak. S amint a király belépett, a kis Jehant találta ott, aki a teremben játszadozott, mint bármelyik hétéves gyermek. Gyönyörű és jól nevelt gyermek volt, apja felé futott, s úgy köszöntötte, ahogyan megtanították: „Isten hozta, nagyuram!”

– Drága gyermek! – válaszolt a király. – A királyok királya, a mi Urunk adjon neked hosszú és bőséges életet, mert igen szép és jó gyermek vagy!

A király nem tudta levenni szemét a gyermekről, s minél inkább figyelte, annál jobban megkedvelte, és annál szebbnek találta. Hívta szállásadóját, s ezt kérdezte:

– Mondja meg őszintén, kedves szállásadóm, kegyelmedé-e ez a gyermek?

– Igen, felséges uram, valóban az enyém, jobban szeretem, mint bárki mást a világon.

A király nem tudott erre mit felelni, sóhajlásban szakadt ki belőle szíve fájdalma. Észrevette ezt a szenátor, s azt is látta, hogy jégnél tisztább könny tolul a király szemébe, és gördül le az arcán.

– Mi lelte, felség? – kérdezte tőle. – Úgy látom, nagy bánat ül a szívéen.

– Kedves szállásadóm, elmondom hát, miért töltötte el a szívem szomorúság. Mikor megláttam ezt a gyermeket, a saját fiam jutott eszembe, ki szintén hét éve született. Már biztos olyan nagy lenne, mint ez itt, ha még élne. Ám egészen kicsiny korában elszakították tőlem, és soha többet nem láttam a gyermeket és édesanyját. Elveszítettem őt, s ettől bánatos szívem. Az imént, mikor megláttam ezt a fiút, eszembe jutott veszteségem, melynek igaz történetét most fölfedtem. Ezért sírtam, mikor megpillantottam a gyermeket.

– Felséges uram – szólt a szenátor –, hiszem és nem vitatom, hogy minden szava igaz. Sok derék emberrel megesett, hogy jócskán kijutott nekik a szenvedésből és a nyomorúságból. Ekként teszi próbára Isten az övéit akarata szerint.

A beszélgetés alatt elkészült az ebéd, az első fogás már az asztalokon gőzölgött. A lovakok kezét mostak, s asztalhoz ültek. A király maga mellé, saját asztalához ültette a szenátort. Sok ízletes halat szolgáltak föl, amiről most nem szólnék, mert másra terelném mesém.

A gyermek elhagyta a termet, és hamar visszaszaladt anyjához,

kit szomorúan és könnyek között talált. Ez nem volt kedvére, s ezt kérdezte a maga eszével:

– Miért sír, édesanyám? Jöjjön, nézze meg a királyt, aki most érkezett! Nagyszerű emberek vannak odalent. Sír, anyám, de csak árt vele.

Az anyja nem válaszolt, egészen kétségbeesett, s a szenátor leányai sem tudták megvigasztalni, kik pedig igen szerették. Egyre csak sírt, és úgy elmerült gondolataiban, hogy nem hallott semmit a külvilágból. A gyermek, ki keveset törődött a szerencsétlenségével és szenvedéseivel, egyre csak az anyja ujján lévő gyűrűt figyelte, melynek foglatatában gyémánt csillogott. Ezt a gyűrűt a király adta neki azon a napon, mikor királynévá koronázták. S mikor a gyermek észrevette, mindenképpen meg akarta szerezni, ezért anyja kezét megfogva lehúzta ujjáról a gyűrűt. Száz ezüstmárkáért sem cserélte volna el szerzeményét! Manekine nem figyelt rá, a kis Jehan pedig nyomban leszaladt a terembe, ahol a legnagyobb asztalnál ült a szenátor és a király. A terem tiszta volt és szépen fel volt söpörve, a padlót pedig sakktáblaszerűen rakott terrakotta lapok fedték. A játékos gyermek a köre hajította a gyűrűt, majd utána szaladt, s hol előre, hol hátra dobálgatta, így játszadozva, mígnem a király elé perdült a gyűrű az abroszon. A felséges úr kezébe vette, nézegette, tüzetesen fürkészte. S közben az az érzése támadt, hogy valahol már látta ezt a gyűrűt. A szenátornak szemet szúrt, hogy a király minden étetről megfélemedkezve csak a gyűrűt és a gyermeket figyeli, s így szólt a fiúhoz: „Eredj innen!” A király azt kérte, hogy hadd ne menjen el a gyermek, sőt maga mellé vette, mert cseppet sem volt terhére. Így kérlelte, hogy maradhasson a kisfiú, amivel nagy örömet okozott neki. Eszébe sem jutott többé a gyermeknek a gyűrű, melyet a király tenyerében tartott, s nézegetett egészen addig, míg kezét kellett mosnia. Kis híján felismerte, felrémett neki, hogy éppen olyan a gyűrű, mint az volt, amelyet a hitvesének adott, mikor ünnepélyesen megkoronázták. Másrészt viszont kételkedett ebben, mert nem tudta elképzelni, hogyan kerülhetett volna éppen az a gyűrű a palotába. Ezekben a gondolatokban merült el, s egyetlen szó nem sok, annyi sem hagyta el száját. Egy idő után ház ura, a szenátor így szólt hozzá, mert igen csodálkozott a király nagy merengésén:

– Felséges uram, örömömre szolgálna, ha elmondaná, mi okból figyelni

oly erősen azt a gyűrűt és a gyermeket. Még hozzá sem nyúlt az ételhez, s úgy vélem, nem méltó kegyelmedhez ez a magatartás. Szívesen meghallgatom, mi nyomja a lelkét.

– Kedves uram, nem tehetek róla. Arra kérem, fedje föl ennek a gyűrűnek a titkát, melyet itt látok: mikor és hogyan került ide? Semmi más nem tudna megnyugtatni, s nem lenne kedvemre való. S ha örömet akar nekem szerezni, árulja még el, valóban kegyelmed felesége szülte-e e gyermeket?

– Isten a tanúm! – válaszolta a szenátor. – Hitvesem hordta a gyermeket szíve alatt, s a gyűrűt pedig édesanyjától kapta. Higgyen nekem, nem titkolom el az igazságot.

Mivel pénzen megváltotta az anyát és fiát, valóban feleségének és fiának tekintette őket.

A király nem tudta, mit mondhatna erre, csak sóhajtott egyet fájalmában. Az asztalokat leszedték, s már kezét is mostak. Újból kérdezni kezdte vendéglátóját, hajthatatlanul, mert a gyűrű biztos jele volt szeretett hitvese ottlétének. Nem tudott nem hinni a gyűrűnek, ugyanakkor a szenátor szavában is nehezen kételkedett.

Ezért hát a szenátorhoz fordult, és így faggatta:

– Kedves szállásadóm, a paradicsom urának, Jézus Krisztusnak, híveinek és az Ő édesanyjának nevére, ki nem fukarkodik a megbocsátással és a kegyelemmel, kérem, mondja el a kendőzetlen igazságot, a gyermeknek és ennek a fényes-szép gyűrűnek a történetét. Nagyon úgy tűnik nekem, hogy régen ez az én gyűrűm volt, míg oda nem adtam szeretett kedvesemnek, ki miatt régóta küzdelmes az életem. Könyörgök hát, mondja el a színtiszta igazságot, mert azt hiszem, kegyelmedtől függ, hogy a kinszenvedés vagy a boldogság útjára lépek-e.

A szenátort megdöbbenették a király szavai. Egyrészt látta Manekine-t fájalmában attól félve, hogy a király megtudja, a palotában van; ami a legrettenetesebbnek tűnt szemében, mert jobban félt a király gyűlöletétől, mint bárki emberfia. Ezért is nem merte a szenátor megmondani az igazat. Másrészt pedig a király kérdéseiből kivette annak szorongását. Nem tudta mire vélni a dolgot. Nem tudta, hogy elmondhatja-e neki az igazat, de leplezni sem volt képes. Elgondolkozott, és végül úgy döntött, hogy elmondja neki az igazat. Minthogy a ház

ura volt, ha a király bármit ártani akart volna Manekine-nek, meg tudta volna védelmezni.

– Felséges uram, megkért, hogy mondjam el az igazat. De mielőtt egy szót is szólnék, adja szavát, hogy senkit nem ér sem kellemetlenség, fájdalom, szégyen, szenvedés, sem gyalázat azért, amit mondani fogok. És ígérje meg, hogy megbocsát annak, akiről szólni kívánok, különben nem mondok egy szót sem.

A király nyomban a szavát adta, hiszen tudni kívánta, hogyan került oda a gyűrű és a csodaszép gyermek. Biztosította jószándéka felől a szenátort, és megígért mindent, amit az csak kért tőle. Amint a király szavát adta, a szenátor szava megeredt.

– Felséges uram – szólt –, ha nem tévedek, hét éve történt, nagybőjt idején, hogy kedvtelésből a Far partján vadásztam, mikor megláttam három szegény embert, ahogy eveztek föl a folyón. Hajójukhoz volt rögzítve egy bárka, abban pedig egy elegáns, szépen öltözött nemes hölgy volt, karjában a gyermekkel, akit az imént látott. Tudja meg, hogy ezt a gyönyörű, fényes gyűrűt viselte az ujján, s ezen kívül semmi értéke nem volt. Nagy szükségben találtam: fájdalomban, kínban és szenvedésben volt része. Gyakran kérdeztem, mi történt vele, de semmivel sem lehetett volna rábírní, hogy erőt vegyen magán, és elmesélje szenvedéseit. Megegett a szívem szerencsétlenségén, és a felebaráti szeretet nevében, mely oly kedves és fontos nekem, fizettem érte száz ezüstmárkát a halászoknak, kik magukkal hozták, hiszen egyedül találták. De mielőtt beleegyezett volna, hogy velem jön, tudja meg, jó uram, megesketett, hogy nem éri becstelenség. Mondta, hogy nem rendelkezik maga fölött, mert férjes asszony, szeretett urának hitvese, kinek hűséget fogadott. Inkább választaná a tűzhalált, mondta, minthogy ne tartsa meg szavát. Mivel nem volt, aki vigyázzon rá, én vettem pártfogásomba, és befogadtam házamba, ahol nem érte semmi kellemetlenség. Okos, jól nevelt és jóságos nemes hölgy, soha nem láttam hozzá fogható. Egy dolgon azonban igen elcsodálkoztam, jöllehet hét éve van itt: télen-nyáron egyszer sem nevetett, sem dalt nem énekelt, sem színes ruhákat nem öltött. Szünet nélkül sajnálkozik, siránkozik, emészti magát, élete kínok közt telik. Nem is tudtam meg, miért, egészen mostanáig – nem akarom tovább tagadni



–, mikor az imént megvallotta, hogy egy dologtól retteg, amiről nem beszélt még nekem: mikor hírül vittem neki a skót király érkezését, s hogy házamban száll meg, eszméletét veszve a földre rogyott. Ezen igen megdöbbsentem, nyomban fölsegítettem, s karjaimban tartottam, míg vissza nem tért eszmélete. Megkérdeztem tőle, mily bánat, mily fájdalom miatt ájult el. Azt válaszolta, mivel nem volt már miért elhallgatnia, hogy felséged országában élt hajdan, felséged mellett, ki sokáig nagy becsben tartotta, és hű társra talált benne. De aztán hazugoknak szavát követve, kiknek szava mindig álnok, felséged megparancsolta, hogy vessék tűzre. Isten azonban könyörülettel töltötte el azoknak a szívét, kiknek akaratuk ellenére a halálba kellett volna kísérniük királynéjukat, s a neki kijáró tisztelettel a tengerre tették. A Mindenható vezette idáig. A mi Urunk iránti szeretetből nagy becsben tartottam, hiszen jóságosnak és értelmesnek találtam. S hogy mindent megtudjon róla, hozzá kell tennem, ha felséged tényleg őt keresi, s felséged okozta neki a szenvedést, melyről nemrég mesélt e nemeshölgy: bal kézfeje hiányzik, olybá tűnik, levágták. Szerfölött kegyetlen lehetett az, ki miatt az a balszerencse érte, hogy elvesztette a fél kezét. Soha nem tudtam rávenni, hogy megossza velem szenvedésének és kezének történetét, csak a nevét árulta el. Nem tudom, hogy amit mondott igaz-e vagy sem, de Manekine-nek szólíttatta magát a tengeren érkezett nemeshölgy. Most már elmondtam, amit kérve kért, s nem tudok többet hozzáfűzni. Kérem azonban felségedet, hogy iránta táplált haragja csillapodjon, s bocsásson meg neki. Megígérte nekem, hogy e hölgynek nem kell tartania kegyelmedtől. S hitvány, ki adott szavát megszegi.

Mikor a király meghallotta ezt a történetet, nagy örömét lelte benne, és sajnálta hitvesét, amiért azt hiszi, hogy valaha is gyűlölte. Szíve úgy összeszorult, hogy annyi ideig nem tudta szóra nyitni száját, míg más emberfia hat nyíllövésnyi távolságra elgyalogolna. Könny szökött a szemébe: az öröm és sajnálat könnyeit hullatta, ami eltöltötte szívét. Amint képes volt rá, a szenátorhoz fordult, s még mielőtt az bármit tehetett volna, a lába elé omlott. A szenátor elszégyellte magát, s nem tudta mire vélni a király tettét.

– Felséges uram! – szólt. – Az Isten szerelmére! Mit csinál? Keljen

föl! Nem történt még királlyal olyan, hogy elveszítse önuralmát, és így megalázza magát, hogy térdre hulljon előttem.

Tüstént föl is segítette a földről.

– Kedves barátom! – válaszolt a király. – Ne vegye ezt rossz néven tőlem, hiszen olyan szívességet tett nekem, hogy nem tudnám megköszölni, még ha esztendeig segíteném is levenni a cipőjét. Mert kegyelmed által Isten a legszörnyűbb gyötrelemtől s kintől szabadít meg, melyet emberfia átélt, anélkül, hogy belehalt volna.

– Hogyan, felség? – kérdezte a szenátor.

– Elmondom hát rögvést – felelt a király.

Belekezdett tehát a történetbe, melyet éntőlem is hallottatok: miként árultatott el Manekine, hogyan vette nőül a király; hogyan találtak rá, s hogy annyira szerette, hogy igaz-hű szerelemből megtette királynéjának; elmesélte, hogyan ment Francia földre hírnevet és dicsőséget szerezni, hogyan szakította el tőle gyűlöletből hitvesét az anyakirályné, hogyan kereste-kutatta öt hét kínkeserves éven át. Mindent elmondott, mindent elmesélt: Manekine erényeit, jóságát és azt is, hogy milyen igaz szívvel szereti hitvesét, bár nem tudja, kicsoda és mi módon veszítette el fél kezét, sem hogy kinek a lánya és honnan származik – erről semmit sem tud. Mindent elmesélt a szenátornak, amit csak tudott, s az igen csak elképedt e hihetetlen történet hallatán.

– Ha tudomásom lett volna arról, felséges uram – szólt a szenátor –, hogy királynéval és királyfival osztom meg otthonom, Isten a tanúm, minden javamat följánlottam volna nekik! Ámde soha nem beszélt erről a hölgy, akit befogadtam, ez volt egyetlen vétke ellenem. Ha ezt tudtam volna, nem egyeztem volna bele, hogy ne úrnője legyen e háznak. De tudnia kell, szavamra mondom, hogy minden kívánságát teljesítettük, télen-nyáron. De ha már így hozta a szükség, máris indulok, s elmondom neki azt, ami boldoggá teheti szívét, s felséged elé vezetem öt. Ám ha most velem jönne, s Manekine meglátná felségedet, félő, hogy azon nyomban elájulna félelmében. Jobb is, ha előbb közlöm vele, miként ragadták el öt felségedtől, s miként kereste régóta kínok és gyötrelmek közepette.

Egyetértett vele a király, semmi ellenvetése nem volt a szenátor

javaslatával szemben. A nagyteremben maradt kísérőivel, kiknek arca még mindig sápatag volt a megpróbáltatásoktól. Hamarosan azonban olyan híreket kaptak, melyek felvidították szívüket. Hozzájuk fordulván uruk bejelentette nekik, hogy véget ért szenvedéseik sora. Úgy adta ezt elébük, ahogy az imént elmeséltem. Felettébb megörvendett mindegyikük, s nem gondoltak már gyötrelmeikre. Úrnőjüket is mielőbb látni kívánták, hisz már oly régóta vágytak erre. Annyira óhajtották ezt, hogy el sem hitték, igaz lehet. Bizonygatták, hogy csak saját szemüknek hisznek. E szókat váltották, és hallgatták a király elbeszélését, míg várták a nemes hölgyet.

A derék szenátor nem késlekedett, hanem örömmel az ifjú hölgyhöz sietett, aki még mindig sírt, és így szól hozzá:

– Manekine, felséges asszonyom, nem tudtam, hogy hét éven át királynő hordozta a kulcsaimat. Mivel a királyhoz eljutottak a hírek, már tudja, hogy kegyed itt van, ezentúl felesleges rejtőzködni. A király asszonyom iránti haragját feledi, és kegyesen színe elé várja, hogy beszéljen vele. Nem hinném, hogy bármiben is kegyed ellenére tenne.

És erre aztán elmesélte, ahogyan tőlem is hallhattátok, hogy a király hogyan lett figyelmes az ismerős gyűrűre, melyet egy gyermek vitt hozzá. Manekine addig észre sem vette, hogy eltűnt ujjáról az ékszer. Rápillantott a kezére, és valóban, a gyűrű nem volt ott. Csodálkozott, hogyan is vehették le az ujjáról, de nem foglalkozott ezzel sokáig, inkább a szenátort hallgatta, aki hites uráról mesélt neki. A szenátor beszámolt neki a fájdalomról, melyet a király átélt, míg kedvesét kereste oly sok tengeren és földön, és arról is, hogy hogyan veszítette el hitvesét. Töviről-hegyire mindenről beszámolt: hogy miként vetett tört neki az anyakirálynő, és hogy mennyire gyűlölte őt. A szenátor mindent elmondott és felfedett előtte, semmit sem hallgatva el abból, amit a királytól megtudott. Majd így szólt:

– A hírek, amelyeket hoztam, minden bizonnal vigaszul szolgálnak kegyednek!

Csak úgy repesett Manekine szíve az örömtől mindezek hallatán! Amikor megtudta, hogy ura mennyi szenvedést állt ki miatta, és hogy fondorlatos cselszövés miatt sújtotta őt a szerencsétlenség, melytől most

megszabadította őt a Teremtő, ne higgyétek, hogy tovább emésztette volna őt a bánat ezután! Minden fájdalom elillant, és öröm töltötte be a szívét azon nyomban, hiszen már semmi sem állt ennek útjában. Szép ruhát öltött: a szenátor leányainak a legkülönfélébb ruhái voltak, és a legszebbikbe öltöztették Manekine-t. Az iránta érzett szeretetből aztán ők is díszesebb viseletet vettek fel, hiszen felettébb örültek a tisztességnek, amely őt érte. Erre a szenátor kézen fogta Manekine-t, s kéz a kézben járultak a király elé, lányai pedig örvendezve követték őket a lépcsőn. Amikor leértek, beléptek a nagyterembe, ahol csak róluk folyt a szó. Amikor a király meglátta, hogy szíve hölgye érkezik felé, kiért keserű bánatban teltek napjai, Manekine pedig megpillantotta urát, aki oly sokat tett érte, igencsak bajos lett volna távol tartani őket egymástól! A király azon nyomban hitveséhez sietett, és száznál is több csókot hintett orcájára.

– Szerelmetes hitvesem! – mondta neki, mikor végre meg tudott volna szólalni.

Manekine ugyanennyire érzékenyült, és sokáig ölelték egymást, míg újra szóra tudták nyitni ajkukat. Ne higgyétek hát, hogy szívüket ne töltötte volna el öröm és meghatottság. Éppen ellenkezőleg! Olyan nagy örömet éreztek, amit szavakba sem tudnék foglalni. Alig tudtak betelni a csókokkal, de aztán újra megjött a szavuk, és így beszélgettek:

– Kedvesem – szólt Manekine-hez a király –, annyi hányattatás után végre megtaláltam kegyedet! Áldott legyen hát a Szent Szűz, akihez imádkoztam, és akinek hála, bolyongásom véget ért. Áldja meg Őt Fia, aki annyi szenvedésből és halálos veszedelemből kimentett, majd örömmel ajándékozott meg minket!

– Szerelmetes uram, így legyen! – válaszolta erre a királyné. – Áldott legyen az Ő neve, szálljon áldás a szenátorra, aki olyan jó volt hozzám, hogy házába fogadott és a gyalázatos sorstól megóvott, és legyenek áldottak az itt jelenlévő leányai: ők hét éven át társaim voltak, és felséged fiáról, akit most itt lát, olyan szeretettel gondoskodtak, hogy semmiben sem szenvedett hiányt. Annyi jót tettek ők velem és velem, hogy ha mégoly sokáig gondolkodhatnék rajta, akkor sem tudnám azt szavakba foglalni. Ha szeret engem, mutassa ki hát háláját felénk!

– Én is hálával tartozom e hölgyeknek jótéteményeikért, kedvesem, és ekképpen jutalmazom őket: mindkettőt férjhez adom, és akkora birtokot ajándékozok nekik, mint amilyen nagy és gazdag föld családjukból senkinek sem volt a birtokában.

Az apa igencsak örvendező szívvel mondott köszönetet ezért a királynak, a két leány pedig térden állva hálálkodott nagylelkűségéért. A király azonban, mivel bántotta az, hogy így lássa őket, feleségítette a hölgyeket. No és a király kíséretében lévőek? Soha életünkben nem voltak még ilyen boldogok és vígak. Még aznap reggel is szerencsétlenek és kétségbeesettnek érezték magukat, ám most, íme megtalálták, amit olyannyira kerestek s amire úgy vágytak! Teljes valójukat betöltötte őket az öröm. Az udvarnagy is olyan öröme derült, amelyet még soha sehol nem érzett.

Közben helyet foglalt a király, és maga mellé ültette azt is, kiról nem hitte volna, hogy valaha még maga mellett tudhatja. Így mesélték el egymásnak, hogy milyen gyötrelmeket álltak ki a hét esztendő leforgása alatt. Igen sok mondanivalójuk volt egymásnak, és alig várták, hogy megtudják, mi történt a másikkal. Manekine pedig addig faggatta a királyt, míg meg nem tudta tőle, hogy honnan a sok szenvedés: az anyakirálynő csalárdsága okozta ezt, aki most keserűen meglakol mindezért. Vacsoráig sem fogytak ki a szóból, oly szívesen hallgatták egymást. A szenátor pedig, ki igen figyelmes ember volt, Róma legelőkelőbb nagyurait hívta oda, annyit, hogy egészen megtelt velük a terem, de nem volt köztük hitvány egy sem. A király iránti hódolatból tette mindezt, akit uraként tisztelt. A király pedig igen hálás volt neki ezért, és ki is mutatta háláját. Nem is feledkezett meg ígérétééről, és a szenátor lányait férjhez adta, ahogyan majd megtudjátok, ha akad valaki, aki tovább mesél nektek. Visszatérek azonban a történetemhez: már vacsoraidő volt, és mindannyian kedvükre lakmároztak. Fényűző volt a vendéglátás: arany- és ezüstpálinkában szolgálták fel az étkeket. A király oly boldogan evett, mint hónapok óta egyszer sem. Manekine sem szomorkodott a vacsoraasztalnál. Amikor asztalt bontottak és kezét mostak, a római urak pedig hazatértek, az udvarnagy a királyhoz lépett. Ő, miközben szeretett hölgye ott ült mellette, gyermekét tartotta karjaiban, és halmozta el atyai csókjaival. Az udvarnagy

mindkettejükhöz szólva olyan tanácsot adott, mely igencsak hasznukra vált. Jót remélhet, ki a jót keresi! Halljátok hát, hogy miről is beszélt nekik a nemesúr:

– Skócia királya, felséged örök hálával tartozik Istennek, amiért visszaadta azt a boldogságot, amire vágyott, és nagy jószágában bánatát örömmé váltotta. Éppen ezért, drága felebarátom, olyat kell tennie, ami kedves az Úr előtt. Íme, nagyhét kezdetén vagyunk, amikor a mi Urunk kínok között szenvedett értünk, keresztre szegezték, és testét öt helyen sebezte vas. Ha Ő felséged óhaját meghallgatta, most felséged szíve sem lehet rest a bűnbánatra, hiszen áldás forrása az. Olyan szerelem köti össze felségeketek, amely ellen senkinek sem lehet ellenvetése, és, így hiszem, szívük szándéka ellen volt, hogy nem hálhattak együtt, hiszen ez nem is volt lehetséges. Mostantól azonban akkor hálanak együtt, amikor csak kedvük tartja. Mégis azt tanácsolom felségeiteknek, hogy várják meg Urunk szenvedésének végét, hogy ezért aztán Ő nagy kegyben részesítse felségeitek. Itt a nagycsütörtök, amikor mindenki feloldozást kap, aki őszintén megbánja bűneit, és meggyónja azokat. Ezen a napon itt, a városban lesz a pápa, hogy áldását ossza. Ha nincs ellenükre, legyünk ott mi is, hogy feloldozást nyerjünk bűneink alól. Hiszen borzasztó teher az, és jó megszabadulni attól, mi a lelket nyomja.

– Szerelmetes uram – fordult a királyhoz Manekine –, ne ellenezze, hogy azt tegyük, amit ez a nemesúr tanácsol nekünk, hiszen csak javunkat akarja.

A király pedig így válaszolt:

– Semmiképpen sem tartom ostobaságnak ezt a tanácsot, hiszen nagyon is az udvari érzület szerint való, szép gondolat. Úgy is illik, hogy lemondjunk e héten a testi örömeikről annak kedvéért, ki szenvedéseinket magára vette. Ezért cselekedjünk hát helyesen mindazért a jóért, amit ebből remélhetünk.

Így hát mindketten egyetértettek a tanáccsal, ami nagy örömmel töltötte el a szenátort. Közben beesteledett, lement már a nap. A király és a királyné egész héten külön ágyban aludtak. Ezenkívül más-hogy is sanyargatták testüket: a világ minden kincséért sem vettek volna finomgyolcsú alsóinget, és vezekelve, imádkozva, adakozással

és könnyek között töltötték napjaikat annak szerelméért, ki terheiket magára vette. Állhatatosnak bizonyultak, és nem is származott ebből semmi káruk. Így jött el nagycsüörtök napja, amikor is a pápa elé járultak.

Kettejüktől és nemeslelkű vendéglátójuktól azonban most búcsút kell vennem, mert mesém úgy kívánja, hogy Magyarhon királyáról szóljak, kiről oly sokáig hallgattam. Újra róla kell pedig beszélnem, ha azt akarom, hogy történetem végére érjek.

Az az igazság, hogy a király, aki olyan szégyenletességre és alantasságra vetemedett leányával szemben, hogy kínhalálra szánta őt, és amint korábban már hallottátok, haragjában parancsba is adta ezt, olyannyira eltévelyedett, hogy kerek hét esztendeig nem is támadt bűnbánat a lelkében. Akkor aztán gyötörni kezdte őt a lelkifurdalás, és nem tudta feledni, hogy micsoda gaztettet követett el igaztalanul lánya ellen. Attól kezdve, hogy felismerte bűnét, olyannyira emészteni kezdte őt ez a gondolat, hogy nem telt el úgy hét, hogy ne hullatott volna könnyeket a bűn miatt, mely lelkét beszennyezte.

Egy napon, mivel lelkiismerete nem hagyott nyugtot neki, magához hívatta udvarnagyát, akinek annakidején megparancsolta, hogy leányát máglyára vesse. A király panaszra fakadt előtte, ám ő kevésbé szánta urát, és meg is mondta neki, hogy soha emberfia nem cselekedett még akkora gonoszságot, hogy igazságtalanul ilyen szenvedésekkel sújtsa gyermekét, aki semmilyen bűnt nem követett el. Addig kísértette a királyt lánya emléke, hogy végül bűnbánatot tartott. Kis híján megszakadt a szíve nemegyszer, amikor rá gondolt. Úgy eluralkodott rajta a bánat, hogy gyűlölt mindent, amiye csak volt, és semmiben sem lelt vigaszt. Akkor az udvarnagy, aki örömmel látta, hogy ura megbánta bűneit, és hogy komolyan bánkódik, elmondta neki, hogy nem adta oly kegyetlen sorsra a királynéyt, mint ahogy az uralkodó parancsolta, és sem kínokat, sem mártírhálált nem kellett a leánynak elszenvednie, hanem tengerre bocsátotta őt, és el is mondta, milyen körülmények között. Ennek hallatán azonban a király nemigen derült fel.

– Mindenesetre jól tette – így a király –, hogy leányomat megkímélte a máglyahaláltól. Ám a tengerbe veszett, és most sirathatom őt, ki nem tért le a helyes útról, míg én eltévelyedtem. Ha nem kérem Isten

bocsánatát, tudom, lelkem elveszett. De ebbe nem nyugodhatok bele, elmegyek Rómába a pápához, hogy ezt a bűnömet meggyónjam neki, és penitenciát kérjek tőle. Bármily kint kelljen is elviselnem, bocsánatot kell nyernem tettemért, hiszen túl nagy bűnt követtem el. Ha Isten is úgy akarja, megbocsátja ezt nekem! Mert ez az, ami leginkább nyomasztja lelkemet...

– Felsőleges uram, – szólt erre az udvarnagy –, így megmentheti a lelkét. Nekem pedig, aki tengerre bocsátottam leányát, nem kevésbé keserű a szívem, és így felségeddel tartanék, hogy én is beszélhessek a pápával.

A király így helyeselt:

– Kedvemre való ez a beszéd, s ne késlekedjünk hát, hiszen hibát követ el az, aki tudván tudja bűnét, és mégis, akár ha csak egy percig is, a bűnben megmarad. Hét teljes esztendő telt el pedig az én bűnöm óta, nem késlekedhetem tovább. Udvarnagy uram, készíttesse elő hajóját az útra.

– Örömmel teszem, felség, egy percig sem veszteglünk tovább.

Azzal az udvarnagy távozott, hogy minél előbb felszereltesse a hajót. Amint a tengerpartra ért, lefoglalta a legjobb hajót, amelyet csak látott, és gyorsan előkészíttette az útra: borral és kétszersülttel pakoltatta meg, de a vízzel, élelemmel és húsfélékkel sem fukarkodott. Majd azon nyomban tudatta a királlyal, hogy hajója készen áll, csak be kell szállnia. A király pedig összehívatta a bárókat, hogy búcsút vegyen tőlük, és elmondta nekik, hogy miért megy Rómába. Néhányukat közülük magával hívott az útra, míg másokat azzal bízott meg, hogy a királyság ügyeit vigyék, míg ő vissza nem tér. A többieknek pedig meghagyta, hogy egyetértésben éljenek, amit szívesen meg is ígért nekik. Majd elbúcsúzott tőlük, és elindult. Az elválás pillanatában sűrűn hullott a könnye, és báróké is, akik igencsak szerették, még ha hibájául rótták is fel, amit lánya ellen elkövetett, és ami miatt erre az útra kellett vállalkoznia. Sokáig gyűlöletes volt emiatt az egész ország szemében, de látták, hogy most igazán megbánta tettét. Ezért is indult Rómába, hogy penitenciát kérjen, és lelkét megszabadítsa ettől a teherrel. Kérte a főurakat, hogy bocsássanak meg neki, és az igaz Istenhez imádkozzanak érte, amit jó szívvel meg is tettek.



Ekként indult útnak a király, mindenki örömeire. Harminc nemesúr tartott vele, gazdag földesurak és a Magyar Királyság udvarnagya, aki semmiképpen sem akart otthon maradni. Bárkák vitték őket a hajóig, melyről nem hiányzott sem vitorla, sem árboc. A hajósok pedig gyorsan felvonták a vitorlákat, hogy sebesen szelhesse hajójuk a tengert. A szél, amellyel gyorsan haladtak, csak úgy dagasztotta a vitorlákat! Úgy hajóztak a szél és a csillagok járását követve, hogy három hét alatt el is érték a Fart, ahol partra szálltak. Halljátok pedig, mily csoda történt, hogyan gondoskodik Isten övéiről, akik kérni sem mernének ilyesmit Tőle. Pedig szívünkkel az ő szeretetét, kegyelmét és barátságát kellene keresnünk, hisz Ő maga az irgalom teljessége. Nem hiába mondják, hogy ki jó urat szolgál, annak fáradozása nem vész kárba. Manekine pedig Istent szolgálta és az Ő szent anyját. Minden dolgában rájuk hagyatkozott, ezért is gyógyult be sebe. Mert éppen nagybőjt idején, a böjti napok végén talált rá Skócia királya arra, akiért annyi megpróbáltatást kellett kiállnia, akit hét évig keresett, akiért annyit szenvedett, majd kit meg is talált Rómában a derék nemesúr házában, éppen virágvasárnapon, amikor sokhelyütt szentelt barkaágakkal díszítik a keresztet. Miként hallottátok, nagy örömet hozott nekik az a nap! Aztán jött a nagyhét, Urunk szenvedésének hete, mely az ő testüknek is szenvedést hozott a penitencia miatt, amelyet a viszontlátás felett érzett örömiükben vállaltak magukra.

Magyarhon királya is megérkezett Róma gazdag városába, még hozzá éppen egy keddi napon. Szolgái egy szép és jól berendezett házat foglaltak le számára a városban, fényűző lakhely volt, mint amilyen egy ilyen előkelő emberhez illik! Vendégfogadó ugyanis alig akadt Rómában ez idő tájt. A király szállása azonban nem abban az utcában volt, ahol leányát megpillanthatta volna, akiről viszont nem gondolta, hogy még életben van. Magához hívatta a házigazdát, hogy megtudakolja tőle, a városban van-e a pápa, akihez jött.

– De igazat szóljon, kegyelmed – így a király.

Vendéglátója vonakodás nélkül az igazat, mégpedig ezt válaszolta néki:

– Felséges uram, Orbán pápa, kiről a sok jó alapján, melyet benne látunk, hisszük, hogy minden bűntől mentes, sok léleknek üdvösséget

hozó szent áldását éppen nagycsütörtök napján osztja. Akkor feloldozást nyernek mindahányan, akik elébe járulnak, bűneiket meggyónják és bűnbánatot tanúsítanak. Ha ott lesz akkor a tömegben, sokak bűnvallomását hallhatja majd, mert mindenki hangosan sorolja el bűneit, melyeket elkövetett. Aztán megbocsátást nyer minden vétjük, amit aznap meggyónnak.

Midőn a király ezt meghallotta, köszönetet mondott a házigazdának, és úgy döntött, ő maga is elmegy a pápa elé, és megvallja neki a bűnt, mely a szívet nyomja. Eljött az éj, lement a nap. A király nyugovóra tért másnapig, akkor pedig kora reggel felkelt. Egész napját Rómában töltötte harmadnapig, amikor napkelte után a rómaiak a Szent Péter-bazilika felé indultak. Minden évben így tettek, felkeresték a pápát a templomban, és minden nagycsütörtökön, a Szent Péter-bazilikában feloldozást nyertek. Így, szokásuk szerint, most is odamentek, hogy a pápa elé járuljanak. A király, Magyarhon ura, bűntudattól hajtva oda tartott maga is, az udvarnaggal és többi kísérijével együtt. A király díszes kísérettel érkezett: harminc lovag, legűbb vazallusai, akiket Magyarhonból magával hozott, tartott véle most is, egészen a Szent Péter-bazilikáig, ahol a pápa volt.

Skócia ura hasonlóképpen oda tartott, Manekine-nel az oldalán, akit tiszta szerelemmel szeretett. A derék szenátor is ott volt mellettük. Leányai sem maradtak otthon, hanem Manekine-nel mentek, akit már rég szívébe zártak, és most is ugyanúgy szerettek. A skót udvarnag sem akart hiányozni onnan, és társaival együtt ő is elment az áldásosztásra, illendően és szép rendben követve urukat, a királyt. Az udvarnag nagy örömmel hordozta Jehan-t, fiatal urát, olyan közel a királyhoz, hogy az lássa a gyermeket, hisz oly nagy öröme telt abban, ha láthatta őt. Anyira szeretete fiát a király, hogy az szóval el nem mondható, de az anya sem kevésbé vette őt körül szeretetével. Ez a gyermek volt az ő kincsük, örömük és szenvedéseik jutalma. Így jutottak el a templomig, ahol Orbán pápa volt, vele pedig megszámlálhatatlanul sok római. Nem is próbálom számba venni őket, annyi azonban biztos, hogy a templom megtelt a sok emberrel, pedig hatalmas volt és tágas. Amikor az emberek összegyűltek és mindenfelől odasereglettek, a pápa szentbeszédet tartott, és Istenről szólt hozzájuk,

szépen elbeszélve, hogy milyen kínokat állt ki az Úr azon a héten. Amikor a szentbeszéd végére ért, elmondta nekik, hogy a búcsút azok nyerhetik el, akik meggyónják és őszintén bánják rossztetteiket.

– És ha lenne itt bárki, akit súlyos teher nyomaszt, penitenciaként azt róvom ki rá, hogy itt mindenki előtt vallja meg vétkét, majd feloldozom őt, ahogy kell.

Ahogy ezt meghallotta Magyarhon királya, nem késlekedett cseppet sem. Felkelt ültéből, hiszen bűn terhelte lelkét. Minden római elhallgatott, nem mozdult senki sem, és azt figyelték, hogy mit mond az, aki felállt előttük. S a király belefogott bűnvallomásába a rengeteg ember előtt:

– Istenemre! – kezdte –, jól hallgassa meg szavaimat Szentatyám, és arra kérem, adjon nekem penitenciát bűnöm szerint. Mert egy olyan vétket vallok meg Szentatyámnak, ami miatt nagy bánat emészti a szívem. Régen történt... Igen szép és erényes asszony volt a hitvesem, tíz kerek esztendőn át voltunk házasok, ám egyetlen gyermekünk született csak, egy leány, aki azonban szebb volt, mint bármely hajadon vagy asszony, aki valaha élt. Joie-nak neveztük el. Édesanyja azonban a gyermek születése után már nem sokáig élt. Még mielőtt kilehelte volna a lelkét, megígérttem néki, hogy nem fogok újraházasodni, hacsak nem lelek olyan asszonyra, ki az ő szakasztott mása lenne. Ezzel távozott ebből a világból. Halála után hosszú idő telt el anélkül, hogy házasságra gondoltam volna. Ám akkor a körülöttem lévő nemesurak unszolni kezdtek, hogy keressék magamnak új feleséget, és azt mondogatták, hogy hibát követek el, ha nem hallgatok rájuk, nem házasodom meg, hogy fiúörököszt hagyjak magam után, aki aztán királyuk lehetne. Addig beszéltek nekem így, mígnem azt mondtam nekik, hogy ha bármely királyságban olyan leányra akadnak, ki hasonlít első hitvesemre, akkor szívesen feleségül veszem, hogy eleget tegyek kívánságuknak. Így aztán mindenütt egy ilyen leányt kerestek. Számtalan földet bejártak, de sehol sem találták meg volt hitvesem hasonmását. Amikor a nemesurak ezt meghallották, nagyon elbúsultak és szána-koztak emiatt, mígnem egy nap észrevették leányomat, és ahogy nézték, úgy látták, hogy megszólalásig hasonlít édesanyjára, csak éppen fiatalabb nála. Egész Magyarhon hercegei, grófjai és bárói elküldték

hozzám a püspököket, prelátusokat, de még érsekeket is, akik egy esztelenségről prédikáltak nekem: azt akarták ugyanis, hogy leányomat, Joïe-t vegyem nőül. Amikor ezt meghallottam, nagy örültségnek tartottam, és a főpapok közül a legbölcsebbet is félkegyelműnek véltem. Ők azonban annyira ragaszkodtak elképzelésükhöz, hogy azt hajtogatták, én vagyok bolond, ha tanácsukat meg nem fogadom, hisz azt mondtam, olyan asszonyt akarok, ki az anyának hasonmása. Ha mégannyira rettenetes is, amit meg kell tennem, azzal nyugtatgattak, hogy magukra veszik bűnöm terhét, és hogy így semmiféle foltot nem ejtek lelkemen. Azt is mondták, hogy beszélni fognak erről Szentatyámmal, és így elrendezik ezt a dolgot. Erre haladékat kértem tőlük, hogy eldöntsem, kövessem-e tanácsukat vagy sem. Gyertyaszentelőig kaptam gondolkodási időt. De ahogy közeledett ez a nap, olyan esztelen vágy fogott el, hogy már náluk is jobban akartam e nászt. Annyira úrrá lett rajtam ez az örület, hogy végül már a leányomnak is bevallottam a dolgot. Ám ő, aki kortársai közül a legszebb és a legbölcsebb volt, akit csak ismerhettünk, azt felelte nekem, hogy a világért nem tenne ilyet, előbb hagyná, hogy lángok martalékává legyen teste. Magamból kikelve hagytam ott, de előtte még biztosítottam arról, hogy így fogok tenni, és nincs, amiért változtatnék döntésemem. Így telt el a haladék, melyet az ország nemesuraitól kértem. Gyertyaszentelőkor vissza is tértek, és kérték, hogy tegyem meg, amit valójában akartam is. Azon nyomban bele is egyeztem abba, amire olyannyira vágytam. Legott a leányoméért küldtettem, hogy csatlakozzon hozzánk. Négy gróf ment érte, és élém vezették a kétségbeesett leányt, akinek sűrű könnyek áztatták az arcát. Amikor egy püspök elmagyarázta neki, hogy mit szeretnénk tőle, akkor azt a választ adta, hogy nem méltó arra, hogy király hitvese és királyné legyen, hiszen hiányzik egy végtagja. Azzal egy kendőt oldott le bal karjáról, mely úgy vérzett, hogy annál jobban már nem is vérezhetett volna! Attól való félelmében ugyanis, hogy feleségül veszem, levágta a kézfejét. Azon nyomban szertefoszlottak reményeim, és olyan haragra gerjedtem, hogy majd' elveszítettem a józan eszem. Leányom iránt sem sajnálatot, sem könyörületet nem éreztem. Udvarnagyonnak, akit most mellettem lát Szentatyám, azt parancsoltam, hogy fogják el a lányt, és vessék máglyára. Ő nem mert

ellentmondani nekem, és akár helyeselte a dolgot, akár ellenezte, elfogta a leányom. Azonban olyan szájalom fogta el iránta, hogy – amint erről később beszámolt nekem – nem akarta, hogy ilyen igazságtalanul ily szörnyű halált haljon, ezért az éj leple alatt egy árbo, vitorla és kormány nélküli bárkában tengerre bocsátotta, majd hatalmas tüzet gyújtatott, az ország lakóinak nagy fájdalmára. (Hiszen azt hitték, a leányom, Joie válik ott a lángok martalékává, ahogyan én magam is gondoltam sokáig.) De ez nem vigasztal engem, hiszen tudnivaló, hogy leányom a tengerbe veszett, és ezért nyomorultnak mondhatom magam. Mert ok nélkül és igazságtalanul, azért, mert a helyes utat járta, adtam halálra leányomat, kit Isten szépséggel, jóssággal, okossággal és őszinteséggel áldott meg, és aki annyira tartott attól, hogy bünt kövessen el, hogy inkább megcsonkította magát. Én pedig halálra szántam őt! Szentatyám, bűnbánó lélekkel állok itt, meggyónom a rosszat, amit tettem, és kérem, hogy Szentatyám rójon ki rám penitenciát, hogy megszabadulhasson lelkem ettől a tehetől.

Amint Joie meghallotta atyját, azon nyomban felállt. Mielőtt a pápa megszólalhatott volna, vagy bármilyen tanácsot adhatott volna a királynak, Joie hozzá sietett, utat törve magának sokaságban. Örömtől és meghatottságtól hajtva indult atyja felé, mert nagyon vágyott rá, hogy beszéljen vele. Ezt látva, Skócia királya igencsak elcsodálkozott, akárcsak a többiek, akik ismerték hitvesét, és nem látták soha azelőtt, hogy kíséret nélkül menne bárhová: figyelték hát, mi a szándéka. Ő pedig egyenesen atyjához sietett, aki a pápa közelében állt. Amikor már a közelébe ért, megölelte és így szólt hozzá:

– Édes-kedves apám, Magyarhon királya, én a leánya vagyok, Joie, aki felségedtől született, akit igazságtalanul halálra adott, akit egy árbo és vitorla nélküli bárkába tettek, ami miatt lelkifurdalás gyöttri felségedet. Ne bánkódjék hát tovább, mert megtalálta leányát, kit Isten számtalan bajból kimenekített.

Mikor ezt meghallotta, a magyar király így válaszolt:

– Kedves gyermekem, bajos lenne elhinni, hogy ez igaz lehet! Istenemre mondom, bármennyire is szeretnék, aligha tudok hinni a szavának. Az asszonyok igencsak hasonlítanak egymásra, s így nem tudhatom, nem úz-e csúfot belőlem kegyed. Márpedig csak akkor

hihetem el, amit mond, ha szememmel láthatom a megcsonkított kart, mely ráadásul miattam, nagy fájdalom árán lett megcsonkítva.

– Felséges uram – így Manekine –, márpedig akkor nem leszek többé ismeretlen felséged előtt. Íme a megcsonkított karom, amelyről levágtam a kézfejet. Eme bizonyíték láttán hinnie kell abban, hogy igazat mondtam. Tudja meg, én vagyok Joie, akinek halálhírére oly sokan döbbenettel fogadták.

Nem kételkedett immár a király Manekine szavában, és letérdelt előtte. Hamarosan könnyek áztatták arcát megindultságában.

– Szép leányom – szólt a király –, teljes szívemből esedezem, hogy bocsássa meg ama gaztettet és igazságtalanságot, amellyel kegyedet, szörnyű önteltségemben és teljes tébolyomban, halálra adtam. Bocsánatát kérem, azért könyörgök, másképpen nem nyerhetek feloldozást.

Joie erre felségítette atyját, mert bánkódott, hogy térden állva látja.

– Felséges uram – szólt atyjához –, nem helyes, hogy bocsánatért esedezve térden áll az előtt, akit nemzett. Ahogy kérte, megbocsátok, és adjunk hálát Istennek, aki idevezette felségedet hozzánk, hogy tettéért bocsánatot nyerjen. Szíves-örömet megbocsátok felségednek.

Azzal orcán csókolták egymást.

Skócia királya pedig megtudta, amiről mit sem sejtett addig: hitvese király leánya, és éppen atyja miatt kellett elhagynia hazáját; atyja miatt, akinek keserű elégtételt kellett elszenvednie tettéért. És hallotta azt is, amiről addig szintén nem tudott, hogy hitvese, csak hogy a szörnyű szándékot meghiúsítsa, saját maga döntött úgy, hogy levágja a kezét. Ez inkább megnyugtatta, mert ha voltak is kételyei korábban, Isten azokat ott, azon nyomban szertefoszlatta. Ujjongó örömmel állt fel, az emberek pedig félrehúzódtak, hogy hitvese atyjához engedjék:

– Isten hozta, felség. Az Úr adja kegyelmét, hogy leánya hites uraként kedves legyen felséged előtt. Mert a felséged veje vagyok, bár erről eddig nem volt tudomásom. Bizony, nem bánkódtam volna akkor sem, ha ezt már korábban megtudom!

Mire Magyarhon királya így felelt:

– Kegyelmes uram, áldja meg az Úr Jézus, de kérem, magyarázza el, miről beszél. Ha kegyelmed valóban a vöm, nem lehet alacsonyrangú, mert leányom hamarosan két királyság királynője lesz: atyja révén

Magyarhoné, édesanyja ágán pedig Örményországé. Ilyen asszonynak csak az lehet párja, ki maga is nagy hatalommal bír. Annyira vágyom rá, hogy meghallgassam leányom történetét, azt, hogy hogyan óvta meg őt Isten, hogy az szóval el nem mondható, és nincs az az írődeák, aki le tudná írni!

Erre Skócia királya elmesélte néki, hogy hogyan érkezett Joie Skóciába, városbírája hogyan vezette hozzá a leányt, akit aztán udvarában tartott, és anyja mellé rendelt. Beszámolt aztán arról is, hogyan lobbán szerelemre a leány iránt, és hogy az hogyan viselte magát, és őrizte meg titkát úgy, hogy egészen addig nem is ismerte hitvese nevét. Éppen ezért a Manekine néven szólította őt, hiszen csonka volt a keze. Elmesélte, hogy annyira szerette a leányt, hogy feleségül is vette, és azt is, hogy hogyan ülték meg a menyegzőt; hogy mennyire gyűlölte azonban hitvesét anyja, és hogy aztán hogyan vetett menyének az anyós tört; hogyan ment Francia földre, hogyan hagyta otthon várandós hitvesét, hogyan született meg gyermekük, hogyan írták meg és pecsételték le a levelet, melyet tanácsosai akartak Francia földre küldeni, és hogyan történt az ostoba hírnök útja, aki nem éppen bölcsen járt el; hogy miként ment s jött, és aztán bolondnak tetette magát, amikor a csalárdságra fény derült; a csalárdságra, melyet a gonosz asszony forralt ki, és így a levélcserék okán igazságtalanul száműzték az ifjú anyát: a veszélyes tengerre bocsátották a kiseddel együtt, míg nem Rómába nem érkezett, ahol egy nemeslelkű úr házába fogadta, és hogyan gondoskodott a gyerekekről. Majd röviden azt is elmesélte neki, hogy miként töltött ott Joie hét esztendő, anélkül, hogy jótévői bármit tudtak volna a származásáról. A király nem hallgatta el bánatát sem, amit akkor érzett, amikor Francia földről, a lovagi tornáról hazatérve a cseppet sem örömteli eseményeknek hírére vette, és hogy anyját börtöntoronyba záratta, és hogy a hét év alatt hogyan vállalt hitveséért annyi szenvedést, veszélyt és gyötrelmet. Elmondta, hogy hogyan talált rá aztán hitvesére Rómában, a nemesúr házában, és hogy az hogyan igyekezett, hogy ne hogy ártson neki, és hogy hogyan vette észre, fiának köszönhetően, a gyűrűt, és hogy hogyan üzte ki lelkéből a bánatot a szenátor beszámolója, hogy bocsátott Joie rendelkezésére ékes ruhákat, majd hogy hogyan vezette őt elébe, alig négy napja,

és hogy hogyan találtak örömmel egymásra, olyannyira, hogy egyszeriben elfelejtették az elszenvedett gyötrelmeket. Apróra elmondott mindent a királynak. A derék szenátor pedig karjában hozta a gyermeket, és a nagyapának nyújtotta, e szavakkal:

– Felség, íme a gyermek, aki már kicsiny korában veszélynek lett kitéve, de Isten az én oltalmam alá helyezte, én pedig mit sem törődtem azzal, hogy anyja keze csonka. Felséged leányának gyermeke ez, aki iránt Isten jóságos volt.

Magyarhon királya a gyermekre nézett, és a karjába vette: csókolgatta és örvendezett, örömmel és vígassággal telt el lelke.

Amikor megtudta, hogy Isten hogyan óvta meg gyermekét a haláltól, és hogy hatalmas királyság urát adta néki férjül, és meghallotta, hogy mi mindent kellett elszenvednie az ifjúnak ezért a szerelemért, hogy hogyan gyászolta meg elvesztését, és mennyire boldog volt, mikor aztán viszontláthatta, és hogy egészen addig a napig semmit sem tudott arról, hogy hitvese kinek a leánya, sem pedig azt, hogy miért csonkította meg kezét, amiért azonban soha nem viseltetett iránta rossz szívvvel, nagyon elámult, mert soha ilyet még nem hallott. Örömeiben azt sem tudta, mit mondhatna, vagy hogy melyikőjüknek mondjon inkább köszönetet, a királynak-e vagy szenátorának. Mindkettő oly sok jót tett véle, hogy azon nyomban letérdelt volna előttük, ha Skócia királya ezt hagyta volna, és nem öleli őt meg. Ott aztán úgy összeölelkeztek-összecsókolódtak, örvendeztek egymásnak, ahogy soha senki nem örülhetett még. Olyan szép volt ez az egymásratalálás, hogy méltán meg kell őrizni az emlékét. Mert, ahogy a mese mondja, sem korábban, sem később nem volt példa hasonló esetre. Amíg a királyok szót váltottak egymással, az udvarnagyk is orcán csókolgatták egymást. Kétszer, hasonló körülmények között bocsátották tengerre úrnőjüket, de most végül mindketten viszontlátták őt. Mindegyikőjüknek igen kedvére volt az, amit társától hallott. Ami pedig a többi lovagot illeti, akik itt-ott csoportokban álltak, jó szívvvel csókot váltottak ők is hűbéruraik kedvéért, akik ott találkoztak és örvendeztek egymásnak, barátoknak és jó társnak nevezve egymást.

A pápa pedig, aki hallotta ezt a beszámolót, és látta, ahogy a királyok, mindketten nagyhatalmú uralkodók, ott barátságot kötöttek, és



hallotta azt is, hogy mindez hogyan történhetett, jobbával keresztet vetett, mert csodának tartotta ezt, és igencsak elámult azon, hogy annyi szerencsétlenség végül boldogsághoz vezetett. Azt látta ugyanis, hogy a gyászoló szívek egy szempillantás alatt békére letek: az egyiké azért, mert elveszettek hitt leányát viszontlátta, méghozzá egy hatalmas királyság első asszonyaként; a másiké pedig azért, mert meglelte hitvesét, kit árulás szakított el tőle, ami miatt oly hosszú időn át emésztette őt a bánat. Ott látta az udvarnagyokat is, akik sokat gyöttrődtek úrhölgyük miatt, azért, hogy tengerre kellett bocsátaniuk őt, és a szenátort, aki istenszerető ember volt, s gondot viselt anyára és gyermekére, anélkül, hogy tudta volna, kiket fogad házába. Hamarosan pedig azt látta, hogy a leginkább kétségbeesettek örvendezni kezdenek, és mindenkinek a lelkéből elillan a bánat és a félelem. Tudta jól: az Úr maga jött közéjük, máskülönben soha nem történhetett volna ez. Hangosan kezdte dicsőíteni Istent, a rómaiak pedig mind egy szálig, akik a templomban voltak és látták ezt a csodát, követték példáját. Sokan közülük keresztet vetettek, sokan hálát adtak Istennek, és számtalan római olyan boldog volt, hogy örömkönnyekeket hullatott.

Miközben ők így örvendeztek és ünnepeltek, mint ahogy most elmeséltem, két pap a tiszta vizű kúthoz ment, mely a templomhoz meglehetősen közel volt. A papok, akik odamentek, vittek magukkal egy nagy ezüstvödört, melyet meg akartak tölteni vízzel, hogy feltöltsék a templom keresztelőmedencéjét. Mert abban az időben az a szokás járta, hogy a pápa nagycsütörtökön, miután azokat, akik meggyóntak, feloldozta bűneik alól, ott, ahol éppen volt, megáldotta a keresztelőmedencét. Ezért fáradoztak a papok azzal, hogy vizet hozzanak a kútról. Hogy vízhez jussanak, térdre ereszkedtek, megmerítették vödriüket, és amikor úgy látták, hogy az egészen megtelt, egy kezét vettek észre a vízben. Visszaöntötték hát a vizet, és újra megmerítették a vödört, amely egészen megtelt tiszta vízzel. Ám a kéz újra ott volt csebrükben, akár akarták, akár nem! Megint csak visszaöntötték a vizet. Háromszor vagy négyszer ürítették ki a vödört, abban bízva, hogy egyszer csak a kéz már nem lesz ott a merített vízben. De hiába minden, mert újra visszakerült a vödörbe. A papok, akik igencsak elcsodálóztak ezen, meghányták-vetették maguk közt a dolgot, hogy mitévők is

legyenek most már a kézzel: magukkal vigyék-e vagy csak elmondják a pápának a dolgot. Utóbbi mellett döntöttek végül, és futva mentek vissza a bazilikába. A kezét pedig ott hagyták a vízben, mellette pedig a vödört. (Nem tartottak attól, hogy bárki elvinné, mert a kutat magas falak zárták körül.) Késlekedés nélkül nekiiramodtak hát a papok, meg sem álltak, meg sem pihentek, míg a pápa elé nem értek. Akkor így szóltak hozzá:

– Szentatyánk, ahogy szoktuk, ketten a bazilika melletti kúthoz mentünk, ahol, Szent Péterre, nagy csodát láttunk. Nem tudtuk ugyanis anélkül megtölteni vödürünket, hogy egy kéz ne sodródott volna mindig bele. Négyszer vettük ki onnan, négyszer került vissza, és végül felhagytunk a próbálkozással. Máshogy semmiképpen sem juthatunk vízhez, csak a kézzel együtt. Mondja meg hát, Szentatyánk, mitévők legyünk.

A pápa tüstént azt válaszolta, hogy azon nyomban menjenek vissza a kézéért és a teli vödöréért:

– Térüljetek-forduljatok, és hozzátok ide nekem hamar azt a kezét!

A papok így is tettek: gyorsan visszamentek, megmerítették a vödört, majd felhúzták, és látták is, hogy a kéz ott úszik a vízen. Sietve visszatértek a pápához, s megdöntötték előtte a vödört, hogy láthassa a kezét. Igencsak elámult a pápa, mikor azt látta, hogy a kéz fehér és egészséges színű: ha abban a pillanatban vágták volna le, akkor sem lehetett volna ilyen ép és élettel. A pápának rögtön felderült a szíve, mert arra gondolt, hogy így akarja megmutatni Isten, hogy azt, aki szívében Őt szolgálja, nem hagyja kárt vallani.

A két királyt, akik között még mindig váratlan találkozásukról folyt a szó, a jó Joie királynét, aki miatt mindketten örvendeztek, mindkét udvarnagyot, a velük lévő főurakat, a szenátort és a rómaiakat, mindmind arra kérte a pápa, hogy üljenek le, és csendben hallgassák, míg beszél. Erre el is csendesedtek mindahányan, hamar elült minden zaj. A pápa pedig belefogott, hogy beszéljen arról, amire fel akarta nyitni szemüket.

– Figyelmezzetek hát, nemesurak, hatalmasak, kisebbek és egészen alacsonyrangúak mind! Tudjátok meg, mily isteni csoda történt itt ma! Nézzétek e nemes hölgyet itt, ki Istenért annyi szenvedést állt ki, ki

testét oly jellel jelölte meg, hogy a keze fejét levágta. Mint hallottátok, ennek már kilenc esztendeje, és még azután is sokáig számkivettség volt a része. Így teszi próbára övéit az Úr! De ő megmaradt a helyes úton, és így most biztos révbe ért: hitvesét és atyját, aki bocsánatát kérte a nagy gonosztettért, amit hajdan ellene igaztalanul elkövetett, most meglelte. Úgy hiszem azonban, hogy Isten nem elégszik meg ennyivel, hanem még sokkal többel fogja őt megajándékozni. A két pap ugyanis, akik az imént a kútra mentek, hogy megtöltsék a keresztelőmedencét, minden érthető ok nélkül képtelenek voltak úgy megtölteni a vödruköt, hogy a kéz, amit itt látok, ne sodródjon bele a vizükbe. Tudjátok meg hát, hogy nem ok nélkül történt ez így! Ha Urunknak úgy tetszett, hogy ilyen tisztességben részeltesse gyermekét, hogy az elvesztett tagját most viszontláthatja, akkor ez azért történik, hogy mindenki észbe vegye, jó ilyen urat szolgálni és ezzel jóindulatát kiérdemelni. Éppen ezért kérek titeket, imádkozzatok mind térden állva Szűz Máriához, hogy járjon közbe érettünk irgalmas szívű fiánál. Mondjátok csak el az Ave Mariát, egyebet nem is kell tennetek.

Amint hallották a pápa beszédét, úgy tettek, ahogy mondta: a két király is könyörgött Szűz Máriához, kérve, hogy ne feledkezzék meg arról, ki Őt mindig buzgón dicsőítette, szolgáltatta és tisztelte. Joie, akiért könyörögtek, úgyszintén szíve mélyéről fohászkodott hozzá. A jó pápa, még mielőtt megérintette volna a kezét, ezt meg kell említenem, feloldozta őket bűneik alól, ahogy ez már azon a napon szokásos volt. Majd megfogta a kezét és alázatosan tartotta szent ujjai között, melyekkel a misében a szent ostyát is felmutatja. Aztán a királynét hívta, kit a két király hozzá is vezetett. A pápa erre megfogta balját, ahol valaha a kéz volt, nézte a csonkot, melynek sebe már egészen behegedt és bőr borította. Emberi számítás szerint a királyné soha nem nyerhette volna vissza testi épségét, azonban Isten, ki jól ismer-te szíve szándékát, mindent, amit elveszített, vissza akart adni néki. Amint a kéz hozzáért a csonkhoz, ahonnan vétetett, Isten, ki jobb orvos, mint a természet, visszaforrasztotta azt. Már attól a perctől kezdve teljesen ép volt a karja, sem tapasz, sem kötés nem kellett rá, hiszen Isten gyorsan munkálkodik. Éppen olyan erős, ügyes, szép és hajlékony volt Joie keze, mint azon napon, amikor elveszítette, amikor

megcsonkította magát: Isten teljesen ugyanolyannak adta vissza kezét. Majd hang hallatszott az égből, mely a pápához szólt, de olyan hangosan, hogy mindkét király, Joie és egész kíséretük jól hallották, hogy mit mond, és megilletődött csendben hallgatták:

– Orbán – hangzott a mennyei szózat –, halld és ne késlekedj, azt tenni, amit Jézus parancsol neked. Azt parancsolja ugyanis néked, hogy miután itt bemutattad a szentmisét, hagyd el a templomot, és irányíts lépteid a kúthoz, ahol a kézre rátaláltak, melyet Isten épen megőrzött annak, akinek oly sokáig volt része hányattatásokban. Amikor megérkezel a kúthoz, egy nagy halat találsz majd abban: fogasd ki a halat, és szemed láttára nyissák fel a gyomrát. Ott ugyanis, ahol annyi télen és nyáron keresztül volt a kéz, egy kesztyűre emlékeztető nyomot találsz majd. Ott őrizte meg ugyanis Szűz Mária szeretett gyermekének kezét. Méltán örülhetsz majd ennek, mert igen szép relikvia ez. A hal a Faron úszott fel, Isten pedig egy búvópatak vizén egészen idáig hozta. Ő akarta, hogy ez így történjék, Magasságos nevének dicsőségére. A hal pedig, nevére nézve, tokhal. A két királyt tartsd magad mellett, és veled együtt legyenek a kútnál. Ami pedig Joie-t illeti, tudja meg, hogy mostantól fogva már öröm lakozik majd a szívében, csak úgy mint azokéban, akik szeretettel fordultak felé.

Ezzel a hang elhallgatott.

Azok, akik hallották, egészen elámultak ezen a csodán, és kegyes szívvel adtak hálát érte Istennek. A pápa is dicsőítette Istent ezért a kinyilatkoztatásért és a szép csodatettért. Majd a zsolozsma éneklésébe fogott, és mindenki buzgón és odaadó szívvel énekelte vele végig az imát. A két király és egész kísérete imát mondott, hisz mély hálát éreztek Isten iránt mindazért a jóért, amit velük tett.

Miután elmondták a zsolozsmát, a pápa kivonult a templomból, és a Te Deumot énekelve valamennyien a kúthoz mentek. Látták is benne a halat, mely csodálatraméltóan nagyra nőtt. A pápa kiemeltette a vízből, és a fűre tetette. Ott aztán nyomban, mindenki szeme láttára megölték, majd felvágták a hasát. Alighogy kettényílt az állat gyomra, mindahányan olyan jó és finom illatot éreztek, hogy mindenkinek édes érzésekkel telt el a szíve. A pápa, akinek szép és tiszta volt a keze, erre fogta a halat, melynek gyomrában valóban ott látta a nyomát annak,

hogy a kéz ott feküdt. Ez a hal gyomrában lévő rejtek oly mesterien volt kimunkálva, hogy senki sem tudta volna megmondani, hogy mi-ből van, sem pedig azt, miként kerülhetett oda. De igen finom illatot árasztott magából, és ragyogó színekben pompázott. Visszatértek a kútról a Szent Péter-bazilikába, ünnepi külsőségek közepette vonulva a relikviával. (Még most is lehet látni Rómában, hacsak bűneink miatt nem veszejtettük el!) Akadtak elegen, hogy a halat megfogják, és a konyhára vigyék.

Miután a pápa elvégezte mindazt, amit a relikviával tennie kellett, levette a miseruhát, s miként a hang parancsolta, magával vitte a legnagyobb palotájába a két királyt, Joie-t – akinek oly végtelen nagy örömet szerzett –, a szenátort két leányával, az udvarnagykot pedig egész kíséretükkel együtt. Az irántuk való szeretetből pedig annyi sok rómaid is magához hívott, hogy egészen megtelt a palota a sok jó emberrel! Ne higgyétek egy percre sem, hogy ínycsiklandó és friss ételeknek híján lettek volna! Annyira bőviben voltak mindennek, hogy ötszáz ezüstmárka ára étket osztottak szét a szegények között. Isten ugyanis bőségesebben ellátta őket étkekkel, mint amennyit ők maguk kértek volna. Akkor ették meg a tokhalat is, mely belsőjében őrizte a kezét. Ha azonban minden egyes fogást felsorolnék, amit ettek, bizony itt ragadnék egész napra! Egy szó mint száz, a pápa igen pompás vacsorát adott a tiszteletükre.

Miután asztalt bontottak és kezét mostak, a pápa egy kies kertbe hívta vendégeit, hogy ott kellemesen múlassák az időt. Sokat szóltak Istenről, de nem ám komolytalan és ostoba szócséplés formájában! Felidéztek a sok gyötrelmet, melyet ki kellett állnia a királynénak, akinek Isten most visszaadta azt, amit egykor elvesztett. Mikor már elég sok időt töltöttek ott, és a nap is a vége felé közeledett, a két király arra kérte a pápát és mindazokat, akik vele voltak, hogy ünnepeljék együtt a húsvétot. Nem utasította el kérésüket a pápa, hanem biztosította őket, hogy szívesen ott lesz velük, és amit csak tud, megtesz, hogy kellemesen érezzék magukat, amit a két király meg is köszönt neki. Erre mind elindultak, hogy hajlékukba térjenek.

A szenátornak olyan hatalmas háza volt, hogy Magyarhon királyát minden lovagjával együtt el tudta szállásolni, és tudjátok meg,

hogy oly figyelmesen látta őket vendégül, amennyire csak tudta. Az éjszaka beköszöntével elmentek az esti ájtatosságra, másnap pedig a kereszt előtt hódoltak, melyen az halt meg, ki halálával a legkegyetlenebb halált törölte el: mert ugyanis amikor eljött az a halál, mellyel mindenkinek meg kell halnia, újra meg kellett halni. Meghalni, valóban, és a sötétségbe veszni, ahonnan sosem lett volna kiút, ha Isten Fia, az igaz Jézus nem jött volna az égből a földre. Ő ugyanis halálával nyerte meg a harcot, melyet az ördög folytatott az ember ellen amiatt, hogy Ádám az almába harapott, és ezzel elszakította magát és minden leszármazottját Isten szeretetétől. Attól kezdve így is maradt ez, míg Isten olyannyira meg nem szánta az embert, hogy testet öltött, hogy ezen a napon elszenvedje a keresztben a halált, és hogy szent halálával elvegye az ördögtől azt a hatalmat, melyet addig az emberi lélek felett gyakorolt, és amitől megszabadulhatunk, feltéve, ha mi is akarjuk ezt. Mert hiszen, aki nem akarja megvédeni magát tőle, ne csodálkozzék, ha emiatt aztán kárt szenved. Hogyan is tudná Isten segíteni azt, ki nem gondol Véle? Isten ránk bízta fegyvereit, melyekkel megvédhetjük lelkünket. Ha pedig ezekkel óvjuk magunkat, nem kell attól tartanunk, hogy elveszünk. Ha tiszta szívből meggyónunk, a bűnt vonakodás nélkül elhagyjuk, amit tettünk, azért bűnbánatot érzünk, ha okosan alamizsnát osztunk, és együttérzés, egyetértés, felebaráti szeretet és irgalom lakja szívünket, oly jól fel leszünk vértézve, hogy az ellenség, ki vesztünket lesi, nem találhat rajtunk gyenge pontot. Azt tanácsolom hát mindenkinek, hogy jól figyelmezzon magára, mert aki nem tart önvizsgálatot, azon az ördög majd rajtaüt! Halála napján majd álnokul elragadja, és olyan helyre viszi, hogy az elragadottnak jobb lenne, ha soha meg sem született volna. Ezért is mentek aznap késlekedés nélkül valamennyien a kereszt elé hódolni. Egészen húsvét vasárnapig egyszerűen, minden hivalkodást került az egész társaság, jól nevelt emberek módjára.

A feltámadás napján, amikor véget ér a szent passió, melyről az imént beszéltem nektek, egy szép mezőn, Rómában, a város szélén sátrakat állítottak, és Magyarhon és Skócia királya ünnepi lakomát adott. Kérésükre mindent rendelkezésükre bocsátottak, ami csak egy ilyen alkalomhoz kell, és a jó szenátor mindennel ellátta őket.

Miután bemutatták a szentmisét a templomban, a két király a pápát a rétre kísérte onnan, és a bíborosokról sem feledkezett meg. De egész Rómában nem volt olyan polgár, ki azon a napon ne tartott volna a királyokkal. Sok nemes hölgy és nem kevesebb hajadon volt ott aznap, csupa szép teremtés. Számtalan szép gondolatról váltottak szót, és a jótettek sem maradtak jutalom nélkül. Aznap mindkét király – kik már igen megszerették egymást – feltette koronáját. A jóságos Joie királynét örömmel ünnepelték azon a napon: szeretet és tisztelet övezte őt, fejét pedig gazdagon díszített korona ékesítette. Még ha négy évet szánnék is rá, akkor sem tudnám elsorolni, hogy kik voltak ott az ünnepen, mert Rómából bizony mindenki ott volt. Aznap nem fukarkodtak semmivel: láthattátok volna, hogy bőven mértek mindent, sok szép, borral teli üveg sorakozott előkészítve. Ha pedig a rét közepe felé fordítottátok volna tekinteteket, azt láthattátok volna, hogy vagy ötven helyen hatalmas, különféle étkekkel megrakott üstökben főztek már, míg a forró faszén fölött, se szeri-se száma, annyi roston sütötték a húst. (Nem is próbálom számba venni.) Száz és még ötven lovag szolgált fel aznap az asztalnál. Olyan örömben töltötték a napot, hogy semmiféle aggodalommal nem gondoltak, majd vacsora után elváltak egymástól, és mind hazaindultak a rétről.

Azon az éjszakán – legalábbis így gondolom – feküdt először ugyanabban az ágyban Skócia derék királya és Joie, mert nyolc napja, hogy a király rátalált, még nem háltak együtt: Isten iránti szeretetből döntöttek így. Tudjátok meg pedig, hogy aznap éjjel sok örömben és gyönyörben volt részük, mint olyanoknak, kik nagyon szeretik egymást és vágnak egymásra. Hét esztendőt töltöttek egymástól távol, ami alatt annyi fájdalmat, gyötrelmet kellett kiállniuk, de most révbe értek, öröme és vigaszra letek. Annyi örömben volt részük, hogy még a felét sem tudnám szavakba foglalni!

Amikor eltelt a húsvét, és az ünnepségeknek vége szakadt, nem volt más hátra, mint hogy hazainduljanak. Nem akartak már több időt ott tölteni, ezért visszahívták a kikötőbe hajóikat, melyeket szépen és gazdagon megraktak az útra. Miként udvarias és jól nevelt emberekhez illik, búcsút vettek a pápától. A pápa búcsúzóul meghagyta nekik, hogy mindig gondoljanak Istenre, és kövessék parancsait, mert sok jót

tett Ő velük. Jó szívvel meg is ígérték ezt neki, és soha nem is tértek el ettől. A szenátor két lánya pedig, aki a jó Joie királynét oly nagy szeretettel vette körül, hátralevő életében már egyetlen napra sem vált meg tőle, hanem mindig vele maradt.

Ő pedig derék férjeket szerzett nekik: olyan nemesurakat, hogy a két leánynak annyi gazdagságban és bőségben volt része, amennyit csak kívántak. Mindkettő grófné lett, sőt, egy-egy hercegség hercegasszonya. Amikor atyjuktól búcsút vettek, nehéz szívvel indultak útnak. A szenátor egészen a tengerig kísérte őket. Joie, aki halálával tartozott a szenátornak, sírva búcsúzott tőle, megköszönve neki mindazt a jót, amit vele tett, és a szívjóságot, amelyet az ifjú királyné kilátástalan helyzetében tanúsított. A két király pedig nem győzött hálálkodni, és nehéz szívvel váltak el tőle. Rengetegen voltak ott az indulásnál: egyetlen római sem maradt otthon, és egészen a kikötőig kísérték őket, ugyanis igazán a szívükbe zárták őket a sok jó tulajdonságukért, amit megtudtak róluk. Amikor – mint udvarias és jólnevelt emberek – mind búcsút vettek vendéglátóiktól, együtt szállt fel az egész társaság a hajóra, melyről nem hiányzott sem árboc, sem vitorla. Joie királyné természetesen a gyermekéről sem feledkezett meg, hiszen nem volt senki, kit jobban szeretett volna nála, kivéve a gyermek atyját: szerelmük nem volt fogható más emberek szerelméhez. A király s a királyné ennek számos bizonyítékát adta egymásnak, és sokat szenvedett is egykor e szerelem miatt.

A hajósok közben felvonták a vitorlákat, hogy útnak indítsák hajóikat: csak úgy dagasztotta a vitorlákat a szél! A szenátor – és vele még sokan mások – egy magaslaton állva addig követték őket tekintetükkel, ameddig el nem tűntek a láthatáron. Bánat szorította össze a szívét, amiért el kellett válnia tőlük – Jézus Krisztus vezesse őket útjukon! Amikor aztán már nem látta a távolodókat, visszament a kíséretével Rómába, és ki-ki a saját házába tért.

A két király pedig, kik igen megszerették egymást a nyílt vizen Magyarhon felé hajózott. Hajójuk éjjel s nappal, megállás nélkül szelte a habokat, mígnem a Magyar Királyság partjaihoz értek, ahol boldogan vetettek horgonyt. Hamar híre ment az országban, hogy Joie-t megtalálták, és hogy a kezét is visszanyerte. Hogy felderült ettől



az ország népe! Magyarhon királya legszebbik városába hívatta össze főurait: fényes ünneplésnek, nagy vigasságnak adott helyet a város. Mindenki a legteljesebb odaadással ünnepelte Skócia királyát. Amint hallották tőle azoknak a csodáknak történetét, melyet az imént meséltem el nektek, olyan öröm támadt a szívükben, hogy alig tudták, mihez kezdjenek! Magyarhon királya pedig mindenkinek, jámboraknak és vakmerőknek egyaránt megparancsolta, hogy tegyenek hűbéri fogadalmat a skót királynak. Ő maga ugyanis, mint mondta, már igen koros ember, és arra vágyik, hogy nyugalomban éljen velük, mégpedig úgy, hogy azután lelke örömeire szolgáljon annak a Királynak, ki minden jónak a kútfejje. Erőnek erejével kellett rábírnia Skócia királyát arra, hogy a magyar koronát elfogadja, mert Joie és hitese ura nem akarták, hogy az öreg király megváljon királyságától. Olyannyira kérlelte azonban őket, hogy végül úgy döntöttek, engednek a kívánságának, és többet nem vonakodtak. Akarata szerint cselekedtek hát, és a királyság hercegei is készségesen engedelmeskedtek neki. A két király Joie és Magyarhon minden főúranak kíséretében városról városra vonult. Az egyes városokban, amerre csak várták őket, aranszövésű vásznakat és indiai selymeket feszítettek ki az utcák fölött, fehérét és indigókéket felváltva, az utcakövet pedig virágszőnyeggel borították be. Kevés a szó, hogy elmondjam, milyen örömmel, ünnepléssel és tiszteletadással fogadták új urukat s felséges asszonyukat, aki megkerült, és akit Isten visszaadott nekik. Annyira örültek ennek, hogy mind ünnepelni akartak, és minden városban, százfelé láthatatok volna mindenféle játékokat: szépet, szórakoztatót, kifinomult emberhez illőt s szemet gyönyörködtetőt. Fél évükbe is beletelt, mire vigasságok, tiszteletadás, öröm és hangos ünneplés közepette bejárták az országot.

Majd, mihelyt tehettek, Joie és férjura, Skócia és Magyarhon királya gazdagon felszereltetett egy hajót: százezer márká árá arannyal, ezüsttel, selyemmel, ékszerekkel és pénzzel rakták meg, aztán pedig Rómába küldték a szenátorinak, a derék nemesembernek, akit oly jónak és segítőkésznek ismerhettek meg. Hálájuk kifejezésésképpen javaikból oly bőkezűen megjutalmazták őt, hogy abból egész rokonságát gazdaggá tette, és lelke üdvét is biztosította: hiszen nem fukarkodott az alamizsnával, mindig a jót kereste, és tisztességben öszült meg.

A nemeslelkű szenátorról azonban többet már nem mesélek, hacsaknem annyit, hogy sokszor kapott még azután szép és jó híreket leányáról és úrnőjükről, kiket teljes szívéből szeretett. Ezzel azonban hadd vegyek búcsút tőle, hogy figyelmemet ismét a két királyra fordítsam, kik a szép Joie-jal együtt Magyarhonban voltak. Mikor küldötteik révén híreket kaptak a szenátorról, igen megörvendtek, és a szenátor két leányának is öröm töltötte el a szívét.

Egy napon amint asztalnál ültek, egyszer csak egy hírnök érkezett, és egyenesen hozzájuk lépett, ahhoz az asztalhoz, melynél a királynőt láthatta, és ahol a két király is ült. A hírnök térdre ereszkedett, majd illő szóval így szólt:

– Felséges asszonyom, legyen üdvözölve Isten nevében, ki oly sok jót tett értünk, és mindazon örmény főurak nevében, akik hírét vették annak, hogy kegyed visszatért, és örömré derült szívük ennek hallatán. Ez a hír gyógyírként hatott lelkükre, hiszen míg halottnak hitték felségedet, keserű bánatban teltek napjaik. Nemeslelkű anyja révén ugyanis kegyedet illeti e királyság, és ezért is járultam most színe elé. Jöjjön el Örményországba! Illón fogják majd fogadni, hites urát pedig örömmel, vigasság és tiszteletadás kíséri majd. Ne várássák meg őket! Alig várják, hogy lássák felségedet, és ne kelljen többé nélkülözniük a társaságát.

Joie így válaszolt neki:

– Hírnök uram, jól hallottam az üzenetet, amit hozott. Menjen, egyék, és hamarosan meg fogja kapni a bejegyzésemet.

A hírnök úgy is tett, és felkelt. Akadtak éppen elegenden, hogy a legkényelmesebb helyre vezessék őt, és minden jóval ellássák, amit csak megkívánhatott.

A két király jól hallotta, mit mondott a hírnök. Mihelyt befejezték az étkezést, összegyűltek tanácskozni Joie királynéval és Magyarhon főuraival. A tanácskozás hamar véget ért. Behívatták a hírnököt, és közölték vele, hogy késedelem nélkül Örményországba fognak utazni, és azt is megmondták, hogy mikor. Ahogy ezt meghallotta a hírnök, nyomban útra is akart kelni a hírrel, azzal a szándékkal, hogy mihamarabb visszaérkezzen Örményországba. Még mielőtt azonban elindulhatott volna, a királyné annyi aranyat és ezüstöt ajándékozott neki, amennyit csak kívánt. Örményországba visszatérve a hírnök mindarról,

amit megtudott, mindnyájuk nagy örömeire beszámolt azoknak, akik őt Magyarhonba küldték. Ünnepi készülődés előzte meg a napot, melyen úrnőjüket várták, és senki sem kímélte magát. Egyelőre azonban még Magyarhonban volt a két király, és a szépséges és jólelkű királyné is sok vígszívű alattvalója körében. Most azonban elmesélem, hogy miféle tervet gondolt ki a királyné titokban.

Az udvarnagy, aki Magyarhonban hatalmas földek ura volt, és akiről már meséltem, hogy miként bocsátotta tengerre Joie-t, és a skót udvarnagy, aki azután ugyancsak bárkába ültette úrnőjét, udvarnagyi rangjánál fogva mindkettő felettébb nagy hatalommal bírt. Egyiküknek sem volt azonban hitvese, és szívük őszinte szerelemre lobbant a szenátor két leánya iránt, akik jólelkűek és szépségesek voltak, ezért is lett szerelmes beléjük a két férfiú. Nem is tudták titkolni érzelmeiket, amit a királyné hamar észrevett. Nagyon megörült ennek, és ezt ki is mutatta: nem ellenezte vonzalmukat, hanem mindent megtett azért, hogy a két házasság megköttesék. Két hercegséget adott nászajándékba örökbirtokként a jóságos és szép hajadonoknak. Ám a hölgyek ezután sem hagyták magára felséges asszonyukat, hanem egész életükben mellette maradtak, akárcsak a jólelkű, erényes és hűséges udvarnagyk.

Micsoda fényes lakodalmat ültek! Volt ott számtalan püspöksüveg és pásztorbot, hercegek, grófok, lovagok, püspökök és vagy tíz érsek. Magyarhon szebbnél-szebb nemes hölgyei és hajadonjai is mind részt vettek a vigasságon. A két király igen nagy tisztelettel bánt a két arával, és őszintén szerette őket, mert tudták, hogy mennyi jószág lakozik szívükben, és mert a derék nemesúrnak is hálával tartoztak, ki oly sokat tett értük Rómában. Szegényes ahhoz a nyelv, hogy kifejezze azt a sok figyelmességet, amiről egy derék nemesember bizonyosságot tehet!

A menyegző után a két király végigjárta királysága legfőbb városait és várait. Mindenhol illő fogadtatásban volt részük, és minden magyar főurat meghallgattak, akiket az imént felsoroltam, majd ismét útra készültek, mert nem akartak már sokáig az országban maradni. Olyan nemesurakra bízta a királyságot, akikről tudták, hogy ellenük senki sem tudna sikeresen hadat viselni az ország akárcsak egy részének elszakításáért sem. Majd azon nyomban útnak indultak.

Nem akarom elmesélni útjukat, elég legyen annyi, hogy addig mentek hegyen-völgyön, sűrű és végeláthatatlan erdőkön át, míg nem Örményországba értek, ahol szép fogadtatásban részesítették őket az örmények, akik már várták őket, hiszen tudtak érkezésükről. Nagy tiszteletadással fogadták úrnőjüket és új urukat, de Jehant, a kis úrfit is, nagy szeretettel vették körül.

Mennyire örültek az örmények, és mennyire igyekeztek, hogy kifejezzék tiszteletüket úrnőjük előtt, kit elveszítettek, és akiknek mindenüket köszönhették. Számos tél és nyár telt el úgy, hogy nem volt, ki uralkodjék felettük, így aztán felütötte fejét közöttük a pártoskodás. A király hamar rendet teremtett az országban, a széthúzókat békét kötöttek. A szeretet, mellyel új uruknak adóztak, a közöttük lévő megosztottságot is szeretetre változtatta: a haragosok megbocsátottak egymásnak, és Skócia királyára ruházták a kormányzás jogát, és – ahogy ez szokás – hűbéri fogadalmat tettek neki.

Nagy szeretettel vették körül Joie királynét, és látványosan kifejezték örömeiket: illett is őt szeretniük nagyon, hiszen oly jóságos úrnőjük volt nekik. És valóban, a királynét valamennyien annyira szerették, hogy el sem tudnám mondani, milyen hangos örömujjongással ünnepelték városról-városra. Az utcákat is feldíszítették: kétoldalt földig omlottak a kelmék. Ha ott lettetek volna, mindenütt aranyszállal szótt vásznakat láttatok volna kifeszítve, emellett pedig színes és szürke selymek és prémek ékesítették az ablakokat. Minden úgy volt, ahogy mondom! Annyiféle játékot láthattatok volna ott, hogy egészen elámulatok volna ezen a bőségen. Akármerre járt a két király, nagy ünnepléssel és játékokkal fogadták őket. Egész télen át, a nagybőjt kezdetéig tartott az ünnepelés. Fél évet töltöttek Magyarországon és fél évet Örményországban. Ám a király szívében ekkor felébredt a vágy, hogy viszontlássá nemesurait, akiket Skóciában hagyott, és akiknek gyászban teltek napjaik uruk fájdalma miatt. Szeretett hitvese elől sem hallgatta ezt el, ez pedig, mivel nem akarta hitese urát lebeszélni erről, így szólt hozzá:

– Üzenjük meg hát érkezésünket, húsvétkor pedig már legyünk is ott!

Azzal hívták is az udvarnagyokat, akik a római testvérpárral keltek egybe, és a barátság szép példáját adták. A hívásra hamar uruk elé járultak, és jól eszükbe vették uruk szavait: a király pedig azt

parancsolta nekik, hogy keljenek útra a tengeren, és meg se álljanak addig, amíg meg nem érkeznek abba az országba, amelyet ő egykor fel-dúlt szívvel maga mögött hagyott. Ott aztán hirdessék ki a hírt, mely sokakat tölt majd el örömmel:

– Húsvétkor már ismét az országban leszünk, Berwickbe érkezünk, és ott várjanak minket – parancsolta a király.

Az udvarnagykak nagy öröm töltötte el ennek hallatán. El is búcsúztak uruktól és úrnőjüktől, majd útra keltek. Útitársaikat ők maguk választották ki, majd nyomban felkerekedtek és meg sem álltak a tengerig. Ott rövid várakozás után jó széllel indulhattak tovább, és egy jól megépített, biztonságos hajóval szeltek a tenger hullámain. Éjjel-nappal tartó útjukat egyszer sem kellett megszakítaniuk sem szélcsend, sem vihar miatt, így végül szerencsésen befutottak Berwick kikötőjébe.

A skót udvarnagy bizony nehéz szívvel hagyta maga mögött szülőföldjét, és most nagy örömmel tért oda vissza. Az udvarnagykak kíséretük tagjaival együtt pompásan felszerszámozott lovaikra ültek, és belovagoltak Berwick városába. Egészen a kastélyig lovagoltak, ahová odahívták a legtekintélyesebb polgárokat és a városbírákat. Azok alig ismertek rá az udvarnagra, hiszen már nyolc éve volt annak, hogy elhagyta az országot. Elsőként a városbíró ismerte fel, azon nyomban odaszaladt hozzá, átölelte és orcán csókolta őt. Ám szívét nem hagyta nyugodni az aggodalom, amely úrnője sorsa miatt gyötörte, akit minden asszonynál jobban szeretett, de felséges ura miatt úgyszintén aggódott. Addig nem is ült el szívében a kétely, míg meg nem hallotta a híreket. Amikor azonban elmesélték a városbíróknak a történeteket, melyek az egész várost ujjongó örömmel töltötték el, olyan boldogságot érzett, mint még soha! Töviről-hegyire mindenről beszámolt neki az udvarnagy: hogy mennyi kint kellett kiállniuk, és mennyi hányattatásban volt részük mialatt a királynét keresték, míg nem Rómában egy nemeslelkű ember házában rátaláltak, s hogy akkor miként ismertek rá fia révén, és hogy miféle örömben volt részük nagycsütörtökig, amikor a pápa elé járultak. Ott helyben beszámolt a nyilvános gyónásról is, amelynek köszönhetően kiderült, hogy úrnőjük miként vetődött skót földre, és miért volt csonka a fél karja. De nem hallgatta el a szép csodát sem, melyet Isten tett azzal, hogy úrnőjük kezét visszaforrasztotta.

Apróra elmondott nekik mindent a halról és a hal gyomrában lévő szent rejtekről is. Arról is beszámolt, hogy mennyi vigasságban volt aztán még részük, amíg Rómában voltak, majd hogy miként jöttek el Rómából, hogyan búcsúztak el Róma városának lakóitól, és hogy úrhölgyük iránti szeretetből a derék nemesember leányai elhagyták a várost, majd egybekeltek velük, és hogy milyen birtokot kaptak hozományképpen; hogyan érkeztek Magyarhonba, ahol úrnőjük nevelkedett, és hogy miként ünnepelték a királynét, és miatta Skócia királyát is; hogyan mondott le a koronájáról az öreg király, és tétetett alattvalóival hűbéri esküt a skót uralkodó előtt anélkül, hogy fegyveres erővel kellett volna erre kényszerítenie nemeseit; majd hogy miként utaztak Magyarhonból Örményországba, melynek koronája – édesanyja révén – ugyancsak úrnőjükre szállt. Beszámolt aztán minden látványosságról és ünnepi játékról, amelyeket a királyné, felséges uruk és a gyermek tiszteletére rendeztek ott. Azután azt is elmondta nekik, hogy a két király akarata egy, és mindig együtt vannak, és hogy hamarosan láthatják is így a két uralkodót, hiszen azért is küldték őket előre, hogy hírül adják a skótoknak mindazt, amit most megtudtak, és hogy a nemesurak immár ne aggodalmaskodjanak, mert most már húsvétra itt lesz uruk, és összehívja az udvarát Berwickben. Ezt mesélte el tehát a skót udvarnag. Színtiszta igazat szólt, semmit sem elferdítve, és amit mondott, nagy örömmel töltötte el a skótokat, akik egyszersmind igencsak el is ámulnak a hallottakon. Alig tudták elhinni, hogy valóban megtörtént, amiről az udvarnag beszámolt, és bizony, nem is adtak volna hitelt szavának, ha nem becsületes embernek ismerték volna. De mivel tudták, hogy az, hittek neki és szerfölött örvendeztek a hallottaknak.

Nem telt bele sok idő, s az egész országban híre ment az eseményeknek: egyik a másíknak mesélte, mindenki örömére. Szájról-szájra járt mindenütt, csak arról folyt a szó, hogy mi történt: számúzótt úrnőjük minden szenvedése örömmre változott, és uruk-királyuk oldalán tér vissza szülőföldjére, ki az álnok cselszövés miatt szinte esztét veszttette fájdalmában. Tudjátok hát meg azt is, hogy mind, akik ájtultan estek össze – ahogy arról korábban szóltam is –, midőn azt hitték, hogy úrnőjük a lángok martalékává vált, nem búslakodtak többé, hanem olyan öröm töltötte be szívüket, amelyet még soha nem éreztek. Annál is

inkább örülhettek, hiszen most végre megismerhették úrnőjük kilétét. Örömben tüstént hozzáláltak, hogy előkészítsék Berwicket a királyi pár ünnepélyes fogadására. Csupán az a gondolat volt kedvük ellen, hogy még olyan sokára érkezik el húsvét napja, amikor végre viszontlátják uraikat. Berwickben mindenki várta őket, és nagy ünnepséget akartak rendezni a tiszteletükre. Az udvarnagy mindenkit odahívott Skóciából, Írországból, a cornwalliakkal egyetemben, akik mind hamar össze is gyűltek. Nem volt e három királyságban sem püspök, sem gróf, sem érsek, ki ne ujjongó szívvel érkezett volna. A parton tágas sátrakat állítottak fel, mert a város nem volt elég nagy ahhoz, hogy mindenkit elszállásolhassanak, és sokan valóban csak a tengerparton találtak helyet maguknak. Felhőtlen örömben várták ott a királynét s a királyt, akiket jó ideje nem láttak már, és akik miatt bánat nehezedett a szívükre. Ám minden szomorúság tovatűnt azon nyomban, és hangos örömujjongást hallattak, amikor saját szemükkel győződhetek meg arról, hogy mindaz, amit szájról-szájra meséltek, úgy, ahogy az udvarnagytól hallották, valóban igaz.

A király, hiszen szavahihető és bölcs ember volt, úgy is cselekedett, ahogy a hírvivőknek előre megmondta: megbízható és jól felfegyverzett lovagokra bízta Örményországot, hogy védelmezzék a királyságot, s aranyat, ezüstöt és egyéb javakat küldjenek majd Skóciába adó gyanánt. Majd a király a partra ment, ahol már számtalan hajó és bárka várakozott, olyan gazdag rakománnyal megrakva, hogy számot sem tudnék adni róla. Az örmények, ahogy illik, szépen elbúcsúztak mindkét királytól, és a jóságos, tisztaszívű királyné is búcsút vett az ottmaradóktól, akik igencsak fájlalták, hogy elhagyja őket. Aztán beszálltak jól megépített és sebes hajóikba. Jehanról sem feledkezett meg anyja, hiszen nagyon szerette őt, és megszakadt volna szíve a bánattól, ha otthagytá volna gyermekét: nem is állt szándékában ilyesmi, és soha sem vált meg fiától. Nem is akadt szebb gyermek a föld kerekén, és anyja szerette is őt, mint ahogy egy anya szereti a fiát.

Akkor tengerre szálltak, és jó széllel hasították a vizet, sok napon és éjen át, olyan hosszú időn át, mígnem azok, akik Berwickben várták őket, végre megpillanthatták hajóikat. Mind a partra futottak uraik köszöntésére, kik a hajókról bárkákba szálltak át, melyeket a hajósok

gyors evezőcsapásokkal a szárazföld felé irányítottak. Ott már sok nemesúr várakozott, és így kiáltoztak:

– Isten hozta, urunk-királyunk, Isten hozta, felséges asszonyunk, kit álnok cselvetés miatt veszítettünk el és a kis felséget, akit anyjával együtt veszítettünk el! Legyen üdvözölve Magyarhon királya is egész kíséretével együtt, Isten hozta országunkban! Most már nem csüggednek a lovagok sem, akiknek annyi nyáron át nélkülözniük kellett urukat. Isten meghallgatta könyörgéseinket, nem kell többé búslakodnunk!

Ezzel a tiszteletadással fogadták urukat a nemesurak, és úgy ujjongtak, hogy akkor sem tudnám azt leírni, ha mégoly sokáig keresném is a szavakat! Időközben lovaikat is a partra vezették, és a királyi család az üdvözlő ölelések után azon nyomban lóra kapott. Nincs, ki hüien elmesélhetné, milyen csodálatosan felszerszámozott paripákra szállt a jó Joie királyné és a kíséretében levő nemes hölgyek, s hogy mily szép volt a lovak kantárja és nyerge. Nagy sokaságon keresztül vitt útjuk: a kíváncsiság vitte oda a sok embert, hogy lássák a királynét. Láthatták, hogy szebb volt, mint valaha, és mikor megpillantották a két kezét, keresztet vetettek a hihetetlen csoda láttán, és igencsak elámultak. Így mentek a városig, mely ünnepi díszben várta érkezésüket: számtalan vég lenvászon kelme és alexandriai selyem, aranyszállal átszőtt faliszőnyegek, sok színes kelme és drága szőrme díszítette a falakat, az utcák kövét pedig puha fű borította.

A magyar király, aki alig tudta elhinni, ami leányával történt, most, amint látta, hogy milyen nagyon szeretik a leányát, már nem kételkedhetett: egyre azon gondolkodott, hogyan vehetett el ilyen gazdag királyság ura egy leányt, akiről azt sem tudta, hogy ki és honnan jött, és őszintén hálát adott Istennek, aki őt ily nagy tisztességben részesítette. A kastélyhoz érve leszálltak lovaikról, és mivel húsvét napja volt, mind együtt szándékoztak elmenni a templomba, hogy meghallgassák a misét és magukhoz vegyék Krisztus testét. Azután a nemesurak hazatértek, ünnepi ruhát öltöttek és felékesítették magukat, majd megjelentek a két király udvarában, ahová mindenkit elvártak. Érkezett is sokféle ember, hitvesét sem otthon hagyva, akik úrnőjük előtt kívánták tiszteletüket tenni. Nem sorolom el most az étkeket s a bort, melyeket azon a napon felszolgáltak, mert egyszerű volt a vendéglátás, és a hölgyek



sem lejtettek körtáncot arra való tekintettel, hogy magukhoz vették Krisztus testét, és kerülték a hangos vigasságot. De volt még éppen elég lehetőségük pótolni azt, amit így elmulasztottak, hiszen a királyi család nyolc teljes napot szándékozott ott tölteni, és addig tartottak az ünnepségek. Soha nem ünnepeltek még ilyen nagy örömmel, nem volt még soha együtt annyi boldog ember, mint ott: azóta sem táncoltak és vigadoztak úgy. Ám már nem is szólnék többet erről, hiszen ideje befejeznem történetem. Miután eltelt ez a nyolc nap, és már egészen belefáradtak a sok mulatozásba, búcsút vettek egymástól, és ki-ki visszatért a maga otthonába. A királyok is útra keltek, hogy bejárják az országot. Számos hölgy kíséretében Joie is velük tartott. Így lovagoltak városról-városra, mindenhol eltöltve némi időt.

Amikor pedig a királyné az anyakirálynőről kérdezősködött, azt mondták neki, hogy éppen egy éve annak, hogy az álnok asszony meghalt abban a toronyban, ahová bezárták. Joie cseppet sem derült fel ennek hallatán, mivel olyannyira betöltötte szívét a jóakarattal, hogy örömmel szabadon engedte volna anyósát, ha még életben találta volna. De így nem volt mit tennie, nélkülöznie kellett a társaságát: a gonosz asszony a maga ásta verembe esett.

Miután a királyok bejárták az országot, és mindenütt érvényre juttatták uralkodói akaratukat, egy időre Dundee-ban maradtak, mert az egész skót királyságból ez a hely volt Joie szívének a legkedvesebb, ezért aztán gyakran időztek ott. Amikor pedig úgy tartotta kedvük, máshová tették át udvarukat, mivel sok kastélyuk volt. Így éltek sokáig, együtt a király s a királyné, az udvarnagyk, amennyire tudom, és a szenátor leányai is. Mindannyian igaz szeretettel szerették egymást. A királynénak azután még több gyermeke is született, miként olvastam, két leány- és három fiúgyermek, akiket Isten jó sorssal áldott meg: a leányok ugyanis mind királynék lettek, kik Isten mindig szerették, a három fiú pedig törvénytisztelő király lett. Ahogy mondtam, példás életet éltek, addig, amíg meg nem haltak.

Eme história nyomán pedig most már vegyétek eszetekbe, ti, kiknek meg kell értenetek mesém üzenetét, hogy nincs oly baj a földi életben, mely kétségbeesésre adhatna okot. Hanem mindig bízzatok abban, hogy Isten kiszabadít minket gyötrelmes helyzetünkéből. A Sátán igen ravasz,

és leghőbb vágya, hogy megkaparintson magának minket: így aztán mindent megtesz azért, hogy kétségbeesésbe taszítson, az imádságos és bizalomteljes lelkületet kiűzze belőlünk, hogy ne reménykedjünk abban, hogy Isten kiment minket szerencsétlen helyzetünkből. Ha megkísértene titeket ez a gondolat, vagy bármiféle gond nyomasztana benneteket, gondoljatok csak Manekine-re, aki annyi hányattatás közepette is állhatatos maradt, aki mindkétszer ellenállt a kísértésnek, és sosem hagyta, hogy erőt vegyen rajta a reményvesztettség, hanem Istenbe és az ő áldott, irgalmas szívű Anyjába vetette bizodalját. Így mindig meg tudott maradni az igaz úton, és annyit imádkozott Istenhez, hogy az Úr végül, egy szempillantás alatt, jóval gazdagabban kárpótolta annál, mint amennyit valaha is kért.

Éppen ezért azt ajánlom mindenkinek, hogy maradjon mindig az igaz úton, és éljen példás életet. Oly nagy jó származhat ugyanis ebből, hogy nincs ember, ki azt elmondhatná, sem írástudó, ki azt leírhatná. Nincs utálatosabb Isten előtt, mint az, ki esztelen módon kétségbeesik. Aki ugyanis elveszíti a reményt, az olyan, mintha azt hinné, hogy nem áll Isten hatalmában enyhét nyújtani az ember fájdalomára. Esztelen az, aki ebben kételkedik, hiszen Isten mindent jóvá tud tenni. Nincs az a veszteség, fájdalom, kicsi vagy nagy bűn, amit Isten ne tudna és akarna megbocsátani, feltéve, hogy Neki adjuk szívünket, Belé vetjük bizalmunkat, és hittel valljuk, hogy Ő minden jó forrása ebben a világban. Nincs ugyanis semmi jó, ami nem Isten akaratából fakad. Jó ilyen urat szolgálni és az ő akaratát teljesíteni. Ezért is könnyörögjünk Hozzá, hogy adja meg kegyelmét és őrizzen meg minket a kétségbeeséstől, nehogy tévútra kerüljünk.

Ti pedig imádkozzatok Istenhez, ki mindent lát, hogy adjon sok boldogságot annak, ki nem sajnálta erejét arra, hogy versbe szedje Manekine regényét. Adjon neki az Úr örömteli életet, és mondjon mindenki Áment imánk végén.

Itt fejeződik be Manekine regénye.





# **JEHAN ÉS BLONDE**

Fordította **Szabics Imre**



## Előszó

Philippe de Rémi másik regényének főhősét, Jehan de Dammartint szintén kilátástalan életkörülményei kényszerítik szülőföldje elhagyására. A sorsüldözött magyar királylány, Joie tragikus választásától eltérően, aki önfeláldozó módon száll szembe apja nemtelen szándékával és lázad fel az önérdek és az önző politikai célszerűség által befolyásolt főurak döntése ellen, az önálló életvitelre vágó nemesifjú más utat követ. Életlehetőségeit nem korlátozva, Fortuna akaratával és kihívásával dacolva a saját kezébe veszi sorsának alakítását, és bátran idegen országba indul szerencsét próbálni, hogy felemelkedjék a hozzá méltó lovagi életmód szintjére.

### Szerencsét próbálni Angliában

A *Jehan és Blonde* „szilárd szerkezeti egysége olyan regényes világot hoz létre, amely elutasítja az elzárkózás és az önmagába zárkózás minden fajtáját, miként azt egyébként a regény prologusa is rögtön nyilvánvalóvá teszi”:<sup>1</sup>

Ez a történet, amelyet most elmesélek, egy jól ismert igazságot példáz: aki dicsőségre törekszik, az dicsőséget szerez, s aki kevésre vágynak, az kevésre is jut. Ama rest emberek miatt választottam a témáját, akik csak a tétlenséget ismerik a világon, s egyáltalán nem vágnak kiemelkedni sanyarú sorsukból. Az ilyenek, akiknek épp hogy csak fel nem kopik az álluk, inkább ki sem mozdulnak az otthonukból, holott ha más vidékekre költöznének, dicsőségre, gazdagságra és barátokra lennének. Aki lustasága miatt mindezt elmulasztja, joggal szolgál rá a derék emberek megvetésére...

A hadiszerencse forgandósága következtében az elszegényedett nemesi családban született legidősebb fiú, Jehan számára a kiutat és a felemelkedés lehetőségét az nyújthatta, ha kereszteshadjáratra indul,

---

<sup>1</sup> Jean Dufournet, „Introduction à la lecture de *Jehan et Blonde* de Philippe de Remy”, in uő (szerk.), *Un roman à découvrir : Jehan et Blonde de Philippe de Remy (XIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Champion, 1991, 28.

vagy ha szülőföldjén kívül, egy közeli tartományban vagy országban próbál szerencsét. Ő Angliában remélte megtalálni sorsa jobbrafordulását, abban az országban, amelynek társadalmi felépítése, hagyományai és szokásai – minden egyediségük ellenére – közeli rokonságot mutattak a korabeli Francia Királyságéival, s ahol az arisztokrata, nemesi és polgári családokban általánosan elterjedt volt a francia nyelv használata.

A regény angliai helyszíneinek, angol szereplőinek és Jehan útvoalainak hiteles és pontos leírásai arra engednek következtetni, hogy Philippe de Rémi bőven meríthetett korábbi angliai tartózkodásai alatt szerzett személyes élményeiből és benyomásaiból (ld. a *Manekine* bevezetésében). Mindamellett úgy tűnik fel, hogy regényszerzőként nem törekedett egyfajta történeti hűségre, amit a korabeli politikai helyzetek, valós események és a költői fikció révén idealizált és „megszépített” regénybeli valóság közötti jelentős eltérések is igazolnak. (A regényben leírt „idilli” és békés angliai állapotok idején a valóságban az angol főurak éppen fellázadtak gyengekező és ingatag uralkodójuk, III. Henrik ellen.) Az angol-francia kapcsolatokat és érintkezéseket is gyakoribbakká és tökéletesebbeknek mutatja be a regényszerző, mint amilyenek azok a valóságban voltak. Jehant, a francia ifjút Angliában mindenütt rokonszenvvel, szívesen fogadják és anyanyelvén szólnak hozzá. Oxford grófja szintén jól beszél franciául, és gond nélkül befogadja palotájába a gyakorlatilag ismeretlen nemesifjút, hogy az leánya asztalka és francia „nevelője” legyen. De nem csak Jehant látják szívesen Angliában, hanem Blonde-ot is a legnagyobb tisztelettel és szívéllyel fogadják leendő hitvese nővérei és fivérei, akárcsak a francia király Oxford grófját, amikor az a dammartini gróffá tett Jehan birtokán kíván letelepedni.

Egy kivétel azonban mégis akad a regényben – Gloucester grófja.

Noha a *Jehan és Blonde*-ban ábrázolt idealizált politikai viszonyoktól eltérően a 13. század derekán súlyos érdeellentétek és viszályok alakultak ki a szigetország főurai és uralkodójuk között, mely viszályokban és küzdelmekben aktív szerepet játszottak Gloucester egymást követő grófjai, elsősorban időrendi okok miatt nem állítható, hogy Philippe de Rémi valamelyik valóságos Gloucester grófról mintázta



volna Jehan gögös és öntelt angol riválisát. „Gloucester személyében Philippe de Rémi nem egy valóságos egyént, s nem is az angol főnemesek csoportját veszi célba, hanem bármely önző nagyúr magatartását, akinek személyes érdemei nem igazolják a privilégiumaihoz való ragaszkodását” – állapítja meg találóan Sylvie Lécuyer.<sup>2</sup>

Annak ellenére, hogy a regényalak Gloucester önhitt elbizakodottsága, fennhéjázása, nevetségesen ható hibás francia beszéde és nem utolsósorban ostobasága tökéletesen megfelel a korabeli satirikus költők karikatúraszerű képének, melyet „a” hiú, beképzelt és gögös angol nemesúrról alkottak, Philippe de Rémi mindenekelőtt a sokkal szerényebb származású, ám kiemelkedő személyes adottságokkal bíró, eszes és tehetséges francia nemesifjú ideális ellenpontjaként szerepelteti Gloucester grófjának ellenszenves figuráját. Főhősének érvényesülési lehetőségeit, valamint Blonde iránti szerelmének jogosságát és értékét különösen megnöveli az a tény, hogy mind szellemi síkon (rejtett értelmű „képes beszédeivel”), mind a lovagi küzdelem szintjén felülkerekedik dúsgazdag és nagyhatalmú, ám tehetségtelen és nevetségessé váló ellenfelén. Gloucester alakjának elszigeteltségét a regény többi angol szereplőjének, főként Oxford grófjának és feleségének az ifjú francia „asztalnok” iránti rokonszenve, jóindulata és nagylelkűsége is kellőképpen kiemeli. A gróftársáétól alapvetően különböző méltányossága és igazságérzete kinyilvánításának két alkalommal is teret ad a regény szerzője. Első ízben, amikor a fiatal szerelmesek szökését és Blonde nagyúri „kérőjének” felsülését bölcs rezignációval veszi tudomásul, másodszor pedig, amikor Jehan és Blonde bocsánatkérő levelére a legnagyobb megértéssel és jóindulattal válaszol Lajos király követeinek.

Gloucester grófjának elbizakodottsága és önhittsége a Blonde-dal kötendő érdekházasságának szándékában is a maga teljességében nyilvánul meg. A szülői akaratnak feltétel nélkül engedelmeskedő grófkisasszonyt látva Blonde személyében, és készpénznek véve az előre kitűzött kézfogó bekövetkezését, a legkisebb erőfeszítést sem teszi,

---

<sup>2</sup> Philippe de Rémi, *Le roman de Jehan et Blonde*, introduction de Sylvie Lécuyer, Paris, Champion, 1987, 23.

hogy az esküvő előtt jobban megismerje és megkedveltesse magát leendő hitvesével. A nemesi rangegyenlőséget és dinasztikus érdekeket érvényre juttató, az érzelmek mellőzésével létrejövő házasság tervével Jehan és Blonde kölcsönös érzelmeken alapuló szerelmi házasságát állítja szembe Philippe de Rémi<sup>3</sup>, amelyért – a hiú és öntelt Gloucesterrel ellentétben – a fiatal szerelmesek minden testi és lelki, sőt morális jellegű megpróbáltatást készek vállalni.

### Az „idilli” szerelem átváltozása a *Jehan és Blonde*-ban

Első megközelítésben, választott témáját és narratív szerkezetét tekintve Philippe de Rémi második regénye a 12-13. században rendkívüli népszerűségnek örvendő, ún. „idillikus” regényekkel és elbeszélésekkel mutat közeli rokonságot (*Floire és Blancheflor*, *Aucassin és Nicolette*). Jehan és Blonde érzelmi hullámlások, visszaesések és kétségek között kibontakozó, majd a tökéletes boldogság állapotában beteljesülő kölcsönös szerelme – az idillikus elbeszélésekhez hasonlóan – egyfajta, az akadályokat és gátló tényezőket állító, külső környezet-től hermetikusan elzárkózó, „belső világot” teremt a csak egymás felé forduló fiatal főszereplők számára. A szerelmi találkaik ideális helyszínként kiválasztott gyümölcsös kertben – az udvari költészet hagyományos, *locus amœnus* értékű toposszá rögzült földi paradicsomában –, az emblemikus körtefa alatt Jehan és Blonde ugyanolyan nyugalmas biztonságban érzi magát, mint Aucassin és Nicolette a beaucaire-i erdőben, kik mit sem törődnek a körülöttük ólálkodó farkasokkal, vad-disznókkal és „oroszlánokkal”.

Az érzelmeknek ez az ereje, annak bizonyossága, hogy jogosan szeretik egymást olyan bűvös atmoszférát teremt a regényhősök köré, amely egymás után hatástalanítja az előttük felbukkanó akadályokat. Babilon emírje Floire és Blancheflor számára, Bougars grófja vagy Torelore királya Aucassin és Nicolette számára megannyi

<sup>3</sup> Vö. Jean-Guy Gouttebroze, „De la stratégie matrimoniale comme principe organisateur du récit romanesque : *Jehan et Blonde*”, in Jean Dufournet (szerk.), *Un roman à découvrir...*, i. m., 103–105, 113–115.

papírtigrisnek bizonyul, és a szenvedélyük egy fantáziaszülte világ és egy nemlétező időtartam varázslatában és irrealitásában lebeghet – állapítja meg a regényhez írt bevezetésében Sylvie Lécuyer.<sup>4</sup>

Az idillikus regényekben kiteljesedő szerelmi érzések mélységét és változatlanóságát megőrizve, Philippe de Rémi azonban igazi, veszélyes kihívások és próbatételek elé állítja regényhőseit. Nemcsak kibontakozó szerelmük bizonytalansága és ingadozásai ébresztenek bennük kétséget egymás iránti érzelmeik valódiságát és őszinteségét illetően – a szerelem erejét és bűvöletét először megtapasztaló Blonde szinte meghasonlottan öröklődik az érzelmeinek való kiszolgáltatottsága, valamint a rangja által megkövetelt méltóság érzése és egy esetleges *mésalliance*-tól való félelme között. (A szívében dúló érzelmi ingadozást a *Rózsaregény*ből kölcsönzött allegóriák egymással folytatott, váltakozó sikerű küzdelmével érzékelteti a szerző-elbeszélő.) Jehant kétszer is a végsőig elcsigázza, sőt megbetegíti a Blonde iránti szerelmi vágyakozása és a grófi palotában elfoglalt „állásából” adódó kényes helyzete összeegyeztethetetlenek tűnő ellentéte. A kezdeti érzelmi bizonytalanságaik és kétségeik okozta szorongások és lelki gyötrelmek – az idillikus regényekhez hasonlóan – a rájuk leselkedő külső veszélyekkel, lelepleződéssel, s a nagyhatalmú, gazdag grófi rivális szerelmüket fenyegető házassági szándékával párosulnak. Nicolette-hez hasonlóan, Blonde-nak minden ügyességére és leleményességére szüksége lesz, hogy Jehan visszaérkezéséig elodázhassa az atyja által kitűzött kézfogó napját. Jehannak pedig – a Torelore-ban abszurd és látszatharcot vívó Aucassintól eltérően – valóságos, kíméletlen és kimerítő küzdelmet kell folytatnia a „szökésüket” megakadályozni készülő Gloucester túlerőben lévő harcosaival. Szerelem és lovagi vitézség ezúttal tökéletes egységben bontakozik ki Philippe de Rémi második regényében; Blonde iránti mély és őszinte érzelmei emberfeletti hősiességre ihletik a francia nemesifjút, aki Gloucester grófján aratott győzelmével kétséget kizáróan bizonyítja mind szerelmese, mind Oxford grófja előtt, hogy kimagasló lovagi kvalitásaival és bátorságával kiérdemelte a grófkisasszony szerelmét és kezét.

<sup>4</sup> Philippe de Rémi, *Le roman de Jehan et Blonde*, i. m., 14.

Mindazonáltal a hagyományos értelemben vett udvari szerelem továbbgondolása és módosulása figyelhető meg Philippe de Rémi „kalandregényében”. A kezdetben súlyos lelki gyötrelmeket és szenvedéseket okozó udvari szerelem csak abban az értelemben nyer létjogosultságot művében, hogy Blonde minden erejével és találékonyságával igyekszik elkerülni a gazdagsággal és jóléttel kecsegtető, ám lélekromboló érdekházasságot Gloucester grófjával. A Jehan mellett átélt szerelmi boldogság a szeretett férfival kötött házasságban folytatódik és teljeseedik be. (Figyelemre méltó, hogy az „erényes” Blonde eljövendő házasságukig több ízben is türelemre inti a heves vágyait csillapítani óhajtó Jehant.) Philippe de Rémi valójában összeegyeztethetőnek vélte a kölcsönös érzelmekből fakadó, harmonikus szerelmi boldogságot és a társadalmilag intézményesített házasságot. Ezzel a vélekedésével – Chrétien de Troyes „kompromisszumos” felfogásához hasonlóan – mindenképpen meghaladta a trubadúrszerelmet, a *fin'amor* elveit követő költők merev elzárkózását a házasságtól.

## A „képes beszéd” motívuma a regényben

Philippe de Rémi műve viszonylag terjedelmes részét szenteli Gloucester grófja korlátozott értelmi képességeinek leleplezésére és nevetségessé tételére. Ezt két hatásos narratív eljárással valósította meg. Egyrészt az európai és keleti folklórirodalomban igen népszerű, mulatságos és megtévesztő „képes beszéd” (*gab*) motívumának<sup>5</sup> felhasználásával, másrészt pedig a célbavett szereplő beszédmódjában, jelen esetben a kezdetleges és hibás francia nyelvtudásában rejlő komikus hatás kiaknázásával.

A szerző-elbeszélő a középkori elbeszélő költészetben rendkívül gyakori motívumismétléssel teszi még hatásosabbá Jehan riválisának nevetségessé tételét. Először a regény egyik alapvető szerkezeti elemeként a Jehan és Gloucester közötti egyoldalú „süketek párbeszédében” alkalmazza a szóban forgó folklórmotívumot az elbizakodott és hiú angol főúr korlátoltságának leleplezése érdekében. Másodsor

<sup>5</sup> Vö. Philippe de Rémi, *Jehan et Blonde. Roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, (kiad.) Sylvie Lécuyer, Paris, Champion, 1999, 18.

abban a jelenetben fokozza a „képes beszédben” megnyilvánuló humoros hatást, amelyben Gloucester grófja beszámol leendő apósának, Oxford grófjának a Jehannal tett utazása alatt esett kellemetlen kalandjairól, s a francia ifjúnak azokhoz fűzött „ostoba” kommentárjairól. Harmadszor a regényszerző egy retorikai fokozással teszi teljessé Gloucester csekély értelmi képességének leleplezését, amikor Oxford grófja „dekódolja” és megvilágítja neki Jehan szavainak rejtett, mögöttes jelentését, amit a francia nemesifjú „képes beszédét” szó szerint értő Gloucester képtelen volt felfogni.

Gloucester grófjának nyelvtani hibáktól hemzsegő, kezdetleges francia beszédmódja pedig – amely a klasszikus stílusparódia egyik legsikeresebb válfajára emlékeztet – méginkább kiemeli az angol nagyúr öntelt hiúságát és fölényeskedő viszonyulását az ifjú franciához. Gloucester nevetségesen ható, gyatra francia beszédét valóságos parodisztikus „stílusgyakorlatként” alkalmazza a fejlett költészettechnikai tudással és nyelvi érzékkel rendelkező Philippe de Rémi.

## **A Jehan és Blonde-dal rokon korabeli művek és a regény utóélete**

A 13. századi irodalmi művek közül a század vége felé alkotott *Gesta Romanorum*-ban szintén megtalálhatók a *Jehan és Blonde*-ban alkalmazott „képes beszéd” motívumának főbb elemei, néhányat közülük azonban megváltoztatott a mű szerzője. A *Roman de Horn* angol és francia verziójának cselekményváza lényegében a *Gesta Romanorum*-éval azonos, „képes beszéd” motívuma pedig csak kisebb részleteiben tér el regényünk hasonló motívumától.<sup>6</sup>

Az 1232 és 1242 között keletkezett, a Warwick család történetét feldolgozó *Gui de Warwick* című anglo-normann regény első fele meglepő hasonlóságot mutat a *Jehan és Blonde* elejének epizódjaival, akárcsak a szintén 13. századi *Jouffrois* című regény első részének főbb mozzanatai.

A 15. századi *Les Nouvelles de Sens* elnevezésű novellagyűjtemény *De Loys de Girolles et de Damoiselle Agathe de Poissy* című

---

<sup>6</sup>Vö. uo., 19–21.

elbeszélése lényegében Jehan és Blonde történetét „írja újra” más szereplőkkel, és a hasonló elemekből álló „képes beszéd” motívumának is ugyanazt a szerepet szánja, mint Philippe de Rémi regénye. Az ugyanabban a században szerzett *Jehan de Paris* című kisregény<sup>7</sup> kétségtelenül a *Jehan és Blonde* népszerűségét és hatását mutatja, bár a „képes beszéd” egyes összetevőit megváltoztatta illetve más jelentéssel látta el.

*Szabics Imre*

---

<sup>7</sup>Ld. a *Szibilla királynő édene* című kötetben, ford. Szabics Imre, Budapest, Európa Kiadó, 1987, 147–254.

**E**z a történet, amelyet most elmesélek, egy jól ismert igazságot példáz: aki dicsőségre törekszik, az dicsőséget szerez, s aki kevésre vágyik, az kevésre is jut. Ama rest emberek miatt választottam a témáját, akik csak a tétlenséget ismerik a világon, s egyáltalán nem vágnak kiemelkedni sanyarú sorsukból. Az ilyenek, akiknek épp hogy csak fel nem kopik az álluk, inkább ki sem mozdulnak az otthonukból, holott ha más vidékekre költöznének, dicsőségre, gazdagságra és barátokra lelnének. Aki lustasága miatt mindezt elmulasztja, joggal szolgál rá a derék emberek megvetésére. Számos emberről tudni lehet, hogy nem szerzett volna megbecsülést, tudást, hatalmat és vagyont, ha nem hagyta volna el az otthonát, mivelhogy más országban ki-ki jobban hasznosíthatja a tudását és többre viheti, mint a sajátjában. Ha egy elszegényedett nemesember egy percre sem hajlandó elhagyni a hazáját, megérdemelné, hogy kivájják a szemét, mert hiszen nem csak magának, hanem szerető családjának is árt restségével, s embertársai joggal tekintik őt szerencsétlen nyomorultnak, és kerülik a társaságát. Aki ilyen életet él, nem törődik a hírnevével, és mindig szerencsétlen nyomorult marad: az ilyen ember álljon inkább szerzetesnek, hogy legalább a lelke üdvösségét megmentse, vagy pedig igyekezzen megbecsülést szerezni magának. Ha azt mondogatja: „Nem tudom, hová is mehetnék”, joggal érheti szemrehányás, hiszen nap mint nap hallani, hogy érdemes szerencsét próbálni más derék emberekkel a tengerentúlon, Moreában vagy más idegen országban. Akiről az én történetem szól, nem akart restnek mutatkozni, hanem idegen országba ment, hogy dicsőséget és megbecsülést szerezzen magának. Erőfeszítéseket tett, hogy felemelkedjék, s ez sikerült is néki, íme, elmondom, hogy miként.

Élt egyszer Franciaországban egy lovag, akinek mindaddig nagy volt a vitézsége, amíg képes volt a fegyverforgatásra. Ám amidőn idős korba lépett, nem hagyta el többé az otthonát. S minthogy nagy tisztességben élt, szomszédjai megbecsüléssel vették körül. Egy tiszteletre méltó nemes hölgy volt a hitvese, aki hat gyermeket, két leányt és négy fiút szült néki. Több mint ötszáz dénárt érő, ám adóssággal és jelzáloggal megterhelt földje volt, mert ifjúkorában sokat költött

a lovagi tornákra, amelyeken gyakran részt vett, de most már szívesen lemondott róluk. Dammartinben<sup>8</sup> voltak a földjei, és rendszerint ott is tartózkodott. Legidősebb fiát Jehannak hívták, aki húsz év körüli, eszes, jól nevelt és daliás ifjú volt, és dicsőségre vágyott. Látván idősödő anyját és eladósodott apját, valamint fivéreit és nővéreit maga körül, egy napon rádöbbsent, hogy csak az idejét vesztegeti; mivelhogy éppen elegen voltak az apja szolgálatára, úgy vélte, őreá már nincs ott szükség. Tettre kész ifjúként úgy döntött, hogy Angliába megy szerencsét próbálni. Ahelyett, hogy meggondolatlanul eltékozolta volna az apai birtokot, elhatározta, hogy inkább még nagyobb szerencsét szerez, ha képes lesz rá. S amiként elhatározta, úgy is tett. Bejelentette az apjának és anyjának a szándékát, amiről semmilyen módon nem tudták lebeszélni, s ez nagy szomorúságot okozott nekik. Jehan készülődni kezdett tehát az útra, s alig várta, hogy elindulhasson. Mindössze egy teherbíró paripát, húsz fontot és kísérőként egy csatlózt vitt magával. Ha akarta volna, többet is vihetett volna, ám megelégedett ennyivel. Elbúcsúzott a barátaitól, megcsókolta a fivéreit és nővéreit, akik sírva köszöntek el tőle, s azután útra kelt a szolgálójával, akit Robinet-nak hívtak. Búcsút vett könnyező és bánattól sújtott apjától és anyjától is, s gyorsan eltávolodott az otthonától. Pihenés nélkül egyhamar Boulogne-ba érkezett, ahol addig keresgélt, amíg egy hajóra nem lett, amelyen átkelt a tengeren. Jehan egy kalmárhajóval kötött ki Doverben, ahol csak egyetlen éjszakát töltött, s amint felkelt a nap, lóra szállt, és folytatta útját London felé, ahová menni szándékozott.

Egy napon, amint lovagolt, egy gróffal találkozott, aki szintén a tenger felől jött és Londonba tartott, ahol az angol parlament ülésezett. Jehan a kiléte felől tudakozódott a kísérőitől, akik híven elmondták neki, hogy az uraság Oxford grófja, s egy hatalmas és gazdag várkastély ura. Ezt hallván, az ifjú csatlakozott hozzá, és franciául köszöntötte, amit a gróf nem vett tőle zokon, mivelhogy hosszabb időt töltvén Franciaországban, jól értett franciául. Ő is szívélyesen

---

<sup>8</sup> Ma Dammartin-en-Goële Seine-et-Marne francia megyében.



köszöntötte a lovagot, s afelől kérdezte, hogy mikor és mi okból hagyta el hazáját, s mi végett érkezett Angliába.

– Nagyuram, a tiszta igazat mondom kegyelmednek – válaszolta Jehan –, egy szegény nemesember vagyok, akinek Istenen kívül nincs más ura. Azért keltem át a tengeren, hogy egy nemesúrra találjak, aki hajlandó a szolgálatába fogadni, s aki a szolgálatom szerint bána velem.

– Hitemre – mondta a gróf –, becses jellemre vall, hogy egy nemesúr szolgálatába kíván szegődni. Ha óhajtja, asztalnokként a szolgálatomba léphet a kastélyomban.

– Fogadja hálás köszönetemet, nagy jó uram, végtelenül lekötelez, amiért a szolgálatába fogad engem.

– Mi a neve, kedves barátom?

– Jehannak hívnak, nagyuram.

– Kedves Jehan barátom – mondta a gróf –, mától fogva szívesen felfogadom kegyelmedet asztalnokomnak.

S az ifjú levante nem késlekedett köszönetet mondani újdonsült urának. Ekként állt tehát szolgálatba Jehan, s oly kedvesen viselkedett, hogy még Londonba érkezésük előtt valamennyi társa megbecsülését és szeretetét elnyerte. Egy keddi napon érkeztek Londonba, s egy kényelmes, szépen berendezett házban szálltak meg, ahol a gróf a parlament ülése alatt lakott. Midőn a gróf a királlyal ebédelt, Jehan kifogástalanul és nagy ügyességgel szolgálta fel néki az ételt. Nem lehetett volna nála jobb modorú, ügyesebb és figyelmesebb asztalnokot találni egy nagyúr kiszolgálására. Amikor véget ért a parlament ülése, a gróf visszaindult Oxfordba, ahová egy kellemes és vidám lovaglást követően hamarosan meg is érkeztek, mivelhogy csak kevés pihenőt tartottak. A gróf szerető és hűséges hitvese, a grófné kedvesen fogadta őket. A gróf pedig dicsérni kezdte új asztalnoka, Jehan eszességét, ügyességét és jó természetét. A nemes hölgy örömmel hallotta a dicsérő szavakat, s így szólt férjéhez:

– Jó uram, ha valóban oly érdemei vannak ez ifjúnak, mint kegyelmed mondja, arra kérem, bízza meg a leányunk szolgálatával, ha ő is beleegyezik, merthogy rajta kívül nincs több gyermekünk, s eljött az ideje, hogy egy ügyes asztalnok álljon a leányunk szolgálatára.

– Szívesen teljesítem a kívánságát, drága hölgyem – válaszolta a gróf.  
 – Ha Jehan is beleegyezik, hogy az ő szolgálatára álljon, az nekem is igencsak a kedvemre lesz. Nos, tüstént meg fogjuk ezt tudni.

Azzal a gróf legott hívatta a közelben lévő Jehant, akinek nem volt más elfoglaltsága és gondolata, mint hogy mindenkor az ura rendelkezésére álljon. Amint meghallotta a hívó szót, máris uránál termett, aki közölte véle a grófné kívánságát.

– Kedves Jehan, a grófnéval együtt arra gondoltunk, hogy ha kegyelmed is úgy akarja, a leányunk szolgálatára állhatna. Bizonyos lehet abban, hogy ha ügyesen fogja őt szolgálni, mind az én, mind a grófné jóindulatát el fogja nyerni. Ámde ez a kérés ne keltsen a szívében semmilyen aggodalmat, mert amire kérem, az csak a javára válhat.

– Megértettem az óhaját, nagy jó uram – válaszolta Jehan. – Kész vagyok teljesíteni a kívánságát, és végtelen öröömre szolgál, hogy ily nagy megtiszteltetésben részesít anélkül, hogy azt kérnem kellett volna. Adja az Úr, hogy teljes megelegedésére végezhessem a szolgálatomat.

– Helyesen szölt kegyelmed – jegyezte meg a grófné.

A gróf köszönetét és háliját fejezte ki neki, s arra kérte, szolgálja készségesen a leányukat. Ezután Jehant a grófkisasszonyhoz kísérték – akit Természet minden szépséggel megáldott –, s a szülei tudatták véle, hogy a francia nemesifjú asztalnokként fogja őt szolgálni. A grófkisasszony szíves-örömet fogadta Jehant, aki ekként kezdte meg első szolgálatát a grófi palotában. Felállították az asztalokat, amelyeknél elsőként a gróf foglalt helyet, majd szép sorban a háznépe, s Jehan felszolgált az ételt bájos ifjú úrnőjének.

A grófkisasszonyt Blonde-nak hívták, s ennél illőbb nevet nem is viselhetett volna,<sup>9</sup> mert az egész föld kerekén nem büszkélkedhetett nemeshölgy az övénel ragyogóbb szépségű hajkoronával. Ne vegyék hát rossz néven, ha most bővebben szólok róla. Úgy tűnt fel, mintha

<sup>9</sup> A *Blonde* ún. "beszélő név", jelentése Szőke; az udvari költeményekben és elbeszélésekben szereplő nemeshölgyek és -kisasszonyok ideális hajszíne mindig szőke volt, ami a középkori színszimbólika szerint makulátlan jellemükre és lelkük tisztaságára utalt.

a hajkoronája csillogó színaranyból lett volna, s oly hosszú volt, hogy kétszer is körülfonhatta vele a fejét. Boldogok lehettek fehér, kecses és finom fülecskéi, midőn e dús hajkorona rájuk borult. A homlokáról szólván, az hófehér, sima és magas volt. Homloka alatt a barna szemöldöke keskeny és ívelt volt; csinos, formás orrocskája sem tömpe, sem horgas nem volt: szép szemei között egyenesen és kecsesen ereszkedett alá. S vajon mit mondhatnék a szemeiről? Sok időmbe telne, amíg mindent elsorolnék róluk. Csillogók, ragyogók és tiszták, s oly csábosak és vonzók voltak, hogy még a legbetegebb ember is visszanyerte volna az egészségét, ha rájuk tekintett volna. Gyönyörű orcája, mely csak növelte a szépségét, pirosabb volt a rózsánál, s e pírral együtt fehérebb a frissen hullott hónál. E két szín oly tökéletesen olvadt egymásba, hogy nem lehetett eldönteni, melyiknek volt nagyobb része orcája szépségében, amelyen Isten egyenlően osztotta el a fehér és a piros színt. S mily csodálatosan szép ajkai voltak! Ha Isten nem maga rajzolta volna meg azokat, Természet nem lett volna képes ily tökéletes remekművet alkotni. Nagy tudású volt, aki létrehozta, mert csodálatosan arányosak voltak. Két kicsiny ajka egyáltalán nem volt vékony, hanem kellően telt, és a skarlátnál is pirosabb. Evés vagy nevetés közben, vagy amikor megszólalt és az ifjú hölgy egy kissé kinyitotta az ajkait, látni lehetett, hogy apró fogai tökéletesen illeszkednek egymáshoz, és az ezüstnél is csillogóbbak. S amidőn kicsiny száját szólásra nyitotta, oly édes lehelet áradt belőle, amely a balzsam illatát is felülmúlta. Aki egyszer is megcsókolta volna, soha többé nem lett volna boldogtalan. Enyhén gödrös és a nyári napnál is fehérebb állánál senki nem látott még szebbet. Szépen ívelt, hosszú nyaka bársonyos és hófehér volt – mintha Isten maga teremtette volna. S ne gondoljátok, hogy az erek vagy csontok áttűntek rajta. Aki közelről szemlélte volna, amint az ifjú hölgy vörös bort iszik, jól láthatta volna, hogyan folyik az le végig a torkán. Nem állíthatom, hogy tökéletesen le tudnám írni a termetét, de amire képes vagyok, azt szívesen megosztom véletek, merthogy nem szabad fukarkodnunk az erőnkkel, amikor egy jóra való és szép hölgyet dicsérhetünk. A grófkisasszonynak hosszú és formás karjai, csodálatosan szép kezei, s hosszú, egyenes és finom ujjai voltak. A dereka oly karcsú volt,

hogy két kézzel könnyedén át lehetett volna fogni. A mellkasa egy kissé szélesebb volt, ám ez mit sem ártott a szépségének. A tunikája alatt domborodó keblecskéi kemények és rugalmasak voltak. A sudár és karcsú termetű grófkisasszony lábszára és lábfeje igen formás volt. Nem volt sem kövér, sem sovány, s még a tizennyolcadik esztendejét sem töltötte be. Kellemes francia beszédén egy kissé érződött, hogy nem Pontoise-ban született.<sup>10</sup> Oly eszes, szerény és udvarias volt, hogy aki reggel láthatta, az bizonyos lehetett abban, hogy azon a napon semmi rossz nem történhet vele – ily tulajdonsággal ajándékozta meg őt a Teremtő. Ennek az úrnőnek a szolgálatára rendelték tehát Jehant. Adja Isten, hogy ne érje szenvedés emiatt! Úgy vélem azonban, nem tudja megóvni magát attól, hogy ne gyötrődjön miatta.

A gróf leánya, Blonde még annál is sokkal szebb volt, mint ahogyan az imént lefestettem. Amikor asztalhoz ült, a délceg és kellemes megjelenésű Jehan szolgálta ki. Fölöttébb igyekezett, hogy mindenki meglegedésére tegye a dolgát. Ám nem csak ifjú úrnőjét szolgálta ki; az egyik asztaltól a másikig lovagok, nemes hölgyek, komornák, inasok, apródok és fullajtárok voltak, s ő kedvességével mindegyikük tetszését és jóindulatát elnyerte anélkül, hogy a bájos Blonde kiszolgálását elhanyagolta volna. Az étkezések után kezet mostak, s ki-ki tetszése szerint sétálni ment az erdőbe, a folyóhoz vagy más multság után nézett. Jehan is elment szórakozni azzal, akivel kedve tartotta, s gyakran töltötte idejét a grófné lakosztályában a nemes hölgyek társaságában, akik egyre csak noszogatták, hogy tanítsa őket franciára. S ő, amint az jól nevelt nemesifjúhoz illik, készséggel eleget tett óhajuknak. Jól ismerte a társasjátékokat is, és gyakorta sakkozott, dámát játszott vagy kockázott ifjú úrnőjével. Sokféle játékra megtanította a grófkisasszonyt, akinek a francia tudása is sokkal jobb lett, mint volt a levante érkezésekor. Ezért aztán Blonde nagy becsben tartotta Jehant, aki mindent megtett, hogy úrnője kedvében járjon. A francia nemesifjú tökéletes

---

<sup>10</sup> Pontoise a középkori francia királyi tartomány, Ile-de-France egyik legfejlettebb és leggazdagabb városa volt, amely nemcsak vásáraitól volt híres, hanem arról is, hogy állítólag ott beszéltek legegyszerűbben a francia nyelvet (pontosabban a régió nyelvjárását, a *francient*).

boldogságban élt, mert azt érezte, hogy a grófi udvarban mindenki tetszéssel fogadja a viselkedését, a szavait és a tetteit. Ám egyáltalán nem uralkodott el rajta a gőg és az elbizakodottság; ellenkezőleg, igyekezett még jobban tenni a dolgát, minélfogva az irigyeknek, ezeknek az álnok és kellemetlen fajzatoknak is a szavát szegte, mert nem találtak okot arra, hogy becsméreljék. Sokáig élt ily boldog életet, s mindaddig jól mentek a dolgai, amíg Ámor ki nem vetette rá a hálóját, és rabul nem ejtette, akárcsak a csapda a farkast. Trisztán nem szenvedett annyit, mint amennyit hamarost el kellett szenvednie.

Egy napon, midőn Blonde az asztalnál ült és ebédelt, Jehan szokás szerint felszeletelte néki a húst. (Ám az esik csapdába, aki azt hiszi, hogy elkerülheti.) Eközben pillantását véletlenül a grófkisasszonyra vetette, akivel immár tizennyolc hét óta nap mint nap találkozott. Még egyszer sem esett azonban ily nehezeére, hogy levegye róla a tekintetét, mivelhogy ifjú úrnője ragyogó szépsége teljesen megbabonázta. Olyannyira, hogy hosszú percekig teljesen megfélemedezett a hús szeleteléséről, mígnem Blonde csodálkozva kérdezte tőle:

– Hol járnak a gondolatai, Jehan, ugyan miért nem szeletel?

Erre az ifjú összerezett, és szeletelni kezdte a húst, igencsak megdöbbenve a grófkisasszony szavain, merthogy eladdig még egyszer sem kellett figyelmeztetnie a kötelességére. Értetlenül nézett maga elé, fel nem fogván, miként történhetett ez meg vele. A nemeskisasszony szemrehányó szavai hallatán lesütötte a szemét, s az étkezés alatt többé nem is mert rátekinteni. Soha nem vágyott azonban még oly hevesen arra, hogy rátekinthessen, mivel Ámor nyila már megérintette a szívét.<sup>11</sup> Oly nagy vágyakozás kerítette hatalmába, hogy sok kínt és szenvedést okozott néki. Azon a napon Jehan többé már nem vetette pillantását Blonde-ra, a másnapi ebédig megtartóztatta magát ettől. Akkor erőt vett magán, hogy – amint szokta volt – kiszolgálja a grófkisasszonyt, ám a gyötrő szerelem újfent arra készítette, hogy a szemét arra vesse, aki lángra gyújtotta a szívét. Semmi mással nem törődött, csak az ifjú

<sup>11</sup> A szerző az Ovidius *Ars Amatoriájában* szereplő antik toposzra utal: Ámor isten kilőtt nyílvesszeje a célba vett szerelmes szemén keresztül annak szívéig hatol.

hölyget nézte elmerülten. Szinte a józan eszét is elveszítette, s még azt sem vette volna észre, ha halálos veszély fenyegetné. Miközben a grófkisasszonyra szegezte a tekintetét, gondolatai úgy elkalandoztak, hogy egészen megfeledezett a kötelességéről. Ezt látván, Blonde ki akarta zökkenteni ábrándozásából, és felszólította, hogy tüstént lásson hozzá a hús szeleteléséhez. De minthogy Jehan először nem hallotta meg úrnője szavait, az ismét rászólt:

– Miért nem szeleteli a húst, Jehan? Netán elaludt álltában avagy álmodozik? Legyen szíves, szolgálja fel nékem az ételt, és hagyjon fel az álmodozással.

E dorgálást már meghallotta Jehan, és úgy összerezett, mint aki álmából riad fel, s nem érti, mi történt vele. Ám mivel másutt jártak a gondolatai, oly figyelmetlenül szeletelte a húst, hogy a késével megvágta két ujját. Kiserkent belőlük a vér, aminek láttán Blonde ugyancsak elszörnyedt. Jehan akkor egy másik asztalnokot kért meg, hogy szeletelje fel a húst a grófkisasszonynak, ő pedig félájultan a szobájába vánszorgott. Ott egy nemeskisasszony egy darab gyolccsal bekötötte az ujjait, s fölöttébb sajnálkozott a sebesülése miatt. Jehan lefeküdt az ágyára, nem mervén visszamenni az ebédlőterembe Blonde asztalához, minthogy ekként elveszítette a fejét, és ostobán viselkedett. Nem tudta eldönteni, mihez is kezdjen.

Ilyképpen esett tehát Jehan áldozatul Ámornak. Az ágyon fekvé panaszkodni kezdett Szerelemre, amelytől a színe is megváltozott:

– Ó, jaj, vajon mitől vesztettem el a józan eszemet? Most már látom, hogy ostobán viselkedtem, s emiatt kétszer is megfeddett az úrnőm, akinek a szolgálatába szegődtem. Ó, Istenem, valóban haragszik reám, amiért rosszul szolgáltam ki őt? Azt kell hinnem, hogy igen. Mit számít nékem, hogy a szívem nem tudta megakadályozni, hogy ne vessem a szememet oly esztelenül óráá? De hát nem a társam ő nékem? Vajon Szerelem gyötör engem? Szerelem? Bizonyára nem, inkább Gyűlölet vakította el a szememet. A szememet? Hiszen árulás áldozata lettem, amikor azok támadtak ellenem, akiknek hűséget kellett volna tanúsítaniuk irántam. Joggal vádolhatom a szemeimet árulással, hiszen oly észrevétlenül árultak el, hogy hamarosan a halál fog leselkedni reám. Ám még a halál közelsége sem tudna rábírní, hogy

felfedjem a személyét annak, akinek a szívemet adtam. A legártalmasabb méregtől betegedtem meg, mivelhogy egyszerre vonz és elpusztít engem, s mégsem kívánom, hogy vége szakadjon a szenvedésemnek. Inkább meghalok, mintsem lemondjak ama fájdalmaimról, amelyeket el kell viselnem. Ha meg kell halnom a hölgyemért, abban bízom, hogy Isten bebocsátja lelkemet a Paradicsomba, a mártírok közé, mivelhogy a Szerelem mártírja leszek. Ó, bárcsak lenne annyi erőm, hogy megóvjam a látszatot azzal, hogy továbbra is őt szolgálom, mást nem is kívánnék. Nem vagyok-e az ő társaságában mindennap, az étkezések, a játékok vagy az ünnepségek alatt? Mit óhajthatnék ennél többet? Csakis hiú ábrándokat. Fortuna irigy lett reám, midőn oly sorsot szán nékem, hogy elveszítem azt a kevés boldogságot, ami nékem jutott, s ezáltal csúfos halálra ítél engem. Ha a grófné és a gróf, akárcsak a grófkisasszony, akinek a szolgálatára rendelték, tudomást szerezne a szerelmemről, aligha nyerném meg a tetszésüket. Egy szerencsétlen álmodozónak tartanának, és felkötés terhe alatt kitennék a szűrőmet, s nem is tehetnének mást, hiszen még soha senki nem táplált oly eszetlen szerelmet, mint amilyenre én vetemedtem. S joggal tarthatom magam köztönivaló bolondnak, amiért olyan helyen keresem a szerelmet, ahol semmi jót nem remélhetek. Ha a királynak nem volna hitvese, szíves-örömet feleségül venné ifjú úrnőmet, hiszen ő Oxford grófnéja léssen. Soha nem lesz nékem annyi huncut krajcárom, mint amennyi aranydénárja néki lesz, s ha páratlan szépségén kívül más kincse nem volna, még egy királyság sem volna méltó hozzá, mert hogy az egész földkerekségen senki mást nem ajándékozott meg a Teremtő ily tökéletes szépséggel. Nem is Természet, hanem maga Isten formálta őt ily gyönyörűnek.<sup>12</sup> Szerencsétlenségemre láttam meg az ő tökéletes szépségét, mivel a halál vár reám emiatt. Nem maradt más nékem, mint a szenvedés mindaddig, amíg a halál meg nem vált tőle; ám jöjjön, aminek jönnie kell, semmit nem tehetek ellene.

Ily kétségek között hánykódott tehát Jehan. Miután a teremben lévőek elköltötték ebédjüket, kezet mostak, s a nemes hölgyek asztalt

---

<sup>12</sup> A középkori skolasztikus tanok szerint Természet – Isten és az emberiség között elhelyezkedő allegorikus alakként – Isten akaratát közvetíti illetve hajtja végre.

bontottak, és a szobájukba tértek. Blonde azonban meglátogatta Jehant, akit ágyban fekvé talált, de amint az megpillantotta a grófkisasszonyt, nyomban felegyenesedett.

– Súlyos a sebesülése, kedves Jehan? – kérdezte az ifjú hölgy.  
– Hogyan történt ez kegyeddel?

– Nem tudom, úrnőm, miként eshetett, hogy a csontig megvágtam magam. Ámde nem is e seb aggaszt, úgy érzem, másfajta betegség támadt meg engem, mert semmihez sincs kedvem. Tegnap óta egy falat nem ment le a torkomon, s oly fájdalmat érzek a szívemben, hogy nem tudom, mitévő legyek.

– Nagyon sajnálom, hogy szenvedni látom, kedves Jehan – mondta Blonde igen kedvesen és együttérzőn. – Legyen gondja az étkezésre, s kívánsága szerint kérjen bármit, amíg teljesen fel nem épül.

– Fogadja hálás köszönetemet, úrnőm – válaszolta Jehan. – Majd hal-  
kan hozzátette:

– Kegyednél van, úrnőm, életem és egészségem kulcsa, amely oly kegyetlenül cserbenhagyott engem.

Blonde azonban már nem hallotta e szökat, mivelhogy a nemesifjú a fogai között suttogta azokat. Azzal búcsút vett tőle, aki miatta szenvedett. Bánattól sújtottan Jehan addig kísérté a tekintetével, amíg el nem hagyta a szobáját. Miután a falak elválasztották őket, s szem elöl veszítette Blonde-ot, Jehan ájultan hanyatlott le az ágyára, s az inasa már azt hitte, hogy a halálán van. Kis idő múltán azonban mély sóhajtás szakadt fel a szívéből. Ekkor nemesihölgyek jöttek hozzá, akiket Blonde küldött, hogy legyenek a segítségére. Egy sodóval elkészített, gyógyfüvekkel ízesített sült csirkét hoztak néki, amelyet azonban – a hölgyek nagy bánatára – az ifjú nem volt képes elfogyasztani. Tüstént közölték is Blonde-dal, hogy Jehan nem hajlandó enni.

– Semmit nem tudok tenni érte – felelte a grófkisasszony. – Nagyon bánt a betegsége, mivel nagyszerűen szolgált engem.

A Szerelentől gyötört Jehan éjjel-nappal oly kínokat állt ki, hogy képtelen volt lábra állni, s ágyban kellett maradnia. Oly fájdalmat érzett a szívében, hogy semmiben nem lelta az örömét. Ámor oly kegyetlenül bánt vele, hogy egyszer a hidegtől reszketett, másszor pedig forróság öntötte el; az egyik percben elrévedezett, a másikban egyre



csak panaszkodott. Nem fért hozzá kétség, hogy Ámor okozta a szüntelen hangulatváltozásait. Evés és alvás nélkül minden reményét elveszítette, hogy sorsa egyszer még jobbra fordulhat, és teljesülhet a vágya. Nem óhajtott sem inni, sem táplálékot magához venni kivéve, amikor úrnője megparancsolta néki. Csak akkor vidult fel egy kissé, amikor Blonde mellette volt, de amint eltávozott, az öröme fájdalomba fordult.

A gróf és a grófné is értesült Jehan betegségéről, ami fölöttébb elszomorította őket. Felkeresték tehát, és megkérdezték tőle, hogy mi a baja. Anélkül, hogy a teljes igazságot felfedte volna a betegségről, az ifjú csak annyit mondott nekik, hogy a szívét támadta meg valamilyen baj, amitől rettenetesen szenved. Ezt hallván, a gróf odarendelte az orvosát, s megparancsolta néki, hogy vegye gondjába és gyógyítsa meg Jehant. A doktor megígérte, hogy minden tőle telhetőt megtesz, s nyomban kitapintotta a pulzusát, felemelte, majd leengedte a karját, megvizsgálta a vizeletét, ám ahhoz, hogy megállapíthassa a baját, legalábbis jósnak kellett volna lennie, s végül beismerte a tehetetlenségét. A Jehan állapota miatt lesújtott gróf és grófné eltávozott, ő pedig csüggedten visszafeküdt az ágyába. Öt héttig szenvedett ily kínok között, míg végül már csont és bőr volt, s alig volt képes megszólalni. Már csak a halált várta, amelytől, úgy vélte, semmi nem válthatja meg.

Látván, hogy mily rossz bőrben van Jehan, Blonde döbbenetlen kérdezgette, vajon mi lehet a baja, hogy egyetlen doktor sem képes meggyógyítani. Egy napon az emlékezetébe villant az ifjú tekintete, amely miatt álmódózónak nevezte, s ő pedig megvágta az ujját, amikor rászólt, hogy hagyjon fel az álmódózással. Majd az is eszébe jutott, hogy amidőn előtte állt, oly boldogan tekintett rá, hogy semmi másra nem tudott figyelni. Már csak emiatt is, ha valamilyen elképzelése lett volna a szerelemről, a grófkisasszonynak rá kellett volna jönnie a betegsége okára. Igaz, némileg gyanította, hogy az ifjú kétségtelenül kötődik hozzá, de azt el sem tudta képzelni, hogy a szerelem miatt bárkinek ily nagy fájdalma legyen. Ezért azután módfelett tudni szeretne volna, miféle betegség támadta meg Jehant. Egy napon egyedül látogatta meg, s leült az ágya szélére, ő pedig a tőle telhető legnagyobb szívéllyessel köszöntötte.

– Jehan, kedves barátom – fordult hozzá a grófkisasszony –, árulja el nékem, ki miatt került ebbe az állapotba, amelyben most van; tudni szeretném, ezért hát mondja meg nékem. Az irántam való hűségére kérem, ne titkolja el előttem. Mondja meg nekem őszintén, és hitemre megígérem, hogy ha tehetek valamit a gyógyulásáért, vissza fogja nyerni az egészségét.

Azt hallván, hogy Blonde minden tőle telhetőt meg fog tenni a gyógyulásáért, Jehan visszanyerte egy kissé az erejét, hiszen jól tudta, hogy egyedül csak ő képes meggyógyítani. Ám olyannyira félt attól, hogy mégis téved, hogy nem mert nyíltan beszélni előtte.

– Hálásan köszönöm, drága úrnóm, a kedves szavait, amelyek nagyon jól esnek – mondta az ifjú –, de az az érzésem, hogy az én bajom gyógyíthatatlan. Nincs bátorságom, sem szándékom elárulni, mely orvosság tudna kiváltani a betegágyamból. Mindazonáltal ez az orvosság létezik, s ha valakinek úgy tetszene, hogy meg akarna menteni engem, elűzhetné a betegséget. Ámde soha nem venném magamnak a bátorságot, hogy erre kérjem, mert az életemmel fizetnék eme örütségért.

– Kedves Jehan, márpedig nem hallgathat erről, el kell árulnia nékem a titkát. Mindmáig soha semmit nem kértem kegyedtől, most azonban a gyógyulása végett arra kérem, mondja meg nékem, milyen betegség gyötri, s az életemre esküszöm, mindent megteszek, hogy meggyógyuljon, ha tudni fogom, milyen bajtól szenved.

– Megtenné, drága úrnóm?

– Biztosíthatom, hogy igen; mondja meg tehát őszintén.

– Nem merem, úrnóm.

– De igen, tudni akarom végre.

– Nos, ha ezt akarja, úrnóm, akkor tudja meg, hogy kegyed miatt szenvedek.

Amint a nemesifjú kiejtette e szavakat, nyomban ájultan hanyatlott az ágyára, és hosszú ideig mozdulatlan maradt. Blonde megtudta tehát bajának és szenvedésének okát. Belátta, hogy ha Jehan megvétést érezne ki a szavaiból, az elkerülhetetlenül a halálát okozná, ezért hát gondolkozni kezdett, miképpen tudná megmenteni őt a haláltól. Szép kezében tartotta Jehant, amíg az magához nem tért az ájulattól, s eközben nagyokat sóhajtott. Úgy ítélte meg, hogy a halál fenyegeti,

ha csak egy kis ideig is késlekedik a válasszal, ezért hát így szólt hozzá:

– Drága barátom, mivelhogy miattam került a halál árnyékába, kötelességemnek érzem, hogy megmentsem ettől a veszélytől. Gondolkodjék ismét józanul, s csak azzal törődjék, hogy visszanyerje az egészségét, mert tudja meg, hogy amint meggyógyul, a kedvesem leszen.

– Komolyan mondja ezt, úrnóm?

– Igen, kedves barátom, a lehető legkomolyabban.

– Akkor meg fogok gyógyulni, drága úrnóm, s véget ér a szenvedésem.

– Már csak ennie kell, édes barátom, és visszatér a lelke nyugalma.

– Azt fogom tenni, amit kíván, drága úrnóm, s mivel ez az óhajta, enni fogok.

Azzal Blonde magára hagyta az ifjút, megígérve, hogy hamarosan visszatér hozzá. Étel küldetett néki, és Jehan enni kezdett.

E biztató szavak hallatán, amelyek megmentették a haláltól, Jehan rövid idő alatt teljesen meggyógyult, aminek a gróf, a grófné és egész háznépük felettébb megörült. Kedvességével és törődésével Blonde gyorsan meggyógyította, s egy héttel később Jehan már újból talpra állt. Noha igencsak rossz állapotban volt, a reménytől, hogy Blonde a kedvese lesz, hamarosan helyreállt az egészsége. Amint visszatért az ereje, megkezdte asztalnoki szolgálatát úrnője mellett, aki oly sok erőt öntött belé – anélkül, hogy egyebet is kapott volna tőle –, hogy visszaadta néki az egészségét. A szépséges Blonde azért tette ezt, mert nem szeretne volna, ha az ifjú levante miatta lelné halálát. Ám midőn azt látta, hogy az már teljesen rendbejött, hallgatag lett, és alig szólt hozzá többé. Úgy vélte, oly mértékben kihúzta Jehant a bajból, hogy ezentúl ismét jó egészségnek fog örüdeni. Nem akarván, hogy ostobának tekintsék, nem tartotta magát az ígérétehez, mivelhogy Ámor nyila még nem érintette meg. Egy hónapnyi szolgálat után, azt tapasztalván, hogy úrnője nem mond néki semmit, és nincs is szándékában a szerelemről szólni, Jehan értetlenül fogadta Blonde hallgatását. Sóhajtozni kezdett, sírásra fakadt, nem tudván, mit mondjon és mitévő legyen, s miként értelmezze ezt a helyzetet. „Ó, jaj – sóhajtott fel –, úrnóm netán elfelejtette az ígérését, melyet nekem tett, midőn beteg voltam? Vajon nem azt mondta-e, hogy a kedvesem lesz, amikor majd meggyógyulok? De bizony, azt mondta, s az az öröm hozta el

a felépülésemet, amelyet ezzel szerzett nékem. Ám ez bizonyára csak ámitás volt, minthogy nem tartotta meg az ígérését. Talán már megbánta, amit akkor mondott, vagy talán csak azért tett nékem ígéretet, hogy meggyógyuljak, s azt gondolja, hogy ezzel meg is elégszem. Ám nagyot téved, mert oly nagyon szeretem, hogy mindenképpen meg kell tudnom, vajon számíthatok-e a szerelmére. Nincs joga hozzá, hogy megfosszon engem attól. Talán megvet engem, amiért nem merek erről szólni néki? Máris megkérdezem tőle, mint vélekedik az ígéréről.” Jehan elhagyta tehát a szobáját, és egy réten megpillantotta Blondeot, amint éppen virágkoszorút készített. Odament hozzá, és illőn köszöntötte, mire a grófkisasszony azt felelte:

– Isten oltalmazza kegyedet!

Majd mindketten elhallgattak. Jehan oly zavarban álldogált Blonde előtt, hogy egyetlen hang sem jött ki a torkán. Ugyanakkor azt mondta magában, hogy ostoba, ha tüstént nem kérdezi meg tőle, hogy megtartja-e az ígérését. Szólásra nyitotta a száját, majd nyomban be is csukta, mivelhogy ily pillanatokban valamennyi igaz szerelme félelem fog el. Végül azonban – nagy sóhajok közepette – mégis kicsúsztak a száján e szavak:

– Nem emlékszik, úrnőm, arra az ígérétre, amelyet a betegségem alatt tett, s amellyel visszaadta nékem az egészségemet?

– Dehogyan nem, kedves Jehan, nagyon jól emlékszem rá, hiszen a kegyelmed jobbulásáért tettem. Az örültsége miatt szinte már a halálán volt. Meg akartam gyógyítani, s ezzel az ígéréssel adtam vissza kegyelmednek az egészségét, mivelhogy már nem volt teljesen ura a józan eszének. Legyen tehát ezentúl ura önmagának, s igyekezzen jól szolgálni engem, az lesz a legnagyobb hasznára kegyednek. Ámde főként ne higgye azt, hogy kegyednek adom a szívemet, mert túlságosan lealacsonyítanám ezáltal magamat.

E szavak fölöttébb elsomorították Jehant, s a szíve kis híján megszakadt a bánattól. Sírva azt felelte:

– Jól tudom, úrnőm, hogy semmit nem jelentettem én kegyednek. Ezért azután, ha kegyed nem óhajtotta volna, semmit nem vallottam volna be kegyednek. Ha minden úgy történt volna, ahogyan én szerettem volna, már halott lennék; most tehát mindent újra kell kezdenem.

De nem fogok szemrehányást tenni kegyednek, hanem hálát adok azért, amit nékem adott, s inkább meghalok, mintsem hogy egy másik hölgnél keressek vigaszt. Mit mondhatnék még egyebet? Egy héten belül sokkal nagyobb szenvedésben lesz részem, mint egy hónappal ezelőtt, merthogy a visszaesés a betegség első tüneténél is fájdalmasabb.

Ekként szólván, az ifjú sírva távozott, s Blonde szintén elindult egy másik irányban. Jehan visszatért a szobájába, s minden tagját olyan reszketés fogta el, hogy legott le kellett feküdnie. Sem enni, sem inni nem tudott, egyre csak kétségbeesetten síránczozott:

– Ó, miért is gyógyított meg az úrnőm, aki újból szomorúságba taszított? Hogyan hihettem el, hogy az igazat mondja nekem? Ha a véleményemet kérdezte volna, azt hiszem, nem vettem volna a lelkemre, hogy lealacsonyítsa magát azzal, hogy nékem adja a szívét. Ó, halál, siess gyorsan, hiszen nincs több tennivalóm itt e földön, mivel a kapott ígéretnek, amely visszaadta az egészségemet, nem lett foganatja. Úrnőm olyan ígéretet tett nékem, amelyet nem tartott meg: ekképpen csendesítik le a bolondokat is. Nincs más óhajom, mint a halál, mivel nincs kedvem az élethez; határtalan a kétségbeesésem, és semmi nem képes többé megvigasztalni. Ó, jaj, szemeim, elárultatok engem, hiszen ama szenvedély miatt kell meghalnom, amelyet engedtetek belém költözni. Ó, Szerelem, nem szolgál a dicsőségedre, hogy hagyod meghalni a szolgádat!

Így tehát Jehan visszaesett a betegségébe, ami oly súlyosan támadta meg a szívét, hogy minden iránt közömbös lett, és enni sem bírt, bármit tett is. Ámor úgy felzaklatta a lelkét, hogy sem éjjel, sem nappal nem tudott aludni. Amikor a gróf híret vette az állapotának, igencsak elkomorult, de semmit nem tudott tenni ellene. A grófné megparancsolta, olyképpen szolgálják ki az ifjút, hogy semmiben ne szenvedjen hiányt. Ámde könnyű volt őt kiszolgálni, amikor szinte semmit nem evett. Bánatában annyit szenvedett, kínlódott, és úgy legyengült, hogy elveszítette a beszéd képességét. Az egész palotában gyorsan elterjedt a híre, hogy Jehan a halálán van. Inasa a kezét tördelte kétségbeesésében, akárcsak a kastély többi szolgálói, akik fölöttébb kedvelték. Blonde is meghallotta ágyában Jehan inasának szívszaggató síránczozását, melynél elkeseredettebb fájdalmat még senki nem tanúsított, s tüstént hívatta az egyik komornáját:

- Mi ez a siránkozás, kisasszony?
- Robin esett így kétségbe, úrnóm, Jehan miatt, aki a halálán van, s már beszélni sem tud.

Ezt hallván, Blonde aggódni kezdett, mert szíve mélyén jól tudta, milyen baj okozhatja Jehan halálát. Tudván tudta, hogy meggyógyíthatta volna a betegségét, s megmenthette volna a haláltól, ha egy kevés szájalommal lett volna iránta. Sajnálkozni kezdett hát a viselkedése miatt, midőn megtudta, mennyire szenved az ifjú levante.

Amint Ámor észrevette, hogy a grófkisasszony sebezhetővé vált, összegyűjtötte seregét, s egyszerre minden oldalról támadásra indult. Elmondom, mely erők küzdöttek Ámor oldalán: először is Szánalom, aki a szívét vette célba, mert gyűlöli a gőgöt, mely arra indította Blonde-ot, hogy a halálba küldje Ámor egyik őszinte és hű szolgáját. Ezért azután oly hévvel sújtott le a nemeskisasszonyra, hogy elpusztította Gőgöt, aki soha többé nem lelt otthonra benne. Szánalom után Együttérzés érkezett, aki szintén támadásba lendült, és oly határozottan és keményen bánt vele, hogy kiűzte a szívéből Érzéketlenséget, s elfoglalta annak helyét. Együttérzést Értelem követte, s érthetetlen viselkedése miatt róta meg az ifjú hölgyet, aki hagyta volna meghalni hű szerelmesét. Értelem oly okos érveket sorakoztatott fel, hogy Blonde mellé állt, és nem hallgatott többé Értelmetlenségre. Így azután Értelmetlenség elmenekült, s a helyét Értelem foglalta el. Értelem után a szigorú Feddés jött, aki ékesen bebizonyította néki, mily gonosz cselekedet igaztalanul megölni egy embert. Feddés után Szerelem érkezett, aki heves szemrehányásokat tett néki, amiért udvariatlanul és kíméletlenül bánt szolgájával. Ám ha teheti, Szerelem bosszút áll Blonde-on: minden erejével lesújt reá, legyőzi és elűzi Gyűlöletet, Hamis Esküt és Viszályt, s a helyükre lép.

Megszabadulván mindattól, ami megakadályozta, hogy szeretni tudjon, Blonde-ot immár új kötelékek fonták körül, amelyek megtörték a gőgjét. S Szerelem foglyának érezvén magát, ily panaszokban tört ki:

- Jehan, édes kedvesem, elbizakodottságom, gőgöm és hiúságom miatt én vagyok halálod okozója! Megszerettél engem, én pedig oly kegyetlen voltam hozzád, hogy most a halál vár reád! Ó, én szerencsétlen,

későn támadt a gondolatom, hogy meggyógyítsalak téged, minek folytán, én esztelen, a gyilkosod vagyok! Ó, én nyomorult, miként ölhettem meg azt, aki sokkal jobban szeretett engem, mint önmagát? Fel sem merült bennem – hiszen meggyógyítottam a szavaimmal –, hogy ismét visszaesik a betegségébe. Most látom csak be, hogy nem is tudtam volna jobban elárulni őt, sem magamat, hiszen aki nem tartja meg a szavát, az elveszíti a becsületét. Ígéretet tettem néki, amit nem tartottam meg, s ezáltal halálra ítéltém őt! Ó, Istenem, valóban meg fog halni? Soha nem ért még nőt nagyobb szerencsétlenség, mint engem, mert úgy hiszem, ő utána én is meg fogok halni, s ez igazságos halál lesz, mivel tőlem kapta azt a tüzet, amely elemészti. Én vagyok tehát a bűnös a haláláért, s joggal méltó a halálra, aki más halálának az okozója. Gonosz és szeszélyes Gazdagság, téged kell mindenekfelett gyűlölnöm, mert te vettél rá az árulásra; ha nem ily előkelő sors jutott volna nékem, bizonyára nem lettem volna oly kevély, hogy megtagadjam tőle a segítségemet. Az előkelő voltom ártalmára és ártalmamra volt, mivel gőgössé tett engem. Midőn az én édes barátom könyörögve a szerelmemet kérte, a bennem lakozó góg elutasította őt. Ámde Isten nem engedte meg, hogy Góg győzedelmeskedjék, és kiűzte őt a szívéből, hogy Szánalom uralkodjék rajta. Ha Szánalom korábban megérintett volna, nagy jótétemény lett volna ez tőle, mert a segítségére lehettem volna annak, akinek igencsak szüksége lett volna rá. Be kell látnom, hogy a nőknek van egy igen kellemetlen szokásuk: amidőn valamely jó dolog közelébe jutnak, ahelyett, hogy megragadnák, oly sokáig haboznak, hogy elkerülhetetlenül elveszítik azt; s miután elveszítették, kétségbeesnek és bosszankodnak, amiért nem ragadták meg rögtön, amikor még teheték volna. Éppen ez történt velem is, hiszen ha elfogadtam volna hű barátomnak Jehant, akkor most nem érezném magam ily kényelmetlenül. Vajon nem derék és jó családból való? Amiért nem oly előkelő származású, mint én, a halálát kellett okoznom? Kétség nem fér hozzá, hogy nagy ártalmára voltam. Biztos vagyok abban, hogy ha két vagy három ország királya lenne, én pedig csak egy egyszerű, szegény leány, mint bárki más e királyságban, királynővé tenne engem. Igaztalanul tanúsítottam gyűlöletet iránta. Gyűlöletet? Hát valóban gyűlölöm őt? Egyáltalán nem; ellenkezőleg,

a kedvese vagyok. A kedvese? Aligha bizonyítottam még ezt néki, hiszen halálra szántam őt. Édes Jehan, miért is kínoztalak téged annyit? Nem vagy-e a legszebb, a legdaliásabb, a legszolgálatkészebb és a legokosabb mindama ifjak között, akik országunkban élnek? Nincs kétségem efelől, ám, sajna, későn vettem észre. De elég a panaszból, meg kell tudnom, hogy képes vagyok-e még meggyógyítani téged. S ha nem leszek rá képes, nem marad más nékem, mint hogy meghaljak érted.

Ekként gyötörte Blonde-ot Ámor. Az előző nap reggele óta a dolgok ugyancsak megváltoztak számára. Sóhajtozni és sírni kezdett, a szíve elszorult, s Ámor oly nagy szenvedést okozott néki, hogy halkán felkelt az ágyából, és egy hermelinprémet borított a vállára. A nemes hölgyek és -kisasszonyok már valamennyien aludtak körülötte a kastélyban. Blonde habozás nélkül kisurrant az ágyasházból, és abba a szobába ment, ahol Jehan feküdt. Egy üveglámpás világított némi fénnel a helyiségben. Úrnője érkezésekor csak Robin állt fel az üdvözlésére. A panaszai hallatán hamar rájött, hogy Jehan szerelmes, s azt is tudta, hogy a szerelem okozza nagy gyötrelmeit. Blonde a nevéen szólította Robint, s megkérdezte tőle, miként érzi magát a gazdája, mitől szenved, és mi lehet a baja.

– Kegyed is jól tudja azt, úrnóm, felesleges megkérdeznie tőlem. Tudja jól, hogy Jehan a halálán van. Félek, hogy Isten szemrehányást fog tenni ezért kegyednek. Mindazonáltal állíthatom, hogy Jehan úr soha egy szóval sem említette a szenvedését, ám a sóhajaiból arra következtetek, hogy a kegyed iránt érzett szerelem mártírjaként fog meghalni. Már agonizál.

S Robin sírvafakadt. Blonde Jehan ágyához futott, leült az ágya szélére, homlokára tette a kezét, majd kitapintotta a pulzusát, melyet igen gyengének érzett. A szeme csukva volt, a teste megmerevedett és több helyütt kihűlt, csak a szíve tájéka volt egy kissé meleg, s ez tartotta még életben. Ily legyengült állapotban találván Jehant, Blonde szívét nagy fájdalom járta át.

– Drága barátom – fordult hozzá nagy kínokat átélve –, az én háttartalan kevélységem miatt került ebbe az állapotba. Azért látogattam meg ebben az éjjeli órában, mert orvosolni szeretném azt a súlyos igazságtalanságot és bajt, amelyet ok nélkül követtem el kegyed ellen. Szóaljjon meg hát, kedvesem!



Jehan hallotta szíve hölgye szavait, de mivel súlyos betegsége következtében elveszítette a beszéd képességét, nem tudott rögtön válaszolni néki. Látván, hogy szerelmese egy szót sem szól, Blonde-ot oly nagy bánat kerítette hatalmába, hogy ájultan hanyatlott az ágyra, a fejét Jehan mellkasára ejtve, akinek annyi szenvedést okozott. Tudatában volt ugyanis annak, ami vele történik, még ha nem volt is annyi ereje, hogy akár egy szót is szóljon. Ez bántotta őt oly végtelenül, hiszen boldogan válaszolt volna szeretett hölgyének, ha állapota ezt lehetővé tette volna. De abban a pillanatban még nem volt erre képes, miáltal összetörte Blonde szívét, aki magához térve, ezerszer is a föld legszerencsétlenebb és legnyomorultabb teremtésének nevezte magát, s heves sírásmokban és panaszokban tört ki:

– Ó, én szegény szerencsétlen, nyomorult, ugyan mit mondhatnék vagy tehetnék, amikor azt látom, hogy az én odaadó, hűséges kedvesem a halálán van? Ó, te álnok, kegyetlen szív, csakis te tehetsz róla, s joggal nevezlek hitvány árulónak, mert nagy gonosztságot követtél el, midőn elutasítottad a te hűséges szerelmesed szolgálatát. Hitszegővé tettél engem, midőn megvontad tőle a szerelmemet. Átkozott legyen ama nap, amikor azt mondtam néki, hogy soha nem lesz az övé a szerelmem. Ám nem sajnálkozom rajtad szívem, megérdemled, hogy örökké szenvedj ezentúl. Persze tudom, most azt szeretnéd, ha mindezt vissza lehetne fordítani, ám ugyanúgy nem teljesülhet a kívánságod, amiként a kedvesemé sem teljesülhetett. Amidőn felajánlotta néked a szerelmét, te nem fogadtad el azt, minek folytán feldúltad a lelke nyugalalmát. Most pedig te ajánlod fel néki a szerelmedet, ámde hiába, nem fog teljesülni az óhajod, mert meghal, amiért eltaszítottad őt magadtól. Most néked kell elviselned azt a szenvedést, amelyet ő elszenvedett érted, s esküszöm, el is fogod szenvedni. Meg kell halnod emiatt, ez az óhajom. Átkozott legyen a Halál, ha megengedi, hogy akár egy héttel is túlélj őt. S még az is túl későn következne be, mert amint észrevetted, hogy halálra sebezted őt, tüstént el kellett volna pusztulnod a bánattól.

A szerelem gyötrelmei soha nem készítették még nemes hölgyet szív-fájdítóbb panaszokra a föld kerekén. Mialatt ekként síráncsozott, háromszor is elájult a fájdalomtól. Ha Robin nem lett volna ott mellette,

úgy hiszem, legott a halálát lelte volna. Legyezni kezdte hát egy fejedővel a grófkisasszonyt, és megfogta a fejét, amikor a földre roskadt – később illő jutalmat kapott ezért. Jehan jól hallotta kedvese szünni nem akaró panaszait. Megértette, hogy sirámai őszinték és a szívéből jönnek, s noha a betegsége még nem múlt el, némi vigaszt érzett a lelkében. Nagyot sóhajtott, és kinyitotta a szemét. Amikor Blonde ezt észrevette, elhallgatott, és odamenve hozzá, oly orvosságot adott néki, amitől újból beszélni tudott: nem várva meg a felépülését, még beteg állapotában megcsókolta édes ajkával. E csóktól Jehan szívét oly csodálatosan jó érzés járta át, hogy egyszerre visszanyerte a beszéd képességét.

– Hálát adok kegyednek, édes hölgyem – szólalt meg –, amiért visszadta az életemet, melyet oly nagy veszélynek tett ki. Csoda, hogy még egy szikrányi maradt belőle.

– Én édes barátom – felelte Blonde –, vissza tudná nyerni az egészséget, ha ígéretet teszek, hogy ezentúl a kegyed hűségese kedvese leszek?

– Most még nem tudom, édes hölgyem. Oly rossz állapotba juttatott engem, hogy igen nehéz lesz abból kikecmeregnem. Kegyednek azonban oly nagy hatalma van felettem, hogy ha kegyed is úgy akarja, azt hiszem, képes leszek újból meggyógyulni. Ha sikerül felépülöm, könyörgöm, ne küldjön engem többé a halálba. Ám döntsön a boldogságomról vagy a boldogtalanságomról úgy, ahogyan kegyednek tetszik.

– Édes kedvesem, ezentúl ne féljen attól, hogy boldogtalan lesz; a balsorsát látván, megszántam, s mostantól fogva a kegyedé vagyok. E csókkal egy feltétellel kegyednek adom magamat. A testemet csak a csókok és ölelés végett birtokolhatja, ám több örömben mindaddig nem lehet része, amíg a házasság nem egyesít minket; ezt a feltételt kell elfogadnia.

Jehan nem talált semmi kivetnivalót e feltételben, éppen ellenkezőleg:

– Hálás szívvel mondok köszönetet kegyednek, édes hölgyem. Méltatlan lenne hozzám, ha ennél többet kérnék kegyedtől. Feltéve, hogy nem lesz valaki másé, türelemmel fogom várni ama pillanatot, amelyet kegyed megjelöl.

– Édes kedvesem, egy percig se féljen, mert teljesen kegyelmednek adom magam, és soha senki más a világ minden kincséért sem

kaphatja meg a testemet, sem a szívemet. Érezze hát mostantól boldognak magát.

Ekként szólván, Blonde gyengéden megcsókolta Jehant, ami igencsak kedvére volt, s bajának jó részét elűzte. Édes lehelete csodálatosan megerősítette a szívét, kiűzvé belőle a kétségbeesést, s visszaültetvén beléje a szelíd reménységet. Minden bajt eltávolított a szívéből, és ama vendéget helyezte el benne, akit Igaz Vigasztalásnak hívnak. Ez a szelíd vendég kiűzte onnan Elbizonytalanodást, Bús Gondolatot és Kétségbeesést, s elfoglalta a helyüket.

– Kedvesem – szólt akkor Blonde –, most pedig ennie kell, hogy ismét erőre kapjon.

– Ahogyan parancsolja, édes hölgyem.

Azzal Robin és az úrnője tüstént leterített egy aszalterítőt. Blonde hideg csirkesültet hozott savanyú mártással Jehannak, s Robin helyett a két szép kezével ő maga szolgált fel néki az ételt, amitől még hamarább gyógyult a beteg ifjú. S minthogy igencsak nagy szüksége volt már az ételre, jó étvággal enni kezdett.

Miután kedvese legnagyobb öröme Jehan elfogyasztotta a sült csirkét, Blonde leszedte az aszalterítőt, és napkeltéig mellette maradt, hogy ezáltal is siettesse a gyógyulását. Amikor azonban felkelt a nap, el kellett válniuk egymástól.

– Jehan, édes kedvesem, minthogy megvirradt, magára kell hagynom, hiszen nagy veszélynek tennénk ki magunkat, ha valaki erre járna, és felfedezné a titkunkat. Úgy vélem, el kell titkolnunk a szerelmünket, mert a józan ész is ezt kívánja tőlünk; csak előnyünkre válik, ha elrejtjük az érzelmeinket, mert hiszen, amint talpra tud állni, igen gyakran lesz majd mellettem. Mivelhogy az én szolgálatomra rendeltetett, gyakran fog velem maradni, s ilyképpen, amikor csak kedvünk tartja, annyi örömet szerezhetünk egymásnak, amennyit csak akarunk anélkül, hogy bárki is gyanakodhatna reánk. S amikor majd arra alkalmat találunk, még több örömet is adhatunk egymásnak. Ami pedig a kegyednek tett ígéretemet illeti, ne legyen többé semmilyen aggodalma miatta; csak arra legyen gondja, hogy mielőbb meggyógyuljon, és ezentúl ne szomorkodjék. Gyakran eljövök majd meglátogatni kegyedet, és a lehető legkevesebb ideig leszek távol.

– Édes hölgyem – válaszolta Jehan –, jó szívvel kegyedre bízom magam.

Ezután Blonde eltávozott. Gyengéden megcsókolván kedvesét, leszállt az ágyról, ahol addig mellette ült, és sokkalta jobb állapotban hagyta Jehant, mint amilyenben érkezésekor találta. Visszatért a saját ágá-  
ba, melyben olyannyira meggyötörte Ámor, s levetvén ruháját, lefe-  
küdt, és boldogságtól eltelve elaludt, mialatt a megvigasztalt Jehant  
szintén nagy öröm töltötte el. Már egy hete alig aludt, s ugyancsak  
szüksége volt az üdítő álomra. Pihenni tért tehát, s a Blonde-tól kapott  
vigasz siettette a gyógyulását, és véglegesen legyőzte minden baját.  
Midőn másnap délelőtt felébredt, már készen várta a reggelije. Két  
nemeskisasszony szolgálta fel néki, akik boldogan látták, hogy milyen  
jó étvággal reggelizik az ifjú asztalnok, s már sokkal jobban érzi ma-  
gát; amikor beléptek a szobájába, még attól féltek, hogy holtan találják.  
De íme, az ifjú egészen felvidult, és visszanyerte az egészségét, még ha  
úgy tűnt is fel nékik, hogy eléggé legyengült. A kisasszonyok igencsak  
megörültek felépülésének, és szorgosan szolgálták ki őt. Hamarosan  
az egész kastélyban híre ment, hogy elmúlt Jehan betegsége. Ennek  
hallatán a gróf és a grófné a kisasszonyaival együtt a látogatására in-  
dult. A nemeskisasszonyok fölöttébb csinosak voltak, ám a földkerekség  
minden szépsége elhalványult ama szőke ifjú hölgy szépsége mellett,  
aki az édesanyját kísérte, s a kísérete ékessége volt. Együtt látogat-  
ták meg tehát Jehant, hogy megbizonyosodjanak arról, valóban elmúlt  
a betegsége, minthogy valamennyien nagyon szerették őt. A nemesifjút  
az ágyán felülve találták, s a gróf és a grófné kedvesen azt kérdezte tőle:

– Mit gondol, kedves Jehan, valóban elmúlt a betegsége?

– Igen, nagyuram, ha Isten is úgy akarja, már elmúlt, és visszanyer-  
tem az egészségemet – válaszolta Jehan.

Aki csak kedvelte őt, boldogan fogadta a válaszát, hiszen előző este  
még egyikük sem gondolta volna, hogy valaha is képes lesz megszó-  
lalni. Mondanom sem kell, Blonde-ot szintén örömmel töltötte el a fel-  
épülése. Miután a gróf, a grófné, Blonde és a nemeskisasszonyok annyi  
ideig maradtak Jehan mellett, amennyit illendőnek vélték, búcsút vet-  
tek tőle, és eltávoztak. Az ifjú levegte még nem hagyta el az ágát, de  
már nem sokáig maradt benne.

Ámor újabb és újabb, a híveinek tartogatott játékszabályokkal ismer-tette meg Jehan de Dammartint. A nemesifjú gyakran megtapasztal-hatta a szerelem kínjait és jótéteményeit: a kínjait attól való félelmében, hogy nem nyeri el a tetszését, s a jótéteményeit annak reményében, hogy teljesíti a kívánságát, ami nélkül létezni sem tud. Miután kedvese vigaszt nyújtott néki, gyorsan visszanyerte az egészségét, minthogy Blonde gyakorta bizonyította, hogy nem üres ígéretet tett néki. Sűrűn meglátogatta éjszakánként – a rossznyelvektől tartva egyedül, hiszen azok mindig készen állnak bármily gonoszságra –, hogy megvigasztal-ja, elszórákoztatja és felvidítsa. S ezt oly sikeresen tette, hogy Jehan visszanyert egészsége makulátlanabb lett, mint valaha is volt. Nem akarván tovább őrizni az ágyat, felkelt tehát, s újból ellátta asztalnoki teendőit, melyeket semmi mással nem cserélt volna el. Az étkezéseknél ismét kiszolgált a szerelmesét, ami igencsak a kedvére való foglalatosság volt. A gróf és a kastély népe is örömeiket lelték benne, mivel a leg-jobb tudása szerint szolgált ki őket, s így valamennyiük rokonszenvét elnyerte. Oly magával ragadó, szeretetre méltó és kedves volt, hogy mindegyikük nagyra becsülte és igyekezett a kedvében járni. Látván, hogy Jehan mind a jóra való emberekkel, mind az egyszerűekkel meg tudta szeretetni magát, Blonde kimondhatatlanul boldog volt, s egyre erősebb szerelmet érzett iránta. Oly végtelenül szerette, hogy a világ minden kincséért sem jutott volna eszébe, hogy megbánja a szerelmét, hanem inkább arra volt gondja, hogy jószántából mindenben kedvese tetszése szerint cselekedjék. Oly hihetetlen örömben volt részük, ami-kor kettesben lehettek, távol a többiektől, hogy nincs ember, aki el tud-na képzelni ekkora boldogságot. Midőn a kastélyban már mindannyian aludtak, akiktől óvakodniuk kellett, ők egy szemernyit sem törődtek az alvással, hiszen eljött az ideje, hogy élvezzék a szerelem örömeit.

Amikor Ámor megengedte nekik, hogy találkozzanak, megölelték és megcsókolták egymást, s egymás karjába omolva gyengéd szokat váltottak. Blonde „édes kedvesem”-nek nevezte Jehant, ő pedig „édes hölgyem”-nek szólította szerelmesét, amiért nem érhetne semmilyen szemrehányás. Azután ismét megcsókolták egymást, és átadták ma-gukat a szerelem játékaiknak, kivéve azt, amelyet a tisztesség nem en-gedett meg nekik. Ezért azután mindaddig megtartóztatták magukat

tőle, amíg a legnagyobb tisztességben teljesíthették be vágyaikat. Számos olyan szerelmes akadt, akiben nem volt annyi bölcsesség, hogy türelemmel várni tudjon, s ezért csapdába esett: az ilyenek szerelme nagy veszélynek van kitéve, ugyanis egy váratlan terhesség elárulja és felfedi a szerelmi kapcsolatukat. Aki balgaságában nem képes türelemmel várni, az minden örömét elrontja. Ama két szerelmes, akiről én szólok, nem óhajtotta elkövetni azt a balgaságot, hogy nem képes elviselni a várakozást, mert jól tudta, hogy többet veszítene, ha nem ezt tenné. Kedvüket lelték tehát abban, amit egymásnak adhattak, és oly sok örömük volt a csókjaikban, a simogatásaikban, az öleléseikben, a gyengéd szavakban és együttléteikben, hogy nem bánták, ha nem nyújthatnak egymásnak többet. Vártak tehát türelemmel, és megelégedtek azzal, amit szabad volt tenniük. S ha létezik még más játék a szerelemben, mint amelyekről most szóltam, majd megtanulják, amikor eljön az ideje.

Minden helyzetnek megvan a maga viselkedési módja: a szerelmük nem volt oly biztonságban, hogy ne kellett volna gondosan eltitkolniuk, hiszen ha rájuk találtak volna, kegyetlenül megbűnhődtek volna. Ha a gróf tudomást szerzett volna a titkukról, annak súlyos következményei lettek volna rájuk nézve, ezért azután nagyon óvatossá kellett lenniük. Állandó nyugtalanságban és izgalmak közepette éltek, s tőlük telhetően a szívük mélyébe zárták a szenvedélyüket, nehogy a viselkedésük elárulja az ott rejtőző tökéletes szerelmüket. A józan ész azt követelte tehát tőlük, hogy a szerelem minden jelét jól eltitkolják, s ezt nagy ügyességgel tették. Együttléteik alatt gondosan ügyeltek arra, hogy senki ne lephesse meg őket Robin kivételével, aki hűségesen szolgálta őket, s jól el tudta leplezni ura és úrnője érzelmeit – ezt egyébként nem kellett megbánnia, mivel később bőkezűen megjutalmazták a titoktartásáért. A két szerelmes tehát sok örömét lelte egymásban éjszakánként. S mindenkor könnyűszerrel találkozhattak és válhattak szót egymással, mivel mindenki jól tudta, hogy Jehan Blonde szolgálatában áll. Napközben gyakorta játszottak trik-trakot<sup>13</sup> vagy egyéb szórakoztató játékokat. Jehan ezt a nappali világosságban nyugodtan

---

<sup>13</sup> Táblajátékhoz hasonló népszerű társasjáték.

megtehetette, hiszen semmit nem veszíthetett vele. Ám amikor a többiek visszavonultak, s ők ketten egyedül maradtak, csakhamar egymás karjába vetették magukat, és édes csókokat váltottak. Midőn legnagyobb örömeikre átölelhatték egymást, az élet fölöttébb csodálatosnak tűnt fel nékik, és szívüket oly végtelen boldogság töltötte el, hogy semmiféle bánat nem tudott eluralkodni rajtuk. Gyakorta szorosán átölelték egymást szép karjaikkal, s orcájuk oly lágyan simult egymáshoz, hogy mindketten úgy érezték, a szívüket is kicserélték. Jehan szívét Amor Blonde-nak ajándékozta, az övét pedig Jehannak adta, aki boldog volt, hogy a szíve Blonde-é lett, mert cserében megkapta megőrzésre a kedvesét. Ha azt kérdezitek tőlem, miként lehetséges két szív cseréje, köntörfalazás nélkül megmondom: a vágyaikat nevezem szívnek, s mindegyik vágyuk úgy egybeforr a szenvedélyükkel, hogy a szívük mindörökre egyetlen vágyban egyesült. Jehan semmi olyat nem óhajtott többé, amit Blonde ne óhajtott volna, s ő sem akart olyat, amit a kedvese ne akart volna. Mindkettőjüket ugyanaz a vágy töltötte el, s ez okból cserélhették ki a szívüket.<sup>14</sup> Ki ezt másképpen értené, súlyosan tévedne.

Boldogan éltek tehát napjaikat, vetélkedvén a szerelemben, hogy melyikük tud több örömet szerezni a másiknak. Mindent megkaptak egymástól, amire csak vágytak. Két esztendőt töltöttek el ily boldogságban anélkül, hogy bárki egy pillanatig is gyanította volna a szerelmüket. Ámde az álnok Fortuna, aki sokakhoz oly kegyetlen tud lenni, megneszelve a boldogságukat, és irigy gonoszságában minden erejét mozgósította, hogy megfossa őket attól. Sok szenvedést okozott nékik, de ők egyazon akarathoz egyesülve oly erősen ellenálltak néki, hogy bármiként próbálkozott is, nem sikerült megtörnie őket. Íme, ekképpen fogott hozzá mesterkedéseéhez Fortuna, merthogy az alábbi hírek érkeztek a két szerelmeshez.

Egy napon, amikor éppen asztalnál ültek, egy hírnök jelent meg a gróf előtt, s azt mondta néki franciául:

– Nagyuram, már hosszú ideje keresek egy nemesifjút, akiről azt hallottam, hogy a kegyelmességed leánya mellett szolgál, s akit

<sup>14</sup> A „szívek cseréje” platonikus eredetű, rendkívül gyakori szerelmi motívum az udvari költészetben.

Jehannak hívnak. Híreket hoztam néki, s evégett keltem át a tengeren. Kegyeskedjék ide hívatni, hogy szólhassak véle.

– Nos, hát szívesen – válaszolta a gróf. – S elküldött egy inast Jehanért, aki éppen a földkerekség legszebb hölgyének a társaságában volt.

– Kegyelmedért jöttem, Jehan úr; egy hazájából érkezett hírvivő a gróf úrhoz kéreti. Jöjjön kegyelmed, s rögvest megtudja, mily mondanója van a kegyelmed számára.

Ezt hallván, Jehant aggodalom fogta el, mert rögtön az sejlett fel benne, hogy netán elveszítheti Blonde-ot. Amikor megjelent a gróf előtt, a hírnök tüstént felismerte, s így szólott hozzá:

– Kedves Jehan úr, az apja ura küldött kegyelmedhez. Adjon néki a teremő több örömet, mint amennyiben része volt, amikor elindultam tőle, hogy felkeressem kegyelmedet. Betegségbe esett ugyanis, s a doktorok szerint halálos veszélyben forog az élete. A kegyelmed két nővérét és három fivérét kétségbeesett állapotban hagytam, mivel legnagyobb sajnálatomra még egy fájdalmas hírt kell tudatnom kegyelmeddel: elhunyt az édesanyja. Ennek okából a családja arra kéri általam, hogy a lehető leghamarabb térjen vissza kegyelmed hozzájuk, mert minden késlekedés végzetes következményekkel járhat. A dammartini földbirtok fejében hűségesküt kell tennie a királynak, s már holnap reggel útra kell indulnia.

E fájdalmas híreket hallván Jehan sírva távozott. A kastély lakói közül többen felfigyeltek a Francia-honból érkezett hírnökre, s az általa hozott hírek az egész palotában gyorsan elterjedtek. Addig mondogatták azokat, hogy Blonde-hoz is eljutottak, aki igencsak bánkódni kezdett a kedvese miatt. A grófot, a grófnét és egész háznépüket is lesújtották e rossz hírek, mivel jól tudták, nem remélhetik, hogy Jehan továbbra is velük marad. A nemesifjú visszavonult a szobájába, ahol szabad utat engedett a bánatának. Kétségbeesetten dőlt le az ágyára, s nagy kínokat állt ki anyja halála és apja betegsége miatt, ám mindez csak harmatcsepp volt ahhoz a bánathoz képest, amit a miatt érzett, hogy el kell válnia szeretett kedvesétől. Ezt a bánatot nem lehetett a másik kettőhöz hasonlítani, olyannyira kétségbe ejtette az a gondolat, hogy elveszítheti a kedvesét, hogy semmi nem tudta megvigasztalni.



– Ó, jaj, mit tegyek? Véget ér a boldog életem, ha el kell hagynom a kedvesem, aki nélkül nem tudok tovább élni. Ó, jaj, hát valóban el kell őt hagynom? Nagy ostobaságot beszélek, hiszen ha tőle megválnék, nem kétséges, hogy egy héten belül halott lennék. Még mielőtt visszatérnék a hazámba, meghalnék a bánattól. Ha ragaszkodom az életemhez, nem szabad elhagynom őt. Itt kell tehát maradnom. Itt kell maradnom? De nem tehetem ezt, nem is szabad erre gondolnom. Mit szólnának a vendéglátóim, a gróf és háznépe, akik értesültek a hírekről? Rájönnének a titkomra, talán meg is ölnének, s az én szívem hölgye is szégyenben maradna. Ó, jaj, nem maradhatok tehát! Inkább meghalok, mintsem hogy mindketten szégyenben maradjunk. Nem tudom, mi volna jobb, elmenni vagy itt maradni: ha elmegyek, meghalok, s elvesztem, ha maradok. Soha senki nem jutott még ily boldogságból ily nagy szerencsétlenségbe. Fortuna irigy lett reám, s ezért megfoszt a boldogságomtól. Nagy gonoszságot követtél el ellenem Fortuna, amikor előbb a magasba emeltél, hogy azután hirtelen a mélybe taszíts engem. Hamuvá változtattad az aranyamat, amiért jogosan teszek panaszt ellened. Az örömből és boldogságból a bánatba és gyötrelembe taszítottál. Olyannyira sikerült kétségbe ejtened, hogy semmi reményem nem maradt többé a boldogságra. Már csak egyedül az én drága hölgyemtől remélhetek örömet. Ó, Istenem, mikor láthatom őt? Mily szörnyű is ez a nap! Hiszen csak akkor válthatok vele szót, ha már leszállt az éj, és mindenki elaludt a kastélyban. Ma éjjel meg kell kérdeznem tőle, hogy miképpen döntsek. Tőle kell jönnie a megoldásnak, ha ő is azt szeretné, hogy életben maradjak. Nincs mit tennem, az éjszaka leszálltáig ilyen kínokat kell elszenvednem.

Egyszerre ily kétségbeesés fogta el Jehant. A gróf, a grófnéval és leányukkal együtt eljött hozzá, hogy megvigasztalja és felvidítsa. Blonde szívét is fájdalom járta át Jehan szenvedései miatt, de nem merte ennek jelét adni attól való félelmében, hogy fény derül a titkukra. A gróf vigasztalni kezdte az ifjút anyja halála miatt, azt gondolván, hogy ez az oka a bánatának, holott Jehan másfajta méregtől szenvedett. Ám a jelenlévőkre tekintettel, amennyire tőle telt, jó arcot mutatott. A szerelmesére tekintve azonban észrevette, hogy őt is mély bánat emészti. Mialatt Jehannak az volt az érzése, hogy nem akar beesteledni,

türelmetlenségében Blonde alig tudta kivárni, hogy egyedül lehessenek, és szólhasson véle. Végül eltelt a nap és eljött az este – másként nem is történhetett volna –, s mindenki nyugovóra tért az otthonában. Férfiak és nők az első álmukat aludták, csupán Jehannak és Blonde-nak nem jött álom a szemére, akiknek a világ minden kincséért nem volt kedvük aludni. Ellenkezőleg, úgy vélték, hogy igen sok időbe tellett, amíg mindenki aludni tért a kastélyban. Ötszázszor is felemelték a fejüket a párnájukról, hogy kikémeleljék, vajon alszik-e már mindenki. Midőn úgy gondolták, hogy már mindenki elaludt, teljes csendben mindketten felkeltek az ágyukból. Jehan felkereste a szerelmesét, aki már értesült a Franciahonból érkezett hírekről. Nagy előrelátással nem maradtak a szobájukban, ahol meghallották volna a sírásukat, hanem óvatosan kilopóztak egy gyümölcsöskertbe, mely sok szép körtefával volt tele. Kellemes, enyhe nyáriás idő volt, a hold fénye megvilágította a kertet, ami egyáltalán nem volt kedvük ellenére. Jehan és Blonde a földkerekség legszebb körtefája alá telepedett, és bánattól sújtott szívvel, sírva egymáshoz bújtak, s ölelték és csókolták egymást. Ezerszer is megcsókolták egymást, mégsem tudtak betelni a csókokkal és ölelésekkel, melyeket oly édesnek éreztek, hogy meg sem tudtak szólalni; a szemükön és orcájukon egy szemernyi hely sem maradt, melyet ne értek volna a csókjaik. Ámde bársonyos orcájukat eközben forró könnyek árasztották el. Végül Jehan így szólt Blonde-hoz:

– Édes kedvesem, ki az életemmel rendelkezik, aki nélkül nem tudnék és nem is akarnék élni, aki oly nagylelkűen visszaadta az egészséget, az örömet és boldogságomat, hogy nagylelkűségének a tizedét sem tudnám elsorolni. Ugyan mit mondhatnék most arról a fájdalomról és szenvedésről, melyet annak gondolatára érzek, hogy hamarosan el kell válnom kegyedtől? Hiszen kegyed is hallotta a keserű hírt: vissza kell térnem a hazámba. Oly nagy szerencsétlenség ez nekem, hogy bizony nem tudom, mit tegyek. Kegyedtől remélek jó tanácsot, különben a nyomorúság és a halál vár reám. Egy csapásra mindent elveszítetek, ha nem segít hozzá, hogy kikerüljek ebből a csávából. Itt maradnom veszélyes, ám még kegyetlenebb számomra a távozás. Nem vagyok képes rászánni magam sem a távozásra, sem a maradásra. Ha kegyed nem javasol megoldást, nem marad más választásom, mint készülni a halálra.

– Drága kedvesem – válaszolta Blonde –, Isten a tanúm, hogy az elválás gondolata számomra is oly kegyetlen, mint kegyed számára, hiszen kegyednek adtam a szívemet, s amíg élek, az a világ minden kincséért sem lesz a másé. Oly szomorú azt látnom, hogy vissza kell azt adnia nékem, hogy senkinek nem óhajtanám ezt a kínt és gyötrelmet, amelyet el kell szenvednem. Ha szenved miattam, én is szenvedek kegyed miatt. Hiszen ha nékem adta a szívét – az irgalmas Isten a tanúm –, a hűséges kedvesem lett, amiről szavaimmal, ígéreteimmel és tetteimmel számtalanszor bizonytságot tettem kegyednek. S még inkább ezt fogom tenni, merthogy mindent itt hagyok kegyedért: oly hűséggel óhajtom szeretni, hogy a kegyed iránti szerelemből én is átkeljek a tengeren. Jól tudom, hogy szerelmünk megóvásának ez az ára, mert ha továbbra is itt marad, mindkettőnkét szégyen ér. Megmondom, miként kerülhetnénk ki ebből a bajból: térjen hát vissza a hazájába, s keresse ott a javát és a boldogulását. Ám ki fogok jelölni kegyednek egy időpontot a visszatérésre – addig sok könnyet fogok még hullatni, mivel igencsak hosszúnak tűnik majd nékem a távolléte –, s minthogy nem tudom, mi vár ott kegyedre, elegendően távoli időpontot fogok megadni, hogy legyen ideje elrendezni az ügyeit. Bármi történnék is azonban, ne feledkezzen el pontosan egy esztendő múlva napszálltakor visszatérni, s hozzon magával egy női nyereggel ellátott paripát is, amely nem nyerít ijedtében. S azt se feledje, hogy amikor majd értem jön, és átkelünk a tengeren, nem fogunk megállni a tengerparton, hogy ne kerüljünk veszélybe, ha üldözőbe vennének minket. Jól véssé tehát az eszébe, hogy napszálltakor e körtefa alatt találhat majd meg engem. Ám a város felől jöjjön, nehogy észrevegyék, hogy mire készülünk. A kert végében van egy kiskapu, amely nyitva lesz, ha rajtam múlik; azon be tud majd jönni ide, s nem fogunk késlekedni tovább, hanem kegyeddel megyek Franciaországba, s többé nem fogunk megválni egymástól. Ám legyen rá gondja, hogy a mondott napon visszaérkezzen, mert később nem látom bizonyosnak ezt a távozási módot. Egyébiránt aggódom a hosszú idő miatt, melyet egymás nélkül kell töltenünk, mivel azt feltételezem, hogy atyámnak, a grófnak az a szándéka, hogy férjhez adjon engem. Én azonban oly végtelenül és hűséggel szeretem kegyedet, hogy a mondott napig senki másé nem leszek. Legyen hát

reá gondja, hogy aszerint cselekedjék, amint mondtam, ha meg akarja övni a szerelmünket.

– Fogadja hálás köszönetemet, édes hölgyem – válaszolta Jehan. – Figyelmesen meghallgattam, amit nékem mondott. Ha Isten is úgy akarja, pontosan azt fogom tenni, amire kegyed kért, bármi történjék is. A határidő azonban túlságosan távolinak tűnik fel nékem. Ha valahányszor galambbá tudnék változni, amikor csak szeretném, nagyon sokszor felkeresném kegyedet, ám ez nem lehetséges, s erre gondolni sem érdemes. Pontosán és késedelem nélkül azt fogom tenni, amit kegyed mondott nékem. Ha nem azt tenném, az a vesztemet okozná, s nagy szerencsétlenség lenne nékem, hiszen ama nap a boldogságunk napja lesz, amelyet ha elmulasztanék, halálra ítelném magam.

E szókat szólván, a két szerelmes oly gyengéden csókolta meg egymást, hogy száz csókjukat is egyetlennek érezték. Oly sokáig tartózkodtak a holdvilágnál, hogy végül meglátták a napfelkeltét, s nem maradhattak tovább a szabad ég alatt. Egészen tanácstalanokká váltak, amikor megpillantották a felkelő napot.

– Óh, Istenem, mily szerencsétlenség ez nekünk! – szólalt meg Jehan.  
– Mily rövid volt ez az éjszaka! S most pedig vissza kell térnünk a szobánkba.

– Igaza van, kedvesem, nem késlekedhetünk tovább.

Ha elevenen falták volna fel őket, akkor sem tudták volna visszatarítani a könnyeiket. A szívük meghasadt a fájdalomtól, midőn elváltak egymástól.

– Isten veled, drága szerelmem – mondta Jehan. – S a szép szeme könnyel telt meg, akárcsak a Blonde-é. Sírva tértek vissza a kastélyba, egymás kezét fogva mindaddig, amíg ahhoz az ajtóhoz nem értek, amelyen kijöttek volt. De nem kísérhették tovább egymást, s még egy utolsó csókot váltottak, mielőtt – attól félvén, hogy túl sokáig késlekednek – Isten kegyelmébe ajánlották egymást.

Elváltak tehát egymástól, s a látszat kedvéért mindketten visszafeküdtek az ágyba, ám az alvás legkisebb reménye nélkül, minthogy minden gondolatuk a szerelmük körül forgott. Megvirradt, és felkelt a nap. Bármily nehezeze esett is, Jehan felöltözött, felhúzta a csizmáját, és készülődött az indulásra. A figyelmes Robin is felnyergelte már

a paripáját. A gróf, aki nagyra becsülte és szerette Jehant, szintén felkelt, mert tudta, hogy nagy fájdmára azon a napon indul útjára az ifjú levente. Azt is jól tudta a gróf, hogy minden könyörgés hiábavaló volna, így azután egy nemes dolgot cselekedett: két szép paripára font sterlinggel teli zsákokat rakatott, s azokat Jehannak adta, majd a szabadságát is visszaadta néki, ekként szólván:

– Kedves Jehan, ha valaha még visszatér Franciahonból Angliába, a kastélyom és birtokaim udvarnagyává teszem, mivel fölöttébb elnyerte tetszésemet a viselkedése. Teljes joggal rendelkezhet a vagyonom felett, tetszése szerint vehet belőle.

– Fogadja hálás köszönetemet, nagy jó uram – válaszolta Jehan. – Ha Isten is úgy akarja, visszatérek, amikor eljön az ideje, és venni fogok a javaiból.

– Úgy legyen hát – mondta a gróf, aki nemigen fogta fel, mit fog magához venni Jehan, ám idővel majd megérti.

Azzal Jehan búcsút vett a gróftól, majd még mielőtt lóra szállt volna, a grófnétől is elbúcsúzott. Soha nem érnék a végére, ha részletesen el akarnám mesélni, miként mondott istenhozzádot a kastély valamennyi lakójának. Nem teszem ezt, ámde nem hallgathatom el, miként köszönt el attól, akit kétségbe ejtett a távozása; a grófkisasszony ugyanis nem tudott olyan jól uralkodni az érzelmein, hogy ne lehetett volna észrevenni, mennyire elszomorítja Jehan eltávozása. Mindenki azt gondolta, azért szomorkodik, mert az ifjú levente őt szolgálta; s valóban ezt tette, s ezután is ezt fogja tenni, bárhová vesse is a sors. Mielőtt Jehan sírva búcsút vett volna tőle, Blonde ékszereket, díszes öveket, csatokat és gyűrűket adott néki, amelyeket ő azután a barátainak ajándékozott. Paripája a lépcső aljánál várakozott a gazdájára, aki nyeregbe szállt, és útnak indult, de a távozás miatt mélységesen bánatos szíve a szerelmesénél maradt. Robin és a rossz híreket hozó fullajtár egy-egy málháslovat vezetett. Útra keltek tehát, és elhagyták az oxfordi grófságot. A Jehan távozása miatt végtelenül szomorú Blonde a szobájában maradt. Állandó félelmet érzett ezután, nehogy elveszítse a kedvesét, mielőtt még az övé lett volna, Jehan pedig attól félt, hogy kudarcot vall, mielőtt Blonde az övé lehetett volna. Ám hagyjuk most el Blonde-ot egy időre, s kövessük Jehan útját.

Miután elhagyta Oxfordot, Jehan oly sebesen haladt hegyeken-völgyeken át, és a hatalmas, sűrű erdőkön keresztül, hogy hamarosan Doverbe érkezett. Az éjszakát ott töltötte, de másnap már napkeltekor hajóra szállt, és késő délután kikötöttek Wissant-ban. Nem akarván késlekedni, oly jó iramban lovagoltak, hogy estére Dammartinbe érkeztek. Jehan leszállt a lováról ama udvarháznál, ahol az apját még életben találta. Gyorsan híre ment az érkezésének. Fivérei is értesültek róla, és igen szívélyes fogadtatásban részesítették. Két szép testvérnénje ugyancsak nagy örömmel látta viszont fivérét. Jehan azonban súlyosan beteg apját siratta, akinek nem javult az állapota, ám még tudott beszélni, amikor fia meglátogatta. Gondos fiúként rábírta apját, hogy a lelke nyugalma végett hagyatkozzék. Halála előtt az apa még megkérdezte a fiától, miként állnak az ügyei. Jehan elmondta néki, hogy reményei szerint azok nagy része a tengeren túl, Angliában fog megvalósulni. Ezt hallván, apja hálát adott Istennek, s megtette a végrendelete végrehajtójának Jehant, aki lelkiismeretesen teljesítette apja végakarátát, s az örökséget megosztotta a testvéreivel. Kévéssel ezután a család feje meghalt. Jehan, két nővére és három fivére meggyászolták atyjukat, s a gyászmise után rögtön eltemették. A fiak és a leányok visszatértek otthonukba, ahol a szomszédaik és a rokonaik vigasztalták őket, minthogy az egész környéken nekik volt a legnagyobb rokonságuk. Mély gyászban voltak, ám a dolgaikkal is törődniük kellett. Nincs értelme a hosszás gyásznak, csak a szenvedést és a bajt növeli. A világ rendje szerint mindenkinek meg kell halnia, amikor annak eljön az ideje, s ezért senkinek nincs joga gúnyolódni a hozzátartozóján. Egy régi mondás is azt tartja: *Az élők az élőkkel, a holtak a holtakkal.* Élete folyamán mindenki törekedjen a lehető legjobban tenni a dolgát és becsületesen élni, hogy biztosíthassa a lelke üdvösségét.

Apja halála után Jehan elhagyta a családi otthont. Barátai tanácsára Párizsba ment, és a király elé járult, hogy, miként illet, hűségesküt tegyen néki. Az uralkodó a helyzete felől kérdezte, s amit arról megtudott, az oly tiszteletre méltóvá tette előtte Jehant, hogy mentesítette a meglévő adósságai alól. Ha a nemesifjú a szolgálatába kívánt volna lépni, szívesen felfogadta volna, ám annak másféle teendői voltak. Mindazonáltal a király szolgálatába küldte három fivérét,

akiket a felség udvariasnak és tisztelettudónak talált. Oly hűséggel és odaadással szolgálták az uralkodót, hogy az később lovaggá ütötte őket, s feleséget és birtokokat adományozott nekik. Ilyképpen kellene mindenkinek keresnie a szerencsését.

Miután Jehan ekként elrendezte a fivérei sorsát, búcsút vett a királytól és a királynétól, aki szívesen maga mellé vette volna udvarhölgyeknek a két nővérét, ha ő is akarta volna. Ám Jehan ezt nem óhajtotta, mivel inkább maga mellett szerette volna tudni őket, arra gondolván, hogy amikor majd az édes kedvese vele fog élni Dammartinben, a nővérei meghitt társai lesznek. Visszatért tehát Dammartinbe, ám nagyon keveset tartózkodott ott. Inkább bejárta lóháton a vidéket, és meglátogatta a barátait. Hogy jó kapcsolatot épüljön velük, a legérdemesebbek közül társakat választott, akiket Dammartinbe vitt, és ott nagy becsben tartott. Sok pénzt hozott magával Angliából, de hamarosan mindet el is költötte. Kifizette az apja adósságait, és kielégítette összes hitelezőjét. A nővérei oly ügyesen vitték a házát, hogy az még egy grófnak is dicsőségére vált volna. Jehan minden tőle telhetőt megtett, hogy megkedveltesse magát a környéken, s oly okosan viselkedett, hogy a tengerparttól egészen Sens-ig nem akadt nála szeretetre méltóbb, s a jóságáért megbecsültebb levante. Ámde bármivel foglalatосkodott, a szerelem továbbra is a szíve mélyén lakozott. Ne gondoljátok, hogy elfeledkezett volna a szerelmese által kitűzött időpontról. Abban az esztendőben nem akadt három nap, amely ne tűnt volna fel néki oly hosszúnak, akár egy egész hónap. Soha nem érzett még egy esztendőt oly hosszúnak, és nagyon nehezen viselte a várakozás kínjait. Ám mégis csak elmúltak a hetek és hónapok, s eljött az ideje, hogy visszainduljon Angliába. Elindulása előtt Jehan felszerszámoztatott egy szépen poroszkáló paripát, melynek az egész földkerekségen nem akadt párja. Egy napon pedig egy rövid függőkkel ellátott és pamuttal kipárnázott női nyeret, valamint egy gazdagon díszített selyemkantárt hozatott Párizsból. Robin kivételével, aki gondosan őrizte gazdája titkát, senki nem tudta, hogy mi a szándéka a nemesifjúnak e díszes nyereggel. Miután befejezték az előkészületeket, Jehan már csak ama napot várta, amikor útnak indulhatnak. Pontosan tudta, mennyi

időre lesz szüksége, hogy visszaérkezzen Blonde-hoz. Ám hagyjuk most őt visszatérni a kedveséhez, aki hűséges szerelemmel szerette.

Kevéssel Jehan elindulása után Oxford grófnéja belázasodott, és hamarosan meghalt. A gróf mély gyászba borult, akárcsak Blonde, akit lelke mélyéig megrázott édesanyja elhunyt. Amikor eljött az ideje, a rangjához méltón eltemették a grófnét. Halála után Gloucester grófja érdeklődni kezdett a szép és jó nevelésben részesült Blonde iránt, és fölöttébb sajnálta, hogy már korábban nem kérte őt feleségül. A gróf, aki ezt forgatta a fejében, egy hatalmas földbirtok ura volt, amelynek a harmada Angliában terült el. Felkereste tehát Oxford grófját, s addig sürgette, amíg rá nem vette, hogy kitűzze a Blonde-dal való eljegyzése napját, amelyre Jehan visszatérése előtt került volna sor. A szépséges grófkisasszony rövidesen tudomást szerzett Gloucester grófjának szándékáról, és nagy bánat fogta el. Mivelhogy már másnak adta a szívét, semmilyen örömet nem érzett, amikor közeli házasságát kezdték híresztelni egy olyan férfival, aki iránt a legcsekélyebb vonzalmat sem érezte. A szíve egyáltalán nem volt csapodár, mint sok más nőé a világon, akik szélkakas módjára viselkednek hódolóikkal. Egyes nőket joggal neveznek "Bolond, ki benne bízik"-nek, ámde Blonde nem közülük való volt. Egy napon felkereste atyja, s azt mondta néki:

– Kedves leányom, ha kegyed is úgy akarja, hamarosan Gloucester grófnéja lesz. Már kitűztem az eljegyzése napját, s azután kijelöljük a menyegzőjét is.

A gróf azt gondolta, hogy leánya örömmel fogadja majd ezt a hírt, holott az oly kellemetlen volt számára, hogy azt válaszolta néki:

– A Mi Urunkra kérem, apámuram, várjon e házassággal, most még nem szándékozom férjhez menni; az Istenre kérem, hagyjon nékem gondolkozási időt.

A gróf azonban bosszús lett e válasz hallatán, s közölte a leányával, hogy késlekedés nélkül férjhez fog menni, majd sarkon fordult, és eltávozott. Blonde döbbenet és lesújtva fogadta atyja bejelentését, s reszketni kezdett attól való félelmében, hogy elveszítheti Jehant.

– Ó, jaj, édes kedvesem – sóhajtott fel –, mily szerencsétlennek fogod érezni magad, amikor majd megtudod, hogy más felesége leszek.



A felesége? Ó, nem, arról szó sem lehet! Túlságosan hamar szegtem meg az eskümet, és túl korán hagytam cserben az igaz, hű szerelmet, midőn azt mondtam, hogy más felesége leszek. Az egekre esküszöm, hamarabb kimerné a tengert, mintsem hogy elnyerné a kezemet, aki most azt megkéri! De vajon miképpen menekülhetnék meg ettől a házasságtól? Azt kell látnom, hogy atyám mindennekfelett ragaszkodik ahhoz, s mindenáron azt akarja, hogy beleegyezzem a gróffal kötendő házasságba. Haragosan távozott, amiért némi haladékot kértem tőle. Nem kétséges, hogy valamilyen megoldást kell találnom, ha meg akarom menteni az én hűséges kedvesemet a haláltól. Nem jön-e majd el értem, hogy kívánságom szerint elvigyen engem innen? Ennek tudatában okoznám az ő halálát, ha valaki másnak adnám a kezemet. Noha a gróf hatalmasabb, gazdagabb és több földnek is az ura, mint ez, aki értem jön, az vajon elegendő ok arra, hogy hálából hagyjam meghalni a kedvesemet bánatában? Egyáltalán nem, hiszen semmilyen gazdagság nem ér fel egy derék és daliás férfiúval, s nincs nagyobb boldogság, mint a kedvesünk társaságát élvezni. Rossz vásárt csinálnék tehát, ha elveszíteném az én szép és nemes szívű kedvesemet a gazdagságért cserében. Bármily gyötrelmet kelljen is kiállnom szóban és tettekben, nem fogom megváltoztatni a döntésemet. Nincs hozzá sem képességem, sem akaratom, már maga ez a gondolat is kétségbe ejt. Ha Jehan darócruhát viselne, a gróf pedig aranyszállal hímzett öltözetet hordana, akkor is az én kedvesem lenne nékem a legszebb. Semmi kivetnivalót nem találok benne, ami visszatartana attól, hogy őt szeressem: okos, délceg és udvarias franciaöldi nemesember. Az ő francia beszéde többet ér számomra, mint Gloucester összes vagyona. Többet ér ama öröm és boldogság, hogy a karomban tarthatom, mint Gloucester hatalmas grófsága. Éppen eleget tudok már róla, hogy bizonyos lehessen abban, sehol nem lelek nála tökéletesebb szerelmezt. Ugyan mit számítanak a javak és a gazdagság? Sokkal többet ér két szerelmes csók, mint egy dénárokkal teli erszény. Annyi vagyonunk mindig lesz, hogy megéljünk belőle. Ó, miként tudnék megszabadulni ettől az istencsapásától, amíg Jehan visszatér és magával visz engem a hazájába? Ha jól tudom, már csak négy hónap van hátra addig a napig, amelyet a visszatérésére kijelöltem néki. Bárcsak értem jönne a kedvesem

a megadott napon, még mielőtt hozzáadnának ehhez a bumfordihoz! Mit törődnék én a hetvenkedésével, ha már átkeltem a tengeren. Most már csak ügyesen meg kell valósítanom azt, amit kigondoltam.

Amint hallhattátok, Blonde-ot ugyancsak meggyötörte a Jehan iránt érzett szerelme. Reményvesztetten siránkozott a sorsán, ám érzelmeit eltitkolta az apja előtt, aki egy napon ismét felkereste. Leültette maga mellé, s azt remélve, hogy ezúttal sikerül megszereznie a beleegyezését a Gloucester grófjával kötendő házassághoz, azt kérdezte tőle:

– Kedves leányom, ugyan mi okból nem hajlandó feleségül menni Anglia leghatalmasabb nagyurához?

– Kedves apámuram – válaszolta a grófkisasszony –, hajlandó vagyok feleségül menni hozzá, mivelhogy ez az óhaja, s azért kértem némi haladékot, mert nemrégén hunyt el az édesanyám. Emiatt búslakodom még mindig, s kértem haladékot kegyelmedtől, nem pedig azért, mert nem óhajtottam volna engedelmeskedni kegyelmednek. A gyász miatt kértem egy későbbi időpontot a kézfogóra, s ugyanezt kérem most is apámuramtól.

Atyja, aki jóra való ember volt, megértette, hogy miért óhajtja a leánya későbbre halasztani az eljegyzést. Elfogadva az érveit, eleget tett a kérésének, ekként szólván:

– Kedves leányom, mikor fog készen állni az eljegyzésre? Feltéve, hogy egy túlságosan hosszú halasztás nem okoz kellemetlenséget kegyednek, a kérésének eleget téve, hajlandó vagyok későbbre tenni az eljegyzése időpontját.

– Öt hónapot kérek, kedves apámuram – válaszolta Blonde.

– Legyen inkább három hónap, kedves leányom, az is fölöttebb hosszú idő; semmit nem nyerünk azzal, ha álmodozunk, amikor a szerencse a közelünkben jár. S ezen felül a gróft is megsérteném, ha ilyen hosszú halasztásnak tennénk ki, s nem tartanám meg a szavamam. Egy közelebbi időpontot kell megjelölnie, s fel kell hagynia a halogatással.

– Akkor legyen négy hónap múlva, kedves apámuram, az az időpont megfelelne nékem a kézfogóra.

– Ez az óhaja, kedves leányom?

– Igen ez, apámuram.

– Nos, akkor rendben van. Ám vésse az emlékezetébe, hogy ezt az időpontot már semmiképpen nem változtathatjuk meg: mához négy hónapra saját akaratukból eljegyzik egymást Gloucester grófjával, s másnap haladéktalanul a hitvese lesz.

– Beleegyezem, kedves apámuram – válaszolta Blonde –, mivelhogy nem tehetek másként.

Az ifjú hölgy a lehető legjobban rendezte el a dolgát, mivel a kijelölt nap éppen Jehan visszatérésének a napja volt. Több haladékot már nem tudott kicsikarni az apjától. Oxford grófja akkor rábízott egy hírvivőre egy levelet, amelyben tudatta Gloucester grófjával, hogy a Blonde-dal való eljegyzésének napját el kell halasztani, ám egyúttal arra kérte, hogy négy hónap múltán feltétlenül keresse fel őt, mert meg fogja tartani az ígértét. Nem kérnek újabb haladékot, azon a napon jöjjön el Blonde-ért, hogy eljegyezze és magával vihesse. A lepecsételt levelet Oxford grófja a hírvivőre bízta, aki azon nyomban útnak indult, és haladéktalanul elvitte azt Gloucesternek. A kapott hírek örömmel töltötték el a gróft, hiszen azt gondolhatta, hogy a szóban forgó napon teljesülnek leghőbb vágyai. Azt hitte, hogy már a kezében tart egy kincset, amely valójában igen messze volt tőle. A dolgok nem úgy alakulnak majd, ahogyan ő gondolta, mert Jehan kellemetlen meglepetést készít elő számára. Gazdagon megjutalmazta a hírvivőt, hogy az élete végéig gondtalanul élt, aki nem kéretve magát, elfogadta a pénzt, és visszaindult. Rövid idő múltán visszatért Oxfordba, s arról számolhatott be urának, hogy Gloucester grófja föltöbb elégedetten fogadta a küldött üzenetet. Oxford grófja örömmel hallotta e hírt, amelynek Blonde egyáltalán nem örült, mivel a kijelölt nap egyre közelgett. Jehannak nem szabad késlekednie, mert a legkisebb késés is nagy kárt okozhat neki: összetöri a szívét és kegyetlenül megkínozza. Jaj neki, ha nem érkezik vissza időben! De tudom, hogy helyén van az esze, hogy elkerülje ezt a veszélyt.

Elérkezett tehát ama pillanat, amikor Jehan elhagyta Franciaht, s csak Robint vitte magával, mivelhogy nem volt szüksége más útitársra. Megígérte a nővéreinek, hogy megfelelő időben vissza fog térni, abban semmi nem tudja őt megakadályozni. Megkérte őket, hogy tartásuk rendben a házat, hogy a visszatérésekor szépnek, kényelmesnek és

kellemesnek találja majd, ahol valamennyien jól érzik magukat. A nővérei megígérték neki, hogy mindenben a kívánsága szerint fognak cselekedni. Jehan megölelte őket, és útra kelt, hiszen mielőbb újra látni szerette volna Blonde-ot. Elindult tehát Robinnel együtt, aki egy tüzes paripát vezetett kötőféken, s igencsak igyekeztek, hogy minél hamarabb a tengerpartra érjenek. Ott nem sokat időztek, hanem egyenesen Doverbe hajóztak.

– Kedves barátom – fordult Jehan a hajóskapitányhoz –, akar-e pénzt keresni?

– Hogyne akarnék, jó uram, szíves-örömet.

– Annyi pénzt fog kapni tőlem, amennyit csak akar – mondta néki Jehan –, ha éjjel és nappal várni fog engem a tengerparton. Nem leszek sokáig távol, egy hét múlva visszatérek ide. Fogja ezt a tíz fontot kárpótlásul a várakozásért.

A hajóskapitány nem kérte magát, hanem elfogadta a pénzt, és megígérte, hogy megvárja a parton Jehant, aki megbízott benne. Azzal elkészönt tőle, s éjjel-nappal lovagolva Londonba érkezett, ahol megállt egy előkelő és kényelmes fogadóban. A rátermett és serény Robin az istállóba vezette a lovakat, Jehan pedig kísértél a fogadóból. Az utca túloldalán egy csapat lovagot, fegyverhordozót, csatlóst, papot, deákot, szolgát és málháslovat pillantott meg, éppen elszállásoltak. Mivel szerette volna megtudni, hogy kik ezek, mire készülnek és hová tartanak, egy franciául tudó fegyvernőkhöz fordult, azt kérdezve tőle:

– Vajon kik lehetnek ezek az emberek?

– Gloucester grófjának az alattvalói – válaszolta a fegyvernő. – A gróf ügyei intézése végett érkezett Londonba, de már holnap továbbindul, hogy eljegyezze az angol királyság legszebb nemes hölgyét. Az eljegyzés napját már régebben kitézték, de az örömapa megváltoztatta azt, arra kérve a gróft, hogy várjon még négy hónapig, amíg a leányával házasságra lép, és a hozományul kapott földeket birtokba veszi. Ez a nap most csütörtökre, tehát holnaputánra esik, ezért nem akar a gróf tovább késlekedni. Ha nem siet, könnyen elveszítheti a földrekség legszebb hölgyét.

– Hogyan hívják ama nemes hölgyet? – kérdezte Jehan.

– Blonde-nak hívják – felelte a fegyvernő.

Blonde nevének hallatán könnyek szöktek Jehan szemébe. Örömmel teli szívvel fordult korábban a fegyvernökhöz, s fájdalomtól sújtottan köszönt el tőle. Elkéseredetten tért meg a szállására, ahol Robint találta, s így szólt a szolgájához:

– Felesleges tovább folytatnunk az utunkat, Robin – mondta neki sírva. – A magasból ugyancsak mélyre zuhantam! A legszerencsétlenebb teremtés vagyok az összes élők és holtak között. Bóven kijutott nékem a balszerencséből: nálam szerencsétlenebb ember nem élt még a földön. Fortuna hátat fordított nekem, midőn a kereke legaljára vetett, és semmi esélyt nem adott, hogy újból felemelkedjem.

– Már megbocsásson, jó uram, de megkérdezhetem, hogy mi okozta e nagy bánatát? Előfordul, hogy számos jóra való embernek gondolai támadnak, ám gyakran az is megtörténik, hogy olyasmitől ijedünk meg, ami hamar füstté válik.

– Ez igaz, Robin; elmondom hát néked, mi az én bánatomnak az oka.

Azzal Jehan szóról-szóra elmondta Robinnek ama híreket, amelyeket a fegyvernöktől hallott, s amelyek olyannyira elszomorították. Az eljegyzés elhalasztásának említésekor Robin félbeszakította a gazdáját:

– Kegyelmed nem képes meglátni a dolgok jó oldalát, uram, mindig csak a saját kárát látja bennük. Hiszen azt mondta, hogy az eljegyzés napját négy egész hónappal elhalasztották; szerintem kegyelmed miatt intézte azt ilyenképpen a kisasszonya. Én úgy látom, hogy az újbóli találkozásuk pontosan arra a napra esik, s a szívem azt súgja, hogy Blonde nem tudott további haladékot kicsikarni. Ne essen tehát kétségbe, jó uram, s ne vesztesse az idejét, mert úgy hiszem, hamarosan viszontlátja a szíve választottját, aki a kegyelmedé lesz.

– Szívből köszönöm a biztató szavaidat, kedves Robin, bátorságot öntöttél belém. Ámde ha a kedvesem érzelmei megváltoztak, akkor halálra ítelt engem.

Ezután elköltötték a vacsorájukat, mivelhogy már késő volt, majd Jehan – nem tudván mást tenni – lefeküdt aludni. Ám nem jött álom a szemére, s egész éjjel a szemközi házat nézte, s egyre csak sóhajtozott. Kétség olyannyira meggyötörte, hogy egész éjszaka nem tudta lehunyni a szemét. Blonde ragyogó szépségére gondolt, s az együtt megélt örömök emléke kísértette. Majd megcsalatra érezvén magát,

így szólt magában: „Ó, én szerencsétlen, ugyan mit számít amaz öröm, amelyben részem volt, ha most elveszítem a kedvesem? Minél nagyobb volt a reményem, annál kegyetlenebb lesz a halálom, ha most elveszítem őt. A nők szíve oly állhatatlan, hogy egyik pillanatról a másikra képes megváltozni, s ezért joggal hihetem, hogy az én kedvesem elfelejtett engem. Ez egyébként nem volna meglepő, mert hiszen semmiben nem érek fel hozzá. Hogyan is utasíthatna el egy gróft egy mit sem érő férfiért. Esztelennek tartanák, ha nem ezt tenné. Ugyan mit számít neki az én bánatom? Holott gondolnia kellene rá, ha igazságosan szemlélné a helyzetet, hiszen jól emlékszem, azt ígérte, hogy miattam hajlandó átkelni a tengeren, oly nagyon szeret engem. Ama napot is kijelölte, amikor visszajöhetek érte, s éppen ezért tértem vissza a hazájába, minthogy a kérdéses nap éppen most csütörtökre esik. Ha a kedvesem nem akarná megtartani az ígéretét, a legrosszabb történne velem, mert abba belehalnék. S ő lenne az okozója a halálomnak, hiszen jól tudja, milyen szenvedéseket kell kiállnom. Ámde mily nemtelen gondolat azt hinnem, hogy nem tartja meg a szavát! Jogosan szenvedek, mert az én szívem állhatatlan. A világ minden kincséért sem volna szabad hitelt adnom ennek az állítólagos szakításnak, s azt hinnem, hogy már elfelejtette az irántam érzett szerelmét. Nem azt mondta nekem Robin az imént – ha Isten is úgy akarja, jó prófétának bizonyul –, hogy csupán az irántam való szerelem miatt halasztotta későbbre az eljegyzés napját. Valóban ezt kell hinnem, hiszen egyetlen szerelmes sem kételkedhet igazi ok nélkül a kedvesében. Így tehát én magam voltam vele igazságtalan, amikor azt képzeltem, hogy rosszindulatból elárult engem. A bocsánatáért kell esedeznem, s tetszése szerint megbüntethet. Többé nem szabad kétségbe esnem, mielőtt még megtudnám az igazat. A kedvesem kérőjének a társaságában kelek útra, és kifürkészem a szándékait, amíg ama helyre nem érkezünk, ahol annyi aggodalmaskodás után visszanyerhetem az egészségemet.”

Ilyképpen Jehan az egész éjszakát ébren töltötte. Amint megvirradt, felkelt és készülődni kezdett az útra. Robin már korábban felkelt, és felnyergelte a lovakat. Ugyanabban az időben Gloucester grófja is készülődött a mielőbbi indulásra. Nem akart késlekedni, mert türelmetlenül várta azt a pillanatot, amikor végre eljegyezheti Blonde-ot.

Nagy kísérettel indult útnak, és Jehan elvegyült a kíséret tagjai között, jöllehet semmilyen rokonszenvet nem érzett irántuk. Sebesen lovagolva hagyták el Londont. Gloucester grófja felfigyelt Jehanra, de mivel még sohasem látta, nem tudta, hogy ki is ő. Kedve támadt tehát megkérdezni tőle, hogy honnan jön és hová tart. Minthogy azt látta, hogy az ifjú francia divat szerinti öltözéket visel, úgy gondolta, hogy Pontoise-ban született. Megkísérelte, hogy franciául beszéljen vele, ám a beszédét angol szavakkal keverte. Jehan köszöntötte a gróft elsőként, aki legott így válaszolt néki:

- Legyen üdvözült, kedves barát. Hogy hívni te uraság?
- Gautiernak hívnak, kegyelmes uram – felelte Jehan –, és Mondidier mellett születtem.
- Gautiernak? Az ördögét! Hisz’ ez ostoba neve. És hová ilyen hamar menni? Ez inas a szép lón lenni az embere?
- Igen, kegyelmes uram, ő az én inasom, s ő vigyáz a paripámra.
- Akarni eladni? Én megvesz és akarni jól fizetni. Jó pénz kapni érte te uraságnak.
- Szívesen eladnám, nagyuram – mondta Jehan –, merthogy kereskedő vagyok. Ám ha meg akarná venni, kegyelmes uram, ezt a paripát, akkor annyit kellene fizetnie érte, amennyit én jónak látok, különben nem lesz vásár.

– No, nem, az Isten ujjára, nem! Ördögét! Túl drága lenni! Te uraság egész bolond lenni! Én már nem akarni lót! Maradni nyugodt!

– Annyi baj legyen, nagy jó uram – válaszolta Jehan.

A gróf csak nevetett és gúnyolta Jehant, amiért oly magas árat szabott a paripájának. Holott ha az egész vagyonát adta volna érte, akkor sem lett volna az övé a szép paripa, mert Jehan úgy vigyázott rá, mint a szeme világára, hiszen másról sem álmodott, mint hogy felültesse rá Blonde-ot, akitől visszakaphatná a boldogságát. Az angolok nem törődtek többé Jehannal, hanem sietősre fogták az útjukat. A délelőtt folyamán eleredt az eső, ami ugyancsak kellemetlenül érintette a gróft, aki egy zöld színű selyemruhát vett fel a lovagláshoz. Az eső egyre csak zuhogott, s a gróf bőrig ázott, mivel semmit nem tudott felvenni a ruhája fölé, és a kísérői sem tudták megóvni az esőtől. Ezt látván, Jehan jót kacagott, s a gróf nem késlekedett megkérdezni tőle:

– Hitére, mit minden franciának tartoz, mi dologból enged magának a nevetés?

– Nos, hát máris megmondom, kegyelmes uram – válaszolta Jehan. – Ha én oly hatalmas uraság lennék, mint kegyelmességed, mindig magammal vinnék az útra egy házat, ahová behúzódhatnék, s ilyképpen nem lennék ázott és sáros az esőtől, mint most kegyelmességed.

A gróf gúnyos nevetéssel fogadta Jehan szavait, s így szólt a társaihoz: – Hallottátok, urak, a legostoba francia, akit valamikor találkoztatok? Akarja velem vinni házat, hogy belebújok! Hallottatok nagyobb ostobaság?

– Tudjad jól, nagyurunk – felelték a kísérői –, hisz’ a franciák ostobább, mint buta birka.

Jehan jól hallotta e szavakat, de úgy tett, mintha ott sem lett volna. Az összes angol őt gúnyolta, és együgyűnek nevezte. Az ifjú levente azonban csak hallgatott, s egy szót sem szólt.

A gróf és kísérete gúnyolódva és nevetgélve továbblovagolt, s egy folyóhoz érkezett, melyen egy gázlón lehetett átkelni. A gróf elsőként akart átkelni a folyón, de mivel nem ismerte az átkelőhelyet, rossz helyen próbálkozott, és kis híján vízbe fúlt. Beleesett egy mélyedésbe, s lovastól elragadta az erős vízsodrás, amely a lováról is lesodorta. Mondanom sem kell, hogy sok vizet nyelt, és meg is fulladt volna, ha egy halász – akit a gróf emberei hangos kiáltásokkal odahívtak – nem sietett volna a csónakjával a segítségére, merthogy a kísérői túlságosan féltek a mély víztől, hogy ők maguk próbálták volna kimenteni urukat. A halász a gróf felé evezett, aki ezúttal a lerészegedés kockázata nélkül ihatott, mert ezúttal több vizet ivott, mint bort. Nagy megkönnyebbülésére a halász beemelte a csónakjába, majd a lova elfogására indultak, amely lefelé úszott a folyón. Egy csákllyával megragadták a kantárját, s úgy, ahogy kievickéltek vele a túlsó partra. A gróf kísérői megtalálván a gázlót, minden nehézség nélkül átkeltek a folyón. Jehan és Robin okosan szintén a gázlónál kelt át rajta. A folyó túlsó partján csatlakoztak a balsikerű kalandja miatt szégyenkező grófhhoz, akinek az inge, ujjasa és öve oly siralmas állapotban volt, hogy használhatatlanná vált. A váltás öltözeke oly messze volt a málhásöszvéreken, hogy ha meg akarta volna várni azokat, hogy száraz ruhát vegyen fel, hosszú



ideig reszketnie kellett volna a hidegtől. Ezért hát gyorsan levettette egy angol lovaggal az ingét és az ujjasát, s azokat öltötte magára. A lovag pedig kicsavarta a vizet a gróf ruhájából, mielőtt sietősen felvette volna. Nem kellett attól tartania, hogy túlságosan melege lesz a kellőképpen lehűlt öltözékben! Azután ismét lóra ültek, és sietve útnak indultak. A grófnak egyáltalán nem volt kedve azon elmélkedni, ami vele történt. Hogy elfeledje a balesetét, újból élcelődni kezdett Jehannal ama házzal kapcsolatban, amelyet korábban említett. S még inkább alkalma adódott az élcelődésre, mert Jehan akkor olyan dolgot mondott néki, ami ugyancsak megnevettette:

– Ha megengedi, nagyuram, még egy gondolatomat megosztanám kegyelmeddel.

– Nos, hát – válaszolta a gróf –, uraságod mindig mondani, ami csak neki akarja.

– Kegyelmes uram, ha a jó sorsom megengedné, hogy oly tekintélyes kíséretem lenne, mint kegyelmességednek, biztosíthatom, hogy soha nem kelnék át a veszélyes vizeken másképpen, mint egy hídon. Magammal vinnék egy szilárd és teherbíró hidat, és teljes biztonságban kelnék át rajta a víz felett.

Jehan szavai hallatán angol útitársai nevetésben törtek ki, de legjobban a gróf mulatott rajta, mert meg volt győződve, hogy az ifjú sült bolond. Mindegyikük született ostobának tartotta, ám Jehan csak hallgatott, s válaszra sem méltatta a gúnyolódásukat. Ekként lovagolván és tréfálkozván, nem vesztegették az idejüket, és Oxfordhoz közeledtek. Hosszú utat tettek meg egy végtében, még ebédelni sem álltak meg, mivelhogy a gróf semmiképpen nem szerette volna elmulasztani azt a pillanatot, amikor eljegyezheti – mint gondolta – a jövődöbelijét. Ezért azután nem szándékozott megpihenni, hanem egész nap oly iramban lovagolt, hogy még az éjszaka beállta előtt Oxfordba érkezett, ahol Blonde atyja már várta. Amikor leszállt az este, Jehan, aki jól ismerte az Oxfordba vezető utakat, sietve elköszönt a gróftól. Ám ez utóbbi heves szemrehányással illette emiatt, azt javasolván neki, hogy ha kedve tartja, lépjen a szolgálatába. Jehan azt válaszolta, hogy erre most nem kerülhet sor, mert máshová szólítják a teendői.

– És hol akarja uraságod menni? Láthatni kegyelmed, hogy lejött az éjjel. Jönni inkább velem ma szállást venni. Vagy mondani el nekem a dolgát, vagy nekem nem engedni elmenni uraság.

– Nem maradhatok, kegyelmes uram, de megmondom kegyelmességednek, miért kell elmennem. Legutóbb megláttam itt a közelben egy gyönyörű szép karvalyt, és minden tudásomat latba vetve csapdát állítottam neki. Most pedig megyek, és megnézem, sikerült-e elejtenem. Íme, ez az én titkom.

Ezt hallván, az összes angol gúnyos hahotára fakadt, a gróf pedig azt mondta Jehannak:

– Kedves barát, Szent Badulra, bolondnak lenni. Csapda és kicsi madár mostan lenni elrohadt! Uraságod nem gondolni oda, inkább jönni látni legszebb kisasszonyka ünnepségje, akinek ember csokolhatni pofája. Holnap neked láthatni én elvenni ötöt, ha neked akarni jönni velem.

– Nem szeretnék tovább késlekedni, nagy jó uram, megyek és megnézem a csapdát. Ha Isten is úgy akarja, időben fogok megérkezni a menyegzőre, még mielőtt kegyelmességednek adnák a menyasszonyt.

– Akkor menjél hát, uraságod. Nekem nem akarni tovább te tartani.

Jehan elhagyta tehát a gróf kíséretét, amely ostoba módon gúnyolódott rajta. Ám aki máson gúnyolódik, időnként azt is kigúnyolják. Ez történt – miként elbeszélésünkből kiderül – Gloucester grófjával is, aki együgyűségében azt hitte, hogy Blonde hamarosan az övé lesz. A grófkisasszonynak azonban csak egy szíve volt, s azt már másnak adta. Ez nyilvánvalóan világossá vált abból az aggodalmas elmélkedésből, amelyet heteken keresztül folytatott magával a hűséges és szerető Blonde. Végtelen aggodalomban teltek ugyanis a napjai, attól rettegvén, nehogy a szerelmese, akinek a szívét odaadta, elveszítse őt. S amidőn megbizonyosodott Gloucester grófjának közeli érkezéséről, s arról, hogy atyja összes rokonát meghívta a kézfogóra, kétségbeesése a tetőpontjára hágott. Mindazonáltal maradt egy halvány reménye, mivelhogy eljött az a pillanat, amikor a kedvesének vissza kellett térnie. Ezért azután magára hagyta a kastélyban összegyűlt nagyszámú nemes hölgyet, s egyedüli kelengyeként magához vett egy ékszerrel teli ládikát. A ládikával haladéktalanul a kastélykertben

lévő körtefához ment, ahol elbúcsúztak volt egymástól Jehannal, s ahol a visszatérése napjában megállapodtak. Ám mivel Jehant még nem találta ott, Blonde igencsak nyugtalanzkodni kezdett. Kinyitotta a kis kertkaput, amelyen jönnie kellett; türelmetlenül egyre csak az utat kémlelte, s hallgatózott, hátha meghallja a lova patájának dobogását, de mindhiába, Jehan még mindig nem érkezett meg, és Blonde szívét aggodalom töltötte el. Végtelenül szomorúan és gondterhelten ment vissza a körtefához. Gondolataiba merülve leült a fa alá, s szegény ekként panaszkodott magában: „Ó, jaj, Ámor, kétségtelenül erősebbnek bizonyultál nálam, midőn itt várakoztatasz hiába, s ennél fogva csak az időmet vesztegetem. Joggal mondhatom, hogy az időmet vesztegetem, s Ámor hiába várakoztat itt, hiszen akibe minden reményemet helyeztem, s aki miatt egyre csak sírok, nem jön akkor, amikor jönnie kellene. Ó, jaj nekem! Ha túl sokáig késlekedik, biztosan elveszít engem, mert midőn Gloucester grófja megérkezik, a kastély minden zugában keresni fognak, s atyám keményen megszid és ostobának fog nevezni, ha itt találják egyedül a kertben. Ám mit sem törődnek velem, ha csak ezt tenné, de mást is rám akar kényszeríteni, amit egyáltalán nem szeretnék, merthogy nem az én kedvesemhez, hanem máshoz akar engem férjhez adni. Férjhez adni? Akaratom ellenére csak nem fogja ezt tenni. De bizony, megteszi, bármennyire nem szeretném. Nem szeretném? Butaságot beszélek, hiszen ha oly nagyon nem akarnám, a kellő pillanatban csak azt kellene mondanom: » Uram, nem óhajtom kegyelmedet férjemül. « Igencsak ostoba lenne az a pap, aki ezek után összeadna minket. Ez örültség lenne, ámde nem tehetek másként, Ámor túlságosan sürget, s attól félek, hogy későn érkezik a kedvesem, akit oly nagyon szeretek. Ó, Istenem, bárcsak máris megérkezne csendben és teljes titokban – miként annak idején erre kértem –, minden aggodalmamnak nyomban vége szakadna. Netán elfelejtett engem, és valaki másnak adta a szívét? Igen, talán ettől kell tartanom, hiszen oly messze van tőlem. Hogyan? Talán nem jön vissza hozzám, s egy kedves nélküli szerelmes leszek? Ez áruság lenne a részéről. Ám ostoba bolond és meggondolatlan vagyok, ha egy pillanatig is azt hiszem, hogy az én kedvesem, a leghűségesebb szerelmes hűtlenné vált. Bizonyos vagyok abban, hogy soha nem fordult meg a fejében ily szívtelen gondolat.

Hiszen kis híján meghalt érettem! Ah, nem szabad azt hinnem, hogy megváltozott az irántam érzett szerelme. De akkor vajon miért késlekedik még mindig? Valóban azt kell hinnem, hogy akarata ellenére késik, talán megbetegedett vagy foglyul ejtették. A Mennybéli Atyánk óvja meg ettől, mert oly tökéletes szerelemmel szeretem őt, hogy soha nem lennék többé boldog nélküle. Ha visszajön, elmegyek vele; ha nem jön, az iránta való szerelmem miatt nem fogok férjhez menni. Ez nem fog tetszeni atyámnak, ám nem cselekedhetek másként. Ámornak túlságosan nagy hatalma és ereje van.”

Ekként panaszkodván, Blonde meghallotta, hogy az ösvényen a kedvese közeledik, akinek oly türelmetlenül várta már érkezését. Jehan sietett, amennyire csak tudott, mert ő is nagy félelemben volt, hogy elveszítheti a szerelmesét, s reszketve és sebesen igyekezett a körtefához. Végtelen boldogságot érzett, amikor megpillantotta alatta a kedvesét. Tüstént leszállt a lováról, s így köszöntötte Blonde-ot:

- Én édes szívem, Istennek hála, ismét együtt lehetünk.
- A legnagyobb szeretettel legyen üdvözölve, édes kedvesem.

S határtalan boldogsággal megölelték és megcsókolták egymást. Ámde nem sokat késlekedhettek. Jehan elővezette a szép paripát, melyet Robin már felnyergelt és felkantározott, és felültette rá az édes kedvesét. Majd ő is legott lóra szállt, s magához vette a ládikát, amelynél értékesebb nem akadt egészen Bagdadig, mivel tele volt drágakövekkel berakott gyűrűkkel és kösöntyűkkel.

Azzal sietve elhagyták a kertet, s a mezőkön át útnak eredtek. Ám ne gondoljátok, hogy az országúton lovagoltak; a kellemetlen találkozásokat elkerülendő, ismeretlen ösvényeken haladtak tova. Jehan tökéletesen ismerte az összes fás ligetet, melyeken már többször keresztüllovagolt. Letérvén az országútról, elkerülték a kelepécet, miáltal bölcsességről tettek tanúságot. Egész éjszaka napkeltéig lovagoltak, s oly nagy távolságot tettek meg, hogy nehezen akadtak volna a nyomukra. Nappal azonban nem mertek továbbhaladni, s egész nap az erdőben maradtak. Robin ilyenkor nélkülözhetetlennek bizonyult: élelmet keresett nekik az erdőszelei falvakban, majd óvatosan visszatért hozzájuk az erdőbe vagy a szérűskertekbe. Zabot hozott

a lovaknak, a két hűséges szerelmesnek pedig kalácsot, fehér kenyeret és csirkepástétomot, amiknek igencsak hasznát vették. Jehan hozott magával két kis hordó bort is. Mindeme étkekkel és italokkal ellátván, Jehan és Blonde leterített a zöld fűre egy szépen hímzett terítőt, és jóízűen elfogyasztotta ebédjét a fák lombjai alatt; ezalatt lovaik a dús mezőn legeltek. Robin a lehetőségekhez képest oly remekül gondoskodott róluk, hogy semmiben nem szenvedtek hiányt. Minekutána a két szerelmes elverte az éhét a pástétomokkal, átadta magát a szerelem örömeinek, nem fukarkodván a csókokkal és ölelésekkel. Egész napjukat azoknak szentelték, becéző szavakkal kedveskedve egymásnak. A fák és a rétek üde zöldje, a fenyőrigók, a csalógányok s a többi erdei madár lágy éneke még inkább megédesítette szerelmüket. Hűséges szerelmeseink örömeiket lelték a madarak énekében, és a szerelem játékaik hozzásegítették őket, hogy kellemesen teljen el a nappaluk. Robin arra is ügyelt, hogy senki ne közelíthessen hozzájuk, s ne lepje meg őket, hogy azután tüstént felfedje a hollétüket. Amikor bealkonyodott, a két szerelmes újfent lóra szállt, és a tenger felé lovagolt, amelyen minél előbb át akartak kelni. Ám ha a Teremtő nem vigyáz rájuk, még mielőtt hajóra szállnának, nagy baj érheti őket, mert aki Gloucester grófjának nevezi magát, egyáltalán nem volt boldog, midőn megtudta, hogy Blonde elszökött az otthonából.

A történet szerint, midőn Gloucester és Oxford grófjai találkoztak, mindketten nagy örömmel látták viszont egymást. Az érkező vendégek és a kastély lakói boldogan köszöntötték egymást, majd valamennyien beléptek a tisztára söpört és kicsinosított nagyterembe, ahol számos asztalt terítettek meg a vendégek tiszteletére. Ámde Gloucester grófja még az étkezés előtt látni szerette volna a jegyesét, s megkérte az örömapát, hogy küldessen érte. Oxford grófja tüstént hivatott is két lovagot, s így szól hozzájuk:

– Keressék fel, és hívják ide kegyelmetek az én szép és jól nevelt leányomat.

A lovagok készséggel teljesítették a gróf kérését, s megjelentek a hölgyek lakosztályában, ahol Blonde-ot kérték, hogy az atyjához kísérvék. A nemes hölgyeknek nem volt ellenükre e kérés, ám az örömeik egyhamar döbbenetté változott. Nem vették észre, hogy

Blonde kikerült a felügyeletük alól, s mivel nem volt közöttük, szóltak a nemeskisasszonyoknak, hogy keressék meg őt a hölgyek szobáiban. A kisasszonyok azon nyomban Blonde keresésére indultak, de sehol sem lelték. A két gróf pedig ezalatt azt gondolván, hogy a grófkisasszony azért késlekedik, mert éppen a legdíszesebb és legpazarabb ruháját és ékességeit ölti magára, egészen másról kezdett el beszélgetni. Leültek tehát, és Gloucester grófja szóvá tette Jehan furcsa viselkedését anélkül, hogy tudta volna kivel is találkozott valójában.

– Kedves gróf úr – fogott bele a mondandójába –, még soha nem látni nagyobb bolond, mint francia, ki jötte ma én velem, és mond furaságok. Nagy volt az eső mai reggel, és ujjas rajtam egészen megázta. Ez miatt azt mond, hogy ha neki lenni olyan gazdag (mint én), akkor neki vinni ház vele, hogy maga belebújni. És még azt is mond: nekem nem akarni venni szép ló, aki vinni magával szép kantár, szép nyereg? Mikor én kérni azt eladni nekem, azt mond, hogy adni érte annyi pénz, amit ő akarni. De én azt mondani neki: szeret bolondat beszélni. De, Istenét, még nagyobb ostoba lenni neki másik helyben. Én lovagolni előre, és egy folyóba bemenni; de enyém ló beesni nagy árok, így nekem leesni tőle, és majdnem fulladni meg. Egyik halász kivenni engem folyó más oldalán a deres lómmal. Én emberem akkor odajönni nagy bánattal enyém beleesés miatt. Nekem gyorsan levenni enyém ruha, és felvenni egy lovagtól szárazból, s neki szárítani enyém ázott. Aztán nekem nem várni, hanem felmenni megint lóra. Akkor a nagy bolond francia nekem beszél ez ostobaság: ha neki lenni olyan gazdag, mint nekem, akkor neki mindig vinni vele útnak egy híd, hogy baja nélkül átmenni rajta. Mind jól megnevetni és jól mulatni ötöt. Aztán nekem megint felmenni lóra. Jól nevetni a bolond franciának, de még sokabbat nevetni nekem azután. Mikor ez városnak közel jönni, akarja búcsúzni, de nekem nem akarni, ha neki nem mondani, hová menni! Akkor ilyen bolondat mond nekem: egy évnek előtte neki tenni jó csapda karvalynak egy kerten. Most megy nézni, hátha madár beesni oda. Tudolja meg kegyelme, nekem nagyon jól nevetni ezen, és mondani neki: kedves barát, a tied csapda már lenni tönkre! Neked jönni inkább mulatni velem; neked látni engem (el) venni csinoska kisasszony. De neki nem akarni jönni, inkább nagy

gyorssal menni el. Én nem tudni, mi lenni vele. Kegyelmed tudni most, hogyan esni ez mind.

Mialatt Gloucester grófja a vele történt dolgokat mesélte a másik grófnak, a Blonde felkutatására indult lovagok – a nemes hölgyek teljes kétségbeesésére – üres kézzel érkeztek vissza, pedig a padlástól a pincéig átkutatták az egész kastélyt. A hölgyek becsapva érezvén magukat, siránkozni és panaszkodni kezdtek:

– Ó, jaj – kiáltottak fel kétségbeesetten –, mily rosszul őriztük a kisasszonyunkat, akit most rajtunk kérnek számon! Vajon mi történhetett vele? Hisz’ nincs a kastélyban egy talpalatnyi hely, ahol ne kerestük volna őt többször is. Ugyan hová bújhatott el? Netán bújócskát játszik velünk, hogy megmeneküljön ettől a házasságtól?

Ekként panaszkodtak a nemes hölgyek, a nemeskisasszonyok és a komornák. Megbizonyosodván Blonde eltűnéséről, a két lovag gondterhelten tért vissza oda, ahol a két gróf társalgott egymással.

– Kegyelmes uram – szólt az egyikük, aki ügyesebben vitte a szót –, ha meg akarná várni kegyelmességed, hogy Blonde kisasszony megérkezzen az ebédre, attól félek, sokáig kellene szenvednie az éhségtől. Senki nem tudja, hogy hol lehet; a nemes hölgyek a kastély összes szobáját tüvé tették, hogy megtalálják, s fölöttébb aggódnak miatta; egyetlen helyiség sem maradt, ahol ne keresték volna őt. El sem tudják képzelni, hová tűnhetett el; Blonde kisasszony talán az eszét veszítette.

E szavak egyáltalán nem vidították fel a két grófot. Gloucester grófját teljesen megdöbbsentették, Oxford grófja azonban, aki bölcsebb volt, rögtön felfogta Jehan szavainak az értelmét. Idősebb is lévén, tökéletesen megértette történeteinek a velejét, és elmagyarázta azt a másik grófnak:

– Kedves gróf uram, ez a história bajosan válik a kegyelmed előnyére. Úgy tűnik fel nékem, hogy a leányom szívében aligha ébredt szerelem kegyelmed iránt, mivelhogy más valakit szeret. Tudja meg, hogy úgy vélem, ama francia ifjúval távozott, akivel kegyelmed találkozott, s aki oly furfangosan rászedte kegyelmedet. Úgy hiszem, arról a Jehan nevű leventéről van szó, aki egy ideig asztalnokként a leányom szolgálatára állt. Ez a nemesifjú eszes, becsületes, jól nevelt és jó kiállású. Megvált tőlünk, mivel szomorú híreket kapott hazulról. Édesanyja meghalt, atyja

pedig megbetegedett. Ezért azután visszatért a hazájába, Franciaországba. Most pedig, úgy vélem, visszajött Blonde-ért. Ha sikerül átkelniük a tengeren, a földkerekség legszebb hódítását viszi végbe ez az ifjú. Azt kell látnom, hogy a szerelem valóban mindennél erősebb, merthogy a leányom lemondott kegyelmedről egy idegen ifjúért. Valójában soha nem szereztem tudomást a szerelmükről, de nincs kétségem afelől, hogy szeretik egymást – ebben biztos lehet –, mert a leányom kérésére szenvedett halasztást az eljegyzésük korábban kitűzött napja. A halasztás napja megegyezett a kedvese visszatérésére megadott nappal. Rosszul őrizték őt, mert íme, sikerült elszöknie; ámde be kell látnunk, lehetetlen feladat egy hölgyre vigyázni. Az ördög vigyen el engem, ha emberileg lehetséges egy szerelmes nőre vigyázni! Jól rászedte kegyelmedet ama Jehan Martin, s egyáltalán nem értette meg uraságod a szavai értelmét. Midőn a paripáján alkudozott véle, rútol kigúnyolta őt, mert tetszése szerinti árat akart kérni kegyelmedtől a lováért. Ezt úgy kellett volna értenie kegyelmednek, hogy egyáltalán nem volt szándékában eladni a paripáját, s igaza is volt, mivelhogy a leányomnak szánta, aki most boldoggá teszi. S amidőn eleredt az eső, ami eláztatta a kegyelmed selyemöltözékét, tanújelét adta annak, hogy egy szikrányi megbecsülést sem érez kegyelmed iránt, amiért, látván, hogy esik az eső, nem vett fel egy köpönyeget, egy csuklyát vagy bármi mást az ujjasa fölé, hogy megóvja magát az esőtől. Ez okból mondta tehát kegyelmednek az ifjú, hogy ha olyan tehetős volna, mint kegyelmed, vinne magával egy házat, hogy így védekezzen az eső ellen. A házzal köpenyt vagy csuklyát óhajtott mondani, amin kegyelmed csak nagyot kacagott. Amikor pedig kegyelmed beleesett a folyóba, miként elmesélte nékem, nem szolgált rá a sajnálatra, merthogy csak önmagát hibáztathatja érte. Jehan ezt a tudtára is adta, midőn fölöttébb rafináltan megjegyezte, hogy ő a kegyelmed helyében egy hidat szállítatna magával, hogy baj nélkül átkelhesse a vizeken. Kétségkívül azt kívánta ezzel mondani, hogy egy olyan magas rangú uraság, mint kegyelmed, nem kockáztathatja meg, hogy úgy keljen át egy folyón vagy egy veszélyes helyen, hogy azon valaki más már át ne kelt volna. Előre kellett volna tehát küldenie az embereit, s azután követhette volna őket arrafelé, amerre a legjobb átkelőt vagy gázlót találják. Ilyképpen juthatott volna át legkönnyebben



a túlsó partra. A józan ész szól tehát belőle, s kegyelmed mégis bolondnak tartotta őt. Majd, amikor elköszönt kegyelmedtől, ama választás elé állította őt, hogy vagy kegyelmeddel tart, vagy pedig kegyelmedre bízza a titkát. Ő a színtiszta igazat mondta uraságodnak, minthogy egy esztendővel ezelőtt csapdába csalta a leányomat, s ezért mondta azt uraságodnak, hogy korábban egy kelepécét helyezett el. Most pedig ment és megnézte, hogy benne van-e az a karvaly, amelynek állította. Ez a kelepce a leányom iránt érzett szerelme volt, ami miatt vissza kellett térnie az általa megadott időpontban. A karvaly tehát nem jelentett mást, mint az én leányomat. Egyáltalán nem bolond ez a levante, hiszen nagy ravaszsággal sikerült rászednie kegyelmedet. Mert amiként valaki egy madarat helyez el csalétekként, hogy egy másik madarat törbe csaljon, hasonlóképpen kell a szerelmét is csalétekként felkínálnia, hogy egy másik szerelmet elnyerhessen. Kevés bölcsességről tenne tanúságot az, aki senkit sem szeretvén, azt óhajtaná, hogy őt szeressék. Ma már tudom, hogy a francia nemesifjú megszerette a leányomat, aki szintén szereti őt. Ám oly nagyon félt tőlem, hogy inkább elszökött a szerelmesével. Kedves gróf uram, nem tudok mást tenni, mint kifejezni őszinte sajnálatomat ama ígéretem miatt, amelyet kegyelmednek tettem volt. Ha kegyelmednek sikerül a leányomat visszahódítania, magához veheti és magával viheti. Ám ha az, aki elragadta őt, előbb kel át a tengeren, mintsem kegyelmed visszaszerezné a jegyesét, nem fogok szemrehányást tenni amaz ifjúnak, mivel eszes, nemes szívű és ragyogó jövő vár reá. Ámde most lássunk inkább a vacsorához, s holnap reggel, ha kegyelmed is úgy akarja, útra kelhet. Ha netán most rögtön útnak indulna kegyelmed, nem tudná, merre induljon el, merthogy a szökevények a legrövidebb kerülőutat választották, nehogy rájuk akadjanak. Űgyesen rászédtek kegyelmedet, szent igaz. Ha nem tudja utolérni őket méltóságod, le kell mondania erről a házasságról. De ne is beszéljünk erről többet: aki megszerzi, megtarthatja a leányomat. Ha kegyelmed lesz az, annál jobb; ha azonban a francia ifjú, bele kell nyugodnunk, mivelhogy nem tehetünk egyebet.

Gloucester grófja kénytelen-kelletlen belátta, hogy nem maradt más választása. Oly elkeseredett düh kerítette hatalmába, hogy percekig még sem tudott szólalni, míg végül azt mondta:

– Ó, szegény én szerencsétlen! Egészen elveszítem enyém édes kedves, szép leánka! No de menni gyorsan utána, a tengerben elfogni őtet! Nekem vigyáztatni minden kikötő, hogy elérem őket. Aztán nekem felkötetni két karón hitvány tyúkfogó franc(ia), aki hozott nekem ekkora szomorúság. Aztán megfizetni Blonde-dal a bánat, amit nekem tett. Nagy bünt és bánatot kell tartani neki enyém szenvedés és bánat végett. Mielőtte megkapni neki bocsánatom, látni neki kötél kedvese nyakára. Aztán nekem betenni őtet egy jó tömlőben, ahol bánhatni nagy ostobaság és rossz tett neki. Így jól bosszulni, amit nekem tette.

Isten és az ő szent akarata óvja meg a két hű szerelmezt, kiket súlyos veszély fenyeget, mert ha utoléri és elfogják őket, nagy szerencsétlenség szakad rájuk! A két gróf az illem kedvéért asztalhoz ült, de nem fogyasztott semmit. A várkastélyban egyetlen lovag, várkatona, nemes hölgy vagy nemeskisasszony nem evett az ételből, melyet eléjük tettek. Valamennyi nemesúron és nemes hölgyön oly döbbenet lett úrrá, hogy egyetlen hang sem jött ki a torkukon; a bánattól vagy a félelemtől mindenki csak hallgatott a palotában. Idő előtt leszedték tehát az asztalokat, s minthogy a beszélgetésnek is hamar vége szakadt, valamennyien aludni tértek. Amíg a többiek aludtak, Gloucester grófjának nem jött álom a szemére. A legmélyebb bánattól sújtottan, egész éjjel azon töprengett, milyen halállal és milyen kínok közepette veszejtse el Jehant, akit azonban még korántsem tartott a markában. Gyakran mondják, s úgy hiszem, joggal, hogy aki más ártalmára cselekszik, az a saját fejére gyűjti a bajt. Azt is mondják, hogy azok maradnak életben, akiknek a kárát akarják, merthogy nem lenne igazságos, ha meghalnának. Ha Jehannak sikerülne szert tennie fegyverre, lehetetlen volna elfogni, mivel oly kincset visz magával, amelyet nem hajlandó elveszíteni, ha csak életét nem veszik, vagy foglyul nem ejtik. Isten óvja őt minden balszerencsétől!

Ámde térjünk vissza a tárgyunkra. Gloucester grófja még napkelte előtt felkelt, hogy Blonde nyomába eredjen. Felébresztette a lovagjait is, akiknek felnyergelték a lovaikat, s a hámszíjaikat oly szorosra húzták, mintha vaddisznóvadászatra indulnának. A lovagok hamar készen álltak az indulásra, majd lóra szálltak, és haladéktalanul útnak indultak. Legalább százan lovagoltak a gróf nyomában, valamennyien

fékevesztett haramiák, akik váltig fogadkoztak, hogy felköttetik Jehant. Isten óvja őt és kedvesét, Blonde-ot, és veszejtse el ellenségeiket, akik teljes vágtában üldözőbe vették őket a tenger iránt. Blonde atyja és háznépe azonban nem hagyta el Oxfordot, a grófnak semmi kedve nem volt ehhez. Jóézésű ember lévén, a lelke mélyén azt kívánta, bárcsak ne akadnának Jehan nyomára, s ne ejtenék őt foglyul, mivelhogy oly nemesen viselkedett. Hálát érzett iránta, amiért átkelt a tengeren, s azt is jól tudta, hogy a mindennél hatalmasabb szerelem adott ehhez néki erőt. Az eljegyzésre érkezett nemes hölgyek kisvártatva hazaindultak, s szomorúan és megrökönyödve hagyták el Oxfordot.

Ekként oszlott szét tehát a vendégsereg. Különös fordított ünnepség volt ez, amelyen többet sírtak, mint nevettek. Azok sem vesztegettek az idejüket, akik Jehan elfogására és megszegényítésére indultak. Oly gyorsan lovagoltak – taláalomra és ki-ki a saját feje után – az utakon és mezőkön, hogy naponta kétszeres távolságot is megtettek. Éjszaka holdvilágnál folytatták útjukat, s hamarosan a tengerpartra érkeztek, ahol az összes kikötőt az őrizetük alá vonták. Mindenhová öröket állítottak, hogy azok éjjel-nappal kémleljék a szerelmeseket. Mindegyik kikötőben négy-négy alabárdos várta Jehant, hogy lesújtson reá, ha ellenállni akarna. Gloucester grófja ezalatt a lovagjaival megtévesztésül Doverben szállásolta el magát, hogy elaltassa Jehan éberségét. Teljesen megbízott a kikötőkbe küldött, bőrujjast viselő és éles csatabárdokkal felfegyverzett őrszemeiben. Isten óvja a szerelmeseket a bajtól, hogy épségben átkelhessenek a tengeren. Egy kis időre elhagyom most a grófot, és a két szerelmes történetét mesélem tovább.

Jehan és Blonde – miként említettem – éjjelente megállás nélkül lovagolt, nappal pedig megpihent, s már majdnem egy mérföldnyire megközelítette Dovert. Mindennap egy-egy sűrű erdőben tartottak pihenőt. Jehan, aki jobban féltette a kedvesét, mint a saját életét, nagy óvatosságról tett bizonyosságot, s így szólt Robinhez:

– Kedves, jó Robin, a legnagyobb titokban indulj tüstént útnak. Egy általam jól ismert varázsfűvel bedörzsölöm az arcodat, hogy senki ne ismerjen reád, bármi történjék is. Menj és keresd meg a reánk váró hajóskapitányt, s mondd meg néki, hogy álljon készenlétben a hajójával, hogy még ma éjjel, valamivel éjfél előtt a fedélzetre vehessen

minket, s azon nyomban kihajózhassunk a nyílt tengerre. Ne feledkezz el körülnézni, nehogy valaki leselkedjen reánk, aki árthatna nekünk. Azt hiszem, ha a grófon múlna, ugyancsak meggyúlne vele a bajunk. Talán már meg is előzött minket, mivelhogy a kitérők miatt jócskán meghosszabbodott az utunk. Ezért arra kérek, hogy jól nézz körül, nem tartanak-e szemmel minket. Ha bármilyen nyugtalanító dolgot észlelnél, próbálj meg szerezni nekem fegyvert és vértet, azután pedig az éjszaka leszálltával óvatosan jöjj vissza ide, nagyon ügyelve arra, nehogy észrevegyék a mesterkedésedet, mert az katasztrófa lenne számunkra. Ha Isten is úgy akarja, hogy átjussunk a tenger túlsó partjára, akkor már nem kell semmitől sem tartanunk.

– Semmit se féljen, jó uram – válaszolta Robin –, mindenben pontosan ekként fogok eljárni. Színezzé hát el az arcomat, hogy máris indulhassak.

Jehan akkor felkutatta az erdőben egy növénynek a gyökerét, melyet a kardja markolatával szétmorzsolts és vízben feloldott, majd a folyadékkal oly alaposan bekente Robin arcát, hogy senki emberfia nem kételkedett volna, hogy erős láz gyötri. Petyhüdtté és ráncossá vált arcbőre a viaszhoz lett hasonló. Egy almafa ágából Jehan botot is vágott neki, hogy legyen mire támaszkodnia. Bárhol járna is, senki nem ismerné fel. Robin úgy találta, hogy máris sokat késlekedett, így búcsút vett a szerelmesektől, és útnak indult. A nap már fenn ragyogott, amikor elköszönt tőlük. Jehan és Blonde az erdőben maradt, ahol ama reggelen azzal foglalatostkodtak, hogy szép zöld lombokból és virágokból lombkunyhót készítsenek az erdő egyik kies tisztásán, hogy árnyékba húzódhassanak a hőség elől. Már nyílt a gyöngyvirág, s azzal hintették tele a lombkunyhójukat.

– Kedvesem – fordult Jehan Blonde-hoz – azt javaslom, ebédeljünk a kunyhónkban a gyöngyvirág- és kákaszőnyegen. Van még két pástétomunk, ne hagyjuk megromolni azokat.

– Szíves-örömet, édes kedvesem.

Akkor megcsókolták egymás ajkát, homlokát, orrát és egész orcáját, majd leültek a gyékényre, és egy szépen hímzett, fehér abroszt terítették a gyöngyvirágokra, miután zöld lombkoszorút tettek a fejükre. Jehan elővette pástétomokat, és megkínálta azokkal a kedvesét.

Az ifjú hölgy jóízűen elfogyasztotta az ételt, amelyet Jehan felszolgált neki, ám ezalatt ő sem feledkezett meg az evésről. A szívük olyannyira egyszerre dobbant, hogy mindazt, amit Blonde kívánt, Jehan is óhajtotta, aki semmi olyat nem tett volna, ami nem tetszett volna a kedvesének. Az ebédjüket gyakran ízes csókokkal szakították félbe, melyekben ugyancsak kedvüket lelték. Mialatt átadták magukat a szerelemnek, kipányvázott lovaik a friss fűvel borított mezőn legeltek. Miután elfogyasztották a pástétomot és megitták a bort, aminek bővében voltak, összehajtogatták az abroszt, és kéz a kézben, lengén öltözötten játszadozni indultak az erdőbe, hallgatva a csalogány énekét. Ha egész nap és másnap is törném a fejem, akkor sem tudnám híven elmesélni mindazt a végtelen örömet és gyönyörűséget, amihez Ámor leckéi juttatták a szerelmeseket. Egyetlen nemes szív sem kárhóztathatja Ámort, mivel bármekkora szenvedést kelljen is elviselnie érte, e szenvedésekért oly örömmel kárpótolja a hozzá hű, igaz szerelmeseket, oly boldoggá teszi és oly gyönyörűségekben részesíti őket, hogy minden gyötrelmüket elfelejtik. Ezt érezték az erdőben megbúvó szerelmeseink is. Boldogan beérték azzal, amiben részük volt, és semmilyen más kívánságuk nem volt, csak az, hogy el tudjanak menekülni azok elől, akik véget vethetnének a szerelmüknek. Ez az egyetlen dolog nyugtalanította őket, s arra gondoltak, ha már francia földön lennének, teljes lenne és örökké tartana a szerelmi boldogságuk. Egy ideig még a szabadban játszadoztak, majd visszatértek a kellemes és hűvös lombkunyhójukba. Újból örömeiket lelték a csókokban, az ölelésekben és a gyengéd, becéző szavakban. Nem akarván eltérni történetem tárgyától, a többiről most nem szólok, mivel még nem jött el annak az ideje. Nem sokan lennének, akik manapság megtartóztatnák magukat attól, hogy tovább merészkedjenek, minthogy mindenfelé felüti fejét a rossz, s egyre ritkább az igaz szerelem. Ámde szóljunk most Robinről, aki a tenger felé igyekezett.

Történetünk szerint miután elhagyta azt a helyet, ahol a gazdája sápadtra dörzsölte az arcát, Robin addig vándorolt, amíg Doverbe nem érkezett, s meg nem pillantotta a tengert. Alighogy megérkezett a városba, négy lovaggal találkozott, akiket korábban a gróf kíséretében látott. Elégé szemfüles volt ahhoz, hogy felismerje őket, és rájőjjön

arra, hogy Jehanra lesnek. Botjára támaszkodva, leszegett fejjel, lassan, kis léptekkel továbbhaladt az utcákon, majd elhagyván a várost, a kikötő felé vette útját. Egy igen rossz bőrben lévő ember benyomását keltette, akit már több mint egy esztendeje valamilyen betegség kínoz. A kikötő egyik szegletében észrevette Gloucester grófját és fegyveres kíséretét. El kellett haladnia mellettük, ha a hajóskapitányhoz akart jutni. Erősen bicegve tehát, egyik szemével hunyorítva, lehajtott fővel azt mondta a grófnak:

– Isten óvja nagyságodat!

Majd úgy téve, mint akinek nehezeére esik a beszéd, így folytatta:

– Nagy jó uram! Harminc hete szüntelenül gyötör a láz, s még most is minden második és harmadik napon belázasodok. Egy szerencsétlen francia vagyok, akinek nincs egy dénárja, de még egy garasa sem, hogy visszatérhessek a hazámba. Itt fogok elpusztulni a nyomorban, ha a mi Teremtő Atyánk szent nevére nem szán meg nagyságod némi alamizsnával.

A gróf és kísérete szemügyre vette a „koldust”, s úgy találta, hogy már négy napja sincs hátra az életéből. Gloucester grófja tizenkét sterlinget, és mindegyik lovagja hat dénárt adott neki. A furfangos Robin tehát negyven soura tett szert.<sup>15</sup> Noha a lelke mélyén megvetette az alamizsnálkodókat, Isten nevében elfogadta és megköszönte a pénzadományukat, igaz csak szavakban és nem szívből, mert titokban több rosszat kívánt nekik, mint jót. Miután elköszönt tőlük, Robin egyenesen a tenger felé indult. Még mindig hunyorítva, a kapitányhoz ment, aki Jehant várta.

– Jó uram – fordult hozzá –, arra szeretném kérni, hogy vigyen át engem a tengeren túlra, mert ezen a partján keserűség tölti el a szívemet, és fölöttébb rosszul érzem magam. Annyit kérhet a javaimból, amennyit csak óhajt, mert van pénzem, és nem sajnálom azt uraságodtól.

– Kedves barátom – válaszolta a kapitány –, nem tudom, mikor érkeznek ide azok az emberek, akiknek megígértem, hogy megvárom őket. Addig nem köthetek mással üzletet, amíg nem tudom, hogy annak, aki előre kifizetett engem, szüksége van-e még vagy már nincs

---

<sup>15</sup> Tizenkét sterling (egy font), hat dénár = negyven sou

a hajómra. Mivel megkért, hogy várjam meg őt, legalább addig várni fogok rá, ameddig megígértem neki.

Robin meggyőződhetett arról, hogy bizalommal lehet a kapitány iránt, s ekként folytatta:

– Sok jóság lakozik egy derék ember szívében. Tudja meg kegyelmed, hogy én annak az úrnak vagyok a szolgája, aki megkérte, hogy várja meg őt. Azért küldött engem ide, hogy meggyőződjék róla, megtartotta-e uraságod az ígétét, s még mindig várja-e.

– Oktalanságokat beszélsz – intette le Robint a hajóskapitány. – Hitemre, annak az uraságnak csak egyetlen szolgája volt, Robinetnek hívták, és egy poroszka lovat vezetett kantárszáron. Sokkal jobb egészségnek örvendett, mint te. Elment a józan eszed, ha azt állítod, hogy te vagy annak az úrnak a szolgája. Azt lehetne gondolni rólad, hogy két nap sem telik el, és a másvilágra költözöl.

– Márpedig én vagyok az ő szolgája, kedves jó uram – válaszolta Robin. – Tudja meg, hogy mi történt velünk: a gazdámnak sok ellensége van, és higgye meg, valamennyien ránk leselkednek. S nehogy felismerjenek és leleplezzenek, bekente az arcomat egy varázsfüvel, melyet az erdőben talált. Azzal a kéréssel küldött engem kegyelmedhez, aki iránt teljes bizalmat érez, hogy álljon indulásra készen a hajójával, hogy a lehető leghamarabb, még éjfél előtt átkelhessünk a tengeren. Egy nemeskisasszony is érkezik vele azon a paripán, amelyet kantárszáron vezettem, és nem szeretné, ha meglátnák őt. Azt is üzeni általam, hogy ha tisztességgel átviszi őt a tenger túlsó partjára, annyi pénzt fog tőle kapni, hogy soha többé nem ismeri majd a szegénységet, mert amint francia földre teszi őt, nem kell többé tartania az ellenségeitől. Az egymásnak tett ígétük okán teljes bizalommal van kegyelmed iránt. Legyen hát most becsülettel a segítségünkre, mert nagy szükségünk van rá; a kikötőben olyan embereket vettem észre, akik mászt sem kívánnak, mint az ő halálát.

A hallott hírek fölöttébb elnyerték a hajóskapitány tetszését. A sok pénz ígétének hallatán nyájasan fogadta Robint, és fogadkozott, hogy a segítségükre lesz, s bármi történjék is, nem fogja elárulni őket. Robin köszönetet mondott a kapitánynak, aki elővigyázatosan felkísérte a hajójára, s megmutatta néki, hogy már mindent előkészített a tengeri

átkeléshez. A hajón jó állapotban lévő és jó minőségű vérték voltak, amelyekből Robin tetszése szerint választhatott. Ezután már csak arra várt, hogy besötétedjen, és kijátszva a lesben álló örök éberségét, visszatérhessen Jehanhoz. A hajóskapitány addig is gondoskodott róla, hogy semmiben, sem ételben, sem italban ne szenvedjen hiányt a nap folyamán. Robin annyit ehetett és ihatott tehát, amennyit csak kívánt. Majd megkérdezte a kapitánytól, hol ütötte fel a szállását Gloucester grófja, mire ezt az őszinte választ kapta:

– Ott lent, a városban. Egy itt elhangzó kiáltás a szállásáig elhallatszana, noha egy jó mérföldnyi utat kellene megtennie annak, aki este oda akarna menni. Itt, a kikötőben négy fegyveres őrt hagyott a gróf, s még virradat előtt visszatér ide a csatlósaival. Az összes többi kikötőt is ugyanilyen árgus szemekkel figyelteti. Egyetlen hajó sem futhat ki a tengerre anélkül, hogy ki ne derítené, kik az utasai. Tőlem is megkérdezték, hogy kire várom, s oly óvatlan voltam, hogy meggondolatlanul azt feleltem: „egy késlekedő fegyvernőkre, aki pénzt adott nekem, s arra kért, hogy várjam meg itt.” Azóta az őrszemek nem tágitanak innen. Fájdalom, oly közel őrködnek minden éjjel, hogy senki nem közeledhet anélkül, hogy észre ne vennék, és durva fenyegetésekkel illetnek egy általam nem ismert személyt. Ha jól értettem, egy bizonyos Jehant fenyegetnek, s fölöttébb tartok attól, hogy ártani akarnak neki. Nem tudja elkerülni e gonosz és kegyetlen martalócokat, amikor idejön. Még más veszély is fenyegeti őt: mindegyik őrszemnek egy kürt lóg a nyakában, s amint a gróf meghallja a kürtszót, azonnal idesiet. Nagy veszélynek teszi ki magát Jehan, ha idejön, hiszen ha a gróf elfogja, a halál fia. Ám ha Isten is megsegít, ama dénárok, melyeket oly bőkezűen mért nekem, nem válnak kidobott pénzzé, mert íme, alkalmam lesz megszolgálni azokat. Amint leszáll az este, szóval tartom az őrszemeket. Ezalatt kelmed a hátunk mögött elillanhat, s megmondhatja Jehannak, hogy amikor éjszaka idejön, nem fog készületlenül találni engem az összecsapásra. Mondja meg neki, hogy bármi történjék is, számíthat rám. Ha nem bukkan fel több ennél a négy őrszemnél, akkor könnyűszerrel elbánunk velük.

Robin igen elégedett volt a hallottakkal; olyannyira dicsérte gazdája bőkezűségét, hogy a hajóskapitány kész volt segítséget nyújtani neki.



Bőkezűség és Udvariasság nagylelkűek; nem egy alkalommal számítani lehet a segítségükre. A hajóskapitány pontosan azt tette, amit Robinnek mondott volt. Utóbbi egész nap a hajón húzta meg magát, nem mervén lejönni onnan. Amikor leszállt az este, a gróf és csatlósai visszamentek a szállásukra. A gróf parancsára Blonde szégyenletes elfogására odarendelt négy őrszem egy kis bárkában rejtőzött el, amely a kikötő közepén, a gyanús hajó közelében ringott. A kapitány a hajója fedélzetéről észrevette őket, és ujjával rájuk mutatva, kijelentette, hogy hasztalan tovább várakozniuk.

– Robin – fordult hozzá a kapitány –, itt az ideje, hogy visszatérj a gazdádhoz. Majd szóval tartom őket addig, amíg te elhaladsz mögöttünk.

– Cselekedjék ekként, jó uram – válaszolta Robin.

Azzal a hajóskapitány elindult a posztoló őrszemek felé egy erős rajnai borral teli kis hordóval.

– Jézus oltalmazza kegyelmeidet, kedves uraim – szólt hozzájuk. – Mófdelett bosszant, hogy már a harmadik éjszakát töltik itt, és még mindig nem ittunk egy kortyot sem együtt. Íme, itt hozok kegyelmeiteknek egy kis hordó jófajta bort, verjük csapra máris.

A mohó borisszák tetszéssel fogadták a kapitány szavait, mivelhogy nem vetették meg az italt. Ha két akó boruk lett volna, nem maradt volna abból egy kupicányi sem. Robin pedig ezalatt, meggörnyedve a jó minőségű, kemény páncél súlya alatt, elhagyta a fenyőfából készült hajót. S mialatt az őrszemek beszédbe elegyedtek a hajóskapitánnyal, óvatosan elosont mögöttük. Isten ezúttal megóvta őt, mert az őrszemeknek csak az ivásra volt gondjuk, s így nem figyeltek fel rá. A kapitány azonban jól látta Robint, s jót mulatott magában, amikor a túlsó oldalra került. Oly ügyesen sikerült szóra bírnia az őrszemeket, hogy megtudta tőlük, kit keresnek, és mi végett örködnek a kikötőben. Miután mindent megtudott, amit tudni szeretett volna, s elnyerte a bizalmukat, sietve búcsút vett tőlük. Gyorsan visszatért a jól felszerelt, evezős hajójához, s így szólt az evezőseihez:

– Uraim, bármit észleljenek és halljanak is ma éjjel, ne ijedjenek meg és ne féljenek, hanem valamennyien vegyék magukhoz a fegyvereiket. Őrizzék a hajót a távollétem alatt, és senkit ne engedjenek fel rá.

Egy derék embernek nagy szüksége van rám, s én segíteni akarok rajta.

– Mindent meg fogunk tenni, kapitány úr, ami csak tőlünk telik – válaszolták az evezősök.

Alighogy megkapták e parancsokat a hajósok, zajtalanul felfegyverkeztek a hajón, sisakkal és páncéllal védve a fejüket és a testüket, s megragadván egy-egy éles és hegyes végű alabárdot. Bizton megvédik a hajót, bárki kísérelje is megtámadni azt, mert egyetlen hitvány ember sem volt közöttük. Húsz elszánt és erős legény védelmezte a hajót a rettenthetetlen szívű kapitányukon kívül. Ám most nem szólok többet róluk, hanem visszatérek Robinhez, aki ugyancsak megkönnyebbült, miután maga mögött hagyta a posztoló őrszemeket, akiktől fölöttébb tartott. Hogy így sikerült elkerülnie őket, egyetlen gondolata az volt, hogy épségben visszatérjen a két szerelmeshez, akik már nagyon nyugtalanokdtak a hosszú távolléte miatt. Ámde máris megérkezett, oly sok ruhaneműt és vértet cipelve, hogy azt kiáltotta:

– A pokol kínjait éltem át, amikor gyalogosan ily nehéz terhet kellett cipelnem!

Jehan sietett megszabadítani szolgáját a terheitől, így szólván hozzá:

– Légy nyugodt Robin, amint megérkezünk Dammartinbe, kárpótollak a szenvedéseidért. De most mondd el nekem mindazt, amit megtudtál. Vannak a kikötőben olyanok, akik szerencsétlenségünkre ránk leselkednek?

– Vannak bizony. A gróf az összes csatlósával a tengerhez oly közel ütötte fel a szállását, hogy azonnal meghallja a négy őrszem kiáltását, akik felfegyverkezve várják, hogy elveszejtsék nagyságodat. Ám nagyságodra nézve üdvös, hogy a hajóskapitány, akinek tíz fontot adott, a nagyságod segítségére lesz. Soha jobb helyre nem került még pénz!

Azzal elmesélte a gazdájának, milyen jól fogadta a hajóskapitány, miután felismerte, s miként szedte rá a gróft és a kíséretét, valamennyiüktől hat sterlinget csikarva ki. Végül elmondta, miként tudott a derék kapitány jóvoltából visszajönni:

– Borral itatta őket, s oly ügyesen elvonta a figyelmüket, hogy sikerült visszatérnem anélkül, hogy észrevettek volna.

Mindezek hallatán Blonde remegni kezdett a félelemtől, mivel világosan látta, hogy a kedvese nem kerülheti el az összecsapást.

– Édes kedvesem – fordult Jehanhoz –, nagy veszélynek tette ki magát miattam, ami fölöttébb nyugtalanná tett engem. Nagyon aggódom, nehogy elveszítsem, hiszen amiként hallottam, az ellenségeink a kikötőben várnak reánk. Drága kedvesem, ne menjünk oda. Ha ott életét veszítené, megszakadna a szívem a fájdalomtól, s egy nappal sem élném túl a halálát.

– Édes kedvesem – válaszolta Jehan –, egy percig se aggódjon miattam. Minthogy van egy hajóm és jó vértem, biztonságos utunk lesz. Ha Angliában maradnánk, előbb vagy utóbb lelepleznének minket, és soha nem ismerném meg kegyeddel a szerelem legédesebb örömét. Nem titkolom, hevesen vágyom erre az örömrre, amelytől mindaddig megfosztom magam, amíg nem házasodunk össze. Béküljön meg a lelke, s legyen nyugodt, nincs semmi okom, hogy féljek az ellenségeimtől. Inkább segítsen felvenni a vértemet, mert ha akaratum ellenére nem viszem magammal kegyedet ebből az országból, igencsak szánalmas véleményt alkothatok magamról, hiszen a bajban lehet igazán megítélni kinek-kinek az érdemeit. Aki magával viszi a szerelmesét, annak semmilyen megpróbáltatástól nem szabad visszariadnia. Nosza, segítsen felölteni a vértemet! Mit sem törődöm a megvetésükkel.

Minthogy Blonde nem mert ellentmondani Jehannak, feladta rá a vértjét. Először az értékes, piheselyemből készült vállvédőket erősítette a vállaira, a fejére pedig egy jó állapotban lévő, erős acélsisakot helyezett. Azután feladta rá a sodronyingét, melynél egészen Merckig nem akadt jobb minőségű. A sodronyinget Blonde olyan szövettel vonta be, amelyet ő maga szőtt, s a feje köré pedig walesi módra egy turbánt csavart. Jehan édes kedvese nem kímélte szép kezeit, hogy felvértesse, s ezt oly ügyesen végezte, hogy ha egész addigi életében csak ezzel foglalatzkodott volna, akkor sem tehetne volna jobban a dolgát. Nem mutatkozhat gyávának az, akinek ilyen ügyes szolgálója van. Az ifjú levante egy csinos ujjast is felöltött a sodronyinge fölé, s felkötötte a derekára éles és hegyes kardját. Majd karjába zárva és megölelve kedvesét, így szólott hozzá:

– Legyen egészen nyugodt, és ne féljen semmitől, drága szerelmem, mert biztosíthatom, hogy ha bárki rosszat akarna tenni nekünk, az éles kardommal találja magát szemben, s ha nem így lenne, örökre méltatlanná válnék a szerelmére.

– A mi Urunk Istenünk oltalmazzon minket, drága kedvesem! – felelte Blonde.

Robin szintén magára öltött egy duplaszemű sodronyinet, a fejére tett egy sisakot, s az oldalára kötött egy acéltórt. Azután eloldozta a lovakat, s azokat gazdája elé vezette.

Jehan felsegítette a kedvesét a paripájára, majd legott ő is lóra szállt, s teljes vágtában nekiiramodtak. A telihold fényesen ragyogott, és megvilágította az utat előttük. Sebesen lovagolva hamarosan a kikötőbe érkeztek, Blonde és Robin közrefogván a középén lovagoló Jehant. Amint a kikötőbe értek, megpillantották a rájuk leselkedő csatlósokat. Alighogy az őrszemek is észrevették őket, azon nyomban rájuk támadtak. Négyük közül az egyik megragadta Blonde paripájának a kantárját, azt mondván néki:

– Hitemre, hölgyem, márpedig nem fog továbbmenni innen. Az is bolond volt, aki idehozta kegyedet, mert még ma éjszaka nyomorúságos halált fog halni.

– Hazudsz, bitang! – kiáltotta feléje Jehan. – Ha tüstént nem akadsz össze a kardommal, utolsó gyávának nevezhetsz!

Azzal tüstént kivonta a kardját, s akkorát sújtott vele ellenfele fejére, hogy egészen az álláig felhasította.

– Hitvány gazfickó – kiáltotta Jehan –, rosszul tetted, hogy kezet emeltél a kedvesemre.

Holtan látván társukat, a másik három őrszem durván Jehanra vetette magát. Az ifjú ügyesen félrehajolt, hogy kivédje a csapásukat, melyet az első kettő el is vétett. Ám a harmadik akkora ütést mért rá, hogy lehasította az apró láncszemekből szőtt sodronyinge egyik alsó szárnyát. S ha nem védte volna acéllemezzel a lábszárát, a térdét is lehasította volna a bárdjával, amely pokolbéli ördöggént csapódott a földre. Ettől a bárdcsapástól félelem szorította össze Jehan szívét. Éles kardjával akkora dühvel sújtott ellenfelére, hogy egyetlen csapással lemetszette a bárdot tartó karját. Hogy ilyképp elveszítette egyik

karját, a nyomorult menekülésre fogta, miközben oly erővel fújta meg a kürtjét, hogy annak hangja egészen a gróf szállásáig elhallatszott. A felharsanó kürtszó hallatán a gróf azonnal rájött, hogy Jehan a kikötőbe érkezett, s teli torokból azt kiáltotta:

– Fegyverbe!

Erre a csatlósai nyomban a fegyvereik után néztek. Jehannak ezalatt a két másik, még sértetlen őrszemmel gyűlt meg a baja a kikötőben. Robin azonban törével a kezében az egyikük közelébe férközött, s oly gyorsan a szívébe mártotta a törét, hogy annak még feljajdulni sem maradt ideje. Abban a pillanatban a hajóskapitány is meghallotta a kürtszót, ami egyáltalán nem töltötte el örömmel, hiszen ez azt jelezte, hogy Jehant támadás érte. Tüstént a partra ugrott a hajójáról, a kürtölő őrszemhez futott, s bárdjának egyetlen csapásával a fejét vette.

– Nyomorult gazember – kiáltotta –, most már kürtölhetsz kedvedre! Akármilyen történet is Jehannal ezután, nem hiszem, hogy bárki is irigyelné a sorsodat!

Akkor a negyedik őrszem, azt látván, hogy a többi társát mind megölték, futásnak eredt, ám menekülés közben még egy rövidet kürtölt a nyakában lógó kürtjével. Jehan nem tudta volna megbocsájtani magának, ha nem fizettette volna meg vele drágán a kürtölését. Megsarkantyúzta hát a paripáját, és üldözőbe vette a kürtöst, akit gyorsan utolért, s kardjával akkora csapást mért a tarkójára, hogy egészen az álláig kettéhasította a fejét. Az őrszem legott holtan zuhant a földre. Jehan pedig a kedveséhez futott. A hajóskapitány is hozzájuk sietett, s köszöntve őket, így szólt:

– Kedves Jehan, azért siettem ide, hogy a segítségükre legyek. Derekasan helytállt eddig a küzdelemben, ámde most menjünk gyorsan innen. Hamarosan itt terem a gróf a csatlósaival, mert bizonyára meghallották a kürtszót.

Jehan és Blonde hálás köszönetet mondott a kapitánynak a segítségért, majd sietve elindultak a kikötőbe. Ám mielőtt még a hajóhoz értek volna, vágatva odaérkezett Gloucester grófja Morel nevű gyorslábú ménjén, amelynek gyors vágatában az egész országban nem akadt párja. A gróf – karddal a kezében és pajzzsal a nyakában – egy nyíllövésnyire

megelőzte a csatlósait. Jehan bolondnak tartotta, amiért ekként eltávolodott az embereitől. „Fogadok – mondta magában –, hogy azt hitte, félelmemben elmenekülök, amint meglátom, hogy felém vágtat. Veszítsem el örökre a kedvesem szerelmét, ha nem nézek szembe vele!”

Azzal kardját előrszegezve félfordulatot tett a paripájával. Éles és hegyes kardja markolatát a nyeregkápájának támasztotta, s megeresztett kantárszárú paripájával keményen ellenfelére rontott, aki pajzsával védekezett a támadás ellen. Ám sem Jehan pajzsa, sem a sisakja, sem a paripája – amely egyébként egy jó hátasló volt – nem érték fel a gróf páncélzatával és harci ménjével. Ennek láttán Blonde-ot nagy rémület fogta el, s a világ összes kincsét odaadta volna, ha a kedvese sértetlenül kerül ki a párviadalból. S a két bajnok máris hevesen összezapott a parti fövényen. Az első csapást a gróf mérte Jehanra. Finomszövésű ujjasa nem tudta felfogni a kardcsapást, amely áthatolt rajta és darabokra szaggatta acél sodronyíngét; a gróf kardja súrolta az oldalát, s még egy kevés bőrt is lemetszett róla. Ha ellenfele kardja élesebb lett volna, Jehan élete nagy veszélyben forgott volna. Ő azonban a nyeregkápájának támasztott kardjával átdöfte a gróf pajzsának felső felét, valamint a sodronyíngét, s a rajta lévő köpenyét, és egy tenyéryni széles sebet ejtett a válla felett. Jehan akkora lendülettel sújtott ellenfelére, hogy az átesett a nyeregkápáján és a ménje tomporán, majd a földre zuhant. Sisakja a talajt súrolta, és kis híján összezúzódott. A gróf súlyosan megsebesült a nyakán. Jehan akkor megragadta a fecskénél is sebesebb Morel kantárszárát, s egyetlen ugrással a nyergébe pattant. Nagyobb biztonságban érezhette ott magát, mint ha vastag falak vették volna körül. Attól fogva nem félt volna megölni bárkit a föld kerekén, aki ártani akart volna néki. Ezalatt Robin sem vesztegette az idejét: felkapta a gróf kardját a fövényről, hogy azzal levágja a fejét, amikor teljes vágatában odaérkeztek a lovasai. Robin felült a gazdája lovára, Blonde pedig e szókkal fordult a földön fekvő, és súlyosan sebesült grófhhoz:

– Nem lesz a kegyelmedé, gróf úr, az a szerelem, amelyet oly hevesen üldöz. Egy méltóságodnál nemesebb férfiú nyerte el azt. Örültséget csinált, amidőn párviadalra kelt a kedvesemmel. Íme, itt az eredménye. Jogosan érte utol a balszerencse, mert ritkán fordul elő, hogy egy

nagyhatalmú gróf, egy lovag, mint méltóságod, azzal alázza meg magát, hogy egy leventével kel viadalra. Öröömre szolgál, hogy a kedvesem a méltóságod ménjét lovagolja.

Noha a gróf jól hallotta Blonde szavait, nem válaszolt néki. Olyannyira elhagyta az ereje, hogy egyetlen szót sem tudott kinyögni. A felhevült Jehan a derék hajóskapitánnyal és Robinnel együtt rávetette magát a grófra, aki kis híján áldozatul esett a támadásuknak, ha nem érkeztek volna oda lóhalálában a csatlósai, akik elszörnyedtek legyőzött és kétségbeesett uruk láttán. Valamennyien – az okosabbak és az együgyűek egyaránt – vágatva siettek a megmentésére. A legjobb lovas érkezett oda elsőként, ám aki hátul lovagolt, okosabbnak bizonyult, mivelhogy szerelmese jelenléte megsokszorozta Jehan hősiességét. Attól való félelme, hogy elveszítheti őt, az oroszlánnál is bátrabbá és ádázabbá tette. Megsarkantyúzta hát Morelt, s kardjával az első felbukkanó csatlósra sújtott, akinek a fejét vette. A másodiknak a keze fejét vágta le, a harmadikat megölte, a negyediket pedig a földre terítette. Amiként az erdő vadjai szétrebbennek a farkas közeledtére, akként menekültek a gróf csatlósai Jehan hatalmas csapásai elől, amelyek húst és csontot értek. A hajóskapitány is szerzett egy harci mént, és a nyergébe pattant. Robinnel együtt magukhoz vették az elesettek sarkantyúit, amelyekkel megsarkantyúzták a hátsólovukat. A küzdelem helyszínére igyekeztek, ahol már igencsak szorongatták Jehant a gróf egyre nagyobb számban odaérkező csatlósai. Jól felfegyverzett ellenségei legalább százan voltak, míg néki csak két társa sietett a segítségére, minek folytán igen nehéz helyzetbe kerültek. A csatlósok közül húszan a grófra vigyáztak, aki, mivel súlyosan megsebesült, gondolni sem mert arra, hogy ismét lóra szálljon. A sebéből patakzott a vér, amely szétfolyt a testén, rémületbe ejtve nem egy csatlósát. Jehan a többiekkel viaskodott, akik közül sokat leterített. A hajóskapitány a csatabárdjával vele együtt küzdött, s két csapással máris két ellenfelét küldte a másvilágra. Robint azonban számos kardcsapás érte azon az éjjelen, s a fejére is záporoztak az ütések. Ha az ellenségeik nem féltek volna jobban Jehantól, mint tőlük, legott megölték volna őket, ám olyannyira tartottak a kardcsapásaitól, amelyekkel már többüknek a fejét vette, hogy nem mertek nyíltan szembeszállni vele, hanem csak távolról hajigálták feléje a kardjaikat,

amelyek megrongálták a sodronyingét. Az ifjú leventét keményen támadták azon az éjjelen, s négy helyütt is megsebesült. Ám vérző sebei nem voltak halálosak, s így nem is törődött azokkal. Morelt megsarkantyúzva arra a helyre vágatott, ahol az ellenfelei zöme tömörült. Úgy vetette magát rájuk, miként éhes farkas a nyájra, mire az ellenségei – ki merre látott – hanyatt-homlok menekülni kezdtek, nem mervén megvárni az odaérkezését.

Mialatt a küzdelem folyt, a gróf hús másikat csatlósa észrevette, hogy Blonde egyedül maradt a mező közepén, s feléje indult. Egyikük megragadta a paripája kantárszárát, egy másik pedig ráijesztve, előrehajtottta azt, s gyorsan a város irányába indultak a grófkisasszonnyal. Az elrabolt Blonde-ot halálos félelem szállta meg, s azt kiáltotta:

– Ó, Szűzanyám! Most veszít el engem a kedvesem!

Jehan azonban meghallotta szerelmese kiáltását, s rögtön tudta, hogy nagy veszélybe került. Mit sem számított volna néki a saját élete, ha nem lett volna képes megmenteni őt. Felkapott tehát egy jókora kardot, és sebes vágatára fogta Morelt. Villámgyorsan utolérte kedvese elrablóját, s azt kiáltotta feléjük:

– Nyomorult gazemberek, meglakoltok, amiért elragadtátok a kedvesemet!

S hatalmas ütést mérve az elsőre, kardját mélyen a testébe mártotta, akinek egy jajszóra sem maradt ideje, mert menten holtan zuhant a földre. Kihúzván belőle éles kardját, Jehan a második fejét az álláig felhasította, s az is a fűbe harapott. Harmadik csapásával pedig megölte a harmadik nőrablót. Akkor érkezett oda Robin és a hajóskapitány, akik Jehan nyomába eredtek. Az ifjú harcos még megérkezésük előtt egy negyediket is leterített, s ők is kardélre hánytak egyet-egyét. Egy pillanatig sem lankadva, Jehan akkora kardcsapást mért arra a csatlósra, aki a kedvesét a lova kantárjánál fogva elragadta, hogy lemetszette a combját. Erre a gazfickó kénytelen volt elengedni a kantárszárát, és ájultan zuhant a földre. Jehan szemrehányóan kiáltotta feléje:

– Balgaság volt azt hinnie, csatlós, hogy egy hűséges szerelmes – bármekkora veszélyekkel kelljen is szembenéznie – cserbenhagyja a kedvesét, amikor az bajba kerül. Igen rosszul tette, hogy kezét emelt reá. Csak azt kapta, amit megérdemelt.



E kardcsapások láttán a többiek hanyatt-homlok elmenekültek Blonde mellől. Jehan pedig hozzásietett és megnyugtatta, hogy már nincs mitől tartania.

– De bizony, hogy van – válaszolta az ifjú hölgy –, hiszen még mindig túl sok hitvány martalóc fenyeget minket. A szerelmünkre kérem, a lehető leghamarabb szálljunk hajóra.

Azt hallván, hogy Blonde a szerelmük nevében kérleli, szálljanak hajóra, Jehan úgy döntött, hogy nem vár tovább. Azon nyomban a hajó felé indultak, mialatt hatvan ellenséges csatlós eredt utánuk azzal fenyegetőzve, hogy megölik Jehant.

Amikor azonban éppen a tengerhez értek, a hatvan csatlós olyan közel került hozzájuk, hogy Jehannak ismét keményen helyt kellett állnia, mivel Robin és a hajóskapitány Blonde és a paripák behajózásával volt elfoglalva. Számos kardcsapást adott és kapott, s jó néhány fejet és kart levágott. Midőn a szépséges grófkisasszony már a hajón volt, a megkönnyebbült kapitány azt kiáltotta a hajósainak:

– Siessünk tüstént Jehan segítségére, aki egyedül küzd a szárazföldön!

A hajósok fölöttébb sajnálkoztak, hogy még nem volt módjuk beavatkozni a küzdelembé, de mint mondták:

– Kegyelmed azt a parancsot adta nekünk, hogy maradjunk itt, és őrizzük a hajót.

Majd elhagyták a hajót, és gyorsan Jehanhoz csatlakoztak, csodálva hősiességét, amelyhez foghatót még sohasem láttak. Amiként a kutyák által sarokba szorított vadkan bőszen rájuk támad, és sokat elpusztít közülük, akként tette Jehan egymás után harcképtelenné az ellenségeit a parti fövényen. Azt hiszem, Isten segítette hozzá, hogy annyit megöljön közülük, minthogy a Teremtő, aki minden jótettet megjutalmaz, nem akarta, hogy egy igaz és hűséges szerelemnek vége szakadjon. A történet szerint Jehan pontosan húsz ellenségét vágta le azon az éjjelen, nem számítva azokat, akiket a társai öltek meg, s azokat, akik megsebesültek.

Ámde máris ott termettek a hajósok, éles csatabárddal a kezükben. A derék hajóskapitány és Robin rögtön az élükre állt, s egyszerre huszonhárman szálltak szembe a csatlósokkal. Nagy lett erre az ijedség az ellenség soraiban, mivel a hajóról érkező húsz tengerész oly hévvel

támadt rájuk, hogy kénytelenek voltak meghátrálni. Számtalan kardcsapás érte őket, sok lovat megöltek, sok lovag lelte ott halálát vagy sebesült meg, és sok kardmarkolatot vágtak le a kézfejekkel együtt. A barátaink egészen addig a helyig szorították vissza az ellenségeiket, ahol kezdetben a négy őrszem rejtőzött. Robin ugyancsak megőrült ennek, mert a harc kezdetén éppen azon a helyen rejtette el Blonde ládikóját, gondosan befedvén azt homokkal. Gyorsan kivette a rejtek helyéről, és halkán így szólt Jehanhoz:

– Térjen vissza a hajóhoz, jó uram. Az úrnóm egyedül várakozik ott, s fölöttébb nyugtalankodik a kegyelmed sorsa miatt.

– Igazad van – válaszolta Jehan –, felesleges tovább itt maradnunk.

Azzal megfordultak, ellenségeiket azonban úgy elcsigázta a küzdelem, hogy minél előbb véget akartak vetni annak, s ezért nem sokáig üldözték őket. Túlságosan tartottak Jehan kardcsapásaitól, aki hátul maradva haladt a tenger felé, hogy megvédelmezze a hajósokat, ha mégis üldözőbe vennék őket. Még mindig Morelen lovagolt, amelynek a bőrét, úgy tudom, legalább harminc helyen felhasították. Hűen szolgálta Jehant azon az éjjelen, jöllehet a csatlósok őt is meggyötörték. Minden gond nélkül egymás után valamennyien hajóra szálltak. Az összecsapás oly sokáig tartott, hogy időközben megvirradt.

Látván visszatérni azt, aki miatt oly nagy félelmet és oly sok aggodalmat élt át, Blonde teljesen visszanyerte a nyugalmát. Egyedül attól félt, hogy Jehant netán valamilyen súlyos sebesülés érte, mivelhogy az egész teste vérben fürdött, a saját és ellenségei vérében. A kedvese tüstént megszabadította a páncéljától, és tiszta vízzel óvatosan megmosta az arcát, majd langyos borral a tucatnyi sebét is leöblítette. Minthogy azok nem voltak halálosak, gyorsan begyógyultak. Miután bekötötték a sebeit, a hajóskapitánytól kölcsönvett egy öltözéket, mivelhogy az övét az erdőben hagyta. Robin szintén letette a vértjét, s az arcáról is ledörzsölték a színezéket, amit a kikötőbe érkezése óta magán viselt. A hajósok felhúzták a vitorlákat, és manőverezni kezdtek a hajóval, hogy az minél előbb kifuthasson a nyílt tengerre. A szélről dagadó vitorlával sebesen haladt előre. A hajón lévők pedig nagyokat kacagtak a parton faképnél hagyott ellenségeiken, akik mozdulni sem tudtak a döbbenettől.

Gloucester grófja szinte esztét veszttette dühében, hogy Blonde elsőkött élöle, a legyözött csatlósai elhullottak, s ő maga is megsebesült. A túlélőkkel a monostorba vitette a halottakat, ahol misét mondatott értük, majd eltemettette őket. Azután haladéktalanul doktorokért küldetett, akikkel megvizsgáltatta és bekötöztette a vállát ért sebesülését – ami igencsak szükséges volt –, bekötöztette a többi sebesültet is, majd hordszéken a grófságába vitette magát, merthogy senki nem akadt, aki azt tanácsolta volna néki, hogy Francia földön is üldözze Jehant.

– Ha ekkora veszteség érte minket (a La Manche) ezen partján, még többet is veszítenénk a másikon. Az ördögei küldték ezeket a pokolfajzat francúzokat ellenünk. A pokolba velük! Uraságod lemondani elvenni a kisasszonyát; annyi más hölgyet találnia még. Neked nem gondolni többet őrá.

– Igazatok lenni – felelte a gróf –, nem, átkozott ostobákkal, semmi dolgom tiveletek!

Ekként mondott le a róka is a szőlőről: látván, hogy minden oldalról körülfogták, s egy szemet sem szakíthat le magának, kijelentette, hogy valójában nem is akar szőlőt enni. Ugyanezt tette Gloucester grófja is: amikor rájött, hogy nem éri el a célját, megvetést mímelt, s csak azon igyekezett, hogy – csalódottan és rászedetten – megmaradt csatlósai-val mielőbb hazatérjen a birtokára. Imígyen veszítette el tehát a gróf Blonde-ot. Ezután már nem is szólok többé róla, hanem folytatom a két szerelmes történetét, akik a hajón tiszta szívből örvendeztek, hogy épségben túlélték ellenségeik támadásait.

Miként a történet említi, nem sokkal később kikötöttek Boulogneban. A partraszállás után a szerelmesek a város felé vették útjukat, s a lehető legjobb fogadóban szálltak meg. Ne gondoljátok, hogy megváltak a derék hajóskapitánytól, ki oly nagy segítségükre volt. Maguk mellett tartották, s százszor is köszönetet mondván néki, megígérték, hogy bőkezűen megjutalmazzák. Időközben sebeik ellátására egy doktort hívtak Boulogne-ból, aki megtisztította és bekötözte a sebeiket, amelyekről megállapította, hogy nem veszélyesek. Jehan sebeire is olyan gyógyító hatású kötést tett, hogy azok öt napon belül

begyógyultak, s az ifjú levente ismét gond nélkül lóra szállhatott. Nem volt oka tovább a városban maradni. Kifizette a doktort, s a hajóskapitánynak is megígérte, hogy a lehető leghamarabb négy véka dénárt küld néki. S egy reggelen, már napkeltekor Jehan készülődni kezdett az útra. Nem egy régi, hanem egy újonnan vásárolt öltözéket vett fel. Blonde is sietve lóra szállt, s mindhárman megkönnyebbült szívvel indultak útra paripáikon, míg a hajóskapitány és legénysége Boulogne-ban maradt. A két szerelmes oly gyorsan haladt, hogy a következő éjszakát már Hesdin-ben, egy szép artois-i kastélyban töltötték. A szokásos figyelmességével Jehan mindent megtett, hogy a szerelmese jól érezze magát, és semmiben ne szenvedjen hiányt. Másnap reggel, amint megvirradt, útra keltek, és aznap este Corbie-ban, egy nemesi kastélyban aludtak. Harmadnapon kora reggel folytatták útjukat, s estére Clermont-ba érkeztek, ahol egy igen kellemes éjszakát töltöttek. Annyi örömet leltek egymás karjaiban és csókjaiban, hogy hosszú időmbe telne, amíg annak akár a tizedét is elmesélném. Bőven volt az asztalukon hús és hal, s annyi jó bort ihattak, amennyit csak kívántak. Amint az éjszakát felváltotta a hajnal, Jehan megparancsolta Robinnek, hogy induljon tüstént Dammartinbe, és jelentse meg jövetelük hírét a nővéreinek, s kérje meg őket, hogy készítsék elő a szállásukat a házukban.

Miután Jehan elnyerte vendéglátója barátságát, akinek bőkezűen kifizette a szállásukat, ismét lóra szálltak. Clermont-t elhagyva, Robin búcsút vett Jehantól és Blonde-tól, s felült Liart-ra,<sup>16</sup> Jehan pedig Morelre. A lehető leggyorsabban lovagolva, Robin megérkezett Dammartinbe, ahol menten felkereste Jehan két nővérét. Az ifjú hölgyek öröme nem ismert határt, midőn elmondta nekik, milyen okos, szép és nemeslelkű Blonde, Jehan szerelmese. Még soha életükben nem érezték magukat ily boldognak. Az egész házat feltakarították, majd Jehan kívánságára meghívták az összes rokonukat, unokatestvéreiket, és közeli szomszédjaikat. Jehan hazahívatta három fivérét is, akik Párizsban, a királyi udvarban szolgáltak, s akik már másnap hajnalban meg is érkeztek. Robin ezalatt – haladéktalanul és tekintet nélkül

<sup>16</sup> Robin lovának a neve.

a költségekre – húsokat, halakat, valamint jófajta, minden évszakban iható auxerre-i és orléans-i borokat hozatott. Azután mással foglalatosskodott, és mindenről gondoskodott. Asztallapokat helyeztetett a kecskelábakra, kenyeret hozatott a péktől, s amiként az udvarban szokás, kijelölt egy asztalnokot és egy pohárnokot. Majd a konyhába sietett, ahol a szakácsok serege jól megfente a kését, hogy elkészítse a sülteket. Ezalatt a vendégek is kezdtek szállingózni aszerint, hogy közelebb vagy távolabb laktak, s valamennyien Jehan felől kérdezték Robint. A válaszaik jókedvre derítették őket, hiszen mindannyian örültek a sikereinek. S vajon mit csinált ezalatt Jehan két nővére? Ők is serényen készülődtek, hogy méltóképpen fogadhassák Blonde-ot. Egy posztókereskedőtől hamarjában harminc vég selymet rendeltek, és szabókat hozattak, akik tüstént elkészítették díszes ruháikat. Az egész háznép és vendégsereg örömmel és boldogsággal várta Jehant és kedvesét, akik nem nagyon siettek, hogy mindent készen találjanak az érkezésükkor. Elégedettek lehettek, mert már minden készen állt a fogadásukra. Vecsernye idején, úgy hiszem, több mint háromezer lakos jött eléjük a városból, hogy kinyilvánítsák nekik a rokonszenvüket. Akik lovon ültek, hamarost találkoztak Jehannal és Blonde-dal, s igen szíves fogadtatásban részesítették őket.

– A Mi Urunk adjon sok örömet Jehannak és Blonde-nak! – lehetett hallani mindenfelől. – Aki ily gyönyörűséges nemeskisasszonyt hozott az országunkba, az megérdemli a szeretetünket és megbecsülésünket. A királyság hírneve csak növekedni fog általa – volt az általános vélekedés.

– Isten óvjon valamennyiőtöket! – válaszolta Blonde a kísérőiknek.

Ilyképpen, lassan poroszkálva és beszélgetve megérkeztek a szállásukra. Több mint húsz lovag nyújtotta a karját, hogy segítsen a szép ifjú hölgynek leszállni a paripájáról; nem volt tehát gondja a földre lépéssel. Jehan két nővére boldogan sietett Blonde köszöntésére, s a szívélyes fogadtatás, amelyben részesítették, sokáig emlékezetes maradt. Azután beléptek a szépen rendbetett és kicsinosított nagyterembe, ahol számos asztalt helyeztek el. A két nővér a szobájába kísérték Blonde-ot, s nagy gonddal segédkezett néki ruhát váltani. A grófkisasszony egy ragyogó szép, skarlátszínű ruhát öltött fel, és visszatért

a terembe, amely zsúfolásig tele volt lovagokkal és felszolgáló inasokkal. Valamennyien Blonde szépségét dicsérték, s egyöntetűen hangoztatták, hogy annak az egész világon nincs párja. Majd a vendégek vacsorához ültek. Túlságosan hosszú időbe telne, amíg az összes fogást elsorolnám. A szokásos udvariassága folytán Jehannak mindenkire volt egy kedves szava, s arról is gondoskodott, hogy mindenkit illően kiszolgáljanak. Soha nem szolgáltak még fel annyi ételt és italt, mint azon az estén. Már késő éjszaka volt, amikor befejezték a vacsorát, s egészen hajnalig táncoltak és mulattak. Végül a vendégek pihenni tértek, s fényes nappal volt, amikor felébredtek. Jehan nem várt tovább a Blonde-dal kötendő házasságával. Mindannyiuk legnagyobb öröme fivérei korán reggel megérkeztek Párizsból, és tiszta szívből köszöntöttek Blonde-ot, s tekintetük elégedettséget és rokonszenvet sugárzott. Azután felállították az oltárt a mise celebrálásához. Nem tudom, ki szólt a lantosoknak és kobzosoknak, mindenesetre kisvártatva legalább harmincan érkeztek oda. Az ünnepségre több mint száz lovag és kétszáz nemes hölgy, nemeskisasszony és ifjú hajadon gyűlt össze, s még többen is jöttek volna, ha nem ily sietve rendezték volna. Jehan azonban nem merte későbbre halasztani a menyegzőt, mert még mindig tartott valamilyen nem várt eseménytől. Majd felöltöztették Blonde-ot, s egy jól szabott, aranyszállal átszőtt ruhát és egy nyakban összefogott köpenyt adtak reá, amelynek a csatja legalább tizennégy márkát ért. Szép szőke haja, melyet alig fogott össze a hajfonata, lágyan hullámszórt, s egészen a vállára omlott, s még gyönyörűbb volt, mint amikor először szóltam róla. Anélkül, hogy ismételném magam, annyit mondhatok, hogy hajának ragyogó szépsége mindent beragyogott, ahol elhaladt. Elöl egy keskeny, csillogó színarany diadém fogta össze a hajkoronáját. A mellkasa közepén egy gondosan kiválasztott boglárt viselt, melyet a király is megirigyelhetett volna. Az öve és az övén hordott erszénye, melyekhez fogható a világ teremtése óta nem készítettek, arannyal, drágakövekkel és borsó nagyságú gyöngyökkel volt ékesítve. Több mint egy hónapba telt, amíg elkészítették azokat, s legalább száz fontot értek, úgy hiszem. Akkor a plébános eljűk jött a kápolnában, és nevékön szólítva Jehant és Blonde-ot, azt kérdezte tőlük, hogy akarnak-e egyesülni a szent házasságban. Ha nem a szokás szerint járt volna el,

a házasulandók együgyűnek tarthatták volna a papot, amiért e kérdést intézte hozzájuk, hiszen semmi másra nem vágytak hevesebben. Határozottan azt válaszolták tehát, hogy teljes szívükből egybe kívánnak kelni. S minthogy eme szándékukat kölcsönösen kinyilvánították, házasok lettek. Ezután a monostorba mentek, ahol misét hallgattak, s az ájtatosság után hazatértek a menyegzői ebédre. A lovagok az ünnepi asztalhoz kísérték Blonde-ot. Nem veszem sorra az egyes fogásokat, csak annyit mondom, hogy az étek felségesek voltak. Az ebéd végeztével meghallgatták a legdallamosabb muzsikát, amelyet tekerőlanton, dudán, hárfán és fuvolán valaha is játszottak, majd énekszóval táncba indultak. Mint mindenkor, Jehan azon a napon is igen szívélyes volt, s mindenkire volt egy kedves szava. Hamarosan még nagyobb kedvre derült, mert arról álmodott, hogy maga a tekintélyes Lajos király fogja lovaggá ütni. Soha még rögtönzött menyegző nem sikerült jobban, valamennyi vendég nagy kedvét és örömét lelte benne. Az egész nap boldogságban és víg dalokkal telt el. Vecsernyekor megvacsoráztak, jó bort ittak, s újból táncra kerekedtek; egészen éjjel egy óráig vidáman táncoltak, amíg el nem érkezett a lefekvés ideje. Jehan már türelmetlenül várta ezt a pillanatot. A plébános megáldotta az ágyat, ahová a két nővér boldogan fektette le Blonde-ot, akinek szívét birtokába vette Szerelem. Jehan is alig várta, hogy eljöjjön az ő órája. Miután mindenkit szívesen látott, s arról értesült, hogy Blonde már lefeküdt, örömtől repeső szívvel az ágyához sietett. Akkor az ott lévők készségesen visszavonultak; sem nemes hölgy, sem ifjú hajadon nem maradt a szobában, csak az, akire Jehan minden ízében vágyott. Gyorsan levetette hát a ruháját, s a szerelmese mellé feküdt az ágyban, akit legott a karjaiba vett. Eljött tehát egyesülésük pillanata, amit oly régóta kívánt. Része lehetett a szerelem legnagyobb gyönyörűségében, amitől mindaddig megtartóztatták magukat. Feleslegessé vált az óvatosságuk, tökéletes volt a boldogságuk, és vágyaik beteljesültek. A szerelmi öröm, amitől mindaddig megtartóztatták magukat, annál inkább nagy boldogsággal töltötte el őket, hogy már igen régóta vágytak rá. Blonde is teljesen odaadta magát Jehannak, s többé nem tekinthette magát hajadonnak; ám ezzel mit sem törődött, mivel éppen addig őrizte a leányságát, ameddig kellett. Jehan egyesült vele, a karjaiba vette, és

számtalanszor megölelte. Minden bánatuk szertefoszlott, s minden kínjukat elfeledték. Szerelem olyannyira gondjaiba vette őket, hogy rövid idő alatt mesterei lettek ama játéknak, amelyet addig nem ismertek, de amelyet Szerelem és Természet megtanított nekik. Ám egyáltalán nem siettek a tanulással. Szerelem arra tanította őket, hogy ne legyenek türelmetlenek, előbb az egyik, azután a másik játékot próbálják ki. Nem akarta, hogy ezekben a játékokban bármelyikük nyertes, vagy vesztes, sem hogy féltékeny versengő legyen. Sokáig tartották egymást átölelve, az ajkaik összeforrtak, s a szívük egyesült. Nem tudnám elmesélni, mily sok örömet adtak egymásnak; senki nem hinne nekem, ha csak azok a szerelmesek nem, akik már megismerték a szerelem kínjait és örömeit. Ők egyáltalán nem kételkednének a szavaimban. Aki még nem élte át, az nem is értheti meg a szerelmet. Mindazonáltal mindenki megtapasztalta már, hogy amikor nagyon kívánt valamit, s az teljesült, minél inkább kívánta, annál inkább megbecsülte, miután megkapta. Aki ezt a történetet hallja, és megérti, hogy mily kínok és szenvedések, mily bánatok és félelmek változtak át egyszerre örömmé, valós képet alkothat a boldogságról. Az ifjú házaspár oly boldogok voltak, hogy aludni sem tudtak másnap reggelig, amikor eljött a felkelés ideje. Jehan két nővére felkeltette Blonde-ot, és egy gyönyörű ruhát adott reá, majd derűsen misére mentek. Mise után a nemes hölgyek és a lovagok valamennyien asztalhoz ültek, melyek roskadoztak a finom ételektől és italoktól. Az étkezés után késő délutánig táncoltak, majd véget vetettek a mulatságnak. A vendégek búcsút vettek Blonde-tól és Jehantól, akiket szívükbe zártak, és hazaindultak. Jehan maga mellé vette tíz lovagját és a fivéreit, akikhez nagyon ragaszkodott. Ők alkották a társaságát és hitvese díszkíséretét, s velük együtt laktak, mint háznépük.

Jehan a világ legboldogabb embere volt Blonde mellett, aki nem ismervén a gonoszságot, csak a jóságot, szintén nagyon boldog volt, és semmiben nem szenvedett hiányt. Nappal a jó társaságnak örvendtek, éjjelente pedig oly édes örömeikben volt részük, melyeket senki, még egy írdeák sem tudna hűen kifejezni. A legcsekélyebb gondjuk nem volt, ha csak az nem, hogy miként békülhetnének meg Oxford derék grófjával; minden erőfeszítésük erre irányult ezután. Jehan leghőbb



vágya volt még, hogy mielőbb lovaggá üssék. Miután egy hetet azzal töltött, akit mindennél jobban szeretett, elmondta néki ama szándékát, hogy – ha ő is úgy akarja – beszélni fog a királlyal:

– Megkérem őfelségét, hogy küldjön egy hírvivőt Angliába a kegyed apja urához, s Isten nevében kérje meg, hogy bocsásson meg kegyednek és nékem. Ha a király kéri ezt tőle, azt hiszem, lesz oly bölcs és nemeslelkű, hogy nem késlekedik megbocsátani nekünk. Azután, bármibe kerüljön is az nékem, megkérem a királyt, hogy pünkösöd ünnepén tisztelje meg a házamat a jelenlétével. Azon a napon nagy ünnepséget fogok rendezni abból az alkalmából, hogy lovaggá üt engem és szeretett fivéreimet.

Blonde szívesen a beleegyezését adta, és Jehan útnak indult Párizsba, Lajos király udvarába. Amikor megjelent a királyi udvarban, egyáltalán nem keltette szerencsétlen jövevény benyomását: tíz lovag és szeretett fivérei kísérték. Egyenesen a király elé járult, akit illőképpen köszöntött.

– Legyen üdvözölve, kedves Jehan – szólt a király jóságosan –; örömmel hallottam a jó híreket kegyelmed felől, hogy feleségül vette szíve hölgyét, aki kezdetben az úrnője volt.

– Hitemre, igazat mondtak felségednek. Nemeslelkűségével hölgyem megmentett attól a kétségbeeséstől, amely a halálba taszított volna, ha nem könyörült volna meg rajtam. Ámde most, mint hűbéruramhoz jöttem felségedhez, akinek hűséggel és tisztelettel tartozom, hogy arra kérjem, kegyeskedjék egy hírvivőt küldeni Oxfordba, s esdekelve kérje meg a gróf urat, legyen könyörületes irántunk, és ne nehezteljen ezentúl reánk. Ha netán ártottam volna néki, ez az akaratom ellenére történt; nem tehettem másként, különben a halál várt volna reám. Amidőn elbúcsúztam tőle, felhatalmazott, hogy bátran és tetszésem szerint vegyek a javaiból, ha egyszer visszatérnék hozzá. Azzal szerettem volna kifejezni a hálámat, hogy azt válaszoltam néki, ha Isten is úgy akarja, visszatérek és veszek a javaiból. E tekintetben megtartottam az ígéreteket, mivel a sors úgy akarta, hogy feleségül vegyem a leányát, és nagy veszélyek közepette Franciaországba hoztam őt. Másképpen már halott lennék, hiszen ő minden vigaszom és boldogságom. Könyörgök felségedhez, kérje meg a gróf urat, ha haragszik

reám, tegye félre a neheztelését, és bocsásson meg nekünk, s részesítsen a kegyében és szeretetében minket. Arra is megkérem felségedet, hogy pünkösdkor kegyeskedjék eljönni Dammartinbe, ahol egy nagy ünnepséget fogok tartani ez alkalomból. Végül arra kérem felségedet, hogy méltóztasson lovaggá ütni engem, valamint az itt jelenlévő három fivéremet, akik szintén szívből óhajtják ezt. Kérem, jóságos királyom, ne utasítsa el a kéréseimet.

– Jehan, kedves barátom – válaszolta a király –, Isten annyi jó tulajdonsággal áldotta meg, hogy nem aggódom a tisztessége miatt. Teljesítem a kérését, sőt még többet is teszek kegyelmedért: ama város örökös urává teszem, amelynek a nevét viseli. Fogadja el tőlem Dammartint, mert az az óhajtásom, hogy e helység grófja legyen. Megkapja még Plailly és Montméliant haszonélvezetét is, amely több mint hatezer fontra rúg. Mindeme birtokokról említést fog tenni az a levél, amelyet Angliába küldünk. A pecsétem tanúsítani fogja a grófnak, hogy kegyelmed Dammartin ura. Oxford grófjának nem lesz többé oka neheztelni kegyelmedre, amiért elragadta a leányát, hiszen az a lehető legjobban választott.

Jehant oly nagy mehatottság fogta el, hogy a király lábaihoz vetette magát, s a cipőjét is megcsókolta volna, ha engedte volna. Legott hűbéri fogadalmat tett az említett birtokokért, amelyeket a király egy kesztyű adományozásával ráruházott.<sup>17</sup> Nem tett volna bizonyoságot józanságról, ha nem mondott volna szívből köszönetet a királynak. Ámde Istentől kapott természetes eszével meg tudta nyerni sok nemesember barátságát. A király akkor tüstént hívatta a kancellárját, s megparancsolta néki, hogy pecsételje le a Jehannak szánt leveleket: a néki ajándékozott grófság adománylevelét, valamint a kedvese atyjához küldendő folyamodványt. A leveleket azon nyomban megírták, és a király pecsétjével lepecsételték. Azután a király kiválasztott két lovagot a tanácsosai közül, akiknek parancsba adta, hogy máris induljanak Angliába, s vigyék el a levelét Oxfordba. S azt is mondják meg a grófnak, hogy a leánya jól érzi magát Francia földön, ahol

<sup>17</sup> A hűbérúr kesztyűjének a hűbéresnek való átadása a feudális birtokadományozás jelképes gesztusa volt.

Dammartin grófnéjaként a nemesemberek legnagyobb megbecsülésének örvend.

– Mondják meg néki, uraim, hogy boldog lehet, mivel a leánya irigylésre méltó életet él.

A két lovag szívesen teljesítette a király parancsát, mert ők is örültek annak a megtiszteltetésnek, amelyben Jehan részesült. A küldetést teljesítő egyik lovagot Gui uraságnak, a másikat pedig Guillaume uraságnak hívták. Nem lehetett volna találni még három lovagot a francia királyságban, akik hasonló buzgalommal teljesítették volna e küldetést. Még azon az estén hozzáálltak az úti előkészületeikhez, mert másnap kora reggel indulni szándékoztak.

Majd az udvarias és bölcs király vacsorázni ment. Jehan a legjobb tudásával szolgált fel néki, míg a királyi udvarban élő fivérei a többi vendéget szolgálták ki. Bőségesen szolgáltak fel jó borokat, finom sülteteket és ízletes halakat. Vacsora után napnyugtáig sétálni mentek a Szajna partjára. Azon az estén Jehan a két lovagot, Guillaume és Gui nemesurakat tüntette ki társaságával, akik az ő dolgában teljesítettek küldetést. Amikor eljött az ideje, nyugovóra tértek, s másnap reggel Guillaume és Gui urak nem vesztegették az idejüket. Amint felébredtek, felhúzták a csizmájukat, és készülődni kezdtek az útra. A szolgálók és lovászaik is serényen felmálházták a teherhordó állatokat. Jehan és társai már lóháton ültek, mivel Jehan ragaszkodott ahhoz, hogy az út elején elkísérje, és a társaságával szórakoztassa a két nemesurat. Azzal útnak indultak. Korán reggel hagyták el Párizst, majd áthaladtak Saint-Denis-n, s csak Luzarches-ban tartottak pihenőt, ahol már várta őket az ebéd, minthogy egyik szakácsukat előreküldték, s ő mindent előkészített a fogadásukra. Jóízűen megebédeltek, és ebéd után máris folytatták útjukat. Jehan elkísérte a két lovagot Luzarches határáig, ahol a nemesurak arra kérték, hogy forduljon vissza. Jehan teljesítette a kívánságukat, ám felszólította Robint, aki egy jól felnyergelt paripán lovagolt, hogy kísérje el a két lovagot a tengerpartig, s kérje meg a derék hajóskapitányt, hogy épségben szállítsa át Angliába, majd hozza vissza őket, s ő is jöjjön el velük pünkösdkor Dammartinbe, és ne törődjön a költségekkel. Robin biztosította urát, hogy híven teljesíti a kérését, és szívesen elkíséri a lovagokat.

Jehan akkor búcsút vett tőlük, nyomatékkal megkérve őket, hogy Isten nevében kérjenek megbocsájtást számára a gróftól. Miután a két lovag ezt megígérte Jehannak, elköszönt tőle, s a tenger felé indult, Jehan pedig visszatért a szerelméhez. A kíséretével Dammartin felé vette útját, miután előreküldte a fivéreit, hogy tegyék rendbe a várkastélyt, amelyet a király néki adományozott. Azok oly serényen lovagoltak, hogy hamarosan megérkeztek Blonde-hoz, akinek részletesen elmesélték, mily szeretettel, jóindulattal és megbecsüléssel fogadta a király Jehant. Nem esett nehezükre Blonde tudomására hozni, hogy ezalatt Dammartin grófnéja lett, s hogy a király hírnököket menesztett Angliába azzal a megbízatással, hogy elnyerjék atyja ura megbocsájtását. Azt is közölték vele, hogy pünkösdkor a király személyesen eljön Dammartinbe, hogy mindahányukat lovaggá üsse. E jó hírek boldogsággal töltötték el Blonde-ot, s mély alázattal hálát adott Istennek, amiért az oltalmába vette. Oly boldog volt, hogy minden bánatot elűzött a szívéből.

Jehan fivérei felkeresték és illően köszöntötték a király kormányzóját a dammartini várban, s udvariasan átadták néki a király levelét. Az oklevélben az uralkodó felszólította a kormányzót, hogy adja át Jehannak Dammartin várát és városát, amit az szívesen megtett. Az egész városban gyorsan híre ment, hogy a király Jehannak adományozta Dammartin, ami nagy meglepődöttséggel töltötte el valamennyiüket, mivel mély rokonszenvet éreztek iránta. S az ifjú gróft hamarosan a város urának nyilvánították.

Jehan nemsokára meg is érkezett a szép, tágas és rendezett dammartini várkastélyba. Amint a szerelmese megpillantotta a várudvaron, azonnal hozzáfutott. Jehan a karjaiba vette Blonde-ot, számtalanszor megölelte, majd beléptek a tiszta és szépen rendbetett várterembe. Már várta őket a vacsora, melyet a szakácsok nagy ügyességgel készítettek el. Vacsora után késő éjszakáig kellemesen töltötték az időt, amíg el nem érkezett a lefekvés ideje. Azon az éjjelen Jehan kellemes és jó hírekről számolhatott be a szerelmesének, amelyek igencsak a tetszésére voltak. Annyi mondanivalójuk volt egymásnak, s oly nagy szerelmet éreztek egymás iránt, hogy ha az éjszaka háromszor hosszabb lett volna, akkor sem tudtak volna betelni a szerelem örömeivel. Ámor játékai

végtelen boldogsággal töltötték el őket. Napkeltekor kielégülten aludtak el egymás karjában, s csak dél felé ébredtek fel. Akkor felkeltek, felöltöztek, és a monostorba mentek, hogy istentiszteletet hallgassanak. Hitük őszinte volt, ami a javukra szolgált, mert a Teremtő nap mint nap növelte a szerelmüket, és gyarapította a tisztességet, amelyben részesültek. Bölcsen teszi, aki hűséggel szolgálja Őt, mert minden jónak Ő a forrása. Minekutána misét hallgattak, Jehan nem késlekedett meghívni rokonait, unokatestvéreit és szomszédjait, hogy pünkösdkor tegyék tiszteletüket nála leányaikkal és feleségükkel. Oly sok lovagot és nemes hölgyet hívott meg, hogy amikor valamennyien megérkeztek, vidám és zajos sokaságot alkottak. Jehannak azokra is gondja volt, akik majd kiszolgálják őket az ünnepek alatt, s összehívta a szakácsokat, étékfogókat, pohárnokokat és szállítókat. Mindegyikükkel nagy szakértelemmel szólt a mesterségükről, s a józan eszével nagy megbecsülésre tett szert közöttük. A pünkösd előtti napon a vidék lakói bőséges ajándékokkal lepték meg: egyesek hízott ökröket, mások kövér disznókat hoztak, s bőven szállítottak szárnyasokat és vadakat is. Jehan mindent pompásan előkészített a vendégek fogadására, s már csak a pünkösd eljövetelére várt. Most azonban elhagyjuk őt, hogy a két lovagról szóljunk egy keveset, akik a tengeren túlra, Angliába mentek, hogy megszerezzék Jehan és Blonde számára a megbocsátást.

Azon a napon, amikor Jehan búcsút vett tőlük – miként a történetből megtudható – Clermont-ig lovagoltak, s ott töltötték az éjszakát. Másnap Corbie-ban, ebben a virágzó városban szálltak meg, és harmadnapon Hesdinbe érkeztek, amelyen csak áthaladtak. Olyan gyors iramban lovagoltak, hogy a negyedik napon már Boulogne-ban voltak. Ott Jehan hajlékában szálltak meg, mivel annál jobb szállást nem találtak, Robin pedig kiment a tengerpartra, ahol meglelte a hajóskapitányt, aki oly jó szolgálatot tett nekik. Boldogan látta viszont a derék kapitányt, aki rögtön felismerte, s mindketten fölöttébb örültek a találkozásnak. Robin átadta a hajósnak gazdája üdvözlését, s azt is közölte vele, hogy Jehan örülne, ha vendégül láthatná a lovaggá ütése alkalmából, s ha átvinné hajójával a tengeren a két hírvió lovagot. A kapitány szívesen ráállt a kérésre, és örömmel fogadta

Jehan üzenetét. Erre sietve felkeresték a két lovagot a szállásukon, s Robin így szólt hozzájuk:

– Íme, itt van, aki akadálytalanul átszállítja kegyelmeteket a tengeren.

A lovagok igen elégedettek voltak, hogy minden ilyen gyorsan elintéződött. Amint megvacsoráztak, rögtön nyugovóra tértek, s másnap már korán reggel felkeltek, hogy a málháikkal együtt időben a hajóhoz érkezzenek. Robinnek nem maradt más dolga, mint hogy elbúcsúzzon tőlük. Amikor elköszöntek egymástól, a két lovag udvariasan megkérte, mondja meg a gazdájának, hogy egy cseppet se nyugtalankodjék a küldetésük miatt. Robin biztosította őket, hogy szóról szóra átadja az üzenetüket, majd menten útra is kelt, és megállás nélkül addig lovagolt, míg hamarosan Dammartinbe érkezett. Ott híven beszámolt jó urának a hírvivők és a hajóskapitány találkozásáról, aki – Jehan és Blonde teljes meglepedésére – gond nélkül visszatér majd velük.

A hírvivők pedig ezalatt hajóra szálltak, és gyorsan átkeltek a mély tengeren. Pontosan délben már Doverben ebédeltek. Mialatt a kapitány a hajóján maradt, várva a visszatérésüket, a két lovag sötét erdőkön és nyílt mezőkön keresztüllovagolván, két nap alatt Londonba érkezett. Nem maradtak ott sokáig, csak egy éjszakát töltöttek a városban. Másnap reggel, amint felkelt a nap, máris lóra szálltak, s oly sebesen lovagoltak hegyeken-völgyeken át, hogy Oxfordtól hatmérőföldnyire töltötték az éjszakát. Harmadnap reggel frissen és kipihenten ismét útnak indultak. Délelőtt a városba érkezvén, megkérdezték egy polgártól, aki jól beszélt franciául, hogy a gróf a kastélyában tartózkodik-e.

– Igen, természetesen a kastélyában van – felelte a polgár.

Azzal újból lóra szálltak, és a várkastélyhoz lovagoltak. A lépcső alján összegyűlt leventék tüstént hozzájuk siettek, hogy tartsák a kenyelüket, s minthogy franciáknak látszottak, híreket reméltek tőlük. A lovagok fegyvernökei és kísérei az istállóba vitték a paripáikat, miáltal kijelölték a két lovag asztalát. Azután együtt a nagyterembe vonultak, ahol a gróf éppen a leányáról váltott szót az egyik barátjával. A két hírnök hozzálépett, és Guillaume uraság bölcsen ekként szólott:

– Méltóságos gróf úr, a Mindenható nevében öfelsége Lajos, Francia hon királya, valamint méltóságod veje és leánya, akik nagyon szeretik, a legszívélyesebb üdvözetüket küldik méltóságodnak.

Amióta a grófkisasszony a tartományunkba érkezett, annak minden lakosa egy emberként állítja, hogy ő a legszebb és legnemesebb hölgy, aki valaha is ott élt. Ami pedig Jehan urat illeti, az ő lovagi erényeinek egész Artois-ban nincs párja. A francia király oly nagyra becsüli a kiváló tulajdonságaikat, hogy a világerő sem szeretné, ha méltóságod neheztelne reájuk. Ha Jehan a méltóságod beleegyezése nélkül vitte magával azt, akit hően szeret, ezért nem hibáztatható, hiszen a mindennél erősebb szerelem készítette őket erre a tetre. A kegyelmességed iránti szeretetük okán arra kéri, hogy legyen könyörületos velük. Francia hon királya azt is tudatja méltóságoddal, hogy nékik adományozta Dammartin grófságát. Istenre és Szent Mártonra esküszöm, hogy tanúja voltam az adományozásnak és Jehan hűbéri fogadalmának. Azt is tudatnom kell méltóságoddal, hogy a nemes király oly sok szeretetet érez Jehan iránt, hogy a közelgő pünkösdi ünnepén három fivérével együtt lovaggá fogja őt ütni. Jehan és a király öfelsége arra kéri méltóságodat, hogy lovagiassága okán ne nehezteljen azokra, akik jó cselekedetekre törekednek. S hogy mindezekről biztosítva legyen kegyelmességed, íme, átadom a felséges úr kegyelmességednek küldött levelét.

A gróf átvette, és felbontotta a levelet. Minthogy tudott olvasni, átfutotta, és megállapította, hogy pontosan az áll benne, amit a lovagok előszóban előadtak. Megnyugvással értesült mindeme hírekről, amelyek nagy örömet szereztek néki.

– Kedves uraim – szólt a lovagokhoz –, nemesszívú királyuk van kegyelmeteknek. Üzenete igazi nagylelkűségről tanúskodik, és szívesen teljesítem a kívánságát. Mivelhogy a leányom már férjes asszony, kegyetlenség lenne elválasztani őket egymástól, hiszen végtelen szerelmük volt tettüknek oka. Amint hallottam, számtalan veszély leselkedett reájuk, amikor elhagyták országunkat. Jehannak kemény megpróbáltatásokat kellett kiállnia a tengerparton, s miként elmondták nekem, oly hősiiesen küzdött, hogy harmadmagával száz ellenségét megfutamította. Egyetlen éjszaka alatt ő egyedül több mint tizennyolcat megölt közülük, ami nagy bátorságát és lélekjelenlétét bizonyítja. Amióta erről értesültem, elszólt a haragom iránta, s még ha meg is maradt volna, megbocsátanék néki a királyuk iránti tiszteletből, aki nagylelkűen grófnévá tette a leányomat. Istenemre mondom, egyáltalán nem

bánkódom, és örömmel indulok útra kegyelmetekkel. Részt veszek Jehan lovaggá ütésének ceremóniáján, s azután sem válok meg tőlük, mert életem hátralévő részét velük fogom tölteni. Véget vetünk a nézeteltéréseinknek, és egyesítjük a javainkat. Legyenek áldottak mindketten, amiért felkerestek engem! Élvezzék tehát a vendégszeretetemet, amíg felkészülök az útra. Éppen időben indulunk el, hogy pünkösdre Dammartinbe érkezzünk.

Azzal a gróf tüstént két ajtónállót hívatott.

– Vezessétek e két lovat a kápolna melletti szobába – mondta nekik –, s a lehető legjobban szolgáljátok ki őket.

A két lovak derűs szívvel ment át a vendégszobába, hogy lehúzza a csizmáját. A gróf pedig két igen értékes serleget küldetett nekik; egészen Bagdadig nem akadt azoknál pompásabb, mindegyik legalább tíz aranymárkát ért. Azután prémekkel gazdagon díszített skarlátszínű ruhákat is küldetett nekik. A lovakok felöltötték a drága ruhákat, és felkeresték a palotájában a fölöttébb bőkezű gróft, hogy hálás köszönetüket fejezzék ki a drága ajándékokért.

S minthogy ezalatt az ebéd is elkészült, asztalhoz ültek. Ha az összes fogást el akarnám sorolni néktek, soha nem érnék a végére, oly sok finom étket szolgáltak fel. A hírvivő lovakok három napot töltöttek a grófi kastélyban a legnagyobb nyugalomban és kényelemben, mialatt a gróf, nem akarván tovább késlekedni, csak az úti előkészületekkel törődött. Harminc lovat hívatott magához, akik valamennyien elkísérték az útra. De nem feledkezett meg az értékes paripákról, s a selymekkel és dénárokkal megrakott teherhordó állatokról sem, melyekből legalább nyolcvanát szándékozott magával vinni. Magasságos ég! Mennyi sok aranszövetet, selymet, font sterlinget, kikészített hermelinprémet rakatott az utazóládáiba! S ne feledkezzünk meg a gazdag ajándékokról sem. Majd amikor mindennel elkészültek, a gróf üzent a hírvivőknek, hogy amikor kedvük tartja, útnak indulhatnak. Azok örömmel fogadták e hírt, s azt válaszolták, hogy készen állnak az indulásra. Nem tudván, hogy mikor tér vissza, a gróf bölcs intézkedéseket tett. A birtokát olyan személyre bízta, aki bármely erőszakos támadástól meg tudta azt védelmezni, s egy reggelen harminc lovak és több mint hatvan fegyverhordozó kíséretében derűs hangulatban elindult



Oxfordból. A lovagok igen jól mutattak paripáikon: lovaik kantárjai és a nyergeik egyformák voltak, s egyforma, karmazsinpiros selyemmel bélelt, kecskebőr köpönyeg védte őket az út porától. Látszott rajtuk, hogy ünnepségre tartanak, merthogy mindvégig tréfálkoztak a lovaglás alatt, egyikük történeteket mesélt, a másikkal dalokat énekelt. Felesleges megemlítenem az út állomásait. Hegyeken-völgyeken keresztül megérkeztek a tengerhez, ahol nem sokáig kellett várniuk, mert a hajóskapitány a gondjaiba vette őket. A csataméneket, paripákat, málláslovakat és a pénzzel teli ládákat jó csónakokba rakatta, Oxford grófját pedig a kíséretével együtt erős hajójára vitette. Örömmel vette hírért a lovagoktól, hogy a gróf teljesítette kérésüket, s Jehan kedvéért és tiszteletére útra kelt. Sugárzó arccal, vidáman lépett a gróf színe elé, s elmesélte néki, milyen rendkívüli körülmények közepette kelt át Jehan a tengeren.

– Kétségtelenül sokat szenvedett – mondta a gróf csodálattal eltelve. – Sok nehézséget kellett leküzdenie, és nagy kockázatot vállalt, amikor átkelt a leányommal a tengeren. S mivel kegyelmed a segítségére sietett, és megmentette az életüket, ötven ezüstmárkát adok kegyelmednek.

Az adomány nem volt a kapitány kedve ellenére. Ekként társalkodván, jó széllel megérkeztek Boulogne-ba, ahol minden gond nélkül kikerodtak, minthogy sem a lovakban, sem a mállákban nem érte őket veszteség. Anélkül, hogy megpihentek volna, a szakácsok máris szállás után néztek a városban, és találtak is egy igen kényelmes fogadót, ahol a gróf megszállt fényes kíséretével. Nem kevesen voltak, akik félbehagyták a foglalatoságukat, hogy lássák, miként vonul át a gróf és kísérete Boulogne-on. Több mint száz báméskodó szeme láttára Oxford grófja, valamint Guillaume és Gui uraság elfoglalta a szállását; a két lovag nem vált meg a gróftól, aki nagy becsben tartotta őket, s Jehan és a francia király iránti tiszteletből úgy bánt velük, mint saját magával. Miután lehúzták a csizmáikat, és megterítették az asztalokat, jóízűen megvacsoráztak, s mialatt megvetették az ágyukat, a tekerőlantosok játékát hallgatták, akik kedvükre elszórakoztatták őket, s akik nélkül nem is indultak volna útnak. Késő éjszakáig múltatták így az időt, majd aludni tértek, hogy másnap már korán reggel talpon legyenek.

Kellemesen telt el az éjszakájuk, ám másnap reggel nem lustálkodtak, hanem ismét útra keltek. A hajóskapitányt is egy remek paripára ültették, amelyet a gróf adott néki. Tetszése szerint helyezhette el a pénzét, amit még a tengeri átkeléskor kapott. Attól a naptól kezdve nem ismerte többé a szegénységet, s a kapitányi mesterségét sem kellett gyakorolnia, kivéve azokat az alkalmakat, amikor törvényes urai, a gróf vagy Jehan át akartak kelni a tengeren. Oly mértékben élvezte a jóindulatukat és szeretetüket, hogy halála napjáig a háznépükhöz tartozott. Miután jó kezekbe helyezte a vagyonát, ő is útnak indult – ez volt a legjobb dolog, amit tehetett –, és még ebéd előtt csatlakozott a grófhhoz, aki a lehető leggyorsabban lovagolt. Montreuilben megebédeltek, majd legközelebb Hesdinben szálltak meg, s másnap napkeltekor már ismét lóra ültek. A két hírvivő lovag akkor ekként fordult a grófhhoz:

– Méltóságos gróf úr – szólította meg Guillaume uraság –, annak a királyságnak a földjére lépett méltóságod, ahol sok embernek fog örömet szerezni. Mint méltóságod is tudja, innen Clermont két napi járásra van, s onnan pedig már csak tíz mérföldet kell megtenni az ünnepség helyszínéig. Feltétlenül legyen tehát méltóságod Clermont-ban pénteken, pünkösöd előestéjén. Bizton állíthatom, hogy másnap délelőtt találkozhat Jehannal és Blonde-dal, akik a világ legboldogabb emberei lesznek, midőn értesülnek méltóságod érkezéséről. S minthogy a jó hír soha nem érkezik túl korán, arra kérjük méltóságodat, engedélyezze nekünk, hogy előbb érkezhessünk Dammartinbe, és megörvendeztessük a kedves leányát és Jehant méltóságod jövetelének a hírével.

S minthogy a gróf teljesítette a kérésüket, a két lovag nyomban búcsút is vett tőle, és lóhalálában útnak indult. A hajóskapitány, aki a világ minden kincséért sem vált volna meg tőlük, elkísérte őket, akárcsak a szolgálatukra rendelt fegyverhordozók. Nem kímélve lovaiikat oly gyorsan haladtak hegyeken-völgyeken keresztül, hogy kétszer hosszabb utat tettek meg, mint másszor, s még mielőtt felbukkant volna a hold az égen, már a clermont-i várban szálltak meg, amely egy dombon magasodik. Másnap kora hajnalban talpon voltak, s oly sebesen lovagoltak, hogy már délelőtt Dammartinbe érkeztek. A lép-csőfeljáratnál leszálltak a lovukról, és beléptek a kastélyba.

Jehan és Blonde éppen a monostorból tértek vissza, ahol misét hallgattak a Mindenható és Jóakarató Mennyei Urunk tiszteletére. Jehan tüstént felismerte a hírvivő lovagokat, hozzájuk sietett, s megölelve őket, kedvesen és udvariasan megkérdezte tőlük, hogy milyen hírekkel tértek vissza.

– Kellemes és jó hírekkel – válaszolták a lovagok. – Oxford grófja hamarosan megérkezik, és uraságod minden gond nélkül elnyeri a bocsánatát, merthogy a világon mindennél jobban szereti kegyelmedet, és úgy véli, hogy a leánya jól ment férjhez. Nagy pompával érkezik a gróf, és Blois grófjának sincs annyi kincse, mint amennyit ő hoz magával. Fényes kísérettel, harminc lovaggal és hatvan fegyverhordozóval jön, s oly sok remek paripát, málháslovat és díszes öltözéket hoz magával, hogy ugyancsak gondban lennénk, ha valamennyit fel kellene sorolnunk. Irántunk sem mutatkozott fukarnak, mert mindegyikőnknek tíz aranymárkát és oly szép ruhákat adott, amilyenekhez hasonlókat a szüleink sem viseltek soha. Örvendjen tehát, mert holnap délelőtt már itt üdvözölheti kegyelmed a grófit.

– Nekem is köszönetet kell mondanom kegyelmednek, kedves Jehan úr – szólalt meg a hajóskapitány –, hiszen ötven márkát kaptam a gróftól. Bőkezűen megjutalmazott ama segítségért, melyet kegyelmednek nyújtottam, hogy átkelhessen a tengeren. Örvendjen hát, mert a gróf hamarosan itt lesz.

Semmi nem tudott volna nagyobb örömet szerezni Jehannak és Blonde-nak, mint azok a hírek, amelyeket a lovagoktól hallottak. Nem is tudnám leírni a boldogságukat. Igen szíves fogadtatásban részesítették a két lovagot és a hajóskapitányt, akit fölöttébb megkedveltek. Blonde is megnyugodott, hiszen megbékélhet az atyjával. A városlakók között gyorsan híre ment úrnőjük atyja érkezésének.

– Fel kell díszíteni a várost – hallatszott mindenfelől.

Látnotok kellett volna, miként borították be oly sűrűn az utcákat fesszes lenvásznakkal, hogy nem lehetett látni az eget, s miként helyeztek a házak ablakai közé temérdek arany- és skarlátszövetet, amelyek nem gyékénnyel, hanem szürkemókus- és hermelinprémmel voltak bévelve! Dammartinben mindenkit, hajadonokat és ifjakat, polgárokat és polgárosszonyokat büszkeség töltött el megszépült városuk láttán.

– Most már kezdődhet az ünnepség – mondták Jehan szolgálái, akik igencsak serénykedtek, hogy időben befejezzék az előkészületeket. Egyesek számos sátrat állítottak fel a vártorony melletti kertben, míg mások egyéb teendőket végeztek. Magasságos Ég! Mily remekül látta el a feladatát Robin! Minden tőle telhetőt megtett, hogy minden a legnagyobb rendben legyen. Manapság ritkák az ilyen hűséges szolgák; inkább a tavernákban vagy a bordélyokban lopják a napot, mintsem hogy megbízhatóan tegyék a dolgukat. Alig akad mostanság hűséges szolga. Robin azonban nem közülük való volt; ő jól végezte a feladatát, aminek csak hasznát látta, s az okos ember ekként juthat egyről a kettőre. Valamennyien egész nap serénykedtek, hogy minden készen álljon az ünnepségre Dammartinben, s másnap korán hajnalban ismét munkához láttak, és délutánra mindennel elkészültek. Egyre nagyobb számban kezdtek érkezni mindenfelől a vendégek. Pompás látványban volt részük azoknak, akik hallották a lovak nyerítését, látták azokat kifogni a kocsiból, s kiszállni onnan a nemeshölgyeket, akik a szállásukra mentek, s látták gyülekezni a vándormuzsikusokat.

Jehan és Blonde, aki egy szelíd paripán ült, lovagjaik kíséretében kilovagolt a város kapuján, hogy illőn köszöntse a királyt. Mindenekelőtt a szép és okos Blonde fogadta oly szívélyesen a királyt, hogy annak úgy tetszett – csodálva ragyogó szépségét –, az egész világon nincsen párja. Miután ily pompás fogadtatásban részesítették a királyt, Jehan arról értesült, hogy a királyné is közeledik fényes kíséretével. Jehan és Blonde akkor búcsút vett a királytól, hogy a közeledő királynét is köszöntse, akit ifjú nemeshölgyek vettek körül, és a kísérete több mint húsz kocsiból állt. Amikor Blonde a királynéhez érkezett, az megállította a gyaloghintóját, és maga mellé ültette a ifjú grófnét. Hogyan is tudnám elmesélni azt a mély rokonszenvet, amely a két nemeshölgy között született? Kétségtelenül egyhamar remekül megértették egymást. Jehan ezalatt az egyik vendégseregtől a másikig lovagolt, hogy köszöntse a nemeshölgyeket és a lovagokat. Azok pedig, akik Oxford grófját Angliából Franciaországba kísérték, a királyhoz siettek, hogy – miként magam is tettem – beszámoljanak néki a válaszáról és közeli érkezéséről. A király meglepődéssel fogadta sikeres küldetésüket, és kisvártatva tudatta Jehannal, hogy kíséretével a gróf elé megy.

Jehan hálás köszönetet mondott uralkodójának a figyelmességéért. Elhagyták tehát a várost, s a királyné, aki örömmel fogadta a híreket Blonde atyjáról, szintén úgy döntött, hogy megfordíttatja a kocsijait, és ő is csatlakozik a királyhoz és kíséretéhez. A lovakkal és paripákkal félfordulatot tevő lovagok és kíséretük láttán azt lehetett volna mondani, hogy legalább kétezer lovag volt ott, nem számítva a városból kivonuló polgárokat. A királyné jóváhagyásával Blonde ismét felült a paripájára, és több mint harminc nemes hölgy szegődött kíséretéül. A hölgyek dalokat énekelve lovagoltak, s a lovagok válaszoltak nekik. Ekként vonultak lépésben a gróf elé, aki már türelmetlenül várta, hogy Dammartinbe érkezzék. Aznap reggel indult el Clermont-ból, s egész délelőtt lovagolt. Nem sokkal kilenc óra után megpillantotta a lovagok hosszú menetét, akik valamennyien az ő fogadására érkeztek. A mezőt örömteli kiáltások verték fel. Észrevéve a lovagokat, a gróf mondta is a kísérőinek, hogy még soha nem látott ily fényes és díszes menetet, mert jól tudta, hogy valamennyien az ő ünnepélyes fogadására érkeztek.

Oly gyorsan lovagoltak, hogy a két lovagcsoport rövidesen találkozott egymással. A királynak bemutatták Oxford grófját, s ő is menten megtudta, ki a franciák közül a király és a királyné. Mindkét kíséret lovasai leszálltak a lóról, rokonszenvvel és barátságos arccal fordultak egymás felé, s a francia király és kísérete szívélyesen köszöntötte a grófot:

– Kedves gróf úr – szolt a francia király –, nagy udvariasságról tett bizonyosságot, midőn úgy döntött, hogy az országunkba jön. A kegyelmed leánya és veje mindmáig nagy félelemben volt, nem ismervén a kegyelmed szándékát. Nem kell azonban haragudnia rájuk, hiszen az okosságukért és jóságukért egy grófsággal jutalmaztam meg őket. Ha megsértették volna kegyelmedet, annak oka a mindennél erősebb szerelmük volt, s mindketten a bocsánatáért esedeznek.

Erre Jehan és a gróf leánya térdre ereszkedett a gróf előtt, és összetett kézzel a bocsánatát kérte.

– Kegyelmes uram – fordult atyjához Blonde –, Isten a tanúm, soha nem lettem volna boldog ezen a földön, ha a szerelmemem miattam lelte volna halálát. Ha nem vigasztaltam volna meg őt, biztos lehet abban,

hogy már halott lenne. Szerelem mindkettőnket olyannyira a hatalmába kerített, hogy már csak egyetlen szív dobog bennünk, s minden bánatunknak vége szakad, ha most elnyerjük a kegyelmed bocsánatát.

– Kegyelmes uram – mondta Jehan –, Isten a tanúm, ha meg akarna büntetni ama sérelemért, melyet kegyelmednek okoztam, teljes valóm-ban a kegyelmed rendelkezésére állok. Még ha halálra szánna engem emiatt, az sem lenne rosszabb, mint ha el kellene válnom az én szívbéli szerelmesemtől. Azt kellett tennem, amit tettem, különben a halál várt volna reám. Amikor kegyelmed a leánya szolgálatára rendelt, halálos veszedelembé sodort engem, ámde az ő nagylelkűsége minden bánatomat eloszlatta. Ha elnyernék a kegyelmed bocsánatát, nem is kívánhatnánk többet. A jóindulatáért könyörgök tehát, kegyelmes uram, ne fosszon meg minket a szeretetétől, és feledkezzék el minden másról.

– Nos hát, álljanak fel tüstént – szolt hozzájuk a gróf. – Fölöttébb kedvem ellen való, hogy itt térdepelnek előttem. Ha a király nem járt volna közben a kibékülésünk végett, akkor sem utasítottam volna azt vissza. Mindkettőjüknek jó szívvel megbocsátok, és minden javamat kegyeteknek adom.

Azzal a gróf felsegítette, s legnagyobb örömükre megölelte őket. Ami Jehan két nővérét és három fivérét illeti, el sem tudom mondani, mily végtelen boldogság ragyogott az arcukon. A királyné pedig távolról sem viszályt szított közöttük, hanem – minden neheztelet megbékéléssé változtatva – szeretetet és könyörületet ébresztett bennük. Ezután ismét lóra ültek, s belovagoltak a városba, ahol több mint tízezer díszbe öltözött polgárasszony köszöntötte a király, uruk és a királyné menetét. Felharsantak a nagy szaracénkürtök, a kürtök és a trombiták, s szóltak a dudák, a citerák és a dobok. Mindenkit ámulatba ejtettek a menet élén haladó kürtösök és zászlóvivők, a zenészek játéka és a nemesifjak tánca. Annyi sok hangszer szolt a menet élén, hogy az egész város – melynek összes utcáját zöld fűvel terítették be – visszhangzott tőlük. Eközben a boldogan és vidáman lovagló menet a várkastély lépcsőfeljárójához érkezett. Több mint négyszázan nyújtották a kezüket, hogy megfogják uruk ménjének a kantárát. Látnotok kellett volna, miként töltötte be nyomban a palota termeit a vendégsereg. A nemes hölgyek a szállásukra tértek, hogy ruhát váltsanak,

a lovagok pedig ezalatt a palotába mentek. A fejedelmi ebédet a sátrakban készítették el és szolgálták fel. Kisvártatva vizet hoztak a kézmosáshoz, s a lovagok gyülekezni kezdtek. A király – kezét nyújtva – Blonde-ot a sátorba kísérte, majd mögöttük, kezét Oxford grófjának nyújtva a királyné jött. Temérdek lovag, nemes hölgy, nemeskisasszony, egyházi, deák, polgár és ifjú hajadon érkezett utánuk. A király a gróffal együtt mosott kezet, ami egyáltalán nem volt számára megalázó, hiszen a nemességük egyenrangú volt. Majd utánuk a nemes hölgyek és a lovagok szintén kezet mostak. A király az asztalához kérette a gróft, Blonde-ot pedig maga mellé ültette. A királyné udvariasan maga mellé szólította azokat, akik kedvesek voltak néki, s a többi vendég tetszése szerint foglalt helyet az asztaloknál. Soha nem láttam még ennyi vendéget egy lakomán. Azután felszolgálták a bőséges fogásokat: anélkül, hogy hosszasan felsorolnám azokat, csak annyit említek meg, hogy több mint két tucat volt belőlük. Jehan és fivérei gondosan ügyeltek arra, hogy az étekhordók mindenkit kiszolgáljanak, és senki ne szenvedjen hiányt semmiben. Minden vendég kedvére jól is lakott, mielőtt leszedték az asztalterítőket, és kezet mostak volna. Miután ez megtörtént, a muzikusok máris elővették a tekerőlantjukat. Jehan, a fivérei és még húsz másik levente pedig, készülődve a lovaggá ütésükre, felkerekedtek, hogy megtisztálkodjanak.<sup>18</sup> A király és a gróf úgy rendelkezett, hogy mindama leventéket, akik azt óhajtják, lovaggá ütik. Éppen huszonnégyen kívántak lovagok lenni. Miután gyorsan megmosakodtak, egy rövid tunikát öltöttek a fehér lenvászongyűk fölé. A gróf felvarrta Jehan ruhaujjait, és egy köpenyt terített a vállára. Blonde pedig remekül segédkezett Jehan fivéreinek felkészülésénél. Midőn leszállt az est, miként a szokás kívánta, virrasztani indultak a monostorba, melynek falait drága selyemkárpitokkal díszítették fel. Egy lantos egész éjszaka a tekerőlantján játszott, hogy szórakoztassa a leendő lovagokat. A király és a többi vendég ezalatt lefeküdt a szépen megvetett ágyakba, míg akik óhajtották, ezen az éjjelen csatlakoztak a leventék társaságához, akiket szépen megvilágítottak az előttük égő nagyértékű gyertyák. A gróf és a leánya egészen napkeltéig velük

<sup>18</sup> A lovaggá ütés előtt a leendő lovagoknak rituálisan meg kellett mosakodniuk.

együtt virrasztott. Jehan tiszta szívből hálát adott Istennek ama nagy tisztességért, amelyben részesítette. Minél inkább nőtt a nemessége, annál inkább bizonyosságát adta alázatának. Amint elmúlt az éjszaka és megvirradt, a leventék tiszteletére misét celebráltak, majd az ifjak pihenni tértek, hogy elűzzék a fáradságukat, s mindaddig aludtak, amíg a nappal csillaga fel nem bukkant az égen. Akkor azonnal felkeltek, akárcsak a király és összes lovagja. Ideje volt misére indulniuk. Blonde, akinek a szépsége mindenkit elkápráztatott, aki csak rápillantott, azon a napon egy gyönyörű ruhát vett fel, s a szépsége és okossága mindenhol úgy tündökölt, amerre ment, akár a nap, amikor felkel egy fényes reggelen, és eloszlatja a sötétséget. Oly sokáig tudnám még dicsérni a szépségét és jóságát, hogy soha nem érnék a történetem végére.

Nem kell azonban haragudni rám, ha mégis befejezem az elbeszélésemet. Valamennyien elmentek arra az ájtatosságra, amelyet a monostorban tartottak. A mise után a király felövezte Jehant és fivereit egy-egy karddal, majd a tarkójukat meglegyintve lovaggá ütötte őket.<sup>19</sup> Eddig még nem említettem Jehan fivéreinek a nevét, ám most megteszem, mert így illendő. Legidősebb öccsét, aki mindannyiszor tanújelét adta eszességének és józanságának, s aki erőteljes, élettel teli és rátermett volt, Robert uraságnak hívták. A második fivére a kisebb termetű Trisztán uraság volt, a büszke és daliás legfiatalabbnak pedig Manessier uraság volt a neve. Őket is lovaggá ütötte tehát bölcsessége és nemeslelkűsége folytán a király, akárcsak – az irántuk érzett rokonszenv okán – a többi húsz leventét. Miután a király megtette, amit kértek tőle, visszatértek a sátrakba, s minthogy elérkezett az ebéd ideje, a kézmosás után asztalhoz ültek. Senkinek nem jutott volna eszébe fősvénynek nevezni azt, aki a lakomát készítette. Oly bőséges és sokfajta húsételt szolgáltak fel, hogy el sem tudnám sorolni azokat: volt ott tömérdek malachús, marha- és vadhús, szárnyas és hal, valamint jófajta bor minden mennyiségben. Jehan nemzetes úr azon a napon a fivereivel együtt a király mellett foglalt helyet, Blonde pedig, a világ legszebb hölgye, a királyné mellett ült. Az étekgólok szorgosan sürgölődtek körülöttük, s mindegyik fogás előtt trombitaszó harsant.

---

<sup>19</sup> A „lovaggá ütés” kifejezés ebből a tarkóra mért szertartásos kis ütésből ered.



Aranysujtásos ruhát viselő nemes hölgyek szolgálták ki őket, akik énekszóval kísérték az egyes fogásokat. Oly nagy öröm uralkodott el rajtuk, hogy valamennyien úgy érezték, emberemlékezet óta nem volt részük hasonlóban. Ám ez még nem volt minden. Miután befejezték az ebédet, a világ legszebb muzsikájában gyönyörködhetek, mivel a sátrakat betöltötték az ott lévő hangszerek dallamai. Miután egy ideig hallgatták azokat, a díszes ruhákba öltözött nemes hölgyek táncolni indultak. A nagy forgatagban a felékszerezett hölgyek csodálatosan szép táncokat lejtettek. A táncnak a vecsernye vetett véget, amelyre mindannyian elmentek. Azután megvacsoráztak, s az éjszaka leszálltáig folytatódott a multság. A sátrakban elhelyezett nagyszámú viaszfáklya láttán el sem lehetett volna képzelni, hogy súlyra, drágán mérték azokat, inkább azt lehetett volna gondolni, hogy ingyen adták őket. Noha már teljesen besötétedett, a fáklyák fénye nappali világosságot árasztott. Már hajnalodott, midőn a hölgyek és a lovagok még mindig táncoltak. Ámde végül mégis abba kellett hagyniuk a multságot, mivel nem lehet vég nélkül táncolni, s másnap reggelig valamennyien aludni tértek.

Azon az éjjelen Jehan asszonyává tette a szerelmesét, aki addig kisaszony volt. A szerelem összes elképzelhető örömét megismerték, és napról napra boldogabbak lettek. Ám bármennyire nehezükre esett, reggel fel kellett kelniük, hogy búcsút vegyenek a távozó vendégektől. Jehan nemzetes úr hiába marasztalta őket, mindannyian haza kívántak térni. Sok fáradságába került, hogy a királyt és királynét még maradásra bírja. Oxford grófja a távozókat érdemeik és rangjuk szerint különféle ékszerekkel ajándékozta meg, amivel valamennyiük barátságát és megbecsülését elnyerte. A király még négy napig Jehan vendége maradt, és sólyommal vadászva a folyók partján vagy erdei vadakat üzve fölöttébb kellemesen töltötték az időt. Oxford derék grófját is arra kérte, hogy használja ki az erdei és kastélyai által nyújtott élvezeteket. A gróf hálás köszönetet mondott Jehan figyelmességéért, és biztosította, hogy mivel már idős ember, ezentúl mindig veje társaságában marad Dammartinben vagy Angliában, ahogyan kívánja. Szavai nagy örömet szereztek Jehan nemzetes úrnak. Mennyei Urunk! Mily boldog volt Blonde is azt látván, hogy atyja mindenben egyetért velük. Semmi nem tudott volna nagyobb örömet okozni néki. Az ötödik

nap reggelén azonban Lajos király és kísérete elhagyta Dammartint a két gróf nagy bánatára, akik továbbra is szívesen látták volna, ha maguk mellett tudhatták volna. Három mérföldön át elkísérték a királyi menetet. Jehan újonnan lovaggá ütött fivérei azonban követték a királyt, minthogy már leventékként a királyi palotában teljesítettek szolgálatot, amit ezentúl lovagokként fognak tenni. A király bőkezűen megjutalmazta őket szolgálataikért, feleséget és földbirtokot adva nekik, minek folytán tehetős nagyurak lettek, akikre mindig számíthatott a fivérük. A két gróf és Blonde búcsút vett a legjobb királytól, aki a földön valaha is uralkodott. A király is elköszönt tőlük, felruházza őket a hatalmával. Eljött tehát a búcsú pillanata: a grófok visszatértek Dammartinbe, a király pedig Corbeil felé vette az útját. Ezentúl nem szólok róla többet, hanem csak a két szerelmes történetét folytatom, akik örömeik és vigasságok közepette töltötték idejüket, s akiket mindenki nagyon kedvelt és becsült.

A két gróf közös fedél alatt és közös kasszán élt Dammartinben. Amit az egyikük kívánt, azt a másik rögtön teljesítette. Kellemes, tiszteletreméltó és istenfélő életet folytattak. Különösen a szépséges Blonde, aki minden rossz tulajdonságtól és káros szenvedélytől mentes volt, élt feddhetetlen életet erényes és hűséges kedvese oldalán. Az esztendő végén Jehan férjhez adta a két nővérét két nagyúrhoz, az idősebbet Saint-Pol grófjához, aki józan gondolkodású ember hírében állt, a fiatalabbat pedig a gróf egyik öccséhez, s ilyképpen ő is gazdagon ment férjhez. Jehan Robint és a derék hajóskapitányt is kiházasította: élt Dammartinben két gazdag és becsületes polgárleány, akik édestestvérek s hatalmas birtokok és ingatlanok tulajdonosai voltak, s akiknek szívbéli tulajdonságai várúrnőkhöz is méltók lettek volna. Jehan az idősebbiket az eszes Robinhez, a fiatalabbikat pedig a kapitányhoz adta férjhez. Jelentős pénzadományban is részesítette két hí emberét, akiket azután háznagyaivá tett. Idővel a szépséges Blonde négy gyermekkel ajándékozta meg gróf férjét, akik később nemzetsége büszkeségei lettek.

Két esztendei dammartini tartózkodás után visszatértek Angliába, hogy meglátogassák oxfordi birtokaikat, ahol nagy örömmel fogadták őket. Oxford grófja bölcs és boldog emberként még jó tíz esztendeig

a leánya mellett élt, Jehan pedig Oxford és Dammartin-en-Goële grófjaként még harminc esztendővel túlélte apóságát. Két grófsága és egy csodálatos hitvese volt. Mindketten sok jót cselekedtek; mindig együtt voltak, egy társaságot alkottak, mely Isten parancsolatai szerint élt. Gyámolították a nyomorgó apácazárdákat, és férjhez adták a szegénységben élő hajadonokat. Valamennyi nemes szívű embernek, aki hajlandó volt jót cselekedni, pénzt és birtokot adományoztak, s kegyes alázattal szolgálták az Anyaszentegyházat. Soha nem volt bennük nyoma a gonoszságnak vagy a hiúságnak, mindig a legteljesebb egyetértésben éltek az életüket. Isten oly sok jóval halmozta el őket, hogy az egymás iránti szeretetük soha nem csökkent, hanem ellenkezőleg csak növekedett és kiteljesedett. A szívük mélyéből oly nagyon szerették egymást, hogy soha egyikük sem cselekedett olyat, ami a másiknak ártalmára lett volna. Ha egyiküket valamilyen baj érte, a másik rögtön megvizsgáltta, s így máris könnyebben tudta azt elviselni. Azoknak a királyoknak a megbecsülését is elnyerték, akiknek a hűbéresei voltak, mivel mindig hűséggel szolgálták őket. Alattvalóik is szerették őket, merthogy mindazt megtették értük, amit tenniük kellett. Könnyűületesek lévén a szegényekkel, nagylelkű adományokban részesítették őket. Midőn visszajöttek Franciaországba, az ország népe ugyanolyan boldogan fogadta őket, mint Angolhoné. Ekként éltek hosszú életet, míg az Örökkévaló kegyes halált nem adott nekik.

E regény mindazoknak, akik törődnek a tisztességükkel és nem óhajtának szégyenkezni tanulságul szolgálhat a tekintetben, hogy mind egyiküknek teljes szívvel törekedniük kell arra, hogy felemelkedjenek. Azt is elárulom, miképpen. Minden egyes embernek oly módon kell dicsőséget szereznie, hogy eközben senkit ne sanyargasson; legyen ura önmagának, legyen nagylelkű, hűséges, udvarias és szelíd, legyen mindenkiel szerény és őszinte szavú, hiszen akaratlanul is árt magának, aki káros hajlamainak engedve arra vetemedik, hogy rosszat szól másokról. Aki ekként cselekszik, annak kellemetlen a társasága. Akinek ily gonosz nyelve van, azt a pokol tüze égesse meg, mert ártalmasabb a kigyónál. Ezen kívül, aki dicsőséget akar szerezni, annak képesnek

kell lennie arra, hogy uralkodjék a testén és a szívéen, s hogy tartózkodjék a fecsegéstől, amíg nem ismerik el az érdemeit, és mindenekfelett nagylelkűnek kell lennie. S ha történetesen van egy tanítómestere, akkor okos emberek módjára igyekezzék megismerni a természetét. Ha jó szándékúnak és szeretetre méltónak találja, kövesse őt mindig; ám ha túlságosan rossznak ismeri meg – elhihetitek nekem –, lennie kell annyi bölcsességének, hogy megváljon tőle, és ne avatkozzék többé a dolgába. Valamint semmilyen szolgálat miatt ne feledkezzék meg a legfontosabbról, arról, hogy mindennél jobban szeresse és félje Istent, s gyűlölje a gonoszt. Aki bárki kedvéért elfordul Istentől, az rossz szolga, mivelhogy Isten akarata nélkül senki nem érvényesülhet; Ő teszi lehetővé, hogy állhatatosak maradjunk a szerelmünkben és boldogok lehessünk. S ha valamire szert teszünk, szívünk mélyén mindig arra kell törekednünk, hogy ne ragaszkodjunk ahhoz foggalkörömmel, merthogy ne szabad elfelejtenünk, hogy itt a földön semmi nem tekinthető végleges örökségnek. Aki bölcs, az szerezhethet javakat azzal a feltétellel, hogy jó célokra fordítja azokat; máskülönben ne is nyúljon semmi földi jóhoz, mert a pokolra jut, ahol örök szenvedés lesz a sorsa. Jehan bölcsességével meghódította szerelmesét és tekintélyes vagyonra tett szert, ám csak azt vitték magukkal a földre, amit Isten nevében eladományoztak. Mindig teljesítették a feladatukat, és soha nem voltak restek jót cselekedni. Az okosak tanuljanak példájukból! Aki tudja tartani a jó irányt, mindig az jut el a kikötőbe. Vétkezik, aki gondatlan. Mindenkiene legyen gondja arra, hogy miképpen szerzi és költi el a javait, nehogy a Sátán elragadja a lelkét.

Nem jó dolog magunkba feledkezni fohászadásaink közben, ezért arra kérék titeket, hogy ne feledkezzetek meg imáitokban arra kéni Istent, hogy oltalmazza meg Philippe de Rémit, és juttasson néki helyet a paradicsomban, mivelhogy vette magának a fáradságot, hogy ezt a mesét kitalálja. Itt ér tehát véget Jehan és Blonde története. Ők voltak a leghűségesebb szerelmesek a föld kerekén, s nem hiszem, hogy valaha is éltek hozzájuk hasonlók. Ez minden, amit elmondhatam róluk.



ELTE Eötvös József Collegium kiadványa

Budapest, 2013

Felelős kiadó: Dr. Horváth László az ELTE Eötvös Collegium igazgatója

Copyright © Eötvös Collegium 2013

Minden jog fenntartva!

A nyomdai munkákat a Pátria Nyomda Zrt. végezte

1117 Budapest, Hunyadi János út 7.

Felelős vezető: Fodor István vezérigazgató

ISBN 978-615-5371-11-0

Philippe de Rémi

A CSONKAKEZŐ KIRÁLYLÁNY  
(MANEKINE)

JEHAN ÉS BLONDE



# ÚJ SZÉCHENYI TERV

Nemzeti Fejlesztési Ügynökség  
[www.ujszechenyiterv.gov.hu](http://www.ujszechenyiterv.gov.hu)  
**06 40 638 638**



**A projektek az Európai Unió  
támogatásával valósulnak meg.**

TÁMOP-4.2.2/B-10/1-2010-0030 „Önálló lépések a tudomány területén”

A nyomdai előkészítés az ELTE Eötvös József Collegiumban fejlesztett szemantikus környezet (TÁMOP-4.2.2/B-10/1-2010-0030 „Önálló lépések a tudomány területén”) támogatásával történt.



**Philippe de Rémi**

**A CSONKAKEZŰ KIRÁLYLÁNY  
(MANEKINE)**

Fordította **Förköli Gábor**  
**Gyuris Kata**  
**Polgár Tibor**  
**Vargyas Brigitta**

**JEHAN ÉS BLONDE**

Fordította **Szabics Imre**

ELTE Eötvös József Collegium  
Budapest, 2013

A *Csonkakezű királylány* magyar fordítása az alábbi kiadás alapján készült:

*Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir*, pub. par Hermann Suchier, Paris, Firmin-Didot, t. I, 1884 (S.A.T.F.).

Az előszót Szabics Imre írta Arató Anna, Gyuris Kata és Vargyas Brigitta közreműködésével.

A fordítást Szabics Imre vetette össze az eredeti szöveggel.

A *Jehan és Blonde* magyar nyelvű fordítása az alábbi kiadás alapján készült:

Philippe de Rémi: *Jehan et Blonde. Roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, édité par Sylvie Lécuyer, Paris, Honoré Champion, 1999. (C.F.M.A.)

Fordította, az előszót és a jegyzeteket Szabics Imre írta.

## Tartalomjegyzék

### A CSONKAKEZŰ KIRÁLYLÁNY

INTRODUCTION .....	9
Sources folkloriques de <i>La Manekine</i> .....	9
Brève analyse du roman .....	14
Philippe de Rémi, romancier de <i>La Manekine</i> et de <i>Jehan et Blonde</i> , et Philippe de Beaumanoir, auteur des <i>Coutumes de Beauvaisis</i> .....	15
Philippe de Rémi, bailli en Gâtinais et seigneur de Beaumanoir.....	18
(Œuvres contemporaines et postérieures, apparentées à <i>La Manekine</i> .....	19
Postérité de <i>La Manekine</i> .....	26
La structure narrative de <i>La Manekine</i> .....	28
<i>La Manekine</i> , un « roman chrétien édifiant » .....	29
Les excès de l'amour humain .....	31
Les marques de l'étrangeté et de l'exotisme dans le roman.....	34
Les marques de l'étrangeté de l'héroïne .....	35
Marques d'exotisme rattachées aux déplacements des personnages.....	38
La fille du roi de Hongrie.....	40
BIBLIOGRAPHIE .....	43
ELŐSZÓ .....	47
A Manekine kapcsolódásai a népköltészethez .....	47
Szinopszis.....	52
Philippe de Rémi, <i>A csonkakezű királynány (La Manekine)</i> és a <i>Jehan és Blonde</i> írója, valamint Philippe de Beaumanoir, a <i>Coutumes de Beauvaisis</i> szerzője.....	54
A <i>La Manekine</i> -hez kapcsolódó művek a kortársak és az utódok tollából.....	56
A <i>La Manekine</i> utóélete.....	60
A <i>La Manekine</i> narratív szerkezete.....	61
A <i>La Manekine</i> , mint „keresztény példázat” .....	62
Az emberi szeretet túlkapásai .....	64
A különösség és az egzotizmus jegyei a regényben .....	67

A hősnő különösségének jegyei .....	68
A főszereplők vándorútjaihoz kapcsolódó egzotikus vonások .....	71
A magyar királylány .....	73
A CSONKAKEZŰ KIRÁLYLÁNY (MAGYAR FORDÍTÁS) .....	77

## JEHAN ÉS BLONDE

ELŐSZÓ .....	207
Szerencsét próbálni Angliában.....	207
Az „idilli” szerelem átváltozása a <i>Jehan és Blonde</i> -ban .....	210
A „képes beszéd” motívuma a regényben .....	212
A <i>Jehan és Blonde</i> -dal rokon korabeli művek és a regény utóélete .....	213
JEHAN ÉS BLONDE (MAGYAR FORDÍTÁS) .....	215

# A csonkakezű királylány (Manekine)

## Introduction

Le roman de *La Manekine* de Philippe de Rémi, « qui s'insère dans le cycle des femmes persécutées et se complait à dépeindre les tourments amoureux et les fêtes grandioses propres aux œuvres courtoises »<sup>1</sup>, présente des analogies marquées avec le thème d'autres poèmes narratifs des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles tels que la "chanson d'aventure" *Florence de Rome*, les chansons de geste *La Belle Hélène de Constantinople* et *Parise la Duchesse* ou le *Roman du comte d'Anjou* de Jean Maillart.

Il est fort probable que le succès remarquable de la chanson de geste *Berthe aux grands pieds* ait largement contribué à la naissance de ces poèmes narratifs dont l'héroïne était une dame ou une jeune fille de haute naissance (reine ou princesse) injustement accusée et persécutée, qui, la plupart du temps, était ou entrerait en parenté avec les membres de la famille royale de Hongrie<sup>2</sup>.

Il y a parmi les œuvres mentionnées ci-dessus trois poèmes narratifs qui relatent l'histoire de la « fille aux mains coupées » – *La Manekine*, *La Belle Hélène de Constantinople* et le *Roman du comte d'Anjou* – et qui ont connu une grande popularité et une « grande diffusion dès le XIII<sup>e</sup> siècle et jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle dans toute l'Europe ».

## Sources folkloriques de *La Manekine*

Les multiples versions de l'histoire de la « fille aux mains coupées » – la proto-histoire de *La Manekine*, version "romanesque" la plus originale et la plus célèbre parmi toutes – se retrouvent tant dans

---

<sup>1</sup> Jean Dufournet, « REMI Philippe de, sire de Beaumanoir », dans *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, 1984, p. 1889-1890.

<sup>2</sup> Cf. Alexandre Eckhardt, « *Les Sept dormants*, *Berthe aux grands pieds* et *La Manekine* », dans *idem*, *De Sicambria à Sans-Souci*, Paris, P.U.F., 1943, p. 100.

les textes écrits que dans la diffusion orale du folklore de l'Europe médiévale. Hermann Suchier, premier éditeur des œuvres poétiques de Philippe de Rémi<sup>3</sup>, a recensé et analysé dix-neuf versions écrites du conte de *la Fille sans main*, répandues dans toute l'Europe, entre autres, de l'Angleterre du début du XIII<sup>e</sup> siècle (*Vita Offae primi*) et de l'Allemagne, toujours du XIII<sup>e</sup> siècle (*Mai und Beafloer*), jusqu'à la Catalogne de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle (*Historia del Rey de Hungria*).

Donatien Laurent a démontré<sup>4</sup> l'extension extraordinaire aussi bien dans l'espace que dans le temps de deux motifs bien connus dans les contes populaires, celui du père-roi amoureux de sa fille et celui de la fille sans main, qui avaient été réunis pour la première fois dans *La Manekine* de Philippe de Rémi. Cependant, comme il l'a remarqué, « la tradition orale narrative avait, parallèlement aux nombreuses refontes littéraires, conservé et transmis jusqu'à nous un récit en forme de conte merveilleux dont la parenté avec la tradition écrite était indéniable »<sup>5</sup>.

La tradition extrêmement riche et l'extension remarquable du conte de la « fille aux mains coupées » – le conte-type N° 706, dont on connaît des variantes non seulement dans tous les pays d'Europe mais aussi au Proche-Orient, en Afrique, au Japon et dans les deux Amériques – n'empêchent pas qu'il présente une structure permanente d'une part et quatre épisodes principaux de l'autre, définis par A. Aarne et S. Thompson : 1/ *La mutilation de l'héroïne* ; 2/ *Le mariage avec un prince* ; 3/ *L'épouse calomniée* ; 4/ *Les mains recouvertes*<sup>6</sup>.

<sup>3</sup> *Œuvres poétiques de Philippe de Rémi, sire de Beaumanoir*, pub. par Hermann Suchier, Paris, Firmin-Didot, t. I, 1884, Introduction, p. XXIII-LIII (S.A.T.F.).

<sup>4</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, roman du XIII<sup>e</sup> siècle, trad. et postface de Christiane Marchello-Nizia, préface de Donatien Laurent, Paris, Stock, 1980, p. 12-20 (Stock+Plus, Moyen Âge).

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 11-12. D. Laurent identifie ce récit au conte-type N° 706 « The Maiden without Hands », cf. A. Aarne et S. Thompson, *The Types of the Folktale: a Classification and Bibliography*, Helsinki, 1973<sup>3</sup>, p. 240-241. Sur les variantes françaises du conte-type N° 706 voir Paul Delarue et Marie-Louise Tenèze, *Le Conte populaire français*, Paris, 1964, t. II, p. 630-632.

<sup>6</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, *op. cit.*, p. 12-13.

Les réminiscences folkloriques transparaissent à travers le texte du roman en particulier aux moments décisifs des péripéties des protagonistes. Ainsi peut-on mettre en parallèle les deux condamnations de la jeune princesse à être brûlée et le début du Carême, donc le Mardi-Gras où, suivant une coutume très ancienne, on brûle les figures du Carnaval. Aussi est-il significatif que le sénéchal bienveillant d'Écosse fait brûler au bûcher, à la place de Joïe et son enfant, des figures sculptées de bois (des *mannequins*, voir ci-après).

Ce rite populaire, dont le souvenir resurgit, est lié à un élément central du récit puisqu'il donne son titre au roman ; mais il joue surtout un rôle essentiel dans les disparitions de la jeune fille aux yeux du monde, dans ses « morts » supposées, qui plongent ses peuples dans le chagrin, ces retournements qui font passer l'héroïne et ceux qui l'entourent de la joie (*son droit nom*) à la souffrance que symbolise ce nom de Manekine<sup>7</sup>.

De même, il est intéressant de mettre en rapport le départ en tournoi, c'est-à-dire la disparition du roi d'Écosse à l'automne, avec celle de la végétation, ou la migration des oiseaux, ainsi que son retour en Écosse avec le début du printemps. Il est également significatif que le roi se mettant en quête de son épouse perdue devra faire le tour du monde de l'Extrême-Orient « jusqu'au septentrion » pendant *sept ans* avant de la retrouver à Rome. Or la durée de sept ans est non seulement un cycle symbolique traditionnel mais aussi un cycle astronomique remontant à des temps non chrétiens<sup>8</sup>.

On remarque toutefois des différences considérables entre la tradition écrite et la tradition folklorique. Alors que dans les textes littéraires l'épisode introductif consiste dans le désir incestueux du père épris de sa propre fille à vouloir même l'épouser, dans les versions folkloriques, les malheurs de la jeune héroïne sont provoqués par des causes plus « ordinaires » : la lâcheté d'un père ruiné qui vend sa fille

---

<sup>7</sup> Philippe de Remi, *La Manekine*, pub., trad., présentation et notes par Marie-Madeleine Castellani, Paris, H. Champion, 2012, p. 57-58. (Champion Classiques)

<sup>8</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, *op. cit.*, p. 257-259.

au diable ou la jalousie d'une marâtre ou d'une belle-mère. La mutilation de l'héroïne présente aussi une différence importante entre les deux traditions, savante et populaire : « Dans la première, en effet, c'est habituellement l'héroïne qui se tranche elle-même volontairement la main pour échapper aux entreprises de son père. Au contraire, les versions orales font de ce dernier, ou des gens à ses ordres, l'auteur de la mutilation »<sup>9</sup>.

Au-delà de ces différences, c'est au roman de Philippe de Rémi que revient le mérite de réaliser, loin d'une simple juxtaposition, la « *conjointure* » entre les deux contes<sup>10</sup>, c'est-à-dire la combinaison des éléments constitutifs des deux contes-types, par le biais du motif initial de l'agression : si Joïe se tranche la main, c'est pour échapper au désir incestueux de son père. Ainsi, le schéma proposé par A. Arne et S. Thompson peut être complété par un épisode initial : 1/ *(Le désir de) l'inceste* ; 2/ *La mutilation de l'héroïne* ; 3/ *Le mariage avec un prince* ; 4/ *L'épouse calomniée* ; 5/ *Les mains recouvrées*.

L'épisode de l'inceste contient une phase préparatoire qui donne une double justification à la volonté d'épouser sa fille : le roman s'ouvre sur l'image d'un bonheur conjugal toutefois terni d'abord par le manque d'enfant pendant les dix premières années du mariage du couple royal, ensuite par le manque d'un héritier mâle (leur seul enfant étant Joïe), dont toute la gravité se révélera après la mort de la reine-mère et l'interdiction que celle-ci pose au roi, à savoir de ne se remarier qu'avec une femme semblable à elle.

À part l'adoption d'une structure qui résulte de la combinaison des deux contes-types évoqués, notre roman se rapproche alors des contes oraux également pour d'autres raisons : après la présentation d'un équilibre passager, situé dans un cadre temporel vague et qui, par la formulation, n'est pas sans nous rappeler l'univers des contes (« *Jadis avint qu'il ert uns rois* », v. 49), le roman débute sur une situation de manque et sur la pose d'un interdit, qui sont en même temps constitutives de la

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>10</sup> Philippe de Rémi, *La Manekine*, éd. cit., p. 44.



structure narrative des contes folkloriques<sup>11</sup>. La particularité du texte de Philippe de Rémi par rapport à *La Belle Hélène de Constantinople* et *La Fille du comte d'Anjou*, qui ne contiennent pas les motifs de l'interdit et de la quête vouée à l'échec d'une nouvelle épouse, réside dans le fait qu'il « relie ainsi fortement le destin tragique de la fille au désir de sa mère de prolonger son image par delà la mort », ce qui le rapproche au « schéma initial du conte »<sup>12</sup>.

Cependant si le manque initial est souligné par le narrateur-auteur, ce n'est pas uniquement parce que ce dernier suit le canevas (intériorisé, certes) des contes folkloriques, mais parce que par la mise en évidence de l'importance d'un héritier mâle, gage de l'unité et de la force politique du royaume, l'attention se déplace à des considérations d'ordre politique (le risque que le royaume ne tombe en « briquetoise », v. 212) qui précèdent et justifient en quelque sorte la naissance du désir du père : les barons et le haut clergé finissent par persuader le roi du bien-fondé de l'idée d'un mariage endogamique et l'assurent de la légitimité d'une telle démarche en se référant à l'autorisation papale : ainsi, leur position et les relations qu'ils entretiennent avec le pouvoir royal apparaissent dans le roman comme particulièrement problématiques et comme source de malheur. Les raisonnements politiques ouvrent donc la voie à l'apparition de la motivation psychologique du projet de mariage.

Ces considérations sur le pouvoir politique et la légitimité placent en même temps un des fils conducteurs de l'intrigue au sens où l'acte d'auto-mutilation de l'héroïne s'inscrit dans cette logique juridique : si elle se tranche un membre, ce n'est pas pour porter atteinte à la beauté féminine, considérée dans de nombreuses hagiographies comme source de tentations et de désirs vicieux, mais pour porter atteinte à son idonéité. Or dans la sensibilité médiévale, l'intégrité physique du roi et l'aptitude à exercer les fonctions royales qui en découle, va de pair avec l'intégrité et la force de son royaume. C'est en étendant cette

---

<sup>11</sup> Cf. Vladimir Propp, *La Morphologie du conte*, trad. par Claude Ligny, Paris, Gallimard, 1970.

<sup>12</sup> Philippe de Rémi, *La Manekine*, éd. cit., p. 42.

règle à l'épouse du roi que Joïe entend défendre sa cause : par cet acte volontaire, qui est un trait unique du roman par rapport aux autres versions de la fille à la main coupée, elle prive son père de la possibilité de réaliser son désir malsain sous le couvert de la légitimité. En même temps cela motivera le ressentiment de la vieille reine d'Écosse : la mutilation de la main étant la punition des malfaiteurs, Manekine s'exclut par son geste désespéré de la société des gens « de bien », considérés comme honnêtes, fréquentables et perd en même temps, tout comme la « Peau d'âne » déguisée, son identité réelle : la « manchote » inconnue apparaît ainsi aux yeux de la reine-mère comme suspecte de quelque crime obscur. Au moment où le jeune roi d'Écosse affirme sa volonté d'épouser la Manekine, la vieille reine reprend à son compte les arguments de celle-ci sur la nécessité de l'intégrité physique de l'épouse du roi. Si son fils ne l'écoute pas, c'est parce que son amour n'obéit pas aux lois qui ont d'ailleurs causé tant de malheurs, mais à celles du cœur qui considère l'intégrité spirituelle avant tout.

## **Brève analyse du roman**

Un roi de Hongrie a promis à sa femme mourante qu'il ne se remarierait qu'à une femme qui lui ressemblerait. Après la mort de sa femme, ses barons le pressent d'accomplir la promesse faite à son épouse défunte, mais il ne trouve nulle part de femme qui soit pareille de sa première épouse. La seule qui soit l'exacte ressemblance de sa mère, c'est Joïe, la fille du roi de Hongrie. Les barons, qui pressent le roi de se marier pour que le pays ne reste pas sans un héritier mâle, ne voyant pas d'autre solution, lui conseillent d'épouser sa fille. D'abord, il le refuse, mais il finit par accepter cette idée absurde d'autant plus qu'il est sollicité aussi par le clergé et, qui plus est, il tombe éperdument amoureux de sa fille. Joïe est révoltée d'une telle intention et, pour empêcher le mariage avec son propre père, elle se coupe la main gauche. Le roi, furieux, ordonne qu'on la brûle vive, mais pris de pitié, le sénéchal abandonne la malheureuse princesse sur une barque. Elle aborde en Écosse où elle est accueillie par le roi du pays qui l'épouse malgré la protestation de sa mère. Quelques mois après le mariage, le roi d'Écosse doit partir à un

tournoi en France. Pendant son absence, la jeune reine, qui dissimule son vrai nom et se fait appeler la Manekine parce qu'elle n'a qu'une main, accouche d'un fils. Sa belle-mère, qui la hait, échange la lettre qui aurait dû annoncer au roi la bonne nouvelle par une autre portant que la Manekine a mis au monde un monstre. Le roi ordonne de bien garder la mère avec l'enfant jusqu'à son retour, mais la reine-mère échange de nouveau la lettre du roi contre une autre ordonnant qu'on brûle la Manekine et son fils. Le sénéchal du roi d'Écosse les sauve en les remplaçant par deux « mannequins » (sculptures en bois), et mère et fils sont abandonnés à nouveau sur une barque qui arrive à Rome où un sénateur recueille la Manekine. À son retour, le roi découvre la méchanceté de sa mère perfide, et, après avoir fait l'enfermer dans une tour haute, part à la recherche de sa femme. Au bout de sept ans, il parvient à Rome où l'anneau nuptial lui permet de reconnaître sa femme et son fils. Le roi de Hongrie, pris de remords, se trouve également au siège de la chrétienté pour demander au pape le pardon de ses péchés. Ils finissent par se reconnaître tous, et par un miracle, la main coupée, conservée dans le ventre d'un esturgeon, est retrouvée dans une fontaine, et reboutée au bras mutilé par le pape. Après les heureuses retrouvailles, le roi d'Écosse et son épouse retournent en Hongrie avec le souverain de ce pays, puis ils font un voyage en Arménie dont, entretemps, Joïe et son époux sont devenus les héritiers, et finalement, ils rentrent en Écosse où la fille du roi de Hongrie sera restituée dans son rang et ses droits de reine.

**Philippe de Rémi, romancier de *La Manekine* et de *Jehan et Blonde*, et Philippe de Beaumanoir, auteur des *Coutumes de Beauvaisis***

Jusqu'à un passé récent les historiens de la littérature du Moyen Âge français étaient d'avis, à la suite d'Henri Bordier<sup>13</sup>, que Philippe de Rémi, seigneur de Beaumanoir avait écrit non seulement les deux

---

<sup>13</sup> *Philippe de Rémi, Sire de Beaumanoir, juriconsulte et poète national du Beauvaisis (1246-1296)*, Paris, 1869-1873.

romans de *La Manekine* et de *Jehan et Blonde*, contenus dans le manuscrit BnF fr. 1588, ainsi que les poésies courtoises, un conte et les *fatrasies* conservés dans un autre manuscrit, mais aussi, ayant occupé la fonction de bailli en Beauvaisis pendant une large part de sa vie, le premier recueil de droit coutumier composé en français, les célèbres *Coutumes de Beauvaisis*, achevées en 1283.

Cependant, dans les années quatre-vingt du siècle passé, Bernard Gicquel<sup>14</sup> a le premier fourni des arguments historiques et philologiques convaincants pour démontrer que la plupart des œuvres littéraires de Philippe de Rémi, y compris ses deux romans en vers, auraient pu être composées avant 1240, donc une trentaine d'années plus tôt qu'on ne l'a cru pendant longtemps, et que, par conséquent, celles-ci ne devraient être attribuées au jurisconsulte Philippe de Beaumanoir, auteur des *Coutumes de Beauvaisis*, mais à son père, au poète et romancier Philippe de Rémi, né vers 1205-1210, et bailli en Gâtinais à partir de 1237.

Bernard Gicquel met en valeur, entre autres, que le romancier de *La Manekine* et de *Jehan et Blonde* se nomme à plusieurs reprises *Phelippe de Remi* tandis que l'auteur des *Coutumes* se désigne du nom de *Phelippe de Beaumanoir*. Or, c'est seulement à partir de 1255 qu'une charte mentionne pour la première fois notre poète et romancier *sires de Biaumanoir*, titre que le fils cadet héritera de son père (voir ci-après).

La preuve la plus probante de Bernard Gicquel permettant de distinguer le poète Philippe de Rémi du juriste Philippe de Beaumanoir est que le roman allemand *Willehalm von Orlens* de Rudolf von Ems, daté de 1242, présente des motifs et éléments narratifs communs avec *Jehan et Blonde* dont il aurait pu directement s'inspirer<sup>15</sup>. Par ailleurs, l'historien de la littérature du Moyen Âge allemand a découvert

---

<sup>14</sup> Bernard Gicquel, « Le *Jehan et Blonde* de Philippe de Rémi peut-il être la source du *Willehalm von Orlens* ? », *Romania*, 102, 1981, p. 306-23.

<sup>15</sup> Voir, outre l'article cité de *Romania*, Bernard Gicquel, « Rudolf von Ems, adaptateur de Philippe de Rémi », *Actes du Colloque international Philippe de Beaumanoir et les Coutumes de Beauvaisis (1283-1983)*, Philippe Bonnet-Laborderie (éd.), Beauvais, GEMOB., 1983, p. 117-128.

dans *Willehalm von Orlens* une référence précise à *La Manekine* concernant le tournoi à Gournay et Ressons, qui figure aussi dans le texte d'ancien haut allemand<sup>16</sup>.

Outre ces considérations chronologiques, narratives et onomastiques, l'examen philologique et stylistique de l'œuvre romanesque en question peut également mettre en doute l'identité de l'auteur de *La Manekine* et surtout de *Jehan et Blonde*, « qui témoigne d'une particulière maîtrise littéraire et d'une certaine maturité politique et sociale »<sup>17</sup>, et de Philippe de Beaumanoir, qui aurait été très jeune au moment où il aurait composé ces romans relativement volumineux et ayant une structure narrative soigneusement élaborée. Les allusions géographiques précises dans les deux romans à certaines communes et villes anglo-saxonnes, flamandes et de France du Nord permettent aussi de supposer que leur auteur, Philippe de Rémi, avait dû faire un ou plusieurs voyages en Angleterre et en Écosse<sup>18</sup> avant de se mettre à composer ses œuvres romanesques.

Tout bien considéré, il est légitime de partager la conclusion de Jean Dufournet : « *Il est donc raisonnable d'attribuer l'œuvre romanesque*

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 127. Bernard Gicquel considérait d'ailleurs que pour faire figurer l'épisode du tournoi dans *La Manekine*, l'auteur pouvait s'inspirer d'un épisode analogue de la *Vie de Guillaume le Maréchal*, composée au début du XIII<sup>e</sup> siècle mais qui est « rapidement tombée dans l'oubli ». Cependant, Barbara Sargent-Baur, tout en considérant que les romans et la plupart des poésies lyriques doivent être attribués à Philippe de Rémi le père, conteste, en raison de « problèmes géographiques », que Philippe de Rémi ait pu s'inspirer de *l'Histoire de Guillaume le Maréchal*, et elle propose de rechercher les sources de l'épisode du tournoi dans les romans de Chrétien de Troyes et *Le Bel Inconnu* de Renaut de Beaujeu. Voir Barbara Sargent-Baur, « Dating the Romances of Philippe de Remi : Between an Improbable Source and a Dubious Adaptation », *Romance Philology*, vol. 50, N° 3, 1997, p. 257-275 et *idem*, « Encore sur la datation de *Jehan et Blonde* de Philippe de Rémi », *Romania*, 118, 2000, p. 236-248.

<sup>17</sup> Jean Dufournet, « Introduction à la lecture de *Jehan et Blonde* de Philippe de Remy », dans *idem* (éd.), *Un roman à découvrir : Jehan et Blonde de Philippe de Remy (XIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, H. Champion, 1991, p. 8. Cf. aussi Philippe de Rémi, *Jehan et Blonde. Roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, Sylvie Lécuyer (éd.), Paris, H. Champion, 1984, p. 16.

<sup>18</sup> Cf. *ibid.*, p. 11-12.

*et poétique au père Philippe de Remy, bailli, romancier et poète, que nous connaissons par d'autres documents, et les Coutumes de Beauvaisis au fils, le juriste Philippe de Beaumanoir* »<sup>19</sup>. L'auteur de *La Manekine* et de *Jehan et Blonde*, dont les textes contenus dans le manuscrit mentionné ci-dessus peuvent être datés d'entre 1230 et 1240<sup>20</sup>, serait donc Philippe de Rémi le père, et *La Manekine* serait sa première œuvre romanesque comme il ne manque pas de le mentionner dans le prologue du roman.

## **Philippe de Rémi, bailli en Gâtinais et seigneur de Beaumanoir**<sup>21</sup>

Philippe de Rémi a succédé, en 1239, à son père Pierre de Rémi, prévôt de Compiègne, en tant que possesseur du fief de la Terre-Bernard, au nord de Remy. Auparavant, en 1237, il fut nommé pour le comte Robert d'Artois, frère le plus jeune de saint Louis, bailli en Gâtinais.

Après la mort de Robert d'Artois, survenue en 1250 pendant la croisade menée par saint Louis en Égypte, Philippe resta au service de la veuve de Robert, la comtesse Mahaut.

D'après une charte de 1249, Philippe de Rémi et sa femme cédèrent des terres et des droits situés en Gâtinais à l'abbaye de Saint-Denis contre des biens en Beauvaisis pour accroître leur domaine de la Terre-Bernard et y faire construire une demeure seigneuriale, désignée du nom de Beaumanoir. Un acte de 1255 mentionne pour la première fois Philippe « *sire de Biaumanoir* ».

Philippe de Rémi, entretemps adoubé chevalier et devenu seigneur de Beaumanoir, avait d'un premier mariage trois enfants, deux fils, Girard et Philippe, et une fille, Peronelle. Il dut décéder vers 1263

---

<sup>19</sup> « Introduction à la lecture de *Jehan et Blonde* de Philippe de Remy », *op. cit.*, p. 10.

<sup>20</sup> *Ibid.* Sur les problèmes de datation des deux romans voir aussi Sylvie Lécuyer, éd. cit., p. 15-16 ; Barbara Sargent-Baur, art. cit., p. 257-275.

<sup>21</sup> Nous résumons les principaux faits et événements de la vie de Philippe de Rémi d'après Robert-Henri Bautier, « Philippe de Beaumanoir : rapport général du Colloque », dans *Actes du Colloque...* p. 5-17 et Jean Dufournet, « Introduction à la lecture de *Jehan et Blonde* de Philippe de Remy », *op. cit.*, p. 10-14.

« peu avant que son fils aîné Girard eût repris, en février 1266, de l'abbaye de Saint-Denis tout le fief qu'il tenait d'elle comme seigneur de Beaumanoir »<sup>22</sup>.

Son fils cadet, Philippe de Beaumanoir (1253-1296), auteur des *Coutumes de Beauvaisis*, fut successivement bailli de Clermont, sénéchal de Poitou et de Saintonge, bailli de Vermandois, de Touraine et de Senlis. « Ainsi ce fils continua-t-il l'ascension sociale du père : il passa de l'administration du bailliage de Clermont à celle de sénéchaussées et bailliages royaux ; il devint lui aussi chevalier et épousa en secondes noces une fille d'une branche cadette de la maison de Boves »<sup>23</sup> [...].

Dans les *Coutumes de Beauvaisis*, Philippe de Beaumanoir énumère les vertus principales, qui sont toutes des qualités morales, que doit posséder un bailli justicier à la fois administrateur et juge : loyauté, piété, douceur et sagesse. « La loi morale importe plus que les lois humaines : même l'obéissance due à son seigneur ne peut excuser les manquements d'un bailli, et en cas d'ordre injuste, mieux vaut renoncer à son service [...]. La justice n'exclut pas la miséricorde et la courtoisie [...] »<sup>24</sup>

## Œuvres contemporaines et postérieures, apparentées à *La Manekine*

Malgré le nombre et la variété des études consacrées au sujet lors des dernières décennies, le rassemblement de toutes les versions écrites et orales du conte de la fille sans mains<sup>25</sup> semblait être toujours une

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>25</sup> Sur les sources, les représentations et les variantes du motif de l'inceste et celui de la fille à la main coupée, voir la monographie exhaustive de Karin Ueltschi, *La main coupée : métonymie et mémoire mythique*, Paris, H. Champion, 2010 et *idem* « Punir et réparer. Main coupée, corps mehaigné et réinvestiture royale », dans *Corps outragés, corps ravagés de l'Antiquité au Moyen Âge*, Lydie Bodiou et al. (dir.), Belgique, Turnhout, Brepols, 2011, p. 89-102. Dans son *Introduction* aux

entreprise téméraire, sinon impossible à achever. De fait, Hermann Suchier dénombre dix-neuf versions différentes du « conte » en six langues (latin, français, allemand, italien, catalan, anglais), alors qu'un siècle plus tard, Claude Roussel en arrive à énumérer vingt-quatre « œuvres apparentées » qui appartiennent aux genres littéraires les plus variés et s'échelonnent du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>. À celles-ci s'ajoutent les contes populaires – il s'agit de nombreuses représentations sous forme de diverses variantes – par lesquelles, si nous acceptons de les introduire dans le corpus des textes présentant le noyau commun du motif de la fille à la main coupée, cet ensemble de textes élargi finirait à comprendre plusieurs centaines de versions connues en Europe et sur les autres continents.

La version considérée traditionnellement comme la plus ancienne est celle intitulée *Vita Offæ primi*, première partie des *Vitæ duorum Offarum*, attribuées à Matthieu Paris, moine bénédictin anglais du XIII<sup>e</sup> siècle. Comme ces deux textes sont cités dans les *Chronica majora*, rédigés par Jean de la Celle, abbé de Saint-Albans de 1195 à 1214, H. Suchier était d'avis que la *Vita Offæ Primi* avait été rédigée à la fin du XII<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. D'autres érudits ont penché à situer

---

œuvres de Philippe de Rémi, H. Suchier propose aussi une analyse approfondie du motif en allant de ses représentations dans les contes populaires jusqu'aux versions dans les récits médiévaux qui lui étaient accessibles. Cf. H. Suchier, éd. cit., et *idem*, « La fille sans mains », *Romania* 30, 1907, p. 519-538 où il vise à compléter la liste établie auparavant.

<sup>26</sup> Claude Roussel, *Conter de geste au XIV<sup>e</sup> siècle. Inspiration folklorique et écriture épique dans la Belle Hélène de Constantiople*, Genève, Droz, 1998, chap. II., en part. p. 73-140, et Maria Colombo-Timelli, « La rhétorique épistolaire dans deux mises en prose de Jehan Wauquelin : *La Manequine* et *La Belle Hélène de Constantinople* », dans *Jehan Wauquelin. De Mons à la cour de Bourgogne* (Burgundica XI.), Marie-Claude de Crécy (dir.), Turnhout, Brepols, 2006, p. 69-89. Sur les versions du conte populaire dans la tradition littéraire, cf. aussi Marie-Madeleine Castellani, *Du conte populaire à l'exemplum. La Manequine de Philippe de Beaumanoir*. Thèse de doctorat de troisième cycle soutenue devant l'Université Paris III, Lille, Centre d'Études médiévales et dialectales, 1982, p. 33-56.

<sup>27</sup> Hermann Suchier, éd. cit., p. XXVI.



la *Vie d'Offa I<sup>er</sup>* vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle et à la tenir pour l'œuvre de Matthieu Paris<sup>28</sup>.

L'endettement de Geoffrey Chaucer à la *Vita Offae primi* a été reconnu parmi les premiers dans les *Originals and Analogues of some of Chaucer's Canterbury Tales* Part I (Londres, Chaucer Society, 1872). Depuis cet ouvrage, plusieurs autres érudits ont renforcé ce lien intertextuel. *The Tale of the Man of Lawe* (*The Man of Law's Tale*), l'un des *Contes de Canterbury* (vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle) reprend le fil conducteur de son original et plusieurs motifs développés dans la *Vita Offæ Primi*.

*The Tale of the Man of Lawe* raconte l'histoire de Custance (Constance), princesse chrétienne, fille de l'empereur de Rome, renommée non seulement pour sa beauté mais aussi pour sa bonté (« sin the world bigan, / To rekne as wel hir goodnesse as beautee, / Nas never swich another as is she ; »<sup>29</sup>). Un élément exotique apparaît dans le conte lorsque le sultan de Syrie tombe éperdument amoureux de la princesse, et il désire se marier avec elle. Convaincue de sa foi chrétienne, Custance s'oppose à ce mariage mais l'amour du sultan est si fort qu'il décide de se convertir pour obtenir l'amour de la belle jeune fille. La mère du sultan, femme de mauvaise intention, fait semblant de se réjouir du mariage de son fils alors qu'en secret elle veut empêcher les noces. Pendant les fêtes de mariage, tous les invités et nouveaux-convertis, sauf Custance, sont massacrés sur l'ordre de la reine-mère. Custance, à son tour, est mise sur un embarquement et renvoyée vers son pays natal, Rome. Après mille tourments et souffrances, elle aborde à Northumberland où elle est sauvée par le connétable bienveillant qui l'héberge chez sa femme, Hermengild.

<sup>28</sup> Cf. R. Vaughan, *Matthew Paris*, Cambridge University Press, 1958, p. 42-48 et p. 189 ; Claude Roussel, «Chanson de geste et roman : remarques sur deux adaptations littéraires du conte de "La fille aux mains coupées"», dans *Essor et fortune de la Chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin*, t. II, Modène, Mucchi Editore, 1984, p. 566.

<sup>29</sup> « Depuis le début du monde, aucune autre (femme) n'a été si reconnue pour sa bonté et sa beauté qu'elle » Geoffrey Chaucer, *The Canterbury Tales*, Rev. Walter W. Skeat (éd.), New York, The Modern Library, 1929, p. 118.

Dans le pays étranger tout le monde admire les qualités de Custance, un chevalier cependant éprouve du désir ignoble pour elle qui est vertueuse et l'éconduit. Celui-ci, poussé par colère, coupe la gorge à Hermengild et cache le poignard à côté de Custance pour lui faire subir une punition horrible. Par un miracle divin, le vrai coupable est révélé en présence du roi Alla qui décide également de se convertir et d'épouser la jeune femme. Toute la cour s'en réjouit et Custance devient bientôt enceinte. Quand elle s'accouche d'un beau fils, le roi et une lettre lui annonce la bonne se trouve en Écosse, nouvelle. Par un changement de lettres, la mère du roi, opposée au mariage d'Alla et de Custance, fait croire à la cour que le nouveau-né est en fait un monstre et que le roi désire la mort de sa femme. Custance est de nouveau livrée aux flots, cette fois avec son fils. Après être retourné à Northumberland, le roi Alla est si pris de colère qu'il ordonne immédiatement l'exécution de sa mère. Entre-temps, les flots enrégés emportent Custance et son fils jusqu'à Rome où ils sont sauvés par le sénateur de la ville. Après quelques années, Alla décide d'aller faire pénitence à Rome où il se réunit avec sa famille, y compris son beau-père, l'empereur de Rome qui a été longtemps tourmenté par la perte de sa fille.

*The Tale of the Man of Lawe* est à la fois un conte du type Constance (histoire d'une reine faussement accusée), identifié en tant que tel pour la première fois par Margaret Schlauch<sup>30</sup>, et à la fois une parabole chrétienne, aucun genre n'étant loin du roman de *La Manekine* de Philippe de Rémi.

Une autre version en latin, « La fille du comte de Poitou », intégrée à la *Scala Cæli*<sup>31</sup>, composée probablement entre 1232 et 1330, présente un schéma d'ensemble très proche de celui de *La Manekine*. La seule différence considérable au niveau des motifs constants réside en la rationalisation des déplacements dans l'espace, simplifiés considérablement par le narrateur. À ces deux récits latins s'ajoute un troisième,

---

<sup>30</sup> Cf. Margaret Schlauch, *Chaucer's Constance and Accused Queens*, New York, Gordian Press, 1969.

<sup>31</sup> *Scala Coeli*, M.-A. Polo de Beaulieu (éd.), Paris, édition du CNRS, 1991.

au XIV<sup>e</sup> siècle, l'*Ystoria regis Franchorum et filie in qua adulterium comitere voluit*<sup>32</sup> qui montre des similitudes frappantes avec *La Manekine* même au niveau des déplacements et à celui des lieux du déroulement de l'histoire (la France, Rome, l'Angleterre).

Contrairement à la *Vita Offæ primi*, le roman allemand anonyme de *Mai und Beaflo*<sup>33</sup>, daté des années 1257-59, montre un recentrage autour du personnage de l'héroïne et présente des similitudes très marquées avec *La Manekine* tant au niveau des motifs constants qu'à celui des motifs variables. Alors que la jeune fille persécutée ne procède pas finalement à l'automutilation, Beaflo coupe ses cheveux avant de s'enfuir ; l'épisode romain par lequel se termine le récit accuse les mêmes valeurs fonctionnelles que dans le roman de Philippe de Rémi.

Un autre récit allemand, intitulé *Der Künig ze Riuzen* (« La fille du roi de Russie »)<sup>34</sup>, qui date à peu près de la même époque, présente de fortes ressemblances avec *Mai und Beaflo* et avec *La Manekine* concernant l'action et la distribution des rôles des personnages.

On a aussi connaissance d'un récit composé vers 1280, inclus dans la *Weltchronik* de Johans der Jansen Enikel, qui fut probablement la source directe de *La fille du roi de Russie*. Au corpus des récits allemands se rattache un poème intitulé *Die Königstochter von Frankreich* de Hans von Bühel<sup>35</sup>, composé au début du XV<sup>e</sup> siècle. Outre le motif traditionnel de la jeune fille persécutée des autres poèmes, il se propose d'expliquer les origines de la guerre de cent ans, et a de la sorte un caractère historisant.

Deux poèmes anglais se construisent aussi sur le même schéma narratif. Le premier, *L'Histoire de Constance*, est contenu dans la *Chronique anglo-normande* de Nicolas Trivet, écrite entre 1334 et

<sup>32</sup> Éd. H. Suchier, *Romania* 39, 1910, p. 61-76.

<sup>33</sup> *Mai und Beaflo*, A. Classen (éd. et trad. ), Frankfurt am Main, P. Lang, 2006.

<sup>34</sup> Éd. dans *Mai und Beaflo*, Leipzig, 1848 (« Dichtungen des deutschen Mittelalters » 7), p. IX-XV.

<sup>35</sup> *Des Büheler Königstochter von Frankreich*, éd. J.F.L.T. Merzdorf, Oldenburg, 1867.

1347, et mérite d'être évoqué en raison de ses ressemblances avec *La Manekine* dans l'épisode de la navigation et dans celui des retrouvailles des protagonistes à Rome. Elle a servi de sujet aussi pour le récit *The Man of Law's Tale* des *Contes de Canterbury* de Chaucer. L'autre récit anglais, intitulé *Émaré*<sup>36</sup>, semble être composé dans les dernières années du XIV<sup>e</sup> siècle. Rationalisé au niveau des déplacements, il aborde l'histoire de la fille du roi Arthur mais il ressemble, à grands traits, à *La Manekine* dont il reprend aussi la chronologie interne. Un autre point commun d'*Émaré* avec le roman de Philippe de Rémi réside en le changement du nom de l'héroïne dans l'épisode de la persécution : au lieu du nom d'*Émaré*, elle prend le surnom *Esgraye* ('égarée') qui, rappelant le changement du nom de Joïe, vise à exprimer le malheur et les tourments que l'héroïne doit affronter.

L'histoire de la jeune fille persécutée est connue aussi par la littérature italienne du Moyen Âge. Parmi les trois poèmes à rappeler les séquences narratives de *La Manekine* le premier est l'*Historia de la Regina Oliva*<sup>37</sup> dont les origines restent contestées. Comme il présente une surcharge exceptionnelle des motifs relatifs à la persécution injuste de l'héroïne (mutilation, deux abandons en mer, un abandon en forêt, deux fausses accusations, calomnie de la belle-mère), de nombreuses influences, en particulier celles des récits anglais, peuvent être supposées. L'autre version italienne de l'histoire de « la fille à la main coupée » est le récit intitulé *Penta Manomozza* qui se voit surcompliqué au niveau des personnages. La distribution de leurs rôles n'est pas aussi claire que celle dans *La Manekine*, et la distinction entre personnages adjuvants et opposants n'est pas toujours évidente. Cependant, la mutilation qui intervient brusquement tout au début de cette version n'est corrigée que dans la partie finale, ce qui fait nettement allusion à *La Manekine*. La troisième version italienne, intitulée *Novella della figlia del re di Dacia*<sup>38</sup> (dont la datation des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles reste incertaine), est particulière au

<sup>36</sup> Éd. M. Mills, *Six Middle English Romances*, Londres, Dent, 1973.

<sup>37</sup> Cf. Hermann Suchier, *Œuvres poétiques*, éd. cit., p. XLVI.

<sup>38</sup> Éd. A. Wesselofsky, Pise, 1886.

sujet de l'épisode incestueux qui ne comporte aucune mention de mariage avec le père, mais on y reconnaît la trame traditionnelle des récits du même genre. Il convient de mentionner aussi la pièce de théâtre *Comoedia sine nome*, composée par un auteur italien en prose latine du XIV<sup>e</sup> siècle, qui reprend, avec certaines modifications, les mêmes motifs, sauf que la mutilation de l'héroïne est absente de la pièce.

Il existe deux récits catalans, datant respectivement de la fin du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècles, dont la première, intitulée *Historia del rey de Hungria*<sup>39</sup>, rappelle nettement, dans sa séquence initiale, celle de *La Manekine*. L'une des particularités de ce récit est liée au motif de l'automutilation de l'héroïne qui se coupe les deux mains. Dans le second, *La Istoria de la filya del emperador Costanti*<sup>40</sup>, le père incestueux est l'empereur de Rome.

Trois poèmes en ancien français montrent des ressemblances marquées avec le roman de Philippe de Rémi qui pouvait en constituer, sinon la source directe, mais sans doute une source d'inspiration. D'une part, on possède la nouvelle *De Alixandre, roy de Hongrie, qui voulut espouser sa fille*, dont les similitudes avec *La Manekine* sont apparentes.

D'autre part, la chanson de geste *La Belle Hélène de Constantinople*<sup>41</sup> développe et amplifie également les motifs constants et variables essentiels du « conte de la fille à la main coupée ». Considéré par H. Suchier<sup>42</sup> comme antérieur à *La Manekine*, suivant des analyses récentes de son langage et de son contenu, le poème semble être postérieur de quelques décennies au roman de Philippe de Rémi et dater de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>43</sup>. Les filiations et les parallélismes de la trame commune ainsi que l'organisation du récit, les techniques narratives et le rôle de la religion dans *La Manekine* et *La Belle*

<sup>39</sup> *Noveletes exemplars*, A cura de R. Aramon i Serra, Barcelone, 1934, p. 29-60.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 61-69

<sup>41</sup> *La Belle Hélène de Constantinople*, Claude Roussel (éd.), Genève, Droz, 1995.

<sup>42</sup> Hermann Suchier, éd. cit., p. XXVII.

<sup>43</sup> Voir Claude Roussel, art. cit., *op. cit.*, p. 566.

*Hélène* ont été démontrés et minutieusement analysés par Claude Roussel dans son étude comparative remarquable<sup>44</sup>.

Dans le *Roman du comte d'Anjou* de Jean Maillart<sup>45</sup>, écrit en 1316, l'histoire de la jeune femme injustement accusée et persécutée constitue également le motif principal des anciens contes populaires dont l'héroïne est en proie à l'amour incestueux de son père. « Par ailleurs, y réside une intention morale, l'auteur montrant les effets de l'espérance en Dieu et les vicissitudes de la fortune »<sup>46</sup>.

### Postérité de *La Manekine*

*La Manekine* est la source directe de deux adaptations françaises du Moyen Âge tardif. La première en est une transposition théâtrale dans la série composée au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, intitulée *Miracles de Nostre Dame par personnages*<sup>47</sup>, qui reprend sous forme dramatique des textes narratifs antérieurs, empruntés à l'histoire, à l'hagiographie et au folklore. Parmi les thèmes folkloriques mis à contribution, celui de la femme injustement persécutée figure dans sept miracles sur quarante. La dix-neuvième pièce aborde le même sujet que *La Manekine*, comme l'indique l'incipit : « *Cy commence un miracle de Nostre Dame, comment la fille du roy de Hongrie se copa la main pour que son pere la vouloit esposer, et un esturgeon la garda set ans en sa mulete.* » L'intrigue de la pièce suit exactement celle de *La Manekine* même en ce qui concerne les motifs variables et le changement du nom de l'héroïne (elle y porte en fait trois noms différents : *Bethequine* – v. 763, 793 et 1501, *Jouye* – v. 559 et *Manequine* – v. 1519).

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 565-582.

<sup>45</sup> Jean Maillart, *Le roman du comte d'Anjou*, Françoise Mora-Lebrun (éd.), Paris, Gallimard, 1998.

<sup>46</sup> *Dictionnaire des Lettres Françaises. Le Moyen Âge*, Geneviève Hasenohr et Michel Zink (éd.), Paris, Fayard, 1992, p. 809.

<sup>47</sup> *Miracles de Nostre Dame par personnages*, G. Paris et U. Robert (éd.), Paris, S.A.T.F., 1880.

La seconde adaptation du roman en vers est la mise en prose de Jean Wauquelin datant du début du XV<sup>e</sup> siècle : paru sous le même titre de *Manekine*, elle contient des références directes à l'œuvre de Philippe de Rémi, mais elle « modifie le récit pour en faire un texte historique : il identifie les personnages anonymes du conte à des individus précis, appartenant aux familles régnant au XI<sup>e</sup> siècle en Hongrie, en France, en Écosse... »<sup>48</sup>. Conservée par un seul manuscrit, la mise en prose de Wauquelin suit *La Manekine* en vers dans l'édition de H. Suchier<sup>49</sup>.

La critique littéraire perçoit Wauquelin comme « traducteur » de la *Manekine*, qui voulait atteindre un double objectif : dans un premier temps, tout en s'inscrivant dans la lignée des mises en prose de son époque, il voulait fournir une crédibilité à son récit par omission, entre autres, de la métrique qu'il devait tenir pour génératrice d'ornements superflus et contraires, par conséquent, à la vérité. Dans un second temps, comme les changements qu'il effectue au niveau de l'histoire ne sont pas neutres et les modifications apportées au texte lui permettent de placer son protecteur dans une descendance hongroise et de rehausser le prestige de la couche seigneuriale, nous pouvons supposer en sa personne un « serviteur fidèle de Philippe le Bon et des nobles de ses états »<sup>50</sup>.

---

<sup>48</sup> Philippe de Rémi, *La Manekine*, éd. cit., p. 28.

<sup>49</sup> Hermann Suchier, éd. cit., p. 265-366.

<sup>50</sup> C. J. Harvey, « Jehan Wauquelin, „traducteur” de La Manekine », *Le Moyen Français* 39-41, 1997, p. 345-356. Sur la mise en prose de Wauquelin, voir aussi l'étude fondamentale de Y. Foehr-Janssens, « *La Manekine* en prose de Jean Wauquelin, ou la littérature au risque du remaniement », *Cahiers de Recherches médiévales (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, N° 5, 1998, p.107-123, ainsi que celle de Maria Colombo-Timelli, « Pour une nouvelle édition de *La Manequine* en prose de Jean Wauquelin : quelques réflexions préliminaires », *Le Moyen Français* N° 57, 2005, p. 41-55, celle de R. Brown-Grant, « Ré-écritures de récits d'inceste : Jehan Wauquelin et la légende de „la fille aux mains coupées” », dans *Jehan Wauquelin de Mons à la cour de Bourgogne (...)*, op. cit., p. 111-122, et celle de Claude Roussel, « Wauquelin et le conte de la fille aux mains coupées », *Bien dire et bien apprendre*, 14, Villeneuve d'Ascq, 1996, p. 219-236.

## La structure narrative de *La Manekine*

Philippe de Rémi semble utiliser, dans la composition de son roman, une structure narrative typique des récits et romans courtois aussi bien que des contes folkloriques. Pareille à l'intrigue des romans courtois et d'aventures de l'époque ainsi qu'à celle de la plupart des contes, l'action de *La Manekine* se déclenche par un conflit inattendu dont le dénouement à la fin du roman permet à l'auteur de mettre en valeur « certains effets de symétrie interne ». Il est cependant à remarquer que tout en suivant la trame narrative des œuvres romanesques médiévales de ses prédécesseurs, Philippe de Rémi a su renouveler et affiner le motif récurrent du conflit initial des récits courtois. Alors que dans ceux-ci le conflit est le plus souvent provoqué par l'irruption d'un événement ou d'un personnage externe, dans *La Manekine* c'est un conflit psychique interne, la ferme résistance affective et morale de Joïe à l'intention incestueuse de son père, qui met en mouvement les événements aventureux, pleins d'incertitudes, de doutes et de souffrances, menaçant effectivement la vie de la jeune princesse.

Le conflit initial comprenant l'épisode de l'intention incestueuse et le dénouement final comportant la pénitence et le pardon du roi de Hongrie constituent en effet un cadre narratif symétrique qui renferme le récit central proprement dit, narrant l'arrivée de l'héroïne en Écosse et sa fuite réitérée ainsi que les péripéties et tourments qu'elle devra subir pendant ses périples. Cette structure double du roman, le fait que le récit central est enchâssé dans un récit-cadre, est confirmée aussi par la duplication du nom de la jeune fille. Au début de l'œuvre romanesque elle porte le nom de *Joïe* qu'elle a reçu en baptême puisque sa naissance a rempli de joie et de bonheur ses parents, nom transparent qu'elle récupérera au terme de ses mésaventures quand elle aura retrouvé son père pénitent, tandis qu'à partir de son arrivée en Écosse jusqu'au moment où elle rencontre par la volonté de la providence son mari à Rome, elle est surnommée par le roi



d'Écosse *la Manekine*<sup>51</sup>, “*la manchote*”, puisque la jeune fille refuse de révéler son identité et la cause de son infirmité.

[...] tout se passe [...] comme si Beaumanoir avait eu une perception très juste de la structure du conte et s'était employé à faire correspondre, à une série de dégradations initiales, une série symétrique de restaurations finales : l'héroïne *perd* sa main, son père, son mari ; l'héroïne *trouve* son mari, son père, sa main<sup>52</sup>.

Cette double structure symétrique peut concerner aussi l'état initial et final des deux royaumes, celui de Hongrie et celui d'Écosse, dont le bonheur en apparence harmonieux du début sera rompu par la fuite forcée de l'héroïne mais restauré à la fin du récit-cadre, après les retrouvailles heureuses des protagonistes et la réconciliation du père et de sa fille.

Certains motifs récurrents, comme la navigation miraculeuse de l'héroïne, le double échange de lettres ou l'intervention parallèle des deux sénéchaux bienveillants pour sauver leur maîtresse vouée à la mort, peuvent évoquer dans *La Manekine* la structure narrative abondante en épisodes et séquences réitérés des contes folkloriques<sup>53</sup> dont Philippe de Rémi avait pu largement s'inspirer.

### ***La Manekine*, un « roman chrétien édifiant »**

Il est notoire que la plupart des poèmes et œuvres romanesques du Moyen Âge sont imprégnées des marques latentes ou apparentes de l'esprit chrétien qui se concentrent d'ordinaire dans la leçon morale et/ou didactique que l'auteur (le narrateur) offre à ses lecteurs ou auditeurs dans le dénouement de l'histoire narrée. (Il peut arriver que cette « leçon » est déjà anticipée dans les vers du prologue, et dans ce cas, le public est touché par une double intention didactique de l'auteur.)

<sup>51</sup> Sur les valeurs symboliques apparentes de ce surnom, voir ci-après.

<sup>52</sup> Claude Roussel, art.cit., *op. cit.*, p. 568.

<sup>53</sup> Cf. Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, éd. cit., p. 271-272.

Il en est de même pour le roman de Philippe de Rémi, à la fin duquel on lit cette leçon explicite :

Par ce romans poés savoir,  
 Vous ki le sens devés avoir,  
 Qu'en cascune necessité,  
 C'on a en sa carnalité  
 Ne se doit on pas desperer,  
 Mais tousjours en bien esperer.  
 Que de chou qui griefment nous point  
 Nous remetra Dix en bon point. (v. 8529-36)

Comme l'a remarqué avec justesse Claude Roussel :

Cette longue et dramatique histoire d'une jeune fille injustement persécutée amenait pour ainsi dire spontanément à la célébration de cette vertu théologique qu'est l'espérance. Jamais en effet, ni Joïe, ni Hélène, ne désespèrent de la providence, et leurs tourments sont conçus comme autant d'épreuves ouvrant le chemin du salut<sup>54</sup>.

En effet, les souffrances et dangers mortels auxquels sont exposés le corps et l'être périssables de la jeune femme infortunée pendant les deux navigations et aux moments de la menace du bûcher sont surmontés par sa ferme croyance en Dieu et en la Vierge Marie. Ses longues prières « du plus grand péril » (v. 1084-1160), prononcées lors de ses expositions à la mer, aussi bien que celles du roi d'Écosse lors de la quête de son épouse perdue, sont écoutées par la Vierge qui accepte de les sauver et de les aider à pouvoir se retrouver dans la ville « sacrée » de Rome. C'est également au siège de la chrétienté que le roi de Hongrie pénitent expie son péché qu'il a commis à l'égard de sa fille, et qu'il sera absous par le pape lui-même.

Il n'est pas sans intérêt non plus de suivre le « voyage » de la main coupée de Joïe dans le ventre de l'esturgeon prenant les fleuves et la mer, et conservant durant *sept ans* la main saine et fraîche jusqu'à ce qu'elle soit ressoudée au bras de la jeune reine également par

<sup>54</sup> Art. cit., *op. cit.*, p. 573.

le pape. Le trait à la fois exotique et fantastique impliqué par la perte et la conservation curieuse de la main prendra, à la fin du roman, un aspect hautement religieux par la voix divine adressée au pape et dans la merveille de la récupération, due à l'intervention céleste pour récompenser les souffrances et la persévérance de la Manekine.

Le choix délibéré du *poisson* en tant qu'animal susceptible de conserver la main coupée de la jeune princesse ne saurait être dû au hasard d'autant moins que l'esturgeon miraculeux réapparaît juste à Pâques et qu'il est retrouvé et pris par deux *clercs*. Par le sens symbolique et la connotation religieuse de ces faits significatifs le contingent du merveilleux revêt l'aspect d'un miracle dans l'acte sacré de la restitution de la main coupée au bras de Joïe-Manekine, ce qui lui permet non seulement une réintégration corporelle mais aussi une réintégration complète dans ses droits de reine d'Écosse et des deux pays « exotiques », la Hongrie et l'Arménie.

Compte tenu de toutes ces allusions et connotations religieuses implicites et explicites du roman, il est légitime de le considérer aussi comme un « roman chrétien édifiant » et de lui attribuer les caractéristiques d'un *exemplum*<sup>55</sup>.

## Les excès de l'amour humain

Cependant, tout en puisant dans les éléments narratifs folkloriques et mettant à profit bien de motifs, de séquences ou d'allusions religieux, le romancier « a donné à ce conte une coloration courtoise »<sup>56</sup>. Paul Zumthor a attiré l'attention<sup>57</sup> sur le penchant apparent de Philippe de Rémi pour les descriptions détaillées des tournois et des fêtes fastueuses, à la fois « contraintes sociales » et passe-temps favoris de la chevalerie et des cours seigneuriales. Il ne saurait être fortuit que le roi d'Écosse se voit obligé de quitter sa jeune épouse

<sup>55</sup> Cf. Marie-Madeleine Castellani, *Du conte populaire à l'exemplum*. La Manekine de Philippe de Beaumanoir, Centre d'Études Médiévales et Dialectales de Lille 3, Lille, sd [1988].

<sup>56</sup> Claude Roussel, art. cit., *op. cit.*, p. 569.

<sup>57</sup> *Essai de pétique médiévale*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 353.

enceinte et de partir aux tournois, organisés sur le continent, pour se distinguer et rehausser sa “valeur”.

L’auteur décrit fidèlement au code courtois la naissance de l’amour coupable du père de Joïe (« Sens et amour le font doloir / Qui dedens son cuer se combattent », v. 478-9) ainsi que les « tourments délicieux et les plaisirs amers » de l’amour partagé du jeune roi d’Écosse et de la Manekine (v. 1390-1796).

*La Manekine* reste aussi à bien des égards un roman d’amour, ou, plus exactement, un roman qui présente plusieurs formes d’amour, depuis les plus excessives jusqu’à sa véritable et suprême définition. [...] Cette réflexion s’ancre ici dans des exemples-limites, en offrant dans les deux premières parties du récit des figures de l’excès dans l’amour, voire de perversion de ce qui devrait être un amour naturel, tant celui du père de Joïe, que celui de la mère du roi d’Écosse, relations construites en parallèle : l’amour incestueux, signe de *folie* chez le père de Joïe, a pour écho la volonté de la vieille reine d’Écosse de régenter les amours de son fils

– constate Marie-Madeleine Castellani<sup>58</sup>. Cependant, à « la passion brutale du roi de Hongrie », qui au début semble étouffer les sentiments amoureux malsains qu’il éprouve pour sa fille et balance entre le bon sens et son aveuglement pour finir de céder à la force de sa passion, s’opposent nettement les sentiments amoureux du roi d’Écosse en constituant un contrepoint de nature courtoise de l’amour aveuglé. Le jeune roi, tout comme la Manekine qui connaît l’amour vrai pour la première fois aux côtés de celui-ci, s’interroge pendant une nuit sans sommeil sur la vraie nature de ses sentiments tout nouveaux et, dans un premier temps, il n’ose pas les révéler à la jeune fille arrivée d’un pays inconnu. Les interrogations et hésitations amoureuses des jeunes gens rappellent sans doute celles d’Alexandre et de Soredamor dont Chrétien de Troyes donne une image authentique et saisissante dans *Cligès*, ce qui permet de supposer, avec d’autres « motifs descriptifs et narratifs carac-

<sup>58</sup> Philippe de Rémi, *La Manekine*, éd. cit., p. 64.

téristiques de ce type de roman », tels que le portrait de l'héroïne ou la description des fêtes courtoises et des noces à la Pentecôte, l'effet qu'il a dû exercer sur l'auteur de *La Manekine*<sup>59</sup>. L'amour de plus en plus fort du roi d'Écosse pour la jeune fille étrange mais d'apparence noble et de nature douce l'amène à ne pas considérer ses défauts (absence de sa main gauche et de son origine), et il se décide à l'épouser malgré la protestation véhémement de sa mère voyant en elle une ennemie qui veut lui prendre son fils.

Toutefois, le bonheur de l'amour conjugal de la Manekine et du roi d'Écosse sera brisé dès que celui-ci se voit obligé, à l'instar d'Yvain dans le *Chevalier au lion* de Chrétien, de partir aux tournois pour « la recherche du *pris* et du *los* chevaleresques »<sup>60</sup>. Son départ met de nouveau en danger sa jeune épouse enceinte, exposée à la haine et à la machination sournoise de la reine-mère jalouse qui faillit provoquer sa mort au bûcher. Le départ de l'époux à la recherche de la gloire chevaleresque et la solitude et la mise en danger de la Manekine peuvent évoquer, là aussi, le conflit inévitable de l'amour et de la chevalerie, dont Chrétien de Troyes a présenté dans ses romans les meilleurs développements. Tous deux devront subir de dures épreuves – le roi pour avoir quitté sa femme dans l'espoir de rehausser sa « valeur » et pour l'avoir perdue par la suite, et la Manekine à cause de sa confiance vaine en son amour pour le roi d'Écosse :

Çou est la riens dont plus me poise  
 Car j'en sui en grief briketoise.  
 Mout est vaine l'amour du monde,  
 Nus biens n'est se Dix ne l'abonde. (v. 4721-24)

Seule sa foi inébranlable en l'Espérance peut faire sortir la jeune femme, exposée de nouveau à la mer, de son état désespéré et lui rendre finalement son époux et son amour éprouvé.

<sup>59</sup> Voir à ce sujet Barbara Sargent-Baur, « Échos de Chrétien de Troyes dans les romans de Philippe de Rémi », dans *Miscellanea Mediaevalia, Mélanges offerts à Philippe Ménard*, Paris, H. Champion, 1998, t. II, p. 1193-1201.

<sup>60</sup> Philippe de Remi, *La Manekine*, éd. cit., p. 65.

## Les marques de l'étrangeté et de l'exotisme dans le roman

Les croisades et pèlerinages en Terre Sainte et au Proche-Orient ont eu pour conséquence, entre autres, l'ouverture de l'esprit et l'élargissement des connaissances des occidentaux sur un monde nouveau et exotique jusqu'alors peu connu ou pas connu. L'aspiration de l'homme médiéval à parvenir, soit en réalité, soit par l'imagination, aux horizons lointains de pays inconnus et censés être exotiques a rencontré des formes d'expression adéquates dans les chansons de croisade et d'outre-mer des troubadours tels que Marcabru, Peire Vidal, Raimbaut de Vaqueiras ou Bertran de Born et des trouvères Conon de Béthune, Le Châtelain de Coucy et Rutebeuf aussi bien que dans *Le Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*, chanson de geste à ton ironique du XII<sup>e</sup> siècle, ou dans les premières chroniques rapportant avec l'authenticité des témoins oculaires les événements de la quatrième croisade, *Les Conquêtes de Constantinople* de Geoffroy de Villehardouin et de Robert de Clari. Le thème de voyages dans des pays et régions lointains et inconnus devient une composante essentielle et un principe organisateur même dans nombre de chansons de geste (*Le Charroi de Nîmes*, *La Prise d'Orange*, *Renaut de Montauban* etc.), dans la plupart des chansons de croisade et dans certains « romans antiques » (*Roman d'Alexandre*), et en particulier dans des récits d'aventures du XIII<sup>e</sup> siècle tels que *Floire et Blancheflor*, *Aucassin et Nicolette*, *Amadas et Ydoine* et autres.

L'intérêt accru que les auteurs des récits à thème exotique portaient aux aventures se déroulant dans des régions étrangères, pleines de sites et de faits mystérieux et d'événements invraisemblables, répondait au désir insatiable des hommes des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles de quitter leur pays pour un autre, lointain et censé cacher des richesses matérielles et spirituelles qui exerçaient une attraction irrésistible sur un simple croisé ou pèlerin.

De cette manière, l'idée des croisades et les pèlerinages vers des pays lointains et/ou d'outre-mer ont tout naturellement éveillé la curiosité

des auditeurs et lecteurs du Moyen Âge pour les récits portant sur les voyages et déplacements riches en aventures (et en mésaventures) des protagonistes dans des pays dont la réalité n'était guère accessible pour eux ou qui n'existaient que dans l'univers de l'imagination et de la fiction poétique.

### *Les marques de l'étrangeté de l'héroïne*

L'origine hongroise de l'héroïne de *La Manekine*, le fait qu'elle provient d'un pays lointain, quelque peu mystérieux et même exotique aux yeux des gens de l'Occident, entoure dès le début la princesse hongroise, accablée et poussée à la fois par le destin vers de nouveaux horizons, d'un halo de singularité et d'*étrangeté*.

L'étrangeté de la jeune fille sera doublement indiquée par l'auteur dès qu'elle se sera résignée à se couper la main pour éviter l'intention incestueuse de son père. D'une part, son infirmité, le manque de la main gauche devient, à un niveau extériorisé, le signe visible permanent de son être singulier. D'autre part, son altérité sera marquée d'une façon intériorisée lorsque, après avoir abordé en Écosse, elle recevra un surnom au sens *étrange*. Comme la jeune fille, arrivée dans un pays tout à fait inconnu pour elle, refuse de dévoiler son identité et son nom de baptême *Joïe* – qui est d'ailleurs un nom emblématique : « on la nomme Joïe [...], parce que sa naissance avait emplie de joie le cœur de ses sujets ; mais plus tard, la jeune fille elle-même dira que son nom la prédestine aux plaisirs de l'amour, au bonheur, à la "joie". »<sup>61</sup> –, le roi d'Écosse lui donne un second nom emblématique, *la Manekine*, dont le sens est suffisamment étrange, voire même ambigu.

Dont dist li rois : « Il nous estuet,  
 Puis que vostre non ne savons,  
 Que nous aucun non vous metons.  
 Or soit ensi : je vous destine  
 Que vous aiiez non Menekine. » (v. 1336-1340)

<sup>61</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, *op. cit.*, p. 260.

Dans un premier temps, le surnom *Manekine* désigne l'infirmité qu'a la jeune fille d'être « manchote », puis, il anticipe sur un épisode significatif lorsqu'elle échappe de justesse à la mort sur le bûcher, grâce à la bienveillance du sénéchal du roi d'Écosse qui « brûle à sa place une statue sculptée à sa ressemblance », c'est-à-dire un *mannequin*. Dans le surnom *Manekine* de la princesse hongroise

... on peut [...] voir la forme féminine de *mannequin* (diminutif de *Mann*, "l'homme" dans les langues germaniques), et ce mot désignait au Moyen Âge la figure de paille ou de bois, l'espèce de pantin qui, dans les représentations des mystères, remplaçait l'acteur dans les scènes de supplices<sup>62</sup>;

En l'occurrence, le surnom emblématique *Manekine* dont l'auteur fait revêtir son héroïne pendant la période des malheurs et tribulations, peut être mis en rapport avec le sens symbolique particulier que les gens du Moyen Âge attribuaient aux noms propres, jugés d'être susceptibles d'exprimer des caractéristiques essentielles, inhérentes aux porteurs de ces noms<sup>63</sup>. La dissimulation de son vrai nom et les sens singuliers de son surnom *Manekine* peuvent expliquer aussi, parallèlement à l'infirmité apparente de la jeune fille, pourquoi l'hospitalité due aux hôtes venus de régions lointaines lui est d'abord refusée à la cour d'Écosse et pourquoi elle est considérée par les dames et seigneurs écossais (le roi, la reine-mère, le sénéchal) comme une *étrangère* d'origine douteuse, venue d'un pays peu connu et mystérieux.

C'est pour cette raison que le roi d'Écosse hésite à épouser la jeune fille sans main dont il aime l'apparence noble et gracieuse aussi bien que la nature douce et aimable mais dont il ne sait en effet presque rien.

Le doute et la méfiance à l'égard de la jeune fille inconnue, qui refuse de révéler son identité et son vrai nom, atteignent au point culminant dans l'indignation élémentaire de la reine-mère, irritée

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 256.

<sup>63</sup> Cf. Jacques Ribard, *Le Moyen Âge. Littérature et symbolisme*, Paris, H. Champion, 1984, p. 73, 80-90.



à l'extrême de l'idée que son fils voudrait épouser une « *inconnue* », « *une malheureuse* », « *une étrangère* » :

Honis soit il quant prise l'a,  
Ne qui le tenra mais pour roi !  
Or a il fait trop grant desroy,  
Qui a ci prise une esgaree,  
Une chaitive, une avolee,  
Une femme o tout une main. (v. 2056-2061)

Même le sénéchal bienveillant, ayant reçu la fausse lettre ordonnant de brûler la Manekine qui a mis au monde “un monstre”, exprime ses doutes concernant l'origine de la jeune reine :

La raison mie ne savons,  
Pour coi tel mandemant nous fait.  
Espoir que on li a retrait  
La ou il est, dont ele et nee,  
Et pour coi eut la main colpee.  
Je ne sai s'il i a raison ;  
Mais mout a envis desraison  
Li fesist, n'a mie lonc tens. (v. 3534-3541)

Toutefois, les doutes et craintes du roi d'Écosse d'épouser une étrangère aussi bien que la méfiance instinctive de la reine-mère pour sa future belle-fille ne sont pas entièrement sans fondement et dépourvus de certains faits de la réalité de l'époque. On sait avec quelle préoccupation les parents nobles veillaient au Moyen Âge à ce que leur(s) fils choisisse(nt) pour femme une jeune fille non seulement « sage, bonne et pieuse » mais aussi et surtout de noble origine, issue « de bonne famille ». Aussi le roi d'Écosse cherche-t-il à se convaincre, vu la beauté ravissante et les bonnes manières de la jeune fille inconnue, de la noble extraction de la Manekine.

Ce mariage avec une étrangère se révélera cependant une union idéale : l'épouse inconnue donnera naissance à un héritier mâle (!), puis apportera en héritage deux pays orientaux pleins de richesses,

la Hongrie et l'Arménie, à son mari, qui pourra ainsi consolider aisément son pouvoir<sup>64</sup>. Christiane Marchello-Nizia a toute raison de dire que le roman peut être lu aussi comme « *un plaidoyer pour le mariage exogamique* »<sup>65</sup>. On peut également adhérer à son opinion selon laquelle *La Manekine* de Philippe de Rémi

se rattache à tous ces lais, à tous ces romans où apparaît la figure de *l'étrangère un peu fée avec laquelle on souhaite et redoute tout à la fois de s'unir* (c'est nous qui soulignons – I. Sz.) : apportée par les flots ou rencontrée auprès d'une source, parfois marquée physiquement (Mélusine, comme la Manekine, a un secret), elle apportera mâles et richesses à la lignée qui l'accueille<sup>66</sup>;

### **Marques d'exotisme rattachées aux déplacements des personnages**

Les déplacements et voyages des personnages principaux vers des pays et terres lointains et inconnus sont autant de sources intarissables de l'exotisme dans les récits médiévaux, tout particulièrement dans les chansons et romans d'aventures des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Il en est de même de notre roman où les voyages multiples se déroulant au croisement de la "réalité" et de la fiction poétique peuvent être considérés comme les composantes principales de l'action même.

Il est curieux d'observer que la plupart des marques d'exotisme reliées aux voyages se présentent lors des déplacements fréquents de la Manekine. Alors que l'itinéraire des déplacements du roi d'Écosse vers la Flandre et la France du Nord est précisé avec beaucoup de soins par l'auteur – les tournois auxquels le roi prend part ont lieu dans des villes et régions bien définies et bien connues : Gand, Bruges, Lille, Épernay en Champagne etc. –, les périple de la Manekine sont

---

<sup>64</sup> Cf. Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, *op. cit.*, p. 266.

<sup>65</sup> *Ibid.*

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 266-267. Christiane Marchello-Nizia fait référence aux lais bretons anonymes, publiés dans le recueil *Le cœur mangé*, et au roman *Mélusine* de Jean d'Arras.

décrits avec beaucoup d'imagination et d'imprécision de sorte que ses voyages forcés ne recouvrent aucunement la réalité géographique. Le premier voyage en mer de Joïe pendant lequel elle arrive en huit jours de Hongrie en Écosse « sans apercevoir une seule fois les côtes italiennes, françaises ou espagnoles » nous rappelle plutôt un voyage fabuleux d'un pays fantaisiste à l'autre. Aussi sera-t-elle successivement exposée en Écosse comme elle l'a été en Hongrie, au bonheur et à la joie aussi bien qu'au malheur et aux tourments, provoqués par les mauvais tours du destin, tout comme l'héroïne de n'importe quel conte féerique.

On peut donc conclure que la “mer” permettant à Joïe d'arriver en huit jours de Hongrie en Écosse, puis, en douze jours d'Écosse à Rome n'est pas une mer véritable mais plutôt un « lieu mythique » de valeur ambiguë qui est à la fois le lieu des souffrances et péripéties de la jeune princesse et le milieu aquatique favorable qui la mène vers un bon port et une nouvelle existence<sup>67</sup>.

Les derniers voyages du couple royal et de leur fils dans leurs royaumes de Hongrie et d'Arménie occupent une place particulière à la fin du roman. Non seulement ces voyages royaux prennent un aspect nettement “touristique” mais le royaume oriental d'Arménie est décrit, par rapport à l'Écosse, comme un “pays de Cocagne” qui pourra désormais « expédier en Écosse l'or, l'argent et toutes les autres richesses... » :

Li rois, qui ert loiaus et sages,  
 Ainsi le fist ; en Hermenie  
 Laisa bonne gens bien garnie  
 Qui le roïame garderont  
 Et en Escoce envoieront  
 L'or et l'argent et l'autre avoir  
 Qu'il devront au roïame avoir. (v. 8362-8370)

<sup>67</sup> Cf. Marie-Madeleine Castellani, « L'eau dans *La Manekine* de Philippe de Beaumanoir », *Senefiance*, N° 15, 1985, p. 82-89.

Terres de “légendes” s’opposent ici à pays de “réalité”, permettant aux protagonistes des voyages agréables, sans souci en compensation des tribulations et souffrances qu’ils ont dû subir lors des voyages antérieurs en mer.

Les traits exotiques apparents que nous venons d’analyser ainsi que la mise en jeu du motif du merveilleux à la fin du roman restent cependant, conformément aux critères génériques des récits d’aventures des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, les éléments efficaces du “romanesque” et ne diminuent point le caractère conscient du dénouement de l’histoire extraordinaire de la Manekine.

Le dénouement de l’action du roman est aussi tout à fait remarquable du fait que le royaume d’Écosse et les deux pays “exotiques”, la Hongrie et l’Arménie, seront désormais réunis et gouvernés avec le consentement pontifical par le couple royal écossais-hongrois.

## La fille du roi de Hongrie

Il est acquis que pendant les XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles les relations entre la France et la Hongrie se multiplièrent à plusieurs niveaux. Non seulement des artisans et commerçants arrivèrent de plus en plus nombreux des diverses régions de France en Hongrie mais aussi des chevaliers et moines cistercien français s’établirent dans le pays, conséquence naturelle du renforcement des relations matrimoniales entre les deux royaumes. Le roi Coloman (Kálmán) de Hongrie épousa la fille de Roger, duc de Normandie, et le roi Béla III eut pour femme en premier mariage Anne de Châtillon, et en second mariage, en 1186, il épousa Marguerite de France, fille du roi Louis VII et demi-sœur du roi Philippe-Auguste. Ces mariages royaux furent sans doute précédés et suivis de nombreuses missions “diplomatiques” permettant aux seigneurs et clercs français de mieux connaître le “riche et exotique” pays<sup>68</sup> de l’Europe centrale. Les deu-

---

<sup>68</sup> Il est intéressant de remarquer que c’est à cette époque que se répandait en France la locution (*ni*) *pour tout l’or de Hongrie*, associée à la richesse “orientale” du pays, dont les trouvères et les auteurs de poèmes narratifs faisaient souvent usage dans leurs œuvres.

xième et troisième croisades traversant le territoire du Royaume de Hongrie ont également contribué à ce que les Français prennent connaissance de la Hongrie de l'époque. Ces rapprochements dynastiques, politiques et culturels de plus en plus intenses entre les deux pays à la fin du XII<sup>e</sup> et durant le XIII<sup>e</sup> siècles ont dû éveiller la curiosité non seulement des clercs comme André le Chapelain, qui a fait deux fois mention de la Hongrie dans son traité de l'amour courtois *De amore libri tres*<sup>69</sup>, mais aussi celle des architectes, tel Villard de Honnecourt, et surtout des poètes et trouvères pour ce pays "exotique" et lointain<sup>70</sup>.

Ainsi peut-on faire état de plusieurs chansons de geste, chansons d'aventures et récits courtois dont le(s) protagoniste(s) sont des princes et princesses hongrois ayant connu de nombreuses épreuves et vicissitudes avant d'être réintégrés à leur milieu d'origine et à l'état qui leur convient. Parmi eux, le personnage principal le plus remarquable est sans conteste la Manekine du roman de Philippe de Rémi.

Cependant, on ne doit pas passer sous silence que le romancier donne, comme le fait remarquer Marie-Madeleine Castellani<sup>71</sup>, une image ambiguë de ce royaume de Hongrie et de son roi influençable, asservis à des barons « soucieux surtout de leur bien-être et de leur puissance »<sup>72</sup>, où la fille vertueuse et à l'âme pure du roi peut être sacrifiée aux intérêts égoïstes des grands et des prélats du pays. À ce pays de type féodal s'oppose l'Écosse « comme le pays de la jeunesse et de la courtoisie »<sup>73</sup> où aux soucis rigoureux de la succession au trône se substituent les fêtes printanières lors de l'arrivée de Joie et

<sup>69</sup> Cf. Géza Rajnavölgyi, « Un rapprochement entre les cours de France et de Hongrie », dans Emese Egedi-Kovács (éd.), *Dialogue des cultures courtoises*, Collège Eötvös József ELTE, Budapest, 2012, p. 253-260.

<sup>70</sup> Voir Dezső Pais, « Les rapports franco-hongrois sous le règne des Árpád, I », *Revue des Études Hongroises et Finno-ougriennes*, 1-2, 1923, p. 15-26 ; Alexandre Eckhardt, *op. cit.*, p. 120-123 ; Asztrik Gabriel, *Les rapports dynastiques franco-hongrois au Moyen-âge*, Budapest, 1944, p. 1-51.

<sup>71</sup> Philippe de Rémi, *La Manekine*, éd. cit., p. 68-70.

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 70.

les jeux courtois, accomplis par l'amour partagé du jeune roi et de la jeune fille hongroise.

On a tout droit de supposer qu'à la figure poétique de la princesse hongroise, fugitive et persécutée par le destin, a pu contribuer aussi le culte très répandu dans le nord de la France aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles de sainte Élisabeth de Hongrie, fille du roi André II de Hongrie, corroboré par la *Vie de Saint Elysabel, fille du roi de Hongrie* de Rutebeuf<sup>74</sup>.

*Imre Szabics*

avec la collaboration de *Anna Arató*,  
de *Kata Gyuris* et de *Brigitta Vargyas*

---

<sup>74</sup> *Œuvres Complètes de Rutebeuf*, Edmond Faral et Julia Bastin (éd.), Paris, Picard, 1977, t. II, p. 60-166.

## Bibliographie

### Éditions

*Le Roman de La Manekine par Philippe de Reimes, trouvère du treizième siècle*, publié par Francisque Michel, Paris, Maulde et Renou, 1840.

*Œuvres poétiques* de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir, publiées par Hermann Suchier, 2 t., Paris, Firmin-Didot, S.A.T.F, 1884-1885.

Philippe de Remi, *Le Roman de la Manekine*, edited from Paris BNF fr. 1588 and translated by Barbara N. Sargent-Baur, with contributions by Alison Stones and Roger Middleton, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1999.

Philippe de Rémi, *Jehan et Blonde, Poems and Songs*, edited from Paris BNF fr. 1588, Paris BNF fr. 24006 and Paris BNF fr. 837 and translated by Barbara N. Sargent-Baur, Amsterdam-Atlanta, Rodopi (Faux titre, 201), 2001.

Philippe de Remi, *La Manekine*. Édition bilingue. Publication, traduction, présentation et notes par Marie-Madeleine Castellani, Paris, Champion (Champion Classiques. Moyen Âge, 35), 2012.

### Études sur Philippe de Rémi

Bordier Henri-Léonard, *Philippe de Rémi, sire de Beaumanoir, jurisconsulte et poète national du Beauvaisis, 1246-1296*, Paris, Techener, 1869, Genève Slatkine, 1980.

Dufournet Jean, « Philippe de Beaumanoir ou l'expérience de la limite : du double sens au non-sens », *Bien dire et bien apprendre*, 9, Villeneuve d'Ascq, 1991, p. 7-23.

Dufournet Jean, « Philippe de Rémi et la réécriture », *Le Moyen Âge*, CI, N° 3-4, 1995, p. 424-445.

Heller Sarah-Grace et Reichert Michelle (eds), *Essays on the Poetic and Legal Writings of Philippe de Remy/Beaumanoir*, Lewinston, The Edwin Mellen Press, 2001.

Marchello-Nizia Christiane, « Philippe de Rémi, romancier », *Actes du colloque international Philippe de Beaumanoir et les Coutumes de Beauvaisis (1283-1983). Aspects de la vie au XIII<sup>e</sup> siècle : histoire-droit-littérature*, Philippe Bonnet-Laborderie (éd.), Beauvais, GEMOB, 1983, p. 101-103.

Tyl-Labory Gillette, « Philippe de Remy, sire de Beaumanoir », *Dictionnaire des lettres françaises : le Moyen Âge*, éd. Geneviève Hasenohr et Michel Zink, Paris, Fayard, 1992, p. 1135-1136.

## Études sur La Manekine

Bernier Hélène, « La fille aux mains coupées (conte-type 706) », Québec, *Archives de Folklore* N°12, 1971.

Castellani Marie-Madeleine, « L'eau dans la *Manekine* de Philippe de Beaumanoir », *Senefiance*, 15, 1985, p. 79-90.

– « Le bonheur dans *La Manekine* de Philippe de Beaumanoir », dans *L'Idée de bonheur au Moyen Âge*, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1990, p. 205-211.

Dufournet Jean et Castellani Marie-Madeleine, « Temps liturgique et temps folklorique dans *La Manekine* de Philippe de Beaumanoir », *Le nombre du temps, Mélanges offerts à Paul Zumthor*, Paris, Champion-Slatkine, 1988, p. 63-72.

Eckhardt Alexandre, « Les Sept dormants, Berthe aux grands pieds et La Manekine », dans *De Sicambria à Sans-Souci*, Paris, P.U.F., 1943.



Gouttebroze Jean-Guy, « Structure narrative et structure sociale: notes sur la *Manekine* », Aix-en-Provence, CUER-MA, *Senefiance* 26, Éditions Jeanne Lafitte, 1989, p. 199-213.

Harvey Carol J., « Philippe de Rémi's *Manekine*: Joïe and Pain », dans *Women, the Book and the Wordly : Selected Proceedings of the St Hilda's Conference, 1993, Volume II*, Lesley Smith et Jane H. M. Taylor (eds), Rochester, NY, Boydell & Brewer, 1993, p. 103-110.

– « From incest to redemption in *La Manekine* », *Romance Quarterly* 44, N° 1, 1997, p. 3-11.

– « La Manekine de Philippe de Remy et ses avatars : *La fille du roy de Hongrie* », *Le Moyen français. La recherche – bilan et perspectives. Actes du colloque international*, CERES, 1999.

Huet Gédéon, « Les sources de *La Manekine* de Philippe de Beaumanoir », *Romania* 45, 1918-19, p. 94-99.

Roussel Claude, « Chanson de geste et roman: remarques sur deux adaptations littéraires du conte de „La fille aux mains coupées” », dans *Essor et fortune de la chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin. Actes du IX<sup>e</sup> Congrès international de la Société Rencesvals pour l'étude des épopées romanes*, Modène, Mucchi, 1984, t. 2, p. 565-582.

Sargent-Baur Barbara, « Échos de Chrétien de Troyes dans les romans de Philippe de Rémi », *Miscellanea mediævalia, Mélanges offerts à Philippe Ménard*, Paris, Champion, 1998, p. 1193-1201.

– « La structure temporelle de *La Manekine* de Philippe de Rémi », *Romania* 116, 1998, p. 131-147.

Shepherd Meg, *Tradition and Re-Creation in Thirteenth Century Romance. La Manekine and Jehan et Blonde, by Philippe de Rémi*, Amsterdam-Atlanta GA, Rodopi (Faux Titre, 48), 1990.

Suard François, « Chanson de geste et roman devant le matériau folklorique: le conte de la *Fille aux mains coupées* dans la *Belle Hélène de Constantinople*, *Lion de Bourges* et *La Manekine* », dans *Mittelalterbilder aus neuer Perspektive*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1995, p. 364-377.

Szabics Imre, « L'exotisme dans *La Manekine* de Philippe de Rémi », dans *L'exotisme dans la poésie épique française. In memoriam Klára Csűrös. Actes du colloque international de Paris*, Anikó Kalmár (éd.), Paris, L'Harmattan, 2003, p. 65-71.

Wrisley David J., « Violence et spiritualité dans le „rommant” de la *Manekine* », *La Violence dans le monde médiéval*, Aix-en-Provence, CUER-MA, *Senefiance* 36, Éditions Jeanne Lafitte, 1994, p. 571-585.

## Traductions modernes

en anglais :

Sargent-Baur 1999 (voir **Éditions**)

en français :

*La Manekine*, roman du XIII<sup>e</sup> siècle mis en français par Christiane Marchello-Nizia, Paris, Stock (Stock Plus, Moyen Âge), 1980 [réimpr. : 1995].

Castellani 2012 (voir **Éditions**)

## Előszó

A 13-14. századi francia verses regények és elbeszélések közül igen nagy népszerűsége tettek szert azok a „kalandos” történetek – *Florence de Rome*, *la Belle Hélène de Constantinople*, *Parise la Duchesse* vagy Jean Maillart *Le Roman du comte d’Anjou* című műve –, amelyek hősnői üldöztetést és kegyetlen sorscsapásokat voltak kénytelenek elszenvedni, mielőtt fény derült volna ártatlanságukra és igazságot szolgáltatott volna nekik.

Joggal feltehető, hogy a *Berthe aux grands pieds* [Nagylábú Berta] című 12. századi geszta-ének különleges sikere – magyar származású hősnőjének hasonló megpróbáltatásokat kellett elviselnie – nagymértékben hozzájárult az ilyen típusú verses elbeszélések létrejöttéhez. Nem lehet véletlen, hogy a későbbi *Florence de Rome* vagy *Parise la Duchesse* hősnője szintén előkelő származású hölgy (király vagy herceg leánya), aki rokoni kapcsolatba kerül a magyar királyi udvar valamelyik főúrával, ám előbb igazságtalan bánásmódban, sőt üldöztetésben lesz része.<sup>1</sup>

Az említett művek közül három – *La Manekine*, *La Belle Hélène de Constantinople* és a *Roman du comte d’Anjou* – a „levágott kezű leány” történetét beszéli el, amely rendkívül népszerű és elterjedt volt a korabeli Európában.

### A Manekine kapcsolódásai a népköltészethez

A „levágott kezű leány” históriájának számos írott és íratlan változata volt ismert a középkori európai folklórban és irodalmakban. Hermann Suchier, Philippe de Rémi elbeszélő költeményeinek első kritikai kiadója a *Kéznelküli Leány* történetének tizenkilenc írott változatát találta meg és elemezte,<sup>2</sup> amelyek egész Európában, többek között a 13. századi Angliától (*Vita Offæ Primi*) és Németországtól

<sup>1</sup> Vö. Alexandre Eckhardt, *Les Sept dormants, Berthe aux grands pieds et La Manekine*, in uő, *De Sicambria à Sans-Souci*, Paris, P.U.F., 1943, 100.

<sup>2</sup> *Œuvres poétiques de Philippe de Rémi, sire de Beaumanoir*, Hermann Suchier kiad., Paris, Firmin-Didot, t. I, 1884, Introduction, p. XXIII–LIII (S.A.T.F.).

(*Mai und Beaflor*) kezdve a 14. századi Katalóniáig (*Historia del Rey de Hungria*) előfordultak. Mind között a legeredetibb és „legregényesebb” feldolgozás a 13. század derekán alkotott *La Manekine* (*A csonkakezű királylány*).

Donatien Laurent két, a népmesékben is jól ismert motívum „mind térbeli, mind időbeli rendkívüli elterjedtségét” mutatta ki: a leányába szerelmes király és a levágott kezű leány motívumaiét,<sup>3</sup> melyeket első ízben Philippe de Rémi egyesített regényében. Mindamellett, mint D. Laurent megállapította:

A szóbeli narratív hagyomány a számos irodalmi változattal párhuzamosan tündérmese formájában megőrzött számunkra egy olyan elbeszélést, melynek az írott hagyománnyal való rokonsága tagadhatatlan.<sup>4</sup>

A „levágott kezű leány” történetének gazdag hagyománya és figyelemre méltó elterjedtsége ellenére – nemcsak egész Európában, de a Közel-Keleten, Afrikában, Észak- és Dél-Amerikában, sőt Japánban is ismertek voltak különféle változatai – egyrészt a cselekmény szerkezeti felépítése gyakorlatilag változatlan az egyes variánsokban, másrészt pedig az A. Aarne és S. Thompson szerinti meghatározás értelmében azt négy főepizód alkotja: 1) *a hősnő megcsonkítása*; 2) *házassága egy királlyal*; 3) *az új királyné megrágalmazása*; 4) *a levágott kéz visszanyerése*.<sup>5</sup>

A folklór-reminiscenciák elsősorban a szereplők viszontagságainak döntő mozzanataiban tűnnek elő a regény szövetéből. Ily módon Joie-Manekine kétszeri máglyára ítéelését párhuzamba lehet állítani a nagybőjt kezdetével. Először Gyertyaszentelő Boldogasszony napján mondja ki ítéletét királyapja, és a menekülő hercegnő hét napig tartó

<sup>3</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine, roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, ford. és utószó Christiane Marchello-Nizia, előszó Donatien Laurent, Paris, Stock, 1980, 12–20 (Stock+Plus, Moyen Âge).

<sup>4</sup> *Uo.*, 11–12. D. Laurent ezt az elbeszélést a 706-os számú mese-típussal azonosítja: „The Maiden without Hands”, vö. A. Aarne & S. Thompson, *The Types of the Folktale: a Classification and Bibliography*, Helsinki, 1973<sup>3</sup>, 240–241.

<sup>5</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine, i. m.*, 12–13.

tengeri út végén nagyböjt első vasárnapján, Brandons napján érkezik Skóciába, mely nap a kereszténység előtti időkre visszamenő ünnepi vigasság napja a skót népszokások szerint. Másodszor pedig szintén a nagyböjt kezdete előtt, vagyis farsang idején ítélik Manekine-t máglyahalálra, amitől csak úgy menekül meg gyermekével együtt, hogy a skót király jószívű udvarnagya két „manekin”-t, fából készített bábut vet a máglyára helyettük; márpedig Húshagyó Kedd napján az ősi szokás szerint elégetik a karneváli felvonulás figuráit.<sup>6</sup>

A kiszébbuhoz, a *mannequin*-hez kapcsolódó népszokás, melynek emléke megelevenedik, szorosan kapcsolódik a történet egyik központi eleméhez, hiszen ez adja a regény címét (*La Manekine*) és különösen fontos szerepet játszik akkor, amikor a hajadon eltűnik a világ tekintete elől. A látszólagos „halálai” mélységes bánatba taszítják a népet, és szenvedéssé változtatják a hősnő és környezete örömét. Ezen változásokat a királynő nevének módosulása is jelzi, így lesz a *Joie*-ből *Manekine*, azaz Csonkakezü.<sup>7</sup>

Szintén érdekes kapcsolat figyelhető meg Skócia királynőnek őszi útrakelése, lovagi tornákra indulása és a vegetáció elmúlása vagy a vándormadarak elköltözése, majd pedig a király visszatérése és a tavasz kezdete között. Ugyancsak figyelemre méltó, hogy az eltűnt királynő keresésére induló skót király világgörűli útja a Távól-Kelettől az északi vidékekig éppen *hét* esztendeig tart, mielőtt Rómában rátalálna hitvesére. A hétéves időtartam azonban nemcsak egy nagyon régi, szimbolikus periódus, hanem a kereszténység előtti korokra visszanyúló csillagászati ciklus is, amely összefüggésben van az égitestek kozmikus útjával és egymással való együttállásával.<sup>8</sup>

Mindazonáltal lényeges különbségek figyelhetők meg az írott és a szóbeli hagyomány között. Míg az irodalmi szövegekben

<sup>6</sup> *Uo.*, 256–257. Vö. még Jean Dufournet & Marie-Madeleine Castellani, „Temps liturgique et temps folklorique dans la *Manekine* de Philippe de Beaumanoir”, in *Mélanges Paul Zumthor*, Paris, 1988, 64–72.

<sup>7</sup> Philippe de Remi, *La Manekine*, kiad., ford. és bevezetés Marie-Madeleine Castellani, Paris, Champion, 2012, 57–58. (Champion Classiques)

<sup>8</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, *i. m.*, 257–259.

a cselekményt elindító epizódot a saját leányát feleségül óhajtó királyapa megdöbbentő elhatározása alkotja, a szóbeli változatokban a hősnő megpróbáltatásai földhözragadtabb okokra vezethetők vissza: egy tönkrement apa hitványságára, aki pénzért eladja lányát az ördögnek, vagy egy mostoha illetve anyós féltékenységre. A hősnő megcsonkítása szintén jelentős eltérést mutat a „tudós” és a „népi” hagyomány között:

Az elsőben rendszerint a hősnő az, aki saját elhatározásából levágja az egyik kezét, hogy ilyképpen hiúsítsa meg apja szándékát. A szóbeli változatokban ellenben az utóbbi vagy a szolgálatában álló személyek hajtják végre a leány megcsonkítását.<sup>9</sup>

Ezeket a különbségeket túlmenően Philippe de Rémi regényének érdeme, hogy a két mesetípust nem pusztán egymás mellé állítja, hanem azok ötvözetét valósítja meg az erőszak motívuma révén: Joie azért csonkítja meg magát, hogy ezáltal megszabaduljon attól a fenyegetettségtől, amelyet az apa vérfertőző vágya jelent. Az A. Aarne és S. Thompson által javasolt sémát tehát egy, az incesztus-motívumot tartalmazó kezdő epizóddal egészíthetjük ki. Ebből a kezdő epizódból megtudjuk, hogy a király házassági tervét egyrészt a fiúörökös hiánya, másrészt pedig haldokló feleségének tett ígérete motiválja: a királyné utolsó szavaival ugyanis azt kötötte férje lelkére, hogy csakis olyan asszonyt vehet feleségül, aki az ő szakasztott mása.

Rémi regénye azonban nemcsak szerkezetében – mely tehát a két említett mesetípus összekapcsolásának eredménye –, hanem más vonásaiban is a mesei világot idézi: a narrátor a mű legelején egyfajta mesei időtlenségből merítve és a mesékből jól ismert fordulattal („Egyszer volt egy király”) nevezi meg szereplőit, majd mutatja be a királyi pár életének idilljét. Az átmeneti harmónia végét jelzi azonban a hiányhelyzet (fiúörökös) említése, illetve a tiltással

<sup>9</sup> *Uo.*, 15. A motívum elterjedtségéről a magyar folklór- és mesehagyományban ld. Solymossi Sándor bibliográfiai gyűjtése, in Eckhardt Sándor, *A kéz nélküli lány mondája*, Könyvszemle, 1926, 26, és „A postamester” in *A három muzsikusz cigány. Babos István meséi: babócsai cigány mesék*, Szuhay Péter (vál.), Fazekas Zsuzsa (szerk.), L’Harmattan, 2009.

egybekapcsolt ígélet elhangzása – utóbbiak szintén ismert népmesei elemek. Philippe de Rémi szövegének sajátossága a többi, hasonló hagyományt feldolgozó irodalmi változathoz képest, hogy a tiltás (az özvegy király nem vehet el más nőt, csak első feleségének hasonmását) és az eredménytelen kutatás szerepeltetésével (a királyi követek sehol sem akadnak ilyen asszonyra) a leány tragikus sorsát összekapcsolja az anya alakjával, illetve utóbbinak az elmúlás tényét tagadó magatartásával; ez pedig ismét csak a kezdeti mesemával rokonítja a regényt.<sup>10</sup>

A fiúörökös fontosságának hangsúlyozásával azonban nem pusztán a kezdeti hiányhelyezeten alapuló meseszöveget követi a szerző, hanem az örökös-kérdéssel szorosan összefonódó politikai megfontolásokra irányítja közönsége figyelmét a leányági örökösödés és az abból származó esetleges belviszályok említésével. A politikai megfontolások tehát megelőzik az apa leánya iránti szerelmének kialakulását, és bizonyos értelemben racionális érvekkel támasztják alá a „védhetetlen”: a királyság főurai és főpapjai a pápa hozzájárulására hivatkozva győzik meg urukat arról, hogy csakis e vérfertőző házasság révén biztosíthatja országa békéjét. Ezen „szereposztás” révén azok a komoly aggályok fogalmazódnak meg, melyeket a kor embere érezhetett a főúri réteg szerepét, illetve a főnemesek és a királyi hatalom kapcsolatát illetően.

Másrészt ezek köré a politikai hatalommal, illetve a legitimitás kérdésével kapcsolatos gondolatok köré szerveződnek később a regény más epizódjai is, hiszen ugyanezt a jogi gondolkodásmódot követi a hősnő is azzal, hogy megcsonkítja magát: nem elcsúfítani akarja magát (mint ahogy erre számos példát találunk a szentek életében), hanem a királyoktól elvárt idoneitás, azaz alkalmasság, testi épség megsértése a cél. A kor gondolkodásában ugyanis az uralkodó testi épsége, illetve az ország jóléte és egysége egymástól elválaszthatatlan fogalmak. Az uralkodáshoz elengedhetetlennek tekintett testi épség kívánalmát terjeszti ki tehát Joie a királyné személyére is, hogy így

<sup>10</sup> Vö. Vlagyimir Jakovlevics Propp, *A mese morfológiája*, Budapest, Osiris, 2005, 102.

megszabaduljon a vérfertőző házasság veszélyétől. A királylány tette, mellyel önmaga ellen fordul, egyedülállóvá teszi Philippe de Rémi regényét a többi, hasonló hagyományt feldolgozó irodalmi műhöz képest.

Másfelől viszont éppen a testi épség hiánya az, ami a skót királyné szívében gyanút ébreszt majd Manekine láttán, hiszen rendszerint a gonosztevőket büntették kezük levágásával. Amikor pedig megtudja, hogy a fia feleségül akarja venni a leányt, éppen úgy érvel, a testi épség kívánalmára hivatkozva, mint ahogy azt Manekine tette korábban. A fia azonban nem hallgat rá, hiszen éppenséggel nem azoknak a törvényeknek engedelmeskedik, melyek már annyi szomorúságot okoztak: őt a szív törvényei vezérlik; a szívé, mely a lelki épséget látja.

## Szinopszis

Egy magyar király megígérte haldokló felségének, hogy csak olyan hölgygel fog újraházasodni, aki rá hasonlít. A királyné halála után udvari alattvalói sürgetni kezdik a királyt, hogy teljesítse elhunyt hitvesének tett ígétét, ám az uralkodó sehol nem talál olyan nemeshölgyet, aki hasonlítana első feleségére. Az egyetlen, aki anyjának tökéletes mása, az Joïe, a saját leánya. Nem látván más megoldást, az udvar nagyjai azt tanácsolják uruknak, hogy vegye feleségül a leányát. A király először hallani sem akar erről, de végül mégis elfogadja ezt a képtelen ötletet annál is inkább, mert beleszeretett a leányába. Joïe tiltakozik atyja végzetes lépése ellen, s hogy megakadályozza a vele kötendő házasságot, levágja a balkezét, hogy ezáltal alkalmatlanná tegye magát a királynéi rangra. A király dühében megparancsolja, hogy máglyán égessék meg engedetlen leányát, az udvarnagya azonban megszánja, és egy bárkára teszi a hercegnőt. A bárka Skóciában ér partot, ahol az ország királya fogadja Joïe-t, akibe beleszeret és anyja tiltakozása ellenére hamarosan feleségül veszi. Néhány hónappal később Skócia királyának lovagi tornára kell indulnia Franciaországba. Távolléte alatt az ifjú királyné, aki eltitkolja igazi nevét és Manekine-nek nevezi magát, minthogy csak egy keze van (a *manekine* szó egyik jelentése 'félkezű', 'csonkakezű')



egy fiúgyermeknek ad életet. Anyósa, az idős királyné, aki kezdettől fogva gyűlöli a menyét, kicseréli azt a levelet, amely jelentette volna a királynak az örvendetes eseményt egy másikra, amelyben az olvasható, hogy Manekine egy szörnyszülöttet hozott a világra. Erről értesülve, a skót király megparancsolja, hogy visszatéréséig szigorú őrizet alatt tartsák az anyát és gyermekét. Az anyakirályné ezúttal is kicseréli a király levelét egy másikra, amely „elrendeli”, hogy Manekine-t és fiát elevenen égessék meg. A skót király udvarnagya azonban megmenti őket, két „mannekin”-t vetve a máglyára; anyát és gyermekét ismét egy bárkára teszik, amely hosszú és gyötrelmes tengeri út végén Rómában ér partot, ahol egy jóindulatú szenátor veszi oltalmába a sorsüldözött királynét és gyermekét. Amikor a skót király hazatér, leleplezi álnok anyja mesterkedéseit, s miután tömlöcbe záratja, elindul hitvese felkutatására. Hét esztendei vándorlás után ő is Rómába érkezik, ahol a jegygyűrűjéről felismeri feleségét és vele együtt a fiát. A lelkifurdalástól gyötört magyar király szintén a kereszténység fővárosában tartózkodik, hogy bűnbocsánatot nyerjen a pápától. Húsvét ünnepén valamennyien egymásra talál-  
nak, és egy csoda folytán a levágott kéz is épen előkerül egy tokhal gyomrából, s a pápa azt Manekine kézcsonkjához illeszti. Ezután Skócia királya és királynéja előbb a magyar királlyal együtt visszatér Magyarországra, majd Örményországban tesznek utazást, amelynek időközben Joie-Manekine és férje szintén a királya és királynéja lett (Joie anyja Örményország királyának volt a leánya). Végül visszatérnek Skóciába, ahol a magyar király leánya visszakapja királynéi rangját és jogait.

**Philippe de Rémi, A csonkakezü királylány  
(*La Manekine*) és a Jehan és Blonde írója, valamint  
Philippe de Beaumanoir, a *Coutumes de Beauvaisis*  
szerzője**

A közelmúltig a francia középkori irodalom kutatói Henri Bordier<sup>11</sup> nyomán azon a véleményen voltak, hogy Philippe de Rémi, Beaumanoir ura nem csupán a Francia Nemzeti Könyvtár (BnF) fr. 1588-as számú kéziratában található két regény, a *La Manekine* és a *Jehan et Blonde*, valamint egy másik kéziratban megőrzött udvari versek, *fatrasie*-ek és egy mese szerzője. Mivel élete nagy részében betöltötte Beauvaisis tartomány bírói tisztét is, a kutatók neki tulajdonították az első franciául írott szokásjoggyűjteményt, az 1283-ban befejezett híres *Coutumes de Beauvaisis*-t.

A múlt század 80-as éveiben azonban Bernard Gicquel<sup>12</sup> elsőként szolgáltatott meggyőző történelmi és filológiai érveket annak bizonyítására, hogy Philippe de Rémi irodalmi műveinek nagy része, beleértve a két verses regényt is, valószínűleg 1240 előtt keletkezett, mintegy harminc évvel korábban, mint azt sokáig hitték. Következésképpen a regények nem a *Coutumes de Beauvaisis* szerzőjének, a jogtudós Philippe de Beaumanoir nevéhez fűződnek, hanem az apa, az 1205-1210 körül született költő, regényíró, majd 1237-től Gâtinais tartományi bírójának, Philippe de Réminek a művei.

Bernard Gicquel többek között kiemeli, hogy a *La Manekine*, illetve a *Jehan et Blonde* írója önmagát több ízben Phelippe de Reminek nevezi, míg a *Coutumes* szerzője a Phelippe de Beaumanoir névvel utal saját magára. Csupán 1255-ben említi első ízben egy oklevél az író-költőt, „*sires de Biaumanoir*”-ként, mely cím apáról a legkisebb fiúra szállt a családban.

<sup>11</sup> *Philippe de Rémi, Sire de Beaumanoir, jurisconsulte et poète national du Beauvaisis (1246-1296)*, Paris, 1869-1873.

<sup>12</sup> Bernard Gicquel, „Le *Jehan et Blonde* de Philippe de Rémi peut-il être la source du *Willehalm von Orlens* ?”, *Romania*, 102, 1981, 306–23.

Bernard Gicquel legnyomósabb érve, mely alapján a költő Philippe de Rémit megkülönbözteti a jogász Philippe de Beaumanoir-tól, a következő: Rudolf von Ems *Willehalm von Orlens* című, 1242-ből származó regénye a narratív motívumok és elemek szintjén rokonságot mutat a *Jehan et Blonde*-dal, melyből valószínűleg közvetlenül merített<sup>13</sup>. A középkori német irodalom kutatójaként Gicquel konkrét utalást talált a *La Manekine*-re a *Willehalm von Orlens*-ben, mégpedig a Gournay és Rissons-i lovagi tornát leíró jelenetben, mely egyaránt szerepel az ófelnémet és az ófrancia szövegben.<sup>14</sup>

Ezen kronológiai, narratív és onomasztikai megfontolásokon túl, a szóban forgó mű filológiai és stilisztikai vizsgálata is megkérdőjelezheti a *La Manekine*, főképp pedig a *Jehan et Blonde* szerzőjének kilétét, a *Jehan et Blonde* ugyanis „különleges irodalmi hozzáértésről, valamint politikai és társadalmi érettségről tanúskodik”.<sup>15</sup> Philippe de Beaumanoir, a feltételezett szerző, ezen viszonylag terjedelmes, narratív struktúrájukat tekintve gondosan kimunkált regények születésének pillanatában még nagyon fiatal volt. A művekben található, bizonyos angolszász, flamand és észak-francia városokra történő földrajzi utalások szintén arra engednek következtetni, hogy szerzőjük több ízben is járhatott Angliában és Skóciában,<sup>16</sup> mielőtt megírta a két regényt.

Mindezeket figyelembe véve, helyénvalónak tartjuk osztani azt a nézetet, melyet Jean Dufournet összefoglaló gondolataiban ismerhetünk meg: „Joggal tulajdoníthatjuk a szépírói tevékenységet a tartományi bíró, író és költő Philippe de Remy-nek, kit egyéb szövegek

<sup>13</sup> Ld. a hivatkozott *Romania*-tanulmányon kívül még Bernard Gicquel, „Rudolf von Ems, adaptateur de Philippe de Rémi”, in *Actes du Colloque international Philippe de Beaumanoir et les Coutumes de Beauvaisis (1283-1983)*, Philippe Bonnet-Laborderie (kiad.), Beauvais, GEMOB., 1983, 117–128.

<sup>14</sup> *Uo.*, 127.

<sup>15</sup> Jean Dufournet, „Introduction à la lecture de *Jehan et Blonde* de Philippe de Remy”, in *uó* (kiad.) *Un roman à découvrir : Jehan et Blonde de Philippe de Remy (XIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, H. Champion, 1991, 8. Vö. még Philippe de Rémi, *Jehan et Blonde. Roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, Sylvie Lécuyer (kiad.), Paris, H. Champion, 1984, 16.

<sup>16</sup> *Uo.*, 11–12.

szerzőjeként is ismerhetünk; a *Coutumes de Beauvaisis*-t pedig fiának, a jogász Philippe de Beaumanoir-nak<sup>17</sup>. A fent említett kéziratban található *La Manekine* és *Jehan et Blonde* 1230 és 1240<sup>18</sup> közöttre datálhatók, ennél fogva idősebb Philippe de Rémi munkáiként tartjuk őket számon. A *La Manekine* tehát a szerző első nagyepikai műve, amint azt a regény prológusában is említi.

## A *La Manekine*-hez kapcsolódó művek a kortársak és az utódok tollából

Figyelembe véve azt a tényt, hogy a *kéz nélküli leány* témáját tárgyaló művek corpora, beleértve a népmeséket is, több száz verziót tartalmaz Európában és másutt a világon, áttekintésünket a 16. század előtti Európában keletkezett változatok bemutatására korlátozzuk.

A kezét elvesztő, majd csodálatos körülmények között visszaszerző leány népszerű alakjának több száz változata létezik a népmesékben, és mintegy harminc átdolgozása ismert az európai- és világirodalomban a 13. és a 16. század között. A több ízben is összesített<sup>19</sup> történetek, melyek első helyi nyelven írott változata valószínűleg Philippe de Rémi *La Manekine* című műve,<sup>20</sup> mind a vérfertőző házasságot megtagadó, és emiatt igazságtalanul üldözött nő motívuma köré épülnek. A teljesség igénye nélkül, tájékoztatásképpen az alábbiakban bemutatjuk a *La Manekine* különböző átalakulásait és azon későbbi műveket, melyeknek ihletője lehetett.

Hagyományosan a *Vita Offæ primi* címet viselő szöveget tartják legrégebbinek, mely a *Vitæ duorum Offarum* első része, s amelyet Matthieu Paris, 13. századi bencés rendi szerzetesnek tulajdonítanak.

<sup>17</sup> „Introduction à la lecture de *Jehan et Blonde* de Philippe de Remy”, *i. m.*, 10.

<sup>18</sup> *Uo.* A két regény datálási problémáiról ld. Sylvie Lécuyer, *i. kiad.*, 15–16.

<sup>19</sup> H. Suchier vetette őket egybe Philippe de Rémi műveinek kritikai kiadásához írt nagyszabású bevezetésében. Ld. *i. kiad.*, XXIII–XCVI.

<sup>20</sup> Vö. C.J. Harvey, „La Manekine de Philippe de Remy et ses avatars”: La fille du roy de Hongrie”, *Le Moyen Français. La recherche – bilan et perspectives. Actes du colloque international*, CERES, 1999, 265., Hermann Suchier, *i. kiad.*, XXV–XXVI.

Mivel mindkét szöveg a Jean de la Celle, Saint-Albans-i apát által szerkesztett *Chronica maiora*-ban lelhető fel, H. Suchier arra a következtetésre jutott, hogy a *Vita Offæ primi* szövege a XII. század végéről származhat.<sup>21</sup> Más tudósok azonban a XIII. század közepére datálják *I. Offa király életét*, szerzőnek pedig Matthieu Paris-t jelölik meg.<sup>22</sup>

A *Vita Offæ primi* Geoffrey Chaucerre gyakorolt hatása vitathatatlan. Az elsők között az *Originals and Analogues of some of Chaucer's Canterbury Tales* [Chaucer néhány *Canterbury-i meséjének* eredetije és analógja] (London, Chaucer Society, 1872) című többkötetes mű első részében elemezték részletesebben, majd több kutató is megerősítette ezt a hatást. *A törvénytudó meséje* (*The Tale of the Man of Lawe*), amely része a 14. századi *Canterbury meséknek*, szintén nagyban merít a *Vita Offæ Primi*ből, s számos motívumát felhasználja.

*A törvénytudó meséje* Custance (Constance) keresztény királynő történetét mondja el, aki Róma császárnak leánya, s aki nem csupán szépségben, hanem jóságban is egyedülálló. Egzotikus elem jelenik meg a történetben, amikor Szíria szultánja menthetetlenül beleszeret a királynőbe s feleségül kívánja venni. Ám Custance hitű keresztény lévén ellenzi a frigvet, mely végülis arra sarkallja a szerelmes szultánt, hogy áttérjen a keresztény hitre. A szultán anyja úgy tesz, mintha örülne fia házasságának, ám titokban az esküvő meghiúsításán munkálkodik. Az esküvői ünnepség alatt Custance kivételével minden vendéget és frissen áttért keresztényt lemészárolnak a szultánné emberei, Custance-ot pedig tengerre bocsátják egy szegényes bárkán, hogy a hullámok visszavigyék Róma partjaira. Rengeteg szenvedés és gyötrelém után Northumberlandben köt ki, ahol a jólelkű városbíró befogadja otthonába s felesége, Hermengild

<sup>21</sup> Hermann Suchier, *i. kiad.*, XXVI.

<sup>22</sup> Vö. R. Vaughan, *Matthew Paris*, Cambridge University Press, 1958, 42-48 és 189; Claude Roussel, „Chanson de geste et roman : remarques sur deux adaptations littéraires du conte de la Fille aux mains coupées”, *Essor et fortune de la Chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin*, t. II, Modène, Mucchi Editore, 1984, 566.

mellett szállásolja el. Ebben az idegen országban is csodájára járnak Custance-nak, egy fiatal lovagban azonban erkölcstelen vágyakat ébreszt a leány szépsége. Az erkölcsös Custance visszautasítja a lovagot, aki dühében elvágja az alvó Hermengild torkát és Custance mellé rejti a tört, hogy bosszút álljon a korábbi elutasításért. Ám egy isteni csoda következtében a valódi bűnös lelepleződik Alla király színe előtt, aki ennek hatására szintén úgy dönt, hogy áttér a keresztény hitre és nőül veszi Custance-ot. A király egész udvartartása örömmel fogadja a frigy hírére s Custance nemsokára teherbe is esik. Ám mikor világra hozza fiát, a király éppen Skóciában tartózkodik, így levélben küldik meg neki a jó hírt. A király anyja, aki ellenezte Alla és Custance házasságát, kicseréli a leveleket s elhiteti az udvarral, hogy az újszülött valójában egy szörnyeteg és a király elrendelte felesége kivégzését. Custance-ot újfent tengerre bocsátják, ám most vele van újszülött fia is. Miután Alla király visszatér Northumberlandbe, olyanmire úrrá lesz rajta a düh és a kétségbeesés, hogy rögtön elrendeli anyja, a királyné kivégzését. Időközben a hullámok egészen Rómáig viszik Custance-ot és a fiát, ahol a város előljárója menti meg őket. Néhány év elteltével Alla úgy dönt, hogy elmegy Rómába bűnbánatot gyakorolni, ahol újra találkozik családjával, még apósával, Róma császárával is, aki már régóta szomorkodott leánya elvesztése miatt.

A *törvénytudó meséje* egyszerre egy Constance típusú mese<sup>23</sup> (egy hamisan megvádolt királynő története) és egy keresztény példabeszéd, s ezáltal többszörösen is kötődik Philippe de Rémi *La Manekine* című regényéhez.

A továbbiakban következzen néhány mű, melyekben egyértelműen kimutatható Philippe de Rémi regényének hatása. A latin nyelvűek közül a *Vita Offæ Primi* mellett érdemes megemlítenünk *A Poitou-i herceg leánya*, illetve az *Ystoria regis Franchorum et filie in qua adulterium comitere voluit*-t a 14. századból. Német nyelven a *Mai und Beafloer, Der Künic ze Riuzen* [Az orosz király leánya],

<sup>23</sup> Vö. Margaret Schlauch, *Chaucer's Constance and Accused Queens*, New York, Gordian Press, 1969.

egy Johans der Jansen Enikel *Weltchronik*-jába beillesztett történet, illetve Hans von Büchel *Die Königinstochter von Frankreich* [A francia király leánya] című költeménye mutat rokonságot a *La Manekine*-nel. A középkori irodalomban két példát találunk: a *Constance történetét*, mely szintén hatott Chaucernek *A törvénytudó meséjére*, illetve az *Émarét*. Természetesen a középkori olasz szerzőkre is hatást gyakorolt Philippe de Rémi *La Manekine*-je. Ennek nyomait az *Historia de La Regina Oliva*, a *Penta Manomozza* és a *Novella della figlia del re di Dacia* című művekben lelhetjük fel, illetve szintén olasz szerző tollából származik a hasonló motívumokat feldolgozó *Comædia sine nome* című latin nyelvű színdarab is. A 14. század végén illetve a 15. században keletkezett katalán nyelvű *Historia del rey de Hungria* és *Istoria de la filya del emperador Costanti* című elbeszélések szerkezeti felépítése az eredeti történet narratív struktúrájára emlékeztet, és ezek a változatok is egyértelműen Philippe de Rémi regényének hatását mutatják.

Ezeken túl három ófrancia nyelvű epikus költemény mutat figyelemre méltó hasonlóságokat a regénnyel: *De Alizandre, roy de Hongrie, qui voulut espouser sa fille*; a *La Belle Hélène de Constantinople* című geszta-ének és a *Roman du comte d'Anjou*. A *La Belle Hélène de Constantinople* szintén tovább módosítja és bővíti „a levágott kezű leány meséjének” állandó és változó motívumait. A Hermann Suchier<sup>24</sup> által a *La Manekine*-nél korábbra datált költemény a közelmúltban végzett, a nyelvezetére és tartalmára kiterjedő kutatások fényében úgy tűnik fel, hogy valójában néhány évtizeddel Philippe de Rémi regénye után, a 13. század végén keletkezhetett.<sup>25</sup> A közös vonások rokonságát és párhuzamosságait, illetve a történet szerkezetében, a narratív technikákban és a vallásnak tulajdonított szerepben megnyilvánuló hasonlóságokat Claude Roussel vette alapos elemzés alá és bizonyította, a *La Manekine*-t és a *La Belle Hélène*-t összehasonlító tanulmányában.<sup>26</sup>

<sup>24</sup> Hermann Suchier, *i. kiad.*, XXVII.

<sup>25</sup> Ld. Claude Roussel, *i. m.*, 566.

<sup>26</sup> *Uo.*, 565–582.

Jean Maillart 1316-ban írott *Le Roman du comte d'Anjou* című regényében az igazságtalanul megvádolt és üldözött ifjú leány története ugyancsak azoknak a népmeséknek a fő motívumát idézi fel, melyekben a hősnő apja vérfertőző vágyának esik áldozatul. „Egyébként, az Istenbe vetett bizalom gyümölcsét és a sors viszontagságait bemutató műben erkölcsi szándék rejtezik”.<sup>27</sup>

## A *La Manekine* utóélete

Philippe de Rémi regénye két késő középkori francia átírat közvetlen forrásának tekinthető. Az első egy színpadi változat a 14. századi *Miracles de Nostre Dame par personnages* című sorozatból, mely dramatizált formában dolgozza fel a korábbi történelmi, hagiográfiai és néphagyományból kölcsönvett narratív szövegeket. A felhasználott folklór elemek közül az igazságtalanul üldözött nő alakja a negyven *miracles*, azaz csoda közül hétben szerepel. A tizenkilencedik csoda ugyanazt a témát dolgozza fel, mint a *La Manekine*, amint azt az *incipit* is mutatja: „Cy commence un miracle de Nostre Dame, comment la fille du roy de Hongrie se copa la main pour que son pere la vouloit esposer, et un esturgeon la garda set ans en sa mulete.” [Itt kezdődik a Mi Asszonyunk egyik csodája: mivel saját apja akarta nőül venni, miként vágta le a magyar király leánya önnön kezét, amelyet egy tokhal őrzött meg hét éven át a gyomrában.] A darab cselekménye pontosan követi a *La Manekine*-ét, még a változó motívumok és a hősnő nevének módosulásának tekintetében is (a főhős három különböző nevet visel: *Bethequine* – 763., 793. és 1501. sor, *Jouye* – 559. sor és *Manequine* – 1519. sor).

A verses regény második adaptációja Jean Wauquelin prózai változata, mely a 15. század elején keletkezett. Az eredetivel azonos címet kapott, és közvetlen utalásokat tartalmaz Philippe de Rémi művére, de „olyképpen módosítja a történetet, hogy azt történelmi szöveggé formálja, így például a névtelen szereplőket 11. századi magyar,

<sup>27</sup> *Dictionnaire des Lettres Françaises. Le Moyen Age*, Geneviève Hasenohr – Michel Zink (kiad.), Paris, Fayard, 1992, 809.



francia és skót uralkodói családokhoz tartozó valós személyekkel azonosítja”.<sup>28</sup> Az egyetlen példányban fennmaradt Wauquelin-féle prózai szöveg Hermann Suchier kiadásában a verses *La Manekine*-t követi.<sup>29</sup>

## A *La Manekine* narratív szerkezete

Philippe de Rémi a regény írásakor olyan narratív struktúrát használ, mely egyszerre sajátja az udvari regényeknek és a népmeséknek. Hasonlóan a korabeli udvari és „kalandos” regények, valamint mesék zömének cselekményéhez, a *La Manekine* bonyodalma is egy váratlan konfliktus indítja el, melynek későbbi megoldása lehetővé teszi, hogy a szerző kiemelje „a belső szimmetria bizonyos elemeit”. Mindazonáltal figyelemre méltó, hogy bár előfutárai narratív szerkezeti megoldásait követte, Philippe de Rémi mégis képes volt megújítani és tovább finomítani az udvari művek kezdeti konfliktusának visszatérő motívumát. Míg az udvari regényekben a konfliktust leggyakrabban egy váratlan esemény, vagy egy külső szereplő megjelenése váltja ki, a *La Manekine*-ben a bonyodalom belső, lelki természetű, mely Joie szilárd érzelmi és erkölcsi ellenállásában nyilvánul meg apja vérfertőző szándékával szemben. Ez a belső ellenállás indítja el a kalandokkal, bizonytalansággal és szenvedéssel teli eseménysort, melynek során olykor a fiatal hercegő élete a tét.

Az incesztuózus szándékot bemutató epizóddal kezdődő cselekmény, melyet a penitencia és a magyar király bűnbocsánatának jelene zár le, szimmetrikus narratív keretbe foglalja a központi történéseket, így a hősnő megérkezését, majd ismételt menekülését a Skót Királyságból, illetve mindazon viszontagságokat és szenvedéseket,

<sup>28</sup> Philippe de Rémi, *La Manekine*, i. kiad., 28.

<sup>29</sup> Hermann Suchier, i. kiad., 265–366. Jean Wauquelin prózai változatáról és az adaptációja kapcsán felmerült problémákról ld. C. J. Harvey, „Jean Wauquelin „traducteur” de *La Manekine*”, *Le Moyen Français*, N° 39–41, 1997, 345–356; Y. Foehr-Janssens, „*La Manekine* en prose de Jean Wauquelin, ou la littérature au risque du remaniement”, *Cahiers de Recherches Médiévales (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, N° 5, 1998, 107–123 és Maria Colombo-Timelli, „Pour une nouvelle édition de *La Manekine* en prose de Jean Wauquelin : quelques réflexions préliminaires”, *Le Moyen Français*, N° 57, 2005, 41–55. című tanulmányait.

melyeket a királylánynak útja során kell kiállnia. A regény kettős, keretes szerkezetét a hősnő kettős neve is alátámasztja. A regény elején a királylány még a keresztségben kapott *Joïe* nevet viseli, hiszen születése örömmel töltötte el a szüleit. Ugyanezt a beszélő nevet nyeri vissza hányattatásai múltán, amikor rátalál bűnbánó apjára. Ám Skóciába érkezésének pillanatától a király *Manekine*-nek,<sup>30</sup> azaz „csonkakezünek” nevezi, hiszen a hajadon sem kilétét, sem pedig csonkaságának okát nem hajlandó előtte felfedni. A királylány egészen addig viseli e nevet, míg a sors kegyéből a házastársak újra nem találkoznak Rómában.

[...] a cselekményszövés olyan [...] mintha Beaumanoir igen pontos képpel rendelkezett volna a mesék szerkezetéről, és szándékosan szimmetrikus ellenpontokat keresett volna a kezdeti veszteségsorozatot ellensúlyozandó: a hősnő *elveszíti* a kezét, az apját és a férjét, majd a végén *megtalálja* a férjét, az apját és a kezét.<sup>31</sup>

Ez a szimmetrikus kettős szerkezet tükrözi a Magyar és a Skót Királyság kezdeti és végső állapotát is. Itt ugyanis a kezdeti boldogságot és látszólagos harmóniát a hősnő kényszerű menekülése megtöri, ám a főszereplők boldog viszontlátása, illetve apa és lánya megbékélése után a kerettörténet végén visszaáll a kiindulási állapot.

Bizonyos visszatérő motívumok, mint a hősnő csodával határos tengeri útja, a levelek kétszeres cseréje, vagy a jóindulatú udvarnagyk párhuzamos közbelépése halálra szánt úrnőjük megmentésére mind felidéznek a népmesék<sup>32</sup> ismétlődő epizódokban és szekvenciákban gazdag szerkezetét, melyből valószínűleg Philippe de Rémi is bőven merített.

## **A *La Manekine*, mint „keresztény példázat”**

Köztudott, hogy a középkori lírai és prózai művek nagy részét nyíltan, vagy burkoltan átszővi a keresztény szellemiség. Ezen szemléletmód

<sup>30</sup> E felvett név nyilvánvaló szimbolikus jelentéseiről ld. később.

<sup>31</sup> Claude Roussel, *i. m.*, 568.

<sup>32</sup> Vö. Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, *i. m.*, 271–272.

jegyei általában az erkölcsi és/vagy didaktikus tanulásban koncentrálódnak, melyet a szerző (a narrátor) kínál olvasóinak, vagy hallgatóinak az elbeszélte történet megoldásában. (Előfordulhat, hogy a narrátor már a prológius soraiba belefoglalja a tanulást, mely esetben a hallgatóság kétszer is találkozik a szerző didaktikus szándékával.)

Nincs ez másképp Philippe de Rémi regényében sem, melynek végén a következő világosan megfogalmazott tanulást olvashatjuk:

Par ce romans poés savoir,  
 Vous ki le sens devés avoir,  
 Qu'en cascune necessité,  
 C'on a en sa carnalité  
 Ne se doit on pas desperer,  
 Mais tousjours en bien esperer.  
 Que de chou qui griefment nous point  
 Nous remetra Dix en bon point. (v. 8529-36)<sup>33</sup>

Miként Claude Roussel is helytállóan megjegyzi:

Ez a hosszú és drámai történet az igazságtalanul üldözött leányról, mintegy spontán csap át a remény, e teológiai erény ünneplésébe. Valóban, sem Joïe, sem Hélène, soha, egy pillanatig sem kételkedik a gondviselésben. Szenvedéseik megannyi próbatételek, melyek megnyitják előttük az üdvösség útját.<sup>34</sup>

Valóban, mindazokat a szenvedéseket és a halálos veszedelmeket, melyeknek a fiatal nő teste és egész mulandó volta ki van téve a két tengeri út során és a máglya fenyegetésében felülírja szilárd, Istenbe és Szűz Máriába vetett hite. „A legnagyobb veszélyben” mondott imái (1084–1160) tengeri hánykolódásai során, akárcsak a skót király imái, ki elveszett hitvese után kutat, meghallgatásra találnak

<sup>33</sup> Eme história nyomán pedig most már vegyék eszetekbe, ti, kiknek meg kell értenetek mesém üzenetét, hogy nincs oly baj a földi életben, mely kétségbeesésre adhatna okot. Hanem mindig bízzatok abban, hogy Isten kiszabadít minket gyötrelmes helyzetünkből.

<sup>34</sup> *I. m.*, 573.

a Szűznél, aki megmenti és segíti a házastársakat abban, hogy újra találkozhassanak Róma *szent* városában. Ugyanitt, a kereszténység székhelyén vezekel leánya ellen elkövetett bűnéért a magyar király, aki magától a pápától kap feloldozást vétke alól.

Nem érdektelen nyomon követni Joïe levágott kezének útját sem, mely a tokhal gyomrában folyókat és tengereket bejárva *hét év* múltán épen kerül vissza a fiatal királynéhoz, hogy szintén pápai beavatkozásra kéz és kar ismét összeforrjanak. A kéz elvesztésének és különös megkerülésének egyszerre egzotikus és fantasztikus jellege a regény végén egyértelműen vallási színezetet ölt a pápához intézett isteni szózat és az égi beavatkozásra bekövetkezett „egyesülés” csodája által, mely állhatatosságáért megjutalmazza, és minden szenvedéséért kárpótolja a Csonkakezű királylányt.

Tudatos döntés húzódhat a választás mögött, miszerint az ifjú hercegnő levágott kezét őrző állat egy *hal*, annál is inkább, hogy ez a csodálatos tokhal éppen Húsvétkor bukkan fel, ráadásul két egyházi személy leli meg és ejti el. Ezen lényeges elemek szimbolikus jelentése és vallási vonatkozása által a csodálatosból csoda, *miraculum* válik a levágott kéz Joïe-Manekine karjára való visszahelyezésének aktusában. Ez a tett nem csupán a fizikai újraegyesülést teszi lehetővé, de arról is gondoskodik, hogy a hősnő hiánytalanul visszanyerhesse királynői jogait a Skót Királyságban, valamint két „egzotikus” országban, Magyarországon és Örményországban is.

Tekintettel a fent említett explicit és implicit vallási utalásokra, joggal tarthatjuk a művet „keresztény példázat”-nak és tulajdoníthatjuk neki a példázatok<sup>35</sup> jellemzőit.

## Az emberi szeretet túlkapásai

A szerző a népi narratív elemek, illetve a vallási motívumok és allúziók mellett „udvari színezetet is adott meséjének”.<sup>36</sup> Paul Zumthor

<sup>35</sup> Vö. Marie-Madeleine Castellani, *Du conte populaire à l'exemplum*. La Manekine de Philippe de Beaumanoir, Centre d'Études Médiévales et Dialectales de Lille 3, Lille, sd [1988].

<sup>36</sup> Claude Roussel, *i. m.*, 569.

felhívja a figyelmünket<sup>37</sup> Philippe de Rémi szemmel látható vonzódására a lovagi tornák és lakomák részletes leírása iránt, melyek egyszerre társadalmi előírások és a lovagság, illetve a nemesi udvarok kedvelt időtöltései. Nem lehet véletlen, hogy Skócia királya kötelességének érzi búcsút venni fiatal, várandós hitvesétől, hogy a kontinensen rendezett lovagi tornákra sietve harcbéli kiválóságával öregbítse hírnevét.

Philippe de Rémi az udvari szokásokhoz híven írja le a bűnös érzület ébredését Joie apjában („Sens et amour le font doloir / Qui dedens son cuer se combattent”, 478-9 sor),<sup>38</sup> akárcsak a skót király és a Manekine egymás iránt érzett szerelmének „gyönyörűséges gyötrelmeit és keserű gyönyöreit” (1390-1796 sor).

A *La Manekine* sok tekintetben szerelmes regény, pontosabban egy olyan mű, mely a szerelem több megnyilvánulási formáját is bemutatja, a legszélsőségesebbtől a legmagasztosabbig. [...] Ez a gondolatmenet szélsőséges példákra épít, a történet első két részében a szerelem túlzott, már-már perverzióba hajló formáit bemutatva. A párhuzamos szerkezettel bemutatott, vérfertőző szenvedély, Joie apja és skót anyakirályné esetében egyaránt a szülői szeretet torzulása. Ez előbbinél a bűnös érzelem az *örület* jele, melynek méltó párja az időskót királynő fiának szerelmeit irányítani akaró féltékenysége – írja Marie-Madeleine Castellani.<sup>39</sup>

Mindazonáltal „a magyar király nyers szenvedélye”, melyet kezdetben igyekszik elfojtani, egyensúlyozása a józan ész és a vakság hátramezsgyéjén, mely tusában végül ellenállhatatlan vágya kerekedik felül, nyilvánvalóan szemben áll a skót király gyengéd érzelmeivel, melyek az elvakult lángolás udvari ellenpontját képezik. Az ifjú király, akárcsak a Csonkakezü királynő, aki életében először az ő oldalán ismeri meg az igaz szerelmet, egy álmatlan éjen át próbálja megfejteni új érzelmei valódi természetét, melyeket eleinte nem mer

<sup>37</sup> *Essai de pétique médiévale*, Paris, Le Seuil, 1972, 353.

<sup>38</sup> Értelem és Szerelem kezdik gyötörni, kik a szívében vívnak csatát.

<sup>39</sup> Philippe de Rémi, *La Manekine*, i. kiad., 64.

felfedni az idegen országból érkezett hajadon előtt. A fiatalok szerelmes tépelődése kétségtelenül felidézheti bennünk Alexandre és Soredamor történetét, melyről Chrétien de Troyes autentikus és megkapó képet fest a *Cligès*-ben. Ez a hasonlóság egyéb, „a regényre jellemző leíró és narratív elemek” mellett, mint az udvari ünnepségek és a Pünkösdkor megült nász, sejteni engedi Chrétien regényének a *La Manekine* szerzőjére gyakorolt hatását.<sup>40</sup> A skót király mind erősebb szerelme az *idegen*, de nemesi megjelenésű és szelíd természetű leány iránt addig fokozódik, míg végül eltekint hiányosságaitól (csonka bal karjától és származásának kérdésétől), és anyja heves tiltakozása ellenére, aki fiára törő ellenséget lát az ifjú hölgyben úgy dönt, hogy feleségül veszi Manekine-t.

A Csonkakezü királylány és Skócia királyának hitvesi boldogsága csupán addig idilli, amíg a király útra nem kel, hogy lovagi tornákon bizonyítsa rátermettségét, akárcsak Yvain, Chrétien *Oroszlános lovag*-jában. Távozása ismételten veszélybe sodorja várandós, ifjú hitvesét, kitéve őt a féltékeny anyakirálynő gyűlöletének és alattomos cselszövéseinek, mely végül a máglyahalállal fenyegeti. A lovagi dicsőség reményében távozó férj, valamint Manekine magánya és kiszolgáltatottsága ismételten felveti a szerelem és a lovagi lét elkerülhetetlen konfliktusát, amelynek bemutatását Chrétien de Troyes mesteri szintre emelte udvari regényeiben. Mindkét házastárs nehéz próbatételeket áll ki – a király azért, mert eltávozott hitvesétől a lovagi dicsőség reményében és ezáltal elveszítette a szeretett lényt, a Csonkakezü királylány pedig hiábavaló bizalmáért, melyet a Skócia királya iránt érzett szerelmébe vetett:

Mais ce covent ne me tient mie ;  
Çou est la riens dont plus me poise  
Car j'en sui en grief briketoise.  
Mout est vaine l'amour du monde,  
Nus biens n'est se Dix ne l'abonde. (4720-24 sor)<sup>41</sup>

<sup>40</sup> Ld. erről Barbara Sargent-Baur, „Échos de Chrétien de Troyes dans les romans de Philippe de Rémi”, in *Miscellanea Mediaevalia, Mélanges offerts à Philippe Ménard*, Paris, H. Champion, 1998, t. II, 1193–1201.

<sup>41</sup> De fogadalmát nem tartotta meg, ez fáj nekem a legjobban, mert szörnyű nagy

Csak a Reménységbe vetett megingathatatlan hite mentheti meg kilátástalan helyzetéből az ismét a tengernek kiszolgáltatott ifjú hölgyet, ez adhatja vissza neki hitvesét és sokszor próbára tett s bizonyított szerelmét.

## A különösség és az egzotizmus jegyei a regényben

A Szentföldön és a Közel-Keleten tett zárandoklatok, s az ott folytatott kereszteshadjáratok jelentősen hozzájárultak a nyugat-európai emberek érdeklődésének nyitottabbá válásához, s egy addig alig ismert, távoli világról alkotott ismereteik gazdagításához. A középkori ember vágyakozása, hogy akár valóságosan, akár képzeletben ismeretlen, különös és csodákkal teli távoli országokba juthasson el, adekvát kifejezési formákra talált olyan trubadúrok keresztés- és „tengerentúli” énekeiben, mint Marcabru, Peire Vidal, Raimbaut de Vaqueiras vagy Bertran de Born, s olyan *trouvère*-ek búcsúverseiben, mint Conon de Béthune, le Châtelain de Coucy és Rutebeuf, akárcsak a negyedik kereszteshadjárat eseményeiről a szemtanú hitellességével beszámoló Geoffroy de Villehardouin *La Conquête de Constantinople (Bizánc megvétele)*, valamint Robert de Clari azonos című krónikájában. A távoli, ismeretlen országokban és vidékeken tett utazások témája központi motívuma, sőt kompozíciós elve lett számos *chanson de geste*-nek (*Le Charoi de Nîmes, La Prise d'Orange, Renaut de Montauban*), a legtöbb keresztés éneknek és egyes „antik regényeknek” (*Roman d'Alexandre*), s különösképpen a 13. századi „idillikus és kalandos” elbeszéléseknek (*Floire és Blancheflor, Aucassin és Nicolette, Amadas és Ydoine, La Belle Hélène de Constantinople, Parise la Duchesse*).

A távoli és/vagy tengerentúli országokba induló zárandoklatok és kereszteshadjáratok természetes módon keltették fel a középkori közönség érdeklődését az olyan országokban és vidékeken tett, érdekesítő kalandokban (és viszontagságokban) bővelkedő utazásokról

---

veszélybe kerültem. A földi szerelem igen mulandó a világon, semmilyen boldogság nem maradandó, ha Isten nem őrökdi felette.

szóló történetek iránt, amelyek „realitása” többnyire elérhetetlennek bizonyult számukra, s amelyek legtöbbször csak a költői képzelet világában léteztek.

### *A hősnő különösségének jegyei*

A Csonkakezü királylány magyar eredete, az a tény, hogy egy távoli, a nyugati emberek szemében bizonyos fokig titokzatos és egzotikus országból származik, kezdettől fogva az idegenség és *különösség* légkörével veszi körül a sors által egyszerre üldözött és új horizontok felé taszított hercegnőt.

A fiatal hősnő különös és idegenszerű voltát a regényszerző kétszeresen is jelzi attól a pillanattól kezdve, hogy a balkezének levágására szánja el magát. Egyrészt fogyatékosága, balkezének hiánya a külső megjelenés szintjén a köznapitól eltérő, rendhagyó lényének állandóan érzékelhető jelzése lesz. Másrészt a magyar hercegnő mássága interiorizált szinten is megmutatkozik, amikor Skóciába érkezve egy *különös* értelmű ragadványnevet kap. Minthogy egy számára teljesen ismeretlen országba kerülve nem kívánja felfedni menekülésének okát, kilétét és eredeti nevét (*Joïe*) – amely egyébként emblematikus név: „azért kapta a Joïe nevet,<sup>42</sup> mert születése örömmel töltötte el alattvalói szívét; később maga a leány jelenti ki, hogy neve a szerelem örömeire, boldogságra predesztinálja”<sup>43</sup> –, Skócia királya egy újabb emblematikus nevet ad neki (*Manekine*), melynek jelentése felettebb szokatlan, sőt ambivalens.

Dont dist li rois : „Il nous estuet,  
Puis que vostre non ne savons,  
Que nous aucun non vous metons.  
Or soit ensi : je vous destine  
Que vous aiez non Menekine.” (v. 1336-1340)<sup>44</sup>

<sup>42</sup> Az ófrancia szó valójában beszélő név, jelentése ‘öröm’, ‘boldogság’.

<sup>43</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, i. kiad., 260.

<sup>44</sup> Végül így szól (a király): – Mivel nem ismerjük kegyed igazi nevét, újat kell adnunk. Így tehát kegyedet ezentúl Manekine-nek nevezzük.



Egyik értelme szerint a *Manekine* név az ifjú leány fogyatékoságára utal (ld. fentebb), másik jelentése pedig egy fontos epizóddal kapcsolatos. Amikor a skót király jószívű udvarnagya megmenti a máglyahaláltól, egy hozzá tökéletesen hasonló fabábut, egy *mannequin* égettet el helyette. A magyar származású skót királyné *Manekine* nevében

a *mannequin* szó (a *Mann* 'ember' kicsinyített formája a germán nyelvekben) nőnemű alakja található, s ez a szó a középkorban azt a szalma- vagy fabábut jelölte, amellyel a misztérium-előadások alatt a színészeket helyettesítették a kínzási jelenetekben.<sup>45</sup>

Az emblematikus *Manekine* név, amellyel a szerző a hősnőt illeti hányattatásai alatt, összefüggésbe hozható azzal a különleges szimbolikus jelentéssel, amelyet a középkori emberek a tulajdonneveknek tulajdonítottak abból kiindulva, hogy azok képesek a nevek viselőinek csak rájuk jellemző, lényeges tulajdonságait kifejezésre juttatni.<sup>46</sup> A *Manekine* név különös, ambivalens jelentései az ifjú királyné jól látható testi fogyatékoságával együtt arra is magyarázatot adhatnak, miért nem részesíti eleinte a skót királyi udvar a más országokból való jövevényeket megillető vendégszeretetben, s miért tekintik az udvar előkelői (a király, az anyakirályné és az udvarnag) egy titokzatos országból érkezett, bizonytalan származású *idegen*nek.

Ez indokolhatja, hogy a skót király először habozik feleségül venni a csonkakezü leányt annak ellenére, hogy nemes és szép külseje, valamint szelíd és szeretetreméltó lénye elbűvölte, de akiről valójában semmit sem tud.

Az ismeretlen hajadon iránti kétely és bizalmatlanság – aki ráadásul nem hajlandó felfedni kilétét és elárulni igazi nevét – az anyakirályné elemi felháborodásában éri el csúcspontját, amikor az felháborodva tiltakozik fia ama szándéka ellen, hogy feleségül vegyen egy „*ismeretlen*”, egy „*szerencsétlen*”, egy „*idegen*”:

<sup>45</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, i. m., 156.

<sup>46</sup> Vö. Jacques Ribard, *Le Moyen Âge. Littérature et symbolisme*, Paris, H. Champion, 1984, 73, 80–90.

Honis soit il quant prise l'a,  
 Ne qui le tenra mais pour roi !  
 Or a il fait trop grant desroy,  
 Qui a ci prise une esgaree,  
 Une chaitive, une avolee,  
 Une femme o tout une main. (v. 2056–2061)<sup>47</sup>

Még a jóindulatú skót udvarnagy is kifejezi kételyeit az ifjú királyné származását illetően, miután kézhez kapja a Manekine máglyahalálát elrendelő hamis levelet:

La raison mie ne savons,  
 Pour coi tel mandemant nous fait.  
 Espoir que on li a retrait  
 La ou il est, dont ele et nee,  
 Et pour coi eut la main colpee.  
 Je ne sai s'il i a raison ;  
 Mais mout a envis desraison  
 Li fesist, n'a mie lonc tens. (v. 3534–3541)<sup>48</sup>

Mindazonáltal a skót király kételyei és féelme, hogy egy idegen hölgygel kössön házasságot, akárcsak az anyakirálynő ösztönös bizalmatlansága leendő menyé iránt nem teljesen alaptalanok. (Ellenkezését arra a tényre is alapozhatja, és érvként használhatja fel a fia szándékával szemben, hogy Joïe balkezének hiánya akár az ifjú hajadon valamely súlyos vétkének a következménye is lehet, minthogy a középkorban általánosan elterjedt volt például a tolvajok kezének levágása.) Ismeretes, hogy abban a korban a nemesi familiák milyen féltő gonddal ügyeltek arra, hogy fiaik ne csak „okos, jó és jámbor”, hanem lehetőleg „jó családból” való, nemesi származású hajadont

<sup>47</sup> – Szégyellje magát a király, hogy feleségül vette ezt a leányt! Ezek után még királynak lehet nevezni az illetet? Nagy hibát követett el, amikor elvette ezt a sehonnai, nyomorult, idegen leányt, ezt a félkezű nőszemélyt.

<sup>48</sup> Nem tudjuk, hogy miért kér illet tőlünk a király. Talán ott, ahol most van, megtudta, hogy honnan származik a királyné, és miért vágták le a fél kezét. Nem tudom, igaza van-e, de nemrég még majd' megőrült érte a király.

vegyenek feleségül. Ezért is igyekeznek meggyőzni magát Skócia királya Manekine előkelő származásáról, látván annak ragyogó szépségét és kifinomult udvari modorát.

Az idegen hajadonnal kötött házasság azonban végül ideális döntésnek bizonyul. Az ismeretlen eredetű királyné fiúörököszt szül, majd végül két gazdag keleti királyságot – Magyarországot és Örményországot – ajándékoz örökségként férjének, aki ezáltal könnyen megszilárdíthatja hatalmát. Christiane Marchello-Nizia joggal állapíthatta meg, hogy a regényt „az exogám házasság melletti védőbeszédként” is lehet olvasni.<sup>49</sup> Azzal a véleményével is egyetérthetünk, hogy Philippe de Rémi *La Manekine*-je

[...] mindazokkal a breton és udvari elbeszélésekkel rokon, amelyekben megjelenik a *némileg tündérre emlékeztető idegen nő alakja, akivel [a lovag] egyszerre óhajtja és féli az egyesülést*<sup>50</sup>: a hullámok által odasodort vagy a forrás mellett talált, néha testileg megjelölt (Mélusine-nek, akárcsak Manekine-nek titka van) idegen hölgy fiúörökösssel és gazdagsággal ajándékozta meg azt a nemzetséget, amelyik befogadta [...].<sup>51</sup>

### ***A főszereplők vándorútjaihoz kapcsolódó egzotikus vonások***

A főszereplők idegen tájakon és távoli országokban tett vándorútjai az egzotizmus megannyi kimeríthetetlen forrásául szolgáltak a középkori irodalmi művekben, különösen a 13–14. századi geszta-énekekben és „kalandregényekben”. Ez érvényes Philippe de Rémi alkotására is, amelyben a főhősöknek a „valóság” és a költői fikció találkozási pontjain végbemenő vándorlásai nem csupán a cselekmény lényeges komponenseinek tekinthetők.

Figyelemre méltó, hogy a vándorutakhoz kötődő egzotikus jegek többsége Manekine gyakori helyváltoztatásakor bukkan fel.

<sup>49</sup> Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, i. m., 266.

<sup>50</sup> Kiemelés tőlünk.

<sup>51</sup> *Uo.*

Míg azonban a skót király Flandriába és Észak-Franciaországba vezető útját nagy gonddal és pontossággal írja le a szerző – azokra a lovagi tornákra, amelyeken a király részt vesz pontosan körvonalazott, jól ismert vidékeken és városokban kerül sor: Gentben, Bruges-ben, Lille-ben, a champagne-i Épernay-ben stb. –, Manekine kényszerű „földkörüli” vándorlásai nagyrészt a költői képzelet termékei, melyeknek nem sok közül van a földrajzi realitásokhoz. Joie első tengeri útja, melynek során egy hét alatt (!) ér Magyarországról Skóciába anélkül, hogy egyszer is megpillantaná az itáliai, a francia és a spanyol partokat, inkább egy mesebeli, egyik képzeletbeli országból a másikba tett utazásra emlékeztet. Nem meglepő, hogy Skóciában, akárcsak korábban szülőföldjén, a sors akaratából egymást követően lesz része szerencsétlenségben és szenvedésben, valamint örömben és boldogságban, mint bármelyik tündérmese hősnőjének.

Arra következtethetünk tehát, hogy az a tenger, amely lehetővé teszi Joie-nak, hogy egy hét alatt Skóciába, majd pedig két hét alatt Skóciából Rómába érkezen nem valóságos tenger, hanem inkább egy ambivalens „mitikus hely”, amely egyidejűleg az ifjú királyné viszontagságainak és szenvedéseinek a helyszíne, s az a kedvező „vizes közeg”,<sup>52</sup> amely végül szerencsés kikötőbe és új, boldogabb élet lehetőségéhez juttatja.<sup>53</sup>

Az újból egymásra talált királyi párnak a magyar és örmény királyságban tett utazásai az addigi vándorutaktól eltérő szerepet töltenek be a regény végén. E királyi utak nemcsak hogy szinte „turisztikai” jelleget öltenek, de a regényszerző Skóciához képest valóságos „Eldorádó”-ként mutatja be a gazdag keleti Örményországot, amely ezentúl „aranyat, ezüstöt és mindenféle kincset fog küldeni Skóciába...” (8362–70 sorok). A „valóságos” országokkal a „legendák földje” áll itt szemben, amely gond nélküli, kellemes utazásokra hívja a főhősöket, mintegy kárpótlásul a korábbi tengeri utak alatt elszenvedett viszontagságaikért.

<sup>52</sup> A 12–3. századi breton *lai*-kben az evilági lovag forrás, patak vagy tó mellett találkozik a földöntúli tündérrel, aki megajándékozta szerelmével.

<sup>53</sup> Vö. Marie-Madeleine Castellani, „L'eau dans *La Manekine* de Philippe de Beaumanoir”, *Senefiance*, N° 15, 1985, 82–89.

Mindazonáltal azok a nyilvánvaló vagy rejtett egzotikus vonások, amelyeket kimutattunk, valamint a csoda motívumának megjelenése a regény végén – a 13–14. századi kalandos elbeszélések műfaji kritériumainak megfelelően – a figyelemfelkeltés és a „regényesség” hatásos elemei maradnak, s egyáltalán nem befolyásolják Manekine „fantasztikus” történetének határozottan tudatos végkifejletét.

Ez a végkifejlet ugyancsak egy mélyebb jelentésű, szimbolikus üzenetet tartalmaz. A skót királyságot és a két „egzotikus” királyságot, Magyarországot és Örményországot ezentúl a skót-magyar királyi pár pápai jóváhagyással egyesített birodalomként fogja kormányozni, minek következtében az „ismeretlen”, távoli országok eredendően egzotikus színezete elhalványul, illetve beolvad a nyugat-európai országok keresztény civilizációjának egyetemes minőségébe.

## A magyar királylány

Köztudott, hogy a 12-13. század során a Francia- és a Magyar Királyság kapcsolatai több tekintetben fellendültek. A Franciaország különböző tájairól érkező egyre több mesteremberen és kereskedőn kívül a korban francia lovagok és ciszterci szerzetesek telepedtek le az országban a francia-magyar dinasztikus szálak szorosabbra fűzésének mintegy természetes hozadékaként. Könyves Kálmán Roger normandiai herceg lányát vette feleségül, III. Béla első felesége Châtillon Anna volt, második házasságában pedig Capet Margitot, VII. Lajos leányát, Fülöp-Ágost francia király féltestvérét vette nőül. Ezen házasságokat kétség kívül számos „diplomáciai” misszió készítette elő és követte a későbbiekben, mely missziók alkalmat nyújtottak a francia nemesek és egyházi személyek számára, hogy jobban megismerhessék ezt a „gazdag és egzotikus”<sup>54</sup> közép-európai országot. A Magyar Királyság területén átvonuló második és a harmadik kereszties hadjárat eseményei hasonlóképpen hozzájárultak ahhoz,

<sup>54</sup> Érdemes megjegyezni, hogy ebben a korban terjedt el Franciaországban a „Magyarország minden aranyáért (sem)” [*(ni) pour tout l'or de Hongrie*] szöveg, amely mind a lírai, mind az elbeszélő költeményekben gyakran előfordult, s egyértelműen a Magyar Királyság vélelmezett gazdagságára utalt.

hogy a franciák tudomást szerezzenek a korabeli Magyarországról. A két ország egyre élénkebb dinasztikus, politikai és kulturális kapcsolatai a 12. század végén és a 13. század során nem csupán az Andreas Capellanus-hoz hasonló egyházi személyek érdeklődését keltették fel – aki az udvari szerelemről írott traktátusában, a *De amore libri tres*-ben<sup>55</sup> két ízben említi Magyarországot –, hanem olyan építészeket is, mint Villard de Honnecourt. Elsősorban azonban a költők és *trouvère*-ek kíváncsisága ébredt fel ekkoriban ez iránt a távoli és „egzotikus” ország iránt.<sup>56</sup>

Több geszta-éneket, kaland-éneket és udvari történetet sorolhatnánk, melyek főszereplői magyar hercegek és hercegnők, kik számos próbatételt és viszontagságot állnak ki, mielőtt ismét visszakerülhetnének az őket a származásuk szerint megillető helyre. Közülük a legfigyelemreméltóbb főhős nő minden kétséget kizáróan Philippe de Rémi Csonkakezü királylánya.

Ugyanakkor nem hagyhatjuk szó nélkül, ahogyan Marie-Madeleine Castellani<sup>57</sup> sem hunyt szemet fölötte, hogy a szerző mily különös képet fest a Magyar Királyságról és ingatag, báróinak – „kiket leginkább saját boldogulásuk és hatalmuk gondjának terhe nyomaszt” –<sup>58</sup> kiszolgáltatót királyáról. Egy ilyen királyságban bizony előfordulhat, hogy a király erényes és tiszta szívű leánya esik áldozatául a világi és egyházi hatalmasok önös érdekei miatt folytatott csatározásoknak. Skócia, „a fiatalság és az udvari erények földje”<sup>59</sup> ellentétet képez a feudális berendezkedésű Magyarországgal. Skóciában a szigorú örökösödési szabályok helyébe a Joie érkeztek örömeire rendezett tavaszi

<sup>55</sup> Vö. Géza Rajnavölgyi, „Un rapprochement entre les cours de France et de Hongrie”, in Emese Egedi-Kovács (szerk.), *Dialogue des cultures courtoises*, Collège Eötvös József ELTE, Budapest, 2012, 253–260.

<sup>56</sup> Ld. Dezső Pais, „Les rapports franco-hongrois sous le règne des Árpád, I”, *Revue des Études Hongroises et Finno-ougriennes*, 1–2, 1923, 15–26 ; Alexandre Eckhardt, *i. m.*, 120–123; Asztrik Gabriel, *Les rapports dynastiques franco-hongrois au Moyen-âge*, Budapest, 1944, 1–51.

<sup>57</sup> Philippe de Remi, *La Manekine, i. kiad.*, 68–70.

<sup>58</sup> *Uo.*

<sup>59</sup> *Uo.*, 70.

vígasságok és udvari játékok lépnek, melyeket a király és a magyar hajadon viszonzott szerelme koronáz meg.

Minden okunk megvan azt feltételezni, hogy a magyar királynő költői, mulandó és sorsüldözött alakjához nagyban hozzájárulhatott a 13–14. században Észak-Franciaországban széles körben elterjedt kultusz, mely II. András leányának, Szent Erzsébetnek a nevéhez fűződik. Ezt a nézetet támasztja alá Rutebeuf *Vie de Saint Elysabel, fille du roi de Hongrie* című elbeszélő költeménye is.<sup>60</sup>

*Szabics Imre*

*A francia nyelvű bevezetést Márkus Virág fordította magyarra.*

---

<sup>60</sup> *Œuvres Complètes de Rutebeuf*, Edmond Faral & Julia Bastin (kiad.), Paris, Picard, 1977, t. II, 60–166.

## Prológus

Philippe de Rémi olyan regényt kíván írni, melyet mindenki örömmel hallgat; és melyről tudják, akárki hallgatja, hasznos tanulságot meríthet belőle.

Ám, ha akad a közönség körében olyan, kinek nincs kedvére az efféle történet, Istenre kérem, ne maradjon itt, mihamarabb távozzon, hiszen nem vall sem udvariasságra, sem jóérzésre, ha valaki a mesélőt zavarja. Előbb túrnám fel a mocsarat tőzegért, mint hogy olyan kellemetlen, irigy és gőgös emberek előtt kelljen szólnom, kiket hitvány nemteleneknek tartanak. Az ilyen emberek kimutatják, s még tüntetnek is a rosszal, míg a jóról, még ha tisztában vannak is vele, mélyen hallgatnak. S mivel nem kedvelem őket, még mielőtt belekezdnék regényem mesélésébe, arra kérem őket, hogy menjenek el, vagy ne vitatkozzanak, és ne is zajongjanak. Mert mire való az a szép történet, melyet nem szívből fogadnak, legfőképpen azok, akik hallgatják. Így tehát azt kérem ezektől az emberektől, hogy ne hallgassák meg e versbe szedett elbeszélést.

Ne lepődjetekek meg, ha nem tudok gazdag rímekeket szerezni, hiszen nem végeztem komoly tanulmányokat, s sosem írtam még verset. Most azért fogok mégis versírásba, mert valóságos a történet, melyet el akarok mesélni, s nem lenne méltányos, ha ily kedvetekre való dolgokról hallgatnék. Arra kérem Istent, legyen segítségemre, hogy jól fejezzem be a történetet, melyet itt elkezdtem és rímbe szedtem, s jutalmazza meg mindazokat, kik értékelni fogják e művet. El is kezdem most történetem, amelynek egyetlen szaván sem változtattam, hacsak nem a verselés miatt, melyet igyekeztem minél jobban követni.

Volt egyszer egy nagyon bölcs és lovagias király, ki egész Magyarországon uralkodott. Nemes származású felesége az örmény király leánya volt, s annyi szépséggel és jó tulajdonsággal volt megáldva, hogy azt hiszem, igencsak messzire kellett volna elmenni, hogy a párjára akadjunk. De nem akarok többet mondani róla, hiszen így késlekednék az elbeszéléssel, melyhez hű maradok akkor is, ha minél rövidebbre szabom. Lássuk, mit mond nekünk e történet.



A király és a királyné már tíz esztendeje élt együtt, s csak egy leánygyermekük született. Ő azonban, legjobb tudomásom szerint a leggyönyörűbb teremtés volt, kit ember valaha is látott. A leányt Joie-nak<sup>1</sup> hívták, mivel számos embert töltött el örömmel születésének híre. S Isten, minden jótett forrása, ki nem volt fösvény, ellátta őt a Természet összes adományával, s bőségesen adott neki szépséget, jóságot, bölcsességet és szívbeli nemességet. Akkoriban nem volt még hölgy, kit nála többre becsültek volna bölcsességéért.

Am ekkor váratlanul megjelent a Halál, ki a hatalmasokat is ledönti, s nem kímél sem királyt, sem királynét. A Halál, ki a szép időt köddé változtatja, s szomorúságot hoz a boldog emberek közé; a Halál, ki soha nem fogad el más váltságdíjat attól, kit fogságba ejt, mint sápadt, mezítelen testét, s ezért rettegi őt öreg és fiatal.

A királyné időskorát sem várta meg, rárontott, ledöntötte lábáról, s elsápasztotta arca színét, mellyel korábban a frissen nyílt rózsza sem vetekedhetett. A királyné ágnak esett, s meghihetitek, ettől a király és az ország népe is valamennyien kétségbeestek. A király el sem mozdult hitvese ágya mellől, s könnyeit sem tudta visszatartani, mert nem talált olyan orvost, ki meg tudta volna gyógyítani a királynét. Egy napon így szólt hitveséhez:

– Drága hölgyem, összeszorul a szívem, mikor ránézek sápadt orcájára. Túl fiatal még ahhoz, hogy itthagyjon engem.

– Felséges uram – válaszolta –, sem időskor, sem fiatalság nem tud változtatni Isten akaratán. Gyakran elsőként távozik az, akinek utolsóként kellene. Mivel Isten így kívánja, beleegyezem, s nem bánkódom amiatt, hogy követnem kell az akaratát. Nagyon jól tudom, hogy meg kell halnom, nem történhet ez másként. De az irántam érzett szerelmének nevében, melyről számtalanszor bizonyosságot tett, arra kérem, hogy mindama boldogságért cserébe, amelyet tőlem kapott, teljesítse egy kívánságom.

– Úgy lesz, hölgyem – válaszolta a király. – Bármit megteszek kegyedért, amit egy férfi ezen a világon megtehet egy hölgyért. Ámde mondja meg, mit kíván tőlem, a kegyed iránt érzett hűségemre esküszöm, készen állok teljesíteni azt.

---

<sup>1</sup> A név jelentése: öröm, boldogság.

– Már most biztos vagyok benne, felség, s arra kérem, hogy halálom után ne házasodjon meg újra. Ha azonban az ország hercegei és a grófjai nem szeretnék, hogy Magyarország királysága a leányomra szálljon felség halála után, s ha azt kéri felségedtől, hogy házasodjon meg és nemzzen fiúgyermeket, egy feltétellel megengedem felségednek. Olyan feleséget kell keresnie, ki tökéletesen hasonlít rám. Ha hú akar maradni a nekem tett ígéretéhez, kerüljön el minden más asszonyt.

– Úgy lesz, megígérem, hölgyem, s soha nem fogom megszegni a szavam.

Miután a királyné a király esküjét vette, szívét, s minden gondolatát lelke megmentése felé fordította, s meggyónt. Érezte, hogy közeledik a halála. Kérte az utolsó kenetet, s miután megadták neki, távozott e világból.

Halálhírére sokan ejtettek könnyet. A király többször is ájultan rogyott hitvese földi maradványaira, s senki sem tudta megvigasztalni. Amikor a szeme láttára vitték el a királynét a koporsóban, panaszkodni és jajveszékelnéi kezdett. Ilyen mély fájdalmat még senki sem érzett előtte. A királynét a legnagyobb pompával temették el: sírja ezüsből és aranyból készült, s gyönyörű drágakövekkel rakták ki. Híven tanúsítom, hogy a sírkő a temetésen jelenlévő hercegeket és prelátusokat is meglepő pontossággal ábrázolta elefántcsontból kifaragva. Kettesével mutatta őket, amint éppen beszélgetnek, s úgy tűnt mintha a bánat elvette volna az eszüket. Amikor véget ért a mise, elhagyták a templomot. Néhányan elmentek, de a királyság főurai ott maradtak, hogy vigasztalják a királyt, kinek szívét nagy fájdalom járta át.

Ám egyszer minden holtat el kell feledni. A király ennek ellenére megtartotta hitvesének tett ígéretét, s a királyné halála után sok időt töltött leányával, Joie-jal, kit nagyon szeretett és nagy becsben tartott. A hitvese iránt érzett szeretet okán nem mutatta keserűségét és tiszta szívből szerette leányát. Az ifjú leány minden nappal egyre szebb, bölcsebb, nemesebb és becsületesebb lett. Joie hamarost betöltötte tizenhatodik életévét, s szépsége és jósága teljében szolgálta és tisztelte Szűz Máriát, kiről volt egy hozzá igencsak hasonlatos szobra, mely szobor előtt minden nap buzgó imákat mondott.

Itt félbehagyom Joie történetét. Az ország főurai, kik nagy számban összegyűltek, szólni kívántak, s mikor az ország minden főembere megjelent, kiválasztották maguk közül a legbölcsebbet, hogy ékes szóba foglalja összejövetelük okát:

– Nemesurak, figyelmezzetek reám! Országunk nemeslelkű és szépséges királynéjának halála mindannyiunknak súlyos veszteség. Királyunknak nem maradt más örököse e hölgytől, mint leánya, ki, az igazat megvallva rendkívül szép és nemeslelkű. Mégis veszélybe kerülhet Magyarország királysága, ha egy napon egy hölgy fogja megörökölni azt. Így hát kötelességünk a király színe elé járulni, s tiszta szívből arra kérünk, hogy válasszon új hitvest magának.

A főurak egy emberként válaszolták: Bölcs tanács! Mindahányan kivétel nélkül egyetértettek. Harmadnap fel is keresték a királyt, s kérték, hogy a királyság javát szolgáló keressen új hitvest. A király ekképp válaszolt:

– Nem tehetem, nemesuraim! Nem kereshetek új hitvest, hiszen ígéretet tettem a néhai királynénak, miszerint soha nem esküszöm meg újra, hacsak nem találok egy olyan hölgyet, ki szépségben, viselkedésben és nemességben tökéletesen hozzá hasonló, s nem hinném, hogy létezik ilyen hölgy ezen a világon. Ám ha valaki rábukkan egy ilyen nemeshölgyre, országom érdekében készen állok eleget tenni akarataknak.

Miután a főurak meghallgatták a király választát, kiválasztottak egy tucatnyi lovagias, bölcs és tanult küldöttet, kik több nyelven beszéltek. Valamennyien jól ismerték a királynét, aki sokat törődött a neveltetésükkel és a sorsukkal, így könnyű szívvel néztek szembe mindazzal a megpróbáltatással, mely a néhai királyné hasonmásának keresése során várt rájuk. A tizenkét ifjú tehát a király és a nemesurak parancsára kettesével útnak indult, ám kutatásuk nem hozott eredményt. Mikor ellátták őket kedvükre való arannyal-ezüsttel és készletekkel, eldöntötték, hogy egy évig keresik az úrnőjükhöz hasonlatos hölgyet, s aztán visszatérnek. Hatan kelet felé indultak el, majd onnan három különböző úton haladtak tovább; a többiek pedig nyugat felé vették az irányt, jó néhány országot átkutatva. Számos király és nemesember leányát felkeresték, de mindhiába. Mérhetetlen szenvedéseken és

megpróbáltatásokon mentek keresztül, de küldetésük célját nem sikerült elérniük: nem találtak a királynéhez hasonlatos hölgyet. Így aztán nagy bánat járta át a szívüket, még hozzá oly nagy, hogy annak meghallgatása is fájdalmat okozna. Számos helyet bejártak, s számos országot felkutattak, ám jó hírrel nem tudtak szolgálni. Egy év elteltével visszatértek hazájukba, ám nem úgy, ahogyan elhagyták: gazdagon és vidáman vágtak neki küldetésüknek, s szegényen, bánatos szívvel tértek meg otthonukba. Két hajóval indultak útnak, de hat különböző hozta vissza őket.

Karácsonykor tértek vissza a királyhoz, s teljes udvartartásához, az ország főuraihoz: temérdek nemesúr, valamint számos nemes hölgy és nemeskisasszony volt ott jelen, kik mind magukat gondolták a legszebbeknek. A küldöttek ebédidőben érkeztek meg, s beszámoltak a királynak küldetésük kudarcáról. A főurak, amint ezt meghallották, igen elsomorodtak, ám tudták, hogy a küldöncök nem felelősek a sikertelenségükért, így nem is maradt el a fizetségük, hiszen mindnek jutott bőségesen fehérezüst és vörösarany, melyet ki-ki saját kincsének tudhatott.

Ám most áttérek a királyra, s a társaságában lévő nemesurakra, akik között számos érsek, apát és püspök is volt. S ott volt a szép Joie is, ki udvarhölgyei kíséretében éppen ebédjét költötte. Az egyik főúr szolgálta ki egy tálból – a Jóisten hozzon reá szerencsétlenséget, mert miatta sok szenvedést kellett elviselnie Joie-nak, miként ezt nemsokára megtudjátok. E nemesurat igencsak bántotta, hogy a királynak nem született fiúgyermek, s a küldöttek üzenete sem töltötte el örömmel. Rápillantott az ifjú királykisasszonyra, hófehér, rózsás orcájára, s mint-ha édesanyját, a néhai királynét látta volna viszont fiatalkorában.

Mikor mindannyian befejezték az ebédet, az ország főurai tanácskozássra vonultak vissza. Az a gróf szólalt meg először, ki a szép Joie ebédjét szolgálta fel:

– Isten bocsássa meg nekem, Urak, de a király soha nem házasodik meg újra, és soha nem találunk kedvére való hitvest, hacsak nem sürgetjük határozottan, hogy vegye nőül leányát, Joie-t, hiszen ő az egyetlen a világon, ki hasonlatos édesanyjához. A jelenlévő prelátusok, akik nagy nyomorúságra jutnának, ha egy rossz uralkodó keze

alá kerülnének, bizonyára igyekeznének törvényessé tenni e frigyét, mely az egész királyság javát szolgálná.

E szavakkal zárta mondandóját. Néhányan egyetértettek vele, néhányan viszont határozottan ellene voltak, így hosszasan vitáztak az ügyről. Végül a prelátusok megegyeztek, hogy megkérik a királyt, fogadja el a javaslatukat, s azt is felvállalták, hogy magukra veszik a tettével járó bünt, és elmagyarazzák a pápának is, milyen előnyök származnának e cselekedetből. Majd a király elé járultak, s így szóltak hozzá:

– Felséges urunk, mivel tudjuk, mekkora becsben tart minket, azt kívánjuk, hogy legyen fiú utóda, ki uralkodhat a királyság felett halála után is. Ám Felséged esküt tett, hogy csak egy első hitveséhez teljesen hasonló nemes hölgyet vesz nőül. Márpedig ily hölgyet nem találtunk, s nem is létezik csak egy, ki méltó lehet szerelmére: bölcs leánya, Joie. Könyörgünk, vegye hát nőül, s ígérjük, minden felelősséget felvállalunk döntéséért. Legfőképpen pedig ne bánkódjon, hiszen jobb kis vétket elkövetni, mint nagy bajt elszenvedni.

– Nemesurak – válaszolta a király –, a világ minden kincséért sem tennék ilyet, túl nagy bünt követnék el, ha így cselekednék

– Mégis meg kell tennie, felséges urunk! A papjai is sürgetik, hogy ekként cselekedjék, s ha nem teszi meg, szembeszegül hűbéresei akaratával.

Mikor a király látta, hogy nemesurai azt kívánják, vesse alá magát akaratuknak, Gyertyaszentelő Boldogasszony ünnepéig haladékot kért tőlük. Akkor majd visszatérnek az ügyre, s megmondja nekik, hogy eleget tesz-e akaratuknak vagy sem. Dolguk végeztével búcsút vettek a királytól, s ki-ki elindult a maga útjára.

Így a király leánya közelében maradt, akit gyengéd szeretettel és nagy figyelmességgel vett körül. Egy napon, mikor belépett Joie márványpadlójú szobájába, leánya éppen fészülködött, s apját meglátva, nyomban elszégyellte magát és elpirult.

– Legyen üdvözölve, Felség! – köszöntötte a királyt Joie.

– Te is légy üdvözölve, leányom! – válaszolta atyja.

A király gyengéden megfogta Joie karját, s maga mellé ültette. Nagyon figyelmesen végigfürkészte leányát, s megállapította, hogy Természet soha nem alkotott nála gyönyörűbb hölgyet: százzsorta

nagyobb szépséggel áldotta meg Joie-t Helénánál, ki annyi bajt hozott a trójaiakra, ki miatt mind elvesztek, legyőzettek vagy világgá mentek és bánatra adták a fejüket. Ám sokan mások is jutottak már ilyen sorsra, s a legbölcsebbek és legéleseszűbbek is rohantak már vesztükbe egy hölgy miatt, s az is megesett, hogy a hölgy, kinek kedvéért örülségre vagy vétségre adták fejüket, vétlen volt ő maga is, s így neki is ugyanazokat a szenvedéseket kellett kiállnia. Mert hiszen gyakran mondják, hogy sokszor ugyanaz a sors vár az ártatlanra is, mint a vétkesre. Ez történt a szép Joie-jal is, mikor atyja szívét egy óvatlan pillanatban olyannyira lángra lobbantotta Szerelem, hogy minden eddiginél nagyobb örömmel tekintett leányára.

Józanész, Szerellemmel viaskodva azt parancsolta a királynak, hogy távozzon Joie szobájából, mielőtt Szerelem csapdájába esne. Így is tett: búcsút vett leányától, s Jézusnak ajánlotta őt. Ám Szerelem tüskéje szívében maradt, egyre csak kínozza és nem hagyta nyugodni. Ámor oly jól célzott, hogy nyila a szemén keresztül szíve közepéig hatolt, s ez a sebe soha nem gyógyult be és sok szenvedést okozott neki.<sup>2</sup>

Egy napon, mikor úgy tűnt fel, hogy Józanész felülkerekedik Szerelmen, ekképp kesergett: „Bizonyára bolond vagyok, hogy szívem éppen azt szereti és kívánja, akit nem kaphat meg. A gógös Szerelem gyötör, s miatta szeretem Joie-t ily gyalázatos módon, minden észérv és akaratom ellenére. Jól tudom, hogy édesleányom az, kinek már a gondolata is kínoz! E hitvány érzelmet az udvarom nagyjai és hűbéreseim plántálták szívembe, s oly örületbe taszítottak, hogy a szívem egyre csak sóhajtozik és vágyakozik! De mi végre e sóhajok? Hát nem engedték meg, sőt könyörögtek a prelátusok, hogy vegyem nőül Joie-t? Hát nem pusztán azért ragaszkodtak hozzá, hogy csillapítsák fájdalom és királyságom érdekét szolgálják? A minap még megtagadtam, hogy teljesítem a kívánságukat: ostoba és bolond voltam. Hát valóban bolond lettem volna? Nem, hiszen bölcsen cselekedtem, hiszen nem szokás feleségül venni a saját leányunkat! Bolondságot ültettek a fejembe, merő bolondságot, hiszen nem látok benne értelmet! Nem vehetem nőül saját leányomat, vétkes önhittség lenne, melyet sem az értelem, sem

<sup>2</sup> Ovidiusi toposz középkori alkalmazása.

a törvény nem enged. Ki akarom tépni szívemből e szörnyű vágyat, mostantól még a gondolatát is megtiltom magamnak!”

Így vívódott magában a király, ám Szerelem, mely a szívébe férközött, más gondolatot ébresztett benne: újfent eszébe jutatta leánya ragyogó szépségét és viselkedését, s rögtön semmissé vált korábbi elhatározása. Szerelme nem csillapodott, bűnös vágyától képtelen volt szabadulni. Így őrlődött akarata ellenére Józanész és Szerelem között, melyek párharcot vívtak szívében, s gyakran megesett, hogy egy órát józanon, a következőt pedig örületben töltötte. Mert hol gyarló vágy lett úrrá rajta, hol Józanész, mely azt súgta neki, hogy minden áron álljon ellent e bűnös késztetésnek, mely súlyos következményeket vonhat maga után. Ám mindez semmit sem ért, hiszen Szerelem oly erővel támadta meg a király szívét, hogy bármi, amit Józanész sugallt, semmissé vált. S mikor Józanész látta, hogy a király inkább Szerelemre hallgat, őt pedig végleg elhagyta, szomorú búcsút kényszerült tőle venni. Szerelem azonban nem hagyta el, sőt Józanész távoztával egyre csak felbátorodott, s a királyt egyre inkább hatalmába kerítette, s azt tehette vele, amit csak akart. Ám a király szívét annyira gyötörte s emésztette a vágy, hogy elhatározta, beszél leányával, akiért szíve olyannyira epekedett.

Felkereste hát Joie-t annak szobájában, s ő illendően fogadta is királyi atyját, aki kézen fogta leányát, s leültette maga mellé egy gyönyörűen hímzett ágytakaróra. Senki sem zavarhatta meg beszélgetésüket, mikor a király így szólt:

– Drága leányom, ne nyugtalanítson, amit most mondani fogok, s ne is táplálj irántam haragot szívedben.

– Felsőges uram, ugyan miért okozna nekem fájdalmat meghallgatnom felséged szándékát? Mondja hát, mit kíván! Hiszen szívem vágya mindent megtenni, ami egy leány kötelessége atyja iránt.

– Helyesen válaszoltál, leányom, s nem is kérek tőled olyat, amit ne lenne kötelességed teljesíteni. Hiszen a főurak kívánságára és felhatalmazásával jegyest választottam számodra, olyat, aki igen közel áll hozzád. Esküt tettem édesanyádnak, az egykori királynénak, hogy halála után nem nősülök újra, hacsak nem találok hozzá tökéletesen hasonlatos hitvest. Ám sehol nem létezik hozzáfogható hölgy, kivéve Téged,

leányom, hiába is titkolnám tovább. Főnemeseim attól félnek, hogy halálom után Magyarország királysága fiúörökös nélkül marad, így a papság is hozzájárult, hogy nőül vegyelek, s fejedre királynéi korona kerüljön. Karácsonykor még nem kívántam engedelmeskedni akaratuknak, így az elkövetkező Gyertyaszentelő Boldogasszony ünnepéig kértem tőlük haladékot, s ekkorra ígértem válaszomat is. Ám most meghoztam döntésemet, s akaratom szerint meg is valósítom azt, hacsak nem ellenzed.

A királykisasszony megértette apja szavait, ám olyannyira tiszteletben tartotta Isten akarátát, hogy a király kérése mélységesen ellenére volt. Így válaszolt hát:

– Felsőges atyám, arra kérem, tegyen le szándékáról, ugyanis akaratom ellenére való. Senki sem tudna meggyőzni arról, hogy törvényeink szerint cselekszik az a férfi, ki az általa nemzett gyermeket vezeti oltár elé; mindazok, akik erre biztatják, semmibe veszik az Ég akarátát. Előbb halnék kínhalált, mint hogy ebbe beleegyezzem, hiszen nem lennék képes lelkem üdvössége ellen tenni. Üdvösebb lenne, ha bűnbánatot tartana anyámnak tett ígérete miatt, mivel igen esztelen fogadalom volt ez. Válasszon másik feleséget, olyat, aki felségednek is jobban megfelelné, hiszen nincs e világon olyan férfi, bármilyen gögös legyen is, ki ne adná boldogan felségedhez feleségül a leányát. Engem pedig, arra kérem, hagyjon békében élni, senki sem tudna meggyőzni arról, hogy elfogadjam férjemül a saját édesapámat, a lelkem üdvössége túl nagy ár lenne érte.

Mikor a király látta, hogy semmivel sem tudja meggyőzni leányát, akiért egyre jobban epekedett, haragosan így válaszolt:

– Mégis beváltom akaratomat, leányom, mivelhogy felhatalmaztak rá. Nem mérlegeltem válaszodat, de tudom, hogy nem is tehetél volna másként. Ám ha nem leszel hajlandó teljesíteni az akaratomat, szembe kell nézned a következményekkel, ugyanis többé nem kérlek szép szóval. Közéleg Gyertyaszentelő Boldogasszony ünnepe, főuraink visszatérnek az udvarba, és bizonyos vagyok benne, hogy választ várnak majd tőlem. Így hát nőül veszek, s többé egy szót sem akarok hallani erről.

Mielőtt Joie válaszolhatott volna, a király szó nélkül távozott leánya szobájából, akinek szíve fájdalommal telt meg, s legszívesebben meghalni vágyott.



– Ó Egek Ura, minő balszerencse ért engem! Tulajdon édesapám kíván nőül venni, s semmilyen észérv nem hat rá! Tanácsadói meggyőzték és makacsul fejébe vette, hogy én leszek az új hitvese. Ám én inkább meghalnék, mintsem hogy atyám esztelen parancsát teljesísem, hiszen az Isten ellen való véték lenne, s józanésszel senki emberfia nem lenne hajlandó azt tenni, amire engem akarnak rávenni. S mégis hiába ellenkeznék, bármit mondanék, nem tudnám eltéríteni őket szándékuktól, hacsak nem találnak rajtam olyasmit, ami visszakozásra kényszerítené őket.

Ily gyötrődések és gondolatok közepette érkezett el Gyertyaszentelő Boldogasszony ünnepe. Az ország főurai, lovagjai és prelátusai mind késlekedés nélkül visszatértek a király udvarába, aki igen megöregült főurainak, s rögtön össze is hívta őket tanácsba, és az a hír járta, hogy ennél fényűzőbb udvartartás még sosem gyűlt össze azelőtt. A király, aki már beteljesedni látta leghőbb vágyát, elrendelte, hogy mindenféle javakat és kincseket osszanak szét főurai között, úgy hogy mindenkinek jusson szíve kívánsága szerint. Leánya ellenkezésével nem törődött, úgy hitte, női szeszélyről van szó csupán, hogy a főurak és prelátusok sürgetésére majd megváltoztatja véleményét. Épp ekkor keresték fel főurai, akik arra kérték, hogy ne vegye többé semmibe a tanácsukat, s vegye nőül Joie-t. A király azt válaszolta, hogy eleget tesz kívánságuknak, nem csupán azért, mert mindannyian erre kérik, hanem mert ő is így kíván cselekedni. Valamennyien nagy örömmel fogadták királyuk döntését, s felajánlották, hogy tüstént színe elé vezetik Joie-t.

– Ne késlekedjünk hát, minél hamarabb legyen meg az esküvő, mielőtt bármi megakadályozhatná.

Ám nem tudhatták, hogy olyan dolgot véltek birtokolni, mely bizony még igen messze volt tőlük. Joie egy bizalmasát apja tanácsába küldte, hogy minél hamarabb tudomást szerezhessen a főurak és a király döntéséről. Az, amint tudomást szerzett a főurak elhatározásáról, rögtön visszatért a leány lakosztályába, s beszámolt arról, hogy a király és grófjai máris érte jönnek, hogy minél hamarabb hozzáadhassák apjához. E szavak hallatára Joie olyannyira kétségbeesett, hogy azt sem tudta, mihez kezdjen. Pillanatok alatt könnyek lepték el szépséges

orcáját, s bizonyos volt benne, hogy ha most nem talál valami kibúvót, észérvekkkel már nem fog tudni hatni apjára és főuraira. Ám mivel esze ágában sem volt megvárni őket, s nem óhajtotta a társaságukat sem, észrevétlenül hátrahagyta komornáit, s szobáról szobára járva végül elérkezett egy konyhába, melynek egyik oldala a trónteremmel volt szomszédos, a másikon keresztül pedig a vödröket szokták leengedni egy sebes sodrású folyóba, mely a közeli tengerbe torkollik.

Már minden szakács és konyhalegény elhagyta a konyhát, hogy tanúja legyen, amint királyuk szent esküt fogad leányának, így a bánatos és kétségbeesett Joie egyedül maradt. Egyszer csak észrevett egy hatalmas hús-vágó kést a konyhadeszkán, mely számtalanszor tett már jó szolgálatot gazdáinak, akár egy nagytermetű hattyú nyakát is el tudta vágni egyetlen csapással. Joie hirtelen megragadta a kést, s egy gondolat futott át a fején: levághatná a kezét, majd abba a folyóba ejtethetné, melyet a széles és mély Dunának neveznek, ám erre a gondolatra könnyekben tört ki:

– Ó, jaj, most már valóban reménytelen a helyzetem! Ha levágom a kezem, a király akkor sem kegyelmez meg nekem, hiszen tudni fogja, hogy csak azért tettem, hogy az ő akaratának ellenszegüljek. Mily szerencsétlen vagyok! Jól tudom, hogy elevenen fog megégetni, másra nem is számíthatok. De minő örülség lenne fájdalmak és szenvedések árán meghalnom, mikor megmenekülhetek e nyomorúságos sorstól? S hogy hogyan? Ha beleegyezek, hogy saját apám nőül vegyen. A saját édesapám! Ó, balsors, de milyen keserű életem lenne, ha elveszítem lelki üdvösségem! Kegyes Szűz Mária, könyörgöm, segítsd meg hű szolgáld! Járj közben egyetlen Fiadnál, imám tiszta szívből jön, tudom, hogy meghallgatásra talál.

Így bánkódott magában a szépséges Joie, s ily kínok közepette halotta meg, ahogy azok, akik keresésére indultak, hogy a király színe elé vigyék, a szobájában járnak és szölongatják. Ekkor megértette, hogy nincs több vesztegetnivaló ideje. Bal kezét az ablakpárkányra tette, s jobbát, benne a késsel magasra emelte. Soha asszony előtte ilyet még nem tett: jobb kezével akkora erővel sújtott le a baljára, hogy az kirepült az ablakon, s rögtön el is nyelte a palota alatt zúgó folyó. Ám Joie a fájdalomtól menten el is vesztette eszméletét, s még mielőtt magához

térhetett volna, kezét egészben lenyelte egy tokhal, mely láthatóan igen megörült zsákmányának, s vígan úszott tovább a folyóban.

Ám térjünk vissza Joie-hoz, ki végre magához tért, s jobb kezével bal kezének sajtó csonkja köré tekerte a fején viselt fátylát. Korábban rózsás arcszíne most sápadt volt, ám ez nem is csoda. A konyhából visszatért a szobájába, ahol már négy gróf várakozott, hogy a király elé kísérik. A leányt megpillantva mind a négyen megörültek, s így szóltak hozzá:

– Felséges kisasszonyunk, jó hírt hozunk kegyednek, örvendezzen hát: Magyarország királynéja lesz. Felséges urunk már várja a trónteremben, azért küldött minket, hogy tüstént jöjjön oda velünk, ne késlekedjen tovább. Bizony sok hálával tartozik a királynak, s mindazon főuraknak, akik oly sokat tettek azért, hogy aranykoronát hordhasson a fején. Jöjjön hát, a prelátusok már nagyon várják, megtörik az atyja és kegyed közti vérrokonság törvényi akadályát, s végre nőül adják királyunkhoz.

A királykisasszony azt válaszolta, hogy legott engedelmeskedik apja parancsának, s fehér orcával, sápadtan elindult a trónterembe oldalán a négy gróffal. Kíséretében számos udvarhölgy, s előkelő nemes hölgy is volt. A négy gróf egészen a trónteremig kísérte, ahol már várták a királyság főurai, s számos lovag, akik mind nagy szeretettel vették körül Joie-t nemes tulajdonságai okán. Mindenki örült érkezésének, s a király is jóindulattal köszöntötte leányát. Joie illedelmesen válaszolt, azt kívánván, a Jóisten segítse meg útjukon a főurakat. A király kézen fogta leányát, gyengéden magához ölelte, s ekkor észrevette a kötést Joie kezén és így szólt:

– Leányom, hogyan keletkezett e szörnyű seb?

Majd elmondta nekik mindazt, amit Joie már a küldöncöktől is megtudott, ám mivel nem okoztak neki örömet apja szavai, a leány nem is válaszolt neki, csak néhány szóban:

– Felséges uram, jól értettem, amit mondott, ám nem lehet belőlem királyné, ugyanis nincsen bal kezem, s lelkemre mondom, király nem vehet nőül olyan hölgyet, akinek hiányzik valamelyik végtagja.

Akkor felfedte a bal kezének csonkját takaró fátylat, s amint a király és a jelenlévő főurak látták, hogy valóban nincsen többé bal

keze, az öröm hirtelen a legmélyebb bánatnak és legnagyobb haragnak adta át a helyét. Boldogság még sosem változott ilyen hirtelen kétségbeeséssé, s a szomorúságtól megállás nélkül folyt könnyük. Ám a király rögtön rájött, hogy leánya készakarva csonkította meg önmagát, hogy ne kelljen alávetnie magát akaratának, s ahelyett, hogy beismerte volna, hogy Joie saját és apja lelki üdvéért bánt el így magával, olyan dühbe gurult, amiért elvesztette vágyának tárgyát, hogy rögtön megparancsolta a poroszlóinak, fogják el leányát, s vessék a legsötétebb tömlöcbe, ahova csak ritkán hatol be a napfény. Majd megesküdött Istenre, hogy másnap elevenen megégetteti leányát, ám ő nem lesz jelen, nehogy a szánalom erőt vegyen rajta, s megmásítsa ítéletét. Magához hívatta udvarnagyát, s parancsba adta, hogy harmadnap haladéktalanul máglyán égessék meg leányát, s ezt is hozzátette:

– Tedd meg, ha tiszteletben tartod az akaratomat. Ha nem engedelmeskedsz, rád is hasonló sors vár, s egész nemzetségedet kizárom udvaromból!

A főurakat igen elszomorította a király döntése, ám nem merték mutatni bánatukat.

– Felséges uram – válaszolta az udvarnagy –, végrehajtom parancsát, mert ezt óhajtja, nem is mernék szembeszegülni vele, bármilyen sokba kerül is ez nekem.

Könnyek közt, bánatosan oszlott szét a királyi udvartartás, s ő maga is egy másik palotájába távozott, nem kívánt többé ezen a helyen tartózkodni. Parancsára az ítélmester és néhány főúr hátramaradt, hogy végrehajtsák Joie-on az ítéletet, aki egy sötét tömlő mélyén várta sorsa beteljesülését.

Most azonban hadd meséljek a nemes szívű porkolábról, aki leküldte saját leányát a tömlöcbe, hogy Joie társasága legyen sötét óráiban, s fáklyát is adott nekik, hogy jobban lássanak. Ha enni akartak, a porkoláb arról is gondoskodott, ám olyan nagy volt bánatuk, hogy nem kívántak ételt.

Gyorsan elterjedt a hír az országban, hogy Joie-ra máglyahalál vár, s mindenki értetlenül állt a szörnyű ítélet előtt. Legfőképpen azok a szegény emberek szomorodtak el és döbrentek meg, akiknek a királyleány

gyakran adományozott ruhákat. S ha ez idő tájt az országba tévedt volna egy idegen utazó, ilyen beszélgetéseket hallhatott volna:

– Ó magasságos ég, milyen szerencsétlenség, micsoda veszteség az ország lakóinak! A valaha élt legnemesebb ifjú hölgyet vetik kegyetlenül máglyára, s csupán azért, mert bizonyította tisztességét!

Ezt beszélték az országban, s mindenki, akit emésztett a fájdalom, átkozta azt, aki Joie szörnyű sorsának okozója volt.

Ám hagyjuk most a közembereket, s térjünk vissza az udvarnagyhoz, ki bölcs és istenfélő ember volt, kinek egész éjjel nem jött álom a szemére a rettenetes parancs miatt, melyet végre kellett hajtania. Olyannyira emésztette a bánat, hogy két éjszakán keresztül nem aludt.

– Ó, jaj – szólt –, ha megégettetem úrnőmet, bizonyosan elveszítem lelki üdvöm, s amint híre megy tettemnek, mindenki meggyűlöl majd. Ám gyakran előfordul, hogy a harag szorításában olyat teszünk vagy olyat rendelünk el, amit később megbánunk. Talán a király is megbánja tettét később, s akkor nekem jobb lenne Tarsusba vagy a messzi Indiába mennem, hogy elkerüljem szörnyű bosszúját. Nem égethetem meg hát a királyleányt! Nem tudom már, mit csináljak. Mihez is kezdhetnék? Ha elrejttem, vagy segíték neki megszökni, akkor is baj érhet engem. Ha uram visszatér, bizonyosan engem is máglyára vettet, nem hagy tovább élni. Mit tegyek hát? Nem tudom. Képtelen vagyok dönteni, nem tudom, melyik megoldás a legkevésbé rossz. Ám mivel minden esetben baj érhet engem, nem hagyhatom, hogy Joie ily kinszenvedések között múljon el. Nincs messze innen a tenger, az éj leple alatt megszöktetem, bármi történjék is. Egy bárkába ültetem, bőségesen ellátom egyheti élelemmel és borral, de úti kísérője nem lesz, sem evezője, sem árboca, sem kormányja. Ha a könyörületes Isten is úgy akarja, s megmenekíti, az én szívem is örvendezni fogok, ha pedig nem, nem is fogok tudni róla. A Mindenható döntsön a sorsáról! Hogyha mindezt elvégeztem, hatalmas máglyát állítatok tövises ágakból, hogy senki se gondolhassa, megmentettem Joie-t a haláltól, s hajnalhasadtával, amikor ő már a tengeren lesz, meggyújtom a máglyát, mielőtt bárki is közelítene ahhoz. Az embereknek azt mondom majd, hogy napfelkelte előtt égettem meg, mert meg kívántuk kímélni a népet e szörnyű látványtól.

Mikor teljesen elkészült tervével, neki is állt megvalósítani azt. Tüstént magához hívatta a porkolóbot, aki haladéktalanul meg is jelent, hiszen szerette és tisztelte az udvarnagyot. Meg is kérdezte tőle, mit kíván, s az udvarnagy megeskette, hogy segít neki tervei megvalósításában, s soha senkinek nem fed fel azokat. A porkoláb megígérte, hogy mindenben követi az udvarnagy utasításait, aki megosztotta vele tervét, ahogyan kitalálta, s ahogyan megvalósítani kívánta. A porkoláb biztosította őt arról, hogy megértette feladatát, s arra biztatta az udvarnagyot, hogy haladéktalanul lássanak neki:

– Ha Nagyságod is úgy akarja, én készen állok.

Az udvarnagy is készen állt, így a porkoláb elindult a tengerhez, hogy beszerezze a szükséges dolgokat: egy bárkát, bort és némi ételmezt. Majd visszatért és beszámolt az udvarnagnak arról, hogy mindent sikerült elvégeznie.

– Derekasan tetted a dolgotat – válaszolta.

Azután felnyergeltek három lovat, az egyikre felültették Joie-t, akit mély bánat emésztett, ők maguk pedig a másik két lóra szálltak fel. Így hagyták el a várost, s az éj leple alatt teljesen észrevétlenek maradtak. Senki sem állította meg őket, míg elértek a tengerig, ahol már várt rájuk a bárka. Joie így szólt megmentőihöz:

– Mi ez itt, jóurak, s miért hoztatok engem ide? Bizonyos vagyok benne, hogy soha király leánya nem járt még ilyen helyen.

– Felséges úrnőm – válaszolta az udvarnagy –, tudnia kell, hogy a király parancsba adta nekem, hogy kegyedet máglyára vessek, különben az életemmel fizetek. Ám a szívemben olyan szájalom ébredt, hogy képtelen voltam ilyen szörnyű halálra ítélni, így hát most Isten kegyelmére bízom, hogy őrizze meg, és vezesse útján. Higggye meg, nagyon fájdalmas nekem így cselekedni, de nem tehetek másként, hiszen a király elvesztette józan esztét, s én rettegem haragját. Bizonyos vagyok benne, hogy ha hírért veszi, hogy kegyed nem égett meg a máglyán, haragja reám sújt le először.

A királyleány így válaszolt:

– Jó uram, mégis bűnösök azok, akik miatt most egyedül kényserülök tengerre szállni, nem érdemeltem ily sorsot. Ám ha életemnek véget kell most érnie, inkább a tengerbe veszek, mintsem hogy

elevenen eléggessenek, ha ez a mennybéli Urunk akarata. Hálával tartozom kegyelmednek, amiért a király parancsa ellenére megkímélte gyenge testemet a lángoktól, s a Mindenható Istenhez imádkozom szívem mélyéből, hogy bocsássa meg apám bűnét, melyet ellenem elkövetett, s hogy több örömet adjon neki annál, mint amennyi nekem jutott.

Az udvarnagy és a porkoláb együtt siratták Joie-t szomorú sorsa miatt. Könnyek között besegítették a bárkába, Isten kegyelmére bízták, s tengerre bocsátották. Isten vezesse őt útján! Szívük tele volt bánattal, hogy ily módon kellett megválniuk úrnőjüktől. Visszatértek hát a város szélére, s még napfelkelte előtt négy taliga fát halmoztak fel egy rakásba, s amint a Nap felkelt, lángra is lobbantották a máglyát. A porkolábra jutott a feladat, hogy a városlakóknak megvigye a hírt.

– Ó, szerencsétlen Joie! – kiáltozta – Mily sokba került neked tisztesség és jószágod!

Amikor a városlakók meghallották, ahogy a porkoláb úrnőjét siratja, e szavakkal fordultak hozzá:

– Mi történt szépséges és nemes királykisasszonyunkkal?

Azzal a porkoláb elmesélte nekik, hogyan égették meg elevenen Joie-t, ami a városlakókat a szörnyű kétségbeesésbe taszította. Oly nagy bánat fogta el őket, hogy kis híján belehaltak fájdalomukba. Valamennyien a máglyához siettek, ahol az udvarnagy várta őket. Azt mondta nekik, hogy mély fájdalomra a kiráyleány teste is elenyészett a parázs és a hamu között.

Így hitették el tehát az ország lakóival, hogy Joie meghalt. A közemberek úgy érezték, elárulták őket, s alig tudták kordában tartani a király iránti haragjukat. Az udvarnagy rögtön felkereste urát, a királyt, és jelentette, hogy teljesítette a parancsát. A király, akit még mindig esztelen düh töltött el, hálás volt udvarnagyának, ám lassanként eluralkodott rajta a bánat, s százszor is megbánta, hogy ily szörnyű sorsra ítélte leányát. Végül oly mély fájdalom és megbánás lett úrrá rajta, melyet mindenki megismerhet, aki végighallgatja a történetet. Ám most hagyjuk a királyt és főurait, és térjünk vissza leányának történetére, ki vitorla és árboc nélküli bárkájában egyedül hanykódott a tengeren.

Ahogy már mondtam, a szépséges leány egyedül ült bárkájában, s igen nekikeseredett. Gyakran rimánkodott Istenhez, s a szent

Szűzanyához, hogy mentsek meg e balsorstól, s vezessék jó kikötőbe. Egyetlen dolognak tudott csupán örülni: szépen gyógyult kézcsonka, s a bőr is visszanyert már rá. Ám szíve szomorúságát nem volt mód csillapítani, s ez talán nem is meglepő, hiszen egy fiatal leány a tenger közepén egyes-egyedül, kísérő, evező és kormány nélkül bizony joggal bánatos! Nem csoda hát, hogy ekképpen siránkozott:

– Fortuna, igen kegyetlenül forgattad a kereked! Magasra emeltél, s a kerék tetején boldog és szerencsés voltam, ám most ilyen magasságból könnyörtelenül a legmélyére taszítottál. Soha, de soha nem szenvedett nő még ily balsorsot csak azért, mert tisztességesen cselekedett, s emiatt most éjjel-nappal a sós tengeren kell hánykódnom! Édes Istenem, hozzád könyörgök most, hozzád, kinek jósága minden jöttöt viszonzoz, ki érettünk szenvedtél kínhalált a kereszten, hogy megváltasd Ádám és Éva bűneit, kik annyi fájdalmat és bánatot okoztak azoknak, akik azelőtt éltek, hogy megtörtént a szent és szeplőtelen fogantatás.<sup>3</sup> Hiszen halála után számos igaz ember várt Reád a pokolban Ádámmal és Évával, szent Ábrahám és Dávid, aki szent szavaidat megörökítendő megírta a zsoldárokat. Ez a szent próféta értette meg először szíve legmélyén, hogy Te emberanyától kívántál születni, mert ez volt az egyetlen módja, hogy feloldozást nyerjen Ádám eredendő, önhittségből elkövetett bűne. Drága Uram, Jóistenem, mielőtt a bűnbocsánat megtörténhetett volna, távoznod kellett e világból, s akkoriban az a törvény járta, hogy ki elhagyta e világot, annak még ezer szenvedést kellett elviselnie a pokolban. Sok-sok éven át tartott ez a törvény, mely oly igazságtalan a tisztességes, jó emberekkel szemben, ám Te nem állhattad tovább e jogtalan szenvedést, megérkeztlél közénk, pontosan úgy, ahogy Dávid azt megjövendölte. Harminckét esztendőn át éltél e földön a legnagyobb szegénységben, s magadra vetted az Ördög elleni harcot, melyet ő azért indított az emberek ellen, mert egyszer régen egyikük egy almába harapott. E heves küzdelem során öt sebet szereztlél a kereszten, hova felfeszítettek, s hol szegekkel

<sup>3</sup> Bár az eredeti szöveg („mielőtt még ismertté vált volna a Szűz szüzessége, és eljött volna szent tested [ti. Jézusé].”) nem tartalmazza a „szeplőtelen fogantatás” kifejezést, mindkettő Mária tisztaságára, illetve eredendő bűn nélküli fogantatására utal.



szúrták keresztül testedet, s karddal döfték át oldalad. Mikor végleg kiadtad lelkedet, késlekedés nélkül pokolra szálltál, hogy megkeresd hűséges követőid, kiket magával ragadott az Ördög. Feltörted a Pokol nehéz kapuit, egytől-egyig megmentetted minden hűséges szolgálodat, s mindez nagy bosszúságot okozott a démonoknak, akik nem is győztek később panaszkodni róla. Eztán úgy döntöttél, hogy visszatérsz e világba, s megjelenesz apostolaid színe előtt a Mennybemenetel napján. Előtte is, utána is, ahogy mindenki jól tudja, számos csodát vittél végbe, melyeket most nem sorolok fel, ám ezzel megvalósítottad mindazt, amiért e világra jöttél. Drága Jóistenem, olyannyira hiszek az előbb mondottak igaz voltában, hogy ugyanezen hittel kérlek, kegyes jószágodban vezess olyan partra, hol nem bánnak velem méltatlanul, s hol megmenekítenek szenvedéseimtől, ha Te is úgy akarod, hogy folytassam életem.

Isten, ki meghallgatta Joie imáját, nem maradt érzéketlen iránta, oly iramban vezette bárkáját éjjel s nappal, hogy egy zanótnyi sem száguldhatott volna sebesebben. Nyolc napot töltött a tengeren, s végül a kilencediken olyan földet pillantott meg, mely közel volt Angliához, s melyet Skóciának neveztek. Nagybőjt első vasárnapját ülték, s Berwick lakosai éppen a tengerparton mulatoztak. Néhányan táncoltak, mások ujjongtak, de mindannyian boldogan ünnepeltek, mint ahogy évek óta tartotta a szokás. A városbíró is jelen volt, nehogy a mulatozás hevében egymásnak essenek a vigadozók. Mikor tekintetét a tenger felé fordította, észrevette a közeledő bárkát, s nem is tudta levenni róla szemét, mert látta, hogy felé tart, ám azt nem tudta kivenni, hogy van-e bárki a kormánynál. A többiek elmerültek a mulatozásban, ám a városbíró felhívta a figyelmüket a bárkára, mely árboc és vitorla nélkül közeledett feléjük, s immár mindannyian arra fordították tekintetük. Időközben egyre közeledett a bárka, s végül elérte a tengerpartot. Az előljáró és a jelenlévő berwicki lakosok mind elindultak a bárka felé, együttes erővel partra húzták, s ekkor vették észre a fiatal leányt, a bárka egyetlen utasát. Az előljáró, ki igencsak járatos volt szép és bölcs beszédben, kedvesen köszöntötte:

– Isten, ki sosem csalja meg övéit, segítsen meg, s hozzon kegyednek boldogságot, szép kisasszony!

– Úgy legyen – válaszolta Joie. – Bár meghallgatná imáját az, kinek szánta, jó uram!

– Ne rejtegesse tovább, kisasszony, hanem kérem, mondja meg honnan jött, s mi a neve, mert tudni szeretnénk.

– Jó uram, csupán egy szerencsétlen leány vagyok, ki ezen a tengerparton kötött ki. Ha úgy tartja kedvük, mentsenek meg, de, kérem, rólam ne kérdezenek többet.

– Természetesen, szép hölgy. Ha valaki ártott kegyednek, akkor most jó országban kötött ki, ugyanis elkísérjük királyunkhoz, ki ennek az egész vidéknek az ura, s ki nemes szívű ifjúember. Édesanyja, királynénk mellett semmiben sem fog hiányt szenvedni.

– Köszönettel veszem segítségét, jó uram – válaszolta Joie.

A berwickiek nagy örömmel fogadták maguk közé a fiatal leányt, s így indultak útnak a város felé. Egész nap a szépségét csodálták, ám Joie orcája mégis sápadt maradt a sok szenvedéstől, melyet át kellett élnie. A városbíró visszatért hajlékába a fiatal leány kíséretében, kit hiába faggatott egész nap, hiába tett fel neki számtalan kérdést, az nem árult el semmit származásáról és hányattatásainak történetéről, így végül nem kérdezgette tovább, mindazonáltal jó benyomást tett reá. Aznap este Joie-t két leánya mellett szállásolta el. Másnap napfelkeltekor tüstént lóra ültette a leányt, s egyenesen Dundee-ig kísérte, ahol a király s édesanyja, a királyné udvartartása, köztük számos szépséges udvarhölgy általában tartózkodott. Amint megérkeztek a királyi udvarba, a városbíró gyengéden lesegítette Joie-t a lováról.

A király éppen vacsoráját fogyasztotta, huszonhárom nagyura társaságában, mikor előjárója megérkezett, kézenfogva a fiatal leánnyal; először a királyt köszöntötte illően, majd nemes urait.

– Felsőleges uram – szölt a városbíró –, igen kedves vendéget hozok ma az udvar színe elé. Tegnap, Nagyböjt első vasárnapján jómagam, s alattvalói a tengerparton mulatoztunk, mikor egy érkező bárkára lettünk figyelmesek, melyben ez az ifjú hölgy ült egyes-egyedül. Úgy vélem, nemesi családból származhat, mert finom modorú, ám egyik keze csonka, még ha a sebe szépen be is gyógyult már. Ennyit tudok róla csupán, bár faggattam, a kérdéseimre nem volt hajlandó válaszolni. Abban viszont bizonyos vagyok, hogy sok szenvedés érte és sebe miatt

is igen szerencsétlen. Ha nem kellett volna ennyi kint kiállnia, tudom, hogy se kőből, se fából faragva nem találnánk nála szebb leányt kerek e világon. Tegyen vele most, mit jónak lát, senki sem ellenkezhet, hiszen bizonyosan messziről érkezett, valószínűleg Spanyolországból. Ha felséged is úgy kívánja, fogadja be az udvar, bizonyosan jó társasága lesz úrnőmmek, a királynénak, s ha Isten is úgy akarja, ő is szívébe zárja majd.

A városbíró szavai igencsak kedvére voltak a királynak, kinek szíve telve volt jóssággal. Magához hívta Joie-t, s ezekkel a szavakkal szólt hozzá:

– Szeretném a szülőhazájáról kérdezni, szép hölgy, ha nincsen ellenére, szeretném tudni honnan érkezett, s kik a szülei. Árulja el, ígérem, nem esik bántódása, sőt mindent megadok kegyednek, amit csak kíván.

Joie így válaszolt a király kedves szavaira:

– Felsőges uram, mindazok, akik jót kívánnak tenni nekem, igazán könnyen megtehetik, hiszen szegény vagyok, semmim sincsen ezen a világon, egyedül érkeztem egy idegen országból a tengeren hánykódva. Látja, ily szerencsétlen vagyok, nincsen nálam nyomorultabb a világon. Bárcsak lennék halott, ha Isten is úgy akarná! Bár senki ne kérdezne többet a múltamról, balsorsom elmesélése helyett inkább lennék a föld alatt, s előbb halok meg, minthogy egy szót is mondjak arról.

Mialatt Joie beszélt, a király le nem vette róla tekintetét, s látta, hogy a szemét könnyek öntik el. Mivel e látvány igen fájdalmas volt a király számára, anyjához, a királynéhez küldte az ifjú leányt, s megkérte, hogy mindenben tegyen vendégük kedvére, de legfőképpen, hogy addig ne zaklassa kérdésekkel, míg azok ily nagy fájdalmat okoznak neki, várja meg, míg kissé felvidul. A királyné tiszteletben tartotta fia akaratát, s megparancsolta udvarhölgyeinek, hogy a legnagyobb tisztelettel bánjanak az ifjú leánnyal. A városbíró az egész napot a király társaságában töltötte, s csak másnap tért vissza saját birtokára.

Joie a királyi udvarban maradt, s mindenki a legnagyobb figyelemmel és szeretettel vette körül. Ám senki sem tudta nevén nevezni, hiszen nem árulta el sem igazi nevét, sem pedig azt, hogy melyik országból származik. Egy napon a király felkereste, hogy újfent származásáról faggassa, ám bármennyire is szerette volna megismerni Joie történetét, nem tudta beszédre bírni a leányt. Végül így szólt:

– Mivel nem ismerjük kegyed igazi nevét, újat kell adnunk. Így tehát kegyedet ezentúl Manekine-nek<sup>4</sup> nevezzük.

A leány még igen sokáig viselte ezt a nevet, mint ahogy ez a regény folytatásából is kiderül majd. Valódi nevét semmiképpen sem akarta elárulni, mert még mindig fájdalmasan élt benne apja gonosztettének emléke, mely továbbra is számtalan módon kínozza. Ám ahogy telt-múlt az idő, Joie annyi öröme talált Skócia királyának udvarában, mint amennyi szenvedésben része volt azelőtt. Rövid idő alatt mindenki megszerette, hála illedelmes és szelíd modorának. Távol tartotta magát a gonosz nyelvektől, s őt sem érhetette rossz szó, hacsak nem hazug szándékkal. A kedves gondoskodásnak köszönhetően visszanyerte egykori szépségét, mert hiszen a király számos ifjú leányt adott szolgálatára, akik minden rezdülését figyelték, s kérés nélkül teljesítették minden kívánságát. Mindenki szerette, hiszen szíve mélyén csupa jószág lakozott. Mindenki, aki csak meghallotta nevét, dicséretét zengte, s állította, hogy csupán szívbeli nemessége okán viselkedhet ily okosan egy idegen országban. Oly sokat beszéltek róla, hogy az országban még azok is szerették, s dicsérték jószágát, akik soha egy pillantást sem vetettek rá, de már sok történetet hallottak róla.

Még a király is nagy szeretettel gondolt reá, s valahányszor Dundeeban járt, ahol királyi palotája volt, meglátogatta Manekine-t és sakkjátzmákra hívta. Az ifjú leány olyannyira ügyesen játszott, hogy nem akadt vetélytársa, bármennyire jó sakkjátékos volt is az illető, senki sem tudta legyőzni. A sakk mellett más szórakoztató játékokat is ismert még, s ezeket is barátságban, vita nélkül játszotta a királlyal.

A király olyannyira megszerette Manekine-t, hogy nem is kívánta elhagyni társaságát, s lassan ráeszmélt, hogy viselkedése bizony igen csak esztelen. Mikor ugyanis egy nyílveszőt kilőnek, nem állhat meg addig, míg el nem éri kiszemelt célját, s hasonlóképpen, mikor Szerelem születik egyetlen pillantásból, s egyenesen a szívig hatol, nem nyugszik, míg teljesen be nem teljesíti célját, ezáltal gyakran sok bánatot és fájdalmat okozva a szerelmeseknek, kiket kétségbeesett gondolatok közé

<sup>4</sup> A „manekine” ófrancia szó (a mai francia „mannequin” megfelelője): egyik jelentése fa- vagy szalmabábu, mely a történet későbbi részében jelentős szerepre tesz szert.

taszít. Igen veszélyes lehetne e Szerelem, ha nem lenne egy időben édes is, hiszen senki sem tudná elviselni, ha nem okozna neki mérhetetlen boldogságot. Ám hogyan tehet boldoggá a szenvedés? Hiszen ellentétes érzésekről van szó! Hogyan okozhat örömet a kín, mely éjjel-nappal, szüntelenül szívünket emészti? S hogyan is szerethetünk olyan dolgot, melyet bánatnak, fájdalomnak és szenvedésnek kellene neveznünk? Ezt mesélem most el nektek, s ha megvizsgáljátok saját érzéseiteket, látni fogjátok, hogy igazat beszélek.

Szerelem olyan vágy, mely már számtalan szívet hatalmába kerített, s most elmesélem nektek, hogyan is teszi mindezt. Szerelemnek számos hívívője van ezen a világon: a szem, mellyel mindannyian látunk, s a szív el is hiszi mindazt, amit a szem lát, ezért arra vezeti őt, amerre csak kedve tartja, hiszen rendíthetetlenül bízik benne. Ám a szem ostobább, mint a szabadon legelő állatok, hiszen csak arra veti pillantását, ki neki a legkedvesebb, csak a szív vágyaival foglalkozik, másra nincs is érkezése. Mi sem egyértelműbb ennél, hiszen a szem a lélek tükre, s a szív nem is láthatná másként, csupán a szemem keresztül, márpedig a szem, természetétől fogva a szépséget keresi. Ezért Természet és Vágy, kik a szemet irányítják, arra figyelnek fel, ki gyönyörűséges, s kinek látása örömet okoz. S amint észrevesznek valakit, aki nekik tetszik, menten figyelmeztetik a szívet, hogy pillantását vesse imádatuk tárgyára. A szív tehát a vágyott személy felé fordul, olyannyira vigyázatlanul, hogy mind a szem, mind pedig jómaga támadással kerül szembe, s végül átadja magát a legbelül felszított vágnak, mely csordultig megtölti. Így erős méreg hatása alá kerül a szív, s nem tud szabadulni e szenvedéstől, mely oly ellentétes gondolatok közti órlődésre kényszeríti, mint a nyár és a tél.

Ez hát mindama fájdalom, mely a szerelem során érheti szívünket, s most elmesélem, miért is nevezzük mégis ezt az érzést Szerelemnek: mert hiszen szeretjük azt a személyt, ki mindazt a szenvedést okozza nekünk, melyről most meséltem, s pontosan annak reményében szeretjük, hogy vágyaink végül beteljesülést nyernek. E remény igen kedves azok számára, akik szívét ily vágy feszíti, hiszen segítségükre van a szenvedések és a gondok elviselésében, mely a szerelmeseket gyakran sújtja. Íme, hát, ilyen érzések, kétségbeesés és remény között

örldök az, kinek szívét eltalálja Amor nyila. Az egyik pillanatban vágyuk s reményük beteljesedni látszik, ám a következőben már keserűség lesz úrrá rajtuk, s álmaik szertefoszlni tűnnek. Bolond, aki bízni mer benne! Néhányaknak Szerelem gonosz mostoha, másoknak kedves édesanya, s míg az egyikkel nagylelkű, a másikkal fukar, így egyszer örömet, másszor kínt és bánatot hoz, Szerelem egyszerre élet és halál, boldogság és szenvedés. Mivel egyszerre hozhat nagy nyereséget, s nagy veszteséget is, nem csoda, hogy van, aki dicsérettel, s van, aki panasszal illeti. Szerelem bűne egyszerre jég hideg, s egyszerre perzsel a Nap tüzével, s nem véletlen, hogy azok, akik a markába kerülnek, sok szenvedést élnek át, még ha ők maguk választották is e kínnal teli utat.

Ám térjünk vissza a történetemhez: a szépséges és illedelmes fiatal leány, akit immár Manekine-nek neveztek, olyannyira megtetszett a királynak, hogy szívét teljesen betöltötte a leány iránt érzett szerelem. Szerelem oly erős kötelékekkel fonta körül, hogy senki sem szabadíthatta meg azoktól, hacsak az nem, akiért szíve epekedett. Ám Szerelem könnyebben felfedte magát, mint máskor szokta, mert hiszen nem csak a király szívét kínozták érzelmei, a fiatal leány is legalább oly mértékben szenvedett. Szerelem őt is mélységesen a hatalmába kerítette, így a király szerette Manekine-t, s Manekine szerette a királyt. Egyazon vágy s egyazon akarat dúlta fel szívüket, ám egyikük sem kívánta felfedni érzelmeit a másik előtt, nem szerették volna, ha a másik tudomást szerez róla. Pedig szerelmük viszonzásra talált volna, s boldogok lettek volna, ha tudtak volna a másik vonzalmáról, ám egyikük sem vett észre semmit.

Elsőként a királyról beszélek, ki rettenetes kínokat és szenvedéseket állt ki a leány iránt érzett szerelme miatt. Egy napon, mikor már lement a nap, s Manekine társaságából is távozott, éppen aludni készült, ám nem jött álom a szemére. Egész éjjel forgolódott az ágyában, s egyre bolondabbnak látta saját érzelmeit. Így kesergett magában:

– Netán önhitt ostoba vagyok, hogy hagytam magam így felemészteni ezen esztelen gondolatok által! Ám mégsem tudom más felé irányítani gondolataim, folyton-folyvást csak arra gondolok, aki olyannyira kedves szívemnek, s akinek olyannyira élveztem a társaságát ma és tegnap, s minden egyes nap, amikor vele vagyok. Ez lenne hát Szerelem?

Azt hiszem igen, hiszen éjjel-nappal reá gondolok. Nem is hittem volna, hogy lehet bármi rossz Szerelemben, s most mégis meg kell bizonyosodnom róla. Sokat törtem már rajta a fejem, s végül csak két megoldást látok, mindkettő egyformán szörnyű: ha szeretőmmé teszem, szerelmünk hamissá válik, hamar elmúlik, s engem is szemrehányással illetnének. Semmi áron nem fogom tehát ezt tenni. Mit tegyek hát? Nőül veszem. Vegyem feleségül? De hisz miket beszélek! Nem tehetem! Hiszen azt sem tudom, honnan származik, talán valami gonosztettért vágták le a kezét. Talán ezért tették egyedül egy bérékába, s hagyták a tengeren hánykódni. Nem, ez nem lehet, Isten akarata volt az egész, bizonyos vagyok benne, hogy nem érdemelte meg mindazt a szenvedést, melyen keresztülment. Gyakran előfordul, hogy olyan bűnért kell fizetnünk, melyet el sem követtünk. Ám én még sem tudom, ki ez a leány, még az is előfordulhat, hogy közemberek sarja. Közembereké! De hiszen az nem lehet, tévedtem, mikor alantas származással vádoltam, már a gondolat maga is önhittségről, s aljasságról árulkodik, penitenciát kell gyakorolnom miatta! Illedelmes modora, s kecsessége arról árulkodik, hogy nemes családból származhat, s Természet soha nem alkotott még nála gyönyörűsegesebb hölgyet. Szépsége oly megejtő, hogy ahányszor csak reá pillantok, csillogó szeme, s szelíd tekintete mintha azt mondaná: „Kegyedért epekedem.” Ám ez csak káprázat, s ez az, ami a legnagyobb fájdalmat okozza! Halovány szempillái, kecses orra, mely se nem túl rövid, se nem túl hosszú, Istenem, mily tökéletesre alkottad meg! Haja hosszú fürtökben omlik vállára, s apró fülei gondosan vigyáznak a legnagyobb ajándéokra, melyet a Jóisten a nyaka fölébe helyezett, s e feladat a legkisebb gondot sem jelenti számukra. Barna pillái oly szépségesek, hogy szavak azt ki nem fejezhetik. S mikor tiszta homlokára pillantok, mely arányos, fehér és sima, azt gondolom, hogy soha ember ennél szebbet még nem látott. Istenem! Mily gyönyörű szája van, s mily tökéletesen apró fehér fogai, mintha elefántcsontból lennének! Boldog lehet az a férfi, ki rossz szándék nélkül, szerelmeseként magához ölelheti. Ha csak felidézem kedves arcát, szívem, mely már egészen az övé, menten összeszorul. Porcelánorcáján két rózsás folt virul, melyek tökéletessé teszik csodás szépségét. Sem asszonynak, sem leánynak nem volt még ily álla és nyaka, ha valaki

reájuk pillant, képtelenség, hogy ne nyerjék el tetszését, sem ér, sem csont nem látszik, mintha színtiszta kristályból lennének. Hölgynek sosem volt még hozzáfogható alakja s tartása. Ha egyszer karjaiban találhatnám magam, végtelenül boldog lennék, ám mindez csak hiú ábránd. Szépséges és kecses keze van, melynek ujjai aprók, s fehérek, ó bár, meglenne a másik keze is, hogy szerető ölelésben nyakam köré fonhassa őket. Akár ezer márkát is megadnék érte! Ha átölelné nyakam, tudom, minden szenvedésem rögtön elmúlna. S nem csoda, hogy amikor apró kebleire pillantok, melyek finoman emelkednek ruhája alatt, mindenél nagyobb szomorúság szorítja el szívemet. Minden porcikáját tiszta szívből szeretem! Ám megvetnének, s bolond királynak tartanának, ha nőül venném. Semmit sem tehetek, hiszen az iránta érzett szerelmem értékesebbnek tűnik mindannál, amit egy nélküle töltött élet tartogatna számomra. Nélküle, azt hiszem, meghalok, sosem tudnám elfeledni. Jobb talán, ha feleségül veszem, mintha életem végéig epekednék érte. Így döntöttem hát, megteszem hitvesemnek, ha ő is beleegyezését adja. Beleegyezését? Hiszen nem válhat valósággá döntésem, ha ő nem érez irántam úgy, ahogy én öiránta. S vajon akarhatja-e frigyet? Istenem, mire vágyhat vajon Manekine? Hiszen nincsen hölgy ezen a világon, ki nem örvendezne, ha korona kerülne a fejére, hogyan is utasíthatná vissza a koronát egy ilyen szegény leány, ha felajánlom neki? Hogyan? Talán úgy, hogy nem mer elfogadni ekkora megtiszteltetést. Ám ha mégis elfogadja, bizonyosan lesz elég esze hozzá, hogy viselkedése figyelmes és kedves legyen irántam, s szíve mélyéből igyekezzék méltónak bizonyulni szerelmemre. Hagyjuk most abba a vívódást, bármi is történjék, feltárom előtte szívem titkait, s megkérem hitvesemnek, s királynémnak abban a reményben, hogy nem utasít vissza. Bizonyára sokan megvetnek majd, ám mihelyt megismerik Manekine jóságát, egy pillanat alatt megváltoztatják véleményüket, s elismerik, hogy országunk kiváló királynéval büszkélkedhet.

Így törte fejét a király minden este ágyában, s Manekine gondolata mindig boldoggá tette. Ám senkit nem láttam még, kit ennyire az igájában tartott volna Szerelmem, a király attól retteget, hogy titkos vágya kettős veszélyt rejt: ha nőül veszi a leányt, bizonyára számos alattvalója ellenezni fogja, ha viszont nem, halála napjáig bánná. Így őrlődött



a király éjjel-nappal, s sosem szűnt meg a szépséges leányra gondolni, akit szívből szeretett.

Manekine sem tudott másra gondolni, mint a királyra, ő is épp úgy szenvedett, s esténként, mikor senki sem hallhatta, elsírta bánatát:

– Ó, balsors, bár meg sem születtem volna! Hogyan kerültem megint ilyen bajba? Honnan jön e képzeltetés, e gondolatok, e megszállottság, ez az esztelen pimaszság, mely azt súgja szívemnek, hogy szeretem a királyt? Más nem is vetemedne ilyesmire, én vagyok a világ legostobább teremtménye. Szívem bizony rossz iskolába járt, hogy ilyen vágy ébredhetett benne. Ha a király kedvére valónak tartja, hogy oly nagy figyelmességet mutat irántam, hogy sakkal és más szórakoztató játékokkal mulatja az időt társaságomban, vajon jogomban áll azt gondolni, hogy egyúttal a kedvesem is lett? Merjem-e feltételezni, hogy néhanapján gondol reám? Hiú remény ez, hisz ő csupán illedelmes. Megmentette életem, s becsületem, de hogyan merem azt gondolni, hogy szerethet egy ismeretlent, kinek ráadásul még a keze is csonka? Hát már el is felejtettem, hogy azért vágtam le kezem, hogy ne kerülhessen korona a fejemre? Lehetetlen dolgokról álmodok, hisz sosem lehetek a hitvese, s inkább halnék máglyahalált, mint hogy szeretőjévé váljak. Bizonyosan nálam jobbat is talál, amilyen szép és nemes férfi. Szenvedjek-e miatta? Nem, ha maradt még egy kis józaneszem, ám neki nincs többé hatalma fölöttem, hiszen szívemet nem tudom másfelé fordítani. Mit tegyek most? Ha vágyam változatlan marad, tudom, nem számíthatok viszonzásra, szenvedéseim nem térülnek meg. Jobb lesz talán, ha megpróbálok úrrá lenni szerelmemen, nehogy még nagyobb bajba kerüljek miatta, hisz ha a királyné tudná vagy észrevenné, hogy érzek fia iránt, jól tudom, még rosszabb lenne helyzetem, s halálom is elkerülhetetlenné válna. Érzelmeimet jól kell palástolnom, ha élni akarok, hisz ebből a szerelemből nem származhat nekem semmi jó, csak bánat, fájdalom és szerencsétlenség. Ám most aludni vágyok, nem akarok többet erre gondolni.

Manekine először azt hitte, el tud majd aludni, ám Szerelem olyannyira felkavarta, hogy majd' eszét vette, hiszen az mit sem törődik azzal, hogy mi az illendő, s mi nem. Szerelem tüskéje olyan mélyre hatolt szívében, úgy kínozza, hogy ismét esztelen álmodozásba kezdett,

s még jobban nekikeseredett, mint előtte. Hol elutasítja szerelmét, hol visszafogadja; hol reménnyel teli, hol bánat emészti; hol szörnyű súllyal nehezedik a vállára, hol kedvére van, s legalább annyi szenvedést okoz neki, mint amennyi örömet. Egyszer eldönti, hogy szeretni fogja a királyt, másszor azt gondolja, inkább nem tesz semmit. Ily gondolatok között vívódott Manekine, miközben ágyában forgolódott, s az éjszákák csigalassúsággal vánszorogtak előre.

– Milyen kár, hogy nem érkeztél még meg, nappal! – szolt a leány – Szerelem, a markodban tartasz! Látom, hogy bármi is történjék, bármennyire is igyekszem megszabadulni tőled, akár tetszik, akár nem, követnem kell akaratom. Bármilyen veszély leselkedik is rám, alá kell vetnem magam parancsodnak, ám nem tudom, kibírom-e. Nincs mit tenni, el kell viselnem fájdalmamat, s elrejtennem valódi érzéseimet, nehogy a királyné vagy mások hírét vegyék. Szívem akarata ellen kell hát cselekednem, s ettől szenvedek csak igazán. Eddig nem tudtam, mi Szerelem, soha nem is akartam megismerni, s lám, most mégis rövid idő alatt megtanultam, hogy milyen is valójában. Ám mivel megfogadtam, hogy követem szívem sugallatát, elmegyek a végsőkéig: talán szerelemre születtem, mivel nevem is erre utal. Hát nem a Joie nevet kaptam a keresztségben? Márpedig „joie” a szerelem örömeit jelenti, nem is hibáztathatom Szerelmet, hiszen megtisztelt nevével, s azzal, hogy egy király felé vezette szívemet. Nem is panaszkodom többet bánatomról, teljesen a kezébe adom magam, azt sem tudván, hogy lesz-e még valaha boldogságban részem. A remény fog éltetni ezentúl.

Így gyötrődött és kesergett nagy kínok és fájdalmak közepette, és éjjelente hosszasan forgolódott ágyában, amíg fel nem kelt a nap. Így szerették egymást egész éven át, és mindketten végig iszonyú kínokat éltek át. De mivel elég gyakran sakkoztak együtt, a leánynak feltűnt, hogy a király jó szívvel van iránta, és ennek igen megörült. Azonban a királyasszony is észrevette ezt, és nem maradt előtte rejtve szívük titka. Isten ne legyen irgalmas lelkéhez! Nála gonoszabb, rosszindulatúbb asszonyt még nem hordott hátán a föld. Csak arra tudott gondolni, hogy a leány a fiának igen kedves, és pontosan tudta, hogy mindennél jobban szeretik egymást. De ő majd véget vet ennek a szerelemnek,

ha addig él is! Magához hívatta hát Manekine-t. A leány késedelem nélkül meg is jelent a színe előtt, mivel félté és tisztelte a királynét.

– Manekine – kezdte mindjárt a királyné –, Isten a tanúm rá, hogy a fiam keresi a kegyed társaságát, és szívből szereti kegyedet. Ezért megtiltom, hogy bármi szín alatt találkozzon vele, ha kedves az élete. Haszontalan leányzó, micsoda dolog ez, hogy folyton-folyvást körülötte legyeskedik, mit akar tőle? Ezért még drágán megfizet! Ha még egyszer eszébe jut, tüzes kemencébe vettetem! Hát jól vigyázzon, ha kedves az élete!

A hajadon így válaszolt:

– Asszonyom, a világ Teremtőjére mondom, őfelsége sosem kért tőlem becstelenséget. Nagy hibát követ el, ha ilyen vádakkal illet, és ha rosszat mond rólam, hiszen nem szolgáltam rá. Ha őfelsége udvariasan megkér, hogy játsszak vele, semmi okom rá, hogy visszautasítsam őt, hiszen mindent megad nekem, amire csak szükségem van.

Megharagudott erre a királyné, és így szólt:

– Ha még egyszer játszani merészel a fiammal, megöletem!

– Asszonyom, ez szörnyű kegyetlenség lenne. Ám legyen, ezentúl nem játszom vele.

A leány sírva távozott, mert nagyon fájt a szíve, és volt is oka a szomorúságra.

– Ó jaj, most már sohasem múlik el a bánat, szomorúság, sóhaj és gyötrelem, és örökké kínozni fog? Hogyan tagadhatnám meg társaságomat barátomtól, az uramtól, aki olyan nagy tisztességben részesített, hogy miután partra vetett a tenger, nagylelkűen megmentett a nyomortól? Ezerszer jobban kell szeretnem őt, mint az anyját, aki ezt a keserű tilalmat szabta ki reám. De tudom már, mit teszek: elmondom a királynak, hogy anyja eltiltott tőle, elmondom, hogy miatta mennyire meggyűlölt engem. Ha ezek után is óhajtja a társaságomat, biztosan megment a haláltól, és nem fogja hagyni, hogy az anyja ezt tegye velem.

Ilyen gondolatok jártak a fejében, és ilyen bánatban telt három napja, amíg végül a király meglátogatta őt szépen kikövezett szobájában. Az udvarhölgyek előtte vonultak; Manekine igencsak zavarban volt a tilalom miatt, amely olyannyira nyomta a szívét; csak úgy remegett

a félelemtől. A király észrevette, hogy valami nyomasztja a leányt, és elhihetitek, nem tetszett ez neki. Így szólt hozzá:

– Kedvesem, mitől pirult el ennyire? Ha egy kicsit is bízik bennem, kérem, ne rejtse el az okát!

– Felség, mivel ilyen szépen kérlel, nem titkolom tovább, hogy mitől félek. Asszonyom, a királyné azt mondta nekem, hogy tüzes kemencébe vettet, és porrá égeti a testem, ha megtudja, hogy felséged közelébe merészkedem. Ez hát ijedelmem oka.

– Kedvesem, valóban ezt mondta anyám?

– Igen, felség, Isten a tanúm rá.

– Egy cseppet se féljen, kedvesem, nyugodt lehet a szíve, mert megvédem kegyedet anyámtól. Nem is hallgatom el tovább kegyed elől, amit egészen idáig titokban tartottam. Látom, hogy a királyné és mások előtt is világos az, amit eddig kegyednek nem mondtam el. De látom, hogy ha még tovább várok, akkor elveszíthetem azt, amire a legjobban vágyom. Kérem, hallgasson végig, és fogadja jó szívvel, amit mondani fogok.

Tudja meg, drága kedvesem, hogy kegyed az én lelkem, az életem, a mindenem, az üdvöm és az örömöm, kegyedért dobog a szívem, amíg csak élek; kegyedért léteztem eddig és létezem tovább, kegyedért, és ha úgy akarja, kegyedért élek és halok; kegyedért kész vagyok mindent megtenni önként, és kegyedet legalább annyira, sőt még őszintébben szeretem, mint saját magamat, kegyedre gondolok folyton, kegyedért álltam ki ezer kínt, sírtam és sóhajtoztam, kegyed miatt nem hagytak aludni vágyaim és gondolataim, és csak kegyed gyógyíthatja meg szívemet; kegyedtől jött a szikra, amely lánggra lobbantotta képzeletemet, és amelybe beleborzongtam, amely miatt hol reménykedem, hol pedig rettegek. Ilyen vágyat ültetett hát belém a szerelem, amely szívembe költözött. Kegyedért édes vágy kínoz. Már régóta így érzek. Annyira kívánom kegyed társaságát, hogy szívemet folyton kétség gyötri, és csak kegyed után áhítozik. És tudja meg itt és most, hogy nincs semmi tiszteletlen gondolat abban, amit most kérek. Igaz szerelemmel szeretem. Ha kegyed is úgy akarja, hogy az enyém legyen, teljes szívemből megígérem, hogy kegyed lesz az én úrnóm, és fejére korona kerül. Körülöttünk ez az egész ország,

Skócia, Írország és Cornwall csakis kegyedé lesz. Én leszek az ura, kegyed pedig a királynéja. Ne féljen hát anyámtól, sem más rosszakarótól. Ilyen szerelemmel ajándékozom hát meg kegyedet. Csak nehogy elutasítson, mert örültséget követne el!

A hajadon szíve e szavak hallatára megtelt boldogsággal. Ám nem mutatta nyíltan, hogy szívében milyen nagy örömet érez. Rögvest így válaszolt a királynak:

– Felség, nem illő szívét arra kényszerítenie, hogy lealacsonyodjék hozzám, hiszen nem vagyok méltó felségedhez. Ezért az lenne a leg-helyesebb és a legésszerűbb, ha letenne erről a szándékáról, és nem gondolna ilyesmire. Ha most elígérkezik is nekem, a királyné és mások úgysis addig-addig győzködik majd, hogy felséged végül lemond az imént bevallott szándékáról, és ez igen nagy fájdalmat okozna nekem. Ha már belekóstoltam abba a nagy kegybe, amelyet ígért, csak nagyobb kín lenne lemondani róla. Ezért jobban teszem, ha beérem alacsonyabb sorral, mint ha magasra törnék és nagyot buknék. Mindazonáltal nem utasítom el felségedet, mert szívem gögösnek tűnne, ha elzárkózna felségedtől, és visszautasítaná ezt a nagy kegyet. De arra kérem, ha felségedé leszek, tartson mindig hűségben maga mellett.

– A Mennyeik Urára esküszöm, szépséges hölgyem, hogy így lesz, Isten engem úgy segítjen! Amíg csak élek, hűségesen fogom szeretni kegyedet.

Akkor megfogta a leány állát, és szerelmes férfiú módjára vagy húszszor is megcsókolta, majd így szólt:

– Ne aggódjon, kedvesem, mostantól fogva része lesz minden tiszteletben és gazdagságban. Nagy öröm megcsókolni kegyedet, mert a lehelete oly édes. Mostantól fogva éjjel-nappal boldogan élek. Jöjjön hát! Elviszem kegyedet a palotába alattvalóim elé, akik már sokszor kéreltek, hogy küldjek Angliába, és kérjem feleségül a király valamelyik leányát. De nyugodt lehet afelől, hogy szívem egészen a kegyedé, és amióta ismerem, más hölgyre rá sem néztem. Kegyed, mint remélem, egész hátralévő életemre boldoggá fog tenni.

Azzal kézen fogta a leányt, és magával vitte. Kérésére az udvarhölgyek is követték őket, akik egymás között a két szerelmes beszélgetéséről suttogtak.

– Ha a királyné asszonyunk megtudja – mondogatták –, hogy ezek ketten mit határoztak, mindent meg fog tenni, hogy valami becstelenséget kövessen el a leány ellen.

Ilyen gondolatok körül forgott tehát a beszélgetésük, de rövidesen olyasmit láttak, amin még jobban elcsodálkoztak. A király ugyanis intett nekik, és ők utánaeredtek. A királyné mindeközben mélyen aludt, és nem tudhatta, mi készül, a király pedig nem akarta értesíteni, ne-hogy anyja keresztülhúzza a tervét, hiszen biztosan ellenezte volna azt. De most már csak akkor fog az egészről értesülni, amikor ő már valóra váltotta szándékát; utána viszont már kitudódhat a dolog.

A király Manekine-nel az oldalán belépett a palotába, majd hívatta a káplánját, aki rögvest meg is jelent. A király értésére adta, hogy mi a kívánsága. A pap nem merte visszautasítani a parancsát, így hát azon nyomban egymásba kulcsolta a kezüket, s férjnek és feleségnek nyilvánította őket. A leány a király hitvese lett, és rögtön sor került a misére is. Olyan szűk körben történt mindez, hogy csak a király házanépe volt jelen, amely viszont igencsak megdöbbsent a király tet-tén. Az esemény hamarosan a királyné fülébe jutott, aki olyan dühös lett, hogy attól fogva csak azon járt az esze, hogyan gyalázhatná meg Manekine hírnevét, amint lehetősége nyílik rá. A király érte küldött, hogy vegyen részt a vacsorán, de a királyné csak elnyújtózott az ágyán, és kijelentette, hogy nem megy:

– Szégyellje magát a király, hogy feleségül vette ezt a leányt! Ezek után még királynak lehet nevezni az ilyet? Nagy hibát követett el, amikor elvette ezt a sehonnai, nyomorult, idegen leányt, ezt a félkezü nőszemélyt. Fulladt volna inkább bele a Jordán vizébe!<sup>5</sup>

A lovagok ezt hallván tüstént magára hagyták a királynét, és visz-szamentek a királyhoz, akinek mindjárt be is számoltak a királyné válaszáról. A király azonban nem tűnt zavartnak.

– Ha akar, jöjjön – mondta –, ám ha nem akar, akkor maradjon ott, ahol van.

Aznap a király mindenkire szívélyes és kedves volt, csakhogy bánkódott, amiért nem voltak többen a menyegzőn. De kitalálta, hogyan

<sup>5</sup> Vagyis a keresztvízbe. Keresztelő Szent János ugyanis a Jordán folyóban keresztelt.

férkőzhetne ismét az emberek szívébe, és hogyan érhetné el, hogy ne vessék meg annyira a történetek miatt. Ha jól számolom, amikor feleségül vette Manekine-t, már csak két hét volt hátra pünkösdig; így hát elhatározta, hogy összehív annyi vendéget, amennyit csak bír, s aztán pünkösdi napján lakodalmat ülnék, és hogy kifejezze tiszteletét kedvese iránt, megkoronázza őt. Elhatározását hamar tettekre is váltotta. Hírnököket küldött egész Skóciába, Cornwallba és Írországba, hogy hölgyeket és lovagokat hívjon a menyegzőre. Híre is ment a dolognak az országban, és meg is tudta mindenki, hogy a király feleségül vette Manekine-t. Akik ismerték a leányt, örültek neki, akik pedig nem, azok nyugtalanokdaktak, és azt kérdezték, hogy honnan jött, kifélemiféle nőről van szó, és milyen a modora.

– Hogy ki ő, nem tudjuk – felelték nekik a hírnökök –, de a viselkedése azt mutatja, hogy előkelő, udvarias, és szíve telve van jósággal.

Így forgott hát a szó az egész országban, és az emberek egymást biztatva úgy döntöttek, hogy pünkösdkor mindannyian felkerekednek, és elmennek az udvarba mulatni és ünnepelni. Alig akadt, aki otthon maradt volna.

A király boldogan élt kedvese mellett. Éjjelente együtt háltak, és annyi örömük telt egymásban, hogy el sem tudnám mondani, hiába is igyekeznek. Amennyire nagy volt még az imént az őket gyöttrő vágy és a kín, most cserébe ugyanannyi örömet találtak a szerelemben, amikor kettesben voltak, és végre igaz szerelemmel szerethették egymást. Sokszor ízlelgették egymás karjában az ölelés, a simogatás, a gyengédségek és a csókok édességét. Ez alatt a két hét alatt nem múlt el nap anélkül, hogy a király ne próbálta volna hitvese kérésére visszaszerezni édesanyja szeretetét. De hiába is erőlködött, mivel az idős hölgy mindig visszautasította őt, ugyanis irigykedett Manekine-re, amiért az nemsokára királyné lesz; nem mintha rosszalotta volna a dolgot, hanem inkább azért, mert iszonyatos féltékenységre lobbant. A király belátta, hogy minél jobban kérleli anyját, az idős királyné haragja annál nagyobb lesz; végül megunt a dolgot, és békén hagyta őt. Amikor tehát látta, hogy anyja részéről sem nagylelkűséget, sem jóindulatot nem várhat, nem háborgatta tovább, és inkább az ünnepség előkészületeivel törődött. Hatalmas pompát rendelt el, amelyet még egy ünnepen

sem láttak soha. Udvari szállítóinak megparancsolta, hogy állítsanak nagy sátrakat a folyó mentén, és úgy is történt, ahogy kérte. Úgy rendelkezte, hogy a víz partján, egy nagy mezőn kerüljön sor az ünnepségre. El is jött a nagy nap, és annyian gyűltek össze, amennyit emberfia nem látott még együtt.

Az a gyönyörűséges évszak jött el, amikor a csalogány méltán énekel a szép időről, amikor a mezők zöldellenek és virágba borulnak, és amikor a fák gyümölcsök terhétől roskadoznak, amikor a rózsa szirmai kinyílnak, és a hölgyek koszorút fonnak belőle, hogy kedvesüknek odaadhassák szerelmi zálogul, egyszóval az az évszak, amikor kisarjad a hideg időben elfagyott zöld fű. Ilyenkor reggelente minden madár a maga nyelvén csodálatos énekszóval dicséri az újonnan beköszöntött évszakot. Most végre minden ujjong, hiszen az öröm ideje jött el. A patkmederben a téli fagyok után újra víz csörgedezik, és a leányok körtáncot járnak, Beatris, Marot, Marguechon, s velük ropja Robecheon, Colinet és Jehanet. Azután elmennek az erdőbe gyöngyvirágot szedni, hogy szebbnél szebb koszorúkat fonjanak belőle, mielőtt visszatérnek. A szerelmeseknek szépséges ám a nappal, és szépséges az éjszaka! Mint mondom, ilyen időben ülték meg pünkösdi ünnepét, amelyben mindenki örömét lelte. Pünkösdi előestjén az udvar Dundee-ban gyűlt össze. Hogy elegendő húsup legyen, annyi marhát, disznót és medvét levágtak, hogy meg sem tudnám számolni őket.

Látni kellett volna a hölgyeket, akiket a lovagok kézen fogva kísérték! Hercegekkel, grófokkal és bárókkal telt meg minden sátor. Este, amikor vacsora után összegyűltek a mezőn, mintha verőfényes napsütés lett volna, mert szavamra, annyi fákyát gyűjtöttek, amennyit élő ember még nem látott egyszerre! Senki nem maradt bor, étel és gyertya nélkül, sőt mindenki annyit kapott, amennyit csak akart; az emberek nem győztek betelni mindezzel.

Miután egész éjjel körtáncot lejtettek és mulattak, s már hajnalodott, rövid időre lepihentek, hogy másnap frissek legyenek. Reggel az újdonsült királyné a legszebb ruhájában jelent meg. Haja vastag aranyfonatba volt fonva, és minden ujjára két rubin jutott, amelyek akkora fényt árasztottak, hogy még borús időben is nappali fényt varázsoltak volna. Kecsés termetét arannyal átszótt, gyöngyökkel hímzett ruha fedte. Hogy miből



készült az öve, már nem is tudnám megmondani. Aranylemezek alkoták, amelyeket szép és drága smaragdok tartottak össze, és a csaton egy száz márka aranyat is megérő zafír ékeskedett. Keblén arany ruhakapcsot viselt számos ékkővel. Vállára aranyszövetből készült palást borult, emberfia nem látott még ilyen szépet. A szőrme rajta nem holmi mókusprémből készült, hanem cobolybundából, amely az embert igen előkelővé teszi. Övéről drága erszény lógott, az egész világon nem lehetett párját lelteni. Fejét olyan szép korona díszítette, amelyet még senki a föld kerekén nem látott. Mindenki ámulva nézte, mennyi különféle drágakő fénylik rajta: smaragdból, csillogó zafírból, rubinból, jácintból és gyémántból voltak az ágai. Soha gyönyörűbbet nem látott a világ. Maga a korona aranyból készült, de én mondom, hogy a királyné haja még az aranyból is fényesebben és csodásabban ragyogott. Az újdonsült királyné szebb és díszesebb volt, mint bármely asszony a világon.

Ilyen pompával, ilyen ékesen jelent meg tehát aznap a király hitvese. A király szintén oly szép és előkelő öltözetet viselt, amilyen egy királyhoz illik, de nem is fecsérlem tovább a szót! Miután meghallgatta a misét, a násznép visszatért a sátrakba, ahol már elő volt készítve a lakoma. Csodálatos volt a tálalás: több mint ötszáz asztal várta a főurakat és a bárókat, akiket fel sem tudnék sorolni név szerint, de minek is tenném? Látni kellett volna azt a sok apródot, akik a vendégeket kiszolgálták! Volt, aki a késeket élezte, hogy urának felvágja az ételt, mások pedig egyéb különféle feladatokat láttak el, mindenki azt, amit rábíztak. Bőségesen hoztak kenyeret és bort mindenkinek a legnagyobb meglepetésére. Ezen a napon aztán semmivel sem farkodtak! A sátrakat gyöngyvirággal, ibolyával és sokféle más virággal szórták tele. Amikor a szolgálak intettek, a kürtösök megfújták kürtjeiket, hogy jelezzék a kézmosásra szánt víz érkezését. Először a király ült asztalhoz, majd a többiek is követték példáját. Mindenki kívánsága szerint foglalt helyet, hölgyek és lovagok ültek egymás mellé, és egy paraszt sem csúfította el a társaságot. Ha elmesélném, mi mindent szolgáltak fel, napestig se végeznék! Ilyen finomat élő ember még nem kóstolt; mindenki annyit evett, amennyi csak beléfért, és abból, amit csak akart: húсок, szárnyasok, vadételek és különféle halak várták az asztalon.

Evés után a vendégek kezét mosták. Ekkor a zenészek, hogy meg szolgálják bérüket, játszani kezdtek. Hiába is keresnénk a párját a dallamnak, amelyet akkor hallani lehetett: fidula, furulya, fuvola, duda, hárfá és kürt, citera és pszaltérium, vadászkürt és trombita hangja csendült fel – sehol a világon nem játszottak még ilyen csodás zenét! Az ünneplők egy darabig hallgatták, majd körtáncba kezdtek. Ilyen táncot sem látott még emberfia, majdnem negyed mérföld hosszú láncban álltak a vendégek. Együtt táncoltak és énekeltek az aranyszövetbe és selyembe öltözött lovagok és hölgyek. Egyszerrel mindenki jól mulatott, kivéve az idős, gonosz királynét – Isten ne legyen irgalmas lelkéhez! –, neki ugyanis nem akaródzott részt venni az ünnepen, annyira el volt keseredve. Hét mérföldre volt az ünneptől, egy városban, amelyet, ha jól tudom, Perth-nek hívnak. Most azonban nem róla szeretnék mesélni, hanem az ünnepről, amelyen mindenki kitűnően érezte magát. A hölgyek és a lovagok aznap többször is ruhát váltottak, és aztán mindig visszatértek, hogy folytassák az éneket és a táncot. Mindenkinél csak úgy repesett a szíve az örömtől! A férfiakat lenyűgözte a királyné szépsége, és levágott kezén kívül egy rossz szavuk nem lehetett rá. Viszont aki csak osztozott a királyné örömeiben, fájlalta szegénynek a sebét is. Aznap bizony sokan gyönyörködve nézték a szép, pompásan felékesített hölgyet, és minél tovább nézték, annál jobban tetszett nekik; alig tudtak betelni látványával. Szépsége és előkelő viselkedése mindenre olyan nagy hatást tett, hogy azt mondogatták egymás közt:

– A király jól tette, hogy feleségül vette, nem hibáztathatjuk ezért!

Ilyen szavakat váltottak tehát a lovagok, a hölgyek és a hajadonok, és minél jobban megismerték a királyné jellemét, annál jobban megszerették őt. Az ünnepről, ha jól tudom, még három teljes napig tartott, végig olyan fényűzően, mint ahogy eddig meséltem. És amikor a vendégség feloszlott, a király mindenkit rangja szerint megajándékozott egy aranyból, szépen eresztett fából vagy ezüstből készült serleggel. Mellette állt Manekine, akiben valamennyi jószág együtt volt, és aki a király kérésére a hölgyeket szép ékszerekkel ajándékozta meg, övekkel, gyűrűkkel és gyönyörű, színarany mellűkkel, amivel még inkább felkeltette a jelenlévők szeretetét maga iránt. Ezzel feloszlott az udvar.

Ki-ki visszatért a maga hazájába, és már nem csodálkoztak azon, hogy a király feleségül vette Manekine-t, annyira tökéletesnek találták a királynét. A király és a hitvese maradtak, ahol voltak. Annyira szerették egymást, hogy legszívesebben egy napra sem váltak volna el egymástól, bármi történjék is. Azonban, amint majd elmesélem, később kénytelenek voltak mégis búcsút venni egymástól egy szörnyű cselszövés következtében. Isten ne legyen irgalmas az árulókhöz! Mennyi szenvedés van miattuk ezen a földön!

Egyelőre azonban a király boldogan élt kedvese mellett, és a királyné is szerelmével, aki mellett szívét kerülte a bú. Ha még a királynővel is kibékülhetne, semmi nem árnyékolná be boldogságát! Meg is kérte férjét, hogy járjon közbe érte. A király nem utasította vissza, és meg is tett minden tőle telhetőt, de hiába. Minden eredmény nélkül kérlelte hát a királynét, aki végül nyersen csak annyit vetett oda, hogy inkább eltűrné, hogy felnégyeljék, mint hogy engedjen ennek a kérésnek. A király így válaszolt:

– Amit hallok, lesújt engem. De mivel látom, anyám mennyire hajthatatlan, nem akarom, hogy továbbra is hitvesem mellett maradjon, előbb-utóbb még valami kellemetlenséget okozna neki. És ha neki egy kicsit is ártana, nem tudnám többé szeretni kegyedet. Ezért két megoldást javasolok, válasszon: vagy megenyhül hitvesem iránt, és megbocsájt neki, vagy elfoglalja a birtokot, amely özvegyi jussként illeti. Ezek közül választhat. Ha nem hajlandó megbocsátani neki, megkapja tőlem York városát és a körülötte lévő várakat, ahová visszavonulhat. Döntsen hát; mondja, melyiket választja?

– Ha így állunk – felelte a királyné –, ha választanom kell, akkor az özvegyi jussomat választom. Egyebet nem kérek.

– Asszonyom – válaszolt a király –, nagyon sajnálom, hogy így döntött, mivel hitvesem jóra való és nemes lélek. Az ő kérésére, az ő kívánására fordultam jó anyámhoz, de már látom, hogy hiába! Legyen hát York kegyelmedé.

– Elfogadom.

A király édesanyja azzal otthagya fiát, és másnap már el is utazott. Elvonult Yorkba, ahol tovább gyötörte a bánat és a felháborodás, amiért Manekine-ből királyné lett. Féltékeny volt rá, és gyűlölte őt.

Így hagyta hát el az udvart a gonosz királyné, akiben egy csepp jószág nem sok, annyi sem volt. Manekine a királlyal marad, aki mint hitvesét tisztelte, és nagy becsben tartotta. Ő pedig nemes viselkedésének hála mindenkivel megszerettette magát, hiszen szíve csupa jószág volt. És hiába gazdagodott meg, nem lett gögös, sőt adományaival bőkezűen segített másokon, különösen a szegényeken. Férjhez adta a vagyontalan nemeslányokat, és nagyon jámbor életet élt. Tisztelte Istent és Szent Anyját, buzgón járt a templomba, olvasta az imakönyvét és a zsoltárokat. Ezekben a cselekedetekben lelte örömét. Hírnevével megnyerte magának az ország lakóit. Minél jobban megismerték, annál jobban megszerették, és jó királynéként emlegették. Sikerült kivívnia mindenkinek a szeretetét, a nemes lelkűekét és a hitványakét egyaránt, kivéve az öreg királynéét, akit evett a sárga irigység. Meg is gyűlölték őt az országban, amikor látták, hogy a nála ezerszer jobb fiatal királyné hiába igyekszik minden jószágával és okosságával szívébe férkőzni. De legyen elég ennyi az ország lakóiról és a király anyjáról, majd később visszatérek rájuk. Szóljunk most Manekine-ről és párjáról, a királyról, akik szívből szerették egymást.

A történet szerint egészen húsvétig örömben, boldogságban és gyönyörűségek közepette éltek, ami nem is meglepő. Ekkor történt, hogy szerelmük gyümölcse megfogant a királynében. Éppen húsvét körül lett várandós az áhítatos szívű asszony. Az ötödik hónap előtt nem sokkal ezt a király is észrevette. Nem is búsult ám el erre, hanem vidámság töltötte el a szívét. Örömeiben, boldogságában el is határozta, hogy véget vet tétlenségének, és elmegy francia földre, hogy hírt-nevet szerezzen, és lovagi tornákon vegyen részt. De jaj, annyi bajt hozott ezzel a fejére, hogy el sem lehet mondani, és nincs írnok, aki azt írásba foglalhatná!

Hiába, addig jár a korszó a kútra, amíg el nem törik. A király felkereste kedvesét, és így szólt hozzá:

– Kedvesem, kegyed az én szívem, életem, aki mindennél drágább nekem, kegyed az én üdvöm és örömöm, és azért fordulok most kegyedhez, hogy engedje meg nekem, hogy valami olyasmit tegyek, ami dicsőségemre fog szolgálni. Biztosan nem lesz ellenére a dolog.

– Felség – válaszolta a királyné –, megadom magam akaratának, kerül, amibe kerül, hiszen szívemnek is ez a kívánsága. Tegyen hát, ahogy jónak látja. Azonban tudni szeretném, mire készül.

– Drága, nagylelkű kedvesem, francia földre mennék lovagi tornára. Remélem, nem bánja.

– Hogy bánom-e? Már ne is haragudjon, de nincs miért örüljek. Ezzel az elhatározásával kétségbe ejt, hiszen így magamra maradok az országban, miközben édesanyja gyűlöl, és még várandós is vagyok felségedtől. Attól tartok, ha elmegy francia földre, az életem veszélybe kerül. Senki nincs itt, akivel igazán jóban lennék, és mindenem, amim van, felséged adománya. Én elmondtam, mit gondolok. Most mondja el felséged is.

– Szépségem – felelt a király –, Isten nevére mondom, félelmeit egy csapásra eloszlatom. Oly védelmet hagyok itt kegyednek, hogy nem kell félnie sem anyámtól, sem bárki mástól, aki ártana. Nekem viszont addig kell dicső tetteket gyűjtenem, amíg még fiatal vagyok, hiszen ettől fognak jobban megbecsülni. Csak nagybőjtig engedjen el!

– Felség, az nekem nagyon hosszú idő! De azért csak menjen, mert látom, így akarja. Isten adjon felségednek több örömet és üdvöt, mint amennyi nekem marad itthon!

A király észrevette, hogy hitvese sír, és erre ő is sírva fakadt; könnyekkel küszködve megköszönte neki, hogy elengedte. Ezután, hogy ne vesztegesse tovább az időt, magához rendelt száz daliás lovat, erőseket és ügyeseket, hogy elkísérjék őt a lovagi tornára. Majd megparancsolta, hogy rakják meg borral és élelemmel hajóját, amelyet Berwick kikötőjében szépen elő is készítettek. Amikor minden készen állt, a király kíséretével együtt elindult Berwickbe. Ott búcsút vett Manekine-től, aki keservesen sírt. Majd megszakadt a szíve, amiért a férje elmegy.

Volt a királynak egy udvarnagya, egy lovag, akit jelleme miatt nagyra becsült, és ezért mindenki másnál jobban megbízott benne. Ő és két másik lovag voltak a tanácsadói, és mindig ott voltak a közelében, amióta trónra lépett. Most hármukat odahívta magához, és így szólt hozzájuk:

– Uraim, most rövid időre idegen földre megyek, hogy hírt-nevet szerezzek magamnak. Kegyelmetek itt maradnak a királyné mellett, akit

tiszta szívből szeretek. Az életükkel felelnek érte: megparancsolom, hogy védjék meg anyámtól, hogy ne árthasson neki, különben jaj lesz kegyelmeteknek! És ha megszülne, mielőtt hazaérnék, azon nyomban küldjenek nekem francia földre egy levelet, amelyben köntörfalazás nélkül megírják, hogy jól van-e ő és a gyermeke. Vigyázzanak, ha kedves az uraknak a barátságom: úgy viselkedjenek hitvesemmel, hogy csak jót halljak tőle kegyelmetek felől!

– Felséges urunk – válaszolták –, a legnagyobb örömmel teljesítjük parancsát, és Isten minket úgy segítjen, megteszünk mindent, hogy meglegyen felséged és az Ő akarata. Ígérjük, hogy teljes szívvel, hűségesen fogjuk a királynét szolgálni.

– Hölgyem – fordult a király szeretett hitveséhez –, ebben a három férfiúban mindenki másnál jobban megbízok: az életükre esküdtek, hogy megvédik kegyedet, és mindent megtesznek azért, hogy királynéként semmiben ne szenvedjen hiányt. Ezért arra kérem, drága kedvesem, hogy bízzon bennük, és ne vesse meg tanácsaikat.

– Felség – szólt a királyné –, minden úgy lesz, ahogy kívánja. Tudom, hogy ez a három lovag hűségesen fog szolgálni, mert erényes férfiak ők, akik állják a szavukat. De tudja meg, szívemet nem hagyja nyugodni a gondolat, hogy drágán megfizetünk mi még ezért az elválásért. Isten óvja felségedet minden bajtól és kintől, hiszen ő a mindenség Ura és Királya!

– Így legyen, drága hölgyem – válaszolt a király.

Akkor vagy hússzor is megcsókolta hitvesét. De mivel látta, hogy sír, igyekezett nem késlekedni. Gyorsan elbúcsúzott, és tengerre szállt. A királyné azon nyomban elájult, és földre is zuhant volna, ha a lovagok nem kapják el. Visszavitték a városba, és vigasztaló szavakat mondtak neki. A király pedig felszedette a horgonyt, és miután búcsút vett, kihajózott. A lovagok számtalan harci mént, málhás állatot és paripát, rengeteg páncélt és felszerelést, arannyal hímzett szövetet és selymet vittek magukkal, valamint sok-sok sterlinget, hogy legyen mivel fedezni a király költségeit, aki úgy tervezte, nagy lábon fog élni. A tengeri utazás csupán egy éjszakán át tartott. Másnap reggel elkerülve minden vihart és kellemetlenséget szépen kikötöttek Dammeban. A király a legkisebb veszteség nélkül partra szállíttatta a lovakat,

és bevonult a városba, ahol már várta a szállása. Megkérdezte, merre találja Flandria grófját; azt felelték neki, hogy Gentben van, és a lovagi tornára készül Ressons városába. A király ugyancsak megörült a hírnek. Másnap hajnalhasadtakor rögvest elindult Gentbe. Flandria grófja már tudott Skócia királyának érkezéséről, ezért eléje sietett, üdvözölte, és így adott hangot örömeinek:

– Felség – mondta –, módfelett örülök, hogy megtisztel minket látogatásával. Kérem, rendelkezzen tetszése szerint velem és az embereimmel, amikor csak óhajtja.

– Igazán köszönöm – felelte a király.

Így társalogtak hát, amíg Gentbe nem értek, ahol is a gróffal vidáman töltötték az estét. A király kifaggatta őt a lovagi tornáról, és megkérdezte, hol fogják megtartani.

– Ressons-ban – felelte a gróf.

Mire a király:

– Akkor hát mi is odamegyünk. Egy dolgot kérek kegyelmedtől: szeretném, ha lenne olyan szíves, és csatlakozna a kíséretemhez.

A gróf örömmel teljesítette a kérést.

Kellemesen telt az éjszakájuk, és nem láttak hiányt semmiben sem. Másnap kora reggel időben útra keltek. Mire leszállt az este, már Lilleben voltak, ahol jól tartották őket, mivel a város a gróf birtoka volt. Másnap azonban már jó korán elindultak. Jobb kéz felől elhaladtak Artois mellett, majd megérkeztek Vermandois-ba; útba ejtették Roye-t, és végül megérkeztek Ressons-ba. A király a flamandok és a skótok társaságában megszállt a várban. Folyamatosan érkezett a többi vendég is, akik szépen elfoglalták szállásaikat: boulogne-iak, artois-beliek, brabantiak, vermandois-iak, flamandok, normandiaiak, poix-beliek, svábok, északnémetek és bajorok. Mind-mind Ressons-ba jöttek, ahol az ablakok megteltek a különféle címerpajzsok és lobogók sokaságával. Gournay felől, emlékszem rá, a beauvaisis-beliek jöttek, és jöttek Berry-ből, Bretagne-ből, Île-de-France-ből, Poitou-ből, Hurepoix-ből és Champagne-ből. Ők is a tornára jöttek, csak ők Gournay-ban szálltak meg. Már mindenki várta a megmérettetés napját. Amikor végre eljött, a lovagok kora reggel misére mentek, majd magukhoz vették fegyvereiket, és lóra szálltak. Meg is érkeztek a táborba, ahol sor került

a lovagi tornára. Az ilyesmi bizony nem gyáva nyulaknak való látvány!

Skócia királya indult el elsőnek a városból, és követte őt ezer lovagja. Kísérete oly szemet gyönyörködtető volt, mint még senkié a világon. Erős és nagy lovát vert aranyból készült takaró borította – ilyen gazdag holmi sem terem akárhol! A szép, daliás király, ahogy a lován ült, külsejével tiszteletet parancsolt, s jó páncélja és címere volt. Azon a napon nem viselt semmilyen más megkülönböztető jelet, csupán pajzsát, amely végig arannyal volt bevonva, és tökéletes munka volt, ahogy illik. Ezzel azt akarta kifejezni, hogy már vágynak nincsen semmi híja. A pajzsát ugyanis rendszeren három ágaskodó, fekete színnel kihúzott arany oroszlánkölyök díszítette; ezt kellett volna viselnie, de inkább levette az oroszlánkölyöket, hogy egyszínű, arany címerpajzsot viselhessen. Mellette volt Flandria grófja is, aki aznap mindenben szolgálatára állt.

A már említett két várost tehát elhagyták a lovagok, és összegyűltek a mezőn; ha ott lettek volna, számtalan gyönyörű paripát láthattak volna, és százféle címert, hadi lobogót – nem találtak volna közülük két egyformát: az egyik fekete volt, a másik fehér, volt közöttük arany, ezüst, sötétvörös és mindenféle színű, csak úgy tündökölt a nap sugaraiban. Mindenütt olyan sok trombitát, dobot és kürtöt lehetett hallani, hogy az egész tábor visszhangzott tőlük. Mihelyt megérkeztek a résztvevők a két városból, eldöntötték, hogy ki melyik oldalra áll, és ki kivel fog egy csapatban küzdeni. Mindenki fel is öltötte páncélját, kézbe vette pajzsát, és fejébe nyomta sisakját. A király intett, hogy adják oda pajzsát; egy lovagtól meg is kapta. Azután felcsatolták a sisakját is – egy folt rozsa nem sok, annyi sem volt rajta. Fénylő aranyból volt, öröm volt ránézni.

Mikor a sisakja a helyére került, a sereg élére állt. Amilyen ügyes volt a szerelemben, olyan ügyes volt a háborúban is: pajzsát maga elé tartotta, megragadott egy méretes kopját, és sarkantyúba kapva lovát nekiiramodott. Hátasát nem kímélve hamar az ellenfélnél termett, és lesújtott. El is talált egy francia földről jött lovagot, akinek attól kezdve volt rá elég oka, hogy a skót királyra panaszkodják, hiszen olyan durva ütést kapott tőle, hogy lovastul a földre zuhant. Nem is kerülhette volna el az esést, mivel mindkét nyeregkápája eltört, és



és leesett mellé a földre. A királynak pedig a kopjája törött el, ezért kirántotta kardját, amellyel aznap még sok csapást kiosztott, hiszen ellenfelei azon nyomban rárontottak. Vagy húszan is eltalálták, volt, aki a karján, volt, aki a testén. Ő azonban olyan erős és rendíthetetlen volt, s oly szilárdan ült a nyeregben, hogy nem esett le, és sikerrel védte magát, amíg emberei a segítségére nem érkeztek. Az ütközés erejétől a kopják kettétörték, és a két tábor csak úgy remegett az iszonyú zajtól. Amikor a lovagok lesújtottak, mintha az ég dörgött volna; egyetlen szemvillanás alatt több mint ezerötszáz lándzsa hullott szilánkokra. Sok harcos zuhant földre, és sok ló esett zsákmányul, de rengeteg közülük elszaladt a mezőn, még a kantárszár is beleakadt a lábukba; a lovászok utánuk eredtek, miközben a másik táborból igyekeztek őket ebben megakadályozni.

Nem kezdődött hát rosszul a torna, ragyogtak a gyönyörű páncélok, volt, ki nyeregben maradt, volt, ki földre esett a lovagok közül. Az egyik nyer, a másik veszít, erről szól ez a játék! Vagy húsz helyen folyt egyszerre a küzdelem, és már gyalogosan is egymásnak estek a harcosok, karddal is gyakran csapást mérve a másik fejére, vagy olykor a pajzsára, amely néha ketté is hasadt az ütéstől. Senki sem kímélte ellenfelét, és nem fukarkodtak az ütlegekkel: ha valaki kiosztott egy csapást, hármat kapott cserébe. De mindnyájukat felülmúlta a király, aki az élen harcolt. Sok csapást kapott, és sokat kiosztott, ha kellett, jobbjával, ha kellett bal kézzel verekedett, és ha valakire lesújtott, az hamar a földön találta magát. Nem eredt a legyőzöttek lova után, hiszen nem az ő dolga volt ez, nem is igen törődött vele, hanem arra ügyelt, hogy derekasan harcoljon, ha kell, támadjon, ha kell, védekezzék: ezen volt minden erejével. Értette a dolgát, szívét-lelkét beleadta a küzdelembe, s ki is vívta a résztvevők csodálatát, akik így szóltak egymás között:

– Nézzétek, miféle csodákat művel ez a férfi! Folyton csak őt látni, mintha mindenütt ott volna. Látjátok, milyen keményen állja a csapásokat, és hogyan viszonozza őket? Bizony nem várhatja meg az ellenfelét, aki megütötte! Jó tett helyébe jót várj! Az ilyen embernek érdemes kölcsönt adni, mert hamar visszakapod tőle. Nézzétek csak a pajzsát a mellkasán! Mostanra már egy galamb is vígan átrepülhet rajta.

Ilyen rátermett király még nem járt idegen országban, hogy ekkora hírnevet szerezzen, és ilyen derekasan viselje magát. Megérdemli tehát, hogy minden lovag szeresse, dicsérje és megbecsülje.

Így szóltak egymás közt azok, akiknek a harc közben még jutott idejük a beszédre. A többiek pedig egyre csak vágtak, vagdalkoztak, sok szép páncéling kettérepedt aznap. Mennyi lovag lebucskázott a nyeregből, mennyi sisakról tört le az abroncs, és hány arcot öntött el a vér! Az egyik sikerrel járt, a másik elbukott; valaki már a földön harcolt, valaki még a lován; az egyik vesztett, a másik nyert. A harcmезőn sokan elvesztették a lovukat, amelyek aztán nem is kerültek meg, kivéve azokét, akik győztesként hagyták el a csatateret: ők bőven kárpóolták magukat a veszteségükért. Mindenütt látni lehetett a forró leheletek gőzét. A kardok pedig úgy csengtek-bongtak, hogy sok ezer ács sem csaphatott volna nagyobb zajt egy erdőben munka közben.

Harc közben szépen eltelt a napjuk, este aztán abbahagyták a csatát. Leszállt az éjszaka, és a küzdő felek elváltak egymástól. Amikor elvonultak, bizony másként festettek, mint amikor megérkeztek: nem csaptak már akkora zajt, és nem hallattak annyi harci kiáltást. Sokak testén meg is látszott az elszenvedett csapások nyoma. Lovon vagy gyalog mindenki a szállására vonult. A király maga is kíséretével Rissons felé vette az irányt. Bevonult a várba, és örült neki, hogy végre megérkezett, mivel szörnyen kifárasztották a csapások, amelyekből bőven kijutott neki. Azon nyomban megszabadult a páncéljától és a fegyverzetétől, akárcsak Flandria grófja, aki aznap szintén igen derekasan viselte magát, jóllehet róla nem tettem említést, hiszen ha mindenkiről el kellene mesélnem, hogy mi mindent csinált, elég megszire kalandoznék tárgyamtól. Legyen elég annyi, hogy a gróf vitézül helytállt. A király pedig elrendelte, hogy mindenki nála vacsorázzon. Így is történt, minden egyes lovag, aki részt vett a rissons-i tornán, megjelent a vacsorán. Kaptak is bőségesen ételt és bort, hajnalhasadtáig lakomáztak. Akkor nyugovóra tértek, ami rájuk is fért. Délelőttig aludtak, majd felkeltek, felöltöztek, és ismét az udvarba siettek. A király felettébb nyájasan viselkedett velük, és kifejezte irántuk érzett megbecsülését és szeretetét, sőt barátainak és társainak nevezte őket. Többüknek is megtérítette a kárát, és a legjobbakat maga mellett

tartotta, hogy szép ajándékokkal halmozza el őket. A királyt nagylelkű viselkedéséért – nem érdemtelenül – kikiáltották a lovagi torna győztesének; a cím megítélését senki nem vitatta, hiszen mindkét oldalon volt nem kevés kiváló harcos és vesztes is egyaránt, így hát nem lehetett eldönteni, melyik felet illeti a nagyobb dicséret. A király pedig, mielőtt még útra kelt, a gournay-iek egyetértésével elhatározta, hogy részt vesz egy másik tornán is, amelyet két héttel később, Epernay-ben fognak megrendezni. A király szándékát mindenhol közhírré tették, és heroldok kiáltották meg a hírt a városban. Nem is vették üres fecsegésnek a hírnökök szavait, és mindenki kijelentette, hogy indulni akar a tornán. Tüstént össze is csomagolták a holmijukat, és vaslánccal erősítették meg a páncélingjüket. Így készültek a tornára, amelyet a király meghirdetett. Ő pedig a kíséretével együtt megjelent a helyszínen, és igen nagyvonalúan és udvariasan viselkedett. Szerette a bátor lovagokat, és rendkívül bőkezűnek mutatkozott irántuk. Epernay-ben, ahová mentek, két hét múlva megtartották a lovagi tornát, amelyet a király meg is nyert. Így járta végig a francia földet Skócia királya, mindenütt fényes dicsőséget aratott, és szívvel-lélekkel harcolt. Érdemeiért mindenütt megszerették, és bármit tett, azzal mások kedvét kereste, és mindenkit szívesen látott. Most azonban róla inkább hallgatni fogok, és arról az asszonyról fogok szólni, akinek a király távozása olyan sok keserűséget okozott.

Amikor a király tengerre szállt, hitvese lelke mélyéig elszomorodott, és először Berwickbe ment, de csak három napot maradt ott. A negyedik napon visszatért Dundee-ba, ahol Skócián belül a legszívesebben tartózkodott. A királynét népes kíséret követte. Ott volt vele a derék városbíró is, akivel először találkozott, miután megmenekült a habokból: ő vitte el őt Dundee-ba a királyhoz, akinek mostani tisztességét köszönheti. Ezért a királyné örökké a szívébe zárta a városbíró, és szép ajándékokkal halmozva el őt, egész életére gazdag emberré tette. Vele volt az udvarnag is, aki hűséges és bölcs férfiú volt, valamint a két lovak, akiket a király az udvarnaggal együtt megbízott azzal, hogy vigyázzanak a királynéra. Ezek hárman a világ minden kincséért sem hagyták volna magára a rájuk bízott hölgyet. Tagjai voltak házanépének, és becsülettel szolgálták. Még el sem hangzott kérése,

már tudták is, hogy mit kíván, és szívesen meg is tettek mindent, ami-  
re szüksége volt. Így hát a királyné nagy kényelemben élt, de igazán  
semmiben sem tudta örömét lelni, hiszen férje távol volt tőle, és ez  
nagy szívfájdalmat okozott neki. Viszont amennyire lehetett, igyeke-  
zett vigasztalni magát a gyermekkel, akit a szíve alatt hordott.

Eljött aztán a szülés ideje, és világra hozta gyermekét: a leggyönyö-  
rűbb fiút, akit Természet valaha alkotott. Ennél szebb gyermek nem  
született sem előtte, sem utána széles e világon. Híre is ment az ország-  
ban, hogy a királyné megszült, és mindenki örvendezett. És mit csinált  
erre a három lovag, mikor a fülükbe jutott ez a hír? Az udvarnagy  
összehívta társait, a két lovagot.

– Uraim – szólt hozzájuk. –, ne késlekedjünk! Szükségünk van egy  
hírnökre, aki megkeresi nekünk a királyt francia földön, ahol most öfel-  
sege tartózkodik, és közli vele az örvendetes hírt, hadd örüljön!

Azok ketten így feleltek:

– Igaza van. Gyorsan találjon egy hírnököt, írja meg a levelet, majd  
mi segítünk megtalálni a megfelelő szavakat.

Az udvarnagy, aki kiválóan tudott franciául és latinul is, és igen  
szépen tudott írni, pergament ragadott, és írni kezdett:

„Úranak, Skócia királyának – Isten tartsa meg örömben és dicsőség-  
ben – üdvözetét és tiszteletét küldi udvarnagya, akire felséged birtokát  
és hitvesét bízta. Tudatom felségeddel, hogy úrnóm fiút szült, akinél  
szebbet még élő ember nem látott, és a hölgy, akit annyira szeret, ép  
és egészséges. A gyermek a Jehan nevet kapta a keresztségben. Íme  
a jó hír, amelyet közölni szándékoztam. De Istenre kérem, térjen haza,  
amilyen gyorsan csak lehet, mert úrnóm már ég a vágytól, hogy lássa  
felségedet, olyannyira hiányzik már neki.”

Amikor végzett a levéllel, felolvasta társainak, akik nem találtak  
benne kifogásolni valót. Hívatták a hírvivőjüket, lepecsételték a levelet,  
és odaadták neki. Megmondták neki, hogy mindenképpen el kell jutnia  
Franciaföldre, kerül, amibe kerül, hogy átadja az üzenetet a királynak.  
Betették a levelet egy tokba, és ellátták annyi arannyal, amennyi bő-  
ségesen fedezte a szükségleteit. A hírnök elbúcsúzott tőlük, és elment.  
Másnap reggel, napfelkeltekor, egyenesen a tenger felé indult. Két  
nap múlva Yorkba érkezett, ahol a gonosz királyné lakott. A hírnök

meglátogatta őt otthonában – micsoda ostobaságot követett el ezzel –, azt azonban nem tudta, mennyire gyűlöli a vénasszony a fiatal királynét. A hírnök odament hát hozzá, és köszöntötte. Az öreg királyné pedig, akit egyre csak emésztett a fiatal királynéval szemben érzett féltékenysége, megkérdezte tőle, merre tart.

– Francia földre, felséged fiához, akit Isten óvjon minden bajtól! Levelet viszek neki, de nem tudom, mi áll benne. Azt hiszem azonban, őfelsége örülni fog a híreknek, mert úrnóm gyermeket szült.

– És miféle az a gyermek?

– Nem tudom, asszonyom – felelte a hírnök –, de azt hallottam, hogy ha megéri, gyönyörűséges fiatalember válik majd belőle.

Amikor ezt a gonosz asszony meghallotta, szíven úrrá lett az ártó szándék. A hírnök előtt mindenesetre nem mutatta sem a szívében rejlő árulást, sem a rosszakaratot, amellyel nem hagyott fel sosem – hanem drágán megfizet érte, majd meglátja! Hogy megnyerje magának a hírnököt, adatott neki negyven sous-t, és hogy felültesse és kijátssza a bizalmát, jóféle borral kezdte el itatni. Ez a szeleverdi pedig úgy leitta magát, méghozzá önként és dalolva, hogy eszét vesztette az erős bortól, amely megrészegítette. Amikor meglátta ezt a gonosz királyné, galád tervére gondolva felnevetett. Addig beszélt a hírnökhöz, addig hízelgett neki, amíg sikerült elérnie, hogy az a királyné hátsó szobájában aludjon aznap éjjel. Már nagyon álmos volt a hírnök. Fejébe szállt a bor, és agya elborult a sok szesztől; el is aludt nemsokára. De az asszony ébren volt, és leste a pillanatot, hogy végrehajtsa gonosz tervét. Odament a hírnök ágyához, és addig turkált a holmijai közt, amíg meg nem találta a tokot, amelybe a levelet tették. Nagyon megörült, amikor meglelte. Elsietett vele, és hívatta az egyik írnokát, akit beavatott mesterkedésébe.

– Gyere csak ide – szólt –, és tedd, amit mondok!

– Úrnóm, csak szóljon, és én megteszem.

– Nyisd fel hát szépen, óvatosan ezt a pecsétet, hogy ki tudjam venni belőle a levelet, és kicserélhessem egy másikra!

– Istenemre, nagyon szívesen, úrnóm!

Gyorsan keresett valamit, hogy kinyissa a levelet. Talált is egy vékony pengéjű kést, amellyel felnyitotta a pecsétet, és kivette a levelet.

Fel is olvasta úrnőjének, és elmondta, hogy az udvarnagy üdvözli a királyt, és tudatja vele hitvese állapotát, értesíti, hogy gyermeket szült, mégpedig fiút, és hogy sohasem született még szebb gyermek a világon.

Amit hallott, cseppet sem tetszett a királyasszonynak. Íratott hát egy másik levelet, amely mindennek az ellenkezőjét állította, mint az előző. Úrnője parancsára az írnok megírta, hogy az udvarnagy üdvözlét küldi őfelségének, és hogy sajnálkozva és nehéz szívvel olyan híreket kénytelen tudatni, amelyeknek ő sem örül:

„Felség, úrnóm megszült, de ilyen teremtményt még látott a világ, mint amilyent felséged hitvese a szíve alatt hordott – ilyen csúfság nem született még. Négy lába van, szőrös, mélyen ülő szeme van és szörnyű nagy feje! Ilyen rusnya bestiát, ilyen undorító teremtményt még nem hordott hátán a föld. Ránézésre valóságos ördög! Amint a világra jött, akár egy vipera, kisiklott a bábaasszonyok keze közül, akik alig merték aztán megfogni. Akinek csak tudomására jutott a dolog az országban, meg van döbbenve. Ezért kérem, írja meg, hogy mik a szándékai egy ilyen örökösse!”

Amikor elkészült a levél, az öreg királyné becsúsztotta a pecsét alá, amely szemlátomást olyan volt, mintha hozzá sem nyúltak volna. Aztán beletette a tokba, és visszavitte oda, ahol találta. Hagyta, hadd aludjon a hírnök. Ő maga is nyugovóra tért a szobájában. A hírnök másnap hajnalhasadtáig aludt, és amikor a nap első sugarai felébresztették, csodálkozott ám, hogy miként kerülhetett a szobába; meg is ijedt, hogy talán elrabolták tőle a levelet, ezért megnézte a tokban a pecsétet. Úgy látta, hogy az ép és sértetlen. Eszébe jutott, hogy részeg volt, de most, hogy magához tért, azt hitte, azért fektették le éppen ide, hogy kedvére kipihenhesse magát. Azt gondolta, hogy az ura iránt érzett szeretetük miatt voltak ilyen kedvesek hozzá. De a dolog nem úgy állt, ahogy gondolta. A hírnök nem késlekedett tovább, hanem felöltözött. A gonosz asszony – Isten ne legyen irgalmas lelkéhez! – már ébren volt, és hívatta is mindjárt. A hírnök jött is azonnal. Az asszony azt kérte tőle, hogy visszafelé jövet semmi esetre se mulassza el őt ismét útba ejteni. A hírnök azt felelte, hogy mivel a királyné így akarja, nem mond ellent kívánságának, sőt nagyon szívesen útba ejti őt visszafelé is, és ettől semmi nem tarthatja vissza. Miután erre szavát adta, rögvest

kérte a királynét, hogy bocsássa el őt; ez megtörtént, s a hírnök elindult. Egészen a tengerpartig ment, ahol felszállt egy hajóra, amelyben kereskedők utaztak, akik a flamandok felé igyekeztek. Jó szelet fogtak ki, így vitorlájuk hamar Gravelines-be repítette őket a tengeren át. A kereskedők nem tartották fel a hírnököt, aki búcsút vett tőlük, és útra kelt. Saint-Omerig meg sem állt. Ott megkérdezte, hol tartják a lovagi tornát. Pontosan Creil és Senlis között kerül rá sor – felelték neki –, mégpedig a következő csütörtökön. Mihelyst ezt meghallotta, a hírnök nem késlekedett, hanem Artois-n, majd Vermandois-n áthaladva Beauvaisis-be ment, és aztán Clermont-ig meg sem állt, ahol megkérdezte, hogy hol találja a királyt. Tudtára adták, hogy Creilben tartózkodik, ahol is a lovagi torna előkészületeivel foglalatoskodik. Mikor ezt megtudta, nem vesztegette az időt, hanem azonnal útra kelt. Csupán három mérföld volt az út. Oda is ért hamar Creilbe, és egyenesen a vár felé vette az útját, ahol a király vendégeskedett a flamandok és az artois-iak társaságában; sok nagyúr, akiket korábban szépen megajándékozott, ott volt vele.

Halljátok hát, miként köszöntötte a királyt a hírnök saját anyanyelvén:

– Felség – szólt –, az udvarnagy, aki bölcs és hűséges férfiú, küldi általam felséges uramnak ezt a levelet. Olvassa el, mit írt benne.

Ekkor átnyújtotta a levelet a királynak, aki elvette azt, majd feltörte a pecsétet, és kigöngyölte a tekercset. Könnyedén olvasott franciául: még ifjúként megtanult, hiszen tanítója, aki mindig vele volt, franciául és latinul is megtanította írni-olvasni. Megnézte hát a levelet, amelyet álnok kéz írt. Elég volt egy pillantást vetnie rá, és megfagyott a vér az ereiben. Végig sem tudta olvasni. Hogy az idegenek ne lássák zavarát, visszavonult előlük, és a szobájába ment, csak két urat tartott maga mellett. Akkor aztán rögtön elejétől végéig elolvasta a levelet, és értesült a szerencsétlenségről, amely a hazug üzenetben állt. Ő azonban valóságnak gondolta mindezt, hiszen látta a pecsétet, és hitt a levélnek, amelytől majd megszakadt a szíve. Kétségbe esett, a haját tépte, a ruháját szaggatta, és ami különösen szokatlan volt tőle, szeméből könnyek hulltak. A lovagokat, akik vele voltak, nagyon megindította a király bánata, és illedelmesen kérték, hogy hagyjon fel a bánkódással és a sírással, mert nem méltó egy királyhoz, hogy bármilyen baj miatt sírva fakadjon.

– Ha felséged bárói ezt látnák, bizony csúnyán megszidnák felségedet.  
– Uraim – felelte a király –, nem tehetek róla. Élő ember nem kapott még olyan hírt, mint amit most ebben a levélben olvastam. Az asszony ugyanis, akit annyira szerettem, aki minden örömöm forrása volt, akinek minden jót köszönhettem, akit mindennél jobban szerettem, olyan teremtményt hozott a világra, hogy alig merek ránézni a levélre, amelyből ezt megtudtam. Szörnyeteget szült Manekine, a királyné! Miféle hitszegés ez az ajándék? Tanácsadóim, akikre a minap rábíztam hitvesemet, most arra várnak, hogy minél előbb közöljem velük szándékomat. Nem tudom, mit válaszoljak nekik! Kegyelmetektől kérek tanácsot. A világ minden kincséért sem egyeznék bele abba, hogy ártsanak annak, akit annyira szerettem. Mondják meg nekem, mit gondolnak?

– Felséges úr – felelt az egyik lovag –, elmondom, mit tanácsolok. Ha Isten úgy akarta, hogy ilyen legyen a magzat, akit a királyné a szíve alatt hordott, felséged hitvese nem érdemel halált. Írja meg, hogy bánjanak jól vele, és vigyázzanak rá, akárcsak a teremtményre, amelyet világra hozott, amíg haza nem ér felséged. Már csak két hét van a nagybőjtig, és akkor azonnal útra kelhet. Súlyos szemrehányásoknak tenné azonban ki magát, ha már most elindulna, hiszen lovagi tornákra kötelezte el magát, és odalenne felséged jó híre. Ne beszéljen hát erről a hírről, hanem tartsa titokban, hiszen nem jó másnak elárulni azt, ami szégyent hozhat a fejünkre.

A király így felelt:

– Igaza van, ez a legjobb, amit tehetünk. Nyugodt lehet, így fogok tenni. Magam írom meg a levelet, hogy biztosan a megfelelő szavak kerüljenek az üzenetbe.

Ekkor pergament és tintát vett elő, és a következőket írta:

„Skócia királya kéri és utasítja a három lovagot, akikre kedvesét bízta, hogy a gyermekágyban fekvő hölgyet, akit annyira szeretett, és a teremtményt, akit emez világra hozott, mintha csak saját magukról lenne szó, óvják meg minden bajtól és rossztól, ha kedves az életük. És vegyék eszükbe, hogy a király a nagybőjt elejére hazatér. Akkor majd közli velük döntését az ügyben, amellyel megkeresték.”

Miután leírta ezeket a szavakat, viasszal lezárta a levelet, és lepecsételte. Akkor odahívta a hírnököt, aki a levelet hozta, és átadta



neki a választ. Megparancsolta neki, hogy mondja meg az udvarnagy-nak, hogy ha nem teszi pontosan azt, amit a levélben olvas, nagyon megbánja. A király nem kérdezett tőle semmit a törtétekről, és ő sem mondott neki semmit, hiszen azt gondolta, hogy az udvarnagy mindent megírt neki a levélben, amelyet hozott. Ezért inkább nem mondta el a valódi hírt, pedig a király nagyon örült volna neki. De hát Fortuna, aki gyakran ellensége az igazszívűnek, nem így akarta. A király átadta a levelet, a hírnök pedig fogta, és eltette a tokjába, nehogy eltörjön rajta a pecsét, vagy összegyűrődjön. A király megparancsolta neki, hogy ne késlekedjen, hanem másnap reggel mindjárt induljon útnak. Ő nem is vesztegette az időt, hanem tüstént nekivágott, mihelyt megpillantotta a nap első sugarait. A király pedig Creilben maradt, és nagy tisztességben tartotta azokat, akik a társaságában voltak. Nem mutatta előttük, hogy valami is bántaná szívét, mivel esze azt súgta neki, hogy jobb úgy tenni, mintha semmi baj nem lenne, még akkor is, ha a színleléshez semmi kedve. Így hát titokban tartotta a dolgot, és bánatáról nem is értesült senki a két lovon kívül.

Ám hagyjuk most a királyt ott, ahol van, és szóljunk a hírnökről, aki lábát a nyakába szedte, hogy mielőbb visszaérjen Skóciába. Nem akarom elmondani nektek minden egyes napját. Addig-addig caplatott hegyen-völgyön át, amíg Arrason keresztül el nem ért Lensba. Onnan rögvest továbbindult, és nagyobb baj nélkül megérkezett Bruges-be. Damme-nál tengerre szállt egy hajón, amelynek utasai éppen Skócia felé igyekeztek. A tenger arrafelé meglehetősen keskeny: elég egy nap és egy éjszaka, hogy hajóval átkeljen rajta az ember. A hírnök nem késlekedett, és ahogy megígérte, elindult York városa felé. Mit sem tartott az árulástól, hanem egyenesen a gonosz asszony háza felé vette az irányt. Mikor emez meglátta a francia földről visszatérő hírnököt, egyből jókedvre derült. A hírnök odament hozzá, és köszöntötte. A királyné viszonzta a köszönést, és így szólt:

- Felelj őszintén! Jártál francia földön?
- Igen, asszonyom.
- Találkoztál a fiammal? Hogy megy sora?
- Nagyon jól van, asszonyom, és amilyen bátor, minden lovagi tornát megnyer.

– És mondd, örült a híreknek, amelyeket kapott?

– Nos, asszonyom, arra emlékszem, hogy a szobájába vonult, és csak két másik úr ment vele, hogy elolvassák a levelet. Elég sokáig nem jöttek elő. Nem tudom, mit talált őfelsége a levélben, és hogy mit csinált, csak azt tudom, hogy megírta válaszát, amelyet most az udvarnagnak viszek, akinek meg kell mondanom, hogy nagy baj éri, ha nem teszi pontosan azt, ami a levélben áll.

Amikor a királyné meghallotta ezt, nem mert tovább kérdezősködni, nehogy a hírnök gyanút fogjon; az asszony ugyanis újfent ki akarta játszani bizalmát. Ezért inkább magára hagyta, és gondoskodott arról, hogy kényelembe helyezték. Nem sajnálták tőle az erős bort, ő meg annyit ivott belőle, hogy egészen részeg lett. Így hát másodszorra is hagyta magát rászedni, nem is gyanítva semmit; később már rájött, hogy milyen balga volt. A részegség bizony sok bajt okoz, s ezért is bolond, aki ivásra adja a fejét; sokan lelték halálukat a részegségben, és sok jótett hiúsult meg miatta! Így járt a hírnök is, amikor ostoba módon engedett a kísértésnek. Amilyen mohó volt, addig ivott, amíg meg nem részegült, és másnap reggel nem is tért magához a mámorból. Megörült ám ennek a pökhendi, gonosz asszony! Ahogy legutóbb, most is a hátsó szobájába fektette a hírnököt. Ahogy a királyné kívánta, a férfi el is aludt, ami nem volt túl okos dolog a részéről.

Amikor leszállt a sötét éjszaka, a király anyja tüstént magához ragadta a levelet, és magával vitte a szobájába. A dologról nem tudott más, csak az írnök, aki már az előző levélnek is felnyitotta a pecsétjét. A gonosz asszony rávette, hogy ne szegüljön ellen akaratának, hanem hamar nyissa fel a pecsétet a fia levelén. A hitvány írnök, aki ugyanolyan gonosz utakon járt, mint úrnője, nemigen kérte magát, azt felelte, szívesen megteszi. Késével felnyitotta a pecsétet, és kivette a levelet. Kigöngyölte, és felolvasta úrnőjének. Amikor ez meghallotta, hogy a király azt írja, visszatér a nagybőjtre, és hogy addig vigyázzanak hitvesére, gondoskodjanak róla és bánjanak vele tisztelettel, és a teremtményt is óvják meg minden bajtól, egyáltalán nem volt inyére ez az üzenet. Így azon nyomban el is tépte a levelet, és újat íratott, amely pontosan az ellentéte volt az előzőnek. Ennél nagyobb ámulást levélben még követtek el. Az üzenetet a hitvány írnök fogalmazta meg.

Azt írta, hogy a király megparancsolja az udvarnagynak, hogy meg se várja hazatértét, hanem küldje rögtön máglyára hitvesét, mihelyst az felkel a gyermekágyból, és haladéktalanul égesse meg vele együtt ivadékat, mivel a király igen rút dolgokat tudott meg Manekine-ről. Most már tudja, miért lett félkezű, és hogy nem véletlenül csonkították meg. „Égettesse meg, ne is várjon rám, ha kedves az élete!”

Miután a királyné leíratta ezeket a sorokat, az új levelet az írnök becsúsztatta a viasz alá, vigyázva, nehogy a pecsét eltörjön. Aztán bevittek a hátsó szobába, ahol a hírnök bortól elnehezülve aludt. Betették az ágy fejéhez, a tokba. Végül elhagyták a szobát, s elmentek, hagyták, hadd aludjon a részeg. A gonosz asszony nyugovóra tért, és kedvére pihent hajnalhasadtáig. Akkor a hírnök felkelt, és csak dicsérni tudta a szállását; ilyen jó dolga sehol nem volt utazása alatt. Mire teljesen elkészült, a nap már magasan járt, és a király anyja is ébren volt. A hírnök üdvözölte, elbúcsúzott tőle, és útra kelt. Meg sem állt Dundee-ig, ahol már nagyon várták őt, hogy híreket hozzon a királyról. Három hétig volt távol, de így is túl korán ért haza. Jobb lett volna, ha belefullad a tengerbe, mint hogy így térjen vissza! Átadta a levelet az udvarnagynak, és így szólt:

– A király az parancsolja kegyelmednek, hogy ha kedves az élete, bármit olvas, és bármi álljon is ebben a levélben, teljesítse azt, különben csúnyán meglakol érte.

Ekkor az udvarnagy átvette a hírnöktől a levelet. Vele volt a két lovag is, akik tanácsadókként szolgálták őt. Mindhárman megvizsgálták a pecsétet, és mindjárt megismerték a király jelét, amelyet a viaszba nyomott. Fel is törte a pecsétet az udvarnagy, és megtalálta a levelet, amelyet a gonosz királyasszony parancsára beleraktak. Majd felolvasta a másik kettőnek. Mikor látták, mi áll benne, úgy elcsodálóztak és annyira zavarba jöttek, hogy a szavuk is elakadt. Sírtak és sóhajtoztak, egyre csak hallgattak, nem tudtak hirtelen mit mondani. Tanácstalanságukban azt sem tudták, mihez kezdjenek. Végül megparancsolták a hírnöknek, hogy mondja el, milyen arckifejezéssel olvasta a király a levelet. A hírnök így válaszolt:

– Bizony elég szomorúan festett! Valami nagyon bántotta őfelségét. Többet azonban nem tudok, csak annyit, hogy parancsba adta, tegyék

azt, ami e levélben le van írva, különben pórul járnak. A levélben megtalálják a király parancsát, amelyet végre kell hajtaniuk. Tegyük meg, amit kíván, különben drágán megfizetnek engedetlenségükért.

A három lovag elhitte, hogy a levél, amely csúnyán rászedte őket, valódi. Ezért félrevonultak, hogy tanácskozzanak – egy aljas hazugság felett.

– Uraim – szólt az udvarnagy –, mit határozzunk a parancs felől, amelyet kaptunk? Nem tudjuk, hogy miért kér ilyet tőlünk a király. Talán ott, ahol most van, megtudta, hogy honnan származik a királyné, és miért vágta le a fél kezét. Nem tudom, igaza van-e, de nemrég még majd' megőrült érte a király. Nem tudom, honnan támadt ez a hirtelen ötlete. Nem hiába mondják, hogy nagy szerelemből nagy gyűlölet születhet! Most mégis mit tegyünk? Ha arra gondolok, hogy máglyára küldjük a királynét, elszorul a szívem; ha pedig életben hagyjuk, nem menekülünk meg, mert a király vagy minket is megégettet, vagy másféle halálba küld. Mondják, mit gondolnak? Én már azt sem tudom, hol áll a fejem.

E szavakra a másik kettő rövid ideig tanakodott, majd így felelt:

– Ha az ember féli és tiszteli urát, illik kívánságának eleget tennie. Még ha fájdalmat, szánalmat és szomorúságot érzünk is emiatt, teljesítenünk kell a király akaratát, különben nagy bajt hozunk a fejünkre.

Így hát mindhárman megegyeztek, hogy Manekine-t, ha felkelt a gyermekágyból, másnap megégetik. Az országban nemsokára híre ment, hogy a király meghagyta embereinek, küldjék máglyára hitvesét és gyermekét. Bizony csodálkoztak is a dolgon, a közemberek soraiban mindenkit megdöbbenett a hír. Majd' meghasadt a szívük, és így beszéltek egymás között:

– Uramisten, hát lehetséges ez? Hogyan fordulhat elő ilyen szörnyűség, hogy a földkerekség minden asszonya közül a legjobbat máglyára hurcolják gyermekével együtt? Miért akar ilyet a király, aki nemrég még teljes szívéből szerette őt? Nem lett volna szabad hinnie annak, aki annyira gyűlölte a királyt, hogy rávette a halálos ítéletre. Ugyan milyen indok lehet elég ahhoz, hogy ilyen fájdalomnak és kínzásnak tegye ki hitvesét? Pedig úgy tűnt, hogy igaz szerelemmel szereti őt! Úgy tűnt? Nemcsak úgy tűnt, hanem tényleg szívből szerette!

Ezt senki nem vonhatja kétségbe. Ha nem lett volna őszinte a szerelem, nem vette volna feleségül, elvégre csonka volt. Mivel azonban látta, hogy milyen jó nevelést kapott, és hogy kívül-belül olyan, amilyennek egy tisztességes hölgynek lennie kell, feleségül vette; és a hölgy jól láthatóan méltó is volt arra, hogy királynévá tegyék. Amikor elvette őt a király, nagy becsben tartotta, és ő is a királyt. És amikor férje elbúcsúzott tőle, még akkor is tartott a szerelem, hiszen mindenki láthatta, mennyire megkönnyezték az elválást. Most pedig milyen kegyetlenül bánik vele, máglyára küldi őt és szépséges örökösét! Hitemre! Megszakad az ember szíve! Ha tényleg ilyen halál vár rá, szégyellje magát az, aki ezek után még hisz a szerelemben!

Ilyen szavak forogtak hát a nép körében, és az emberek nem tudtak hová lenni bánatukban.

A királyné viszont még nem tudott a dolgról, mivel titokban tartották előtte. A szobájában feküdt, és még csak sejtelve sem volt az egésről. De a szíve korántsem volt nyugodt! Tudta, hogy nagy baj éri, de azt nem, hogy hol, mikor és hogyan. Nem kell sokáig várnia már szegénynek, hogy megtudja! Miután letelt az egy hónap, ameddig feküdnie kellett, tisztességgel fölkelt, és újra elfoglalta az őt megillető helyet. Szörnyen búsultak miatta azok, akik tudták, milyen szerencsétlenség vár rá. Azonban a nap eltelt, és leszállt az éjszaka, ő pedig nem vett észre semmit. Mikor meglátta az udvarnagyot, szólt neki, és az odament hozzá.

– Udvarnagy úr – kezdte a királyné –, szívem aggódik, amiért a király, aki annyira szeretett engem, olyan hosszán elmarad. Mi történt a kegyelmed hírnökével? Már rég vissza kellett volna érnie. Csodálom, hogy még nem jött meg. Tudja meg, szívem mélyén félek, hogy rossz hírt kapok; addig nem lehetek boldog, amíg újra nem látom a férjura-mat, aki nagy tisztességben részesített, amikor fölemelt a szolgaságból, és a hitvesévé tett. Azt hiszem, megvárja a nagybőjtöt, nem hinném, hogy előbb érkezne. Istenre kérem, ha bármit tud róla, árulja el nekem, nagy jót tenne vele!

Amikor ezt meghallotta az udvarnagy, azt hitte, menten belehal fájdalmába; szomorúságában majd' megszakadt a szíve, s sokáig nem is tudott mit válaszolni. Szeméből könny fakadt, és csak hullt-hullt,

nem akart vége lenni, egész arca könnyekben ázott. De végül megnyílt a szíve, és így szólt:

– Drága asszonyom, Istenre mondom, nem titkolózhatom tovább. A dolog úgy áll, hogy felséges urunk meggyűlölte kegyedet. Nem tudom, mi lehet az oka. Már egy hete megkaptuk a király válaszát. De olyan szörnyű dolgokat közölt, hogy jobbnak láttuk eltitkolni kegyed elől. Most viszont elmondok mindent. Felséges urunk tudunkra adta, hogy ha kedves az életünk, és nem szeretnénk halállal lakolni, máglyára kell vetnünk kegyedet, akár igaza van a királynak, akár téved, és így kell tennünk azzal is, akit kegyed szült. Azt is hozzátette, hogy ha élve találja kegyedet, az életünkkel fizetünk engedetlenségünkért. Most, hogy közeledik a nagybőjt, a lovagi tornák már nem marasztalják tovább a királyt, ezért nem várhatunk parancsa teljesítésével. Már csak három napja maradt kegyednek. Ne késlekedjék, gondoljon lelke üdvösségére, mert a testét arra ítélték, hogy a lángok martaléka legyen. Sok ezer aranyért nem adnám, ha másképp lenne; de tudom, ha nem teljesítem a király parancsát, én sem kerülhetem el sokáig a halált.

Amikor Manekine meghallotta ezt, a döbbenettől azonnal elszorult a szíve. Ájultan zuhant a földre, és szívéen olyannyira úrrá lett a fájdalom, hogy sokáig még levegőhöz sem jutott. Az udvarnagy felemelte – őt is mélyen érintette a királyné szomorúsága. Amikor a hölgy magához tért, így kiáltott:

– Istenem, segíts! Honnan veszi ez az ember, amit mond? Hát ilyen szégyenteli módon fogom bevégezni? Mivel érdemeltem meg ezt a csapást? Mivel érdemeltem meg ezt a kegyetlenséget, amely úrrá lett a királyon, aki pedig olyan nagy tisztességben részesített engem? Most ismét szerencsétlenné tesz, ő, aki azelőtt tiszta szívből szeretett! Most pedig úgy megváltozott a szerelme, hogy mindenkinél jobban gyűlöl. Mit tegyek én szegény, szerencsétlen? De ha nekem ez is a sorsom, mivel érdemelte meg ezt az én édes kisfiam? Mi rosszat tett, mi a bűne, hogy most halállal kell lakolnia? Hitemre! Mi mást mondhatnék, mint hogy ártatlanul halunk meg.

Miután így panaszkodott, a földre rogyott. Az udvarnagy először észre sem vette, hogy a királyné meg akarja csókolni a lábát. De aztán hátrahőkölt, és így szólt:

– Asszonyom, ne legyen többé tisztességes a nevem, ha hagyom, hogy a lábamat illesse! Szégyent hoz a fejemre!

– Mégis megteszem, uram, azért, hogy megígérje nekem, életben hagyja a fiamat. Velem pedig azt tehet, amit akar. Teljesítse ezt az egy kívánságomat!

Az udvarnagy csak sírt és sóhajtozott, nem talált szavakat. Mélyen elszomorította, hogy sírni látja a királynét, és nagyon megszánta őt. Megígérte neki, hogy beszél a két lovaggal, és minden követ megmozgat, hogy megmentse őt. Manekine köszönetet mondott a jóságáért. Mikor az udvarnagy elbúcsúzott tőle, nem is palástolva elkeseredettségét, felkereste társait:

– Uraim – szólt –, mit csináljunk? Valamit ki kell találnunk. Hiszen mégsem vallana irgalmas szívre, ha máglyára küldenénk azt, akinek annyi mindent köszönhetünk. Rá kell jönnünk, hogyan tudnánk kiszabadítani úgy, hogy a király ne tudja meg, és nekünk se legyen semmi bántódásunk. Ha nem bánják, elmondom, mi jutott az eszembe. Úgy emlékszem, hogy a királyné egy árbc és vitorla nélküli csónakban érkezett országunkba. Ha kegyelmetek is beleegyeznek, visszatesszük a csónakba, és így megmentjük a biztos haláltól. Ha Isten úgy akarja, megmenti, és ha akarja, elveszejt. És hogy elkerüljük a király büntetését, ha elfogadják a tervemet, akkor megbízok egy szobrászt, hogy készítsen a királyné után egy szobrot, amilyen jót csak tud, és egy másikat, amely ifjú urunkat, a királyné gyermekét ábrázolja. Miután a tengerre bíztuk őket, nagy tüzet rakatunk, rávetjük a szobrokat, és az ország minden lakója azt fogja hinni, hogy asszonyunk és gyermeke ég a máglyán. Muszáj így cselekednünk, mert tiszta szívemből sajnálom őket, és a világ minden kincséért sem égettetném meg a királynét, inkább vállalnám a halált. Mondják, mit gondolnak, hajlandóak végrehajtani a tervemet?

A két lovak így válaszolt:

– Nagyon is! Szívesen megteszük, feltéve hogy nem ér minket semmi kellemetlenség miatta. Mert rettegünk a király haragjától, rögvest halálra ad minket, mihelyt észreveszi, hogy megszegtük a parancsát. De még mindig jobb vállalni ezt a kockázatot, mint hogy ilyen szörnyű kínhalálnak tegyük ki azt a teremtést, aki oly sok jót cselekedett

velünk. Egyetértünk mindennel, amit kegyelmed mond. Viszont szeretnünk kell, hiszen felséges urunk bármely pillanatban megérkezhet, nincs idő késlekedni.

Ez volt hát a tervük. Azon nyomban, nehogy értékes perceket veszítsenek, kerítettek egy ügyes szobrászt, aki faragott két szobrot: egy kicsit a gyermeknek és egy nagyobbat az édesanyjának. Előbb azonban megeskették, hogy semmit ki nem fecseg a dologból. Nem volt nehéz dolguk vele: szívesen esküt tett, hogy úrnője megmeneküljön. Érte örömet kifaragta a szobrokat, és rövid idő alatt el is készült velük – megtévesztő volt a hasonlóság. Az udvarnagy nem késlekedett, hiszen teljes szívéből szánta a királynét. Amikor leszállt az éj, két társával együtt felültették a királynét és ölében a kisfiát egy gyors lóra; így indultak el a száműzetésbe. Két nap, két éjszaka lovagoltak, és alig álltak meg útközben pihenni. Sötétben érkeztek meg Berwickbe, mert nem akarták, hogy a város lakói észrevegyék és beárulják őket a királynál. Egyenest a városbíró szállására mentek, mert tudták jól, hogy a királyné mennyire szereti őt. Az udvarnagy közölte vele, hogy mi járatban vannak, és mit szándékoznak tenni. Erre olyan bánat lett úrrá a városbírón, hogy ha napestig beszélnek, akkor sem tudnám nektek elmondani, mennyire felháborodott és mekkora fájdalmat érzett lelkében, hiszen őszintén szerette úrnőjét. Illett is őt szeretnie, mivel a nemes hölgy oly sok jót tett vele. És midőn most a királyné kegyelemért esedezett nála, majd' megszakadt a szíve, úgy sajnálta őt. De nem volt mit tenni; a királytól való félelmük cselekvésre sarkallta őket. Így hát a királynét elkísérték a tengerpartra, ahol már várta őt a csónak, méghozzá ugyanaz, amellyel érkezett – bezzeg akkor milyen örömmel fogadták őt! Most ismét a bárkába ültették, és a szomorúságtól elszorult a szívük. Fájdalmas búcsút vettek egymástól, és arcuk szemük könnyétől ázott. Bizony egyiküknek sem volt kedve nevetni és tréfálkozni, amikor a királyné így szólt hozzájuk:

– Isten óvja kegyelmeteket! Jó urak, köszönöm, hogy megkíméltek a máglyahaláltól. Kérem, hogy adják át üdvözetemet uramnak, a királynak, és mondják meg neki, hogy ártatlanul ítelt engem halálra fiával együtt. Pedig mindenki másnál jobban szeretem őt. Ezért ha a halálotat kívánja, akkor inkább meghalok, mintsem úgy bánjon



velem, hogy gyöttrődnöm kelljen miatta. Mert szörnyen fájna nekem, ha az uram mellett lennék, és arcán bosszúságot látnék. Akkor inkább a halált választanám. Isten bocsássa meg bűnét, és adjon neki tisztességet és egészséget! Amikor elment tőlem, nem gondoltam volna, hogy ilyen rövid idő alatt megváltoznak az érzelmei irántam. Hiába, a férfi szerelme akár a szél! Csak Isten szeretetét bírhassem, mert az legalább nem tartogat semmi keserűséget.

Így vett búcsút a királyné azoktól, akik – noha nem gyűlöltek – , most halálos veszedelemre adták. A hitszegés és a hazugság elhitette velük, hogy a király hitvese halálát akarja. Pedig semmi nem okozott volna neki nagyobb kínt ennél. Amikor majd meghallja a hírt, rosszra fordul sorsának kereke, és végtelen bánat lesz úrrá rajta. Miután a királyné elmondta az uraknak végső akaratát, a boldogságos Szűz kegyelmébe ajánlották őt, és tengerre bocsájtották gyermekével együtt, akit nagyon szeretett. Sokáig még keservesen panaszkodott, miközben a nemesurak már útra keltek. Majd' megszakadt a szívük, úgy sajnálták a királynét. Visszatértek Berwickbe, ám nem sokáig időztek ott. Még hajnalhasadta előtt elindultak, és a kétnapos utat egyetlen nap alatt megtették, mivel éjjel, holdvilágnál is lovagoltak. Éjszaka volt, amikor megérkeztek Dundee-ba. Csendben, óvatosan, nehogy híre menjen a dolognak, elmentek a szobrokért, amelyeket hozzáértő kéz faragott, és majd' megszólaltak, oly élethűre sikerültek. Nem is gondolta volna senki, hogy nem az igazi királynét látja, aki pedig közben a tengeren hánykolódott kis csónakjában. Úgy tűnt, mintha a szobor sírna és Istenhez könyörögne segítségért. Amikor a lovagok megszerezték a szobrokat, nagyon megörült az udvarnagy. Mihelyt megvirradt, összehordatott egy halom tövises ágat a vár mellett. Ez a látvány persze nem volt az emberek kedvére való. Hamar híre ment a dolognak, és a vidék polgárai Dundee-ba siettek, hogy szemtanúi legyenek annak, milyen kínokat kell átélnie a királynénak – legalábbis mindannyian így hitték. Midőn meglátták, miként hordják halomba a tövises vesszőket, mindenfelől hangos kiáltásokat lehetett hallani:

– Ó, Skócia királya, milyen gonosz király vagy! Vajon mit ártott neked a királyné, aki annyi jót tett veled? Mi ugyan el nem hisszük, hogy ezt a halált érdemli.

Így beszéltek. Ám még jobban gyötörte őket a fájdalom, amikor látták, hogy a vesszők meggyulladnak, majd a máglyáról füst száll fel, miközben az udvarnagy lejön a várból, és társai – legalábbis látszólag – a királynét és a fiát hozzák, hogy szörnyű kínokra adják azokat. Azt is látták, hogy a királyné előtt és után örök haladnak; nekik az volt a feladatuk, hogy távol tartsák őket, akik közelebb merészkedtek volna, és észrevehették volna a cselet. És azt is látniuk kellett, ahogy a két lovag kétfelől megragadja a szobrokat, és tűzre veti azokat. Bizony el is hitték, hogy úrnőjük és gyermeke veszett oda. Nyomban kiáltozni kezdtek, és mindenki egyre csak siránkozott:

– Ó jaj szegény fejünknek! Minek is kellett megérnünk a mai napot! Hiszen elveszítjük a legjóságosabb hölgyet, aki valaha is uralkodott. Ráadásul azt sem tudjuk, miért kell ilyen értelmetlen halált halnia; csak annyit tudhatunk, hogy ez a király akarata, akit, reméljük, egy nap még utolér Isten büntetése, és megbánja, hogy ilyen fájdalmaknak és gyötrelmeknek tette ki nemcsak azt, aki nálánál sokkal jobban szerette őt, hanem vele együtt gyermekét is, aki pedig alig töltötte be az első hónapot! Ilyen szörnyűséget sem követtek még el, mióta világ a világ. Adja Isten, hogy egy percig se örülhessen tettének!

Voltak, akik fájdalmukban ájultan rogytak össze. A bánat lesújtotta őket, és egyre csak a király ellen vádaskodtak, aki pedig nem tehetett semmiről. Ez azon nyomban ki is derült, amikor tudomást szerzett a dolgról. Szörnyen megharagudott az édesanyjára, hiszen az ilyen gyalázatos árulás nem sokáig maradhat rejtve, előbb vagy utóbb kiderül, és akkor elkövetője szégyenben marad. Egész Skóciában nem akadt senki, aki örült volna a történeteknek, kivéve az asszonyt, aki kiötölte a gyilkosságot és az árulást, amelyért még lakolni fog. Most azonban, amikor a fülébe jutott a halálhír, kedvére volt a dolog, és nagyon megörült. Elhitte, hogy az ifjú királynét megégették, és valósággal ujjongott. Ám egyelőre nem akarok tovább mesélni nektek sem róla, sem az udvarnagról, aki szívében egészen más gondolatokat forgatott, sem pedig Skócia mélységesen bánkódó polgáraitól és nemeseiről, sem a hölgyről, aki kisfiával együtt a tengeren hánykódott a vitorla és árboc nélküli csónakban. A királyról kell most beszélnem, és onnan kell folytatnom a történetet, ahol magára hagytam őt: Creilben, ahol elkeseredve értesült a szomorú hírekről.

A történet úgy szól, hogy a király szíve attól fogva többé nem gyuladt öröme, mikor – mint azt már hallottátok – jelentették neki, hogy a hölgy, akiért úgy aggódott, szörnyeteget szült. Arra gondolt, bárcsak szégyenvallás nélkül elhagyhatná a lovagi tornát, és mielőbb visszatérhetne Skóciába. Már csak a nagybőjtre várt, mert ez volt az az időszak, amikor már nem volt szabad több lovagi tornát tartani, és a lovagok megtértek szállásaikra – ez a szokás mit sem változott azóta. Addig is azonban észnél kellett lennie, hogy ne mutassa a szívében rejlő indulatot, és hogy az emberek ne vegyenek észre belőle semmit. Egészen a nagybőjtig sikerült is mindent titokban tartania: senki nem tudta, milyen gondolatokat rejteget szívében, és senki nem ismerte a titkát a két lovag kivételével, akik jelen voltak, amikor a király megírta a levelet, és lepecsételték azt. Mivel ismerték a király gondolatait, igyekeztek vigasztalni őt. Ilyen állapotban várta tehát a király a nagybőjtöt. Amint elérkezett, tüstént búcsút vett a nemesuraktól. Bőkezűen megajándékozta őket. Számtalan parádés lovat és harci mént, szép és hiánytalan lószerszámot osztott szét közöttük, így téve mindenkinek a kedvére. Végül elbúcsúzott tőlük, és azon nyomban útra is kelt, hiszen nem volt kedve tovább időzni. Vele tartott Flandria grófja is, mivel neki is ugyanarra vezetett az útja. Áthaladtak Vermandois-n, majd maguk mögött hagyták Artois-t. Úgy találták, nem fáradtak el annyira, hogy pihenőt kelljen tartaniuk. Creilből való elindulásuk harmadik napján már Flandriában voltak. A gróf nagyra értékelte azt, ahogyan a király bánt vele; szívesen marasztalta volna még egy-két hétig Flandriában, hogy vigadjanak és mulassanak. Ám nem sikerült rávennie a királyt, akit az gondolat emésztett, hogy máris késésben van. Már úgy tűnt neki, sosem jön el az óra, amikor újra találkozhat Manekine-nel, és végre kiderül, hogy amitől tartott, igaz-e. De jaj, nem úgy lett, mint gondolta! Az anyja miatt már csak a hűlt helyét fogja találni annak, akit viszontlátni remélt. Amikor Flandria grófja megértette, hogy hiába minden marasztalás, három napig még jól tartotta a királyt, amíg a Damme-ban horgonyozó hajóját elő nem készítették. Végül a gróf elkíserte a kikötőig, és cseppet sem örült, amiért ilyen korán el kellett tőle válnia. Többször is felajánlotta neki, hogy rendelkezzen hatalmával és uradalmával. A király kegyesen

megköszönte. Adatott négy harci mént a grófnak, mindegyikük megért legalább száz font sterlinget. A gróf nem utasította vissza; cserébe különféle madarakat ajándékozott a királynak: hét-nyolc jól idomított sólymot, héját és vadászsólymot. Ám a király nem sokáig örülhetett nekik: más gondok vártak rá, amelyekre még csak nem is számított!

Amikor elkészült a hajó, és bőségesen megrakták élelemmel, a király elbúcsúzott a gróftól, és a lovagokkal együtt, akik a tornákra elkísérték, hajóra szállt. A tengerészek, akiket megbíztak azzal, hogy átvigyék a királyt és kíséretét a tengeren, szélnek feszítették a hatalmas vitorlákat. A szél beléjük kapott, s mivel erősen és sebesen fújott, a hajó valósággal röpködött. Skócia udvarnagya már egy ideje a kikötőnél várakozott. Amikor kezdetét vette a nagybőjt, biztos volt benne, hogy uralkodója késedelem nélkül elindul hazafelé, és nem időzik többet francia földön. Így szólt a nemesurakhoz:

– Jó lesz – mondta –, ha a király elé sietünk Berwickbe, ahol minden bizonnyal partra fog szállni, és megkérdezzük tőle, hogy ugyan miért és mi végett, haragjának milyen fellángolására rendelte el, hogy jóságos úrnőnket szép gyermekével együtt máglyára vessük. Felháborodásom nem csillapodik, amíg a király okát nem adja döntésének: bizony mindannyiunkat lesújtott parancsa. Hiszen akármennyi királyné legyen is széles e világon, a miénk mindegyiküknél különb.

– Úgy van – válaszoltak az urak –, igazat szól a kegyelmed, még egyszer nem lesz ilyen jó királynénk. Ezért is szeretnénk mielőbb megtudni, miért ölette meg a király. Kerekedjünk is fel, ha sietünk, még Berwickben bevárhatjuk őt. Minél előbb odaérünk a kikötőhöz, annál hamarabb magyarázatot kaphatunk.

Így hát többen is útra keltek, hogy uruk elé siessenek. Meg is érkeztek Berwickbe, és megtértek lefoglalt szállásaikra. Három napig várták urukat, aki a negyedik napon lovagjai társaságában partra is szállt. Az udvarnagya hamarosan tudomást szerzett az érkezéséről, és az urak felnyergeltették lovukat, hogy elinduljanak a király elé, aki már a szárazon volt. Nagyon megörült, mikor meglátta az urakat, és azt, hogy ilyen sokan eljöttek a köszöntésére. Nem is habozott sokat, hanem mindjárt magához kérette az udvarnagyot és két társát, mivel ki akarta őket faggatni a dologról, ami annyira nyomta a szívét.

– Mondják csak uraim – szólt –, mi történt ama hölgygel, akit szerettem, és soha nem szűnök meg szeretni? Teljesen kétségbe ejtett kegyelmetek levele, amelyet a tengeren túlra küldtek nekem. Ám ha Istennek ez a szándéka, beletörődöm akaratába, akárhogy is fáj, mivel hálás szívvel kell eltúrní, amit Isten ránk mér. Ezért hát hitvesem mellett leszek, hogy megvizsgáljam, és a történetek miatt sem fogom kevésbé szeretni. De most kegyelmetektől akarom hallani, hogy jól van-e, és hogy mit csinál most.

– Felség – válaszolt az udvarnagy –, a Mindenhatóra kérem! Hát nem tudja, hogy parancsát az utolsó szóig teljesítettem? Nem mintha tudnám, miért kért tőlem ilyen esztelenséget. Éppen ezt szeretnénk megtudni a többi nemesúrral együtt. Kérem, mondja el nekünk, miért lobbant ilyen szörnyű haragra, miért parancsolt ilyet? Ki sem merem mondani, hogy mit.

– A saját kezemmel írtam meg – szólt a király –, hogy hitvesemet tartsák továbbra is tiszteletben, amíg haza nem érek, és a teremtményt, amelyet a világra hozott, őrizzék, nehogy bármi baja essék, amíg vissza nem jövök, és akkor aztán eldöntöm, hogy mit kezdjek ezzel az örökösselel. Hiszen kegyelmetek írták nekem, hogy Természet nem hozott még létre ilyen torz alakot, ilyen torzonborz szörnyeteget. Amikor elolvastam a levelet, szívem haraggal és bánattal telt meg. Hanem most azonnal adják nekem vissza a nemes hölgyet, akit kegyelmetek őrizetére bízom, különben elevenen nyúzzatom meg uraságotokat!

Amikor az udvarnagy meghallotta a király válaszát, szívéen jeges rémület lett úrrá, és sokáig nem jött ki hang a torkán, hogy elmondhassa, mi nyomja a lelkét. Végül aztán megszólalt:

– Isten engem úgy segéljen, felség, abban a levélben szó sem volt ilyesmiről: hazudtak felségednek! Ne gondolja álomnak, de én azt írtam a levélben, hogy a királyné fiút szült, és szebb gyermeket még nem látott a világ. Megírtam azt is, hogy felséged örülhet, mert úrnőm egészséges, vidám, és módfelett örül magzatának. Felséged pedig erre megírta a válaszában, amelyet pecsétjével is ellátott, hogy mihelyt kézhez veszem a levelet, a teremtménnyel együtt azon nyomban égettessem meg úrnőmet, amint felkelt a gyermekágyból, különben ségycmenteli és fájdalmas halállal lakolok. Ne bántson; ha kell, tanúnak

hívom a két tanácsadóját, akiket mellém adott. Mindhárman olvastuk a levelét, és nem tévedhettünk, mivel felismertük felséged pecsétjét. Amikor olvastam a parancsát, elszorult a szívem. Mivel azonban nagyon szerettük a királynét, teljes szívükből megsajnáltuk, és – elmondom a teljes igazságot – nem voltunk hajlandóak megégetni őt, ezért egy árboc és vitorla nélküli csónakba ültettük. Egyedül jött, egyedül is ment el, csak a gyermeke volt vele, más nem. És mivel tartottunk felségedtől, nem mertük mindenki szeme láttára megtenni, amit most elmondtam, hanem titokban hajtottuk végre tervünket, mindössze négyen tudtunk róla. Féltünk ugyanis, hogy felséged haragja utolér minket, ha tudomást szerez a történetekről, ezért hogy fény ne derüljön az igazságra, készítettünk két szobrot, amelyek annyira jól sikerültek, annyira finoman voltak kidolgozva, hogy az ország minden lakója elhitte, hogy a királynét égették meg, és ezt hiszik mind a mai napig. Nem tudom, kitől ered az álnokság, amely ekkora szerencsétlenséget hozott a fejünkre, mert én olyan üzenetet nem küldtem, amelyről felséged beszél, és felséged sem küldött nekem olyat, amelyről az imént beszámolt. Fogalmam sincs, hogyan eshetett meg ilyen csoda; meg vagyok döbbenve. Most hát azt csinál velem felséged, amit jónak lát. Én elmondtam az igazságot.

A király ott helyben megértette, hogy mi történt. Olyan keserűséget érzett szívében, hogy minden ereje elhagyta, s rögtön földre rogyott. Szívére rettenetes súly nehezedett, és nem talált szavakat. A földön maradt az udvarnagy mellett, mintha elájult volna.

A főurak és lovagok, akik a part fövényén álltak, hamar hírért vették, mi történt, s nagy bánatukban megeredt a könnyük. Abban a hiszemben voltak addig, hogy a király rendeletére vetették máglyára a királynét, s amikor megtudták, hogy nem ő a fájdalom és szenvedés oka, megértették, hogy árulás vezetett ehhez a felfoghatatlan tethez. Kínjukban a ruhájukat szaggatták, s többen a hajukat tépték. Fájdalmuk azonban nem volt a királyéhoz fogható: soha ember nagyobb kínt nem érzett. Oly nagy bánat szorította szívét, melyet senki sem enyhíthetett. Több ízben is eszméletét veszítette, és ha magához is tért, egyre csak hitvesét siratta.

– Drága szívem, szépséges szerelmem! Kegyed volt szívem, életem, minden boldogságom forrása, akitől mindig enyhülést és örömet

reméltem; kinek szíve mentes volt minden gonoszságtól és telve volt jóssággal, kegyed, aki tökéletes és feddhetetlen volt, bölcs és méltó volt arra, hogy a világ királynője legyen; akit úgy szerettem, aki hitvesem volt; hogyan és miért mérte rám a sors ezt a szerencsétlenséget? Ki áll e cselszövés mögött? Honnan ez a nagy igazságtalanság? Elűzték kegyedet onnan, ahol úrnőnek kellett volna lennie, s csak kis híja volt, hogy meg nem égették! Máglyán! Istenem! S miféle gonosztettért? Hogyan is gondolhatták, hogy ilyen parancsot adnék levélben ama hölgy sorsát illetően, akinek minden kívánságát kész voltam teljesíteni. Nem volt olyan kérése, melyet bármi áron ne teljesítettem volna. Ám kegyed a tengeren hánykódik, vagy – Egek Ura, ne hagyj el! – tán meg is fúlt már! Miként lehetnék még valaha is boldog? Olyannyira elkeseredtem, hogy már nem is tudom, mitévő legyek. Isten ments, hogy boldog lehessenek, amikor kegyed senyved! Nem lenne igaz-hű a szerelmem, ha nem osztoznék a gyötrelmeiben, amelyek – jól tudom –, végtelemül nagyok, hiszen abban a hiszemben van, hogy az én akaratomból taszították ki az országból! De efféle gondolat soha meg sem fordult a fejemben! Ha nem ezt hiszi, kedvesem, téved, hiszen a legkevésbé sem kívántam ilyet, és erről bizonyosságot is teszek. Mielőtt egy hónap eltelne, úgy cselekszem, ahogyan király még nem cselekedett: itt hagyom minden alattvalómat és az országomat, s földön-vízen át kegyed nyomába eredek. Meg sem állok, míg hírt nem kapok kegyedről, s ha az rossz lesz, belehalok. Ha Isten is úgy akarja, hogy újra lássuk egymást, beheged a seb szívemen, melyet csak kegyed tud begyógyítani. Ó, én szerencsétlen! Kitől tudom meg, hogy ki akart elveszejteni ily mérhetetlen kincset, anyát és fiát? Aki miatt örökre száműzetésbe kell vonulnom, soha vissza nem térve, ha sem közel, sem távol nem akadok reá. Szívem azt súgja, és meggyőz vele, hogy anyám tette ezt; rajta kívül ugyanis nem ismerek senkit, aki annyira gyűlölné hitvesemet, hogy ily aljasságot cselekedjék. Ám ő gyűlöli kedvesemet, ki semmivel sem szolgált rá erre. Hiszem, hogy anyám követte ezt el ellenem. Miatta lesz keserű az életem, s azé az ifjú hölgyé, aki ezt egy cseppet sem érdemelte meg. Ha kegyeddel szemben ilyen aljassággal élt, s ha erről bizonyosságot szerzek, fosszon meg engem a Teremtő minden boldogságtól, ha megbánásra nem bírom, és förtelmes tömlöcbe nem vettetem a bűnöst.

Ekképpen őrlődött a király, így búslakodott erősen a szíve, így sírt, sóhajtozott, így emésztette őt a bánat. Alattvalói szívét is ugyanilyen fájdalmak gyötörték, melyek igencsak fölkaavarták a lelküket. Egytől-egyig nagy búra, nagy fájdalomra adták fejüket még a berwicki szállásukon is. A magasságos Isten sem látott még nagyobbat az ő gyötrelmüknél, s nem restellték visszafojtani könnyeiket, mialatt végighaladtak a városon. A király és nagy sereg lovagja a várkastélyba ment, de azon a napon nem nevettek és nem is játszottak. Sem lovag, sem csatlós, sem szakács nem evett azon a napon, nem is jutott eszükbe, hiszen nagy harag öntötte el szívüket. A király hívatta az udvarnagyot, s dühét nem palástolva legott így szólt:

– Nyomban vezesd elém a Franciaországba küldött hírvivőt! Beszédem van vele.

– Igenis felség, a legnagyobb örömmel – válaszolta, és két apródot bízott meg a feladattal.

Hamar indultak, hamar vissza is tértek. Sietve a király színe elé vezették a hírvivőt, aki remegett félelmében. Azt gondolta bizony, hogy valami hibát követett el, s félelem fojtogatta szívét. Amint meglátta őt a király, tüstént azt kérdezte tőle, melyik úton haladt Franciaországba tartva, miután búcsút vett a várnagytól.

– És el ne titkold a fogadókat, ahol megszálltál jöttödben-mentedben. Ha úgy teszel, ahogy mondtam, nem esik bántódásod. Ha igazat beszélsz, nincs mitől félned; ha hazudsz, nyomban megtudod, mily halált halnak az akasztottak! Ha nem így teszel, nem menekülsz meg a haláltól.

A hírnök figyelmezett a királyra, s megfontoltan válaszolt:

– Felség – szólt –, csak a színtiszta igazat és a valót mondom, bármi-be kerüljön is az nekem. Odafelé menet felséged anyjánál szálltam meg, aki igen nyájas volt velem, s nem tudom, mi okból, negyven sout adott. Gonoszságból, most már tudom, oly sok erős bort itatott velem, hogy egészen a fejembe szállt. Eluralkodott rajtam a bódulat, azt tehettem velem a királyné, amit csak akart. A hálósobája mellett készítetett nékem fekhelyet éjszakára. Igen korán ébredtem, félelmemben minden tagom remegett, mikor abban a szobában találtam magam. Cselszövést gyanítottam, s rögtön a tarsolyomba nyúltam. Ám hogy



megláttam az udvarnagy pecsétjét a levélen, nem gondoltam semmi rosszra. Gondoltam, felséged iránti gyöngédségből fektetett csak oda a királyné. Amikor útra kelni készültem, előttem termett, s nyomaték-  
kal kérte, hogy visszafelé jövet is térjek be hozzá, amit meg is ígértem neki. Megtartottam a szavamat: miután felségednél jártam, ismét be-  
tértem hozzá, de már másnap úgy éreztem, nagy bolondságot mű-  
veltem. Annyit ittam azon az éjjelen, hogy lerészegedtem, és másnap  
reggelig nem is tértem magamhoz. Ugyanott aludtam, mint legutóbb,  
mit sem sejtve, semmi rosszra nem gondolva. Mivel felséged pecsétje  
ép volt, semmiképp sem vehettem észre, hogy kicserélték a levelet.  
De mivel nem azok a szavak kerültek a levélbe felségedtől, mint amiket  
az udvarnagy látott, most már értem, hogy a királyné, ez az álnok  
asszony, változtatta meg azokat. Ám ezt akkor el sem tudtam képzelni!  
Isten a tanúm, ha ismertem volna a szándékait, inkább elszenvedtem  
volna a halált, mintsem hagyjam, hogy ezt tegye. Elmondtam hát  
a teljes igazságot, rendelkezzen velem akarata szerint felséged.

Tudta már a király a maga valójában, hogy anyja kereste és szerezte  
neki ezt a keserűséget. Megfogadta, hogy megmutatja, a királyné ezzel  
a tetteivel csak saját magának ásott vermet. Nemcsak szeretett hitve-  
sét érte balszerencse, akit anyja elűzött, de neki is lesz része belőle.  
Nyomban kőműveseket rendelt oda, össze is gyűlt több mint ötszáz.  
Elvitte őket a tenger sziklapartjához, oda, ahová a város zaja már el  
sem hallatszott. Ezekkel a szavakkal fordult a legtapasztaltabbhoz:

– Mester! Azt kívánom, hogy ezen a helyen kőből és jó habarcsból  
egy teljesen kerek tornyot építsetek nekem. Rakjatok szilárd és leg-  
alább tizenöt láb vastag falakat! Legyen magas és széles, bejárat nélkül  
az alján, legtetején egy ablakkal, amelyen keresztül látni lehet, hogy  
mi történik odabent! S úgy igyekezzetek, hogy harminc napon belül  
kész legyen.

A pallér röviden azt válaszolta, hogy addigra készen lesz a torony.  
Látnotok kellett volna, miként kezdtek el tüstént dolgozni! Egyesek  
követ vágtak, mások kalapáccsal faragták, megint mások gyorsan és  
serényen jófajta mészhabarcsot keverték, mások állványzatot húztak,  
hogy jobban föl lehessen vinni a habarcsot. Voltak, akik már nekikezd-  
tek a toronynak az alapozással, s egymást túlharsogva kiáltottak:

– Követ ide! Ide habarcsot!

Nem a munka rövidebb végét fogták meg, a torony befejezésén jártak gondolataik. Úgy siettek, és úgy dolgoztak, hogy harminc nap alatt teljesen elkészült a torony.

A pallér a király elé járult, s így szólt:

– Felség! A torony, mit kívánt, elkészült. Soha nagyobb és erősebbet eddig még nem látott felséged.

– Derék munka – válaszolta a király.

Saját erszényéből fizette ki a pallért, oly bőkezűen, hogy gazdag emberré tette, s többé nem szükölködött az semmiben. Amint elkészült a torony, a király a mit sem sejtő királynéért küldetett, hogy az egyedül keresse fel őt. Olyannyira titokban folyt az építkezés, hogy az asszony semmit sem gyanított, míg meg nem látta a várnagyot és a királyság főurait, akik érte jöttek.

– Szálljon lóra! – mondták neki – A király hívatja fenségedet.

Kérdezte tőlük a királyné, hogy miért, de ők egy szót sem szóltak, habozás nélkül fölsegítették a nyeregbe. Tüstént elindultak, és éppen a király által megadott időben érkeztek a torony lábához. A király már ott várta őket.

Amikor a király meglátta anyját, igen elfacsarodott a szíve, ám az oly sokat ártott neki cselszövésével, hogy elérkezett az idő, amikor meg kellett fizetnie érte. Hiba lett volna büntetlenül hagyni az árulást, amely soha sem ér jó véget. Bármely más véteknél jobban gyűlöli Isten az árulót és az árulást. Isten előtt, ki minden tettünket ismeri és látja, gyűlöletes az áruló, s nagyot hibázik az, aki ezt a vétket elköveti, mert öreá hull az vissza.

Sokáig megtehetjük, hogy ártunk másoknak, és sok kellemetlenséget okozunk nekik. De minél több gonosztettet követünk el, annál nagyobb kegyetlenséggel üt az vissza arra, aki másnak kereste a vesztét. Ezért tehát jobb elkerülni az ilyen vétket, ám a királyné egyáltalán nem így cselekedett. Ez lett balsorsának az oka, mivel a király a torony falai közé záratta, ahol hosszú, nyomorúságos esztendőket töltött. S élete hátralevő részében egyetlen napot sem tölthetett a tornyon kívül. Nem kapott többé finom ételeket: kenyéren és vízen élt, amit minden hajnalban az ablakon keresztül adtak be neki. Ekképpen rendelte a király

élnie, akár tetszett neki, akár nem. Így Manekine és a fia már nem volt egyedül szenvedésében a tenger nagy veszélyei közt hánykódva; immár az is kivette részét belőle, aki elűzte őket.

Amikor a király a toronyba záratta a királynét, meghatározta, milyen étkeket vigyenek anyjának, s hogy azt egy kötélén juttassák fel hozzá. Gondosan kiválasztott néhány porkolábot a torony őrzésére, akiknek, ha kedves volt életük, attól kezdve arra is vigyázniuk kellett, hogy senki se menekítse ki onnan az anyakirálynét, hacsak nem akarták a legsúlyosabb büntetést elszenvedni.

Nem volt a királynak maradása ezután: nap nem telt el úgy, hogy kétszer-háromszor is sírásra ne fakadt volna, arra gondolván, milyen szenvedéseket kell kiállnia ifjú hitvesének.

Elhatározta tehát, hogy a keresésére indul, és felszereltetett egy hajót, a legfürgébb járásút és legerősebbet, mely valaha megfordult a kikötőben. Megparancsolta, hogy tartson vele a várnagy és mindazok, akik a tengerre tették hitvesét, mert hittek a hamis betűknek. Azt akarta, hogy ők is szenvedjenek, ezért vitte őket magával.

De róla, ki az útjára készülődik, most nem szólok tovább, hanem visszatérek történetemmel Manekine-hez, aki egyre csak sírt-rítt a tengeren.

Az igazsághoz híven mondom el néktek, hogy keserűséggel, gyötrellemmel, fájdalommal, borús gondolattal, szomorúsággal telt szívvel és könnyes szemmel indult útra Manekine Skóciából egy ladikban, egy törékeny kis lélekvesztőben. Nem volt vele sem nemes hölgy, sem komorna, sem apród, sem szolgál, sem lovag, csak a fia, akit egyre csak dédelgetett. El-elsiratta bánatát, s ekképpen siránkozott:

„Miért tér vissza szenvedésem, ó szentséges Szűz Mária? Hogy lehet az, édes Szűzanyám, hogy tegnapelőtt még annak a férfinak voltam asszonya, akit a legjobban szeretek, s fejemen, mint királyné, aranykoronát viseltem? Honnan e gyűlölet, melyet uram érez irántam? Úgy szerettem, mint önmagamat, s rá is szolgált szerelmemre, hiszen elhalmozott megbecsülésének jegyeivel. Miután méltónak talált arra, hogy örök hűséget esküdjön nekem, s hogy szavát mindig megtartja

majd; s az után, hogy annyi ideig igaz, hű szívvel volt irántam, hogyan szánhatta el magát arra – anélkül, hogy rászolgáltam volna –, hogy azt a parancsot adja, vessenek lángok közé? Miképpen támadhatott ily gondolata? Egyáltalán hogyan tudott ily kemény szívvel viseltetni irántam, amikor korábban oly nagy gyöngédséget mutatott felém? Nem tudom, tényleg nem tudom, mi történhetett vele, csak nem ültetek bogarat a fülébe? Ám szívének azt kellett volna sugalmaznia, hogy ne higgyen a rossz nyelveknek, kik oly sokat ártottak nekem. Az igazat megvallva, nem látok semmi okot, amiért ilyen méltatlanságot kellene elszenvednem. Csak a balsors okozhatta nekem ezt a szerencsétlenséget, mint tette volt már annak idején.

Fortuna ugyancsak tett arról, hogy kiismerjem őt! Igencsak megmutatta nagy erejét és végtelen hatalmát, ahogy szüntelen forgatja kerekét, s vele együtt az egész világot. Mindenki Fortuna kerekétől függ, s most már tudom, mi származik ebből. Akik a legtetején ülnek, nem sejtenek semmit arról a csapdáról, amely a lábuknál leelkedik rájuk, ahol szegyenbe esnek, kárt szenvednek, gyötrődnek, szerencsétlenné és szánivalókká lesznek. Ki az imént fent járt, most alulra kerül, sokakkal történt már ez így. Vannak azonban jó páran a keréken, akik mélyről indulnak, s olyan magasra jutnak, hogy a legmagasabban állóknak is fölébe kerekednek. Örülnek annak, valahányszor magasra kerülnek, ámde egy szempillantás alatt visszahullanak oda, ahonnan indultak, vagy még rosszabb helyzetbe zuhannak. Mert annyira örvendenek, hogy megmenekedtek a kínoktól, hogy egy szempillantás alatt durván letaszítatnak onnan, ahová oly sok időbe tellett fölküzdeniük magukat, s íme Fortuna kereke most gúnyt űz belőlük. Nem lehet megbízni Fortuna kerekében, bolond, aki ráhagyatkozik. Biztonságban hittem magamat, ám tetszése szerint bánt velem: eleinte a kerék tetején jártam, nem is kellett félnem semmi rossztól, de ezután sorsom rosszra fordult, midőn királyapám szívében esztelen és bűnös vágyat keltett. Annak következményeit egyedül én szenvedtem meg: fájdalmasan meg kellett csonkítanom magam, és elűztek a hazámból, tengerre tettek, ahol most is vagyok. Ekkor a kerék legaljánál voltam, majd nem is tudom, miféle kegyelemből – bizonyára Isten szeretetéből – Fortuna kereke magával ragadott és úgy megtartott, hogy még magasabbra

kerültem, mint valaha is voltam, visszaemelt engem önnön akaratából. Hogy ilyen magasra kerültem, újra biztonságban éreztem magam, s fel sem merült bennem, hogy újra leeshetek. Milyen balga is volt a szívem! Ilyen esetben szokták mondani, miként én is gyakran hallottam, hogy a kecske sem gyanakszik a késre, míg a bőrén nem érzi. Azt is mondják, s én is azt gondolom, hogy sok baja származik annak, aki bolond ábrándokat kerget, s engem is cserbenhagyott a józan eszem. Mert Fortuna ismét megbüntetett bolondos ábrándjaimért, és visszahelyezett oda, ahonnan fölvettem. Most még nehezebben viselem el a szenvedést, mint korábban, mert ha már megtapasztaltuk a jólétet, sokkal nehezebben viseljük el a balsorsot. Jól tudom, hogy ezen a világon csak nyomorúság a jussunk, Fortuna kénye-kedve szerint bánik az emberekkel, ha Isten is megengedi ezt neki. Szenvedéssé tette életem, mert a nagy boldogságból és jólétből bánatba és szomorúságba vetett engem. Tőle, akit a világon legjobban szerettem, csak a fiamat hagyta meg nekem, ki velem van a veszélyben, meg a rajtam lévő ruhámat és ezt a szép gyűrűt, melyet ujjamon viselek. A király adta ezt nékem, mikor a szerelméről biztosított: ezzel fogadta meg, hogy soha élete egyetlen napján sem lesz hűtlen hozzám. De fogadalmát nem tartotta meg, ez fáj nekem a legjobban, pedig szörnyű nagy veszélybe kerültem. A földi szerelem igen mulandó a világon, semmilyen boldogság nem maradandó, ha Isten nem örökös felette. Édes Szűz Mária, Isten szent anyja, te vagy a csillag, a drágakő, aki által a jámbor lelkek üdvözülést nyerhetnek. Könyörgök, ments meg és járj közben Fiadnál, hogy mentsen ki a veszélyből, és egy napon hozza tudtomra hányattatásaim okát. S segítse vissza fiamat jogos örökségébe, ahonnan gyalázatosan és ok nélkül elkergették. Soha asszonyt nem ért még ily szerencsétlenség, ezért imádkozom hozzád és kérek, járj közben értem Szent Fiadnál.”

Így kesergett Manekine, kinek bőven volt oka a panaszra. Nem is akarta elkendőzni fájdalmát, így siránkozott és merült el szomorúságában, mint ki sokat szenvedett. Ha Isten nem lett volna vele, nem vigyázta és erősítette volna a lelkét, szörnyű halált halt volna a haragos tengeren. Ámde Isten megsegítette és vigyázott rá, s így nem kellett tartania a tenger hullámaintól. Bízott a Mindenható anyjában, aki mindig örökös felette, állhatatosan imádkozott a boldogságos

Szűzanyához, aki szükségében soha nem fordult el tőle. Mivel közbenjárt érte egyetlen Szent Fiánál, az mindvégig oltalmazta a csónakot. A veszélyek, kíno- és rosszakarók ellenére a ladik a tizenkettedik napon elhagyta a tengert, és édesvízhez ért, egyenesen egy folyóhoz, melynek Rómába fut medre. Farnak<sup>6</sup> hívták az idő tájt, s Rómából egyenesen a tengerbe folyik. Éjjel a folyón felfelé haladt a csónak, s mikor hasadt az ég alja, három szegény római halász, kiknek nem volt sem aranyuk, sem ezüstjük, sem élelmük, már kora hajnalban fönt voltak, ahogy annak rendje van. Magukhoz vették felszerelésüket és a hálót, legott beszálltak hajójukba, s a tenger felé vették az irányt a Faron. Ekként hajóztak, míg egyszer csak egy magányos bárkát vettek észre, mely velük szemben érkezett. Még nem kelt fel a Nap, de észrevették, hogy senki más, csak egyetlen asszony van benne. Egyik a másiknak mutogatta, s mindhárom igen csak kíváncsian nézte, s látták, hogy a bárkának nem volt sem vitorlája, árboca, kormánylapátja, sem evezője. Fölfelé ment a Faron, s a halászok igen csodálkoztak, hogy lehetséges ez. Nem hallottak még olyanról, hogy az életben kormányos nélkül járja egy hajó a vizeket, ámde senkit nem láttak a kormányruánál.

Az egyik így szól társaihoz:

– Szép kis zsákmányt ajándékozott Isten ma nekünk, uraim! Halászni indultunk és már az első fogással egy bárka akadt a hálónkba, és mindaz, ami benne van. Azt hiszem, egy asszonyt látok ott benne. Nosza, nézzük meg mindhárman! Szerezzük meg ezt a zsákmányt, nincs miért tétováznunk.

A többiek ekképp válaszoltak:

– Tökéletesen egyetértünk.

Azzal irány változtattak, és hamarosan a bárkához értek. Megsáklyázták és magukhoz húzták a bárkát, melyben Manekine volt, ki még mindig sírt. Erősen megdöbentek, mikor az ölében meglátták a kisfiút, kit magához szorított. A gyermek még két hónapos is alig volt, s az anyjára nevetett annak ruhájába bugyolálva, ki minden keserűséget vállalt érte. A legértelmesebb halász így szólt a másik kettőhöz:

---

<sup>6</sup> A Tiberis egyik mellékága, ma Fiumicino.

– Uraim, hadd beszéljek most veled én, hisz jól látszik, milyen bajban van. Ha gyalázatos és meggondolatlan dolgokat mondanátok neki, az emberek ellenetek fordíthatnák szavaitokat. Jobb elkerülni az olyan cselekedeteket, amelyeket később felróhatnának nekünk. Hiszem, hogy Isten szeretetének jele az, hogy ily szerzeményt küld utunkba. Cselekedjünk tehát olyképpen, hogy semmilyen szemrehányás ne érhesse minket. Kérlek titeket, maradjatok csendben, s majd én megkérdem, hová való.

Így válaszoltak:

– Hallgatunk, és azt tesszük, amit kívánsz, de csak ha elharmadoljuk a szerzeményt.

– Rendben van, én is úgy akarom, hogy annyi legyen a zsákmányból a tiétek is, mint az enyém, egy percig se aggódjatok!

– Akkor hát – mondták a többiek – megegyeztünk, te szólj hát hozzá.

Ebben maradtak a halászok. Az, akit felhatalmaztak arra, hogy beszéljen Manekine-nel, késlekedés nélkül odafordult a hölgyhöz, ki a bárkában ült.

– Kisasszony – mondta – vagy hölgyem, lelkemre mondom, nem is tudom, hogyan szólíthatnám! A Szentháromság Egyisten adjon kegyednek jobb egészséget, mint amiben most van, kedves hölgyem!

– Örvendeztesse meg a te szívedet is, jóember, olyan boldogsággal, amelyben nekem nem volt részem.

– Ez a köszöntés igencsak elszomorít engem, szép hölgyem. De legyen oly jó, s mondja meg nekem, honnan jön, s miféle tengeri kalandon ment keresztül, hogy nincs kegyeddel csak egy gyermek, akinek még dajkára van szüksége, hisz úgy tűnik nekem, kegyed nem erre született. A dajkáknak nincs ilyen szépen szabott ruhájuk, egyikük sem elég gazdag, hogy ezt megengedje magának. Kérem, ne vegye toladósnak a kérdésemet, de mondja meg, honnan jött.

Manekine így válaszolt neki:

– Bizony, jóember, fájdalmas felidézni a sínylődésem, aligha tudnám elmondani. Ha megismernék a szenvedésem, akkor sem tudnának enyhíteni rajta. Jobb volna inkább hallgatnom róla, mintsem hogy elmeséljem a gyötrelmeim. De mondja csak, melyik országba érkeztem? Mi ez a nagy város, melyet a folyóparton látok elterülni? És azt is tudni szeretném, kik maguk. Ha a bárkámat akarják, odaadom, azzal

a feltétellel, hogy épségben a városba visznek, mert már a gondolattól is elkeseredik a szívem, hogy újra a tengerre kerülhetek.

– Szép hölgy, megmondom kegyednek, hogy az átélt szenvedései engem is elszomorítanak. Ne tartson ettől az országtól, amelyet a római tartománynak neveznek. A várost pedig, amelyet maga előtt lát, s amelyről az imént kérdezősködött, Róma néven ismerik. Mind a hármán halászok vagyunk, ügyesek a halfogásban, nincs más vagyónunk, sem földünk. Ma reggel halászni indultunk, hogy legyen mit ennünk, mert arra most már nagy szükségünk van. De ma nem halászunk, zokszó nélkül elkísérjük kegyedet egyenesen Rómába, saját hajlékunkba. Kegyed miatt lemondunk a mai halászatról, s ha eladjuk a kegyed bárkáját, lesz néhány dénárja, amivel gazdálkodhat; ezalatt a feleséggel maradhat, s mellette nem kell semmitől sem tartania. Amíg kitartanak a dénárok, igyekezünk mindent megtenni, hogy kényelemben érezze magát kegyed és a karján tartott gyermek. Űzze el hát a bánatot a szívéből. Isten még mindig az egekben lakozik, s vissza tudja adni a boldogságát, efelől ne legyen semmi kétsége. Tudja meg, mindent elkövetünk, ami csak erőnkől telik, hogy a kedvére tegyünk kegyednek.

E szavak hallatán Manekine rájött, hogy szegény emberekkel van dolga, akik nagylelkűnek akarnak mutatkozni iránta. Ha nem így lett volna, nem is örült volna annak, hogy Rómában van, s úgy döntött, hogy velük marad, és megkeresi magának a kenyerét. Mindazonáltal hálát adott Istennek azért, ami vele történt. Mondta is nyomban a halászoknak:

– Jó barátaim, nagyon hálás vagyok, hogy jó szóval szólaltak hozzám e helyen. Ha Isten is úgy akarja, szívesen maradok a társaságukban. Odaadom a selyemruhámot egy kevésbé értékesért cserébe, és a bárkámot, amelyen ideérkeztem. Az a kívánságom, hogy ezt a gyermeket és ezt a gyűrűt kivéve, vegyenek magukhoz mindent. Ám ha a gyűrűt elveszik, abba belehalok, mert nincs nekem más gyógyír a szenvedésemre és az engem ért sérelemre. Vegyék hát minden egyéb értékemet, és kísérjenek a hajlékukba, ahol kenyeret lelhetnek. Ne törődjenek azzal, ki vagyok és mely földről származom. Ne kérdezzenek többet, ha a javamat akarják, kérve kérem erre kegyelmeteket.



A halászok mindenbe beleegyeztek, amit Manekine kért. Ő pedig nem is cselekedhetett volna jobban, hiszen így tisztességén sem esett folt, és a halászoknak is haszna vált a dologból. Hogy a beszélgetésnek vége szakadt, Róma felé vették az irányt. A bárkákat útnak indították, és a halászok serényen eveztek. Mielőtt azonban Rómába értek volna, Isten, ki mindig véghezviszi azt, amit eltervez, olyan csodás eseményt rendelt nekik, mely igen megörvendeztette a halászokat és boldoggá tette a bolyongót, kit a végzet arra a helyre vetett. Élt Rómában egy felettébb gazdag és tekintélyes szenátor. Senki nem volt Rómában nála gazdagabb, sem bőkezűbbet nem ismert emberfia. Nem is tartottak még ekkora becsben senkit a városban. Bőkezősége, jámborsága, derék, segítőkész, udvarias és adakozó természete, melynek folytán alamizsnát osztott és jótékonykodott, elismert, nagy emberré tette a városban. Már hajlott korú, derék és bölcs ember volt, Isten és az embertársai is szerették, hiszen mindig jót tett az emberekkel. Már tíz éve meghalt a felesége, aki igazlelkű asszony volt. Több leányt is szült neki, akiket már kiházásított, de kettő még hajadon volt közöttük. Ők voltak a társasága, s olyan jól vezették a háztartását, hogy egész Rómában nem akadt párjuk. Ez a tiszteletre méltó férfiú, akiről hallotok, azon a napon kora reggel kelt fel. Minthogy nagybőjt ideje volt, ő is böjtölt. Nem volt kedve otthon maradni, ezért legott hívatta a lovászát, s megparancsolta neki, hogy a paripáját nyergelje föl, és hamar vezesse elő, s ő is üljön föl a saját lovára.

– Eredj mihamarabb – mondta neki a szenátor –, és ne késlekedj, két-három vagy négy mérföldre is ellovagolunk a Far mentén, s meglátjuk, találunk-e ott halászt. S ha szép halra akadunk, veszünk tőle egy hordónyt.

– Hamar meglesz, uram – válaszolta a lovász –, amit kegyelmed kíván.

Azzal máris indult, és sietett felnyergelni és gyorsan felkantározni a lovakat, s oly szaporán, ahogyan csak tudta, elővezette azokat. Ura a lépcsőfeljárónál várta, s amint lovásza odaért a lovakkal, fölpatant a hosszú sörényű paripájára, és elvágatott a tenger felé, szemével a vizet kémelve. A folyó közepén megpillantotta a halászokat, amint magukkal vitték a hölgyet, akit könnyek között találtak a bárkában.

A szenátor érdeklődve nézte a hölgyet, a gyermeket és a bárkát, amelyben a halászok gyorsan eveztek. Kedve támadt megkérdezni tőlük, honnan és hogyan került hozzájuk a hölgy.

– Uraim – szólt hozzájuk –, Isten, aki minden jónak az adományozója, óvja meg kegyelmeteket és a hölgyet, akit magukkal visznek! Látom, azon fáradoznak, hogy a városba juttassák őt. Ne vegyék zokon, de szeretném megtudni, hogyan került ez az ifjú hölgy kegyelmetekhez? Mely vidéken találtak reá? Nem olyanak tűnik, aki kegyelmetek közül való, hisz a feleségük nem visel ilyen kelméből készült ruhát. Jól látom az arcvonásain, hogy épp eleget szenvedhetett. Az Isten szerelmére, mondják meg hát, hol és hogyan került kegyelmetekhez?

Kérdéseire a legbeszédesebb halász adott választ:

– Az igazat fogja hallani tőlem, nagyuram. Amit csak tudok, elmondom kegyelmednek, egy hazug szavam sem lesz. Mi hárman ma korán reggel hajóra szálltunk, hogy halászni menjünk, mert pénzre volt szükségünk. A tenger felé tartottunk, alig láttunk a gyenge hajnali fényben, amikor belebotlottunk ebbe az evező, árboc, vitorla, kormány és kormányos nélküli bárkába, s azt gondoltuk, üresen találjuk. Feléje indultunk, a csákyánkkal közelebb húztuk, s amikor belepillantottunk, észrevettük benne ezt a nemes hölgyet és a kisdedet, aki vele volt. Szemmel láthatóan sokat szenvedhetett! Kínok közepette, kisírt szemmel leltem rá, s nagyon el volt keseredve. Mikor megláttam, nem haboztam, hanem nyomban köszöntöttem, majd megkérdeztem, hogy mi történt vele. De sehogy sem sikerült elérnem, hogy úrrá legyen a fájdalomán, s elmesélje szenvedését. Annyit mondott mindössze, hogy túlságosan fájdalmas lenne elmesélnie a szerencsétlenségét. Megindultan kérdezte a nevét ennek az országnak, ennek a vidéknek és a magas falakkal körülvett Róma városának. Válaszoltam is neki habozás nélkül. Majd azt kérte, hogy vigyük egyenesen a városba, és fogadjuk be a szállásunkra. Cserébe odaadta javait, a bárkáját és az összes ruháját. Azért, mondta, mert túl előkelőek, és egyszerűbbet szeretne viselni. Azt is mondta, hogy a miénk lehet minden értéke, kivéve gyermekét és egy kis fényes gyűrűt, melyet a jobbján hord. Egyet tudok még biztosan, azt, hogy – nem tudom, mi okból – a bal keze csonka, ám nem tudtam meg tőle, mitől lett az. Aztán pedig beleegyezett, hogy velünk

marad a szegénységben. Isten a tanúm, úgy szánom őt, hogy ha két napja nem ettem volna, s ha annyi kenyérem lenne, amennyi csak másnapig lenne elegendő, látva szerencsétlenségét, a legjobb részét osztanám meg vele. Elmondtam hát nagyságodnak, hogyan került hozzánk a nemeshölgy, s mit tudtunk meg róla.

– Istenemre – felelt nekik a szenátor –, csodadolgokat mesélt itt nekem, uram, soha nem láttam még e hölgyhöz foghatót. Szemlátomást nemesi családból származik, mivelhogy szépek és finomak a vonásai. Nem hiszem, hogy annyi vagyonuk volna kegyelmeteknek, hogy a hölgynek és gyermekének is jusson elegendő ruha és étel. Neki kellene ellátnia magát, s Isten nevében koldulhatna, ami szájalmas és sajnálatos volna reá nézve. Rómában legalább annyi oktalan, mint amennyi derék és becsületes ember él, s az elvakult oktalanok talán aljasságokat művelnének vele. Amint meglátnák ezt a szépséget, azt akarnák vele tenni, ami csak kedvükre lenne. Pedig lehet, hogy nemeshölgy és hatalmas birtok úrnője. Nagy szomorúság és nagy fájdalom, mikor egy nemeshölgy elveszíti becsületét, holott nem akar mást, mint helyesen cselekedni. Ha könnyőre szíve lakozik kegyelmetekben, s ha meg akarják kímélni a balsorstól, és hozzá akarják segíteni, hogy olyan életet éljen, amely egy nemeshölgyet megillet, kész vagyok pénzen megváltani őt, hogy tisztességes életet biztosítsak neki, mivel szájalmat érzek iránta. Ha nincs ellenére, Isten látja lelkem, jó sora lesz, s gyermekét is az ő óhaja szerint fogom felnevelni. S most őt kérdezem:

– Nem választaná-e szívesebben, kedves hölgyem, a nemes társaságot és a kényelmes szállást, mint a szegénységet, mely kínkeserves azoknak, akik nem szokták meg azt, s balszerencse folytán kerültek bele. Ha azt kívánja kegyed, hogy kiváltsam, csak egy őszinte szavába kerül, s méltó életet élhet, ha hajlandó velem jönni. Ha óhajtja, együtt élhet a leányaimmal, mert a szívem meghasad a szájalomtól, amit kegyed iránt érzek. Látszik, hogy sokat szenvedett. Feleljen hát most és közölje velem, mit gondol: akar-e inkább biztonságban lenni a házamban, vagy marad a kényelmetlenségben, ami ellentmond a józanésznek? Melyiket választja? Közölje velem a döntését. Manekine jól hallotta, amit a szenátor mondott, ki a partról intézte hozzá szavait.

Nem válaszolt megdöbbenéssel, hanem így szólt:

– Jó uram, az egy igaz Isten, kinek akarata mind a mennyekben, mind a földön érvényesül, bírta rá kegyelmedet, hogy kiemeljen azokból a veszélyekből, amelyeknek oly sokszor ki voltam téve. Kész vagyok mindent megtenni, amit óhajt, de azt is megmondom kegyelmednek, hogy semmi olyat nem cselekszem, ami ellenkezne a becsületemmel. Merthogy nem vagyok egészen a magamé, hanem a férjuramé, akinek örök hűséget fogadtam, s bármi kín, fájdalom vagy halálos veszély árán is megtartom eskümet. Soha nem szegem meg a fogadalmam. Arról is biztosíthatom, hogy bármi történjék is velem, soha nem fogok beszélni a gyötrelmeimről és szenvedéseimről. Hiszen ha el is mesélném a balsorsomat, esküszöm, senki nem hinné el. Jobb nekem a szomorú sorsommal együtt élnem, ameddig Isten jónak látja. Ám ha van kegyelmedben annyi könyörület, emberség és felebaráti szeretet, hogy a Mindenható nevében maga mellé vesz, s megvéd a becstelenségektől, s ha nem kérdezi, honnan, mely földről származom, s ha a Mindenható szellemében valóban föl akarja nevelni fiamat, akkor Isten nevében fogadja ezért hálás köszönetemet, kegyelmes uram. Életem a kezébe adom, s tetszése szerint fogok cselekedni mindenben, amit a jóakarát vezérel.

A nemes hölgy válaszában hallatán a szenátor így szólt hozzá:

– Isten a tanúm, teljes szívemből teljesítem, mit tőlem kér. Volna azonban még egy kívánságom: szeretném, ha elárulná a nevét, s megmondaná, miképpen szólíthatjuk kegyedet. Semmi egyebet nem kérdezek kegyedtől, csak a nevét.

A hölgy, aki rejtegette kilétét, így válaszolt:

– Manekine-nek hívtak abban az országban, jó uram, ahonnan ide kerültem.

– Manekine-nek? Soha nem hallottam még ezt a nevet – csodálkozott a nemesúr –, a mi országunkban senki nem visel ilyen nevet.

– Jó uram! Ki e nevet adta neked, okkal tette.

A nemesúr akkor a halászokhoz fordult, így szólván hozzájuk:

– Mondják meg, uraim, mennyiért válthatnám meg a hölgyet, a gyűrűt s a gyermeket, ki vele van? Ne várassanak sokáig.

– Száz márkáért megkapja, nagyuram, amit mi egymás közt majd elharmadolunk. S tudja meg, nem volt más vágyunk, mint hogy

a nemes hölgy az őt megillető helyre kerüljön. Ezért mondtunk ily alacsony összeget kegyelmednek, akit egész Róma legtisztéletreméltóbb nemesemberének tartanak. Tudjuk, hogy e hölgy kényelemben él majd a kegyelmed házában, s elfelejti szíve bánatát, aminek mindhárman nagyon örvendünk.

– Rendben van, nem is kell tovább alkudoznunk – szólt a szenátor. – Jöjjenek el hozzám a pénzért, és adják át nekem azt, ami az összegért megillet.

Minden további alku nélkül a halászok kikötöttek azon a helyen, ahol a szenátor állt, és partra tették az ifjú hölgyet, akinek szívét kín mardosta. Most egyszerre annyi jó történt vele, amennyi rosszat korábban megélt.

A szenátor leszállt a lováról, egészen a bárkáig ment, s karjába vette a hölgyet, ki oly sokáig hánykódott a tengeren. Úgy ellágyult a szíve, hogy a saját lovára ültette, maga pedig a lovászáéra szállt föl, a kenygyellel segítvén fel magát. Jóindulata jeléül maga elé vette a gyermeket. Így poroszkáltak hazafelé Rómán át, melynek utcái zsúfolva voltak emberekkel, ami rendszerint megesik az olyan nagy városokban, mint Róma. Mielőtt megérkeztek volna a palotájához, többen kérdezték tőle, hogy kihez tartozik a gyermek és az asszony. A szenátor így válaszolt:

– Szavamra, nem tudom, honnan származik és hol született, véletlenül akadtam rá.

Ekképp válaszolt hát a kérdezőknek, míg a palota felé mentek, s mikor megérkeztek, leszálltak a lovukról. Többen odaszaladtak, hogy gondjaikba vegyék a kisedet. A szenátor a márványpadlózatú nagyterembe vezette Manekine-t. A leányai az atyjuk elé siettek, felettébb örvendtek Manekine jöttének, s mindegyikük igen kedvesen fogadta. Atyjuk e szavakat intézte hozzájuk:

– Kedves leányaim, az irántam való szeretetetekre kérek titeket, legyetek nagyon figyelmesek e hölgyhöz, és teljesítsétek minden kívánóságát. Az én kedvemért tegyetek meg mindent neki, amit csak kíván.

– A legnagyobb örömmel teljesítjük a kérésedet, jó atyánk – válaszolták engedelmesen a leányai. – Isten hozta őt közöttünk!

A szenátor leányai nagy örömmel fogadták tehát és vették gondjaikba az ifjú hölgyet, akit egy félreeső szobába vezettek. Odaadással és

figyelmességgel vették körül, s mindennel ellátták, amire csak szüksége volt. Ételt is hozattak neki, ám a hölgy alig evett. Majd megvetették az ágyát, és aludni kísérték, amire igen nagy szüksége volt. A gyermekének pedig késlekedés nélkül dajkát kerestek, aki jött is nyomban. Az egyik leány, ki a gyermeket tartotta, átadta a dajkának, akinek meghagyták, hogy mindent adjon meg neki, amit csak szeretne. Őt magát is minden-  
nel ellátták, amire csak szüksége volt, csak azt nem engedték meg neki, hogy elhagyja a palotát. Tudomására hozták, hogy az anyja kívánságai szerint velük együtt neveli majd a gyermeket. Ha jól teszi a dolgát, nem bánja meg. A leány megfogadta, hogy híven eleget tesz a kérésüknek.

Manekine tehát Rómában volt, az egész város legjámborabb és legtisztéletreméltóbb polgárának házában. Az száz márkát adott a halászoknak, s ezzel kifizette őket. Őszinte odaadással és kedvességgel halmozta el Manekine-t, mindig a javát kereste, és vigasztalta. Mindent megszerzett neki, amiről azt gondolta, hogy szüksége lehet rá. A nemes hölgy nem élt vissza helyzetével, nem volt képmutató, és nem is volt soha a terhére. Olyannak mutatkozott, amilyen annak előtte is volt: jóságos, becsületes, éles eszű, udvarias, mentes minden gögőtől és alantasságtól – mindig ilyen volt, míg Isten ide nem vetette. Miután kipihente a tengeri út fáradalmait, igencsak hasznossá tette magát a ház vezetésében, amelynek kulcsait a szenátor rábízta. A hét esztendő alatt, amit ott töltött, szerényen élt, nem viselt színes ruhákat (mert nem gondolta helyesnek), sem tarka kelméket, sem mókusprémet – mindig szürkében járt. Pedig ha akarta volna, megengedhette volna magának a fényűző viseletet, ám sem kedve, sem szüksége nem volt rá. A hét esztendő alatt soha nem nevetett, egyetlen dalt sem énekelt, s a társnői nem tudták ezt mire vélni, minthogy nem ismervén a szenvedéseit, az ő szívükben béke honolt. Rengetegszer vigasztalgatták, és számtalanszor kérdezték kilétéről és állapotáról. Hogy lehet, hogy nevetés és szórakozás nélkül éljen egy olyan fiatal hölgy, mint ő? – kérdezték tőle sokszor. De soha nem tudták rávenni, hogy beszéljen balsorsáról, gyöttrődéséről és fájdmáról, s erősen csodálkoztak ezen, kik vele éltek. A szenátor is hasonlóképpen csodálkozott ezen, ám annyi sok jó tulajdonságot talált benne, hogy nem akarta kellemetlen kérdésekkel zaklatni, hanem hagyta a saját belátása szerint élni.

Manekine mindennap eljárt a templomba Isten igéjét hallgatni, ahová vele tartottak a szenátor leányai is, akik őszinte szeretettel szerettek. Gyakran látták őt egy nagyon szép szobor előtt térdepelni, mely a Szűzanyát ábrázolta fiatal leányként, s az áhítat e meghitt pillanatai igen kedvesek voltak a szívének. Fia volt egyetlen vigasza, aki szépen növekedett, mivel semmi nem gátolta a növekedésben, s mindent megadtak neki, amire csak szüksége volt. Szemet gyönyörködtetően szép gyermek volt, akit Természet minden szépséggel megáldott, amivel csak tudott. Egész Rómában nem volt ilyen szép gyermek, s a szenátor saját fiaként szerette. Édesanyja soha nem haragudott rá, ő volt minden vigasza és az élete, minden kincse és egyetlen boldogsága. Sokszor fájlalta magában gyermeke szerencsétlen sorsát, és sajnálkozott annak távolléte miatt, aki a fiát nemzette. Ámde minden bizalmát Istenbe vetette, akire olyannyira rábízta magát, hogy Ő enyhítette fájdalmát, szenvedését és gyötrelmét, s vigaszt nyújtott neki.

Most nem szólok tovább Manekine-ről és fiáról, Jehanról – ki többet fejlődött egy év alatt, mint más kettő alatt sem –, sem a szenátorról, ki szerette és nagy becsben tartotta őt és édesanyját. Visszatérek a királyhoz, aki éppen arra készült, hogy a hitvese és fia felkutatására induljon. Veszélyes útra készülődött, a tengeren és szárazföldön sok hányattatással kell majd szembenéznie.

A király Berwick felé vette az irányt, hiszen nyomasztotta, hogy olyan hosszan elidőz. Hajóját fölszereltette, megrakatta kétszersülttel és borral. Számos skóciai nagyúr vele volt, ki mind azt fájlalta, hogy ily okból indul útnak uruk. Sajnálták azt is, hogy árulás miatt szenved királyuk és királynéjuk. A király meghagyta a kiválasztott főurainak, hogy vigyázzanak alattvalóira és a földjeire, nehogy háborúskodás támadjon távollétében. Bőségesen hagyott váraiban fegyverforgatót, íjászt, számszeríjast és lovagot. Mikor befejeződtek az előkészületek, a hajó megrakva állt annyi kenyérral, borral, hússal, amennyit csak egy tengeri út megkövetel. Udvariasan és jól nevelten búcsúzott el főuraitól, kiknek szeméből patakozott a könny, és ruháikat szaggatták. Nagyon szenvedtek uruk távozása miatt, ki mindig annyi jóval halmozta el őket. S mivel nem hitték, hogy valaha még viszontlátják, egyikőjük

sem tudta visszatartani könnyeit és elfojtani nagy bánatát. A király, ki látta gyötrelmüket, tizedmagával beszállt egy evezős csónakba, míg elértek a vitorlával és árboccal felszerelt hajóig. A király magával vitte udvarnagyát és még tíz lovagját<sup>7</sup> kíséretként, kik azzal, hogy ily feladatra vállalkoztak, sok szenvedés, fájdalom, kín és gyötrellem előtt álltak, s ezért uruk felettébb becsülte őket. Víttek magukkal aranyat és ezüstöt; soha ily kevés ember nem vitt magával ennyi értéket, de nekik nagy szükségük lehetett még rá. A hajósok serényen dolgoztak: a vitorlákat szélirányba állították, melybe a tengeri szél belekapott, s hangtalanul suhanva ment a hajó. A főurak a parton álltak, és nézték urukat, amint kalandos útjára indul. Többüknek szíve elfacsarodott, amint látták őt eltávolodni. Amíg csak tudták, követték szemükkel és figyelték tekintetükkel, amíg el nem vezett szemük elől, mert a hajó gyorsan távolodott. Nem időztek tovább a főurak, fájó szívvel visszaindultak kastélyukba. Csak számtalan gyötrellem, kín és szenvedés után fogják viszontlátni urukat és kíséretét.

Az anyakirálynő, aki mindennek okozója volt, a toronyban sínylődött. Egyes-egyedül volt, keveset kapott enni, azt is csak napjában egyszer. Befalazva élte napjait, míg utol nem érte a halál. De előtte hosszú időt töltött ott, és sok szenvedés lett sora. Ez lett megérdemelt sorsa azokért a gyötrelmekért és veszteségért, melyeket árulásával fiának okozott, ki ezért nagy veszélybe indult, mint az imént meséltem.

Jó szél dagasztotta a vitorlákat, s a király hajója sebesen szelte a habokat. Immáron több hete voltak a tengeren, mert Isten, kinek akarata megmásíthatatlan, nem hagyta, hogy a király olyan hamar meglelje azt, akire olyannyira vágyakozott, mint szerette volna; az Úr előbb még számos gyötrellem elé állította. Nem volt sziget vagy kikötőváros, ahol ne kereste-kutatta volna, és ne tudakolózott volna a király eltűnt kedvese után. Amerre csak ment, kérdezgette, hogy nem láttak-e egy félkezű asszonyt. Ám sem reggel, sem este nem kapott kedvező hírt felőle. Nem találta, akit keresett, de a tengeren hányódva egyre csak

---

<sup>7</sup> Kis számbeli következetlenség: másodszor tíz lovagot említ a szerző, akik így a királlyal és az udvarnaggal együtt viszont a szimbolikus tizenkettes számot alkotják.



azon elmélkedett, hogy bárhova elmegy érte, ahova csak Fortuna akarja. Mennyi földet, mennyi vidéket bejárt! Nem is tudom elképzelni, hogyan képes férfi ennyi szenvedést elviselni a szerelemért. Mert vagy negyven ízben<sup>8</sup> oly kínokat szenvedtek, hogy azt sem tudták merre járnak. Számptalan különféle országot bejártak, sok vidéket és sok földet láttak, ahol csak tigrisek, oroszlánok, kígyók, skorpiók éltek és olyan állatok, melyek egymásra fenekedtek. Százszor is elveszíthették volna életüket, ha Isten nem viseli gondjukat. A hatalmas Indiától, egészen föl északig nem maradt egyetlen város sem, ahová ne vetette volna el őket Fortuna. Hét évig meg sem álltak, és rengeteget szenvedtek. Hét esztendő alatt sok mindent megéltek: megannyi szenvedést, kínt, fájdalmat, gyötördést, megpróbáltatást, keserűséget és mindenféle borús gondolatot, ám a király soha nem adta jelét, hogy vissza akarna térni országába, amíg olyan vidékekről hallott, amerre még nem jártak. De miután sok országot bejárt, és temérdek kínt elszenvedett, annyi új vidéket látogatott meg kérdezősködve és kutakodva, hogy már nem is tudta, merre menjen, ahol esetleg hírt kaphatna, vagy valamilyen nyomra lelhetne hitveséről. Amikor Frízföldről tengerre bocsátották hajójukat, a király nem tudta, mit tegyen, melyik irányba induljon, s azt gondolta, mostanra már bizonyára elhunyt olyannyira keresett hitvese. Fájdalmas panaszkodásba fogott, zokogásban tört ki, s átadta magát a szomorúságnak, és siratta a hölgyet, kiért annyi fájdalom ment keresztül.

„Ó, jaj, édes szívem, kedves szerelmem, kegyed legdrágább kincsem, minden örömöm, minden boldogságom, minden vígságom, minden vidámságom, a szívem, vágyam, mindenem. Csak egy vágyam volt, hogy igazan és hűen szolgáljam, azonban érzem, hogy kegyed már meghalt, s ez végtelenül elsomorít engem. Annyi országban kerestem már, hogy sejtelmem sincs, merre kutassam még. Isten a tanúm, nem tudom, melyik irányba induljak. Melyik országban, melyik vidéken keressenem

---

<sup>8</sup> A negyven a zsidó-keresztény hagyomány szerint a szenvedés és a bűnbánat idejének szimbolikus száma. (Őszövetség: zsidó nép negyven évig tartó pusztai vándorlása, Mózes negyven nap és negyven éjjel tartózkodott a Sínai hegyen; Újszövetség: Jézus negyven napot töltött a pusztában, a keresztény liturgiában pedig negyven napig tart a nagyböjt.)

még? Azt hiszem, már mindenütt jártam, s százszor veszhettünk volna a viharos tengerbe, ha Isten nem segít és nem ment meg minket. Hogyan is térhetnék haza kegyed nélkül, kedves társam? Soha már örömet nem lel szívem, ha eszembe jut, miként vesztettem el. Ha nem találok meg, lemondok királyságomról, hisz kegyed nélkül nem lehetek boldog, s ha meghalt, én is inkább meghalok bánatomban, semhogy egy nappal is túléljem kegyedet. Ha halálhírért venném, nyomban belehalnék. De nem tudom biztosan, hogy meghalt, s ez valamelyest enyhíti fájdalmam, azonban azt sem tudom, hogy életben van-e, ez pedig elkeserít. Így hányódik végletes gondolatok között fölkavart elmém, mert egyfelől attól félek, hogy meghalt, másrészt remélem, hogy életben van még, drága kedvesem. E két gondolat tusakodik szívemben, de nem tudom, melyiknek higgyek. Az azonban megrémít, hogy ily hosszas keresés után sem találtam semmilyen nyomot, ami reményt adhatna, hogy elérem leghőbb vágyamat; emiatt szívem oly kétségek közt hánykódik, hogy magam sem tudom, mit tegyek. Merre menjek? Merre járjak? Melyik úton induljak? Úgy eltévedtem, hogy nem találok vissza a helyes útra, hacsak az Istenanya nem mutatja meg a jó utat, ő, aki visszavezeti a helyes útra az eltévelyedetteket, ha őhozzá fohászkodnak. Nem szabad hát késlekednem, hogy hozzá imádkozzam, hiszen másképpen nem szerezhetem vissza elveszett boldogságom. S hogy megsejljen, azzal az imával könyörgök hozzá, amely már anynyi keresztényt megsegített.

„*Ave Maria*,<sup>9</sup> halld meg szavam, Szent Szűz, ki már annyi lelket megmentettél! Mikor az angyal neveden szólított,<sup>10</sup> te először elámultál a fényességen, mely őt övezte, s a neked tett kinyilatkoztatásán, mely a valaha hallott legcsodálatosabb és legszebb hír minden keresztény számára, akik teljes szívükből bíznak benned. Mert kik Ádámtól születtek, mind kárhözatra voltak ítélve, de te az angyali üdvözlés révén megmentettél minket ettől a bűntől, melyet az imént említettem. Ám azonnal megnyugodtál, mihelyt az angyal e szavakkal üdvözölt:

<sup>9</sup> Üdvözlégy Mária

<sup>10</sup> Gábrriel arkangyal (az angyali üdvözlésről van szó)

*Gratia plena.*<sup>11</sup> Illendően szólított meg, malaszttal teljesnek mondott, bizony, igazat szólt, mert kegyesebb vagy, mint a forrás, melyből bő víz fakad. A tengerben nincs annyi víz, mint amennyire túlaradó a te kegyelmed. Bárki, aki igaz szívvel imádkozik hozzád, meghallgatásra talál nálad. Mindenkinek teljesíted óhaját, ha érdemesnek bizonyul arra.

Ezért nevezett az angyal malaszttal teljesnek, elmondta, mi vár rád, és okát is elárulta, mikor így szólt: *Dominus tecum.*<sup>12</sup> Ezzel azt is mondta, hogy Isten veled van, ki királya és ura a paradicsomnak és a földi világnak és valamennyi teremtett lénynek. Elhalmozott ígért kegyelmével az Úr, mikor benned talált menedéket Ő, aki maga volt a legnagyobb kegyelem, s önmagával áldott meg téged. Ki tudná ezt bármivel is meghálálni? Senki, hacsak Isten el nem árasztja kegyelmével. Be kell tehát teljesítenie bennünk azt, amit elkezdett. S meg is fogja tenni, ha nem szennyezi semmi a lelkünket, különben elveszünk. Ha hozzád fordulunk, kinek az angyal ígéretet tett, s kinek, hogy megnyugtasson, elmondta, Isten veled van, minden bajtól megmenekülünk.

Ezekkel a szavakkal nyomban megáldott téged az angyal, és így folytatta: *Benedicta tu,*<sup>13</sup> és valóban áldott lettél. Már mielőtt megszülettél, részed volt abban a boldog állapotban, hogy ment voltál a világ bűneitől. Sem asszony, sem férfi nem mérhető hozzád e föld kerekén. *In mulieribus,*<sup>14</sup> mondta az angyal, s ezzel megáldott téged, arról biztosítva, hogy csak jót cselekszel az életben. Isten választott ki téged magának, s benned testesült meg vétkezés és gonoszság nélkül, mivel mindenhatóságánál fogva beléd helyezte a már törhetetlen kelyhet, melyet nem repesztett meg, és nem is tört el. Szüzességed sérelme nélkül öltött benned emberalakot. Így fogantál meg az Istenfiúval, mert méltónak találtattál arra, hogy beteljesítsd az Ő akaratát. Majd pedig Erzsébet üdvözölte téged szép szavakkal. Mikor érezte, hogy gyermeke örvendezik jöttödre a benned lévő igaz Istenért, nyomban köszöntött téged és a méhedben hordott fiút – minden öröm forrását. Ezért mond-

<sup>11</sup> kegyelemmel teljes

<sup>12</sup> az Úr van veled

<sup>13</sup> áldott vagy

<sup>14</sup> az asszonyok között

ta, *Et benedictus*,<sup>15</sup> s nem mással toldotta meg ezután, mint hogy *Fructus ventris tui*.<sup>16</sup> Ekképpen áldotta meg Őt, aki méhednek gyümölcse, s ki minden jónak letéteményese. Az igazak, akik a pokolban voltak még akkor, igen hosszú ideje vártak a gyümölcsre, melyet hordtál, Szent Szűz. Őt hordani szíved alatt örömmel töltött el, és nem ok nélkül, hiszen senki más nem hordhatott volna ily gyümölcsöt, csakis te. Mert az egy igaz Isten helyezte beléd a legfőbb jót, és akarta, hogy tiéd legyen. Ki szolgálóleánya voltál, anyjává tett téged, leány voltál előtte, és leány maradtál aztán is. Várandós szűz, gyermekhordó szűz, gyermeket szült szűz; szűz, ki azt szoptattad, aki egyszerre atyád és fiad. Nagy volt az alázatossága és a jósága, hogy benned lett emberré, benned, akit Ő maga teremtett. Ezért lehetünk bizonyosan abban, hogy bővelkedsz erényben, tökéletességben, jóságban, elannyira, hogy tized-, sőt századrészét sem tudnánk elbeszélni. Senki sem vettetik a mélybe, ki tiszta szívvel folyamodik hozzád, mert szent imád által, kívánságod szerint cselekszik Fiad: Ő nem várakoztatja meg azt, akinek szüksége van a segítségedre, hanem nyomban segedelmére siet.

Teofil<sup>17</sup> is megértette ezt, kit az ördögnek sikerült olyannyira megtevesztenie, hogy még hűbéri csókot is váltott vele, s szerződésképpen egy vérével aláírt okiratot kapott tőle. Az ördög azt hitte, ezzel teljesen hatalmába kerítette, de tévedett, mert te azonnal a segítségére siettél, amint megbánást mutatott, és teljes szívéből könyörgött. Elvitted neki a pergament, mely lelkét fogva tartotta. Bármekkora is volt az ördög ereje, az írást visszaszerzedt tőle, és visszaadtad Teofilnak, kinek a lelke elveszett volna, ha nem segítesz rajta. Mivel hozzád könyörgött, segítségére voltál, megóvtad a gonosztól. Nem ő volt az egyetlen, aki menedékre lelt nálad: aki igaz szívvel tisztel, megmenekül. Szent Szűz! Erős hittel hiszek nagy jóságodban. Könyörgök hozzád, segíts meg sanyarú helyzetemben: hitvesemet, egyetlen kincsemet árulással

<sup>15</sup> és áldott

<sup>16</sup> a te méhednek gyümölcse

<sup>17</sup> Ld. Rutebeuf, *Le Miracle de Théophile*: Teofil diakónus előmenetele érdekében egyezséget kötött az ördöggel, amit írásba is foglalt, és vérével aláírt. Később azonban, bűnbánó könyörgését hallván Szűz Mária megszabadítja őt az ördögtől.

elszakították tőlem. Járj közben Fiadnál, hogy mentsen ki szerencsétlenségemből, és mielőbb legyen segítségemre, mert szükségem van rá.”

Így fejezte be imáját a király. S a Szűz, ki oly jó s kegyes, hogy a paradicsom királynője lett, nem feledkezett meg a király kéréséről, sem a nemes hölgyről, ki hűen szolgálta. Közbenjárt a király érdekében édes Fiánál, ki legott beleegyezett, hogy kérése szerint cselekedjen azok javára, akiket próbára tett a sors, s akiket jónak és hűségeseknek talált.

Hajójuk Róma felé haladt, s már nem kellett félniük, mert az Istenanya vigyázta őket. Az ima után a király lány szellőre lett figyelmes, melylyel hajójuk sebesen siklott a vízen. Úgy fújta a szél a vitorlákat, hogy a tengert elhagyva a Far medrében siklottak, s még aznap Rómába értek. Éppen virágvasárnap volt, mikor virágban pompáznak a fák. Róma főenyén járt már a király, ki tömérdék kínon és szenvedésen ment át hetekig hánykódva a veszélyes tengeren.

Mikor megtudta, hogy Rómában jár, megörült, már amennyire a bánata engedte. Hívta az udvarnagyot, s fölfedte előtte szándékát.

– Udvarnagy úr – mondta –, kedves barátom, ha már Isten ide vezetett minket, töltsünk el itt egy kis időt. Megvárjuk a nagyhetet, mikor az Isten fia meghalt értünk, s lelkünk üdvéért nagycsütörtökön elmegyünk oda, ahol a pápa székel, hogy föloldozzon bűneink alól, ami csak a javunkra lesz. Induljon kegyelmed tüstént, keressen nekünk hamar szállást, ahol háborítatlanul ellehetünk addig a napig.

– Örömmel, felséges uram, indulok rögvest.

Azzal az udvarnagy máris hozatta lovát, nyeregbe pattant, és bejárta a várost, melyet nagy pompában talált. Ekkor igen szerencsés dolog történt vele. Ahogy poroszkált, ama ház elé érkezett, melyben a király oly régóta keresett-kutatott hitvese élt. Az udvarnagy a palotát vizslatta, mikor meglátta egy városra néző ablaknál a szenátort, aki a várost pásztázta tekintetével. Az udvarnagy hosszasan nézte őt, s mivel nemes lelkű férfinak találta, megszólította.

– Jó uram! – szólt. – Az Egek Ura, kit a földön Istennek nevezünk, áldja meg kegyelmed ételét, ha elfogadja ajánlatom. Bocsássa az előttem álló palotát uramnak, Skócia és Írország királyának rendelkezésére. Csak szállást kérek neki kegyelmedtől, másra nem is lesz szüksége,

mint hogy megszállhasson palotájában. Semmit nem kíván a szálláson kívül, ennyivel beéri, csak a házat kaphassa meg.

– Hallottam szavait, uram – válaszolt a szenátor. – Csak családtagjaim és szívemnek kedves emberek, szűkölködő szegények laknak itt, kikkel Isten nevében megosztom javaim. Ugyanakkor mivel kegyelmed ura király, nem illendő visszautasítanom szálláskérését. Isten a tanúm, inkább lássam üszkös porrá égni házam! Ha akarják, kedvükre használhatják a szobákat, a termeket és az istállókat. Bor, étel, pad és asztal is rendelkezésükre áll szükségük szerint.

Az udvarnagy megköszönte, és gyorsan visszatért urához, ki már a parton várt rá. Megvitte neki a hírt, hogy olyan szállást talált, amelynek egész Rómában nincsen párja.

– Úgy vélem, igen becsületes életű az az úr, akinek a házában megszállunk majd.

A király legott nyeregbe pattant, mikor megtudta, van szállásuk, s nyomban elhatározta, hogy odalovagolnak. A szenátor, ki szállást adott a királynak, tüstént hívatta népes és illetudó személyzetét, s megparancsolta, hogy a pincétől a padlásig alaposan takarítsák ki a házat. Majd egy pompás terembe vonult fölvenni ünnepi ruháját, s ott találta Manekine-t s a leányait, kik éppen egy gyönyörű, díszes erszényt készítettek, mellyel még Ausztria hercege sem dicsekedhetett. A szenátor üdvözölte őket, majd e szavakat intézte hozzájuk:

– Drága leányaim, siessetek fölölteni legszebb ruhátok, mert Isten vendéget küld hozzánk, s nagy örömet kívánok szerezni neki. Mert tisztelettel tartozunk annak, kit Isten királlyá tett, miként azt, ki most – nem akarom titkolni előttem – házunkban kért szállást, ugyanis ő Skócia és Írország királya.

E szavak hallatára Manekine szíve majdnem elakadt: oly heves fájdalom fogta el, hogy eszméletlen rogyott a földre. Láta ezt a szenátor, amire egyáltalán nem számított; fölemelte a hölgyet, és addig tartotta karjában, míg magához nem tért. De Manekine nem tudta leplezni fájdalmát, s mikor visszanyerte eszméletét, ha élete függött volna is tőle, akkor sem tudta volna visszatartani könnyeit. A szenátor fölötébb meglepődött ezen a váratlan fordulaton, vigasztalagatta, s kérte, árulja el, mi lelte. Miért sóhajtozik, miért zokog, miért e nagy lelki

tusakodás? Mikor Manekine már meg tudott szólalni, ezt mondta:

– Jóuram, el kell mondanom szenvedéseim egy részét, melyről eddig soha senkinek nem beszéltem. Tudja meg hát, hogy ha az a király, aki ide jön, meglát, biztos vagyok abban, hogy, amint teheti, máglyára vettet. Nem mintha valaha is bármit vétettem volna ellene, de gyakran megtörténik az udvarban, hogy nem annak kell megfizetnie a bűnökért, aki elkövette el azokat. Hajdan az udvarában éltem, elhalmozott figyelmességével, de a rossz nyelvek megvádoltak, s oly súlyos vádakkal illettek, hogy parancsot adott, vessenek máglyára. A könyörületes Isten azonban megszánt, és az, akinek a király a parancsot adta, megmentett e kínoktól, és az éj leple alatt a tenger hullámaira bízott. Isten engedett megmenekülnöm onnan és kegyelmed házába jönnöm, ahol régóta időzöm. Elmondtam hát a rám kimért gyötrelmek egy részét. Annyit még hozzáfűznék - s minden szavam színingaz -, hogy jobban szeretem ezt a férfit, mint bármely teremtett lényt, mert igaz szerelmet érzett irántam, mielőtt meggyőzték, hogy kínok közé, a szegyenbe taszítson. Ha nem akarja, hogy életem véget érjen, kérem, meg ne engedje, hogy megpillantson a király, mert amint meglát, meghalok.

A szenátor, bármi történetük is ezután, s noha igencsak megdöbben a hallottakon, így szólt:

– Ne is folytassa, kedves hölgyem – válaszolta –, és nyugtassa meg szívét. Kegyed az oltalmam alatt áll, és nincs félnivalója. Ha tudtam volna erről az esetről, nem ajánlom föl, hogy szállást vegyen nálam a király. De már szavamat adtam, és meg is tartom azt, ám kegyed ne hagyja el ezt a szobát. Két szép leányom, kiket itt látok, kegyeddel maradnak, és szolgálatára lesznek. Ha kedvemre akar tenni, hagyjon föl a bánkódással: semmi haszna a szenvedésen siránkozni, csak kárára válik az embernek.

– Drága uram, ezt fogom tenni, követni fogom tanácsát. Ha nem lenne félnivalóm a viszontlátástól, senkit sem látnék szívesebben. De jobb, ha kerülöm ezt, hogy a még nagyobb szenvedéstől megmeneküljek.

Ekkor a szenátor a király és kísérete hangjára lett figyelmes, kik az udvaron már éppen lovukról szálltak le. Kiment a szobából, ahol Manekine-t hagyta, és a király elé sietett: tiszteletteljesen üdvözölte őt, ki viszonzta a köszöntést. Majd bementek a nagyterembe, ahol

kecskelábú asztalok álltak. S amint a király belépett, a kis Jehant találta ott, aki a teremben játszadozott, mint bármelyik hétéves gyermek. Gyönyörű és jól nevelt gyermek volt, apja felé futott, s úgy köszöntötte, ahogyan megtanították: „Isten hozta, nagyuram!”

– Drága gyermek! – válaszolt a király. – A királyok királya, a mi Urunk adjon neked hosszú és bőséges életet, mert igen szép és jó gyermek vagy!

A király nem tudta levenni szemét a gyerekekről, s minél inkább figyelte, annál jobban megkedvelte, és annál szebbnek találta. Hívta szállásadóját, s ezt kérdezte:

– Mondja meg őszintén, kedves szállásadóm, kegyelmedé-e ez a gyermek?

– Igen, felséges uram, valóban az enyém, jobban szeretem, mint bárki mást a világon.

A király nem tudott erre mit felelni, sóhajlásban szakadt ki belőle szíve fájdalma. Észrevette ezt a szenátor, s azt is látta, hogy jégnél tisztább könny todul a király szemébe, és gördül le az arcán.

– Mi lelte, felség? – kérdezte tőle. – Úgy látom, nagy bánat ül a szíven.

– Kedves szállásadóm, elmondom hát, miért töltötte el a szívem szomorúság. Mikor megláttam ezt a gyermeket, a saját fiam jutott eszembe, ki szintén hét éve született. Már biztos olyan nagy lenne, mint ez itt, ha még élne. Ám egészen kicsiny korában elszakították tőlem, és soha többet nem láttam a gyermeket és édesanyját. Elveszítettem őt, s ettől bánatos szívem. Az imént, mikor megláttam ezt a fiút, eszembe jutott veszteségem, melynek igaz történetét most fölfedtem. Ezért sírtam, mikor megpillantottam a gyermeket.

– Felséges uram – szólt a szenátor –, hiszem és nem vitatom, hogy minden szava igaz. Sok derék emberrel megesett, hogy jócskán kijutott nekik a szenvedésből és a nyomorúságból. Ekként teszi próbára Isten az övéit akarata szerint.

A beszélgetés alatt elkészült az ebéd, az első fogás már az asztalokon gőzölgött. A lovakok kezét mostak, s asztalhoz ültek. A király maga mellé, saját asztalához ültette a szenátort. Sok ízletes halat szolgáltak föl, amiről most nem szólnék, mert másra terelném mesém.

A gyermek elhagyta a termet, és hamar visszaszaladt anyjához,



kit szomorúan és könnyek között talált. Ez nem volt kedvére, s ezt kérdezte a maga eszével:

– Miért sír, édesanyám? Jöjjön, nézze meg a királyt, aki most érkezett! Nagyszerű emberek vannak odalent. Sír, anyám, de csak árt vele.

Az anyja nem válaszolt, egészen kétségbeesett, s a szenátor leányai sem tudták megvigasztalni, kik pedig igen szerették. Egyre csak sírt, és úgy elmerült gondolataiban, hogy nem hallott semmit a külvilágból. A gyermek, ki keveset törődött a szerencsétlenségével és szenvedéseivel, egyre csak az anyja ujján lévő gyűrűt figyelte, melynek foglatában gyémánt csillogott. Ezt a gyűrűt a király adta neki azon a napon, mikor királynévá koronázták. S mikor a gyermek észrevette, mindenképpen meg akarta szerezni, ezért anyja kezét megfogva lehúzta ujjáról a gyűrűt. Száz ezüstmárkáért sem cserélte volna el szerzeményét! Manekine nem figyelt rá, a kis Jehan pedig nyomban leszaladt a terembe, ahol a legnagyobb asztalnál ült a szenátor és a király. A terem tiszta volt és szépen fel volt söpörve, a padlót pedig sakktáblaszerűen rakott terrakotta lapok fedték. A játékos gyermek a köre hajította a gyűrűt, majd utánaleszaladt, s hol előre, hol hátra dobálgatta, így játszadozva, mígnem a király elé perdült a gyűrű az abroszon. A felséges úr kezébe vette, nézegette, tüzetesen fürkészte. S közben az az érzése támadt, hogy valahol már látta ezt a gyűrűt. A szenátornak szemet szűrt, hogy a király minden étetről megfélemlítve csak a gyűrűt és a gyermeket figyeli, s így szólt a fiúhoz: „Eredj innen!” A király azt kérte, hogy hadd ne menjen el a gyermek, sőt maga mellé vette, mert cseppet sem volt terhére. Így kérlette, hogy maradhasson a kisfiú, amivel nagy örömet okozott neki. Eszébe sem jutott többé a gyermeknek a gyűrű, melyet a király tenyerében tartott, s nézegetett egészen addig, míg kezét kellett mosnia. Kis híján felismerte, felrémlt neki, hogy éppen olyan a gyűrű, mint az volt, amelyet a hitvesének adott, mikor ünnepélyesen megkoronázták. Másrészt viszont kételkedett ebben, mert nem tudta elképzelni, hogyan kerülhetett volna éppen az a gyűrű a palotába. Ezekben a gondolatokban merült el, s egyetlen szó nem sok, annyi sem hagyta el száját. Egy idő után ház ura, a szenátor így szólt hozzá, mert igen csodálkozott a király nagy merengésén:

– Felsőleges uram, öröömre szolgálna, ha elmondaná, mi okból figyelni

oly erősen azt a gyűrűt és a gyermeket. Még hozzá sem nyúlt az ételhez, s úgy vélem, nem méltó kegyelmedhez ez a magatartás. Szívesen meghallgatom, mi nyomja a lelkét.

– Kedves uram, nem tehetek róla. Arra kérem, fedje föl ennek a gyűrűnek a titkát, melyet itt látok: mikor és hogyan került ide? Semmi más nem tudna megnyugtatni, s nem lenne kedvemre való. S ha örömt akar nekem szerezni, árulja még el, valóban kegyelmed felesége szülte-e e gyermeket?

– Isten a tanúm! – válaszolta a szenátor. – Hitvesem hordta a gyermeket szíve alatt, s a gyűrűt pedig édesanyjától kapta. Higgyen nekem, nem titkolom el az igazságot.

Mivel pénzen megváltotta az anyát és fiát, valóban feleségének és fiának tekintette őket.

A király nem tudta, mit mondhatna erre, csak sóhajtott egyet fájalmában. Az asztalokat leszedték, s már kezét is mostak. Újból kérdezni kezdte vendéglátóját, hajthatatlanul, mert a gyűrű biztos jele volt szeretett hitvese otlletének. Nem tudott nem hinni a gyűrűnek, ugyanakkor a szenátor szavában is nehezen kételkedett.

Ezért hát a szenátorhoz fordult, és így faggatta:

– Kedves szállásadóm, a paradicsom urának, Jézus Krisztusnak, híveinek és az Ő édesanyjának nevére, ki nem fukarkodik a megbocsátással és a kegyelemmel, kérem, mondja el a kendőzetlen igazságot, a gyermeknek és ennek a fényes-szép gyűrűnek a történetét. Nagyon úgy tűnik nekem, hogy régen ez az én gyűrűm volt, míg oda nem adtam szeretett kedvesemnek, ki miatt régóta küzdelmes az életem. Könyörgök hát, mondja el a színtiszta igazságot, mert azt hiszem, kegyelmedtől függ, hogy a kinszenvedés vagy a boldogság útjára lépek-e.

A szenátort megdöbbenették a király szavai. Egyrészt látta Manekine-t fájalmában attól félve, hogy a király megtudja, a palotában van; ami a legrettenetesebbnek tűnt szemében, mert jobban félt a király gyűlöletétől, mint bárki emberfia. Ezért is nem merte a szenátor megmondani az igazat. Másrészt pedig a király kérdéseiből kivette annak szorongását. Nem tudta mire vélni a dolgot. Nem tudta, hogy elmondhatja-e neki az igazat, de leplezni sem volt képes. Elgondolkozott, és végül úgy döntött, hogy elmondja neki az igazat. Minthogy a ház

ura volt, ha a király bármit ártani akart volna Manekine-nek, meg tudta volna védelmezni.

– Felséges uram, megkért, hogy mondjam el az igazat. De mielőtt egy szót is szólnék, adja szavát, hogy senkit nem ér sem kellemetlenség, fájdalom, szégyen, szenvedés, sem gyalázat azért, amit mondani fogok. És ígérje meg, hogy megbocsát annak, akiről szólni kívánok, különben nem mondok egy szót sem.

A király nyomban a szavát adta, hiszen tudni kívánta, hogyan került oda a gyűrű és a csodaszép gyermek. Biztosította jószándéka felől a szenátort, és megígért mindent, amit az csak kért tőle. Amint a király szavát adta, a szenátor szava megeredt.

– Felséges uram – szolt –, ha nem tévedek, hét éve történt, nagybőjt idején, hogy kedvtelésből a Far partján vadásztam, mikor megláttam három szegény embert, ahogy eveztek föl a folyón. Hajójukhoz volt rögzítve egy bárka, abban pedig egy elegáns, szépen öltözött nemes hölgy volt, karjában a gyermekkel, akit az imént látott. Tudja meg, hogy ezt a gyönyörű, fényes gyűrűt viselte az ujján, s ezen kívül semmi értéke nem volt. Nagy szükségben találtam: fájdalomban, kínban és szenvedésben volt része. Gyakran kérdeztem, mi történt vele, de semmivel sem lehetett volna rábírní, hogy erőt vegyen magán, és elmesélje szenvedéseit. Megegett a szívem szerencsétlenségén, és a felebaráti szeretet nevében, mely oly kedves és fontos nekem, fizettem érte száz ezüstmárkát a halászoknak, kik magukkal hozták, hiszen egyedül találták. De mielőtt beleegyezett volna, hogy velem jön, tudja meg, jó uram, megesketett, hogy nem éri becstelenség. Mondta, hogy nem rendelkezik maga fölött, mert férjes asszony, szeretett urának hitvese, kinek hűséget fogadott. Inkább választaná a tűzhalált, mondta, minthogy ne tartsa meg szavát. Mivel nem volt, aki vigyázzon rá, én vettem pártfogásomba, és befogadtam házamba, ahol nem érte semmi kellemetlenség. Okos, jól nevelt és jóságos nemes hölgy, soha nem láttam hozzá fogható. Egy dolgon azonban igen elcsodálkoztam, jöllehet hét éve van itt: télen-nyáron egyszer sem nevetett, sem dalt nem énekelt, sem színes ruhákat nem öltött. Szünet nélkül sajnálkozik, siránkozik, emészti magát, élete kínok közt telik. Nem is tudtam meg, miért, egészen mostanáig – nem akarom tovább tagadni

–, mikor az imént megvallotta, hogy egy dologtól retteg, amiről nem beszélt még nekem: mikor hírül vittem neki a skót király érkezését, s hogy házamban száll meg, eszméletét veszve a földre rogyott. Ezen igen megdöbbsentem, nyomban fölsegítettem, s karjaimban tartottam, míg vissza nem tért eszmélete. Megkérdeztem tőle, mily bánat, mily fájdalom miatt ájult el. Azt válaszolta, mivel nem volt már miért elhallgatnia, hogy felséged országában élt hajdan, felséged mellett, ki sokáig nagy becsben tartotta, és hű társra talált benne. De aztán hazugoknak szavát követve, kiknek szava mindig álnok, felséged megparancsolta, hogy vessék tűzre. Isten azonban könyörülettel töltötte el azoknak a szívét, kiknek akaratuk ellenére a halálba kellett volna kísériük királynéjukat, s a neki kijáró tisztelettel a tengerre tették. A Mindenható vezette idáig. A mi Urunk iránti szeretetből nagy becsben tartottam, hiszen jóságosnak és értelmesnek találtam. S hogy mindent megtudjon róla, hozzá kell tennem, ha felséged tényleg őt keresi, s felséged okozta neki a szenvedést, melyről nemrég mesélt e nemeshölgy: bal kézfeje hiányzik, olybá tűnik, levágták. Szerfölött kegyetlen lehetett az, ki miatt az a balszerencse érte, hogy elvesztette a fél kezét. Soha nem tudtam rávenni, hogy megossa velem szenvedésének és kezének történetét, csak a nevét árulta el. Nem tudom, hogy amit mondott igaz-e vagy sem, de Manekine-nek szólíttatta magát a tengeren érkezett nemeshölgy. Most már elmondtam, amit kérve kért, s nem tudok többet hozzáfűzni. Kérem azonban felségedet, hogy iránta táplált haragja csillapodjon, s bocsásson meg neki. Megígérte nekem, hogy e hölgynek nem kell tartania kegyelmedtől. S hitvány, ki adott szavát megszegi.

Mikor a király meghallotta ezt a történetet, nagy örömét lelte benne, és sajnálta hitvesét, amiért azt hiszi, hogy valaha is gyűlölte. Szíve úgy összeszorult, hogy annyi ideig nem tudta szóra nyitni száját, míg más emberfia hat nyíllövésnyi távolságra elgyalogolna. Könny szökött a szemébe: az öröm és sajnálat könnyeit hullatta, ami eltöltötte szívét. Amint képes volt rá, a szenátorhoz fordult, s még mielőtt az bármit tehetett volna, a lába elé omlott. A szenátor elszégyellte magát, s nem tudta mire vélni a király tettét.

– Felséges uram! – szólt. – Az Isten szerelmére! Mit csinál? Keljen

föl! Nem történt még királlyal olyan, hogy elveszítse önuralmát, és így megalázza magát, hogy térdre hulljon előttem.

Tüstént föl is segítette a földről.

– Kedves barátom! – válaszolt a király. – Ne vegye ezt rossz néven tőlem, hiszen olyan szívességet tett nekem, hogy nem tudnám megköszölni, még ha esztendeig segíteném is levenni a cipőjét. Mert kegyelmed által Isten a legszörnyűbb gyötrelemtől s kintől szabadít meg, melyet emberfia átélt, anélkül, hogy belehalt volna.

– Hogyan, felség? – kérdezte a szenátor.

– Elmondom hát rögvést – felelt a király.

Belekezdett tehát a történetbe, melyet éntőlem is hallottatok: miként árultatott el Manekine, hogyan vette nőül a király; hogyan találtak rá, s hogy annyira szerette, hogy igaz-hű szerelemből megtette királynéjának; elmesélte, hogyan ment Francia földre hírnevet és dicsőséget szerezni, hogyan szakította el tőle gyűlöletből hitvesét az anyakirályné, hogyan kereste-kutatta öt hét kinkeserves éven át. Mindent elmondott, mindent elmesélt: Manekine erényeit, jóságát és azt is, hogy milyen igaz szívvel szereti hitvesét, bár nem tudja, kicsoda és mi módon veszítette el fél kezét, sem hogy kinek a lánya és honnan származik – erről semmit sem tud. Mindent elmesélt a szenátornak, amit csak tudott, s az igen csak elképedt e hihetetlen történet hallatán.

– Ha tudomásom lett volna arról, felséges uram – szólt a szenátor –, hogy királynéval és királyfival osztom meg otthonom, Isten a tanúm, minden javamat följánlottam volna nekik! Ámde soha nem beszélt erről a hölgy, akit befogadtam, ez volt egyetlen vétke ellenem. Ha ezt tudtam volna, nem egyeztem volna bele, hogy ne úrnője legyen e háznak. De tudnia kell, szavamra mondom, hogy minden kívánságát teljesítettük, télen-nyáron. De ha már így hozta a szükség, máris indulok, s elmondom neki azt, ami boldoggá teheti szívét, s felséged elé vezetem öt. Ám ha most velem jönne, s Manekine meglátná felségedet, félő, hogy azon nyomban elájulna félelmében. Jobb is, ha előbb közlöm vele, miként ragadták el öt felségedtől, s miként kereste régóta kínok és gyötrelmek közepette.

Egyetértett vele a király, semmi ellenvetése nem volt a szenátor

javaslatával szemben. A nagyteremben maradt kísérőivel, kiknek arca még mindig sápatag volt a megpróbáltatásoktól. Hamarosan azonban olyan híreket kaptak, melyek felvidították szívüket. Hozzájuk fordulván uruk bejelentette nekik, hogy véget ért szenvedéseik sora. Úgy adta ezt elébük, ahogy az imént elmeséltem. Felettébb megörvendett mindegyikük, s nem gondoltak már gyötrelmeikre. Úrnőjüket is mielőbb látni kívánták, hisz már oly régóta vágytak erre. Annyira óhajtották ezt, hogy el sem hitték, igaz lehet. Bizonygatták, hogy csak saját szemüknek hisznek. E szókat váltották, és hallgatták a király elbeszélését, míg várták a nemes hölgyet.

A derék szenátor nem késlekedett, hanem örömmel az ifjú hölgyhöz sietett, aki még mindig sírt, és így szól hozzá:

– Manekine, felséges asszonyom, nem tudtam, hogy hét éven át királynő hordozta a kulcsaimat. Mivel a királyhoz eljutottak a hírek, már tudja, hogy kegyed itt van, ezentúl felesleges rejtőzködni. A király asszonyom iránti haragját feledi, és kegyesen színe elé várja, hogy beszéljen vele. Nem hinném, hogy bármiben is kegyed ellenére tenne.

És erre aztán elmesélte, ahogyan tőlem is hallhattátok, hogy a király hogyan lett figyelmes az ismerős gyűrűre, melyet egy gyermek vitt hozzá. Manekine addig észre sem vette, hogy eltűnt ujjáról az ékszer. Rápillantott a kezére, és valóban, a gyűrű nem volt ott. Csodálkozott, hogyan is vehették le az ujjáról, de nem foglalkozott ezzel sokáig, inkább a szenátort hallgatta, aki hites uráról mesélt neki. A szenátor beszámolt neki a fájdalomról, melyet a király átélt, míg kedvesét kereste oly sok tengeren és földön, és arról is, hogy hogyan veszítette el hitvesét. Töviről-hegyire mindenről beszámolt: hogy miként vetett tört neki az anyakirálynő, és hogy mennyire gyűlölte őt. A szenátor mindent elmondott és felfedett előtte, semmit sem hallgatva el abból, amit a királytól megtudott. Majd így szólt:

– A hírek, amelyeket hoztam, minden bizonnal vigaszul szolgálnak kegyednek!

Csak úgy repesett Manekine szíve az örömtől mindezek hallatán! Amikor megtudta, hogy ura mennyi szenvedést állt ki miatta, és hogy fondorlatos cselszövés miatt sújtotta őt a szerencsétlenség, melytől most

megszabadította őt a Teremtő, ne higgyétek, hogy tovább emésztette volna őt a bánat ezután! Minden fájdalom elillant, és öröm töltötte be a szívét azon nyomban, hiszen már semmi sem állt ennek útjában. Szép ruhát öltött: a szenátor leányainak a legkülönfélébb ruhái voltak, és a legszebbikbe öltöztették Manekine-t. Az iránta érzett szeretetből aztán ők is díszesebb viseletet vettek fel, hiszen felettébb örültek a tisztességnek, amely őt érte. Erre a szenátor kézen fogta Manekine-t, s kéz a kézben járultak a király elé, lányai pedig örvendezve követték őket a lépcsőn. Amikor leértek, beléptek a nagyterembe, ahol csak róluk folyt a szó. Amikor a király meglátta, hogy szíve hölgye érkezik felé, kiért keserű bánatban teltek napjai, Manekine pedig megpillantotta urát, aki oly sokat tett érte, igencsak bajos lett volna távol tartani őket egymástól! A király azon nyomban hitveséhez sietett, és száznál is több csókot hintett orcájára.

– Szerelmes hitvesem! – mondta neki, mikor végre meg tudott volna szólalni.

Manekine ugyanennyire érzékenyült, és sokáig ölelték egymást, míg újra szóra tudták nyitni ajkukat. Ne higgyétek hát, hogy szívüket ne töltötte volna el öröm és meghatottság. Éppen ellenkezőleg! Olyan nagy örömet éreztek, amit szavakba sem tudnék foglalni. Alig tudtak betelni a csókokkal, de aztán újra megjött a szavuk, és így beszélgettek:

– Kedvesem – szólt Manekine-hez a király –, annyi hányattatás után végre megtaláltam kegyedet! Áldott legyen hát a Szent Szűz, akihez imádkoztam, és akinek hála, bolyongásom véget ért. Áldja meg Őt Fia, aki annyi szenvedésből és halálos veszedelemből kimentett, majd örömmel ajándékozott meg minket!

– Szerelmes uram, így legyen! – válaszolta erre a királyné. – Áldott legyen az Ő neve, szálljon áldás a szenátorra, aki olyan jó volt hozzám, hogy házába fogadott és a gyalázatos sorstól megóvott, és legyenek áldottak az itt jelenlévő leányai: ők hét éven át társaim voltak, és felséged fiáról, akit most itt lát, olyan szeretettel gondoskodtak, hogy semmiben sem szenvedett hiányt. Annyi jót tettek ők velem és velem, hogy ha mégoly sokáig gondolkodhatnék rajta, akkor sem tudnám azt szavakba foglalni. Ha szeret engem, mutassa ki hát háláját felénk!

– Én is hálával tartozom e hölgyeknek jótéteményeikért, kedvesem, és ekképpen jutalmazom őket: mindkettőt férjhez adom, és akkora birtokot ajándékozok nekik, mint amilyen nagy és gazdag föld családjukból senkinek sem volt a birtokában.

Az apa igencsak örvendező szívvel mondott köszönetet ezért a királynak, a két leány pedig térden állva hálálkodott nagylelkűségéért. A király azonban, mivel bántotta az, hogy így lássa őket, feleségítette a hölgyeket. No és a király kíséretében lévőek? Soha életünkben nem voltak még ilyen boldogok és vígak. Még aznap reggel is szerencsétlenek és kétségbeesettnek érezték magukat, ám most, íme megtalálták, amit olyannyira kerestek s amire úgy vágytak! Teljes valójukat betöltötte őket az öröm. Az udvarnagy is olyan öröme derült, amelyet még soha sehol nem érzett.

Közben helyet foglalt a király, és maga mellé ültette azt is, kiról nem hitte volna, hogy valaha még maga mellett tudhatja. Így mesélték el egymásnak, hogy milyen gyötrelmeket álltak ki a hét esztendő leforgása alatt. Igen sok mondanivalójuk volt egymásnak, és alig várták, hogy megtudják, mi történt a másikkal. Manekine pedig addig faggatta a királyt, míg meg nem tudta tőle, hogy honnan a sok szenvedés: az anyakirálynő csalársága okozta ezt, aki most keserűen meglakol mindezért. Vacsoráig sem fogytak ki a szóból, oly szívesen hallgatták egymást. A szenátor pedig, ki igen figyelmes ember volt, Róma legelőkelőbb nagyurait hívta oda, annyit, hogy egészen megtelt velük a terem, de nem volt köztük hitvány egy sem. A király iránti hódolatból tette mindezt, akit uraként tisztelt. A király pedig igen hálás volt neki ezért, és ki is mutatta háláját. Nem is feledkezett meg ígérétééről, és a szenátor lányait férjhez adta, ahogyan majd megtudjátok, ha akad valaki, aki tovább mesél nektek. Visszatérek azonban a történetemhez: már vacsoraidő volt, és mindannyian kedvükre lakmároztak. Fényűző volt a vendéglátás: arany- és ezüstpálinkában szolgálták fel az étkeket. A király oly boldogan evett, mint hónapok óta egyszer sem. Manekine sem szomorkodott a vacsoraasztalnál. Amikor asztalt bontottak és kezet mostak, a római urak pedig hazatértek, az udvarnagy a királyhoz lépett. Ő, miközben szeretett hölgye ott ült mellette, gyermekét tartotta karjaiban, és halmozta el atyai csókjaival. Az udvarnagy



mindkettejükhöz szólva olyan tanácsot adott, mely igencsak hasznukra vált. Jót remélhet, ki a jót keresi! Halljátok hát, hogy miről is beszélt nekik a nemesúr:

– Skócia királya, felséged örök hálával tartozik Istennek, amiért visszaadta azt a boldogságot, amire vágyott, és nagy jószágában bánatát örömmé váltotta. Éppen ezért, drága felebarátom, olyat kell tennie, ami kedves az Úr előtt. Íme, nagyhét kezdetén vagyunk, amikor a mi Urunk kínok között szenvedett értünk, keresztre szegezték, és testét öt helyen sebezte vas. Ha Ő felséged óhaját meghallgatta, most felséged szíve sem lehet rest a bűnbánatra, hiszen áldás forrása az. Olyan szerelem köti össze felségeketek, amely ellen senkinek sem lehet ellenvetése, és, így hiszem, szívük szándéka ellen volt, hogy nem hállhattak együtt, hiszen ez nem is volt lehetséges. Mostantól azonban akkor hállanak együtt, amikor csak kedvük tartja. Mégis azt tanácsolom felségeiteknek, hogy várják meg Urunk szenvedésének végét, hogy ezért aztán Ő nagy kegyben részesítse felségeitek. Itt a nagycsütörtök, amikor mindenki feloldozást kap, aki őszintén megbánja bűneit, és meggyónja azokat. Ezen a napon itt, a városban lesz a pápa, hogy áldását ossza. Ha nincs ellenükre, legyünk ott mi is, hogy feloldozást nyerjünk bűneink alól. Hiszen borzasztó teher az, és jó megszabadulni attól, mi a lelket nyomja.

– Szerelmetes uram – fordult a királyhoz Manekine –, ne ellenezze, hogy azt tegyük, amit ez a nemesúr tanácsol nekünk, hiszen csak javunkat akarja.

A király pedig így válaszolt:

– Semmiképpen sem tartom ostobaságnak ezt a tanácsot, hiszen nagyon is az udvari érzület szerint való, szép gondolat. Úgy is illik, hogy lemondjunk e héten a testi örömökről annak kedvéért, ki szenvedéseinket magára vette. Ezért cselekedjünk hát helyesen mindazért a jóért, amit ebből remélhetünk.

Így hát mindketten egyetértettek a tanáccsal, ami nagy örömmel töltötte el a szenátort. Közben beesteledett, lement már a nap. A király és a királyné egész héten külön ágyban aludtak. Ezenkívül más-hogy is sanyargatták testüket: a világ minden kincséért sem vettek volna finomgyolcsú alsóinget, és vezekelve, imádkozva, adakozással

és könnyek között töltötték napjaikat annak szerelméért, ki terheiket magára vette. Állhatatosnak bizonyultak, és nem is származott ebből semmi káruk. Így jött el nagycsüörtök napja, amikor is a pápa elé járultak.

Kettejüktől és nemeslelkű vendéglátójuktól azonban most búcsút kell vennem, mert mesém úgy kívánja, hogy Magyarhon királyáról szóljak, kiről oly sokáig hallgattam. Újra róla kell pedig beszélnem, ha azt akarom, hogy történetem végére érjek.

Az az igazság, hogy a király, aki olyan szégyenletességre és alantasságra vetemedett leányával szemben, hogy kínhalálra szánta őt, és amint korábban már hallottátok, haragjában parancsba is adta ezt, olyannyira eltévelyedett, hogy kerek hét esztendeig nem is támadt bűnbánat a lelkében. Akkor aztán gyötörni kezdte őt a lelkifurdalás, és nem tudta feledni, hogy micsoda gaztettet követett el igaztalanul lánya ellen. Attól kezdve, hogy felismerte bűnét, olyannyira emészteni kezdte őt ez a gondolat, hogy nem telt el úgy hét, hogy ne hullatott volna könnyeket a bűn miatt, mely lelkét beszennyezte.

Egy napon, mivel lelkiismerete nem hagyott nyugtot neki, magához hívatta udvarnagyát, akinek annakidején megparancsolta, hogy leányát máglyára vesse. A király panaszra fakadt előtte, ám ő kevésé szánta urát, és meg is mondta neki, hogy soha emberfia nem cselekedett még akkora gonoszságot, hogy igazságtalanul ilyen szenvedésekkel sújtsa gyermekét, aki semmilyen bűnt nem követett el. Addig kísértette a királyt lánya emléke, hogy végül bűnbánatot tartott. Kis híján megszakadt a szíve nemegyszer, amikor rá gondolt. Úgy eluralkodott rajta a bánat, hogy gyűlölt mindent, amiye csak volt, és semmiben sem lelt vigaszt. Akkor az udvarnagy, aki örömmel látta, hogy ura megbánta bűneit, és hogy komolyan bánkódik, elmondta neki, hogy nem adta oly kegyetlen sorsra a királyné, mint ahogy az uralkodó parancsolta, és sem kínokat, sem mártírhálált nem kellett a leánynak elszenvednie, hanem tengerre bocsátotta őt, és el is mondta, milyen körülmények között. Ennek hallatán azonban a király nemigen derült fel.

– Mindenesetre jól tette – így a király –, hogy leányomat megkímélte a máglyahaláltól. Ám a tengerbe veszett, és most sirathatom őt, ki nem tért le a helyes útról, míg én eltévelyedtem. Ha nem kérem Isten

bocsánatát, tudom, lelkem elveszett. De ebbe nem nyugodhatok bele, elmegyek Rómába a pápához, hogy ezt a bűnömet meggyónjam neki, és penitenciát kérjek tőle. Bármily kint kelljen is elviselnem, bocsánatot kell nyernem tettemért, hiszen túl nagy bűnt követtem el. Ha Isten is úgy akarja, megbocsátja ezt nekem! Mert ez az, ami leginkább nyomasztja lelkemet...

– Felsőleges uram, – szólt erre az udvarnagy –, így megmentheti a lelkét. Nekem pedig, aki tengerre bocsátottam leányát, nem kevésbé keserű a szívem, és így felségeddel tartanék, hogy én is beszélhessek a pápával.

A király így helyeselt:

– Kedvemre való ez a beszéd, s ne késlekedjünk hát, hiszen hibát követ el az, aki tudván tudja bűnét, és mégis, akár ha csak egy percig is, a bűnben megmarad. Hét teljes esztendő telt el pedig az én bűnöm óta, nem késlekedhetem tovább. Udvarnagy uram, készíttesse elő hajóját az útra.

– Örömmel teszem, felség, egy percig sem veszteglünk tovább.

Azzal az udvarnagy távozott, hogy minél előbb felszereltesse a hajót. Amint a tengerpartra ért, lefoglalta a legjobb hajót, amelyet csak látott, és gyorsan előkészíttette az útra: borral és kétszersülttel pakoltatta meg, de a vízzel, élelemmel és húsfélékkel sem fukarkodott. Majd azon nyomban tudatta a királlyal, hogy hajója készen áll, csak be kell szállnia. A király pedig összehívatta a bárókat, hogy búcsút vegyen tőlük, és elmondta nekik, hogy miért megy Rómába. Néhányukat közülük magával hívott az útra, míg másokat azzal bízott meg, hogy a királyság ügyeit vigyék, míg ő vissza nem tér. A többieknek pedig meghagyta, hogy egyetértésben éljenek, amit szívesen meg is ígért nekik. Majd elbúcsúzott tőlük, és elindult. Az elválás pillanatában sűrűn hullott a könnye, és báróké is, akik igencsak szerették, még ha hibájául rótták is fel, amit lánya ellen elkövetett, és ami miatt erre az útra kellett vállalkoznia. Sokáig gyűlöletes volt emiatt az egész ország szemében, de látták, hogy most igazán megbánta tettét. Ezért is indult Rómába, hogy penitenciát kérjen, és lelkét megszabadítsa ettől a teherrel. Kérte a főurakat, hogy bocsássanak meg neki, és az igaz Istenhez imádkozzanak érte, amit jó szívvel meg is tettek.

Ekként indult útnak a király, mindenki örömeire. Harminc nemesúr tartott vele, gazdag földesurak és a Magyar Királyság udvarnagya, aki semmiképpen sem akart otthon maradni. Bárkák vitték őket a hajóig, melyről nem hiányzott sem vitorla, sem árboc. A hajósok pedig gyorsan felvonták a vitorlákat, hogy sebesen szelhesse hajójuk a tengert. A szél, amellyel gyorsan haladtak, csak úgy dagasztotta a vitorlákat! Úgy hajóztak a szél és a csillagok járását követve, hogy három hét alatt el is érték a Fart, ahol partra szálltak. Halljátok pedig, mily csoda történt, hogyan gondoskodik Isten övéiről, akik kérni sem mernének ilyesmit Tőle. Pedig szívünkkel az ő szeretetét, kegyelmét és barátságát kellene keresnünk, hisz Ő maga az irgalom teljessége. Nem hiába mondják, hogy ki jó urat szolgál, annak fáradozása nem vész kárba. Manekine pedig Istent szolgálta és az Ő szent anyját. Minden dolgában rájuk hagyatkozott, ezért is gyógyult be sebe. Mert éppen nagybőjt idején, a böjti napok végén talált rá Skócia királya arra, akiért annyi megpróbáltatást kellett kiállnia, akit hét évig keresett, akiért annyit szenvedett, majd kit meg is talált Rómában a derék nemesúr házában, éppen virágvasárnapon, amikor sokhelyütt szentelt barkaágakkal díszítik a keresztet. Miként hallottátok, nagy örömet hozott nekik az a nap! Aztán jött a nagyhét, Urunk szenvedésének hete, mely az ő testüknek is szenvedést hozott a penitencia miatt, amelyet a viszontlátás felett érzett örömiükben vállaltak magukra.

Magyarhon királya is megérkezett Róma gazdag városába, még hozzá éppen egy keddi napon. Szolgái egy szép és jól berendezett házat foglaltak le számára a városban, fényűző lakhely volt, mint amilyen egy ilyen előkelő emberhez illik! Vendégfogadó ugyanis alig akadt Rómában ez idő tájt. A király szállása azonban nem abban az utcában volt, ahol leányát megpillanthatta volna, akiről viszont nem gondolta, hogy még életben van. Magához hívatta a házigazdát, hogy megtudakolja tőle, a városban van-e a pápa, akihez jött.

– De igazat szóljon, kegyelmed – így a király.

Vendéglátója vonakodás nélkül az igazat, mégpedig ezt válaszolta néki:

– Felséges uram, Orbán pápa, kiről a sok jó alapján, melyet benne látunk, hisszük, hogy minden bűntől mentes, sok léleknek üdvösséget

hozó szent áldását éppen nagycsütörtök napján osztja. Akkor feloldozást nyernek mindahányan, akik elébe járulnak, bűneiket meggyónják és bűnbánatot tanúsítanak. Ha ott lesz akkor a tömegben, sokak bűnvallomását hallhatja majd, mert mindenki hangosan sorolja el bűneit, melyeket elkövetett. Aztán megbocsátást nyer minden vétjük, amit aznap meggyónnak.

Midőn a király ezt meghallotta, köszönetet mondott a házigazdának, és úgy döntött, ő maga is elmegy a pápa elé, és megvallja neki a bűnt, mely a szívét nyomja. Eljött az éj, lement a nap. A király nyugovóra tért másnapig, akkor pedig kora reggel felkelt. Egész napját Rómában töltötte harmadnapig, amikor napkelte után a rómaiak a Szent Péter-bazilika felé indultak. Minden évben így tettek, felkeresték a pápát a templomban, és minden nagycsütörtökön, a Szent Péter-bazilikában feloldozást nyertek. Így, szokásuk szerint, most is odamentek, hogy a pápa elé járuljanak. A király, Magyarhon ura, bűntudattól hajtva oda tartott maga is, az udvarnaggal és többi kísérijével együtt. A király díszes kísérettel érkezett: harminc lovag, legűbb vazallusai, akiket Magyarhonból magával hozott, tartott véle most is, egészen a Szent Péter-bazilikáig, ahol a pápa volt.

Skócia ura hasonlóképpen oda tartott, Manekine-nel az oldalán, akit tiszta szerelemmel szeretett. A derék szenátor is ott volt mellettük. Leányai sem maradtak otthon, hanem Manekine-nel mentek, akit már rég szívükbe zártak, és most is ugyanúgy szerettek. A skót udvarnag sem akart hiányozni onnan, és társaival együtt ő is elment az áldásosztásra, illendően és szép rendben követve urukat, a királyt. Az udvarnag nagy örömmel hordozta Jehan-t, fiatal urát, olyan közel a királyhoz, hogy az lássa a gyermeket, hisz oly nagy öröme telt abban, ha láthatta őt. Anyira szerette fiát a király, hogy az szóval el nem mondható, de az anya sem kevésbé vette őt körül szeretetével. Ez a gyermek volt az ő kincsük, örömük és szenvedéseik jutalma. Így jutottak el a templomig, ahol Orbán pápa volt, vele pedig megszámlálhatatlanul sok római. Nem is próbálom számba venni őket, annyi azonban biztos, hogy a templom megtelt a sok emberrel, pedig hatalmas volt és tágas. Amikor az emberek összegyűltek és mindenfelől odasereglettek, a pápa szentbeszédet tartott, és Istenről szólt hozzájuk,

szépen elbeszélve, hogy milyen kínokat állt ki az Úr azon a héten. Amikor a szentbeszéd végére ért, elmondta nekik, hogy a búcsút azok nyerhetik el, akik meggyónják és őszintén bánják rossztetteiket.

– És ha lenne itt bárki, akit súlyos teher nyomaszt, penitenciaként azt róvom ki rá, hogy itt mindenki előtt vallja meg vétkét, majd feloldozom őt, ahogy kell.

Ahogy ezt meghallotta Magyarhon királya, nem késlekedett cseppet sem. Felkelt ültéből, hiszen bűn terhelte lelkét. Minden római elhallgatott, nem mozdult senki sem, és azt figyelték, hogy mit mond az, aki felállt előttük. S a király belefogott bűnvallomásába a rengeteg ember előtt:

– Istenemre! – kezdte –, jól hallgassa meg szavaimat Szentatyám, és arra kérem, adjon nekem penitenciát bűnöm szerint. Mert egy olyan vétket vallok meg Szentatyámnak, ami miatt nagy bánat emészti a szívem. Régen történt... Igen szép és erényes asszony volt a hitvesem, tíz kerek esztendőn át voltunk házasok, ám egyetlen gyermekünk született csak, egy leány, aki azonban szebb volt, mint bármely hajadon vagy asszony, aki valaha élt. Joie-nak neveztük el. Édesanyja azonban a gyermek születése után már nem sokáig élt. Még mielőtt kilehelte volna a lelkét, megígérttem néki, hogy nem fogok újraházasodni, hacsak nem lelek olyan asszonyra, ki az ő szakasztott mása lenne. Ezzel távozott ebből a világból. Halála után hosszú idő telt el anélkül, hogy házasságra gondoltam volna. Ám akkor a körülöttem lévő nemesurak unszolni kezdtek, hogy keressék magamnak új feleséget, és azt mondogatták, hogy hibát követek el, ha nem hallgatok rájuk, nem házasodom meg, hogy fiúörököszt hagyjak magam után, aki aztán királyuk lehetne. Addig beszéltek nekem így, mígnem azt mondtam nekik, hogy ha bármely királyságban olyan leányra akadnak, ki hasonlít első hitvesemre, akkor szívesen feleségül veszem, hogy eleget tegyek kívánságuknak. Így aztán mindenütt egy ilyen leányt kerestek. Számtalan földet bejártak, de sehol sem találták meg volt hitvesem hasonmását. Amikor a nemesurak ezt meghallották, nagyon elbúsultak és szána-koztak emiatt, mígnem egy nap észrevették leányomat, és ahogy nézték, úgy látták, hogy megszólalásig hasonlít édesanyjára, csak éppen fiatalabb nála. Egész Magyarhon hercegei, grófjai és bárói elküldték

hozzám a püspököket, prelátusokat, de még érsekeket is, akik egy esztelenségről prédikáltak nekem: azt akarták ugyanis, hogy leányomat, Joïe-t vegyem nőül. Amikor ezt meghallottam, nagy örületségnek tartottam, és a főpapok közül a legbölcsebbet is félkegyelműnek véltem. Ők azonban annyira ragaszkodtak elképzelésükhöz, hogy azt hajtogatták, én vagyok bolond, ha tanácsukat meg nem fogadom, hisz azt mondtam, olyan asszonyt akarok, ki az anyának hasonmása. Ha mégannyira rettenetes is, amit meg kell tennem, azzal nyugtatgattak, hogy magukra veszik bűnöm terhét, és hogy így semmiféle foltot nem ejtek lelkemen. Azt is mondták, hogy beszélni fognak erről Szentatyámmal, és így elrendezik ezt a dolgot. Erre haladékat kértem tőlük, hogy eldöntsem, kövessem-e tanácsukat vagy sem. Gyertyaszentelőig kaptam gondolkodási időt. De ahogy közeledett ez a nap, olyan esztelen vágy fogott el, hogy már náluk is jobban akartam e nászt. Annyira úrrá lett rajtam ez az örület, hogy végül már a leányomnak is bevallottam a dolgot. Ám ő, aki kortársai közül a legszebb és a legbölcsebb volt, akit csak ismerhettünk, azt felelte nekem, hogy a világért nem tenne ilyet, előbb hagyná, hogy lángok martalékává legyen teste. Magamból kikelve hagytam ott, de előtte még biztosítottam arról, hogy így fogok tenni, és nincs, amiért változtatnék döntésemen. Így telt el a haladék, melyet az ország nemesuraitól kértem. Gyertyaszentelőkor vissza is tértek, és kérték, hogy tegyem meg, amit valójában akartam is. Azon nyomban bele is egyeztem abba, amire olyannyira vágytam. Legott a leányoméért küldtettem, hogy csatlakozzon hozzánk. Négy gróf ment érte, és élém vezették a kétségbeesett leányt, akinek sűrű könnyek áztatták az arcát. Amikor egy püspök elmagyarázta neki, hogy mit szeretnénk tőle, akkor azt a választ adta, hogy nem méltó arra, hogy király hitvese és királyné legyen, hiszen hiányzik egy végtagja. Azzal egy kendőt oldott le bal karjáról, mely úgy vérzett, hogy annál jobban már nem is vérezhetett volna! Attól való félelmében ugyanis, hogy feleségül veszem, levágta a kézfejét. Azon nyomban szertefoszlottak reményeim, és olyan haragra gerjedtem, hogy majd' elveszítettem a józan eszem. Leányom iránt sem sajnálatot, sem könyörületet nem éreztem. Udvarnagyonnak, akit most mellettem lát Szentatyám, azt parancsoltam, hogy fogják el a lányt, és vessék máglyára. Ő nem mert

ellentmondani nekem, és akár helyeselte a dolgot, akár ellenezte, elfogta a leányom. Azonban olyan szájalom fogta el iránta, hogy – amint erről később beszámolt nekem – nem akarta, hogy ilyen igazságtalanul ily szörnyű halált haljon, ezért az éj leple alatt egy árbc, vitorla és kormány nélküli bárkában tengerre bocsátotta, majd hatalmas tüzet gyújtatott, az ország lakóinak nagy fájdalmára. (Hiszen azt hitték, a leányom, Joie válik ott a lángok martalékává, ahogyan én magam is gondoltam sokáig.) De ez nem vigasztal engem, hiszen tudnivaló, hogy leányom a tengerbe veszett, és ezért nyomorultnak mondhatom magam. Mert ok nélkül és igazságtalanul, azért, mert a helyes utat járta, adtam halálra leányomat, kit Isten szépséggel, jóssággal, okossággal és őszinteséggel áldott meg, és aki annyira tartott attól, hogy bünt kövessen el, hogy inkább megcsonkította magát. Én pedig halálra szántam őt! Szentatyám, bűnbánó lélekkel állok itt, meggyónom a rosszat, amit tettem, és kérem, hogy Szentatyám rőjon ki rám penitenciát, hogy megszabadulhasson lelkem ettől a tehetől.

Amint Joie meghallotta atyját, azon nyomban felállt. Mielőtt a pápa megszólalhatott volna, vagy bármilyen tanácsot adhatott volna a királynak, Joie hozzá sietett, utat törve magának sokaságban. Örömtől és meghatottságtól hajtva indult atyja felé, mert nagyon vágyott rá, hogy beszéljen vele. Ezt látva, Skócia királya igencsak elcsodálkozott, akárcsak a többiek, akik ismerték hitvesét, és nem látták soha azelőtt, hogy kíséret nélkül menne bárhová: figyelték hát, mi a szándéka. Ő pedig egyenesen atyjához sietett, aki a pápa közelében állt. Amikor már a közelébe ért, megölelte és így szólt hozzá:

– Édes-kedves apám, Magyarhon királya, én a leánya vagyok, Joie, aki felségedtől született, akit igazságtalanul halálra adott, akit egy árbc és vitorla nélküli bárkába tettek, ami miatt lelkifurdalás gyöttri felségedet. Ne bánkódjék hát tovább, mert megtalálta leányát, kit Isten számtalan bajból kimenekített.

Mikor ezt meghallotta, a magyar király így válaszolt:

– Kedves gyermekem, bajos lenne elhinni, hogy ez igaz lehet! Istenemre mondom, bármennyire is szeretnék, aligha tudok hinni a szavának. Az asszonyok igencsak hasonlítanak egymásra, s így nem tudhatom, nem úz-e csúfot belőlem kegyed. Márpedig csak akkor



hihetem el, amit mond, ha szememmel láthatom a megcsonkított kart, mely ráadásul miattam, nagy fájdalom árán lett megcsonkítva.

– Felséges uram – így Manekine –, márpedig akkor nem leszek többé ismeretlen felséged előtt. Íme a megcsonkított karom, amelyről levágtam a kézfejet. Eme bizonyíték láttán hinnie kell abban, hogy igazat mondtam. Tudja meg, én vagyok Joie, akinek halálhírére oly sokan döbbenettel fogadták.

Nem kételkedett immár a király Manekine szavában, és letérdelt előtte. Hamarosan könnyek áztatták arcát megindultságában.

– Szép leányom – szólt a király –, teljes szívemből esedezem, hogy bocsássa meg ama gaztettet és igazságtalanságot, amellyel kegyedet, szörnyű önteltségemben és teljes tébolyomban, halálra adtam. Bocsánatát kérem, azért könyörgök, másképpen nem nyerhetek feloldozást.

Joie erre felségítette atyját, mert bánkódott, hogy térden állva látja.

– Felséges uram – szólt atyjához –, nem helyes, hogy bocsánatért esedezve térden áll az előtt, akit nemzett. Ahogy kérte, megbocsátok, és adjunk hálát Istennek, aki idevezette felségedet hozzánk, hogy tettéért bocsánatot nyerjen. Szíves-örömet megbocsátok felségednek.

Azzal orcán csókolták egymást.

Skócia királya pedig megtudta, amiről mit sem sejtett addig: hitvese király leánya, és éppen atyja miatt kellett elhagynia hazáját; atyja miatt, akinek keserű elégtételt kellett elszenvednie tettéért. És hallotta azt is, amiről addig szintén nem tudott, hogy hitvese, csak hogy a szörnyű szándékot megghiúsítsa, saját maga döntött úgy, hogy levágja a kezét. Ez inkább megnyugtatta, mert ha voltak is kételyei korábban, Isten azokat ott, azon nyomban szertefoszlatta. Ujjongó örömmel állt fel, az emberek pedig félrehúzódtak, hogy hitvese atyjához engedjék:

– Isten hozta, felség. Az Úr adja kegyelmét, hogy leánya hites uraként kedves legyen felséged előtt. Mert a felséged veje vagyok, bár erről eddig nem volt tudomásom. Bizony, nem bánkódtam volna akkor sem, ha ezt már korábban megtudom!

Mire Magyarhon királya így felelt:

– Kegyelmes uram, áldja meg az Úr Jézus, de kérem, magyarázza el, miről beszél. Ha kegyelmed valóban a vöm, nem lehet alacsonyrangú, mert leányom hamarosan két királyság királynője lesz: atyja révén

Magyarhoné, édesanyja ágán pedig Örményországé. Ilyen asszonynak csak az lehet párja, ki maga is nagy hatalommal bír. Annyira vágyom rá, hogy meghallgassam leányom történetét, azt, hogy hogyan óvta meg őt Isten, hogy az szóval el nem mondható, és nincs az az írődeák, aki le tudná írni!

Erre Skócia királya elmesélte néki, hogy hogyan érkezett Joie Skóciába, városbírája hogyan vezette hozzá a leányt, akit aztán udvarában tartott, és anyja mellé rendelt. Beszámolt aztán arról is, hogyan lobbán szerelemre a leány iránt, és hogy az hogyan viselte magát, és őrizte meg titkát úgy, hogy egészen addig nem is ismerte hitvese nevét. Éppen ezért a Manekine néven szólította őt, hiszen csonka volt a keze. Elmesélte, hogy annyira szerette a leányt, hogy feleségül is vette, és azt is, hogy hogyan ülték meg a menyegzőt; hogy mennyire gyűlölte azonban hitvesét anyja, és hogy aztán hogyan vetett menyének az anyós tört; hogyan ment Francia földre, hogyan hagyta otthon várandós hitvesét, hogyan született meg gyermekük, hogyan írták meg és pecsételték le a levelet, melyet tanácsosai akartak Francia földre küldeni, és hogyan történt az ostoba hírnök útja, aki nem éppen bölcsen járt el; hogy miként ment s jött, és aztán bolondnak tetette magát, amikor a csalárdságra fény derült; a csalárdságra, melyet a gonosz asszony forralt ki, és így a levélcserek okán igazságtalanul száműzték az ifjú anyát: a veszélyes tengerre bocsátották a kiseddel együtt, míg nem Rómába nem érkezett, ahol egy nemeslelkű úr házába fogadta, és hogyan gondoskodott a gyerekekről. Majd röviden azt is elmesélte neki, hogy miként töltött ott Joie hét esztendőt, anélkül, hogy jótévői bármit tudtak volna a származásáról. A király nem hallgatta el bánatát sem, amit akkor érzett, amikor Francia földről, a lovagi tornáról hazatérve a cseppet sem örömteli eseményeknek hírére vette, és hogy anyját börtöntoronyba záratta, és hogy a hét év alatt hogyan vállalt hitveséért annyi szenvedést, veszélyt és gyötrelmet. Elmondta, hogy hogyan talált rá aztán hitvesére Rómában, a nemesúr házában, és hogy az hogyan igyekezett, hogy ne hogy ártson neki, és hogy hogyan vette észre, fiának köszönhetően, a gyűrűt, és hogy hogyan üzte ki lelkéből a bánatot a szenátor beszámolója, hogy bocsátott Joie rendelkezésére ékes ruhákat, majd hogy hogyan vezette őt elébe, alig négy napja,

és hogy hogyan találtak örömmel egymásra, olyannyira, hogy egyszeriben elfelejtették az elszenvedett gyötrelmeket. Apróra elmondott mindent a királynak. A derék szenátor pedig karjában hozta a gyermeket, és a nagyapának nyújtotta, e szavakkal:

– Felség, íme a gyermek, aki már kicsiny korában veszélynek lett kitéve, de Isten az én oltalmam alá helyezte, én pedig mit sem törődtem azzal, hogy anyja keze csonka. Felséged leányának gyermeke ez, aki iránt Isten jóságos volt.

Magyarhon királya a gyermekre nézett, és a karjába vette: csókolgatta és örvendezett, örömmel és vígassággal telt el lelke.

Amikor megtudta, hogy Isten hogyan óvta meg gyermekét a haláltól, és hogy hatalmas királyság urát adta néki férjül, és meghallotta, hogy mi mindent kellett elszenvednie az ifjúnak ezért a szerelemért, hogy hogyan gyászolta meg elvesztését, és mennyire boldog volt, mikor aztán viszontláthatta, és hogy egészen addig a napig semmit sem tudott arról, hogy hitvese kinek a leánya, sem pedig azt, hogy miért csonkította meg kezét, amiért azonban soha nem viseltetett iránta rossz szívvvel, nagyon elámult, mert soha ilyet még nem hallott. Örömeiben azt sem tudta, mit mondhatna, vagy hogy melyikőjüknek mondjon inkább köszönetet, a királynak-e vagy szenátorának. Mindkettő oly sok jót tett véle, hogy azon nyomban letérdelt volna előttük, ha Skócia királya ezt hagyta volna, és nem öleli őt meg. Ott aztán úgy összeölelkeztek-összecsókolódtak, örvendeztek egymásnak, ahogy soha senki nem örülhetett még. Olyan szép volt ez az egymásratalálás, hogy méltán meg kell őrizni az emlékét. Mert, ahogy a mese mondja, sem korábban, sem később nem volt példa hasonló esetre. Amíg a királyok szót váltottak egymással, az udvarnagyk is orcán csókolgatták egymást. Kétszer, hasonló körülmények között bocsátották tengerre úrnőjüket, de most végül mindketten viszontlátták őt. Mindegyikőjüknek igen kedvére volt az, amit társától hallott. Ami pedig a többi lovagot illeti, akik itt-ott csoportokban álltak, jó szívvvel csókot váltottak ők is hűbéruraik kedvéért, akik ott találkoztak és örvendeztek egymásnak, barátoknak és jó társnak nevezve egymást.

A pápa pedig, aki hallotta ezt a beszámolót, és látta, ahogy a királyok, mindketten nagyhatalmú uralkodók, ott barátságot kötöttek, és

hallotta azt is, hogy mindez hogyan történhetett, jobbával keresztet vetett, mert csodának tartotta ezt, és igencsak elámult azon, hogy annyi szerencsétlenség végül boldogsághoz vezetett. Azt látta ugyanis, hogy a gyászoló szívek egy szempillantás alatt békére letek: az egyiké azért, mert elveszettek hitt leányát viszontlátta, méghozzá egy hatalmas királyság első asszonyaként; a másiké pedig azért, mert meglelte hitvesét, kit árulás szakított el tőle, ami miatt oly hosszú időn át emésztette őt a bánat. Ott látta az udvarnagyokat is, akik sokat gyöttrődtek úrhölgyük miatt, azért, hogy tengerre kellett bocsátaniuk őt, és a szenátort, aki istenszerető ember volt, s gondot viselt anyára és gyermekére, anélkül, hogy tudta volna, kiket fogad házába. Hamarosan pedig azt látta, hogy a leginkább kétségbeesettek örvendezni kezdenek, és mindenkinek a lelkéből elillan a bánat és a félelem. Tudta jól: az Úr maga jött közéjük, máskülönben soha nem történhetett volna ez. Hangosan kezdte dicsőíteni Istent, a rómaiak pedig mind egy szálig, akik a templomban voltak és látták ezt a csodát, követték példáját. Sokan közülük keresztet vetettek, sokan hálát adtak Istennek, és számtalan római olyan boldog volt, hogy örömkönnyekeket hullatott.

Miközben ők így örvendeztek és ünnepeltek, mint ahogy most elmeséltem, két pap a tiszta vizű kúthoz ment, mely a templomhoz meglehetősen közel volt. A papok, akik odamentek, vittek magukkal egy nagy ezüstvödört, melyet meg akartak tölteni vízzel, hogy feltöltsék a templom keresztelőmedencéjét. Mert abban az időben az a szokás járta, hogy a pápa nagycsütörtökön, miután azokat, akik meggyóntak, feloldozta bűneik alól, ott, ahol éppen volt, megáldotta a keresztelőmedencét. Ezért fáradoztak a papok azzal, hogy vizet hozzanak a kútról. Hogy vízhez jussanak, térdre ereszkedtek, megmerítették vödriüket, és amikor úgy látták, hogy az egészen megtelt, egy kezét vettek észre a vízben. Visszaöntötték hát a vizet, és újra megmerítették a vödört, amely egészen megtelt tiszta vízzel. Ám a kéz újra ott volt csebrükben, akár akarták, akár nem! Megint csak visszaöntötték a vizet. Háromszor vagy négyszer ürítették ki a vödört, abban bízva, hogy egyszer csak a kéz már nem lesz ott a merített vízben. De hiába minden, mert újra visszakerült a vödörbe. A papok, akik igencsak elcsodálkoztak ezen, meghányták-vetették maguk közt a dolgot, hogy mitévők is

legyenek most már a kézzel: magukkal vigyék-e vagy csak elmondják a pápának a dolgot. Utóbbi mellett döntöttek végül, és futva mentek vissza a bazilikába. A kezét pedig ott hagyták a vízben, mellette pedig a vödört. (Nem tartottak attól, hogy bárki elvinné, mert a kutat magas falak zárták körül.) Késlekedés nélkül nekiiramodtak hát a papok, meg sem álltak, meg sem pihentek, míg a pápa elé nem értek. Akkor így szóltak hozzá:

– Szentatyánk, ahogy szoktuk, ketten a bazilika melletti kúthoz mentünk, ahol, Szent Péterre, nagy csodát láttunk. Nem tudtuk ugyanis anélkül megtölteni vödürünket, hogy egy kéz ne sodródott volna mindig bele. Négyszer vettük ki onnan, négyszer került vissza, és végül felhagytunk a próbálkozással. Máshogy semmiképpen sem juthatunk vízhez, csak a kézzel együtt. Mondja meg hát, Szentatyánk, mitévők legyünk.

A pápa tüstént azt válaszolta, hogy azon nyomban menjenek vissza a kézéért és a teli vödörért:

– Térüljetek-forduljatok, és hozzátok ide nekem hamar azt a kezét!

A papok így is tettek: gyorsan visszamentek, megmerítették a vödört, majd felhúzták, és látták is, hogy a kéz ott úszik a vízen. Sietve visszatértek a pápához, s megdöntötték előtte a vödört, hogy láthassa a kezét. Igencsak elámult a pápa, mikor azt látta, hogy a kéz fehér és egészséges színű: ha abban a pillanatban vágták volna le, akkor sem lehetett volna ilyen ép és élettel. A pápának rögtön felderült a szíve, mert arra gondolt, hogy így akarja megmutatni Isten, hogy azt, aki szívében Őt szolgálja, nem hagyja kárt vallani.

A két királyt, akik között még mindig váratlan találkozásukról folyt a szó, a jó Joie királynét, aki miatt mindketten örvendeztek, mindkét udvarnagyot, a velük lévő főurakat, a szenátort és a rómaiakat, mindmind arra kérte a pápa, hogy üljenek le, és csendben hallgassák, míg beszél. Erre el is csendesedtek mindahányan, hamar elült minden zaj. A pápa pedig belefogott, hogy beszéljen arról, amire fel akarta nyitni szemüket.

– Figyelmezzetek hát, nemesurak, hatalmasak, kisebbek és egészen alacsonyrangúak mind! Tudjátok meg, mily isteni csoda történt itt ma! Nézzétek e nemes hölgyet itt, ki Istenért annyi szenvedést állt ki, ki

testét oly jellel jelölte meg, hogy a keze fejét levágta. Mint hallottátok, ennek már kilenc esztendeje, és még azután is sokáig számkivettség volt a része. Így teszi próbára övéit az Úr! De ő megmaradt a helyes úton, és így most biztos révbe ért: hitvesét és atyját, aki bocsánatát kérte a nagy gonosztettért, amit hajdan ellene igaztalanul elkövetett, most meglelte. Úgy hiszem azonban, hogy Isten nem elégszik meg ennyivel, hanem még sokkal többel fogja őt megajándékozni. A két pap ugyanis, akik az imént a kútra mentek, hogy megtöltsék a keresztelőmedencét, minden érthető ok nélkül képtelenek voltak úgy megtölteni a vödruköt, hogy a kéz, amit itt látok, ne sodródjon bele a vizükbe. Tudjátok meg hát, hogy nem ok nélkül történt ez így! Ha Urunknak úgy tetszett, hogy ilyen tisztességben részeltesse gyermekét, hogy az elvesztett tagját most viszontláthatja, akkor ez azért történik, hogy mindenki észbe vegye, jó ilyen urat szolgálni és ezzel jóindulatát kiérdemelni. Éppen ezért kérek titeket, imádkozzatok mind térden állva Szűz Máriához, hogy járjon közbe érettünk irgalmas szívű fiánál. Mondjátok csak el az Ave Mariát, egyebet nem is kell tennetek.

Amint hallották a pápa beszédét, úgy tettek, ahogy mondta: a két király is könyörgött Szűz Máriához, kérve, hogy ne feledkezzék meg arról, ki Őt mindig buzgón dicsőítette, szolgáltatta és tisztelte. Joie, akiért könyörögtek, úgyszintén szíve mélyéről fohászkodott hozzá. A jó pápa, még mielőtt megérintette volna a kezét, ezt meg kell említenem, feloldozta őket bűneik alól, ahogy ez már azon a napon szokásos volt. Majd megfogta a kezét és alázatosan tartotta szent ujjai között, melyekkel a misében a szent ostyát is felmutatja. Aztán a királynét hívta, kit a két király hozzá is vezetett. A pápa erre megfogta balját, ahol valaha a kéz volt, nézte a csonkot, melynek sebe már egészen behegedt és bőr borította. Emberi számítás szerint a királyné soha nem nyerhette volna vissza testi épségét, azonban Isten, ki jól ismer-te szíve szándékát, mindent, amit elveszített, vissza akart adni néki. Amint a kéz hozzáért a csonkhoz, ahonnan vétetett, Isten, ki jobb orvos, mint a természet, visszaforrasztotta azt. Már attól a perctől kezdve teljesen ép volt a karja, sem tapasz, sem kötés nem kellett rá, hiszen Isten gyorsan munkálkodik. Éppen olyan erős, ügyes, szép és hajlékony volt Joie keze, mint azon napon, amikor elveszítette, amikor

megcsonkította magát: Isten teljesen ugyanolyannak adta vissza kezét. Majd hang hallatszott az égből, mely a pápához szólt, de olyan hangosan, hogy mindkét király, Joie és egész kíséretük jól hallották, hogy mit mond, és megilletődött csendben hallgatták:

– Orbán – hangzott a mennyei szózat –, halld és ne késlekedj, azt tenni, amit Jézus parancsol neked. Azt parancsolja ugyanis néked, hogy miután itt bemutattad a szentmisét, hagyd el a templomot, és irányíts lépteid a kúthoz, ahol a kézre rátaláltak, melyet Isten épen megőrzött annak, akinek oly sokáig volt része hányattatásokban. Amikor megérkezel a kúthoz, egy nagy halat találsz majd abban: fogasd ki a halat, és szemed láttára nyissák fel a gyomrát. Ott ugyanis, ahol annyi télen és nyáron keresztül volt a kéz, egy kesztyűre emlékeztető nyomot találsz majd. Ott őrizte meg ugyanis Szűz Mária szeretett gyermekének kezét. Méltán örülhetsz majd ennek, mert igen szép relikvia ez. A hal a Faron úszott fel, Isten pedig egy búvópatak vizén egészen idáig hozta. Ő akarta, hogy ez így történjék, Magasságos nevének dicsőségére. A hal pedig, nevére nézve, tokhal. A két királyt tartsd magad mellett, és veled együtt legyenek a kútnál. Ami pedig Joie-t illeti, tudja meg, hogy mostantól fogva már öröm lakozik majd a szívében, csak úgy mint azokéban, akik szeretettel fordultak felé.

Ezzel a hang elhallgatott.

Azok, akik hallották, egészen elámultak ezen a csodán, és kegyes szívvel adtak hálát érte Istennek. A pápa is dicsőítette Istent ezért a kinyilatkoztatásért és a szép csodatettért. Majd a zsolozsma éneklésébe fogott, és mindenki buzgón és odaadó szívvel énekelte vele végig az imát. A két király és egész kísérete imát mondott, hisz mély hálát éreztek Isten iránt mindazért a jóért, amit velük tett.

Miután elmondták a zsolozsmát, a pápa kivonult a templomból, és a Te Deumot énekelve valamennyien a kúthoz mentek. Látták is benne a halat, mely csodálatraméltóan nagyra nőtt. A pápa kiemeltette a vízből, és a fűre tetette. Ott aztán nyomban, mindenki szeme láttára megölték, majd felvágták a hasát. Alighogy kettényílt az állat gyomra, mindahányan olyan jó és finom illatot éreztek, hogy mindenkinek édes érzésekkel telt el a szíve. A pápa, akinek szép és tiszta volt a keze, erre fogta a halat, melynek gyomrában valóban ott látta a nyomát annak,

hogy a kéz ott feküdt. Ez a hal gyomrában lévő rejtek oly mesterien volt kimunkálva, hogy senki sem tudta volna megmondani, hogy mi-ből van, sem pedig azt, miként kerülhetett oda. De igen finom illatot árasztott magából, és ragyogó színekben pompázott. Visszatértek a kútról a Szent Péter-bazilikába, ünnepi külsőségek közepette vonulva a relikviával. (Még most is lehet látni Rómában, hacsak bűneink miatt nem veszejtettük el!) Akadtak elegen, hogy a halat megfogják, és a konyhára vigyék.

Miután a pápa elvégezte mindazt, amit a relikviával tennie kellett, levette a miseruhát, s miként a hang parancsolta, magával vitte a legnagyobb palotájába a két királyt, Joie-t – akinek oly végtelen nagy örömet szerzett –, a szenátort két leányával, az udvarnagykot pedig egész kíséretükkel együtt. Az irántuk való szeretetből pedig annyi sok rómaid is magához hívott, hogy egészen megtelt a palota a sok jó emberrel! Ne higgyétek egy percre sem, hogy ínycsiklandó és friss ételeknek híján lettek volna! Annyira bőviben voltak mindennek, hogy ötszáz ezüstmárka ára étket osztottak szét a szegények között. Isten ugyanis bőségesebben ellátta őket étkekkel, mint amennyit ők maguk kértek volna. Akkor ették meg a tokhalat is, mely belsőjében őrizte a kezét. Ha azonban minden egyes fogást felsorolnék, amit ettek, bizony itt ragadnék egész napra! Egy szó mint száz, a pápa igen pompás vacsorát adott a tiszteletükre.

Miután asztalt bontottak és kezét mostak, a pápa egy kies kertbe hívta vendégeit, hogy ott kellemesen múlassák az időt. Sokat szóltak Istenről, de nem ám komolytalan és ostoba szócséplés formájában! Felidézték a sok gyötrelmet, melyet ki kellett állnia a királynénak, akinek Isten most visszaadta azt, amit egykor elvesztett. Mikor már elég sok időt töltöttek ott, és a nap is a vége felé közeledett, a két király arra kérte a pápát és mindazokat, akik vele voltak, hogy ünnepeljék együtt a húsvétot. Nem utasította el kérésüket a pápa, hanem biztosította őket, hogy szívesen ott lesz velük, és amit csak tud, megtesz, hogy kellemesen érezzék magukat, amit a két király meg is köszönt neki. Erre mind elindultak, hogy hajlékukba térjenek.

A szenátornak olyan hatalmas háza volt, hogy Magyarhon királyát minden lovagjával együtt el tudta szállásolni, és tudjátok meg,



hogy oly figyelmesen látta őket vendégül, amennyire csak tudta. Az éjszaka beköszöntével elmentek az esti ájtatosságra, másnap pedig a kereszt előtt hódoltak, melyen az halt meg, ki halálával a legkegyetlenebb halált törölte el: mert ugyanis amikor eljött az a halál, mellyel mindenkinek meg kell halnia, újra meg kellett halni. Meghalni, valóban, és a sötétségbe veszni, ahonnan sosem lett volna kiút, ha Isten Fia, az igaz Jézus nem jött volna az égből a földre. Ő ugyanis halálával nyerte meg a harcot, melyet az ördög folytatott az ember ellen amiatt, hogy Ádám az almába harapott, és ezzel elszakította magát és minden leszármazottját Isten szeretetétől. Attól kezdve így is maradt ez, míg Isten olyannyira meg nem szánta az embert, hogy testet öltött, hogy ezen a napon elszenvedje a keresztben a halált, és hogy szent halálával elvegye az ördögtől azt a hatalmat, melyet addig az emberi lélek felett gyakorolt, és amitől megszabadulhatunk, feltéve, ha mi is akarjuk ezt. Mert hiszen, aki nem akarja megvédeni magát tőle, ne csodálkozzék, ha emiatt aztán kárt szenved. Hogyan is tudná Isten segíteni azt, ki nem gondol Véle? Isten ránk bízta fegyvereit, melyekkel megvédhetjük lelkünket. Ha pedig ezekkel óvjuk magunkat, nem kell attól tartanunk, hogy elveszünk. Ha tiszta szívből meggyónunk, a bűnt vonakodás nélkül elhagyjuk, amit tettünk, azért bűnbánatot érzünk, ha okosan alamizsnát osztunk, és együttérzés, egyetértés, felebaráti szeretet és irgalom lakja szívünket, oly jól fel leszünk vértézve, hogy az ellenség, ki vesztünket lesi, nem találhat rajtunk gyenge pontot. Azt tanácsolom hát mindenkinek, hogy jól figyelmezzon magára, mert aki nem tart önvizsgálatot, azon az ördög majd rajtaüt! Halála napján majd álnokul elragadja, és olyan helyre viszi, hogy az elragadottnak jobb lenne, ha soha meg sem született volna. Ezért is mentek aznap késlekedés nélkül valamennyien a kereszt elé hódolni. Egészen húsvét vasárnapig egyszerűen, minden hivalkodást került az egész társaság, jól nevelt emberek módjára.

A feltámadás napján, amikor véget ér a szent passió, melyről az imént beszéltem nektek, egy szép mezőn, Rómában, a város szélén sátrakat állítottak, és Magyarhon és Skócia királya ünnepi lakomát adott. Kérésükre mindent rendelkezésükre bocsátottak, ami csak egy ilyen alkalomhoz kell, és a jó szenátor mindennel ellátta őket.

Miután bemutatták a szentmisét a templomban, a két király a pápát a rétre kísérte onnan, és a bíborosokról sem feledkezett meg. De egész Rómában nem volt olyan polgár, ki azon a napon ne tartott volna a királyokkal. Sok nemes hölgy és nem kevesebb hajadon volt ott aznap, csupa szép teremtés. Számtalan szép gondolatról váltottak szót, és a jótettek sem maradtak jutalom nélkül. Aznap mindkét király – kik már igen megszerették egymást – feltette koronáját. A jóságos Joie királynét örömmel ünnepelték azon a napon: szeretet és tisztelet övezte őt, fejét pedig gazdagon díszített korona ékesítette. Még ha négy évet szánnék is rá, akkor sem tudnám elsorolni, hogy kik voltak ott az ünnepen, mert Rómából bizony mindenki ott volt. Aznap nem fukarkodtak semmivel: láthattátok volna, hogy bőven mértek mindent, sok szép, borral teli üveg sorakozott előkészítve. Ha pedig a rét közepe felé fordítottátok volna tekinteteket, azt láthattátok volna, hogy vagy ötven helyen hatalmas, különféle étkekkel megrakott üstökben főztek már, míg a forró faszén fölött, se szeri-se száma, annyi roston sütötték a húst. (Nem is próbálom számba venni.) Száz és még ötven lovag szolgált fel aznap az asztalnál. Olyan örömben töltötték a napot, hogy semmiféle aggodalommal nem gondoltak, majd vacsora után elváltak egymástól, és mind hazaindultak a rétről.

Azon az éjszakán – legalábbis így gondolom – feküdt először ugyanabban az ágyban Skócia derék királya és Joie, mert nyolc napja, hogy a király rátalált, még nem háltak együtt: Isten iránti szeretetből döntöttek így. Tudjátok meg pedig, hogy aznap éjjel sok örömben és gyönyörben volt részük, mint olyanoknak, kik nagyon szeretik egymást és vágnak egymásra. Hét esztendőt töltöttek egymástól távol, ami alatt annyi fájdalmat, gyötrelmet kellett kiállniuk, de most révbe értek, öröme és vigaszra letek. Annyi örömben volt részük, hogy még a felét sem tudnám szavakba foglalni!

Amikor eltelt a húsvét, és az ünnepségeknek vége szakadt, nem volt más hátra, mint hogy hazainduljanak. Nem akartak már több időt ott tölteni, ezért visszahívták a kikötőbe hajóikat, melyeket szépen és gazdagon megraktak az útra. Miként udvarias és jól nevelt emberekhez illik, búcsút vettek a pápától. A pápa búcsúzóul meghagyta nekik, hogy mindig gondoljanak Istenre, és kövessék parancsait, mert sok jót

tett Ő velük. Jó szívvel meg is ígérték ezt neki, és soha nem is tértek el ettől. A szenátor két lánya pedig, aki a jó Joie királynét oly nagy szeretettel vette körül, hátralévő életében már egyetlen napra sem vált meg tőle, hanem mindig vele maradt.

Ő pedig derék férjeket szerzett nekik: olyan nemesurakat, hogy a két leánynak annyi gazdagságban és bőségben volt része, amennyit csak kívántak. Mindkettő grófné lett, sőt, egy-egy hercegség hercegasszonya. Amikor atyjuktól búcsút vettek, nehéz szívvel indultak útnak. A szenátor egészen a tengerig kísérte őket. Joie, aki halálával tartozott a szenátornak, sírva búcsúzott tőle, megköszönve neki mindazt a jót, amit vele tett, és a szívjóságot, amelyet az ifjú királyné kilátástalan helyzetében tanúsított. A két király pedig nem győzött hálálkodni, és nehéz szívvel váltak el tőle. Rengetegen voltak ott az indulásnál: egyetlen római sem maradt otthon, és egészen a kikötőig kísérték őket, ugyanis igazán a szívükbe zárták őket a sok jó tulajdonságukért, amit megtudtak róluk. Amikor – mint udvarias és jólnevelt emberek – mind búcsút vettek vendéglátóiktól, együtt szállt fel az egész társaság a hajóra, melyről nem hiányzott sem árboc, sem vitorla. Joie királyné természetesen a gyermekéről sem feledkezett meg, hiszen nem volt senki, kit jobban szeretett volna nála, kivéve a gyermek atyját: szerelmük nem volt fogható más emberek szerelméhez. A király s a királyné ennek számos bizonyítékát adta egymásnak, és sokat szenvedett is egykor e szerelem miatt.

A hajósok közben felvonták a vitorlákat, hogy útnak indítsák hajóikat: csak úgy dagasztotta a vitorlákat a szél! A szenátor – és vele még sokan mások – egy magaslaton állva addig követték őket tekintetükkel, ameddig el nem tűntek a láthatáron. Bánat szorította össze a szívét, amiért el kellett válnia tőlük – Jézus Krisztus vezesse őket útjukon! Amikor aztán már nem látta a távolodókat, visszament a kíséretével Rómába, és ki-ki a saját házába tért.

A két király pedig, kik igen megszerették egymást a nyílt vizen Magyarhon felé hajózott. Hajójuk éjjel s nappal, megállás nélkül szelte a habokat, mígnem a Magyar Királyság partjaihoz értek, ahol boldogan vetettek horgonyt. Hamar híre ment az országban, hogy Joie-t megtalálták, és hogy a kezét is visszanyerte. Hogy felderült ettől

az ország népe! Magyarhon királya legszebbik városába hívatta össze főurait: fényes ünneplésnek, nagy vigasságnak adott helyet a város. Mindenki a legteljesebb odaadással ünnepelte Skócia királyát. Amint hallották tőle azoknak a csodáknak történetét, melyet az imént meséltem el nektek, olyan öröm támadt a szívükben, hogy alig tudták, mihez kezdjenek! Magyarhon királya pedig mindenkinek, jámboraknak és vakmerőknek egyaránt megparancsolta, hogy tegyenek hűbéri fogadalmat a skót királynak. Ő maga ugyanis, mint mondta, már igen koros ember, és arra vágyik, hogy nyugalomban éljen velük, mégpedig úgy, hogy azután lelke örömeire szolgáljon annak a Királynak, ki minden jónak a kútfejje. Erőnek erejével kellett rábírnia Skócia királyát arra, hogy a magyar koronát elfogadja, mert Joie és hitese ura nem akarták, hogy az öreg király megváljon királyságától. Olyannyira kérlelte azonban őket, hogy végül úgy döntöttek, engednek a kívánságának, és többet nem vonakodtak. Akarata szerint cselekedtek hát, és a királyság hercegei is készségesen engedelmeskedtek neki. A két király Joie és Magyarhon minden főúranak kíséretében városról városra vonult. Az egyes városokban, amerre csak várták őket, aranszövésű vásznakat és indiai selymeket feszítettek ki az utcák fölött, fehérét és indigókéket felváltva, az utcakövet pedig virágszőnyeggel borították be. Kevés a szó, hogy elmondjam, milyen örömmel, ünnepléssel és tiszteletadással fogadták új urukat s felséges asszonyukat, aki megkerült, és akit Isten visszaadott nekik. Annyira örültek ennek, hogy mind ünnepelni akartak, és minden városban, százfelé láthatatok volna mindenféle játékokat: szépet, szórakoztatót, kifinomult emberhez illőt s szemet gyönyörködtetőt. Fél évükbe is beletelt, mire vigasságok, tiszteletadás, öröm és hangos ünneplés közepette bejárták az országot.

Majd, mihelyt tehettek, Joie és férjura, Skócia és Magyarhon királya gazdagon felszereltetett egy hajót: százezer márká ára arannyal, ezüsttel, selyemmel, ékszerekkel és pénzzel rakták meg, aztán pedig Rómába küldték a szenátorinak, a derék nemesembernek, akit oly jónak és segítőkésznek ismerhettek meg. Hálájuk kifejezésésképpen javaikból oly bőkezűen megjutalmazták őt, hogy abból egész rokonságát gazdaggá tette, és lelke üdvét is biztosította: hiszen nem fukarkodott az alamizsnával, mindig a jót kereste, és tisztességben öszült meg.

A nemeslelkű szenátorról azonban többet már nem mesélek, hacsaknem annyit, hogy sokszor kapott még azután szép és jó híreket leányáról és úrnőjükről, kiket teljes szívéből szeretett. Ezzel azonban hadd vegyek búcsút tőle, hogy figyelmemet ismét a két királyra fordítsam, kik a szép Joie-jal együtt Magyarhonban voltak. Mikor küldötteik révén híreket kaptak a szenátorról, igen megörvendtek, és a szenátor két leányának is öröm töltötte el a szívét.

Egy napon amint asztalnál ültek, egyszer csak egy hírnök érkezett, és egyenesen hozzájuk lépett, ahhoz az asztalhoz, melynél a királynőt láthatta, és ahol a két király is ült. A hírnök térdre ereszkedett, majd illő szóval így szólt:

– Felséges asszonyom, legyen üdvözölve Isten nevében, ki oly sok jót tett értünk, és mindazon örmény főurak nevében, akik hírét vették annak, hogy kegyed visszatért, és örömré derült szívük ennek hallatán. Ez a hír gyógyírként hatott lelkükre, hiszen míg halottnak hitték felségedet, keserű bánatban teltek napjaik. Nemeslelkű anyja révén ugyanis kegyedet illeti e királyság, és ezért is járultam most színe elé. Jöjjön el Örményországba! Illón fogják majd fogadni, hites urát pedig örömmel, vigasság és tiszteletadás kíséri majd. Ne várássák meg őket! Alig várják, hogy lássák felségedet, és ne kelljen többé nélkülözniük a társaságát.

Joie így válaszolt neki:

– Hírnök uram, jól hallottam az üzenetet, amit hozott. Menjen, egyék, és hamarosan meg fogja kapni a bejegyzésemet.

A hírnök úgy is tett, és felkelt. Akadtak éppen elegenden, hogy a legkényelmesebb helyre vezessék őt, és minden jóval ellássák, amit csak megkívánhatott.

A két király jól hallotta, mit mondott a hírnök. Mihelyt befejezték az étkezést, összegyűltek tanácskozni Joie királynéval és Magyarhon főuraival. A tanácskozás hamar véget ért. Behívatták a hírnököt, és közölték vele, hogy késedelem nélkül Örményországba fognak utazni, és azt is megmondták, hogy mikor. Ahogy ezt meghallotta a hírnök, nyomban útra is akart kelni a hírrel, azzal a szándékkal, hogy mihamarabb visszaérkezzen Örményországba. Még mielőtt azonban elindulhatott volna, a királyné annyi aranyat és ezüstöt ajándékozott neki, amennyit csak kívánt. Örményországba visszatérve a hírnök mindarról,

amit megtudott, mindnyájuk nagy örömeire beszámolt azoknak, akik őt Magyarhonba küldték. Ünnepi készülődés előzte meg a napot, melyen úrnőjüket várták, és senki sem kímélte magát. Egyelőre azonban még Magyarhonban volt a két király, és a szépséges és jólelkű királyné is sok vígszívű alattvalója körében. Most azonban elmesélem, hogy miféle tervet gondolt ki a királyné titokban.

Az udvarnagy, aki Magyarhonban hatalmas földek ura volt, és akiről már meséltem, hogy miként bocsátotta tengerre Joie-t, és a skót udvarnagy, aki azután ugyancsak bárkába ültette úrnőjét, udvarnagyi rangjánál fogva mindkettő felettébb nagy hatalommal bírt. Egyiküknek sem volt azonban hitvese, és szívük őszinte szerelemre lobbant a szenátor két leánya iránt, akik jólelkűek és szépségesek voltak, ezért is lett szerelmes beléjük a két férfiú. Nem is tudták titkolni érzelmeiket, amit a királyné hamar észrevett. Nagyon megörült ennek, és ezt ki is mutatta: nem ellenezte vonzalmukat, hanem mindent megtett azért, hogy a két házasság megköttesék. Két hercegséget adott nászajándékba örökbirtokként a jóságos és szép hajadonoknak. Ám a hölgyek ezután sem hagyták magára felséges asszonyukat, hanem egész életükben mellette maradtak, akárcsak a jólelkű, erényes és hűséges udvarnagyk.

Micsoda fényes lakodalmat ültek! Volt ott számtalan püspöksüveg és pásztorbot, hercegek, grófok, lovagok, püspökök és vagy tíz érsek. Magyarhon szebbnél-szebb nemes hölgyei és hajadonjai is mind részt vettek a vigasságon. A két király igen nagy tisztelettel bánt a két arával, és őszintén szerette őket, mert tudták, hogy mennyi jóság lakozik szívükben, és mert a derék nemesúrnak is hálával tartoztak, ki oly sokat tett értük Rómában. Szegényes ahhoz a nyelv, hogy kifejezze azt a sok figyelmességet, amiről egy derék nemesember bizonyosságot tehet!

A menyegző után a két király végigjárta királysága legfőbb városait és várait. Mindenhol illő fogadtatásban volt részük, és minden magyar főurat meghallgattak, akiket az imént felsoroltam, majd ismét útra készültek, mert nem akartak már sokáig az országban maradni. Olyan nemesurakra bízta a királyságot, akikről tudták, hogy ellenük senki sem tudna sikeresen hadat viselni az ország akárcsak egy részének elszakításáért sem. Majd azon nyomban útnak indultak.

Nem akarom elmesélni útjukat, elég legyen annyi, hogy addig mentek hegyen-völgyön, sűrű és végeláthatatlan erdőkön át, míg nem Örményországba érkeztek, ahol szép fogadtatásban részesítették őket az örmények, akik már várták őket, hiszen tudtak érkezésükről. Nagy tiszteletadással fogadták úrnőjüket és új urukat, de Jehant, a kis úrfit is, nagy szeretettel vették körül.

Mennyire örültek az örmények, és mennyire igyekeztek, hogy kifejezzék tiszteletüket úrnőjük előtt, kit elveszítettek, és akiknek mindenüket köszönhették. Számos tél és nyár telt el úgy, hogy nem volt, ki uralkodjék felettük, így aztán felütötte fejét közöttük a pártoskodás. A király hamar rendet teremtett az országban, a széthúzókat békét kötöttek. A szeretet, mellyel új uruknak adóztak, a közöttük lévő megosztottságot is szeretetre változtatta: a haragosok megbocsátottak egymásnak, és Skócia királyára ruházták a kormányzás jogát, és – ahogy ez szokás – hűbéri fogadalmat tettek neki.

Nagy szeretettel vették körül Joie királynét, és látványosan kifejezték örömüket: illett is őt szeretniük nagyon, hiszen oly jóságos úrnőjük volt nekik. És valóban, a királynét valamennyien annyira szerették, hogy el sem tudnám mondani, milyen hangos örömujjongással ünnepelték városról-városra. Az utcákat is feldíszítették: kétoldalt földig omlottak a kelmék. Ha ott lettetek volna, mindenütt aranyszállal szótt vásznakat láttatok volna kifeszítve, emellett pedig színes és szürke selymek és prémek ékesítették az ablakokat. Minden úgy volt, ahogy mondom! Annyiféle játékot láthattatok volna ott, hogy egészen elámulatok volna ezen a bőségen. Akármerre járt a két király, nagy ünnepléssel és játékokkal fogadták őket. Egész télen át, a nagybőjt kezdetéig tartott az ünnepelés. Fél évet töltöttek Magyarországon és fél évet Örményországban. Ám a király szívében ekkor felébredt a vágy, hogy viszontlássá nemesurait, akiket Skóciában hagyott, és akiknek gyászban teltek napjaik uruk fájdalma miatt. Szeretett hitvese elől sem hallgatta ezt el, ez pedig, mivel nem akarta hitese urát lebeszélni erről, így szólt hozzá:

– Üzenjük meg hát érkezésünket, húsvétkor pedig már legyünk is ott!

Azzal hívták is az udvarnagyokat, akik a római testvérpárral keltek egybe, és a barátság szép példáját adták. A hívásra hamar uruk elé is járultak, és jól eszükbe vették uruk szavait: a király pedig azt

parancsolta nekik, hogy keljenek útra a tengeren, és meg se álljanak addig, amíg meg nem érkeznek abba az országba, amelyet ő egykor fel-dúlt szívvel maga mögött hagyott. Ott aztán hirdessék ki a hírt, mely sokakat tölt majd el örömmel:

– Húsvétkor már ismét az országban leszünk, Berwickbe érkezünk, és ott várjanak minket – parancsolta a király.

Az udvarnagykot nagy öröm töltötte el ennek hallatán. El is búcsúztak uruktól és úrnőjüktől, majd útra keltek. Útitársaikat ők maguk választották ki, majd nyomban felkerekedtek és meg sem álltak a tengerig. Ott rövid várakozás után jó széllel indulhattak tovább, és egy jól megépített, biztonságos hajóval szeltek a tenger hullámain. Éjjel-nappal tartó útjukat egyszer sem kellett megszakítaniuk sem szélcsend, sem vihar miatt, így végül szerencsésen befutottak Berwick kikötőjébe.

A skót udvarnagy bizony nehéz szívvel hagyta maga mögött szülőföldjét, és most nagy örömmel tért oda vissza. Az udvarnagykot kíséretük tagjaival együtt pompásan felszerszámozott lovaikra ültek, és belovagoltak Berwick városába. Egészen a kastélyig lovagoltak, ahová odahívták a legtekintélyesebb polgárokat és a városbírákat. Azok alig ismertek rá az udvarnagyra, hiszen már nyolc éve volt annak, hogy elhagyta az országot. Elsőként a városbíró ismerte fel, azon nyomban odaszaladt hozzá, átölelte és orcán csókolta őt. Ám szívét nem hagyta nyugodni az aggodalom, amely úrnője sorsa miatt gyötörte, akit minden asszonynál jobban szeretett, de felséges ura miatt úgyszintén aggódott. Addig nem is ült el szívében a kétely, míg meg nem hallotta a híreket. Amikor azonban elmesélték a városbíróknak a történeteket, melyek az egész várost ujjongó örömmel töltötték el, olyan boldogságot érzett, mint még soha! Töviről-hegyire mindenről beszámolt neki az udvarnagy: hogy mennyi kint kellett kiállniuk, és mennyi hányattatásban volt részük mialatt a királynét keresték, mígnem Rómában egy nemeslelkű ember házában rátaláltak, s hogy akkor miként ismertek rá fia révén, és hogy miféle örömben volt részük nagycsütörtökig, amikor a pápa elé járultak. Ott helyben beszámolt a nyilvános gyónásról is, amelynek köszönhetően kiderült, hogy úrnőjük miként vetődött skót földre, és miért volt csonka a fél karja. De nem hallgatta el a szép csodát sem, melyet Isten tett azzal, hogy úrnőjük kezét visszaforrasztotta.



Apróra elmondott nekik mindent a halról és a hal gyomrában lévő szent rejtekről is. Arról is beszámolt, hogy mennyi vigasságban volt aztán még részük, amíg Rómában voltak, majd hogy miként jöttek el Rómából, hogyan búcsúztak el Róma városának lakóitól, és hogy úrhölgyük iránti szeretetből a derék nemesember leányai elhagyták a várost, majd egybekeltek velük, és hogy milyen birtokot kaptak hozományképpen; hogyan érkeztek Magyarhonba, ahol úrnőjük nevelkedett, és hogy miként ünnepelték a királynét, és miatta Skócia királyát is; hogyan mondott le a koronájáról az öreg király, és tétetett alattvalóival hűbéri esküt a skót uralkodó előtt anélkül, hogy fegyveres erővel kellett volna erre kényszerítenie nemeseit; majd hogy miként utaztak Magyarhonból Örményországba, melynek koronája – édesanyja révén – ugyancsak úrnőjükre szállt. Beszámolt aztán minden látványosságról és ünnepi játékról, amelyeket a királyné, felséges uruk és a gyermek tiszteletére rendeztek ott. Azután azt is elmondta nekik, hogy a két király akarata egy, és mindig együtt vannak, és hogy hamarosan láthatják is így a két uralkodót, hiszen azért is küldték őket előre, hogy hírül adják a skótoknak mindazt, amit most megtudtak, és hogy a nemesurak immár ne aggodalmaskodjanak, mert most már húsvétra itt lesz uruk, és összehívja az udvarát Berwickben. Ezt mesélte el tehát a skót udvarnag. Színtiszta igazat szólt, semmit sem elferdítve, és amit mondott, nagy örömmel töltötte el a skótokat, akik egyszersmind igencsak el is ámulnak a hallottakon. Alig tudták elhinni, hogy valóban megtörtént, amiről az udvarnag beszámolt, és bizony, nem is adtak volna hitelt szavának, ha nem becsületes embernek ismerték volna. De mivel tudták, hogy az, hittek neki és szerfölött örvendeztek a hallottaknak.

Nem telt bele sok idő, s az egész országban híre ment az eseményeknek: egyik a másíknak mesélte, mindenki örömeire. Szájról-szájra járt mindenütt, csak arról folyt a szó, hogy mi történt: számúzótt úrnőjük minden szenvedése örömmé változott, és uruk-királyuk oldalán tér vissza szülőföldjére, ki az álnok cselszövés miatt szinte eszét veszette fájdmában. Tudjátok hát meg azt is, hogy mind, akik ájultan estek össze – ahogy arról korábban szóltam is –, midőn azt hitték, hogy úrnőjük a lángok martalékává vált, nem búslakodtak többé, hanem olyan öröm töltötte be szívüket, amelyet még soha nem éreztek. Annál is

inkább örülhettek, hiszen most végre megismerhették úrnőjük kilétét. Örömben tüstént hozzáláltak, hogy előkészítsék Berwicket a királyi pár ünnepélyes fogadására. Csupán az a gondolat volt kedvük ellen, hogy még olyan sokára érkezik el húsvét napja, amikor végre viszontlátják uraikat. Berwickben mindenki várta őket, és nagy ünnepséget akartak rendezni a tiszteletükre. Az udvarnagy mindenkit odahívott Skóciából, Írországból, a cornwalliakkal egyetemben, akik mind hamar össze is gyűltek. Nem volt e három királyságban sem püspök, sem gróf, sem érsek, ki ne ujjongó szívvel érkezett volna. A parton tágas sátrakat állítottak fel, mert a város nem volt elég nagy ahhoz, hogy mindenkit elszállásolhassanak, és sokan valóban csak a tengerparton találtak helyet maguknak. Felhőtlen örömben várták ott a királynét s a királyt, akiket jó ideje nem láttak már, és akik miatt bánat nehezedett a szívükre. Ám minden szomorúság tovatűnt azon nyomban, és hangos örömjongást hallattak, amikor saját szemükkel győződhetek meg arról, hogy mindaz, amit szájról-szájra meséltek, úgy, ahogy az udvarnagytól hallották, valóban igaz.

A király, hiszen szavahihető és bölcs ember volt, úgy is cselekedett, ahogy a hírvivőknek előre megmondta: megbízható és jól felfegyverzett lovagokra bízta Örményországot, hogy védelmezzék a királyságot, s aranyat, ezüstöt és egyéb javakat küldjenek majd Skóciába adó gyanánt. Majd a király a partra ment, ahol már számtalan hajó és bárka várakozott, olyan gazdag rakománnyal megrakva, hogy számot sem tudnék adni róla. Az örmények, ahogy illik, szépen elbúcsúztak mindkét királytól, és a jóságos, tisztaszívű királyné is búcsút vett az ottmaradóktól, akik igencsak fájlalták, hogy elhagyja őket. Aztán beszálltak jól megépített és sebes hajóikba. Jehanról sem feledkezett meg anyja, hiszen nagyon szerette őt, és megszakadt volna szíve a bánattól, ha otthagytá volna gyermekét: nem is állt szándékában ilyesmi, és soha sem vált meg fiától. Nem is akadt szebb gyermek a föld kerekén, és anyja szerette is őt, mint ahogy egy anya szereti a fiát.

Akkor tengerre szálltak, és jó széllel hasították a vizet, sok napon és éjen át, olyan hosszú időn át, mígnem azok, akik Berwickben várták őket, végre megpillanthatták hajóikat. Mind a partra futottak uraik köszöntésére, kik a hajókról bárkákba szálltak át, melyeket a hajósok

gyors evezőcsapásokkal a szárazföld felé irányítottak. Ott már sok nemesúr várakozott, és így kiáltoztak:

– Isten hozta, urunk- királyunk, Isten hozta, felséges asszonyunk, kit álnok cselvetés miatt veszítettünk el és a kis felséget, akit anyjával együtt veszítettünk el! Legyen üdvözölve Magyarhon királya is egész kíséretével együtt, Isten hozta országunkban! Most már nem csüggednek a lovagok sem, akiknek annyi nyáron át nélkülözniük kellett urukat. Isten meghallgatta könyörgéseinket, nem kell többé búslakodnunk!

Ezzel a tiszteletadással fogadták urukat a nemesurak, és úgy ujjongtak, hogy akkor sem tudnám azt leírni, ha mégoly sokáig keresném is a szavakat! Időközben lovaikat is a partra vezették, és a királyi család az üdvözlő ölelések után azon nyomban lóra kapott. Nincs, ki hüien elmesélhetné, milyen csodálatosan felszerszámozott paripákra szállt a jó Joie királyné és a kíséretében levő nemes hölgyek, s hogy mily szép volt a lovak kantárja és nyerge. Nagy sokaságon keresztül vitt útjuk: a kíváncsiság vitte oda a sok embert, hogy lássák a királynét. Láthatták, hogy szebb volt, mint valaha, és mikor megpillantották a két kezét, keresztet vetettek a hihetetlen csoda láttán, és igencsak elámultak. Így mentek a városig, mely ünnepi díszben várta érkezésüket: számtalan vég lenvászon kelme és alexandriai selyem, aranyszállal átszőtt faliszőnyegek, sok színes kelme és drága szőrme díszítette a falakat, az utcák kövét pedig puha fű borította.

A magyar király, aki alig tudta elhinni, ami leányával történt, most, amint látta, hogy milyen nagyon szeretik a leányát, már nem kételkedhetett: egyre azon gondolkodott, hogyan vehetett el ilyen gazdag királyság ura egy leányt, akiről azt sem tudta, hogy ki és honnan jött, és őszintén hálát adott Istennek, aki őt ily nagy tisztességben részeltette. A kastélyhoz érve leszálltak lovaikról, és mivel húsvét napja volt, mind együtt szándékoztak elmenni a templomba, hogy meghallgassák a misét és magukhoz vegyék Krisztus testét. Azután a nemesurak hazatértek, ünnepi ruhát öltöttek és felékesítették magukat, majd megjelentek a két király udvarában, ahová mindenkit elvártak. Érkezett is sokféle ember, hitvesét sem otthon hagyva, akik úrnőjük előtt kívánták tiszteletüket tenni. Nem sorolom el most az étkeket s a bort, melyeket azon a napon felszolgáltak, mert egyszerű volt a vendéglátás, és a hölgyek

sem lejtettek körtáncot arra való tekintettel, hogy magukhoz vették Krisztus testét, és kerülték a hangos vigasságot. De volt még éppen elég lehetőségük pótolni azt, amit így elmulasztottak, hiszen a királyi család nyolc teljes napot szándékozott ott tölteni, és addig tartottak az ünnepségek. Soha nem ünnepeltek még ilyen nagy örömmel, nem volt még soha együtt annyi boldog ember, mint ott: azóta sem táncoltak és vigadoztak úgy. Ám már nem is szólnék többet erről, hiszen ideje befejeznem történetem. Miután eltelt ez a nyolc nap, és már egészen belefáradtak a sok mulatozásba, búcsút vettek egymástól, és ki-ki visszatért a maga otthonába. A királyok is útra keltek, hogy bejárják az országot. Számos hölgy kíséretében Joie is velük tartott. Így lovagoltak városról-városra, mindenhol eltöltve némi időt.

Amikor pedig a királyné az anyakirálynőről kérdezősködött, azt mondták neki, hogy éppen egy éve annak, hogy az álnok asszony meghalt abban a toronyban, ahová bezárták. Joie cseppet sem derült fel ennek hallatán, mivel olyannyira betöltötte szívét a jóakarattal, hogy örömmel szabadon engedte volna anyósát, ha még életben találta volna. De így nem volt mit tennie, nélkülöznie kellett a társaságát: a gonosz asszony a maga ásta verembe esett.

Miután a királyok bejárták az országot, és mindenütt érvényre juttatták uralkodói akaratukat, egy időre Dundee-ban maradtak, mert az egész skót királyságból ez a hely volt Joie szívének a legkedvesebb, ezért aztán gyakran időztek ott. Amikor pedig úgy tartotta kedvük, máshová tették át udvarukat, mivel sok kastélyuk volt. Így éltek sokáig, együtt a király s a királyné, az udvarnagyk, amennyire tudom, és a szenátor leányai is. Mindannyian igaz szeretettel szerették egymást. A királynénak azután még több gyermeke is született, miként olvastam, két leány- és három fiúgyermek, akiket Isten jó sorssal áldott meg: a leányok ugyanis mind királynék lettek, kik Isten mindig szerették, a három fiú pedig törvénytisztelő király lett. Ahogy mondtam, példás életet éltek, addig, amíg meg nem haltak.

Eme história nyomán pedig most már vegyétek eszetekbe, ti, kiknek meg kell értenetek mesém üzenetét, hogy nincs oly baj a földi életben, mely kétségbeesésre adhatna okot. Hanem mindig bízzatok abban, hogy Isten kiszabadít minket gyötrelmes helyzetünkéből. A Sátán igen ravasz,

és leghőbb vágya, hogy megkaparintson magának minket: így aztán mindent megtesz azért, hogy kétségbeesésbe taszítson, az imádságos és bizalomteljes lelkületet kiűzze belőlünk, hogy ne reménykedjünk abban, hogy Isten kiment minket szerencsétlen helyzetünkből. Ha megkísértene titeket ez a gondolat, vagy bármiféle gond nyomasztana benneteket, gondoljatok csak Manekine-re, aki annyi hányattatás közepette is állhatatos maradt, aki mindkétszer ellenállt a kísértésnek, és sosem hagyta, hogy erőt vegyen rajta a reményvesztettség, hanem Istenbe és az ő áldott, irgalmas szívű Anyjába vetette bizodalját. Így mindig meg tudott maradni az igaz úton, és annyit imádkozott Istenhez, hogy az Úr végül, egy szempillantás alatt, jóval gazdagabban kárpótolta annál, mint amennyit valaha is kért.

Éppen ezért azt ajánlom mindenkinek, hogy maradjon mindig az igaz úton, és éljen példás életet. Oly nagy jó származhat ugyanis ebből, hogy nincs ember, ki azt elmondhatná, sem írástudó, ki azt leírhatná. Nincs utálatosabb Isten előtt, mint az, ki esztelen módon kétségbeesik. Aki ugyanis elveszíti a reményt, az olyan, mintha azt hinné, hogy nem áll Isten hatalmában enyhét nyújtani az ember fájdalomára. Esztelen az, aki ebben kételkedik, hiszen Isten mindent jóvá tud tenni. Nincs az a veszteség, fájdalom, kicsi vagy nagy bűn, amit Isten ne tudna és akarna megbocsátani, feltéve, hogy Neki adjuk szívünket, Belé vetjük bizalmunkat, és hittel valljuk, hogy Ő minden jó forrása ebben a világban. Nincs ugyanis semmi jó, ami nem Isten akaratából fakad. Jó ilyen urat szolgálni és az ő akaratát teljesíteni. Ezért is könnyörögjünk Hozzá, hogy adja meg kegyelmét és őrizzen meg minket a kétségbeeséstől, nehogy tévútra kerüljünk.

Ti pedig imádkozzatok Istenhez, ki mindent lát, hogy adjon sok boldogságot annak, ki nem sajnálta erejét arra, hogy versbe szedje Manekine regényét. Adjon neki az Úr örömteli életet, és mondjon mindenki Áment imánk végén.

Itt fejeződik be Manekine regénye.

# **JEHAN ÉS BLONDE**

Fordította **Szabics Imre**

## Előszó

Philippe de Rémi másik regényének főhősét, Jehan de Dammartint szintén kilátástalan életkörülményei kényszerítik szülőföldje elhagyására. A sorsüldözött magyar királylány, Joie tragikus választásától eltérően, aki önfeláldozó módon száll szembe apja nemtelen szándékával és lázad fel az önérdek és az önző politikai célszerűség által befolyásolt főurak döntése ellen, az önálló életvitelre vágó nemesifjú más utat követ. Életlehetőségeit nem korlátozva, Fortuna akaratával és kihívásával dacolva a saját kezébe veszi sorsának alakítását, és bátran idegen országba indul szerencsét próbálni, hogy felemelkedjék a hozzá méltó lovagi életmód szintjére.

### Szerencsét próbálni Angliában

A *Jehan és Blonde* „szilárd szerkezeti egysége olyan regényes világot hoz létre, amely elutasítja az elzárkózás és az önmagába zárkózás minden fajtáját, miként azt egyébként a regény prologusa is rögtön nyilvánvalóvá teszi”:<sup>1</sup>

Ez a történet, amelyet most elmesélek, egy jól ismert igazságot példáz: aki dicsőségre törekszik, az dicsőséget szerez, s aki kevésre vágynak, az kevésre is jut. Ama rest emberek miatt választottam a témáját, akik csak a tétlenséget ismerik a világon, s egyáltalán nem vágnak kiemelkedni sanyarú sorsukból. Az ilyenek, akiknek épp hogy csak fel nem kopik az álluk, inkább ki sem mozdulnak az otthonukból, holott ha más vidékekre költöznének, dicsőségre, gazdagságra és barátokra lennének. Aki lustasága miatt mindezt elmulasztja, joggal szolgál rá a derék emberek megvetésére...

A hadiszerencse forgandósága következtében az elszegényedett nemesi családban született legidősebb fiú, Jehan számára a kiutat és a felemelkedés lehetőségét az nyújthatta, ha kereszteshadjáratra indul,

---

<sup>1</sup> Jean Dufournet, „Introduction à la lecture de *Jehan et Blonde* de Philippe de Remy”, in uő (szerk.), *Un roman à découvrir : Jehan et Blonde de Philippe de Remy (XIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Champion, 1991, 28.

vagy ha szülőföldjén kívül, egy közeli tartományban vagy országban próbál szerencsét. Ő Angliában remélte megtalálni sorsa jobbrafordulását, abban az országban, amelynek társadalmi felépítése, hagyományai és szokásai – minden egyediségük ellenére – közeli rokonságot mutattak a korabeli Francia Királyságéival, s ahol az arisztokrata, nemesi és polgári családokban általánosan elterjedt volt a francia nyelv használata.

A regény angliai helyszíneinek, angol szereplőinek és Jehan útvoalainak hiteles és pontos leírásai arra engednek következtetni, hogy Philippe de Rémi bőven meríthetett korábbi angliai tartózkodásai alatt szerzett személyes élményeiből és benyomásaiból (ld. a *Manekine* bevezetésében). Mindamellett úgy tűnik fel, hogy regényszerzőként nem törekedett egyfajta történeti hűségre, amit a korabeli politikai helyzetek, valós események és a költői fikció révén idealizált és „megszépített” regénybeli valóság közötti jelentős eltérések is igazolnak. (A regényben leírt „idilli” és békés angliai állapotok idején a valóságban az angol főurak éppen fellázadtak gyengekező és ingatag uralkodójuk, III. Henrik ellen.) Az angol-francia kapcsolatokat és érintkezéseket is gyakoribbakká és tökéletesebbeknek mutatja be a regényszerző, mint amilyenek azok a valóságban voltak. Jehant, a francia ifjút Angliában mindenütt rokonszenvvel, szívesen fogadják és anyanyelvén szólnak hozzá. Oxford grófja szintén jól beszél franciául, és gond nélkül befogadja palotájába a gyakorlatilag ismeretlen nemesifjút, hogy az leánya asztalka és francia „nevelője” legyen. De nem csak Jehant látják szívesen Angliában, hanem Blonde-ot is a legnagyobb tisztelettel és szívélyességgel fogadják leendő hitvese nővérei és fivérei, akárcsak a francia király Oxford grófját, amikor az a dammartini gróffá tett Jehan birtokán kíván letelepedni.

Egy kivétel azonban mégis akad a regényben – Gloucester grófja.

Noha a *Jehan és Blonde*-ban ábrázolt idealizált politikai viszonyoktól eltérően a 13. század derekán súlyos érdeellentétek és viszályok alakultak ki a szigetország főurai és uralkodójuk között, mely viszályokban és küzdelmekben aktív szerepet játszottak Gloucester egymást követő grófjai, elsősorban időrendi okok miatt nem állítható, hogy Philippe de Rémi valamelyik valóságos Gloucester grófról mintázta



volna Jehan gögös és öntelt angol riválisát. „Gloucester személyében Philippe de Rémi nem egy valóságos egyént, s nem is az angol főnemesek csoportját veszi célba, hanem bármely önző nagyúr magatartását, akinek személyes érdemei nem igazolják a privilégiumaihoz való ragaszkodását” – állapítja meg találóan Sylvie Lécuyer.<sup>2</sup>

Annak ellenére, hogy a regényalak Gloucester önhitt elbizakodottsága, fennhéjázása, nevetségesen ható hibás francia beszéde és nem utolsósorban ostobasága tökéletesen megfelel a korabeli satirikus költők karikatúraszerű képének, melyet „a” hiú, beképzelt és gögös angol nemesúrról alkottak, Philippe de Rémi mindenekelőtt a sokkal szerényebb származású, ám kiemelkedő személyes adottságokkal bíró, eszes és tehetséges francia nemesifjú ideális ellenpontjaként szerepelteti Gloucester grófjának ellenszenves figuráját. Főhősének érvényesülési lehetőségeit, valamint Blonde iránti szerelmének jogosságát és értékét különösen megnöveli az a tény, hogy mind szellemi síkon (rejtett értelmű „képes beszédeivel”), mind a lovagi küzdelem szintjén felülkerekedik dúsgazdag és nagyhatalmú, ám tehetségtelen és nevetségessé váló ellenfelén. Gloucester alakjának elszigeteltségét a regény többi angol szereplőjének, főként Oxford grófjának és feleségének az ifjú francia „asztalnok” iránti rokonszenve, jóindulata és nagylelkűsége is kellőképpen kiemeli. A gróftársáétól alapvetően különböző méltányossága és igazságérzete kinyilvánításának két alkalommal is teret ad a regény szerzője. Első ízben, amikor a fiatal szerelmesek szökését és Blonde nagyúri „kérőjének” felsülését bölcs rezignációval veszi tudomásul, másodszor pedig, amikor Jehan és Blonde bocsánatkérő levelére a legnagyobb megértéssel és jóindulattal válaszol Lajos király követeinek.

Gloucester grófjának elbizakodottsága és önhittsége a Blonde-dal kötendő érdekházasságának szándékában is a maga teljességében nyilvánul meg. A szülői akaratnak feltétel nélkül engedelmeskedő grófkisasszonyt látva Blonde személyében, és készpénznek véve az előre kitűzött kézfogó bekövetkezését, a legkisebb erőfeszítést sem teszi,

<sup>2</sup> Philippe de Rémi, *Le roman de Jehan et Blonde*, introduction de Sylvie Lécuyer, Paris, Champion, 1987, 23.

hogy az esküvő előtt jobban megismerje és megkedveltesse magát leendő hitvesével. A nemesi rangegyenlőséget és dinasztikus érdekeket érvényre juttató, az érzelmek mellőzésével létrejövő házasság tervével Jehan és Blonde kölcsönös érzelmeken alapuló szerelmi házasságát állítja szembe Philippe de Rémi<sup>3</sup>, amelyért – a hiú és öntelt Gloucesterrel ellentétben – a fiatal szerelmesek minden testi és lelki, sőt morális jellegű megpróbáltatást készek vállalni.

### Az „idilli” szerelem átváltozása a *Jehan és Blonde*-ban

Első megközelítésben, választott témáját és narratív szerkezetét tekintve Philippe de Rémi második regénye a 12-13. században rendkívüli népszerűségnek örvendő, ún. „idillikus” regényekkel és elbeszélésekkel mutat közeli rokonságot (*Floire és Blancheflor*, *Aucassin és Nicolette*). Jehan és Blonde érzelmi hullámlások, visszaesések és kétségek között kibontakozó, majd a tökéletes boldogság állapotában beteljesülő kölcsönös szerelme – az idillikus elbeszélésekhez hasonlóan – egyfajta, az akadályokat és gátló tényezőket állító, külső környezet-től hermetikusan elzárkózó, „belső világot” teremt a csak egymás felé forduló fiatal főszereplők számára. A szerelmi találkaik ideális helyszínként kiválasztott gyümölcsös kertben – az udvari költészet hagyományos, *locus amœnus* értékű toposszá rögzült földi paradicsomában –, az emblematisz körtefa alatt Jehan és Blonde ugyanolyan nyugalmas biztonságban érzi magát, mint Aucassin és Nicolette a beaucaire-i erdőben, kik mit sem törődnek a körülöttük ólálkodó farkasokkal, vad-disznókkal és „oroszlánokkal”.

Az érzelmeknek ez az ereje, annak bizonyossága, hogy jogosan szeretik egymást olyan bűvös atmoszférát teremt a regényhősök köré, amely egymás után hatástalanítja az előttük felbukkanó akadályokat. Babilon emírje Floire és Blancheflor számára, Bougars grófja vagy Torelore királya Aucassin és Nicolette számára megannyi

<sup>3</sup> Vö. Jean-Guy Gouttebroze, „De la stratégie matrimoniale comme principe organisateur du récit romanesque : *Jehan et Blonde*”, in Jean Dufournet (szerk.), *Un roman à découvrir...*, i. m., 103–105, 113–115.

papírtigrisnek bizonyul, és a szenvedélyük egy fantáziaszülte világ és egy nemlétező időtartam varázslatában és irrealitásában lebeghet – állapítja meg a regényhez írt bevezetésében Sylvie Lécuyer.<sup>4</sup>

Az idillikus regényekben kiteljesedő szerelmi érzések mélységét és változatlanóságát megőrizve, Philippe de Rémi azonban igazi, veszélyes kihívások és próbatételek elé állítja regényhőseit. Nemcsak kibontakozó szerelmük bizonytalansága és ingadozásai ébresztenek bennük kétséget egymás iránti érzelmeik valódiságát és őszinteségét illetően – a szerelem erejét és bűvöletét először megtapasztaló Blonde szinte meghasonlottan öröklődik az érzelmeinek való kiszolgáltatottsága, valamint a rangja által megkövetelt méltóság érzése és egy esetleges *mésalliance*-tól való félelme között. (A szívében dúló érzelmi ingadozást a *Rózsaregény*ből kölcsönzött allegóriák egymással folytatott, váltakozó sikerű küzdelmével érzékelteti a szerző-elbeszélő.) Jehant kétszer is a végsőig elcsigázza, sőt megbetegíti a Blonde iránti szerelmi vágyakozása és a grófi palotában elfoglalt „állásából” adódó kényes helyzete összeegyeztethetetlenek tűnő ellentéte. A kezdeti érzelmi bizonytalanságaik és kétségeik okozta szorongások és lelki gyötrelmek – az idillikus regényekhez hasonlóan – a rájuk leselkedő külső veszélyekkel, lelepleződéssel, s a nagyhatalmú, gazdag grófi rivális szerelmüket fenyegető házassági szándékával párosulnak. Nicolette-hez hasonlóan, Blonde-nak minden ügyességére és leleményességére szüksége lesz, hogy Jehan visszaérkezéséig elodázhassa az atyja által kitűzött kézfogó napját. Jehannak pedig – a Torelore-ban abszurd és látszatharcot vívó Aucassintól eltérően – valóságos, kíméletlen és kimerítő küzdelmet kell folytatnia a „szökésüket” megakadályozni készülő Gloucester túlerőben lévő harcosaival. Szerelem és lovagi vitézség ezúttal tökéletes egységben bontakozik ki Philippe de Rémi második regényében; Blonde iránti mély és őszinte érzelmei emberfeletti hősiességre ihletik a francia nemesifjút, aki Gloucester grófján aratott győzelmével kétséget kizáróan bizonyítja mind szerelmese, mind Oxford grófja előtt, hogy kimagasló lovagi kvalitásaival és bátorságával kiérdemelte a grófkisasszony szerelmét és kezét.

<sup>4</sup> Philippe de Rémi, *Le roman de Jehan et Blonde*, i. m., 14.

Mindazonáltal a hagyományos értelemben vett udvari szerelem továbbgondolása és módosulása figyelhető meg Philippe de Rémi „kalandregényében”. A kezdetben súlyos lelki gyötrelmeket és szenvedéseket okozó udvari szerelem csak abban az értelemben nyer létjogosultságot művében, hogy Blonde minden erejével és találékonyságával igyekszik elkerülni a gazdagsággal és jóléttel kecsegtető, ám lélekromboló érdekházasságot Gloucester grófjával. A Jehan mellett átélt szerelmi boldogság a szeretett férfival kötött házasságban folytatódik és teljeseedik be. (Figyelemre méltó, hogy az „erényes” Blonde eljövendő házasságukig több ízben is türelemre inti a heves vágyait csillapítani óhajtó Jehant.) Philippe de Rémi valójában összeegyeztethetőnek vélte a kölcsönös érzelmekből fakadó, harmonikus szerelmi boldogságot és a társadalmilag intézményesített házasságot. Ezzel a vélekedésével – Chrétien de Troyes „kompromisszumos” felfogásához hasonlóan – mindenképpen meghaladta a trubadúrszerelmet, a *fin'amor* elveit követő költők merev elzárkózását a házasságtól.

## A „képes beszéd” motívuma a regényben

Philippe de Rémi műve viszonylag terjedelmes részét szenteli Gloucester grófja korlátozott értelmi képességeinek leleplezésére és nevetségessé tételére. Ezt két hatásos narratív eljárással valósította meg. Egyrészt az európai és keleti folklórirodalomban igen népszerű, mulatságos és megtévesztő „képes beszéd” (*gab*) motívumának<sup>5</sup> felhasználásával, másrészt pedig a célbavett szereplő beszédmódjában, jelen esetben a kezdetleges és hibás francia nyelvtudásában rejlő komikus hatás kiaknázásával.

A szerző-elbeszélő a középkori elbeszélő költészetben rendkívül gyakori motívumismétléssel teszi még hatásosabbá Jehan riválisának nevetségessé tételét. Először a regény egyik alapvető szerkezeti elemeként a Jehan és Gloucester közötti egyoldalú „süketek párbeszédében” alkalmazza a szóban forgó folklórmotívumot az elbizakodott és hiú angol főúr korlátoltságának leleplezése érdekében. Másodsor

<sup>5</sup> Vö. Philippe de Rémi, *Jehan et Blonde. Roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, (kiad.) Sylvie Lécuycer, Paris, Champion, 1999, 18.

abban a jelenetben fokozza a „képes beszédben” megnyilvánuló humoros hatást, amelyben Gloucester grófja beszámol leendő apósának, Oxford grófjának a Jehannal tett utazása alatt esett kellemetlen kalandjairól, s a francia ifjúnak azokhoz fűzött „ostoba” kommentárjairól. Harmadszor a regényszerző egy retorikai fokozással teszi teljessé Gloucester csekély értelmi képességének leleplezését, amikor Oxford grófja „dekódolja” és megvilágítja neki Jehan szavainak rejtett, mögöttes jelentését, amit a francia nemesifjú „képes beszédét” szó szerint értő Gloucester képtelen volt felfogni.

Gloucester grófjának nyelvtani hibáktól hemzsegő, kezdetleges francia beszédmódja pedig – amely a klasszikus stílusparódia egyik legsikeresebb válfajára emlékeztet – méginkább kiemeli az angol nagyúr öntelt hiúságát és fölényeskedő viszonyulását az ifjú franciához. Gloucester nevetségesen ható, gyatra francia beszédét valóságos parodisztikus „stílusgyakorlatként” alkalmazza a fejlett költészettechnikai tudással és nyelvi érzékkel rendelkező Philippe de Rémi.

## **A Jehan és Blonde-dal rokon korabeli művek és a regény utóélete**

A 13. századi irodalmi művek közül a század vége felé alkotott *Gesta Romanorum*-ban szintén megtalálhatók a *Jehan és Blonde*-ban alkalmazott „képes beszéd” motívumának főbb elemei, néhányat közülük azonban megváltoztatott a mű szerzője. A *Roman de Horn* angol és francia verziójának cselekményváza lényegében a *Gesta Romanorum*-éval azonos, „képes beszéd” motívuma pedig csak kisebb részleteiben tér el regényünk hasonló motívumától.<sup>6</sup>

Az 1232 és 1242 között keletkezett, a Warwick család történetét feldolgozó *Gui de Warwick* című anglo-normann regény első fele meglepő hasonlóságot mutat a *Jehan és Blonde* elejének epizódjaival, akárcsak a szintén 13. századi *Jouffrois* című regény első részének főbb mozzanatai.

A 15. századi *Les Nouvelles de Sens* elnevezésű novellagyűjtemény *De Loys de Girolles et de Damoiselle Agathe de Poissy* című

---

<sup>6</sup>Vö. uo., 19–21.

elbeszélése lényegében Jehan és Blonde történetét „írja újra” más szereplőkkel, és a hasonló elemekből álló „képes beszéd” motívumának is ugyanazt a szerepet szánja, mint Philippe de Rémi regénye. Az ugyanabban a században szerzett *Jehan de Paris* című kisregény<sup>7</sup> kétségtelenül a *Jehan és Blonde* népszerűségét és hatását mutatja, bár a „képes beszéd” egyes összetevőit megváltoztatta illetve más jelentéssel látta el.

*Szabics Imre*

---

<sup>7</sup>Ld. a *Szibilla királynő édene* című kötetben, ford. Szabics Imre, Budapest, Európa Kiadó, 1987, 147–254.

**E**z a történet, amelyet most elmesélek, egy jól ismert igazságot példáz: aki dicsőségre törekszik, az dicsőséget szerez, s aki kevésre vágyik, az kevésre is jut. Ama rest emberek miatt választottam a témáját, akik csak a tétlenséget ismerik a világon, s egyáltalán nem vágnak kiemelkedni sanyarú sorsukból. Az ilyenek, akiknek épp hogy csak fel nem kopik az álluk, inkább ki sem mozdulnak az otthonukból, holott ha más vidékekre költöznének, dicsőségre, gazdagságra és barátokra lelnének. Aki lustasága miatt mindezt elmulasztja, joggal szolgál rá a derék emberek megvetésére. Számos emberről tudni lehet, hogy nem szerzett volna megbecsülést, tudást, hatalmat és vagyont, ha nem hagyta volna el az otthonát, mivelhogy más országban ki-ki jobban hasznosíthatja a tudását és többre viheti, mint a sajátjában. Ha egy elszegényedett nemesember egy percre sem hajlandó elhagyni a hazáját, megérdemelné, hogy kivájják a szemét, mert hiszen nem csak magának, hanem szerető családjának is árt restségével, s embertársai joggal tekintik őt szerencsétlen nyomorultnak, és kerülik a társaságát. Aki ilyen életet él, nem törődik a hírnevével, és mindig szerencsétlen nyomorult marad: az ilyen ember álljon inkább szerzetesnek, hogy legalább a lelke üdvösségét megmentse, vagy pedig igyekezzen megbecsülést szerezni magának. Ha azt mondogatja: „Nem tudom, hová is mehetnék”, joggal érheti szemrehányás, hiszen nap mint nap hallani, hogy érdemes szerencsét próbálni más derék emberekkel a tengerentúlon, Moreában vagy más idegen országban. Akiről az én történetem szól, nem akart restnek mutatkozni, hanem idegen országba ment, hogy dicsőséget és megbecsülést szerezzen magának. Erőfeszítéseket tett, hogy felemelkedjék, s ez sikerült is néki, íme, elmondom, hogy miként.

Élt egyszer Franciaországban egy lovag, akinek mindaddig nagy volt a vitézsége, amíg képes volt a fegyverforgatásra. Ám amidőn idős korba lépett, nem hagyta el többé az otthonát. S minthogy nagy tisztességben élt, szomszédjai megbecsüléssel vették körül. Egy tiszteletre méltó nemes hölgy volt a hitvese, aki hat gyermeket, két leányt és négy fiút szült néki. Több mint ötszáz dénárt érő, ám adóssággal és jelzáloggal megterhelt földje volt, mert ifjúkorában sokat költött

a lovagi tornákra, amelyeken gyakran részt vett, de most már szívesen lemondott róluk. Dammartinben<sup>8</sup> voltak a földjei, és rendszerint ott is tartózkodott. Legidősebb fiát Jehannak hívták, aki húsz év körüli, eszes, jól nevelt és daliás ifjú volt, és dicsőségre vágyott. Látván idősödő anyját és eladósodott apját, valamint fivéreit és nővéreit maga körül, egy napon rádöbbsent, hogy csak az idejét vesztegeti; mivelhogy éppen elegen voltak az apja szolgálatára, úgy vélte, őreá már nincs ott szükség. Tettre kész ifjúként úgy döntött, hogy Angliába megy szerencsét próbálni. Ahelyett, hogy meggondolatlanul eltékozolta volna az apai birtokot, elhatározta, hogy inkább még nagyobb szerencsét szerez, ha képes lesz rá. S amiként elhatározta, úgy is tett. Bejelentette az apjának és anyjának a szándékát, amiről semmilyen módon nem tudták lebeszélni, s ez nagy szomorúságot okozott nekik. Jehan készülődni kezdett tehát az útra, s alig várta, hogy elindulhasson. Mindössze egy teherbíró paripát, húsz fontot és kíséreként egy csatlózt vitt magával. Ha akarta volna, többet is vihetett volna, ám megelégedett ennyivel. Elbúcsúzott a barátaitól, megcsókolta a fivéreit és nővéreit, akik sírva köszöntek el tőle, s azután útra kelt a szolgálójával, akit Robinet-nak hívtak. Búcsút vett könnyező és bánattól sújtott apjától és anyjától is, s gyorsan eltávolodott az otthonától. Pihenés nélkül egyhamar Boulogne-ba érkezett, ahol addig keresgélt, amíg egy hajóra nem lett, amelyen átkelt a tengeren. Jehan egy kalmárhajóval kötött ki Doverben, ahol csak egyetlen éjszakát töltött, s amint felkelt a nap, lóra szállt, és folytatta útját London felé, ahová menni szándékozott.

Egy napon, amint lovagolt, egy gróffal találkozott, aki szintén a tenger felől jött és Londonba tartott, ahol az angol parlament ülésezett. Jehan a kiléte felől tudakozódott a kísérőitől, akik híven elmondták neki, hogy az uraság Oxford grófja, s egy hatalmas és gazdag várkastély ura. Ezt hallván, az ifjú csatlakozott hozzá, és franciául köszöntötte, amit a gróf nem vett tőle zokon, mivelhogy hosszabb időt töltvén Franciaországban, jól értett franciául. Ő is szívélyesen

---

<sup>8</sup> Ma Dammartin-en-Goële Seine-et-Marne francia megyében.



köszöntötte a lovagot, s afelől kérdezte, hogy mikor és mi okból hagyta el hazáját, s mi végett érkezett Angliába.

– Nagyuram, a tiszta igazat mondom kegyelmednek – válaszolta Jehan –, egy szegény nemesember vagyok, akinek Istenen kívül nincs más ura. Azért keltem át a tengeren, hogy egy nemesúrra találjak, aki hajlandó a szolgálatába fogadni, s aki a szolgálatom szerint bána velem.

– Hitemre – mondta a gróf –, becses jellemre vall, hogy egy nemesúr szolgálatába kíván szegődni. Ha óhajtja, asztalnokként a szolgálatomba léphet a kastélyomban.

– Fogadja hálás köszönetemet, nagy jó uram, végtelenül lekötelez, amiért a szolgálatába fogad engem.

– Mi a neve, kedves barátom?

– Jehannak hívnak, nagyuram.

– Kedves Jehan barátom – mondta a gróf –, mától fogva szívesen felfogadom kegyelmedet asztalnokomnak.

S az ifjú levante nem késlekedett köszönetet mondani újdonsült urának. Ekként állt tehát szolgálatba Jehan, s oly kedvesen viselkedett, hogy még Londonba érkezésük előtt valamennyi társa megbecsülését és szeretetét elnyerte. Egy keddi napon érkeztek Londonba, s egy kényelmes, szépen berendezett házban szálltak meg, ahol a gróf a parlament ülése alatt lakott. Midőn a gróf a királlyal ebédelt, Jehan kifogástalanul és nagy ügyességgel szolgálta fel néki az ételt. Nem lehetett volna nála jobb modorú, ügyesebb és figyelmesebb asztalnokot találni egy nagyúr kiszolgálására. Amikor véget ért a parlament ülése, a gróf visszaindult Oxfordba, ahová egy kellemes és vidám lovaglást követően hamarosan meg is érkeztek, mivelhogy csak kevés pihenőt tartottak. A gróf szerető és hűséges hitvese, a grófné kedvesen fogadta őket. A gróf pedig dicsérni kezdte új asztalnoka, Jehan eszességét, ügyességét és jó természetét. A nemes hölgy örömmel hallotta a dicsérő szavakat, s így szólt férjéhez:

– Jó uram, ha valóban oly érdemei vannak ez ifjúnak, mint kegyelmed mondja, arra kérem, bízza meg a leányunk szolgálatával, ha ő is beleegyezik, merthogy rajta kívül nincs több gyermekünk, s eljött az ideje, hogy egy ügyes asztalnok álljon a leányunk szolgálatára.

– Szívesen teljesítem a kívánságát, drága hölgyem – válaszolta a gróf.  
– Ha Jehan is beleegyezik, hogy az ő szolgálatára álljon, az nekem is igencsak a kedvemre lesz. Nos, tüstént meg fogjuk ezt tudni.

Azzal a gróf legott hívatta a közelben lévő Jehant, akinek nem volt más elfoglaltsága és gondolata, mint hogy mindenkor az ura rendelkezésére álljon. Amint meghallotta a hívó szót, máris uránál termett, aki közölte véle a grófné kívánságát.

– Kedves Jehan, a grófnéval együtt arra gondoltunk, hogy ha kegyelmed is úgy akarja, a leányunk szolgálatára állhatna. Bizonyos lehet abban, hogy ha ügyesen fogja őt szolgálni, mind az én, mind a grófné jóindulatát el fogja nyerni. Ámde ez a kérés ne keltsen a szívében semmilyen aggodalmat, mert amire kérem, az csak a javára válhat.

– Megértettem az óhaját, nagy jó uram – válaszolta Jehan. – Kész vagyok teljesíteni a kívánságát, és végtelen öröömre szolgál, hogy ily nagy megtiszteltetésben részesít anélkül, hogy azt kérnem kellett volna. Adja az Úr, hogy teljes meglegedésére végezhessem a szolgálatomat.

– Helyesen szölt kegyelmed – jegyezte meg a grófné.

A gróf köszönetét és háliját fejezte ki neki, s arra kérte, szolgálja készségesen a leányukat. Ezután Jehant a grófkisasszonyhoz kísérték – akit Természet minden szépséggel megáldott –, s a szülei tudatták véle, hogy a francia nemesifjú asztalnokként fogja őt szolgálni. A grófkisasszony szíves-örömet fogadta Jehant, aki ekként kezdte meg első szolgálatát a grófi palotában. Felállították az asztalokat, amelyeknél elsőként a gróf foglalt helyet, majd szép sorban a háznépe, s Jehan felszolgált az ételt bájos ifjú úrnőjének.

A grófkisasszonyt Blonde-nak hívták, s ennél illőbb nevet nem is viselhetett volna,<sup>9</sup> mert az egész föld kerekén nem büszkélkedhetett nemeshölgy az övénel ragyogóbb szépségű hajkoronával. Ne vegyék hát rossz néven, ha most bővebben szólok róla. Úgy tűnt fel, mintha

---

<sup>9</sup> A *Blonde* ún. "beszélő név", jelentése Szőke; az udvari költeményekben és elbeszélésekben szereplő nemeshölgyek és -kisasszonyok ideális hajszíne mindig szőke volt, ami a középkori színszimbólika szerint makulátlan jellemükre és lelkük tisztaságára utalt.

a hajkoronája csillogó színaranyból lett volna, s oly hosszú volt, hogy kétszer is körülfonhatta vele a fejét. Boldogok lehettek fehér, kecses és finom fülecskéi, midőn e dús hajkorona rájuk borult. A homlokáról szólván, az hófehér, sima és magas volt. Homloka alatt a barna szemöldöke keskeny és ívelt volt; csinos, formás orrocskája sem tömpe, sem horgas nem volt: szép szemei között egyenesen és kecsesen ereszkedett alá. S vajon mit mondhatnék a szemeiről? Sok időmbe telne, amíg mindent elsorolnék róluk. Csillogók, ragyogók és tiszták, s oly csábosak és vonzók voltak, hogy még a legbetegebb ember is visszanyerte volna az egészségét, ha rájuk tekintett volna. Gyönyörű orcája, mely csak növelte a szépségét, pirosabb volt a rózsánál, s e pírral együtt fehérebb a frissen hullott hónál. E két szín oly tökéletesen olvadt egymásba, hogy nem lehetett eldönteni, melyiknek volt nagyobb része orcája szépségében, amelyen Isten egyenlően osztotta el a fehér és a piros színt. S mily csodálatosan szép ajkai voltak! Ha Isten nem maga rajzolta volna meg azokat, Természet nem lett volna képes ily tökéletes remekművet alkotni. Nagy tudású volt, aki létrehozta, mert csodálatosan arányosak voltak. Két kicsiny ajka egyáltalán nem volt vékony, hanem kellően telt, és a skarlátnál is pirosabb. Evés vagy nevetés közben, vagy amikor megszólalt és az ifjú hölgy egy kissé kinyitotta az ajkait, látni lehetett, hogy apró fogai tökéletesen illeszkednek egymáshoz, és az ezüstnél is csillogóbbak. S amidőn kicsiny száját szólásra nyitotta, oly édes lehelet áradt belőle, amely a balzsam illatát is felülmúlta. Aki egyszer is megcsókolta volna, soha többé nem lett volna boldogtalan. Enyhén gödrös és a nyári napnál is fehérebb állánál senki nem látott még szebbet. Szépen ívelt, hosszú nyaka bársonyos és hófehér volt – mintha Isten maga teremtette volna. S ne gondoljátok, hogy az erek vagy csontok áttűntek rajta. Aki közelről szemlélte volna, amint az ifjú hölgy vörös bort iszik, jól láthatta volna, hogyan folyik az le végig a torkán. Nem állíthatom, hogy tökéletesen le tudnám írni a termetét, de amire képes vagyok, azt szívesen megosztom véletek, merthogy nem szabad fukarkodnunk az erőnkkel, amikor egy jóra való és szép hölgyet dicsérhetünk. A grófkisasszonynak hosszú és formás karjai, csodálatosan szép kezei, s hosszú, egyenes és finom ujjai voltak. A dereka oly karcsú volt,

hogy két kézzel könnyedén át lehetett volna fogni. A mellkasa egy kissé szélesebb volt, ám ez mit sem ártott a szépségének. A tunikája alatt domborodó keblecskéi kemények és rugalmasak voltak. A sudár és karcsú termetű grófkisasszony lábszára és lábfeje igen formás volt. Nem volt sem kövér, sem sovány, s még a tizennyolcadik esztendejét sem töltötte be. Kellemes francia beszédén egy kissé érződött, hogy nem Pontoise-ban született.<sup>10</sup> Oly eszes, szerény és udvarias volt, hogy aki reggel láthatta, az bizonyos lehetett abban, hogy azon a napon semmi rossz nem történhet vele – ily tulajdonsággal ajándékozta meg őt a Teremtő. Ennek az úrnőnek a szolgálatára rendelték tehát Jehant. Adja Isten, hogy ne érje szenvedés emiatt! Úgy vélem azonban, nem tudja megóvni magát attól, hogy ne gyötrődjön miatta.

A gróf leánya, Blonde még annál is sokkal szebb volt, mint ahogyan az imént lefestettem. Amikor asztalhoz ült, a délceg és kellemes megjelenésű Jehan szolgálta ki. Fölöttébb igyekezett, hogy mindenki meglegedésére tegye a dolgát. Ám nem csak ifjú úrnőjét szolgálta ki; az egyik asztaltól a másikig lovagok, nemes hölgyek, komornák, inasok, apródok és fullajtárok voltak, s ő kedvességével mindegyikük tetszését és jóindulatát elnyerte anélkül, hogy a bájos Blonde kiszolgálását elhanyagolta volna. Az étkezések után kezet mostak, s ki-ki tetszése szerint sétálni ment az erdőbe, a folyóhoz vagy más multság után nézett. Jehan is elment szórakozni azzal, akivel kedve tartotta, s gyakran töltötte idejét a grófné lakosztályában a nemes hölgyek társaságában, akik egyre csak noszogatták, hogy tanítsa őket franciára. S ő, amint az jól nevelt nemesifjúhoz illik, készséggel eleget tett óhajuknak. Jól ismerte a társasjátékokat is, és gyakorta sakkozott, dámát játszott vagy kockázott ifjú úrnőjével. Sokféle játékra megtanította a grófkisasszonyt, akinek a francia tudása is sokkal jobb lett, mint volt a levante érkezésekor. Ezért aztán Blonde nagy becsben tartotta Jehant, aki mindent megtett, hogy úrnője kedvében járjon. A francia nemesifjú tökéletes

---

<sup>10</sup> Pontoise a középkori francia királyi tartomány, Ile-de-France egyik legfejlettebb és leggazdagabb városa volt, amely nemcsak vásáraitól volt híres, hanem arról is, hogy állítólag ott beszéltek legszebben a francia nyelvet (pontosabban a régió nyelvjárását, a *francient*).

boldogságban élt, mert azt érezte, hogy a grófi udvarban mindenki tetszéssel fogadja a viselkedését, a szavait és a tetteit. Ám egyáltalán nem uralkodott el rajta a gőg és az elbizakodottság; ellenkezőleg, igyekezett még jobban tenni a dolgát, minélfogva az irigyeknek, ezeknek az álnok és kellemetlen fajzatoknak is a szavát szegte, mert nem találtak okot arra, hogy becsméreljék. Sokáig élt ily boldog életet, s mindaddig jól mentek a dolgai, amíg Ámor ki nem vetette rá a hálóját, és rabul nem ejtette, akárcsak a csapda a farkast. Trisztán nem szenvedett annyit, mint amennyit hamarost el kellett szenvednie.

Egy napon, midőn Blonde az asztalnál ült és ebédel, Jehan szokás szerint felszeletelte néki a húst. (Ám az esik csapdába, aki azt hiszi, hogy elkerülheti.) Eközben pillantását véletlenül a grófkisasszonyra vetette, akivel immár tizennyolc hét óta nap mint nap találkozott. Még egyszer sem esett azonban ily nehezeére, hogy levegye róla a tekintetét, mivelhogy ifjú úrnője ragyogó szépsége teljesen megbabonázta. Olyannyira, hogy hosszú percekig teljesen megfeledkezett a hús szeleteléséről, mígnem Blonde csodálkozva kérdezte tőle:

– Hol járnak a gondolatai, Jehan, ugyan miért nem szeletel?

Erre az ifjú összerezett, és szeletelni kezdte a húst, igencsak megdöbbenve a grófkisasszony szavain, merthogy eladdig még egyszer sem kellett figyelmeztetnie a kötelességére. Értetlenül nézett maga elé, fel nem fogván, miként történhetett ez meg vele. A nemeskisasszony szemrehányó szavai hallatán lesütötte a szemét, s az étkezés alatt többé nem is mert rátekinteni. Soha nem vágyott azonban még oly hevesen arra, hogy rátekinthessen, mivel Ámor nyila már megérintette a szívét.<sup>11</sup> Oly nagy vágyakozás kerítette hatalmába, hogy sok kínt és szenvedést okozott néki. Azon a napon Jehan többé már nem vetette pillantását Blonde-ra, a másnapi ebédig megtartóztatta magát ettől. Akkor erőt vett magán, hogy – amint szokta volt – kiszolgálja a grófkisasszonyt, ám a gyötrő szerelem újfent arra készítette, hogy a szemét arra vesse, aki lángra gyújtotta a szívét. Semmi mással nem törődött, csak az ifjú

<sup>11</sup> A szerző az Ovidius *Ars Amatoriájában* szereplő antik toposzra utal: Ámor isten kilőtt nyílvevseje a célba vett szerelmes szemén keresztül annak szívéig hatol.

hölgyet nézte elmerülten. Szinte a józan eszét is elveszítette, s még azt sem vette volna észre, ha halálos veszély fenyegetné. Miközben a grófkisasszonyra szegezte a tekintetét, gondolatai úgy elkalandoztak, hogy egészen megfeledezett a kötelességéről. Ezt látván, Blonde ki akarta zökkenteni ábrándozásából, és felszólította, hogy tüstént lásson hozzá a hús szeleteléséhez. De minthogy Jehan először nem hallotta meg úrnője szavait, az ismét rászólt:

– Miért nem szeleteli a húst, Jehan? Netán elaludt álltában avagy álmodozik? Legyen szíves, szolgálja fel nékem az ételt, és hagyjon fel az álmodozással.

E dorgálást már meghallotta Jehan, és úgy összerezett, mint aki álmából riad fel, s nem érti, mi történt vele. Ám mivel másutt jártak a gondolatai, oly figyelmetlenül szeletelte a húst, hogy a késével megvágta két ujját. Kiserkent belőlük a vér, aminek láttán Blonde ugyancsak elszörnyedt. Jehan akkor egy másik asztalnokot kért meg, hogy szeletelje fel a húst a grófkisasszonynak, ő pedig félájultan a szobájába vánszorgott. Ott egy nemeskisasszony egy darab gyolccsal bekötötte az ujjait, s fölöttébb sajnálkozott a sebesülése miatt. Jehan lefeküdt az ágyára, nem mervén visszamenni az ebédlőterembe Blonde asztalához, minthogy ekként elveszítette a fejét, és ostobán viselkedett. Nem tudta eldönteni, mihez is kezdjen.

Ilyképpen esett tehát Jehan áldozatul Ámornak. Az ágyon fekvé panaszkodni kezdett Szerelemre, amelytől a színe is megváltozott:

– Ó, jaj, vajon mitől vesztettem el a józan eszemet? Most már látom, hogy ostobán viselkedtem, s emiatt kétszer is megfeddett az úrnóm, akinek a szolgálatába szegődtem. Ó, Istenem, valóban haragszik reám, amiért rosszul szolgáltam ki őt? Azt kell hinnem, hogy igen. Mit számít nékem, hogy a szívem nem tudta megakadályozni, hogy ne vessem a szememet oly esztelenül óráá? De hát nem a társam ő nékem? Vajon Szerelem gyötör engem? Szerelem? Bizonyára nem, inkább Gyűlölet vakította el a szememet. A szememet? Hiszen árulás áldozata lettem, amikor azok támadtak ellenem, akiknek húséget kellett volna tanúsítaniuk irántam. Joggal vádolhatom a szemeimet árulással, hiszen oly észrevétlenül árultak el, hogy hamarosan a halál fog leselkedni reám. Ám még a halál közelsége sem tudna rábírní, hogy

felfedjem a személyét annak, akinek a szívemet adtam. A legártalmasabb méregtől betegedtem meg, mivelhogy egyszerre vonz és elpusztít engem, s mégsem kívánom, hogy vége szakadjon a szenvedésemnek. Inkább meghalok, mintsem lemondjak ama fájdalmaokról, amelyeket el kell viselnem. Ha meg kell halnom a hölgyemért, abban bízom, hogy Isten bebocsátja lelkemet a Paradicsomba, a mártírok közé, mivelhogy a Szerelem mártírja leszek. Ó, bárcsak lenne annyi erőm, hogy megóvjam a látszatot azzal, hogy továbbra is őt szolgálom, mást nem is kívánnék. Nem vagyok-e az ő társaságában mindennap, az étkezések, a játékok vagy az ünnepségek alatt? Mit óhajthatnék ennél többet? Csakis hiú ábrándokat. Fortuna irigy lett reám, midőn oly sorsot szán nékem, hogy elveszítsem azt a kevés boldogságot, ami nékem jutott, s ezáltal csúfos halálra ítél engem. Ha a grófné és a gróf, akárcsak a grófkisasszony, akinek a szolgálatára rendelték, tudomást szerezne a szerelmemről, aligha nyerném meg a tetszésüket. Egy szerencsétlen álmodozónak tartanának, és felkötés terhe alatt kitennék a szűrőmet, s nem is tehetnének mást, hiszen még soha senki nem táplált oly esztelen szerelmet, mint amilyenre én vetemedtem. S joggal tarthatom magam köztönivaló bolondnak, amiért olyan helyen keresem a szerelmet, ahol semmi jót nem remélhetek. Ha a királynak nem volna hitvese, szíves-örömet feleségül venné ifjú úrnőmet, hiszen ő Oxford grófnéja léssen. Soha nem lesz nékem annyi huncut krajcárom, mint amennyi aranydénárja néki lesz, s ha páratlan szépségén kívül más kincse nem volna, még egy királyság sem volna méltó hozzá, mert hogy az egész földkerekségen senki mást nem ajándékozott meg a Teremtő ily tökéletes szépséggel. Nem is Természet, hanem maga Isten formálta őt ily gyönyörűnek.<sup>12</sup> Szerencsétlenségemre láttam meg az ő tökéletes szépségét, mivel a halál vár reám emiatt. Nem maradt más nékem, mint a szenvedés mindaddig, amíg a halál meg nem vált tőle; ám jöjjön, aminek jönnie kell, semmit nem tehetek ellene.

Ily kétségek között hánykódott tehát Jehan. Miután a teremben lévőek elköltötték ebédjüket, kezet mostak, s a nemes hölgyek asztalt

---

<sup>12</sup> A középkori skolasztikus tanok szerint Természet – Isten és az emberiség között elhelyezkedő allegorikus alakként – Isten akaratát közvetíti illetve hajtja végre.

bontottak, és a szobájukba tértek. Blonde azonban meglátogatta Jehant, akit ágyban fekvve talált, de amint az megpillantotta a grófkisasszonyt, nyomban felegyenesedett.

– Súlyos a sebesülése, kedves Jehan? – kérdezte az ifjú hölgy.  
– Hogyan történt ez kegyeddel?

– Nem tudom, úrnőm, miként eshetett, hogy a csontig megvágtam magam. Ámde nem is e seb aggaszt, úgy érzem, másfajta betegség támadt meg engem, mert semmihez sincs kedvem. Tegnap óta egy falat nem ment le a torkomon, s oly fájdalmat érzek a szívemben, hogy nem tudom, mitévő legyek.

– Nagyon sajnálom, hogy szenvedni látom, kedves Jehan – mondta Blonde igen kedvesen és együttérzőn. – Legyen gondja az étkezésre, s kívánsága szerint kérjen bármit, amíg teljesen fel nem épül.

– Fogadja hálás köszönetemet, úrnőm – válaszolta Jehan. – Majd hal-  
kan hozzátette:

– Kegyednél van, úrnőm, életem és egészségem kulcsa, amely oly kegyetlenül cserbenhagyott engem.

Blonde azonban már nem hallotta e szokat, mivelhogy a nemesifjú a fogai között suttogta azokat. Azzal búcsút vett tőle, aki miatta szenvedett. Bánattól sújtottan Jehan addig kísérté a tekintetével, amíg el nem hagyta a szobáját. Miután a falak elválasztották őket, s szem elől veszítette Blonde-ot, Jehan ájultan hanyatlott le az ágyára, s az inasa már azt hitte, hogy a halálán van. Kis idő múltán azonban mély sóhajtás szakadt fel a szívéből. Ekkor nemes hölgyek jöttek hozzá, akiket Blonde küldött, hogy legyenek a segítségére. Egy sodóval elkészített, gyógyfűvekkel ízesített sült csirkét hoztak néki, amelyet azonban – a hölgyek nagy bánatára – az ifjú nem volt képes elfogyasztani. Tüstént közölték is Blonde-dal, hogy Jehan nem hajlandó enni.

– Semmit nem tudok tenni érte – felelte a grófkisasszony. – Nagyon bánt a betegsége, mivel nagyszerűen szolgált engem.

A Szerelentől gyötört Jehan éjjel-nappal oly kínokat állt ki, hogy képtelen volt lábra állni, s ágyban kellett maradnia. Oly fájdalmat érzett a szívében, hogy semmiben nem lelte az örömét. Amor oly kegyetlenül bánt vele, hogy egyszer a hidegtől reszketett, másszor pedig forróság öntötte el; az egyik percben elrévedezett, a másikban egyre



csak panaszkodott. Nem fért hozzá kétség, hogy Ámor okozta a szüntelen hangulatváltozásait. Evés és alvás nélkül minden reményét elveszítette, hogy sorsa egyszer még jobbra fordulhat, és teljesülhet a vágya. Nem óhajtott sem inni, sem táplálékot magához venni kivéve, amikor úrnője megparancsolta néki. Csak akkor vidult fel egy kissé, amikor Blonde mellette volt, de amint eltávozott, az öröme fájdalomba fordult.

A gróf és a grófné is értesült Jehan betegségéről, ami fölöttébb elszomorította őket. Felkeresték tehát, és megkérdezték tőle, hogy mi a baja. Anélkül, hogy a teljes igazságot felfedte volna a betegségről, az ifjú csak annyit mondott nekik, hogy a szívét támadta meg valamilyen baj, amitől rettenetesen szenved. Ezt hallván, a gróf odarendelte az orvosát, s megparancsolta néki, hogy vegye gondjába és gyógyítsa meg Jehant. A doktor megígérte, hogy minden tőle telhetőt megtesz, s nyomban kitapintotta a pulzusát, felemelte, majd leengedte a karját, megvizsgálta a vizeletét, ám ahhoz, hogy megállapíthassa a baját, legalábbis jósnak kellett volna lennie, s végül beismerte a tehetetlenségét. A Jehan állapota miatt lesújtott gróf és grófné eltávozott, ő pedig csüggedten visszafeküdt az ágyába. Öt héttig szenvedett ily kínok között, míg végül már csont és bőr volt, s alig volt képes megszólalni. Már csak a halált várta, amelytől, úgy vélte, semmi nem válthatja meg.

Látván, hogy mily rossz bőrben van Jehan, Blonde döbbenten kérdezgette, vajon mi lehet a baja, hogy egyetlen doktor sem képes meggyógyítani. Egy napon az emlékezetébe villant az ifjú tekintete, amely miatt álmódózónak nevezte, s ő pedig megvágta az ujját, amikor rászólt, hogy hagyjon fel az álmódózással. Majd az is eszébe jutott, hogy amidőn előtte állt, oly boldogan tekintett rá, hogy semmi másra nem tudott figyelni. Már csak emiatt is, ha valamilyen elképzelése lett volna a szerelemről, a grófkisasszonynak rá kellett volna jönnie a betegsége okára. Igaz, némileg gyanította, hogy az ifjú kétségtelenül kötődik hozzá, de azt el sem tudta képzelni, hogy a szerelem miatt bárkinek ily nagy fájdalma legyen. Ezért azután módfelett tudni szeretne volna, miféle betegség támadta meg Jehant. Egy napon egyedül látogatta meg, s leült az ágya szélére, ő pedig a tőle telhető legnagyobb szívéllyel köszöntötte.

– Jehan, kedves barátom – fordult hozzá a grófkisasszony –, árulja el nékem, ki miatt került ebbe az állapotba, amelyben most van; tudni szeretném, ezért hát mondja meg nékem. Az irántam való hűségére kérem, ne titkolja el előttem. Mondja meg nekem őszintén, és hitemre megígérem, hogy ha tehetek valamit a gyógyulásáért, vissza fogja nyerni az egészségét.

Azt hallván, hogy Blonde minden tőle telhetőt meg fog tenni a gyógyulásáért, Jehan visszanyerte egy kissé az erejét, hiszen jól tudta, hogy egyedül csak ő képes meggyógyítani. Ám olyannyira félt attól, hogy mégis téved, hogy nem mert nyíltan beszélni előtte.

– Hálásan köszönöm, drága úrnóm, a kedves szavait, amelyek nagyon jól esnek – mondta az ifjú –, de az az érzésem, hogy az én bajom gyógyíthatatlan. Nincs bátorságom, sem szándékom elárulni, mely orvosság tudna kiváltani a betegágyamból. Mindazonáltal ez az orvosság létezik, s ha valakinek úgy tetszene, hogy meg akarna menteni engem, elűzhetné a betegséget. Ámde soha nem venném magamnak a bátorságot, hogy erre kérjem, mert az életemmel fizetnék eme örütségért.

– Kedves Jehan, márpedig nem hallgathat erről, el kell árulnia nékem a titkát. Mindmáig soha semmit nem kértem kegyedtől, most azonban a gyógyulása végett arra kérem, mondja meg nékem, milyen betegség gyötri, s az életemre esküszöm, mindent megteszek, hogy meggyógyuljon, ha tudni fogom, milyen bajtól szenved.

– Megtenné, drága úrnóm?

– Biztosíthatom, hogy igen; mondja meg tehát őszintén.

– Nem merem, úrnóm.

– De igen, tudni akarom végre.

– Nos, ha ezt akarja, úrnóm, akkor tudja meg, hogy kegyed miatt szenvedek.

Amint a nemesifjú kiejtette e szavakat, nyomban ájultan hanyatlott az ágyára, és hosszú ideig mozdulatlan maradt. Blonde megtudta tehát bajának és szenvedésének okát. Belátta, hogy ha Jehan megvétést érezne ki a szavaiból, az elkerülhetetlenül a halálát okozná, ezért hát gondolkozni kezdett, miképpen tudná megmenteni őt a haláltól. Szép kezében tartotta Jehant, amíg az magához nem tért az ájulatból, s eközben nagyokat sóhajtott. Úgy ítélte meg, hogy a halál fenyegeti,

ha csak egy kis ideig is késlekedik a válasszal, ezért hát így szólt hozzá:

– Drága barátom, mivelhogy miattam került a halál árnyékába, kötelességemnek érzem, hogy megmentsem ettől a veszélytől. Gondolkodjék ismét józanul, s csak azzal törődjék, hogy visszanyerje az egészségét, mert tudja meg, hogy amint meggyógyul, a kedvesem léssen.

– Komolyan mondja ezt, úrnóm?

– Igen, kedves barátom, a lehető legkomolyabban.

– Akkor meg fogok gyógyulni, drága úrnóm, s véget ér a szenvedésem.

– Már csak ennie kell, édes barátom, és visszatér a lelke nyugalma.

– Azt fogom tenni, amit kíván, drága úrnóm, s mivel ez az óhajta, enni fogok.

Azzal Blonde magára hagyta az ifjút, megígérve, hogy hamarosan visszatér hozzá. Étel küldetett néki, és Jehan enni kezdett.

E biztató szavak hallatán, amelyek megmentették a haláltól, Jehan rövid idő alatt teljesen meggyógyult, aminek a gróf, a grófné és egész háznépük felettébb megörült. Kedvességével és törődésével Blonde gyorsan meggyógyította, s egy héttel később Jehan már újból talpra állt. Noha igencsak rossz állapotban volt, a reménytől, hogy Blonde a kedvese lesz, hamarosan helyreállt az egészsége. Amint visszatért az ereje, megkezdte asztalnoki szolgálatát úrnője mellett, aki oly sok erőt öntött belé – anélkül, hogy egyebet is kapott volna tőle –, hogy visszaadta néki az egészségét. A szépséges Blonde azért tette ezt, mert nem szeretne volna, ha az ifjú levante miatta lelné halálát. Ám midőn azt látta, hogy az már teljesen rendbejött, hallgatag lett, és alig szólt hozzá többé. Úgy vélte, oly mértékben kihúzta Jehant a bajból, hogy ezentúl ismét jó egészségnek fog örüdeni. Nem akarván, hogy ostobának tekintsék, nem tartotta magát az ígérétehez, mivelhogy Ámor nyila még nem érintette meg. Egy hónapnyi szolgálat után, azt tapasztalván, hogy úrnője nem mond néki semmit, és nincs is szándékában a szerelemről szólni, Jehan értetlenül fogadta Blonde hallgatását. Sóhajtozni kezdett, sírásra fakadt, nem tudván, mit mondjon és mitévő legyen, s miként értelmezze ezt a helyzetet. „Ó, jaj – sóhajtott fel –, úrnóm netán elfelejtette az ígétét, melyet nékem tett, midőn beteg voltam? Vajon nem azt mondta-e, hogy a kedvesem lesz, amikor majd meggyógyulok? De bizony, azt mondta, s az az öröm hozta el

a felépülésemet, amelyet ezzel szerzett nékem. Ám ez bizonyára csak ámitás volt, minthogy nem tartotta meg az ígérését. Talán már megbánta, amit akkor mondott, vagy talán csak azért tett nékem ígéretet, hogy meggyógyuljak, s azt gondolja, hogy ezzel meg is elégszem. Ám nagyot téved, mert oly nagyon szeretem, hogy mindenképpen meg kell tudnom, vajon számíthatok-e a szerelmére. Nincs joga hozzá, hogy megfosszon engem attól. Talán megvet engem, amiért nem merek erről szólni néki? Máris megkérdézem tőle, mint vélekedik az ígéréről.” Jehan elhagyta tehát a szobáját, és egy réten megpillantotta Blondeot, amint éppen virágkoszorút készített. Odament hozzá, és illőn köszöntötte, mire a grófkisasszony azt felelte:

– Isten oltalmazza kegyedet!

Majd mindketten elhallgattak. Jehan oly zavarban álldogált Blonde előtt, hogy egyetlen hang sem jött ki a torkán. Ugyanakkor azt mondta magában, hogy ostoba, ha tüstént nem kérdezi meg tőle, hogy megtartja-e az ígérését. Szólásra nyitotta a száját, majd nyomban be is csukta, mivelhogy ily pillanatokban valamennyi igaz szerelme félelem fog el. Végül azonban – nagy sóhajok közepette – mégis kicsúsztak a száján e szavak:

– Nem emlékszik, úrnőm, arra az ígérétre, amelyet a betegségem alatt tett, s amellyel visszaadta nékem az egészségemet?

– Dehogyan nem, kedves Jehan, nagyon jól emlékszem rá, hiszen a kegyelmed jobbulásáért tettem. Az örültsége miatt szinte már a halálán volt. Meg akartam gyógyítani, s ezzel az ígéréssel adtam vissza kegyelmednek az egészségét, mivelhogy már nem volt teljesen ura a józan eszének. Legyen tehát ezentúl ura önmagának, s igyekezzen jól szolgálni engem, az lesz a legnagyobb hasznára kegyednek. Ámde főként ne higgye azt, hogy kegyednek adom a szívemet, mert túlságosan lealacsonyítanám ezáltal magamat.

E szavak fölöttébb elszomorították Jehant, s a szíve kis híján megszakadt a bánattól. Sírva azt felelte:

– Jól tudom, úrnőm, hogy semmit nem jelentettem én kegyednek. Ezért azután, ha kegyed nem óhajtotta volna, semmit nem vallottam volna be kegyednek. Ha minden úgy történt volna, ahogyan én szerettem volna, már halott lennék; most tehát mindent újra kell kezdenem.

De nem fogok szemrehányást tenni kegyednek, hanem hálát adok azért, amit nékem adott, s inkább meghalok, mintsem hogy egy másik hölgnél keressek vigaszt. Mit mondhatnék még egyebet? Egy héten belül sokkal nagyobb szenvedésben lesz részem, mint egy hónappal ezelőtt, merthogy a visszaesés a betegség első tüneténél is fájdalmasabb.

Ekként szólván, az ifjú sírva távozott, s Blonde szintén elindult egy másik irányban. Jehan visszatért a szobájába, s minden tagját olyan reszketés fogta el, hogy legott le kellett feküdnie. Sem enni, sem inni nem tudott, egyre csak kétségbeesetten síránczozott:

– Ó, miért is gyógyított meg az úrnőm, aki újból szomorúságba taszított? Hogyan hihettem el, hogy az igazat mondja nekem? Ha a véleményemet kérdezte volna, azt hiszem, nem vettem volna a lelkemre, hogy lealacsonyítsa magát azzal, hogy nékem adja a szívét. Ó, halál, siess gyorsan, hiszen nincs több tennivalóm itt e földön, mivel a kapott ígéretnek, amely visszaadta az egészségemet, nem lett foganatja. Úrnőm olyan ígéretet tett nékem, amelyet nem tartott meg: ekképpen csendesítik le a bolondokat is. Nincs más óhajom, mint a halál, mivel nincs kedvem az élethez; határtalan a kétségbeesésem, és semmi nem képes többé megvigasztalni. Ó, jaj, szemeim, elárultatok engem, hiszen ama szenvedély miatt kell meghalnom, amelyet engedtetek belém költözni. Ó, Szerelem, nem szolgál a dicsőségedre, hogy hagyod meghalni a szolgádat!

Így tehát Jehan visszaesett a betegségébe, ami oly súlyosan támadta meg a szívét, hogy minden iránt közömbös lett, és enni sem bírt, bármit tett is. Ámor úgy felzaklatta a lelkét, hogy sem éjjel, sem nappal nem tudott aludni. Amikor a gróf híret vette az állapotának, igencsak elkomorult, de semmit nem tudott tenni ellene. A grófné megparancsolta, olyképpen szolgálják ki az ifjút, hogy semmiben ne szenvedjen hiányt. Ámde könnyű volt őt kiszolgálni, amikor szinte semmit nem evett. Bánatában annyit szenvedett, kínlódott, és úgy legyengült, hogy elveszítette a beszéd képességét. Az egész palotában gyorsan elterjedt a híre, hogy Jehan a halálán van. Inasa a kezét tördelte kétségbeesésében, akárcsak a kastély többi szolgálói, akik fölöttébb kedvelték. Blonde is meghallotta ágyában Jehan inasának szívszaggató síránczozását, melynél elkeseredettebb fájdalmat még senki nem tanúsított, s tüstént hívatta az egyik komornáját:

– Mi ez a siránkozás, kisasszony?

– Robin esett így kétségbe, úrnóm, Jehan miatt, aki a halálán van, s már beszélni sem tud.

Ezt hallván, Blonde aggódni kezdett, mert szíve mélyén jól tudta, milyen baj okozhatja Jehan halálát. Tudván tudta, hogy meggyógyíthatta volna a betegségét, s megmenthette volna a haláltól, ha egy kevés szájalommal lett volna iránta. Sajnálkozni kezdett hát a viselkedése miatt, midőn megtudta, mennyire szenved az ifjú levante.

Amint Ámor észrevette, hogy a grófkisasszony sebezhetővé vált, összegyűjtötte seregét, s egyszerre minden oldalról támadásra indult. Elmondom, mely erők küzdöttek Ámor oldalán: először is Szánalom, aki a szívét vette célba, mert gyűlöli a gőgöt, mely arra indította Blonde-ot, hogy a halálba küldje Ámor egyik őszinte és hű szolgáját. Ezért azután oly hévvel süjtött le a nemeskisasszonyra, hogy elpusztította Gőgöt, aki soha többé nem lelt otthonra benne. Szánalom után Együttérzés érkezett, aki szintén támadásba lendült, és oly határozottan és keményen bánt vele, hogy kiűzte a szívéből Érzéketlenséget, s elfoglalta annak helyét. Együttérzést Értelem követte, s érthetetlen viselkedése miatt róttá meg az ifjú hölgyet, aki hagyta volna meghalni hű szerelmesét. Értelem oly okos érveket sorakoztatott fel, hogy Blonde mellé állt, és nem hallgatott többé Értelmetlenségre. Így azután Értelmetlenség elmenekült, s a helyét Értelem foglalta el. Értelem után a szigorú Feddés jött, aki ékesen bebizonyította néki, mily gonosz cselekedet igaztalanul megölni egy embert. Feddés után Szerelem érkezett, aki heves szemrehányásokat tett néki, amiért udvariatlanul és kíméletlenül bánt szolgájával. Ám ha teheti, Szerelem bosszút áll Blonde-on: minden erejével lesújt reá, legyőzi és elűzi Gyűlöletet, Hamis Esküt és Viszályt, s a helyükre lép.

Megszabadulván mindattól, ami megakadályozta, hogy szeretni tudjon, Blonde-ot immár új kötelékek fonták körül, amelyek megtörték a gőgjét. S Szerelem foglyának érezvén magát, ily panaszokban tört ki:

– Jehan, édes kedvesem, elbizakodottságom, gőgöm és hiúságom miatt én vagyok halálod okozója! Megszerettél engem, én pedig oly kegyetlen voltam hozzád, hogy most a halál vár reád! Ó, én szerencsétlen,

későn támadt a gondolatom, hogy meggyógyítsalak téged, minek folytán, én esztelen, a gyilkosod vagyok! Ó, én nyomorult, miként ölhettem meg azt, aki sokkal jobban szeretett engem, mint önmagát? Fel sem merült bennem – hiszen meggyógyítottam a szavaimmal –, hogy ismét visszaesik a betegségébe. Most látom csak be, hogy nem is tudtam volna jobban elárulni őt, sem magamat, hiszen aki nem tartja meg a szavát, az elveszíti a becsületét. Ígéretet tettem néki, amit nem tartottam meg, s ezáltal halálra ítéltam őt! Ó, Istenem, valóban meg fog halni? Soha nem ért még nőt nagyobb szerencsétlenség, mint engem, mert úgy hiszem, ő utána én is meg fogok halni, s ez igazságos halál lesz, mivel tőlem kapta azt a tüzet, amely elemészti. Én vagyok tehát a bűnös a haláláért, s joggal méltó a halálra, aki más halálának az okozója. Gonosz és szeszélyes Gazdagság, téged kell mindenekfelett gyűlölöm, mert te vettél rá az árulásra; ha nem ily előkelő sors jutott volna nékem, bizonyára nem lettem volna oly kevély, hogy megtagadjam tőle a segítségemet. Az előkelő voltom ártalmára és ártalmamra volt, mivel gőgössé tett engem. Midőn az én édes barátom könyörögve a szerelmemet kérte, a bennem lakozó góg elutasította őt. Ámde Isten nem engedte meg, hogy Góg győzedelmeskedjék, és kiűzte őt a szíveimből, hogy Szánalom uralkodjék rajta. Ha Szánalom korábban megérintett volna, nagy jótétemény lett volna ez tőle, mert a segítségére lehettem volna annak, akinek igencsak szüksége lett volna rá. Be kell látnom, hogy a nőknek van egy igen kellemetlen szokásuk: amidőn valamely jó dolog közelébe jutnak, ahelyett, hogy megragadnák, oly sokáig haboznak, hogy elkerülhetetlenül elveszítik azt; s miután elveszítették, kétségbeesnek és bosszankodnak, amiért nem ragadták meg rögtön, amikor még tehették volna. Éppen ez történt velem is, hiszen ha elfogadtam volna hű barátomnak Jehant, akkor most nem érezném magam ily kényelmetlenül. Vajon nem derék és jó családból való? Amiért nem oly előkelő származású, mint én, a halálát kellett okoznom? Kétség nem fér hozzá, hogy nagy ártalmára voltam. Biztos vagyok abban, hogy ha két vagy három ország királya lenne, én pedig csak egy egyszerű, szegény leány, mint bárki más e királyságban, királynővé tenne engem. Igaztalanul tanúsítottam gyűlöletet iránta. Gyűlöletet? Hát valóban gyűlölöm őt? Egyáltalán nem; ellenkezőleg,

a kedvese vagyok. A kedvese? Aligha bizonyítottam még ezt néki, hiszen halálra szántam őt. Édes Jehan, miért is kínoztalak téged annyit? Nem vagy-e a legszebb, a legdaliásabb, a legszolgálatkészebb és a legokosabb mindama ifjak között, akik országunkban élnek? Nincs kétségem efelől, ám, sajna, későn vettem észre. De elég a panaszból, meg kell tudnom, hogy képes vagyok-e még meggyógyítani téged. S ha nem leszek rá képes, nem marad más nékem, mint hogy meghaljak érted.

Ekként gyötörte Blonde-ot Ámor. Az előző nap reggele óta a dolgok ugyancsak megváltoztak számára. Sóhajtozni és sírni kezdett, a szíve elszorult, s Ámor oly nagy szenvedést okozott néki, hogy halkán felkelt az ágyából, és egy hermelinprémet borított a vállára. A nemes hölgyek és -kisasszonyok már valamennyien aludtak körülötte a kastélyban. Blonde habozás nélkül kisurrant az ágyasházból, és abba a szobába ment, ahol Jehan feküdt. Egy üveglámpás világított némi fénnel a helyiségben. Úrnője érkezésekor csak Robin állt fel az üdvözlésére. A panaszai hallatán hamar rájött, hogy Jehan szerelmes, s azt is tudta, hogy a szerelem okozza nagy gyötrelmeit. Blonde a nevéen szólította Robint, s megkérdezte tőle, miként érzi magát a gazdája, mitől szenved, és mi lehet a baja.

– Kegyed is jól tudja azt, úrnóm, felesleges megkérdeznie tőlem. Tudja jól, hogy Jehan a halálán van. Félek, hogy Isten szemrehányást fog tenni ezért kegyednek. Mindazonáltal állíthatom, hogy Jehan úr soha egy szóval sem említette a szenvedését, ám a sóhajaiból arra következtetek, hogy a kegyed iránt érzett szerelem mártírjaként fog meghalni. Már agonizál.

S Robin sírvafakadt. Blonde Jehan ágyához futott, leült az ágya szélére, homlokára tette a kezét, majd kitapintotta a pulzusát, melyet igen gyengének érzett. A szeme csukva volt, a teste megmerevedett és több helyütt kihűlt, csak a szíve tájéka volt egy kissé meleg, s ez tartotta még életben. Ily legyengült állapotban találván Jehant, Blonde szívét nagy fájdalom járta át.

– Drága barátom – fordult hozzá nagy kínokat átélve –, az én háttartalan kevélységem miatt került ebbe az állapotba. Azért látogattam meg ebben az éjjeli órában, mert orvosolni szeretném azt a súlyos igazságtalanságot és bajt, amelyet ok nélkül követtem el kegyed ellen. Szóaljjon meg hát, kedvesem!



Jehan hallotta szíve hölgye szavait, de mivel súlyos betegsége következtében elveszítette a beszéd képességét, nem tudott rögtön válaszolni néki. Látván, hogy szerelmese egy szót sem szól, Blonde-ot oly nagy bánat kerítette hatalmába, hogy ájultan hanyatlott az ágyra, a fejét Jehan mellkasára ejtve, akinek annyi szenvedést okozott. Tudatában volt ugyanis annak, ami vele történik, még ha nem volt is annyi ereje, hogy akár egy szót is szóljon. Ez bántotta őt oly végtelenül, hiszen boldogan válaszolt volna szeretett hölgyének, ha állapota ezt lehetővé tette volna. De abban a pillanatban még nem volt erre képes, miáltal összetörte Blonde szívét, aki magához térve, ezerszer is a föld legszerencsétlenebb és legnyomorultabb teremtésének nevezte magát, s heves sírásmokban és panaszokban tört ki:

– Ó, én szegény szerencsétlen, nyomorult, ugyan mit mondhatnék vagy tehetnék, amikor azt látom, hogy az én odaadó, hűséges kedvesem a halálán van? Ó, te álnok, kegyetlen szív, csakis te tehetsz róla, s joggal nevezlek hitvány árulónak, mert nagy gonoszságot követtél el, midőn elutasítottad a te hűséges szerelmesed szolgálatát. Hitszegővé tettél engem, midőn megvontad tőle a szerelmemet. Átkozott legyen ama nap, amikor azt mondtam néki, hogy soha nem lesz az övé a szerelmem. Ám nem sajnálkozom rajtad szívem, megérdemled, hogy örökké szenvedj ezentúl. Persze tudom, most azt szeretnéd, ha mindezt vissza lehetne fordítani, ám ugyanúgy nem teljesülhet a kívánságod, amiként a kedvesemé sem teljesülhetett. Amidőn felajánlotta néked a szerelmét, te nem fogadtad el azt, minek folytán feldúltad a lelke nyugalalmát. Most pedig te ajánlod fel néki a szerelmedet, ámde hiába, nem fog teljesülni az óhajod, mert meghal, amiért eltaszítottad őt magadtól. Most néked kell elviselned azt a szenvedést, amelyet ő elszenvedett érted, s esküszöm, el is fogod szenvedni. Meg kell halnod emiatt, ez az óhajom. Átkozott legyen a Halál, ha megengedi, hogy akár egy héttel is túlélj őt. S még az is túl későn következne be, mert amint észrevetted, hogy halálra sebezted őt, tüstént el kellett volna pusztulnod a bánattól.

A szerelem gyötrelmei soha nem készítették még nemes hölgyet szív-fájdítóbb panaszokra a föld kerekén. Mialatt ekként síráncsozott, háromszor is elájult a fájdalomtól. Ha Robin nem lett volna ott mellette,

úgy hiszem, legott a halálát lelte volna. Legyezni kezdte hát egy fejedővel a grófkisasszonyt, és megfogta a fejét, amikor a földre roskadt – később illő jutalmat kapott ezért. Jehan jól hallotta kedvese szünni nem akaró panaszait. Megértette, hogy sirámai őszinték és a szívéből jönnek, s noha a betegsége még nem múlt el, némi vigaszt érzett a lelkében. Nagyot sóhajtott, és kinyitotta a szemét. Amikor Blonde ezt észrevette, elhallgatott, és odamenve hozzá, oly orvosságot adott néki, amitől újból beszélni tudott: nem várva meg a felépülését, még beteg állapotában megcsókolta édes ajkával. E csóktól Jehan szívét oly csodálatosan jó érzés járta át, hogy egyszerre visszanyerte a beszéd képességét.

– Hálát adok kegyednek, édes hölgyem – szólalt meg –, amiért visszadta az életemet, melyet oly nagy veszélynek tett ki. Csoda, hogy még egy szikrányi maradt belőle.

– Én édes barátom – felelte Blonde –, vissza tudná nyerni az egészséget, ha ígéretet teszek, hogy ezentúl a kegyed hűségese kedvese leszek?

– Most még nem tudom, édes hölgyem. Oly rossz állapotba juttatott engem, hogy igen nehéz lesz abból kikecmeregnem. Kegyednek azonban oly nagy hatalma van felettem, hogy ha kegyed is úgy akarja, azt hiszem, képes leszek újból meggyógyulni. Ha sikerül felépülnöm, könyörgöm, ne küldjön engem többé a halálba. Ám döntsön a boldogságomról vagy a boldogtalanságomról úgy, ahogyan kegyednek tetszik.

– Édes kedvesem, ezentúl ne féljen attól, hogy boldogtalan lesz; a balsorsát látván, megszántam, s mostantól fogva a kegyedé vagyok. E csókkal egy feltétellel kegyednek adom magamat. A testemet csak a csókok és ölelés végett birtokolhatja, ám több örömben mindaddig nem lehet része, amíg a házasság nem egyesít minket; ezt a feltételt kell elfogadnia.

Jehan nem talált semmi kivetnivalót e feltételben, éppen ellenkezőleg:

– Hálás szívvel mondok köszönetet kegyednek, édes hölgyem. Méltatlan lenne hozzám, ha ennél többet kérnék kegyedtől. Feltéve, hogy nem lesz valaki másé, türelemmel fogom várni ama pillanatot, amelyet kegyed megjelöl.

– Édes kedvesem, egy percig se féljen, mert teljesen kegyelmednek adom magam, és soha senki más a világ minden kincséért sem

kaphatja meg a testemet, sem a szívemet. Érezze hát mostantól boldognak magát.

Ekként szólván, Blonde gyengéden megcsókolta Jehant, ami igencsak kedvére volt, s bajának jó részét elűzte. Édes lehelete csodálatosan megerősítette a szívét, kiűzvé belőle a kétségbeesést, s visszaültetvén beléje a szelíd reménységet. Minden bajt eltávolított a szívéből, és ama vendéget helyezte el benne, akit Igaz Vigasztalásnak hívnak. Ez a szelíd vendég kiűzte onnan Elbizonytalanodást, Bús Gondolatot és Kétségbeesést, s elfoglalta a helyüket.

– Kedvesem – szólt akkor Blonde –, most pedig ennie kell, hogy ismét erőre kapjon.

– Ahogyan parancsolja, édes hölgyem.

Azzal Robin és az úrnője tüstént leterített egy aszalterítőt. Blonde hideg csirkesültet hozott savanyú mártással Jehannak, s Robin helyett a két szép kezével ő maga szolgált fel néki az ételt, amitől még hamarább gyógyult a beteg ifjú. S minthogy igencsak nagy szüksége volt már az ételre, jó étvággal enni kezdett.

Miután kedvese legnagyobb öröme Jehan elfogyasztotta a sült csirkét, Blonde leszedte az aszalterítőt, és napkeltéig mellette maradt, hogy ezáltal is siettesse a gyógyulását. Amikor azonban felkelt a nap, el kellett válniuk egymástól.

– Jehan, édes kedvesem, minthogy megvirradt, magára kell hagynom, hiszen nagy veszélynek tennénk ki magunkat, ha valaki erre járna, és felfedezné a titkunkat. Úgy vélem, el kell titkolnunk a szerelmünket, mert a józan ész is ezt kívánja tőlünk; csak előnyünkre válik, ha elrejtjük az érzelmeinket, mert hiszen, amint talpra tud állni, igen gyakran lesz majd mellettem. Mivelhogy az én szolgálatomra rendeltetett, gyakran fog velem maradni, s ilyképpen, amikor csak kedvünk tartja, annyi örömet szerezhetünk egymásnak, amennyit csak akarunk anélkül, hogy bárki is gyanakodhatna reánk. S amikor majd arra alkalmat találunk, még több örömet is adhatunk egymásnak. Ami pedig a kegyednek tett ígéretemet illeti, ne legyen többé semmilyen aggodalma miatta; csak arra legyen gondja, hogy mielőbb meggyógyuljon, és ezentúl ne szomorkodjék. Gyakran eljövök majd meglátogatni kegyedet, és a lehető legkevesebb ideig leszek távol.

– Édes hölgyem – válaszolta Jehan –, jó szívvel kegyedre bízom magam.

Ezután Blonde eltávozott. Gyengéden megcsókolván kedvesét, leszállt az ágyról, ahol addig mellette ült, és sokkalta jobb állapotban hagyta Jehant, mint amilyenben érkezésekor találta. Visszatért a saját ágá-  
ba, melyben olyannyira meggyötörte Ámor, s levetvén ruháját, lefe-  
küdt, és boldogságtól eltelve elaludt, mialatt a megvigasztalt Jehant  
szintén nagy öröm töltötte el. Már egy hete alig aludt, s ugyancsak  
szüksége volt az üdítő álomra. Pihenni tért tehát, s a Blonde-tól kapott  
vigasz siettette a gyógyulását, és véglegesen legyőzte minden baját.  
Midőn másnap délelőtt felébredt, már készen várta a reggelije. Két  
nemeskisasszony szolgálta fel néki, akik boldogan látták, hogy milyen  
jó étvággal reggelizik az ifjú asztalnok, s már sokkal jobban érzi ma-  
gát; amikor beléptek a szobájába, még attól féltek, hogy holtan találják.  
De íme, az ifjú egészen felvidult, és visszanyerte az egészségét, még ha  
úgy tűnt is fel nékik, hogy eléggé legyengült. A kisasszonyok igencsak  
megörültek felépülésének, és szorgosan szolgálták ki őt. Hamarosan  
az egész kastélyban híre ment, hogy elmúlt Jehan betegsége. Ennek  
hallatán a gróf és a grófné a kisasszonyaival együtt a látogatására in-  
dult. A nemeskisasszonyok fölöttébb csinosak voltak, ám a földkerekség  
minden szépsége elhalványult ama szőke ifjú hölgy szépsége mellett,  
aki az édesanyját kísérte, s a kísérete ékessége volt. Együtt látogat-  
ták meg tehát Jehant, hogy megbizonyosodjanak arról, valóban elmúlt  
a betegsége, minthogy valamennyien nagyon szerették őt. A nemesifjút  
az ágyán felülve találták, s a gróf és a grófné kedvesen azt kérdezte tőle:

– Mit gondol, kedves Jehan, valóban elmúlt a betegsége?

– Igen, nagyuram, ha Isten is úgy akarja, már elmúlt, és visszanyer-  
tem az egészségemet – válaszolta Jehan.

Aki csak kedvelte őt, boldogan fogadta a válaszát, hiszen előző este  
még egyikük sem gondolta volna, hogy valaha is képes lesz megszó-  
lalni. Mondanom sem kell, Blonde-ot szintén örömmel töltötte el a fel-  
épülése. Miután a gróf, a grófné, Blonde és a nemeskisasszonyok annyi  
ideig maradtak Jehan mellett, amennyit illendőnek vélték, búcsút vet-  
tek tőle, és eltávoztak. Az ifjú levegte még nem hagyta el az ágát, de  
már nem sokáig maradt benne.

Ámor újabb és újabb, a híveinek tartogatott játékszabályokkal ismertette meg Jehan de Dammartint. A nemesifjú gyakran megtapasztalhatta a szerelem kínjait és jótéteményeit: a kínjait attól való félelmében, hogy nem nyeri el a tetszését, s a jótéteményeit annak reményében, hogy teljesíti a kívánságát, ami nélkül létezni sem tud. Miután kedvese vigaszt nyújtott néki, gyorsan visszanyerte az egészségét, minthogy Blonde gyakorta bizonyította, hogy nem üres ígéretet tett néki. Sűrűn meglátogatta éjszakánként – a rossznyelvektől tartva egyedül, hiszen azok mindig készen állnak bármily gonoszságra –, hogy megvigasztalja, elszórákoztatja és felvidítsa. S ezt oly sikeresen tette, hogy Jehan visszanyert egészsége makulátlanabb lett, mint valaha is volt. Nem akarván tovább őrizni az ágyat, felkelt tehát, s újból ellátta asztalnoki teendőit, melyeket semmi mással nem cserélt volna el. Az étkezéseknél ismét kiszolgált a szerelmesét, ami igencsak a kedvére való foglalatosság volt. A gróf és a kastély népe is örömeiket lelték benne, mivel a legjobb tudása szerint szolgált ki őket, s így valamennyiük rokonszenvét elnyerte. Oly magával ragadó, szeretetre méltó és kedves volt, hogy mindegyikük nagyra becsülte és igyekezett a kedvében járni. Látván, hogy Jehan mind a jóra való emberekkel, mind az egyszerűekkel megtudta szeretetenni magát, Blonde kimondhatatlanul boldog volt, s egyre erősebb szerelmet érzett iránta. Oly végtelenül szerette, hogy a világ minden kincséért sem jutott volna eszébe, hogy megbánja a szerelmét, hanem inkább arra volt gondja, hogy jószántából mindenben kedvese tetszése szerint cselekedjék. Oly hihetetlen örömben volt részük, amikor kettesben lehettek, távol a többiektől, hogy nincs ember, aki el tudna képzelni ekkora boldogságot. Midőn a kastélyban már mindannyian aludtak, akiktől óvakodniuk kellett, ők egy szemernyit sem törődtek az alvással, hiszen eljött az ideje, hogy élvezzék a szerelem örömeit.

Amikor Ámor megengedte nekik, hogy találkozzanak, megölelték és megcsókolták egymást, s egymás karjába omolva gyengéd szokat váltottak. Blonde „édes kedvesem”-nek nevezte Jehant, ő pedig „édes hölgyem”-nek szólította szerelmesét, amiért nem érhetett semmilyen szemrehányás. Azután ismét megcsókolták egymást, és átadták magukat a szerelem játékeinak, kivéve azt, amelyet a tisztesség nem engedett meg nekik. Ezért azután mindaddig megtartóztatták magukat

tőle, amíg a legnagyobb tisztességben teljesíthették be vágyaikat. Számos olyan szerelmes akadt, akiben nem volt annyi bölcsesség, hogy türelemmel várni tudjon, s ezért csapdába esett: az ilyenek szerelme nagy veszélynek van kitéve, ugyanis egy váratlan terhesség elárulja és felfedi a szerelmi kapcsolatukat. Aki balgaságában nem képes türelemmel várni, az minden örömét elrontja. Ama két szerelmes, akiről én szólok, nem óhajtotta elkövetni azt a balgaságot, hogy nem képes elviselni a várakozást, mert jól tudta, hogy többet veszítene, ha nem ezt tenné. Kedvüket lelték tehát abban, amit egymásnak adhattak, és oly sok örömük volt a csókjaikban, a simogatásaikban, az öleléseikben, a gyengéd szavakban és együttléteikben, hogy nem bánták, ha nem nyújthatnak egymásnak többet. Vártak tehát türelemmel, és megelégedtek azzal, amit szabad volt tenniük. S ha létezik még más játék a szerelemben, mint amelyekről most szoltam, majd megtanulják, amikor eljön az ideje.

Minden helyzetnek megvan a maga viselkedési módja: a szerelmük nem volt oly biztonságban, hogy ne kellett volna gondosan eltitkolniuk, hiszen ha rájuk találtak volna, kegyetlenül megbűnhődtek volna. Ha a gróf tudomást szerzett volna a titkukról, annak súlyos következményei lettek volna rájuk nézve, ezért azután nagyon óvatosnak kellett lenniük. Állandó nyugtalanságban és izgalmak közepette éltek, s tőlük telhetően a szívük mélyébe zárták a szenvedélyüket, nehogy a viselkedésük elárulja az ott rejtőző tökéletes szerelmüket. A józan ész azt követelte tehát tőlük, hogy a szerelem minden jelét jól eltitkolják, s ezt nagy ügyességgel tették. Együttléteik alatt gondosan ügyeltek arra, hogy senki ne lephesse meg őket Robin kivételével, aki hűségesen szolgálta őket, s jól el tudta leplezni ura és úrnője érzelmeit – ezt egyébként nem kellett megbánnia, mivel később bőkezűen megjutalmazták a titoktartásáért. A két szerelmes tehát sok örömét lelte egymásban éjszakánként. S mindenkor könnyűszerrel találkozhattak és válhattak szót egymással, mivel mindenki jól tudta, hogy Jehan Blonde szolgálatában áll. Napközben gyakorta játszottak trik-trakot<sup>13</sup> vagy egyéb szórakoztató játékokat. Jehan ezt a nappali világosságban nyugodtan

---

<sup>13</sup> Táblajátékhoz hasonló népszerű társasjáték.

megtehetette, hiszen semmit nem veszíthetett vele. Ám amikor a többiek visszavonultak, s ők ketten egyedül maradtak, csakhamar egymás karjába vetették magukat, és édes csókokat váltottak. Midőn legnagyobb örömeikre átölelhatték egymást, az élet fölöttébb csodálatosnak tűnt fel nékik, és szívüket oly végtelen boldogság töltötte el, hogy semmiféle bánat nem tudott eluralkodni rajtuk. Gyakorta szorosán átölelték egymást szép karjaikkal, s orcájuk oly lágyan simult egymáshoz, hogy mindketten úgy érezték, a szívüket is kicserélték. Jehan szívét Amor Blonde-nak ajándékozta, az övét pedig Jehannak adta, aki boldog volt, hogy a szíve Blonde-é lett, mert cserében megkapta megőrzésre a kedvesét. Ha azt kérdezitek tőlem, miként lehetséges két szív cseréje, köntörfalazás nélkül megmondom: a vágyaikat nevezem szívnek, s mindegyik vágyuk úgy egybeforr a szenvedélyükkel, hogy a szívük mindörökre egyetlen vágyban egyesült. Jehan semmi olyat nem óhajtott többé, amit Blonde ne óhajtott volna, s ő sem akart olyat, amit a kedvese ne akart volna. Mindkettőjüket ugyanaz a vágy töltötte el, s ez okból cserélhették ki a szívüket.<sup>14</sup> Ki ezt másképpen értené, súlyosan tévedne.

Boldogan éltek tehát napjaikat, vetélkedvén a szerelemben, hogy melyikük tud több örömet szerezni a másiknak. Mindent megkaptak egymástól, amire csak vágytak. Két esztendőt töltöttek el ily boldogságban anélkül, hogy bárki egy pillanatig is gyanította volna a szerelmüket. Ámde az álnok Fortuna, aki sokakhoz oly kegyetlen tud lenni, megneszelve a boldogságukat, és irigy gonoszságában minden erejét mozgósította, hogy megfossa őket attól. Sok szenvedést okozott nékik, de ők egyazon akarathoz egyesülve oly erősen ellenálltak néki, hogy bármiként próbálkozott is, nem sikerült megtörnie őket. Íme, ekképpen fogott hozzá mesterkedéseéhez Fortuna, merthogy az alábbi hírek érkeztek a két szerelmeshez.

Egy napon, amikor éppen asztalnál ültek, egy hírnök jelent meg a gróf előtt, s azt mondta néki franciául:

– Nagyuram, már hosszú ideje keresek egy nemesifjút, akiről azt hallottam, hogy a kegyelmességed leánya mellett szolgál, s akit

<sup>14</sup> A „szívek cseréje” platonikus eredetű, rendkívül gyakori szerelmi motívum az udvari költészetben.

Jehannak hívnak. Híreket hoztam néki, s evégett keltem át a tengeren. Kegyeskedjék ide hívatni, hogy szólhassak véle.

– Nos, hát szívesen – válaszolta a gróf. – S elküldött egy inast Jehanért, aki éppen a földkerekség legszebb hölgyének a társaságában volt.

– Kegyelmedért jöttem, Jehan úr; egy hazájából érkezett hírvivő a gróf úrhoz kéreti. Jöjjön kegyelmed, s rögvest megtudja, mily mondanója van a kegyelmed számára.

Ezt hallván, Jehant aggodalom fogta el, mert rögtön az sejlett fel benne, hogy netán elveszítheti Blonde-ot. Amikor megjelent a gróf előtt, a hírnök tüstént felismerte, s így szólt hozzá:

– Kedves Jehan úr, az apja ura küldött kegyelmedhez. Adjon néki a teremő több örömet, mint amennyiben része volt, amikor elindultam tőle, hogy felkeressem kegyelmedet. Betegségbe esett ugyanis, s a doktorok szerint halálos veszélyben forog az élete. A kegyelmed két nővérét és három fivérét kétségbeesett állapotban hagytam, mivel legnagyobb sajnálatomra még egy fájdalmas hírt kell tudatnom kegyelmeddel: elhunyt az édesanyja. Ennek okából a családja arra kéri általam, hogy a lehető leghamarabb térjen vissza kegyelmed hozzájuk, mert minden késlekedés végzetes következményekkel járhat. A dammartini földbirtok fejében hűségesküt kell tennie a királynak, s már holnap reggel útra kell indulnia.

E fájdalmas híreket hallván Jehan sírva távozott. A kastély lakói közül többen felfigyeltek a Francia-honból érkezett hírnökre, s az általa hozott hírek az egész palotában gyorsan elterjedtek. Addig mondogatták azokat, hogy Blonde-hoz is eljutottak, aki igencsak bánkódni kezdett a kedvese miatt. A grófot, a grófnét és egész háznépüket is lesújtották e rossz hírek, mivel jól tudták, nem remélhetik, hogy Jehan továbbra is velük marad. A nemesifjú visszavonult a szobájába, ahol szabad utat engedett a bánatának. Kétségbeesetten dőlt le az ágyára, s nagy kínokat állt ki anyja halála és apja betegsége miatt, ám mindez csak harmatcsepp volt ahhoz a bánathoz képest, amit a miatt érzett, hogy el kell válnia szeretett kedvesétől. Ezt a bánatot nem lehetett a másik kettőhöz hasonlítani, olyannyira kétségbe ejtette az a gondolat, hogy elveszítheti a kedvesét, hogy semmi nem tudta megvigasztalni.



– Ó, jaj, mit tegyek? Véget ér a boldog életem, ha el kell hagynom a kedvesem, aki nélkül nem tudok tovább élni. Ó, jaj, hát valóban el kell őt hagynom? Nagy ostobaságot beszélek, hiszen ha tőle megválnék, nem kétséges, hogy egy héten belül halott lennék. Még mielőtt visszatérnék a hazámba, meghalnék a bánattól. Ha ragaszkodom az életemhez, nem szabad elhagynom őt. Itt kell tehát maradnom. Itt kell maradnom? De nem tehetem ezt, nem is szabad erre gondolnom. Mit szólnának a vendéglátóim, a gróf és háznépe, akik értesültek a hírekről? Rájönnének a titkomra, talán meg is ölnének, s az én szívem hölgye is szégyenben maradna. Ó, jaj, nem maradhatok tehát! Inkább meghalok, mintsem hogy mindketten szégyenben maradjunk. Nem tudom, mi volna jobb, elmenni vagy itt maradni: ha elmegyek, meghalok, s elvesztem, ha maradok. Soha senki nem jutott még ily boldogságból ily nagy szerencsétlenségbe. Fortuna irigy lett reám, s ezért megfoszt a boldogságomtól. Nagy gonoszságot követtél el ellenem Fortuna, amikor előbb a magasba emeltél, hogy azután hirtelen a mélybe taszíts engem. Hamuvá változtattad az aranyamat, amiért jogosan teszek panaszt ellened. Az örömből és boldogságból a bánatba és gyötrelembe taszítottál. Olyannyira sikerült kétségbe ejtened, hogy semmi reményem nem maradt többé a boldogságra. Már csak egyedül az én drága hölgyemtől remélhetek örömet. Ó, Istenem, mikor láthatom őt? Mily szörnyű is ez a nap! Hiszen csak akkor válthatok vele szót, ha már leszállt az éj, és mindenki elaludt a kastélyban. Ma éjjel meg kell kérdezmem tőle, hogy miképpen döntsek. Tőle kell jönnie a megoldásnak, ha ő is azt szeretné, hogy életben maradjak. Nincs mit tennem, az éjszaka leszálltáig ilyen kínokat kell elszenvednem.

Egyszerre ily kétségbeesés fogta el Jehant. A gróf, a grófnéval és leányukkal együtt eljött hozzá, hogy megvigasztalja és felvidítsa. Blonde szívét is fájdalom járta át Jehan szenvedései miatt, de nem merte ennek jelét adni attól való félelmében, hogy fény derül a titkukra. A gróf vigasztalni kezdte az ifjút anyja halála miatt, azt gondolván, hogy ez az oka a bánatának, holott Jehan másfajta méregtől szenvedett. Ám a jelenlévőkre tekintettel, amennyire tőle telt, jó arcot mutatott. A szerelmesére tekintve azonban észrevette, hogy őt is mély bánat emészti. Mialatt Jehannak az volt az érzése, hogy nem akar beesteledni,

türelmetlenségében Blonde alig tudta kivárni, hogy egyedül lehessenek, és szólhasson véle. Végül eltelt a nap és eljött az este – másként nem is történhetett volna –, s mindenki nyugovóra tért az otthonában. Férfiak és nők az első álmukat aludták, csupán Jehannak és Blonde-nak nem jött álom a szemére, akiknek a világ minden kincséért nem volt kedvük aludni. Ellenkezőleg, úgy vélték, hogy igen sok időbe tellett, amíg mindenki aludni tért a kastélyban. Ötszázszor is felemelték a fejüket a párnájukról, hogy kikémeleljék, vajon alszik-e már mindenki. Midőn úgy gondolták, hogy már mindenki elaludt, teljes csendben mindketten felkeltek az ágyukból. Jehan felkereste a szerelmesét, aki már értesült a Franciahonból érkezett hírekről. Nagy előrelátással nem maradtak a szobájukban, ahol meghallották volna a sírásukat, hanem óvatosan kilopóztak egy gyümölcsöskertbe, mely sok szép körtefával volt tele. Kellemes, enyhe nyáriás idő volt, a hold fénye megvilágította a kertet, ami egyáltalán nem volt kedvük ellenére. Jehan és Blonde a földkerekség legszebb körtefája alá telepedett, és bánattól sújtott szívvel, sírva egymáshoz bújtak, s ölelték és csókolták egymást. Ezerszer is megcsókolták egymást, mégsem tudtak betelni a csókokkal és ölelésekkel, melyeket oly édesnek éreztek, hogy meg sem tudtak szólalni; a szemükön és orcájukon egy szemernyi hely sem maradt, melyet ne értek volna a csókjaik. Ámde bársonyos orcájukat eközben forró könnyek árasztották el. Végül Jehan így szólt Blonde-hoz:

– Édes kedvesem, ki az életemmel rendelkezik, aki nélkül nem tudnék és nem is akarnék élni, aki oly nagylelkűen visszaadta az egészséget, az örömet és boldogságomat, hogy nagylelkűségének a tizedét sem tudnám elsorolni. Ugyan mit mondhatnék most arról a fájdalomról és szenvedésről, melyet annak gondolatára érzek, hogy hamarosan el kell válnom kegyedtől? Hiszen kegyed is hallotta a keserű hírt: vissza kell térnem a hazámba. Oly nagy szerencsétlenség ez nekem, hogy bizony nem tudom, mit tegyek. Kegyedtől remélek jó tanácsot, különben a nyomorúság és a halál vár reám. Egy csapásra mindent elveszítetek, ha nem segít hozzá, hogy kikerüljek ebből a csávából. Itt maradnom veszélyes, ám még kegyetlenebb számomra a távozás. Nem vagyok képes rászánni magam sem a távozásra, sem a maradásra. Ha kegyed nem javasol megoldást, nem marad más választásom, mint készülni a halálra.

– Drága kedvesem – válaszolta Blonde –, Isten a tanúm, hogy az elválás gondolata számomra is oly kegyetlen, mint kegyed számára, hiszen kegyednek adtam a szívemet, s amíg élek, az a világ minden kincséért sem lesz a másé. Oly szomorú azt látnom, hogy vissza kell azt adnia nékem, hogy senkinek nem óhajtanám ezt a kínt és gyötrelmet, amelyet el kell szenvednem. Ha szenved miattam, én is szenvedek kegyed miatt. Hiszen ha nékem adta a szívét – az irgalmas Isten a tanúm –, a hűséges kedvesem lett, amiről szavaimmal, ígéreteimmel és tetteimmel számtalanszor bizonytságot tettem kegyednek. S még inkább ezt fogom tenni, merthogy mindent itt hagyok kegyedért: oly hűséggel óhajtom szeretni, hogy a kegyed iránti szerelemből én is átkeljek a tengeren. Jól tudom, hogy szerelmünk megóvásának ez az ára, mert ha továbbra is itt marad, mindkettőnkét szégyen ér. Megmondom, miként kerülhetnénk ki ebből a bajból: térjen hát vissza a hazájába, s keresse ott a javát és a boldogulását. Ám ki fogok jelölni kegyednek egy időpontot a visszatérésre – addig sok könnyet fogok még hullatni, mivel igencsak hosszúnak tűnik majd nékem a távolléte –, s minthogy nem tudom, mi vár ott kegyedre, elegendően távoli időpontot fogok megadni, hogy legyen ideje elrendezni az ügyeit. Bármi történnék is azonban, ne feledkezzen el pontosan egy esztendő múlva napszálltakor visszatérni, s hozzon magával egy női nyereggel ellátott paripát is, amely nem nyerít ijedtében. S azt se feledje, hogy amikor majd értem jön, és átkelünk a tengeren, nem fogunk megállni a tengerparton, hogy ne kerüljünk veszélybe, ha üldözőbe vennének minket. Jól véssé tehát az eszébe, hogy napszálltakor e körtefa alatt találhat majd meg engem. Ám a város felől jöjjön, nehogy észrevegyék, hogy mire készülünk. A kert végében van egy kiskapu, amely nyitva lesz, ha rajtam múlik; azon be tud majd jönni ide, s nem fogunk késlekedni tovább, hanem kegyeddel megyek Franciaországba, s többé nem fogunk megválni egymástól. Ám legyen rá gondja, hogy a mondott napon visszaérkezzen, mert később nem látom bizonyosnak ezt a távozási módot. Egyébiránt aggódom a hosszú idő miatt, melyet egymás nélkül kell töltenünk, mivel azt feltételezem, hogy atyámnak, a grófnak az a szándéka, hogy férjhez adjon engem. Én azonban oly végtelenül és hűséggel szeretem kegyedet, hogy a mondott napig senki másé nem leszek. Legyen hát

reá gondja, hogy aszerint cselekedjék, amint mondtam, ha meg akarja övni a szerelmünket.

– Fogadja hálás köszönetemet, édes hölgyem – válaszolta Jehan. – Figyelmesen meghallgattam, amit nékem mondott. Ha Isten is úgy akarja, pontosan azt fogom tenni, amire kegyed kért, bármi történjék is. A határidő azonban túlságosan távolinak tűnik fel nékem. Ha valahányszor galambbá tudnék változni, amikor csak szeretném, nagyon sokszor felkeresném kegyedet, ám ez nem lehetséges, s erre gondolni sem érdemes. Pontosán és késedelem nélkül azt fogom tenni, amit kegyed mondott nékem. Ha nem azt tenném, az a vesztemet okozná, s nagy szerencsétlenség lenne nékem, hiszen ama nap a boldogságunk napja lesz, amelyet ha elmulasztanék, halálra ítélném magam.

E szókat szólván, a két szerelmes oly gyengéden csókolta meg egymást, hogy száz csókjukat is egyetlennek érezték. Oly sokáig tartózkodtak a holdvilágnál, hogy végül meglátták a napfelkeltét, s nem maradhattak tovább a szabad ég alatt. Egészen tanácstalanokká váltak, amikor megpillantották a felkelő napot.

– Óh, Istenem, mily szerencsétlenség ez nekünk! – szólalt meg Jehan.  
– Mily rövid volt ez az éjszaka! S most pedig vissza kell térnünk a szobánkba.

– Igaza van, kedvesem, nem késlekedhetünk tovább.

Ha elevenen falták volna fel őket, akkor sem tudták volna visszatarítani a könnyeiket. A szívük meghasadt a fájdalomtól, midőn elváltak egymástól.

– Isten velem, drága szerelmem – mondta Jehan. – S a szép szeme könnyel telt meg, akárcsak a Blonde-é. Sírva tértek vissza a kastélyba, egymás kezét fogva mindaddig, amíg ahhoz az ajtóhoz nem értek, amelyen kijöttek volt. De nem kísérhették tovább egymást, s még egy utolsó csókot váltottak, mielőtt – attól félvén, hogy túl sokáig késlekednek – Isten kegyelmébe ajánlották egymást.

Elváltak tehát egymástól, s a látszat kedvéért mindketten visszafeküdtek az ágyba, ám az alvás legkisebb reménye nélkül, minthogy minden gondolatuk a szerelmük körül forgott. Megvirradt, és felkelt a nap. Bármily nehezeze esett is, Jehan felöltözött, felhúzta a csizmáját, és készülődött az indulásra. A figyelmes Robin is felnyergelte már

a paripáját. A gróf, aki nagyra becsülte és szerette Jehant, szintén felkelt, mert tudta, hogy nagy fájdalmára azon a napon indul útjára az ifjú levente. Azt is jól tudta a gróf, hogy minden könyörgés hiábavaló volna, így azután egy nemes dolgot cselekedett: két szép paripára font sterlinggel teli zsákokat rakatott, s azokat Jehannak adta, majd a szabadságát is visszaadta néki, ekként szólván:

– Kedves Jehan, ha valaha még visszatér Franciahonból Angliába, a kastélyom és birtokaim udvarnagyává teszem, mivel fölöttébb elnyerte tetszésemet a viselkedése. Teljes joggal rendelkezhet a vagyonom felett, tetszése szerint vehet belőle.

– Fogadja hálás köszönetemet, nagy jó uram – válaszolta Jehan. – Ha Isten is úgy akarja, visszatérek, amikor eljön az ideje, és venni fogok a javaiból.

– Úgy legyen hát – mondta a gróf, aki nemigen fogta fel, mit fog magához venni Jehan, ám idővel majd megérti.

Azzal Jehan búcsút vett a gróftól, majd még mielőtt lóra szállt volna, a grófnétől is elbúcsúzott. Soha nem érnék a végére, ha részletesen el akarnám mesélni, miként mondott istenhozzádot a kastély valamennyi lakójának. Nem teszem ezt, ámde nem hallgathatom el, miként köszönt el attól, akit kétségbe ejtett a távozása; a grófkisasszony ugyanis nem tudott olyan jól uralkodni az érzelmein, hogy ne lehetett volna észrevenni, mennyire elszomorítja Jehan eltávozása. Mindenki azt gondolta, azért szomorkodik, mert az ifjú levente őt szolgálta; s valóban ezt tette, s ezután is ezt fogja tenni, bárhová vesse is a sors. Mielőtt Jehan sírva búcsút vett volna tőle, Blonde ékszereket, díszes öveket, csatokat és gyűrűket adott néki, amelyeket ő azután a barátainak ajándékozott. Paripája a lépcső aljánál várakozott a gazdájára, aki nyeregbe szállt, és útnak indult, de a távozás miatt mélységesen bánatos szíve a szerelmesénél maradt. Robin és a rossz híreket hozó fullajtár egy-egy málháslovat vezetett. Útra keltek tehát, és elhagyták az oxfordi grófságot. A Jehan távozása miatt végtelenül szomorú Blonde a szobájában maradt. Állandó félelmet érzett ezután, nehogy elveszítse a kedvesét, mielőtt még az övé lett volna, Jehan pedig attól félt, hogy kudarcot vall, mielőtt Blonde az övé lehetett volna. Ám hagyjuk most el Blonde-ot egy időre, s kövessük Jehan útját.

Miután elhagyta Oxfordot, Jehan oly sebesen haladt hegyeken-völgyeken át, és a hatalmas, sűrű erdőkön keresztül, hogy hamarosan Doverbe érkezett. Az éjszakát ott töltötte, de másnap már napkeltekor hajóra szállt, és késő délután kikötöttek Wissant-ban. Nem akarván késlekedni, oly jó iramban lovagoltak, hogy estére Dammartinbe érkeztek. Jehan leszállt a lováról ama udvarháznál, ahol az apját még életben találta. Gyorsan híre ment az érkezésének. Fivérei is értesültek róla, és igen szívélyes fogadtatásban részesítették. Két szép testvérnénje ugyancsak nagy örömmel látta viszont fivérét. Jehan azonban súlyosan beteg apját siratta, akinek nem javult az állapota, ám még tudott beszélni, amikor fia meglátogatta. Gondos fiúként rábírta apját, hogy a lelke nyugalma végett hagyatkozzék. Halála előtt az apa még megkérdezte a fiától, miként állnak az ügyei. Jehan elmondta néki, hogy reményei szerint azok nagy része a tengeren túl, Angliában fog megvalósulni. Ezt hallván, apja hálát adott Istennek, s megtette a végrendelete végrehajtójának Jehant, aki lelkiismeretesen teljesítette apja végakarátát, s az örökséget megosztotta a testvéreivel. Kévéssel ezután a család feje meghalt. Jehan, két nővére és három fivére meggyászolták atyjukat, s a gyászmise után rögtön eltemették. A fiak és a leányok visszatértek otthonukba, ahol a szomszédaik és a rokonaik vigasztalták őket, minthogy az egész környéken nekik volt a legnagyobb rokonságuk. Mély gyászban voltak, ám a dolgaikkal is törődniük kellett. Nincs értelme a hosszas gyásznak, csak a szenvedést és a bajt növeli. A világ rendje szerint mindenkinek meg kell halnia, amikor annak eljön az ideje, s ezért senkinek nincs joga gúnyolódni a hozzátartozóján. Egy régi mondás is azt tartja: *Az élők az élőkkel, a holtak a holtakkal.* Élete folyamán mindenki törekedjen a lehető legjobban tenni a dolgát és becsületesen élni, hogy biztosíthassa a lelke üdvösségét.

Apja halála után Jehan elhagyta a családi otthont. Barátai tanácsára Párizsba ment, és a király elé járult, hogy, miként illet, hűségesküt tegyen néki. Az uralkodó a helyzete felől kérdezte, s amit arról megtudott, az oly tiszteletre méltóvá tette előtte Jehant, hogy mentesítette a meglévő adósságai alól. Ha a nemesifjú a szolgálatába kívánt volna lépni, szívesen felfogadta volna, ám annak másféle teendői voltak. Mindazonáltal a király szolgálatába küldte három fivérét,

akiket a felség udvariasnak és tisztelettudónak talált. Oly hűséggel és odaadással szolgálták az uralkodót, hogy az később lovaggá ütötte őket, s feleséget és birtokokat adományozott nekik. Ilyképpen kellene mindenkinek keresnie a szerencsését.

Miután Jehan ekként elrendezte a fivérei sorsát, búcsút vett a királytól és a királynétól, aki szívesen maga mellé vette volna udvarhölgyeknek a két nővérét, ha ő is akarta volna. Ám Jehan ezt nem óhajtotta, mivel inkább maga mellett szerette volna tudni őket, arra gondolván, hogy amikor majd az édes kedvese vele fog élni Dammartinben, a nővérei meghitt társai lesznek. Visszatért tehát Dammartinbe, ám nagyon keveset tartózkodott ott. Inkább bejárta lóháton a vidéket, és meglátogatta a barátait. Hogy jó kapcsolatot épüljön velük, a legérdemesebbek közül társakat választott, akiket Dammartinbe vitt, és ott nagy becsben tartott. Sok pénzt hozott magával Angliából, de hamarosan mindet el is költötte. Kifizette az apja adósságait, és kielégítette összes hitelezőjét. A nővérei oly ügyesen vitték a házát, hogy az még egy grófnak is dicsőségére vált volna. Jehan minden tőle telhetőt megtett, hogy megkedveltesse magát a környéken, s oly okosan viselkedett, hogy a tengerparttól egészen Sens-ig nem akadt nála szeretetre méltóbb, s a jóságáért megbecsültebb levante. Ámde bármivel foglalatосkodott, a szerelem továbbra is a szíve mélyén lakozott. Ne gondoljátok, hogy elfeledkezett volna a szerelmese által kitűzött időpontról. Abban az esztendőben nem akadt három nap, amely ne tűnt volna fel néki oly hosszúnak, akár egy egész hónap. Soha nem érzett még egy esztendőt oly hosszúnak, és nagyon nehezen viselte a várakozás kínjait. Ám mégis csak elmúltak a hetek és hónapok, s eljött az ideje, hogy visszainduljon Angliába. Elindulása előtt Jehan felszerszámoztatott egy szépen poroszkáló paripát, melynek az egész földkerekségen nem akadt párja. Egy napon pedig egy rövid függőkkel ellátott és pamuttal kipárnázott női nyeret, valamint egy gazdagon díszített selyemkantárt hozatott Párizsból. Robin kivételével, aki gondosan őrizte gazdája titkát, senki nem tudta, hogy mi a szándéka a nemesifúnak e díszes nyereggel. Miután befejezték az előkészületeket, Jehan már csak ama napot várta, amikor útnak indulhatnak. Pontosan tudta, mennyi

időre lesz szüksége, hogy visszaérkezzen Blonde-hoz. Ám hagyjuk most őt visszatérni a kedveséhez, aki hűséges szerelemmel szerette.

Kevéssel Jehan elindulása után Oxford grófnéja belázasodott, és hamarosan meghalt. A gróf mély gyászba borult, akárcsak Blonde, akit lelke mélyéig megrázott édesanyja elhunyt. Amikor eljött az ideje, a rangjához méltón eltemették a grófnét. Halála után Gloucester grófja érdeklődni kezdett a szép és jó nevelésben részesült Blonde iránt, és fölöttébb sajnálta, hogy már korábban nem kérte őt feleségül. A gróf, aki ezt forgatta a fejében, egy hatalmas földbirtok ura volt, amelynek a harmada Angliában terült el. Felkereste tehát Oxford grófját, s addig sürgette, amíg rá nem vette, hogy kitűzze a Blonde-dal való eljegyzése napját, amelyre Jehan visszatérése előtt került volna sor. A szépséges grófkisasszony rövidesen tudomást szerzett Gloucester grófjának szándékáról, és nagy bánat fogta el. Mivelhogy már másnak adta a szívét, semmilyen örömet nem érzett, amikor közeli házasságát kezdték híresztelni egy olyan férfival, aki iránt a legcsekélyebb vonzalmat sem érezte. A szíve egyáltalán nem volt csapodár, mint sok más nőé a világon, akik szélkakas módjára viselkednek hódolóikkal. Egyes nőket joggal neveznek "Bolond, ki benne bízik"-nek, ámde Blonde nem közülük való volt. Egy napon felkereste atyja, s azt mondta néki:

– Kedves leányom, ha kegyed is úgy akarja, hamarosan Gloucester grófnéja lesz. Már kitűztem az eljegyzése napját, s azután kijelöljük a menyegzőjét is.

A gróf azt gondolta, hogy leánya örömmel fogadja majd ezt a hírt, holott az oly kellemetlen volt számára, hogy azt válaszolta néki:

– A Mi Urunkra kérem, apámuram, várjon e házassággal, most még nem szándékozom férjhez menni; az Istenre kérem, hagyjon nékem gondolkozási időt.

A gróf azonban bosszús lett e válasz hallatán, s közölte a leányával, hogy késlekedés nélkül férjhez fog menni, majd sarkon fordult, és eltávozott. Blonde döbbenet és lesújtva fogadta atyja bejelentését, s reszketni kezdett attól való félelmében, hogy elveszítheti Jehant.

– Ó, jaj, édes kedvesem – sóhajtott fel –, mily szerencsétlennek fogod érezni magad, amikor majd megtudod, hogy más felesége leszek.



A felesége? Ó, nem, arról szó sem lehet! Túlságosan hamar szegtem meg az eskümet, és túl korán hagytam cserben az igaz, hű szerelmet, midőn azt mondtam, hogy más felesége leszek. Az egekre esküszöm, hamarabb kimerné a tengert, mintsem hogy elnyerné a kezemet, aki most azt megkéri! De vajon miképpen menekülhetnék meg ettől a házasságtól? Azt kell látnom, hogy atyám mindennekfelett ragaszkodik ahhoz, s mindenáron azt akarja, hogy beleegyezzem a gróffal kötendő házasságba. Haragosan távozott, amiért némi haladékot kértem tőle. Nem kétséges, hogy valamilyen megoldást kell találnom, ha meg akarom menteni az én hűséges kedvesemet a haláltól. Nem jön-e majd el értem, hogy kívánságom szerint elvigyen engem innen? Ennek tudatában okoznám az ő halálát, ha valaki másnak adnám a kezemet. Noha a gróf hatalmasabb, gazdagabb és több földnek is az ura, mint ez, aki értem jön, az vajon elegendő ok arra, hogy hálából hagyjam meghalni a kedvesemet bánatában? Egyáltalán nem, hiszen semmilyen gazdagság nem ér fel egy derék és daliás férfiúval, s nincs nagyobb boldogság, mint a kedvesünk társaságát élvezni. Rossz vásárt csinálnék tehát, ha elveszíteném az én szép és nemes szívű kedvesemet a gazdagságért cserében. Bármily gyötrelmet kelljen is kiállnom szóban és tettekben, nem fogom megváltoztatni a döntésemet. Nincs hozzá sem képességem, sem akaratom, már maga ez a gondolat is kétségbe ejt. Ha Jehan darócruhát viselne, a gróf pedig aranyszállal hímzett öltözetet hordana, akkor is az én kedvesem lenne nékem a legszebb. Semmi kivetnivalót nem találok benne, ami visszatartana attól, hogy őt szeressem: okos, délceg és udvarias franciaföldi nemesember. Az ő francia beszéde többet ér számomra, mint Gloucester összes vagyona. Többet ér ama öröm és boldogság, hogy a karomban tarthatom, mint Gloucester hatalmas grófsága. Éppen eleget tudok már róla, hogy bizonyos lehessen abban, sehol nem lelek nála tökéletesebb szerelmezt. Ugyan mit számítanak a javak és a gazdagság? Sokkal többet ér két szerelmes csók, mint egy dénárokkal teli erszény. Annyi vagyonunk mindig lesz, hogy megéljünk belőle. Ó, miként tudnék megszabadulni ettől az istencsapásától, amíg Jehan visszatér és magával visz engem a hazájába? Ha jól tudom, már csak négy hónap van hátra addig a napig, amelyet a visszatérésére kijelöltem néki. Bárcsak értem jönne a kedvesem

a megadott napon, még mielőtt hozzáadnának ehhez a bumfordihoz! Mit törődnék én a hetvenkedésével, ha már átkeltem a tengeren. Most már csak ügyesen meg kell valósítanom azt, amit kigondoltam.

Amint hallhattátok, Blonde-ot ugyancsak meggyötörte a Jehan iránt érzett szerelme. Reményvesztetten siránkozott a sorsán, ám érzelmeit eltitkolta az apja előtt, aki egy napon ismét felkereste. Leültette maga mellé, s azt remélve, hogy ezúttal sikerül megszereznie a beleegyezését a Gloucester grófjával kötendő házassághoz, azt kérdezte tőle:

– Kedves leányom, ugyan mi okból nem hajlandó feleségül menni Anglia leghatalmasabb nagyurához?

– Kedves apámuram – válaszolta a grófkisasszony –, hajlandó vagyok feleségül menni hozzá, mivelhogy ez az óhaja, s azért kértem némi haladékot, mert nemrégén hunyt el az édesanyám. Emiatt búslakodom még mindig, s kértem haladékot kegyelmedtől, nem pedig azért, mert nem óhajtottam volna engedelmeskedni kegyelmednek. A gyász miatt kértem egy későbbi időpontot a kézfogóra, s ugyanezt kérem most is apámuramtól.

Atyja, aki jóra való ember volt, megértette, hogy miért óhajtja a leánya későbbre halasztani az eljegyzést. Elfogadva az érveit, eleget tett a kérésének, ekként szólván:

– Kedves leányom, mikor fog készen állni az eljegyzésre? Feltéve, hogy egy túlságosan hosszú halasztás nem okoz kellemetlenséget kegyednek, a kérésének eleget téve, hajlandó vagyok későbbre tenni az eljegyzése időpontját.

– Öt hónapot kérek, kedves apámuram – válaszolta Blonde.

– Legyen inkább három hónap, kedves leányom, az is fölöttébb hosszú idő; semmit nem nyerünk azzal, ha álmodozunk, amikor a szerencse a közelünkben jár. S ezen felül a gróft is megsérteném, ha ilyen hosszú halasztásnak tennénk ki, s nem tartanám meg a szavamam. Egy közelebbi időpontot kell megjelölnie, s fel kell hagynia a halogatással.

– Akkor legyen négy hónap múlva, kedves apámuram, az az időpont megfelelné nékem a kézfogóra.

– Ez az óhaja, kedves leányom?

– Igen ez, apámuram.

– Nos, akkor rendben van. Ám véssé az emlékezetébe, hogy ezt az időpontot már semmiképpen nem változtathatjuk meg: mához négy hónapra saját akaratukból eljegyzik egymást Gloucester grófjával, s másnap haladéktalanul a hitvese lesz.

– Beleegyezem, kedves apámuram – válaszolta Blonde –, mivelhogy nem tehetek másként.

Az ifjú hölgy a lehető legjobban rendezte el a dolgát, mivel a kijelölt nap éppen Jehan visszatérésének a napja volt. Több haladékot már nem tudott kicsikarni az apjától. Oxford grófja akkor rábízott egy hírvivőre egy levelet, amelyben tudatta Gloucester grófjával, hogy a Blonde-dal való eljegyzésének napját el kell halasztani, ám egyúttal arra kérte, hogy négy hónap múltán feltétlenül keresse fel őt, mert meg fogja tartani az ígétét. Nem kérnek újabb haladékot, azon a napon jöjjön el Blonde-ért, hogy eljegyezze és magával vihesse. A lepecsételt levelet Oxford grófja a hírvivőre bízta, aki azon nyomban útnak indult, és haladéktalanul elvitte azt Gloucesternek. A kapott hírek örömmel töltötték el a gróft, hiszen azt gondolhatta, hogy a szóban forgó napon teljesülnek leghőbb vágyai. Azt hitte, hogy már a kezében tart egy kincset, amely valójában igen messze volt tőle. A dolgok nem úgy alakulnak majd, ahogyan ő gondolta, mert Jehan kellemetlen meglepetést készít elő számára. Gazdagon megjutalmazta a hírvivőt, hogy az élete végéig gondtalanul élt, aki nem kéretve magát, elfogadta a pénzt, és visszaindult. Rövid idő múltán visszatért Oxfordba, s arról számolhatott be urának, hogy Gloucester grófja föltöbb elégedetten fogadta a küldött üzenetet. Oxford grófja örömmel hallotta e hírt, amelynek Blonde egyáltalán nem örült, mivel a kijelölt nap egyre közelgett. Jehannak nem szabad késlekednie, mert a legkisebb késés is nagy kárt okozhat neki: összetöri a szívét és kegyetlenül megkínozza. Jaj neki, ha nem érkezik vissza időben! De tudom, hogy helyén van az esze, hogy elkerülje ezt a veszélyt.

Elérkezett tehát ama pillanat, amikor Jehan elhagyta Franciaht, s csak Robint vitte magával, mivelhogy nem volt szüksége más útitársra. Megígérte a nővéreinek, hogy megfelelő időben vissza fog térni, abban semmi nem tudja őt megakadályozni. Megkérte őket, hogy tartásák rendben a házat, hogy a visszatérésekor szépnek, kényelmesnek és

kellemesnek találja majd, ahol valamennyien jól érzik magukat. A nővérei megígérték neki, hogy mindenben a kívánsága szerint fognak cselekedni. Jehan megölelte őket, és útra kelt, hiszen mielőbb újra látni szerette volna Blonde-ot. Elindult tehát Robinnel együtt, aki egy tüzes paripát vezetett kötőféken, s igencsak igyekeztek, hogy minél hamarabb a tengerpartra érjenek. Ott nem sokat időztek, hanem egyenesen Doverbe hajóztak.

– Kedves barátom – fordult Jehan a hajóskapitányhoz –, akar-e pénzt keresni?

– Hogyne akarnék, jó uram, szíves-örömet.

– Annyi pénzt fog kapni tőlem, amennyit csak akar – mondta néki Jehan –, ha éjjel és nappal várni fog engem a tengerparton. Nem leszek sokáig távol, egy hét múlva visszatérek ide. Fogja ezt a tíz fontot kárpótlásul a várakozásért.

A hajóskapitány nem kérte magát, hanem elfogadta a pénzt, és megígérte, hogy megvárja a parton Jehant, aki megbízott benne. Azzal elkészönt tőle, s éjjel-nappal lovagolva Londonba érkezett, ahol megállt egy előkelő és kényelmes fogadóban. A rátermett és serény Robin az istállóba vezette a lovakat, Jehan pedig kísértél a fogadóból. Az utca túloldalán egy csapat lovagot, fegyverhordozót, csatlóst, papot, deákot, szolgát és málháslovat pillantott meg, éppen elszállásoltak. Mivel szerette volna megtudni, hogy kik ezek, mire készülnek és hová tartanak, egy franciául tudó fegyvernőkhöz fordult, azt kérdezve tőle:

– Vajon kik lehetnek ezek az emberek?

– Gloucester grófjának az alattvalói – válaszolta a fegyvernő. – A gróf ügyei intézése végett érkezett Londonba, de már holnap továbbindul, hogy eljegyze az angol királyság legszebb nemes hölgyét. Az eljegyzés napját már régebben kitézték, de az örömapa megváltotta azt, arra kérve a gróft, hogy várjon még négy hónapig, amíg a leányával házasságra lép, és a hozományul kapott földeket birtokba veszi. Ez a nap most csütörtökre, tehát holnaputánra esik, ezért nem akar a gróf tovább késlekedni. Ha nem siet, könnyen elveszítheti a földkerekség legszebb hölgyét.

– Hogyan hívják ama nemes hölgyet? – kérdezte Jehan.

– Blonde-nak hívják – felelte a fegyvernő.

Blonde nevének hallatán könnyek szöktek Jehan szemébe. Örömmel teli szívvel fordult korábban a fegyvernökhöz, s fájdalomtól sújtottan köszönt el tőle. Elkéseredetten tért meg a szállására, ahol Robint találta, s így szólt a szolgájához:

– Felesleges tovább folytatnunk az utunkat, Robin – mondta neki sírva. – A magasból ugyancsak mélyre zuhantam! A legszerencsétlenebb teremtés vagyok az összes élők és holtak között. Bóven kijutott nékem a balszerencséből: nálam szerencsétlenebb ember nem élt még a földön. Fortuna hátat fordított nekem, midőn a kereke legaljára vetett, és semmi esélyt nem adott, hogy újból felemelkedjem.

– Már megbocsásson, jó uram, de megkérdezhetem, hogy mi okozta e nagy bánatát? Előfordul, hogy számos jóra való embernek gondolai támadnak, ám gyakran az is megtörténik, hogy olyasmitől ijedünk meg, ami hamar füstté válik.

– Ez igaz, Robin; elmondom hát néked, mi az én bánatomnak az oka.

Azzal Jehan szóról-szóra elmondta Robinnek ama híreket, amelyeket a fegyvernöktől hallott, s amelyek olyannyira elszomorították. Az eljegyzés elhalasztásának említésekor Robin félbeszakította a gazdáját:

– Kegyelmed nem képes meglátni a dolgok jó oldalát, uram, mindig csak a saját kárát látja bennük. Hiszen azt mondta, hogy az eljegyzés napját négy egész hónappal elhalasztották; szerintem kegyelmed miatt intézte azt ilyenképpen a kisasszonya. Én úgy látom, hogy az újbóli találkozásuk pontosan arra a napra esik, s a szívem azt súgja, hogy Blonde nem tudott további haladékot kicsikarni. Ne essen tehát kétségbe, jó uram, s ne vesztesse az idejét, mert úgy hiszem, hamarosan viszontlátja a szíve választottját, aki a kegyelmedé lesz.

– Szívből köszönöm a biztató szavaidat, kedves Robin, bátorságot öntöttél belém. Ámde ha a kedvesem érzelmei megváltoztak, akkor halálra ítelt engem.

Ezután elköltötték a vacsorájukat, mivelhogy már késő volt, majd Jehan – nem tudván mást tenni – lefeküdt aludni. Ám nem jött álom a szemére, s egész éjjel a szemközi házat nézte, s egyre csak sóhajtozott. Kétség olyannyira meggyötörte, hogy egész éjszaka nem tudta lehunyni a szemét. Blonde ragyogó szépségére gondolt, s az együtt megélt örömök emléke kísértette. Majd megcsalatra érezvén magát,

így szólt magában: „Ó, én szerencsétlen, ugyan mit számít amaz öröm, amelyben részem volt, ha most elveszítem a kedvesem? Minél nagyobb volt a reményem, annál kegyetlenebb lesz a halálom, ha most elveszítem őt. A nők szíve oly állhatatlan, hogy egyik pillanatról a másikra képes megváltozni, s ezért joggal hihetem, hogy az én kedvesem elfelejtett engem. Ez egyébként nem volna meglepő, mert hiszen semmiben nem érek fel hozzá. Hogyan is utasíthatna el egy gróft egy mit sem érő férfiért. Esztelennek tartanák, ha nem ezt tenné. Ugyan mit számít neki az én bánatom? Holott gondolnia kellene rá, ha igazságosan szemlélné a helyzetet, hiszen jól emlékszem, azt ígérte, hogy miattam hajlandó átkelni a tengeren, oly nagyon szeret engem. Ama napot is kijelölte, amikor visszajöhetek érte, s éppen ezért tértem vissza a hazájába, minthogy a kérdéses nap éppen most csütörtökre esik. Ha a kedvesem nem akarná megtartani az ígéretét, a legrosszabb történne velem, mert abba belehalnék. S ő lenne az okozója a halálomnak, hiszen jól tudja, milyen szenvedéseket kell kiállnom. Ámde mily nemtelen gondolat azt hinnem, hogy nem tartja meg a szavát! Jogosan szenvedek, mert az én szívem állhatatlan. A világ minden kincséért sem volna szabad hitelt adnom ennek az állítólagos szakításnak, s azt hinnem, hogy már elfelejtette az irántam érzett szerelmét. Nem azt mondta nekem Robin az imént – ha Isten is úgy akarja, jó prófétának bizonyul –, hogy csupán az irántam való szerelem miatt halasztotta későbbre az eljegyzés napját. Valóban ezt kell hinnem, hiszen egyetlen szerelmes sem kételkedhet igazi ok nélkül a kedvesében. Így tehát én magam voltam vele igazságtalan, amikor azt képzeltem, hogy rosszindulatból elárult engem. A bocsánatáért kell esedeznem, s tetszése szerint megbüntethet. Többé nem szabad kétségbe esnem, mielőtt még megtudnám az igazat. A kedvesem kérőjének a társaságában kelek útra, és kifürkészem a szándékait, amíg ama helyre nem érkezünk, ahol annyi aggodalmaskodás után visszanyerhetem az egészségemet.”

Ilyképpen Jehan az egész éjszakát ébren töltötte. Amint megvirradt, felkelt és készülődni kezdett az útra. Robin már korábban felkelt, és felnyergelte a lovakat. Ugyanabban az időben Gloucester grófja is készülődött a mielőbbi indulásra. Nem akart késlekedni, mert türelmetlenül várta azt a pillanatot, amikor végre eljegyezheti Blonde-ot.

Nagy kísérettel indult útnak, és Jehan elvegyült a kíséret tagjai között, jöllehet semmilyen rokonszenvet nem érzett irántuk. Sebesen lovagolva hagyták el Londont. Gloucester grófja felfigyelt Jehanra, de mivel még sohasem látta, nem tudta, hogy ki is ő. Kedve támadt tehát megkérdezni tőle, hogy honnan jön és hová tart. Minthogy azt látta, hogy az ifjú francia divat szerinti öltözéket visel, úgy gondolta, hogy Pontoise-ban született. Megkísérelte, hogy franciául beszéljen vele, ám a beszédét angol szavakkal keverte. Jehan köszöntötte a gróft elsőként, aki legott így válaszolt néki:

- Legyen üdvözült, kedves barát. Hogy hívni te uraság?
- Gautiernak hívnak, kegyelmes uram – felelte Jehan –, és Mondidier mellett születtem.
- Gautiernak? Az ördögét! Hisz' ez ostoba neve. És hová ilyen hamar menni? Ez inas a szép lón lenni az embere?
- Igen, kegyelmes uram, ő az én inasom, s ő vigyáz a paripámra.
- Akarni eladni? Én megvesz és akarni jól fizetni. Jó pénz kapni érte te uraságnak.
- Szívesen eladnám, nagyuram – mondta Jehan –, merthogy kereskedő vagyok. Ám ha meg akarná venni, kegyelmes uram, ezt a paripát, akkor annyit kellene fizetnie érte, amennyit én jónak látok, különben nem lesz vásár.

– No, nem, az Isten ujjára, nem! Ördögét! Túl drága lenni! Te uraság egész bolond lenni! Én már nem akarni lót! Maradni nyugodt!

– Annyi baj legyen, nagy jó uram – válaszolta Jehan.

A gróf csak nevetett és gúnyolta Jehant, amiért oly magas árat szabott a paripájának. Holott ha az egész vagyonát adta volna érte, akkor sem lett volna az övé a szép paripa, mert Jehan úgy vigyázott rá, mint a szeme világára, hiszen másról sem álmodott, mint hogy felültesse rá Blonde-ot, akitől visszakaphatná a boldogságát. Az angolok nem törődtek többé Jehannal, hanem sietősre fogták az útjukat. A délelőtt folyamán eleredt az eső, ami ugyancsak kellemetlenül érintette a gróft, aki egy zöld színű selyemruhát vett fel a lovagláshoz. Az eső egyre csak zuhogott, s a gróf bőrig ázott, mivel semmit nem tudott felvenni a ruhája fölé, és a kísérői sem tudták megóvni az esőtől. Ezt látván, Jehan jót kacagott, s a gróf nem késlekedett megkérdezni tőle:

– Hitére, mit minden franciának tartoz, mi dologból enged magának a nevetés?

– Nos, hát máris megmondom, kegyelmes uram – válaszolta Jehan. – Ha én oly hatalmas uraság lennék, mint kegyelmességed, mindig magammal vinnék az útra egy házat, ahová behúzódhatnék, s ilyképpen nem lennék ázott és sáros az esőtől, mint most kegyelmességed.

A gróf gúnyos nevetéssel fogadta Jehan szavait, s így szólt a társaihoz: – Hallottátok, urak, a legostoba francia, akit valamikor találkoztatok? Akarja velem vinni házat, hogy belebújok! Hallottatok nagyobb ostobaság?

– Tudjad jól, nagyurunk – felelték a kísérői –, hisz’ a franciák ostobább, mint buta birka.

Jehan jól hallotta e szavakat, de úgy tett, mintha ott sem lett volna. Az összes angol őt gúnyolta, és együgyűnek nevezte. Az ifjú levente azonban csak hallgatott, s egy szót sem szólt.

A gróf és kísérete gúnyolódva és nevetgélve továbblovagolt, s egy folyóhoz érkezett, melyen egy gázlón lehetett átkelni. A gróf elsőként akart átkelni a folyón, de mivel nem ismerte az átkelőhelyet, rossz helyen próbálkozott, és kis híján vízbe fúlt. Beleesett egy mélyedésbe, s lovastól elragadta az erős vízsodrás, amely a lováról is lesodorta. Mondanom sem kell, hogy sok vizet nyelt, és meg is fulladt volna, ha egy halász – akit a gróf emberei hangos kiáltásokkal odahívtak – nem sietett volna a csónakjával a segítségére, merthogy a kísérői túlságosan féltek a mély víztől, hogy ők maguk próbálták volna kimenteni urukat. A halász a gróf felé evezett, aki ezúttal a lerészegedés kockázata nélkül ihatott, mert ezúttal több vizet ivott, mint bort. Nagy megkönnyebbülésére a halász beemelte a csónakjába, majd a lova elfogására indultak, amely lefelé úszott a folyón. Egy csákllyával megragadták a kantárját, s úgy, ahogy kievickéltek vele a túlsó partra. A gróf kísérői megtalálván a gázlót, minden nehézség nélkül átkeltek a folyón. Jehan és Robin okosan szintén a gázlónál kelt át rajta. A folyó túlsó partján csatlakoztak a balsikerű kalandja miatt szégyenkező grófhhoz, akinek az inge, ujjasa és öve oly siralmas állapotban volt, hogy használhatatlanná vált. A váltás öltözeke oly messze volt a málhásöszvéreken, hogy ha meg akarta volna várni azokat, hogy száraz ruhát vegyen fel, hosszú



ideig reszketnie kellett volna a hidegtől. Ezért hát gyorsan levettette egy angol lovaggal az ingét és az ujjasát, s azokat öltötte magára. A lovag pedig kicsavarta a vizet a gróf ruhájából, mielőtt sietősen felvette volna. Nem kellett attól tartania, hogy túlságosan melege lesz a kellőképpen lehűlt öltözékben! Azután ismét lóra ültek, és sietve útnak indultak. A grófnak egyáltalán nem volt kedve azon elmélkedni, ami vele történt. Hogy elfeledje a balesetét, újból élcelődni kezdett Jehannal ama házzal kapcsolatban, amelyet korábban említett. S még inkább alkalma adódott az élcelődésre, mert Jehan akkor olyan dolgot mondott néki, ami ugyancsak megnevettette:

– Ha megengedi, nagyuram, még egy gondolatomat megosztanám kegyelmeddel.

– Nos, hát – válaszolta a gróf –, uraságod mindig mondani, ami csak neki akarja.

– Kegyelmes uram, ha a jó sorsom megengedné, hogy oly tekintélyes kíséretem lenne, mint kegyelmességednek, biztosíthatom, hogy soha nem kelnék át a veszélyes vizeken másképpen, mint egy hídon. Magammal vinnék egy szilárd és teherbíró hidat, és teljes biztonságban kelnék át rajta a víz felett.

Jehan szavai hallatán angol útitársai nevetésben törtek ki, de legjobban a gróf mulatott rajta, mert meg volt győződve, hogy az ifjú sült bolond. Mindegyikük született ostobának tartotta, ám Jehan csak hallgatott, s válaszra sem méltatta a gúnyolódásukat. Ekként lovagolván és tréfálkozván, nem vesztegették az idejüket, és Oxfordhoz közeledtek. Hosszú utat tettek meg egy végtében, még ebédelni sem álltak meg, mivelhogy a gróf semmiképpen nem szerette volna elmulasztani azt a pillanatot, amikor eljegyezheti – mint gondolta – a jövőbelijét. Ezért azután nem szándékozott megpihenni, hanem egész nap oly iramban lovagolt, hogy még az éjszaka beállta előtt Oxfordba érkezett, ahol Blonde atyja már várta. Amikor leszállt az este, Jehan, aki jól ismerte az Oxfordba vezető utakat, sietve elköszönt a gróftól. Ám ez utóbbi heves szemrehányással illette emiatt, azt javasolván neki, hogy ha kedve tartja, lépjen a szolgálatába. Jehan azt válaszolta, hogy erre most nem kerülhet sor, mert máshová szólítják a teendői.

– És hol akarja uraságod menni? Láthatni kegyelmed, hogy lejött az éjjel. Jönni inkább velem ma szállást venni. Vagy mondani el nekem a dolgát, vagy nekem nem engedni elmenni uraság.

– Nem maradhatok, kegyelmes uram, de megmondom kegyelmességednek, miért kell elmennem. Legutóbb megláttam itt a közelben egy gyönyörű szép karvalyt, és minden tudásomat latba vetve csapdát állítottam neki. Most pedig megyek, és megnézem, sikerült-e elejtenem. Íme, ez az én titkom.

Ezt hallván, az összes angol gúnyos hahotára fakadt, a gróf pedig azt mondta Jehannak:

– Kedves barát, Szent Badulra, bolondnak lenni. Csapda és kicsi madár mostan lenni elrohadt! Uraságod nem gondolni oda, inkább jönni látni legszebb kisasszonyka ünnepségje, akinek ember csokolhatni pofája. Holnap neked láthatni én elvenni ötöt, ha neked akarni jönni velem.

– Nem szeretnék tovább késlekedni, nagy jó uram, megyek és megnézem a csapdát. Ha Isten is úgy akarja, időben fogok megérkezni a menyegzőre, még mielőtt kegyelmességednek adnák a menyasszonyt.

– Akkor menjél hát, uraságod. Nekem nem akarni tovább te tartani.

Jehan elhagyta tehát a gróf kíséretét, amely ostoba módon gúnyolódott rajta. Ám aki máson gúnyolódik, időnként azt is kigúnyolják. Ez történt – miként elbeszélésünkből kiderül – Gloucester grófjával is, aki együgyűségében azt hitte, hogy Blonde hamarosan az övé lesz. A grófkisasszonynak azonban csak egy szíve volt, s azt már másnak adta. Ez nyilvánvalóan világossá vált abból az aggodalmas elmélkedésből, amelyet heteken keresztül folytatott magával a hűséges és szerető Blonde. Végtelen aggodalomban teltek ugyanis a napjai, attól rettegvén, nehogy a szerelmese, akinek a szívét odaadta, elveszítse őt. S amidőn megbizonyosodott Gloucester grófjának közeli érkezéséről, s arról, hogy atyja összes rokonát meghívta a kézfogóra, kétségbeesése a tetőpontjára hágott. Mindazonáltal maradt egy halvány reménye, mivelhogy eljött az a pillanat, amikor a kedvesének vissza kellett térnie. Ezért azután magára hagyta a kastélyban összegyűlt nagyszámú nemes hölgyet, s egyedüli kelengyeként magához vett egy ékszerrel teli ládikát. A ládikával haladéktalanul a kastélykertben

lévő körtefához ment, ahol elbúcsúztak volt egymástól Jehannal, s ahol a visszatérése napjában megállapodtak. Ám mivel Jehant még nem találta ott, Blonde igencsak nyugtalanzkodni kezdett. Kinyitotta a kis kertkaput, amelyen jönnie kellett; türelmetlenül egyre csak az utat kémlelte, s hallgatózott, hátha meghallja a lova patájának dobogását, de mindhiába, Jehan még mindig nem érkezett meg, és Blonde szívét aggodalom töltötte el. Végtelenül szomorúan és gondterhelten ment vissza a körtefához. Gondolataiba merülve leült a fa alá, s szegény ekként panaszkodott magában: „Ó, jaj, Ámor, kétségtelenül erősebbnek bizonyultál nálam, midőn itt várakoztatsz hiába, s ennél fogva csak az időmet vesztegetem. Joggal mondhatom, hogy az időmet vesztegetem, s Ámor hiába várakoztat itt, hiszen akibe minden reményemet helyeztem, s aki miatt egyre csak sírok, nem jön akkor, amikor jönnie kellene. Ó, jaj nekem! Ha túl sokáig késlekedik, biztosan elveszít engem, mert midőn Gloucester grófja megérkezik, a kastély minden zugában keresni fognak, s atyám keményen megszid és ostobának fog nevezni, ha itt találják egyedül a kertben. Ám mit sem törődnek velem, ha csak ezt tenné, de mást is rám akar kényszeríteni, amit egyáltalán nem szeretnék, merthogy nem az én kedvesemhez, hanem máshoz akar engem férjhez adni. Férjhez adni? Akaratom ellenére csak nem fogja ezt tenni. De bizony, megteszi, bármennyire nem szeretném. Nem szeretném? Butaságot beszélek, hiszen ha oly nagyon nem akarnám, a kellő pillanatban csak azt kellene mondanom: » Uram, nem óhajtom kegyelmedet férjemül. « Igencsak ostoba lenne az a pap, aki ezek után összeadna minket. Ez örültség lenne, ámde nem tehetek másként, Ámor túlságosan sürget, s attól félek, hogy későn érkezik a kedvesem, akit oly nagyon szeretek. Ó, Istenem, bárcsak máris megérkezne csendben és teljes titokban – miként annak idején erre kértem –, minden aggodalmamnak nyomban vége szakadna. Netán elfelejtett engem, és valaki másnak adta a szívét? Igen, talán ettől kell tartanom, hiszen oly messze van tőlem. Hogyan? Talán nem jön vissza hozzám, s egy kedves nélküli szerelmes leszek? Ez árulás lenne a részéről. Ám ostoba bolond és meggondolatlan vagyok, ha egy pillanatig is azt hiszem, hogy az én kedvesem, a leghűségesebb szerelmes hűtlenné vált. Bizonyos vagyok abban, hogy soha nem fordult meg a fejében ily szívtelen gondolat.

Hiszen kis híján meghalt érettem! Ah, nem szabad azt hinnem, hogy megváltozott az irántam érzett szerelme. De akkor vajon miért késlekedik még mindig? Valóban azt kell hinnem, hogy akarata ellenére késik, talán megbetegedett vagy foglyul ejtették. A Mennybéli Atyánk óvja meg ettől, mert oly tökéletes szerelemmel szeretem őt, hogy soha nem lennék többé boldog nélküle. Ha visszajön, elmegyek vele; ha nem jön, az iránta való szerelmem miatt nem fogok férjhez menni. Ez nem fog tetszeni atyámnak, ám nem cselekedhetek másként. Ámornak túlságosan nagy hatalma és ereje van.”

Ekként panaszkodván, Blonde meghallotta, hogy az ösvényen a kedvese közeledik, akinek oly türelmetlenül várta már érkezését. Jehan sietett, amennyire csak tudott, mert ő is nagy félelemben volt, hogy elveszítheti a szerelmesét, s reszketve és sebesen igyekezett a körtefához. Végtelen boldogságot érzett, amikor megpillantotta alatta a kedvesét. Tüstént leszállt a lováról, s így köszöntötte Blonde-ot:

- Én édes szívem, Istennek hála, ismét együtt lehetünk.
- A legnagyobb szeretettel legyen üdvözölve, édes kedvesem.

S határtalan boldogsággal megölelték és megcsókolták egymást. Ámde nem sokat késlekedhettek. Jehan elővezette a szép paripát, melyet Robin már felnyergelt és felkantározott, és felültette rá az édes kedvesét. Majd ő is legott lóra szállt, s magához vette a ládikát, amelynél értékesebb nem akadt egészen Bagdadig, mivel tele volt drágakövekkel berakott gyűrűkkel és kösöntyűkkel.

Azzal sietve elhagyták a kertet, s a mezőkön át útnak eredtek. Ám ne gondoljátok, hogy az országúton lovagoltak; a kellemetlen találkozásokat elkerülendő, ismeretlen ösvényeken haladtak tova. Jehan tökéletesen ismerte az összes fás ligetet, melyeken már többször keresztüllovagolt. Letérvén az országútról, elkerülték a kelepécet, miáltal bölcsességről tettek tanúságot. Egész éjszaka napkeltéig lovagoltak, s oly nagy távolságot tettek meg, hogy nehezen akadtak volna a nyomukra. Nappal azonban nem mertek továbbhaladni, s egész nap az erdőben maradtak. Robin ilyenkor nélkülözhetetlennek bizonyult: élelmet keresett nekik az erdőszéli falvakban, majd óvatosan visszatért hozzájuk az erdőbe vagy a szérűskertekbe. Zabot hozott

a lovaknak, a két hűséges szerelmesnek pedig kalácsot, fehér kenyeret és csirkepástétomot, amiknek igencsak hasznát vették. Jehan hozott magával két kis hordó bort is. Mindeme étkekkel és italokkal ellátván, Jehan és Blonde leterített a zöld fűre egy szépen hímzett terítőt, és jóízűen elfogyasztotta ebédjét a fák lombjai alatt; ezalatt lovaik a dús mezőn legeltek. Robin a lehetőségekhez képest oly remekül gondoskodott róluk, hogy semmiben nem szenvedtek hiányt. Minekutána a két szerelmes elverte az éhét a pástétomokkal, átadta magát a szerelem örömeinek, nem fukarkodván a csókokkal és ölelésekkel. Egész napjukat azoknak szentelték, becéző szavakkal kedveskedve egymásnak. A fák és a rétek üde zöldje, a fenyőrigók, a csalógányok s a többi erdei madár lágycsöngése még inkább megédesítette szerelmüket. Hűséges szerelmeseink örömeiket lelték a madarak énekében, és a szerelem játékaival hozzásegítették őket, hogy kellemesen teljen el a nappaluk. Robin arra is ügyelt, hogy senki ne közelíthessen hozzájuk, s ne lepje meg őket, hogy azután tüstént felfedje a hollétüket. Amikor bealkonyodott, a két szerelmes újfent lóra szállt, és a tenger felé lovagolt, amelyen minél előbb át akartak kelni. Ám ha a Teremtő nem vigyáz rájuk, még mielőtt hajóra szállnának, nagy baj érheti őket, mert aki Gloucester grófjának nevezi magát, egyáltalán nem volt boldog, midőn megtudta, hogy Blonde elszökött az otthonából.

A történet szerint, midőn Gloucester és Oxford grófjai találkoztak, mindketten nagy örömmel látták viszont egymást. Az érkező vendégek és a kastély lakói boldogan köszöntötték egymást, majd valamennyien beléptek a tisztára söpört és kicsinosított nagyterembe, ahol számos asztalt terítettek meg a vendégek tiszteletére. Ámde Gloucester grófja még az étkezés előtt látni szerette volna a jegyesét, s megkérte az örömapát, hogy küldessen érte. Oxford grófja tüstént hivatott is két lovagot, s így szólt hozzájuk:

– Keressék fel, és hívják ide kegyelmetek az én szép és jól nevelt leányomat.

A lovagok készséggel teljesítették a gróf kérését, s megjelentek a hölgyek lakosztályában, ahol Blonde-ot kérték, hogy az atyjához kísérelje. A nemes hölgyeknek nem volt ellenükre e kérés, ám az örömeik egyhamar döbbenetté változott. Nem vették észre, hogy

Blonde kikerült a felügyeletük alól, s mivel nem volt közöttük, szóltak a nemeskisasszonyoknak, hogy keressék meg őt a hölgyek szobáiban. A kisasszonyok azon nyomban Blonde keresésére indultak, de sehol sem lelték. A két gróf pedig ezalatt azt gondolván, hogy a grófkisasszony azért késlekedik, mert éppen a legdíszesebb és legpazarabb ruháját és ékességeit ölti magára, egészen másról kezdett el beszélgetni. Leültek tehát, és Gloucester grófja szóvá tette Jehan furcsa viselkedését anélkül, hogy tudta volna kivel is találkozott valójában.

– Kedves gróf úr – fogott bele a mondandójába –, még soha nem látni nagyobb bolond, mint francia, ki jötte ma én velem, és mond furaságok. Nagy volt az eső mai reggel, és ujjas rajtam egészen megázta. Ez miatt azt mond, hogy ha neki lenni olyan gazdag (mint én), akkor neki vinni ház vele, hogy maga belebújni. És még azt is mond: nekem nem akarni venni szép ló, aki vinni magával szép kantár, szép nyereg? Mikor én kérni azt eladni nekem, azt mond, hogy adni érte annyi pénz, amit ő akarni. De én azt mondani neki: szeret bolondat beszélni. De, Istenét, még nagyobb ostoba lenni neki másik helyben. Én lovagolni előre, és egy folyóba bemenni; de enyém ló beesni nagy árok, így nekem leesni tőle, és majdnem fulladni meg. Egyik halász kivenni engem folyó más oldalán a deres lómmal. Én emberem akkor odajönni nagy bánattal enyém beleesés miatt. Nekem gyorsan levenni enyém ruha, és felvenni egy lovagtól szárazból, s neki szárítani enyém ázott. Aztán nekem nem várni, hanem felmenni megint lóra. Akkor a nagy bolond francia nekem beszél ez ostobaság: ha neki lenni olyan gazdag, mint nekem, akkor neki mindig vinni vele útnak egy híd, hogy baja nélkül átalmenni rajta. Mind jól megnevetni és jól mulatni ötöt. Aztán nekem megint felmenni lóra. Jól nevetni a bolond franciának, de még sokabbat nevetni nekem azután. Mikor ez városnak közel jönni, akarja búcsúzni, de nekem nem akarni, ha neki nem mondani, hová menni! Akkor ilyen bolondat mond nekem: egy évnek előtte neki tenni jó csapda karvalynak egy kerten. Most megy nézni, hátha madár beesni oda. Tudolja meg kegyelme, nekem nagyon jól nevetni ezen, és mondani neki: kedves barát, a tied csapda már lenni tönkre! Neked jönni inkább mulatni velem; neked látni engem (el) venni csinoska kisasszony. De neki nem akarni jönni, inkább nagy

gyorssal menni el. Én nem tudni, mi lenni vele. Kegyelmed tudni most, hogyan esni ez mind.

Mialatt Gloucester grófja a vele történt dolgokat mesélte a másik grófnak, a Blonde felkutatására indult lovagok – a nemes hölgyek teljes kétségbeesésére – üres kézzel érkeztek vissza, pedig a padlástól a pincéig átkutatták az egész kastélyt. A hölgyek becsapva érezvén magukat, siránkozni és panaszkodni kezdtek:

– Ó, jaj – kiáltottak fel kétségbeesetten –, mily rosszul őriztük a kisasszonyunkat, akit most rajtunk kérnek számon! Vajon mi történhetett vele? Hisz’ nincs a kastélyban egy talpalatnyi hely, ahol ne kerestük volna őt többször is. Ugyan hová bújhatott el? Netán bújócskát játszik velünk, hogy megmeneküljön ettől a házasságtól?

Ekként panaszkodtak a nemes hölgyek, a nemeskisasszonyok és a komornák. Megbizonyosodván Blonde eltűnéséről, a két lovag gondterhelten tért vissza oda, ahol a két gróf társalgott egymással.

– Kegyelmes uram – szólt az egyikük, aki ügyesebben vitte a szót –, ha meg akarná várni kegyelmességed, hogy Blonde kisasszony megérkezzen az ebédre, attól félek, sokáig kellene szenvednie az éhségtől. Senki nem tudja, hogy hol lehet; a nemes hölgyek a kastély összes szobáját tüvé tették, hogy megtalálják, s fölöttébb aggódnak miatta; egyetlen helyiség sem maradt, ahol ne keresték volna őt. El sem tudják képzelni, hová tűnhetett el; Blonde kisasszony talán az eszét veszítette.

E szavak egyáltalán nem vidították fel a két grófot. Gloucester grófját teljesen megdöbbsentették, Oxford grófja azonban, aki bölcsebb volt, rögtön felfogta Jehan szavainak az értelmét. Idősebb is lévén, tökéletesen megértette történeteinek a velejét, és elmagyarázta azt a másik grófnak:

– Kedves gróf uram, ez a história bajosan válik a kegyelmed előnyére. Úgy tűnik fel nékem, hogy a leányom szívében aligha ébredt szerelem kegyelmed iránt, mivelhogy más valakit szeret. Tudja meg, hogy úgy vélem, ama francia ifjúval távozott, akivel kegyelmed találkozott, s aki oly furfangosan rászedte kegyelmedet. Úgy hiszem, arról a Jehan nevű leventéről van szó, aki egy ideig asztalnokként a leányom szolgálatára állt. Ez a nemesifjú eszes, becsületes, jól nevelt és jó kiállású. Megvált tőlünk, mivel szomorú híreket kapott hazulról. Édesanyja meghalt, atyja

pedig megbetegedett. Ezért azután visszatért a hazájába, Franciaországba. Most pedig, úgy vélem, visszajött Blonde-ért. Ha sikerül átkelniük a tengeren, a földkerekség legszebb hódítását viszi végbe ez az ifjú. Azt kell látnom, hogy a szerelem valóban mindennél erősebb, merthogy a leányom lemondott kegyelmedről egy idegen ifjúért. Valójában soha nem szereztem tudomást a szerelmükről, de nincs kétségem afelől, hogy szeretik egymást – ebben biztos lehet –, mert a leányom kérésére szenvedett halasztást az eljegyzésük korábban kitűzött napja. A halasztás napja megegyezett a kedvese visszatérésére megadott nappal. Rosszul őrizték őt, mert íme, sikerült elszöknie; ámde be kell látnunk, lehetetlen feladat egy hölgyre vigyázni. Az ördög vigyen el engem, ha emberileg lehetséges egy szerelmes nőre vigyázni! Jól rászedte kegyelmedet ama Jehan Martin, s egyáltalán nem értette meg uraságod a szavai értelmét. Midőn a paripáján alkudozott véle, rútol kigúnyolta őt, mert tetszése szerinti árat akart kérni kegyelmedtől a lováért. Ezt úgy kellett volna értenie kegyelmednek, hogy egyáltalán nem volt szándékában eladni a paripáját, s igaza is volt, mivelhogy a leányomnak szánta, aki most boldoggá teszi. S amidőn eleredt az eső, ami eláztatta a kegyelmed selyemöltözékét, tanújelét adta annak, hogy egy szikrányi megbecsülést sem érez kegyelmed iránt, amiért, látván, hogy esik az eső, nem vett fel egy köpönyeget, egy csuklyát vagy bármi mást az ujjasa fölé, hogy megóvja magát az esőtől. Ez okból mondta tehát kegyelmednek az ifjú, hogy ha olyan tehetős volna, mint kegyelmed, vinne magával egy házat, hogy így védekezzen az eső ellen. A házzal köpenyt vagy csuklyát óhajtott mondani, amin kegyelmed csak nagyot kacagott. Amikor pedig kegyelmed beleesett a folyóba, miként elmesélte nékem, nem szolgált rá a sajnálatra, merthogy csak önmagát hibáztathatja érte. Jehan ezt a tudtára is adta, midőn fölöttébb rafináltan megjegyezte, hogy ő a kegyelmed helyében egy hidat szállíttatna magával, hogy baj nélkül átkelhesse a vizeken. Kétségkívül azt kívánta ezzel mondani, hogy egy olyan magas rangú uraság, mint kegyelmed, nem kockáztathatja meg, hogy úgy keljen át egy folyón vagy egy veszélyes helyen, hogy azon valaki más már át ne kelt volna. Előre kellett volna tehát küldenie az embereit, s azután követhette volna őket arrafelé, amerre a legjobb átkelőt vagy gázlót találják. Ilyképpen juthatott volna át legkönnyebben



a túlsó partra. A józan ész szól tehát belőle, s kegyelmed mégis bolondnak tartotta őt. Majd, amikor elköszönt kegyelmedtől, ama választás elé állította őt, hogy vagy kegyelmeddel tart, vagy pedig kegyelmedre bízza a titkát. Ő a színtiszta igazat mondta uraságodnak, minthogy egy esztendővel ezelőtt csapdába csalta a leányomat, s ezért mondta azt uraságodnak, hogy korábban egy kelepcecét helyezett el. Most pedig ment és megnézte, hogy benne van-e az a karvaly, amelynek állította. Ez a kelepce a leányom iránt érzett szerelme volt, ami miatt vissza kellett térnie az általa megadott időpontban. A karvaly tehát nem jelentett mást, mint az én leányomat. Egyáltalán nem bolond ez a levente, hiszen nagy ravaszsággal sikerült rászednie kegyelmedet. Mert amiként valaki egy madarat helyez el csalétekként, hogy egy másik madarat törbe csaljon, hasonlóképpen kell a szerelmét is csalétekként felkínálnia, hogy egy másik szerelmet elnyerhessen. Kevés bölcsességről tenne tanúságot az, aki senkit sem szeretvén, azt óhajtaná, hogy őt szeressék. Ma már tudom, hogy a francia nemesifjú megszerette a leányomat, aki szintén szereti őt. Ám oly nagyon félt tőlem, hogy inkább elszökött a szerelmesével. Kedves gróf uram, nem tudok mást tenni, mint kifejezni őszinte sajnálatomat ama ígéretem miatt, amelyet kegyelmednek tettem volt. Ha kegyelmednek sikerül a leányomat visszahódítania, magához veheti és magával viheti. Ám ha az, aki elragadta őt, előbb kel át a tengeren, mintsem kegyelmed visszaszerezné a jegyesét, nem fogok szemrehányást tenni amaz ifjúnak, mivel eszes, nemes szívű és ragyogó jövő vár reá. Ámde most lássunk inkább a vacsorához, s holnap reggel, ha kegyelmed is úgy akarja, útra kelhet. Ha netán most rögtön útnak indulna kegyelmed, nem tudná, merre induljon el, merthogy a szökevények a legrövidebb kerülőutat választották, nehogy rájuk akadjanak. Űgyesen rászédtek kegyelmedet, szent igaz. Ha nem tudja utolérni őket méltóságod, le kell mondania erről a házasságról. De ne is beszéljünk erről többet: aki megszerzi, megtarthatja a leányomat. Ha kegyelmed lesz az, annál jobb; ha azonban a francia ifjú, bele kell nyugodnunk, mivelhogy nem tehetünk egyebet.

Gloucester grófja kénytelen-kelletlen belátta, hogy nem maradt más választása. Oly elkeseredett düh kerítette hatalmába, hogy percekig még sem tudott szólalni, míg végül azt mondta:

– Ó, szegény én szerencsétlen! Egészen elveszítem enyém édes kedves, szép leánka! No de menni gyorsan utána, a tengerben elfogni őtet! Nekem vigyáztatni minden kikötő, hogy elérem őket. Aztán nekem felkötetni két karón hitvány tyúkfogó franc(ia), aki hozott nekem ekkora szomorúság. Aztán megfizetni Blonde-dal a bánat, amit nekem tett. Nagy bünt és bánatot kell tartani neki enyém szenvedés és bánat végett. Mielőtte megkapni neki bocsánatom, látni neki kötél kedvese nyakára. Aztán nekem betenni őtet egy jó tömlőben, ahol bánhatni nagy ostobaság és rossz tett neki. Így jól bosszulni, amit nekem tette.

Isten és az ő szent akarata óvja meg a két hű szerelmezt, kiket súlyos veszély fenyeget, mert ha utoléri és elfogják őket, nagy szerencsétlenség szakad rájuk! A két gróf az illem kedvéért asztalhoz ült, de nem fogyasztott semmit. A várkastélyban egyetlen lovag, várkatona, nemes hölgy vagy nemeskisasszony nem evett az ételből, melyet eléjük tettek. Valamennyi nemesúron és nemes hölgyön oly döbbenet lett úrrá, hogy egyetlen hang sem jött ki a torkukon; a bánattól vagy a félelemtől mindenki csak hallgatott a palotában. Idő előtt leszedték tehát az asztalokat, s minthogy a beszélgetésnek is hamar vége szakadt, valamennyien aludni tértek. Amíg a többiek aludtak, Gloucester grófjának nem jött álom a szemére. A legmélyebb bánattól sújtottan, egész éjjel azon töprengett, milyen halállal és milyen kínok közepette veszejtse el Jehant, akit azonban még korántsem tartott a markában. Gyakran mondják, s úgy hiszem, joggal, hogy aki más ártalmára cselekszik, az a saját fejére gyűjti a bajt. Azt is mondják, hogy azok maradnak életben, akiknek a kárát akarják, merthogy nem lenne igazságos, ha meghalának. Ha Jehannak sikerülne szert tennie fegyverre, lehetetlen volna elfogni, mivel oly kincset visz magával, amelyet nem hajlandó elveszíteni, ha csak életét nem veszik, vagy foglyul nem ejtik. Isten óvja őt minden balszerencsétől!

Ámde térjünk vissza a tárgyunkra. Gloucester grófja még napkelte előtt felkelt, hogy Blonde nyomába eredjen. Felébresztette a lovagjait is, akiknek felnyergelték a lovaikat, s a hámszíjaikat oly szorosra húzták, mintha vaddisznóvadászatra indulnának. A lovagok hamar készen álltak az indulásra, majd lóra szálltak, és haladéktalanul útnak indultak. Legalább százan lovagoltak a gróf nyomában, valamennyien

fékevesztett haramiák, akik váltig fogadkoztak, hogy felköttetik Jehant. Isten óvja őt és kedvesét, Blonde-ot, és veszejtse el ellenségeiket, akik teljes vágtaban üldözőbe vették őket a tenger iránt. Blonde atyja és háznépe azonban nem hagyta el Oxfordot, a grófnak semmi kedve nem volt ehhez. Jóézésű ember lévén, a lelke mélyén azt kívánta, bárcsak ne akadnának Jehan nyomára, s ne ejtenék őt foglyul, mivelhogy oly nemesen viselkedett. Hálát érzett iránta, amiért átkelt a tengeren, s azt is jól tudta, hogy a mindennél hatalmasabb szerelem adott ehhez néki erőt. Az eljegyzésre érkezett nemes hölgyek kisvártatva hazaindultak, s szomorúan és megrökönyödve hagyták el Oxfordot.

Ekként oszlott szét tehát a vendégsereg. Különös fordított ünnepség volt ez, amelyen többet sírtak, mint nevettek. Azok sem vesztegettek az idejüket, akik Jehan elfogására és megszegyenyítésére indultak. Oly gyorsan lovagoltak – találmra és ki-ki a saját feje után – az utakon és mezőkön, hogy naponta kétszeres távolságot is megtettek. Éjszaka holdvilágnál folytatták útjukat, s hamarosan a tengerpartra érkeztek, ahol az összes kikötőt az őrizetük alá vonták. Mindenhová öröket állítottak, hogy azok éjjel-nappal kémleljék a szerelmeseket. Mindegyik kikötőben négy-négy alabárdos várta Jehant, hogy lesújtson reá, ha ellenállni akarna. Gloucester grófja ezalatt a lovagjaival megtévesztésül Doverben szállásolta el magát, hogy elaltassa Jehan éberségét. Teljesen megbízott a kikötőkbe küldött, bőrujjast viselő és éles csatabárdokkal felfegyverzett őrszemeiben. Isten óvja a szerelmeseket a bajtól, hogy épségben átkelhessenek a tengeren. Egy kis időre elhagyom most a grófot, és a két szerelmes történetét mesélem tovább.

Jehan és Blonde – miként említettem – éjjelente megállás nélkül lovagolt, nappal pedig megpihent, s már majdnem egy mérföldnyire megközelítette Dovert. Mindennap egy-egy sűrű erdőben tartottak pihenőt. Jehan, aki jobban féltette a kedvesét, mint a saját életét, nagy óvatosságról tett bizonyosságot, s így szólt Robinhez:

– Kedves, jó Robin, a legnagyobb titokban indulj tüstént útnak. Egy általam jól ismert varázsfűvel bedörzsölöm az arcodat, hogy senki ne ismerjen reád, bármi történjék is. Menj és keresd meg a reánk váró hajóskapitányt, s mondd meg néki, hogy álljon készenlétben a hajójával, hogy még ma éjjel, valamivel éjfél előtt a fedélzetre vehessen

minket, s azon nyomban kihajózhassunk a nyílt tengerre. Ne feledkezz el körülnézni, nehogy valaki leselkedjen reánk, aki árthatna nekünk. Azt hiszem, ha a grófon múlna, ugyancsak meggyúlne vele a bajunk. Talán már meg is előzött minket, mivelhogy a kitérők miatt jócskán meghosszabbodott az utunk. Ezért arra kérek, hogy jól nézz körül, nem tartanak-e szemmel minket. Ha bármilyen nyugtalanító dolgot észlelnél, próbálj meg szerezni nekem fegyvert és vértet, azután pedig az éjszaka leszálltával óvatosan jöjj vissza ide, nagyon ügyelve arra, nehogy észrevegyék a mesterkedésedet, mert az katasztrófa lenne számunkra. Ha Isten is úgy akarja, hogy átjussunk a tenger túlsó partjára, akkor már nem kell semmitől sem tartanunk.

– Semmit se féljen, jó uram – válaszolta Robin –, mindenben pontosan ekként fogok eljárni. Színezzé hát el az arcomat, hogy máris indulhassak.

Jehan akkor felkutatta az erdőben egy növénynek a gyökerét, melyet a kardja markolatával szétmorzsolts és vízben feloldott, majd a folyadékkal oly alaposan bekente Robin arcát, hogy senki emberfia nem kételkedett volna, hogy erős láz gyötri. Petyhüdtté és ráncossá vált arcbőre a viaszhoz lett hasonló. Egy almafa ágából Jehan botot is vágott neki, hogy legyen mire támaszkodnia. Bárhol járna is, senki nem ismerné fel. Robin úgy találta, hogy máris sokat késlekedett, így búcsút vett a szerelmesektől, és útnak indult. A nap már fenn ragyogott, amikor elköszönt tőlük. Jehan és Blonde az erdőben maradt, ahol ama reggelen azzal foglalatostkodtak, hogy szép zöld lombokból és virágokból lombkunyhót készítsenek az erdő egyik kies tisztásán, hogy árnyékba húzódhassanak a hőség elől. Már nyílt a gyöngyvirág, s azzal hintették tele a lombkunyhójukat.

– Kedvesem – fordult Jehan Blonde-hoz – azt javaslom, ebédeljünk a kunyhónkban a gyöngyvirág- és kákaszőnyegen. Van még két pástétomunk, ne hagyjuk megromolni azokat.

– Szíves-örömet, édes kedvesem.

Akkor megcsókolták egymás ajkát, homlokát, orrát és egész orcáját, majd leültek a gyékényre, és egy szépen hímzett, fehér abroszt terítették a gyöngyvirágokra, miután zöld lombkoszorút tettek a fejükre. Jehan elővette pástétomokat, és megkínálta azokkal a kedvesét.

Az ifjú hölgy jóízűen elfogyasztotta az ételt, amelyet Jehan felszolgált neki, ám ezalatt ő sem feledkezett meg az evésről. A szívük olyannyira egyszerre dobbant, hogy mindazt, amit Blonde kívánt, Jehan is óhajtotta, aki semmi olyat nem tett volna, ami nem tetszett volna a kedvesének. Az ebédjüket gyakran ízes csókokkal szakították félbe, melyekben ugyancsak kedvüket lelték. Mialatt átadták magukat a szerelemnek, kipányvázott lovaik a friss fűvel borított mezőn legeltek. Miután elfogyasztották a pástétomot és megitták a bort, aminek bővében voltak, összehajtogatták az abroszt, és kéz a kézben, lengén öltözötten játszadozni indultak az erdőbe, hallgatva a csalogány énekét. Ha egész nap és másnap is törném a fejem, akkor sem tudnám híven elmesélni mindazt a végtelen örömet és gyönyörűséget, amihez Ámor leckéi juttatták a szerelmeseket. Egyetlen nemes szív sem kárhoztathatja Ámort, mivel bármekkora szenvedést kelljen is elviselnie érte, e szenvedésekért oly örömmel kárpótolja a hozzá hű, igaz szerelmeseket, oly boldoggá teszi és oly gyönyörűségekben részesíti őket, hogy minden gyötrelmüket elfelejtik. Ezt érezték az erdőben megbúvó szerelmeseink is. Boldogan beérték azzal, amiben részük volt, és semmilyen más kívánságuk nem volt, csak az, hogy el tudjanak menekülni azok elől, akik véget vethetnének a szerelmüknek. Ez az egyetlen dolog nyugtalanította őket, s arra gondoltak, ha már francia földön lennének, teljes lenne és örökké tartana a szerelmi boldogságuk. Egy ideig még a szabadban játszadoztak, majd visszatértek a kellemes és hűvös lombkunyójukba. Újból örömeiket lelték a csókokban, az ölelésekben és a gyengéd, becéző szavakban. Nem akarván eltérni történetem tárgyától, a többiről most nem szólok, mivel még nem jött el annak az ideje. Nem sokan lennének, akik manapság megtartóztatnák magukat attól, hogy tovább merészkedjenek, minthogy mindenfelé felüti fejét a rossz, s egyre ritkább az igaz szerelem. Ámde szóljunk most Robinről, aki a tenger felé igyekezett.

Történetünk szerint miután elhagyta azt a helyet, ahol a gazdája sápadtra dörzsölte az arcát, Robin addig vándorolt, amíg Doverbe nem érkezett, s meg nem pillantotta a tengert. Alighogy megérkezett a városba, négy lovaggal találkozott, akiket korábban a gróf kíséretében látott. Elégé szemfüles volt ahhoz, hogy felismerje őket, és rájőjjön

arra, hogy Jehanra lesnek. Botjára támaszkodva, leszegett fejjel, lassan, kis léptekkel továbbhaladt az utcákon, majd elhagyván a várost, a kikötő felé vette útját. Egy igen rossz bőrben lévő ember benyomását keltette, akit már több mint egy esztendeje valamilyen betegség kínoz. A kikötő egyik szegletében észrevette Gloucester grófját és fegyveres kíséretét. El kellett haladnia mellettük, ha a hajóskapitányhoz akart jutni. Erősen bicegve tehát, egyik szemével hunyorítva, lehajtott fővel azt mondta a grófnak:

– Isten óvja nagyságodat!

Majd úgy téve, mint akinek nehezeére esik a beszéd, így folytatta:

– Nagy jó uram! Harminc hete szüntelenül gyötör a láz, s még most is minden második és harmadik napon belázasodok. Egy szerencsétlen francia vagyok, akinek nincs egy dénárja, de még egy garasa sem, hogy visszatérhessek a hazámba. Itt fogok elpusztulni a nyomorban, ha a mi Teremtő Atyánk szent nevére nem szán meg nagyságod némi alamizsnával.

A gróf és kísérete szemügyre vette a „koldust”, s úgy találta, hogy már négy napja sincs hátra az életéből. Gloucester grófja tizenkét sterlinget, és mindegyik lovagja hat dénárt adott neki. A furfangos Robin tehát negyven soura tett szert.<sup>15</sup> Noha a lelke mélyén megvetette az alamizsnálkodókat, Isten nevében elfogadta és megköszönte a pénzadományukat, igaz csak szavakban és nem szívből, mert titokban több rosszat kívánt nekik, mint jót. Miután elköszönt tőlük, Robin egyenesen a tenger felé indult. Még mindig hunyorítva, a kapitányhoz ment, aki Jehant várta.

– Jó uram – fordult hozzá –, arra szeretném kérni, hogy vigyen át engem a tengeren túlra, mert ezen a partján keserűség tölti el a szívemet, és fölöttébb rosszul érzem magam. Annyit kérhet a javaimból, amennyit csak óhajt, mert van pénzem, és nem sajnálom azt uraságodtól.

– Kedves barátom – válaszolta a kapitány –, nem tudom, mikor érkeznek ide azok az emberek, akiknek megígértem, hogy megvárom őket. Addig nem köthetek mással üzletet, amíg nem tudom, hogy annak, aki előre kifizetett engem, szüksége van-e még vagy már nincs

---

<sup>15</sup> Tizenkét sterling (egy font), hat dénár = negyven sou

a hajómra. Mivel megkért, hogy várjam meg őt, legalább addig várni fogok rá, ameddig megígértem neki.

Robin meggyőződhetett arról, hogy bizalommal lehet a kapitány iránt, s ekként folytatta:

– Sok jóság lakozik egy derék ember szívében. Tudja meg kegyelmed, hogy én annak az úrnak vagyok a szolgája, aki megkérte, hogy várja meg őt. Azért küldött engem ide, hogy meggyőződjék róla, megtartotta-e uraságod az ígérteit, s még mindig várja-e.

– Oktalanságokat beszélsz – intette le Robint a hajóskapitány. – Hitemre, annak az uraságnak csak egyetlen szolgája volt, Robinetnek hívták, és egy poroszka lovat vezetett kantárszáron. Sokkal jobb egészségnek örvendett, mint te. Elment a józan eszed, ha azt állítod, hogy te vagy annak az úrnak a szolgája. Azt lehetne gondolni rólad, hogy két nap sem telik el, és a másvilágra költözöl.

– Márpedig én vagyok az ő szolgája, kedves jó uram – válaszolta Robin. – Tudja meg, hogy mi történt velünk: a gazdámnak sok ellensége van, és higgye meg, valamennyien ránk leselkednek. S nehogy felismerjenek és leleplezzenek, bekente az arcomat egy varázsfüvel, melyet az erdőben talált. Azzal a kéréssel küldött engem kegyelmedhez, aki iránt teljes bizalmat érez, hogy álljon indulásra készen a hajójával, hogy a lehető leghamarabb, még éjfél előtt átkelhessünk a tengeren. Egy nemeskisasszony is érkezik vele azon a paripán, amelyet kantárszáron vezettem, és nem szeretné, ha meglátnák őt. Azt is üzeni általam, hogy ha tisztességgel átviszi őt a tenger túlsó partjára, annyi pénzt fog tőle kapni, hogy soha többé nem ismeri majd a szegénységet, mert amint francia földre teszi őt, nem kell többé tartania az ellenségeitől. Az egymásnak tett ígérteik okán teljes bizalommal van kegyelmed iránt. Legyen hát most becsülettel a segítségünkre, mert nagy szükségünk van rá; a kikötőben olyan embereket vettem észre, akik mászt sem kívánnak, mint az ő halálát.

A hallott hírek fölöttébb elnyerték a hajóskapitány tetszését. A sok pénz ígérteinek hallatán nyájasan fogadta Robint, és fogadkozott, hogy a segítségükre lesz, s bármi történjék is, nem fogja elárulni őket. Robin köszönetet mondott a kapitánynak, aki elővigyázatosan felkísérte a hajójára, s megmutatta néki, hogy már mindent előkészített a tengeri

átkeléshez. A hajón jó állapotban lévő és jó minőségű vérték voltak, amelyekből Robin tetszése szerint választhatott. Ezután már csak arra várt, hogy besötétedjen, és kijátszva a lesben álló örök éberségét, visszatérhessen Jehanhoz. A hajóskapitány addig is gondoskodott róla, hogy semmiben, sem ételben, sem italban ne szenvedjen hiányt a nap folyamán. Robin annyit ehetett és ihatott tehát, amennyit csak kívánt. Majd megkérdezte a kapitánytól, hol ütötte fel a szállását Gloucester grófja, mire ezt az őszinte választ kapta:

– Ott lent, a városban. Egy itt elhangzó kiáltás a szállásáig elhallatszana, noha egy jó mérföldnyi utat kellene megtennie annak, aki este oda akarna menni. Itt, a kikötőben négy fegyveres őrt hagyott a gróf, s még virradat előtt visszatér ide a csatlósaival. Az összes többi kikötőt is ugyanilyen árgus szemekkel figyelteti. Egyetlen hajó sem futhat ki a tengerre anélkül, hogy ki ne derítené, kik az utasai. Tőlem is megkérdezték, hogy kire várom, s oly óvatlan voltam, hogy meggondolatlanul azt feleltem: „egy késlekedő fegyvernőkre, aki pénzt adott nekem, s arra kért, hogy várjam meg itt.” Azóta az őrszemek nem tágtanak innen. Fájdalom, oly közel őrködnek minden éjjel, hogy senki nem közeledhet anélkül, hogy észre ne vennék, és durva fenyegetésekkel illetnek egy általam nem ismert személyt. Ha jól értettem, egy bizonyos Jehant fenyegetnek, s fölöttébb tartok attól, hogy ártani akarnak neki. Nem tudja elkerülni e gonosz és kegyetlen martalócokat, amikor idejön. Még más veszély is fenyegeti őt: mindegyik őrszemnek egy kürt lóg a nyakában, s amint a gróf meghallja a kürtszót, azonnal idesiet. Nagy veszélynek teszi ki magát Jehan, ha idejön, hiszen ha a gróf elfogja, a halál fia. Ám ha Isten is megsegít, ama dénárok, melyeket oly bőkezűen mért nekem, nem válnak kidobott pénzzé, mert íme, alkalmam lesz megszolgálni azokat. Amint leszáll az este, szóval tartom az őrszemeket. Ezalatt kelmed a hátunk mögött elillanhat, s megmondhatja Jehannak, hogy amikor éjszaka idejön, nem fog készületlenül találni engem az összecsapásra. Mondja meg neki, hogy bármi történjék is, számíthat rám. Ha nem bukkan fel több ennél a négy őrszemnél, akkor könnyűszerrel elbánunk velük.

Robin igen elégedett volt a hallottakkal; olyannyira dicsérte gazdája bőkezűségét, hogy a hajóskapitány kész volt segítséget nyújtani neki.



Bőkezűség és Udvariasság nagylelkűek; nem egy alkalommal számítani lehet a segítségükre. A hajóskapitány pontosan azt tette, amit Robinnek mondott volt. Utóbbi egész nap a hajón húzta meg magát, nem mervén lejönni onnan. Amikor leszállt az este, a gróf és csatlósai visszamentek a szállásukra. A gróf parancsára Blonde szégyenletes elfogására odarendelt négy őrszem egy kis bárkában rejtőzött el, amely a kikötő közepén, a gyanús hajó közelében ringott. A kapitány a hajója fedélzetéről észrevette őket, és ujjával rájuk mutatva, kijelentette, hogy hasztalan tovább várakozniuk.

– Robin – fordult hozzá a kapitány –, itt az ideje, hogy visszatérj a gazdádhoz. Majd szóval tartom őket addig, amíg te elhaladsz mögöttünk.

– Cselekedjék ekként, jó uram – válaszolta Robin.

Azzal a hajóskapitány elindult a posztoló őrszemek felé egy erős rajnai borral teli kis hordóval.

– Jézus oltalmazza kegyelmeidet, kedves uraim – szólt hozzájuk. – Mófefelett bosszant, hogy már a harmadik éjszakát töltik itt, és még mindig nem ittunk egy kortyot sem együtt. Íme, itt hozok kegyelmeiteknek egy kis hordó jófajta bort, verjük csapra máris.

A mohó borisszák tetszéssel fogadták a kapitány szavait, mivelhogy nem vetették meg az italt. Ha két akó boruk lett volna, nem maradt volna abból egy kupicányi sem. Robin pedig ezalatt, meggörnyedve a jó minőségű, kemény páncél súlya alatt, elhagyta a fenyőfából készült hajót. S mialatt az őrszemek beszédbe elegyedtek a hajóskapitánnyal, óvatosan elosont mögöttük. Isten ezúttal megóvta őt, mert az őrszemeknek csak az ivásra volt gondjuk, s így nem figyeltek fel rá. A kapitány azonban jól látta Robint, s jót mulatott magában, amikor a túlsó oldalra került. Oly ügyesen sikerült szóra bírnia az őrszemeket, hogy megtudta tőlük, kit keresnek, és mi végett örködnek a kikötőben. Miután mindent megtudott, amit tudni szeretett volna, s elnyerte a bizalmukat, sietve búcsút vett tőlük. Gyorsan visszatért a jól felszerelt, evezős hajójához, s így szólt az evezőseihez:

– Uraim, bármit észleljenek és halljanak is ma éjjel, ne ijedjenek meg és ne féljenek, hanem valamennyien vegyék magukhoz a fegyvereiket. Őrizzék a hajót a távollétem alatt, és senkit ne engedjenek fel rá.

Egy derék embernek nagy szüksége van rám, s én segíteni akarok rajta.  
– Mindent meg fogunk tenni, kapitány úr, ami csak tőlünk telik – válaszolták az evezősök.

Alighogy megkapták e parancsokat a hajósok, zajtalanul felfegyverkeztek a hajón, sisakkal és páncéllal védve a fejüket és a testüket, s megragadván egy-egy éles és hegyes végű alabárdot. Bizton megvédik a hajót, bárki kísérelje is megtámadni azt, mert egyetlen hitvány ember sem volt közöttük. Húsz elszánt és erős legény védelmezte a hajót a rettenthetetlen szívű kapitányukon kívül. Ám most nem szólok többet róluk, hanem visszatérek Robinhez, aki ugyancsak megkönnyebbült, miután maga mögött hagyta a posztoló őrszemeket, akiktől fölöttébb tartott. Hogy így sikerült elkerülnie őket, egyetlen gondolata az volt, hogy épségben visszatérjen a két szerelmeshez, akik már nagyon nyugtalanokdtak a hosszú távolléte miatt. Ámde máris megérkezett, oly sok ruhaneműt és vértet cipelve, hogy azt kiáltotta:

– A pokol kínjait éltem át, amikor gyalogosan ily nehéz terhet kellett cipelnem!

Jehan sietett megszabadítani szolgáját a terheitől, így szólván hozzá:

– Légy nyugodt Robin, amint megérkezünk Dammartinbe, kárpótollak a szenvedéseidért. De most mondd el nekem mindazt, amit megtudtál. Vannak a kikötőben olyanok, akik szerencsétlenségünkre ránk leselkednek?

– Vannak bizony. A gróf az összes csatlósával a tengerhez oly közel ütötte fel a szállását, hogy azonnal meghallja a négy őrszem kiáltását, akik felfegyverkezve várják, hogy elveszejtsék nagyságodat. Ám nagyságodra nézve üdvös, hogy a hajóskapitány, akinek tíz fontot adott, a nagyságod segítségére lesz. Soha jobb helyre nem került még pénz!

Azzal elmesélte a gazdájának, milyen jól fogadta a hajóskapitány, miután felismerte, s miként szedte rá a gróft és a kíséretét, valamennyiüktől hat sterlinget csikarva ki. Végül elmondta, miként tudott a derék kapitány jóvoltából visszajönni:

– Borral itatta őket, s oly ügyesen elvonta a figyelmüket, hogy sikerült visszatérnem anélkül, hogy észrevettek volna.

Mindezek hallatán Blonde remegni kezdett a félelemtől, mivel világosan látta, hogy a kedvese nem kerülheti el az összecsapást.

– Édes kedvesem – fordult Jehanhoz –, nagy veszélynek tette ki magát miattam, ami fölöttébb nyugtalanná tett engem. Nagyon aggódom, nehogy elveszítsem, hiszen amiként hallottam, az ellenségeink a kikötőben várnak reánk. Drága kedvesem, ne menjünk oda. Ha ott életét veszítené, megszakadna a szívem a fájdalomtól, s egy nappal sem élném túl a halálát.

– Édes kedvesem – válaszolta Jehan –, egy percig se aggódjon miattam. Minthogy van egy hajóm és jó vértetem, biztonságos utunk lesz. Ha Angliában maradnánk, előbb vagy utóbb lelepleznének minket, és soha nem ismerném meg kegyeddel a szerelem legédesebb örömét. Nem titkolom, hevesen vágyom erre az örömrre, amelytől mindaddig megfosztom magam, amíg nem házasodunk össze. Béküljön meg a lelke, s legyen nyugodt, nincs semmi okom, hogy féljek az ellenségeimtől. Inkább segítsen felvenni a vértetem, mert ha akaratum ellenére nem viszem magammal kegyedet ebből az országból, igencsak szánalmas véleményt alkothatok magamról, hiszen a bajban lehet igazán megítélni kinek-kinek az érdemeit. Aki magával viszi a szerelmesét, annak semmilyen megpróbáltatástól nem szabad visszariadnia. Nosza, segítsen felölteni a vértetem! Mit sem törődöm a megvetésükkel.

Minthogy Blonde nem mert ellentmondani Jehannak, feladta rá a vértjét. Először az értékes, piheselyemből készült vállvédőket erősítette a vállaira, a fejére pedig egy jó állapotban lévő, erős acélsisakot helyezett. Azután feladta rá a sodronyingét, melynél egészen Merckig nem akadt jobb minőségű. A sodronyinget Blonde olyan szövettel vonta be, amelyet ő maga szőtt, s a feje köré pedig walesi módra egy turbánt csavart. Jehan édes kedvese nem kímélte szép kezeit, hogy felvértezze, s ezt oly ügyesen végezte, hogy ha egész addigi életében csak ezzel foglalatzkodott volna, akkor sem tehetne volna jobban a dolgát. Nem mutatkozhat gyávának az, akinek ilyen ügyes szolgálja van. Az ifjú levante egy csinos ujjast is felöltött a sodronyinge fölé, s felkötötte a derekára éles és hegyes kardját. Majd karjába zárva és megölelve kedvesét, így szólott hozzá:

– Legyen egészen nyugodt, és ne féljen semmitől, drága szerelmem, mert biztosíthatom, hogy ha bárki rosszat akarna tenni nekünk, az éles kardommal találja magát szemben, s ha nem így lenne, örökre méltatlanná válnék a szerelmére.

– A mi Urunk Istenünk oltalmazzon minket, drága kedvesem! – felelte Blonde.

Robin szintén magára öltött egy duplaszemű sodronyinet, a fejére tett egy sisakot, s az oldalára kötött egy acéltórt. Azután eloldozta a lovakat, s azokat gazdája elé vezette.

Jehan felsegítette a kedvesét a paripájára, majd legott ő is lóra szállt, s teljes vágtában nekiiramodtak. A telihold fényesen ragyogott, és megvilágította az utat előttük. Sebesen lovagolva hamarosan a kikötőbe érkeztek, Blonde és Robin közrefogván a középén lovagoló Jehant. Amint a kikötőbe értek, megpillantották a rájuk leselkedő csatlósokat. Alighogy az őrszemek is észrevették őket, azon nyomban rájuk támadtak. Négyük közül az egyik megragadta Blonde paripájának a kantárját, azt mondván néki:

– Hitemre, hölgyem, márpedig nem fog továbbmenni innen. Az is bolond volt, aki idehozta kegyedet, mert még ma éjszaka nyomorúságos halált fog halni.

– Hazudsz, bitang! – kiáltotta feléje Jehan. – Ha tüstént nem akadsz össze a kardommal, utolsó gyávának nevezhetsz!

Azzal tüstént kivonta a kardját, s akkorát sújtott vele ellenfele fejére, hogy egészen az álláig felhasította.

– Hitvány gazfickó – kiáltotta Jehan –, rosszul tetted, hogy kezet emeltél a kedvesemre.

Holtan látván társukat, a másik három őrszem durván Jehanra vetette magát. Az ifjú ügyesen félrehajolt, hogy kivédje a csapásukat, melyet az első kettő el is vétett. Ám a harmadik akkora ütést mért rá, hogy lehasította az apró láncszemekből szőtt sodronyinge egyik alsó szárnyát. S ha nem védte volna acéllemezzel a lábszárát, a térdét is lehasította volna a bárdjával, amely pokolbéli ördöggént csapódott a földre. Ettől a bárdcsapástól félelem szorította össze Jehan szívét. Éles kardjával akkora dühvel sújtott ellenfelére, hogy egyetlen csapással lemetszette a bárdot tartó karját. Hogy ilyképp elveszítette egyik

karját, a nyomorult menekülésre fogta, miközben oly erővel fújta meg a kürtjét, hogy annak hangja egészen a gróf szállásáig elhallatszott. A felharsanó kürtszó hallatán a gróf azonnal rájött, hogy Jehan a kikötőbe érkezett, s teli torokból azt kiáltotta:

– Fegyverbe!

Erre a csatlósai nyomban a fegyvereik után néztek. Jehannak ezalatt a két másik, még sértetlen őrszemmel gyűlt meg a baja a kikötőben. Robin azonban törével a kezében az egyikük közelébe férközött, s oly gyorsan a szívébe mártotta a törét, hogy annak még feljajdulni sem maradt ideje. Abban a pillanatban a hajóskapitány is meghallotta a kürtszót, ami egyáltalán nem töltötte el örömmel, hiszen ez azt jelezte, hogy Jehant támadás érte. Tüstént a partra ugrott a hajójáról, a kürtölő őrszemhez futott, s bárdjának egyetlen csapásával a fejét vette.

– Nyomorult gazember – kiáltotta –, most már kürtölhetsz kedvedre! Akármilyen történet is Jehannal ezután, nem hiszem, hogy bárki is irigyelné a sorsodat!

Akkor a negyedik őrszem, azt látván, hogy a többi társát mind megölték, futásnak eredt, ám menekülés közben még egy rövidet kürtölt a nyakában lógó kürtjével. Jehan nem tudta volna megbocsájtani magának, ha nem fizettette volna meg vele drágán a kürtölését. Megsarkantyúzta hát a paripáját, és üldözőbe vette a kürtöst, akit gyorsan utolért, s kardjával akkora csapást mért a tarkójára, hogy egészen az álláig kettéhasította a fejét. Az őrszem legott holtan zuhant a földre. Jehan pedig a kedveséhez futott. A hajóskapitány is hozzájuk sietett, s köszöntve őket, így szólt:

– Kedves Jehan, azért siettem ide, hogy a segítségükre legyek. Derekasan helytállt eddig a küzdelemben, ámde most menjünk gyorsan innen. Hamarosan itt terem a gróf a csatlósaival, mert bizonyára meghallották a kürtszót.

Jehan és Blonde hálás köszönetet mondott a kapitánynak a segítségért, majd sietve elindultak a kikötőbe. Ám mielőtt még a hajóhoz értek volna, vágatva odaérkezett Gloucester grófja Morel nevű gyorslábú ménjén, amelynek gyors vágatában az egész országban nem akadt párja. A gróf – karddal a kezében és pajzzsal a nyakában – egy nyíllövésnyire

megelőzte a csatlósait. Jehan bolondnak tartotta, amiért ekként eltávolodott az embereitől. „Fogadok – mondta magában –, hogy azt hitte, félelmemben elmenekülök, amint meglátom, hogy felém vágtat. Veszítsem el örökre a kedvesem szerelmét, ha nem nézek szembe vele!”

Azzal kardját előrszegezve félfordulatot tett a paripájával. Éles és hegyes kardja markolatát a nyeregkápájának támasztotta, s megeresztett kantárszárú paripájával keményen ellenfelére rontott, aki pajzsával védekezett a támadás ellen. Ám sem Jehan pajzsa, sem a sisakja, sem a paripája – amely egyébként egy jó hátasló volt – nem érték fel a gróf páncélzatával és harci ménjével. Ennek láttán Blonde-ot nagy rémület fogta el, s a világ összes kincsét odaadta volna, ha a kedvese sértetlenül kerül ki a párviadalból. S a két bajnok máris hevesen összezapott a parti fövényen. Az első csapást a gróf mérte Jehanra. Finomszövésű ujjasa nem tudta felfogni a kardcsapást, amely áthatolt rajta és darabokra szaggatta acél sodronyíngét; a gróf kardja súrolta az oldalát, s még egy kevés bőrt is lemetszett róla. Ha ellenfele kardja élesebb lett volna, Jehan élete nagy veszélyben forgott volna. Ő azonban a nyeregkápájának támasztott kardjával átdöfte a gróf pajzsának felső felét, valamint a sodronyíngét, s a rajta lévő köpenyét, és egy tenyérnyi széles sebet ejtett a válla felett. Jehan akkora lendülettel sújtott ellenfelére, hogy az átesett a nyeregkápáján és a ménje tomporán, majd a földre zuhant. Sisakja a talajt súrolta, és kis híján összezúzódott. A gróf súlyosan megsebesült a nyakán. Jehan akkor megragadta a fecskénél is sebesebb Morel kantárszárát, s egyetlen ugrással a nyergébe pattant. Nagyobb biztonságban érezhette ott magát, mint ha vastag falak vették volna körül. Attól fogva nem félt volna megölni bárkit a föld kerekén, aki ártani akart volna néki. Ezalatt Robin sem vesztegette az idejét: felkapta a gróf kardját a fövényről, hogy azzal levágja a fejét, amikor teljes vágatában odaérkeztek a lovasai. Robin felült a gazdája lovára, Blonde pedig e szókkal fordult a földön fekvő, és súlyosan sebesült grófhhoz:

– Nem lesz a kegyelmedé, gróf úr, az a szerelem, amelyet oly hevesen üldöz. Egy méltóságodnál nemesebb férfiú nyerte el azt. Örültséget csinált, amidőn párviadalra kelt a kedvesemmel. Íme, itt az eredménye. Jogosan érte utol a balszerencse, mert ritkán fordul elő, hogy egy

nagyhatalmú gróf, egy lovag, mint méltóságod, azzal alázza meg magát, hogy egy leventével kel viadalra. Öröömre szolgál, hogy a kedvesem a méltóságod ménjét lovagolja.

Noha a gróf jól hallotta Blonde szavait, nem válaszolt néki. Olyannyira elhagyta az ereje, hogy egyetlen szót sem tudott kinyögni. A felhevült Jehan a derék hajóskapitánnyal és Robinnel együtt rávetette magát a grófra, aki kis híján áldozatul esett a támadásuknak, ha nem érkeztek volna oda lóhalálában a csatlósai, akik elszörnyedtek legyőzött és kétségbeesett uruk láttán. Valamennyien – az okosabbak és az együgyűek egyaránt – vágatva siettek a megmentésére. A legjobb lovas érkezett oda elsőként, ám aki hátul lovagolt, okosabbnak bizonyult, mivelhogy szerelmese jelenléte megsokszorozta Jehan hősiességét. Attól való félelme, hogy elveszítheti őt, az oroszlánnál is bátrabbá és ádázabbá tette. Megsarkantyúzta hát Morelt, s kardjával az első felbukkanó csatlósra sújtott, akinek a fejét vette. A másodiknak a keze fejét vágta le, a harmadikat megölte, a negyediket pedig a földre terítette. Amiként az erdő vadjai szétrebbennek a farkas közeledtére, akként menekültek a gróf csatlósai Jehan hatalmas csapásai elől, amelyek húst és csontot értek. A hajóskapitány is szerzett egy harci mént, és a nyergébe pattant. Robinnel együtt magukhoz vették az elesettek sarkantyúit, amelyekkel megsarkantyúzták a hátsalovukat. A küzdelem helyszínére igyekeztek, ahol már igencsak szorongatták Jehant a gróf egyre nagyobb számban odaérkező csatlósai. Jól felfegyverzett ellenségei legalább százan voltak, míg néki csak két társa sietett a segítségére, minek folytán igen nehéz helyzetbe kerültek. A csatlósok közül húszan a grófra vigyáztak, aki, mivel súlyosan megsebesült, gondolni sem mert arra, hogy ismét lóra szálljon. A sebéből patakzott a vér, amely szétfolyt a testén, rémületbe ejtve nem egy csatlósát. Jehan a többiekkel viaskodott, akik közül sokat leterített. A hajóskapitány a csatabárdjával vele együtt küzdött, s két csapással máris két ellenfelét küldte a másvilágra. Robint azonban számos kardcsapás érte azon az éjjelen, s a fejére is záporoztak az ütések. Ha az ellenségeik nem féltek volna jobban Jehantól, mint tőlük, legott megölték volna őket, ám olyannyira tartottak a kardcsapásaitól, amelyekkel már többüknek a fejét vette, hogy nem mertek nyíltan szembeszállni vele, hanem csak távolról hajigálták feléje a kardjaikat,

amelyek megrongálták a sodronyingét. Az ifjú leventét keményen támadták azon az éjjelen, s négy helyütt is megsebesült. Ám vérző sebei nem voltak halálosak, s így nem is törődött azokkal. Morelt megsarkantyúzva arra a helyre vágatott, ahol az ellenfelei zöme tömörült. Úgy vetette magát rájuk, miként éhes farkas a nyájra, mire az ellenségei – ki merre látott – hanyatt-homlok menekülni kezdtek, nem mervén megvárni az odaérkezését.

Mialatt a küzdelem folyt, a gróf hús másikat csatlósa észrevette, hogy Blonde egyedül maradt a mező közepén, s feléje indult. Egyikük megragadta a paripája kantárszárát, egy másik pedig ráijesztve, előrehajtottotta azt, s gyorsan a város irányába indultak a grófkisasszonnyal. Az elrabolt Blonde-ot halálos félelem szállta meg, s azt kiáltotta:

– Ó, Szűzanyám! Most veszít el engem a kedvesem!

Jehan azonban meghallotta szerelmese kiáltását, s rögtön tudta, hogy nagy veszélybe került. Mit sem számított volna néki a saját élete, ha nem lett volna képes megmenteni őt. Felkapott tehát egy jókora kardot, és sebes vágatára fogta Morelt. Villámgyorsan utolérte kedvese elrablóját, s azt kiáltotta feléjük:

– Nyomorult gazemberek, meglakoltok, amiért elragadtátok a kedvesemet!

S hatalmas ütést mérve az elsőre, kardját mélyen a testébe mártotta, akinek egy jajszóra sem maradt ideje, mert menten holtan zuhant a földre. Kihúzván belőle éles kardját, Jehan a második fejt az álláig felhasította, s az is a fűbe harapott. Harmadik csapásával pedig megölte a harmadik nőrablót. Akkor érkezett oda Robin és a hajóskapitány, akik Jehan nyomába eredtek. Az ifjú harcos még megérkezésük előtt egy negyediket is leterített, s ők is kardélre hánytak egyet-egyét. Egy pillanatig sem lankadva, Jehan akkora kardcsapást mért arra a csatlósra, aki a kedvesét a lova kantárjánál fogva elragadta, hogy lemetszette a combját. Erre a gazfickó kénytelen volt elengedni a kantárszárát, és ájultan zuhant a földre. Jehan szemrehányóan kiáltotta feléje:

– Balgaság volt azt hinnie, csatlós, hogy egy hűséges szerelmes – bármekkora veszélyekkel kelljen is szembenéznie – cserbenhagyja a kedvesét, amikor az bajba kerül. Igen rosszul tette, hogy kezét emelt reá. Csak azt kapta, amit megérdemelt.



E kardcsapások láttán a többiek hanyatt-homlok elmenekültek Blonde mellől. Jehan pedig hozzásietett és megnyugtatta, hogy már nincs mitől tartania.

– De bizony, hogy van – válaszolta az ifjú hölgy –, hiszen még mindig túl sok hitvány martalóc fenyeget minket. A szerelmünkre kérem, a lehető leghamarabb szálljunk hajóra.

Azt hallván, hogy Blonde a szerelmük nevében kérleli, szálljanak hajóra, Jehan úgy döntött, hogy nem vár tovább. Azon nyomban a hajó felé indultak, mialatt hatvan ellenséges csatlós eredt utánuk azzal fenyegetőzve, hogy megölik Jehant.

Amikor azonban éppen a tengerhez értek, a hatvan csatlós olyan közel került hozzájuk, hogy Jehannak ismét keményen helyt kellett állnia, mivel Robin és a hajóskapitány Blonde és a paripák behajózásával volt elfoglalva. Számos kardcsapást adott és kapott, s jó néhány fejet és kart levágott. Midőn a szépséges grófkisasszony már a hajón volt, a megkönnyebbült kapitány azt kiáltotta a hajósainak:

– Siessünk tüstént Jehan segítségére, aki egyedül küzd a szárazföldön!

A hajósok fölöttébb sajnálkoztak, hogy még nem volt módjuk beavatkozni a küzdelembe, de mint mondták:

– Kegyelmed azt a parancsot adta nekünk, hogy maradjunk itt, és őrizzük a hajót.

Majd elhagyták a hajót, és gyorsan Jehanhoz csatlakoztak, csodálva hősiességét, amelyhez foghatót még sohasem láttak. Amiként a kutyák által sarokba szorított vadkan bőszen rájuk támad, és sokat elpusztít közülük, akként tette Jehan egymás után harcképtelenné az ellenségeit a parti fövényen. Azt hiszem, Isten segítette hozzá, hogy annyit megöljön közülük, minthogy a Teremtő, aki minden jótettet megjutalmaz, nem akarta, hogy egy igaz és hűséges szerelemnek vége szakadjon. A történet szerint Jehan pontosan húsz ellenségét vágta le azon az éjjelen, nem számítva azokat, akiket a társai öltek meg, s azokat, akik megsebesültek.

Ámde máris ott termettek a hajósok, éles csatabárdal a kezükben. A derék hajóskapitány és Robin rögtön az élükre állt, s egyszerre huszonhárman szálltak szembe a csatlósokkal. Nagy lett erre az ijedség az ellenség soraiban, mivel a hajóról érkező húsz tengerész oly hévvel

támadt rájuk, hogy kénytelenek voltak meghátrálni. Számtalan kardcsapás érte őket, sok lovat megöltek, sok lovag lelte ott halálát vagy sebesült meg, és sok kardmarkolatot vágtak le a kézfejekkel együtt. A barátaink egészen addig a helyig szorították vissza az ellenségeiket, ahol kezdetben a négy őrszem rejtőzött. Robin ugyancsak megőrült ennek, mert a harc kezdetén éppen azon a helyen rejtette el Blonde ládikóját, gondosan befedvén azt homokkal. Gyorsan kivette a rejtek helyéről, és halkán így szólt Jehanhoz:

– Térjen vissza a hajóhoz, jó uram. Az úrnóm egyedül várakozik ott, s fölöttébb nyugtalankodik a kegyelmed sorsa miatt.

– Igazad van – válaszolta Jehan –, felesleges tovább itt maradnunk.

Azzal megfordultak, ellenségeiket azonban úgy elcsigázta a küzdelem, hogy minél előbb véget akartak vetni annak, s ezért nem sokáig üldözték őket. Túlságosan tartottak Jehan kardcsapásaitól, aki hátul maradva haladt a tenger felé, hogy megvédelmezze a hajósokat, ha mégis üldözőbe vennék őket. Még mindig Morelen lovagolt, amelynek a bőrét, úgy tudom, legalább harminc helyen felhasították. Hűen szolgálta Jehant azon az éjjelen, jöllehet a csatlósok őt is meggyötörték. Minden gond nélkül egymás után valamennyien hajóra szálltak. Az összecsapás oly sokáig tartott, hogy időközben megvirradt.

Látván visszatérni azt, aki miatt oly nagy félelmet és oly sok aggodalmat élt át, Blonde teljesen visszanyerte a nyugalmát. Egyedül attól félt, hogy Jehant netán valamilyen súlyos sebesülés érte, mivelhogy az egész teste vérben fürdött, a saját és ellenségei vérében. A kedvese tüstént megszabadította a páncéljától, és tiszta vízzel óvatosan megmosta az arcát, majd langyos borral a tucatnyi sebét is leöblítette. Minthogy azok nem voltak halálosak, gyorsan begyógyultak. Miután bekötötték a sebeit, a hajóskapitánytól kölcsönvett egy öltözéket, mivelhogy az övét az erdőben hagyta. Robin szintén letette a vértjét, s az arcáról is ledörzsölték a színezéket, amit a kikötőbe érkezése óta magán viselt. A hajósok felhúzták a vitorlákat, és manőverezni kezdtek a hajóval, hogy az minél előbb kifuthasson a nyílt tengerre. A szélről dagadó vitorlával sebesen haladt előre. A hajón lévőek pedig nagyokat kacagtak a parton faképnél hagyott ellenségeiken, akik mozdulni sem tudtak a döbbenettől.

Gloucester grófja szinte esztét veszttette dühében, hogy Blonde elsőkött élöle, a legyözött csatlósai elhullottak, s ő maga is megsebesült. A túlélőkkel a monostorba vitette a halottakat, ahol misét mondatott értük, majd eltemettette őket. Azután haladéktalanul doktorokért küldetett, akikkel megvizsgáltatta és bekötöztette a vállát ért sebesülését – ami igencsak szükséges volt –, bekötöztette a többi sebesültet is, majd hordszéken a grófságába vitette magát, merthogy senki nem akadt, aki azt tanácsolta volna néki, hogy Franciaöldön is üldözze Jehant.

– Ha ekkora veszteség érte minket (a La Manche) ezen partján, még többet is veszítenénk a másikon. Az ördögei küldték ezeket a pokolfajzat francúzokat ellenünk. A pokolba velük! Uraságod lemondani elvenni a kisasszonyát; annyi más hölgyet találnia még. Neked nem gondolni többet őrá.

– Igazatok lenni – felelte a gróf –, nem, átkozott ostobákkal, semmi dolgom tiveletek!

Ekként mondott le a róka is a szőlőről: látván, hogy minden oldalról körülfogták, s egy szemet sem szakíthat le magának, kijelentette, hogy valójában nem is akar szőlöt enni. Ugyanezt tette Gloucester grófja is: amikor rájött, hogy nem éri el a célját, megvetést mímelt, s csak azon igyekezett, hogy – csalódottan és rászedetten – megmaradt csatlósai-val mielőbb hazatérjen a birtokára. Imígyen veszítette el tehát a gróf Blonde-ot. Ezután már nem is szólok többé róla, hanem folytatom a két szerelmes történetét, akik a hajón tiszta szívből örvendeztek, hogy épségben túlélték ellenségeik támadásait.

Miként a történet említi, nem sokkal később kikötöttek Boulogneban. A partraszállás után a szerelmesek a város felé vették útjukat, s a lehető legjobb fogadóban szálltak meg. Ne gondoljátok, hogy megváltak a derék hajóskapitánytól, ki oly nagy segítségükre volt. Maguk mellett tartották, s százszor is köszönetet mondván néki, megígérték, hogy bőkezűen megjutalmazzák. Időközben sebeik ellátására egy doktort hívtak Boulogne-ból, aki megtisztította és bekötözte a sebeiket, amelyekről megállapította, hogy nem veszélyesek. Jehan sebeire is olyan gyógyító hatású kötést tett, hogy azok öt napon belül

begyógyultak, s az ifjú levente ismét gond nélkül lóra szállhatott. Nem volt oka tovább a városban maradni. Kifizette a doktort, s a hajóskapitánynak is megígérte, hogy a lehető leghamarabb négy véka dénárt küld néki. S egy reggelen, már napkeltekor Jehan készülődni kezdett az útra. Nem egy régi, hanem egy újonnan vásárolt öltözéket vett fel. Blonde is sietve lóra szállt, s mindhárman megkönnyebbült szívvel indultak útra paripáikon, míg a hajóskapitány és legénysége Boulogne-ban maradt. A két szerelmes oly gyorsan haladt, hogy a következő éjszakát már Hesdin-ben, egy szép artois-i kastélyban töltötték. A szokásos figyelmességével Jehan mindent megtett, hogy a szerelmese jól érezze magát, és semmiben ne szenvedjen hiányt. Másnap reggel, amint megvirradt, útra keltek, és aznap este Corbie-ban, egy nemesi kastélyban aludtak. Harmadnapon kora reggel folytatták útjukat, s estére Clermont-ba érkeztek, ahol egy igen kellemes éjszakát töltöttek. Annyi örömet leltek egymás karjaiban és csókjaiban, hogy hosszú időmbe telne, amíg annak akár a tizedét is elmesélném. Bőven volt az asztalukon hús és hal, s annyi jó bort ihattak, amennyit csak kívántak. Amint az éjszakát felváltotta a hajnal, Jehan megparancsolta Robinnek, hogy induljon tüstént Dammartinbe, és jelentse meg jövetelük hírét a nővéreinek, s kérje meg őket, hogy készítsék elő a szállásukat a házukban.

Miután Jehan elnyerte vendéglátója barátságát, akinek bőkezűen kifizette a szállásukat, ismét lóra szálltak. Clermont-t elhagyva, Robin búcsút vett Jehantól és Blonde-tól, s felült Liart-ra,<sup>16</sup> Jehan pedig Moreltre. A lehető leggyorsabban lovagolva, Robin megérkezett Dammartinbe, ahol menten felkereste Jehan két nővérét. Az ifjú hölgyek öröme nem ismert határt, midőn elmondta nekik, milyen okos, szép és nemeslelkű Blonde, Jehan szerelmese. Még soha életükben nem érezték magukat ily boldognak. Az egész házat feltakarították, majd Jehan kívánságára meghívták az összes rokonukat, unokatestvéreiket, és közeli szomszédjaikat. Jehan hazahívatta három fivérét is, akik Párizsban, a királyi udvarban szolgáltak, s akik már másnap hajnalban meg is érkeztek. Robin ezalatt – haladéktalanul és tekintet nélkül

<sup>16</sup> Robin lovának a neve.

a költségekre – húsokat, halakat, valamint jófajta, minden évszakban iható auxerre-i és orléans-i borokat hozatott. Azután mással foglalatosskodott, és mindenről gondoskodott. Asztallapokat helyeztetett a kecskelábakra, kenyeret hozatott a péktől, s amiként az udvarban szokás, kijelölt egy asztalnokot és egy pohárnokot. Majd a konyhába sietett, ahol a szakácsok serege jól megfente a kését, hogy elkészítse a sülteket. Ezalatt a vendégek is kezdtek szállingózni aszerint, hogy közelebb vagy távolabb laktak, s valamennyien Jehan felől kérdezték Robint. A válaszaik jókedvre derítették őket, hiszen mindannyian örültek a sikereinek. S vajon mit csinált ezalatt Jehan két nővére? Ők is serényen készülődtek, hogy méltóképpen fogadhassák Blonde-ot. Egy posztókereskedőtől hamarjában harminc vég selymet rendeltek, és szabókat hozattak, akik tüstént elkészítették díszes ruháikat. Az egész háznép és vendégsereg örömmel és boldogsággal várta Jehant és kedvesét, akik nem nagyon siettek, hogy mindent készen találjanak az érkezésükkor. Elégedettek lehettek, mert már minden készen állt a fogadásukra. Vecsernye idején, úgy hiszem, több mint háromezer lakos jött eléjük a városból, hogy kinyilvánítsák nekik a rokonszenvüket. Akik lovon ültek, hamarost találkoztak Jehannal és Blonde-dal, s igen szíves fogadtatásban részesítették őket.

– A Mi Urunk adjon sok örömet Jehannak és Blonde-nak! – lehetett hallani mindenfelől. – Aki ily gyönyörűséges nemeskisasszonyt hozott az országunkba, az megérdemli a szeretetünket és megbecsülésünket. A királyság hírneve csak növekedni fog általa – volt az általános vélekedés.

– Isten óvjon valamennyiötöket! – válaszolta Blonde a kísérőiknek.

Ilyképpen, lassan poroszkálva és beszélgetve megérkeztek a szállásukra. Több mint húsz lovag nyújtotta a karját, hogy segítsen a szép ifjú hölgynek leszállni a paripájáról; nem volt tehát gondja a földre lépéssel. Jehan két nővére boldogan sietett Blonde köszöntésére, s a szívélyes fogadtatás, amelyben részesítették, sokáig emlékezetes maradt. Azután beléptek a szépen rendbetett és kicsinosított nagyterembe, ahol számos asztalt helyeztek el. A két nővér a szobájába kísérték Blonde-ot, s nagy gonddal segédkezett néki ruhát váltani. A grófkisasszony egy ragyogó szép, skarlátszínű ruhát öltött fel, és visszatért

a terembe, amely zsúfolásig tele volt lovagokkal és felszolgáló inasokkal. Valamennyien Blonde szépségét dicsérték, s egyöntetűen hangoztatták, hogy annak az egész világon nincs párja. Majd a vendégek vacsorához ültek. Túlságosan hosszú időbe telne, amíg az összes fogást elsorolnám. A szokásos udvariassága folytán Jehannak mindenkihez volt egy kedves szava, s arról is gondoskodott, hogy mindenkit illően kiszolgáljanak. Soha nem szolgáltak még fel annyi ételt és italt, mint azon az estén. Már késő éjszaka volt, amikor befejezték a vacsorát, s egészen hajnalig táncoltak és mulattak. Végül a vendégek pihenni tértek, s fényes nappal volt, amikor felébredtek. Jehan nem várt tovább a Blonde-dal kötendő házasságával. Mindannyiuk legnagyobb örömeire fivérei korán reggel megérkeztek Párizsból, és tiszta szívből köszöntöttek Blonde-ot, s tekintetük elégedettséget és rokonszenvet sugárzott. Azután felállították az oltárt a mise celebrálásához. Nem tudom, ki szólt a lantosoknak és kobzosoknak, mindenesetre kisvártatva legalább harmincan érkeztek oda. Az ünnepségre több mint száz lovas és kétszáz nemes hölgy, nemeskisasszony és ifjú hajadon gyűlt össze, s még többen is jöttek volna, ha nem ily sietve rendezték volna. Jehan azonban nem merte későbbre halasztani a menyegzőt, mert még mindig tartott valamilyen nem várt eseménytől. Majd felöltöztették Blonde-ot, s egy jól szabott, aranyszállal átszőtt ruhát és egy nyakban összefogott köpenyt adtak reá, amelynek a csatja legalább tizennégy márkát ért. Szép szőke haja, melyet alig fogott össze a hajfonata, lágyan hullámszórt, s egészen a vállára omlott, s még gyönyörűbb volt, mint amikor először szóltam róla. Anélkül, hogy ismételném magam, annyit mondhatok, hogy hajának ragyogó szépsége mindent beragyogott, ahol elhaladt. Elöl egy keskeny, csillogó színarany diadém fogta össze a hajkoronáját. A mellkasa közepén egy gondosan kiválasztott boglárt viselt, melyet a király is megirigyelhetett volna. Az öve és az övén hordott erszénye, melyekhez fogható a világ teremtése óta nem készítettek, arannyal, drágakövekkel és borsó nagyságú gyöngyökkel volt ékesítve. Több mint egy hónapba telt, amíg elkészítették azokat, s legalább száz fontot értek, úgy hiszem. Akkor a plébános eljűk jött a kápolnában, és nevékön szólítva Jehant és Blonde-ot, azt kérdezte tőlük, hogy akarnak-e egyesülni a szent házasságban. Ha nem a szokás szerint járt volna el,

a házasulandók együgyűnek tarthatták volna a papot, amiért e kérdést intézte hozzájuk, hiszen semmi másra nem vágytak hevesebben. Határozottan azt válaszolták tehát, hogy teljes szívükből egybe kívánnak kelni. S minthogy eme szándékukat kölcsönösen kinyilvánították, házasok lettek. Ezután a monostorba mentek, ahol misét hallgattak, s az ájtatosság után hazatértek a menyegzői ebédre. A lovagok az ünnepi asztalhoz kísérték Blonde-ot. Nem veszem sorra az egyes fogásokat, csak annyit mondom, hogy az étek felségesek voltak. Az ebéd végeztével meghallgatták a legdallamosabb muzsikát, amelyet tekerőlanton, dudán, hárfán és fuvalán valaha is játszottak, majd énekszóval táncba indultak. Mint mindenkor, Jehan azon a napon is igen szívélyes volt, s mindenkire volt egy kedves szava. Hamarosan még nagyobb kedvre derült, mert arról álmodott, hogy maga a tekintélyes Lajos király fogja lovaggá ütni. Soha még rögtönzött menyegző nem sikerült jobban, valamennyi vendég nagy kedvét és örömét lelte benne. Az egész nap boldogságban és víg dalokkal telt el. Vecsernyekor megvacsoráztak, jó bort ittak, s újból táncra kerekedtek; egészen éjjel egy óráig vidáman táncoltak, amíg el nem érkezett a lefekvés ideje. Jehan már türelmetlenül várta ezt a pillanatot. A plébános megáldotta az ágyat, ahová a két nővér boldogan fektette le Blonde-ot, akinek szívét birtokába vette Szerelem. Jehan is alig várta, hogy eljöjjön az ő órája. Miután mindenkit szívesen látott, s arról értesült, hogy Blonde már lefeküdt, örömtől repeső szívvel az ágyához sietett. Akkor az ott lévők készségesen visszavonultak; sem nemes hölgy, sem ifjú hajadon nem maradt a szobában, csak az, akire Jehan minden ízében vágyott. Gyorsan levetette hát a ruháját, s a szerelmese mellé feküdt az ágyban, akit legott a karjaiba vett. Eljött tehát egyesülésük pillanata, amit oly régóta kívánt. Része lehetett a szerelem legnagyobb gyönyörűségében, amitől mindaddig megtartóztatták magukat. Feleslegessé vált az óvatosságuk, tökéletes volt a boldogságuk, és vágyaik beteljesültek. A szerelmi öröm, amitől mindaddig megtartóztatták magukat, annál inkább nagy boldogsággal töltötte el őket, hogy már igen régóta vágytak rá. Blonde is teljesen odaadta magát Jehannak, s többé nem tekinthette magát hajadonnak; ám ezzel mit sem törődött, mivel éppen addig őrizte a leányágát, ameddig kellett. Jehan egyesült vele, a karjaiba vette, és

számtalanszor megölelte. Minden bánatuk szertefoszlott, s minden kínjukat elfeledték. Szerelem olyannyira gondjaiba vette őket, hogy rövid idő alatt mesterei lettek ama játéknak, amelyet addig nem ismertek, de amelyet Szerelem és Természet megtanított nekik. Ám egyáltalán nem siettek a tanulással. Szerelem arra tanította őket, hogy ne legyenek türelmetlenek, előbb az egyik, azután a másik játékot próbálják ki. Nem akarta, hogy ezekben a játékokban bármelyikük nyertes, vagy vesztes, sem hogy féltékeny versengő legyen. Sokáig tartották egymást átölelve, az ajkaik összeforrtak, s a szívük egyesült. Nem tudnám elmesélni, mily sok örömet adtak egymásnak; senki nem hinne nekem, ha csak azok a szerelmesek nem, akik már megismerték a szerelem kínjait és örömeit. Ők egyáltalán nem kételkednének a szavaimban. Aki még nem élte át, az nem is értheti meg a szerelmet. Mindazonáltal mindenki megtapasztalta már, hogy amikor nagyon kívánt valamit, s az teljesült, minél inkább kívánta, annál inkább megbecsülte, miután megkapta. Aki ezt a történetet hallja, és megérti, hogy mily kínok és szenvedések, mily bánatok és félelmek változtak át egyszerre örömmé, valós képet alkothat a boldogságról. Az ifjú házasságok oly boldogok voltak, hogy aludni sem tudtak másnap reggelig, amikor eljött a felkelés ideje. Jehan két nővére felkeltette Blonde-ot, és egy gyönyörű ruhát adott reá, majd derűsen misére mentek. Mise után a nemes hölgyek és a lovagok valamennyien asztalhoz ültek, melyek roskadoztak a finom ételektől és italoktól. Az étkezés után késő délutánig táncoltak, majd véget vetettek a mulatságnak. A vendégek búcsút vettek Blonde-tól és Jehantól, akiket szívükbe zártak, és hazaindultak. Jehan maga mellé vette tíz lovagját és a fivéreit, akikhez nagyon ragaszkodott. Ők alkották a társaságát és hitvese díszkíséretét, s velük együtt laktak, mint háznépük.

Jehan a világ legboldogabb embere volt Blonde mellett, aki nem ismervén a gonosztságot, csak a jóságot, szintén nagyon boldog volt, és semmiben nem szenvedett hiányt. Nappal a jó társaságnak örvendtek, éjjelente pedig oly édes örömeiben volt részük, melyeket senki, még egy írdeák sem tudna hűen kifejezni. A legcsekélyebb gondjuk nem volt, ha csak az nem, hogy miként békülhetnének meg Oxford derék grófjával; minden erőfeszítésük erre irányult ezután. Jehan leghőbb



vágya volt még, hogy mielőbb lovaggá üssék. Miután egy hetet azzal töltött, akit mindennél jobban szeretett, elmondta néki ama szándékát, hogy – ha ő is úgy akarja – beszélni fog a királlyal:

– Megkérem őfelségét, hogy küldjön egy hírvivőt Angliába a kegyed apja urához, s Isten nevében kérje meg, hogy bocsásson meg kegyednek és nékem. Ha a király kéri ezt tőle, azt hiszem, lesz oly bölcs és nemeslelkű, hogy nem késlekedik megbocsátani nekünk. Azután, bármibe kerüljön is az nékem, megkérem a királyt, hogy pünkösöd ünnepén tisztelje meg a házamat a jelenlétével. Azon a napon nagy ünnepséget fogok rendezni abból az alkalmából, hogy lovaggá üt engem és szeretett fivéreimet.

Blonde szívesen a beleegyezését adta, és Jehan útnak indult Párizsba, Lajos király udvarába. Amikor megjelent a királyi udvarban, egyáltalán nem keltette szerencsétlen jövevény benyomását: tíz lovag és szeretett fivérei kísérték. Egyenesen a király elé járult, akit illőképpen köszöntött.

– Legyen üdvözölve, kedves Jehan – szólt a király jóságosan –; örömmel hallottam a jó híreket kegyelmed felől, hogy feleségül vette szíve hölgyét, aki kezdetben az úrnője volt.

– Hitemre, igazat mondtak felségednek. Nemeslelkűségével hölgyem megmentett attól a kétségbeeséstől, amely a halálba taszított volna, ha nem könyörült volna meg rajtam. Ámde most, mint hűbéruramhoz jöttem felségedhez, akinek hűséggel és tisztelettel tartozom, hogy arra kérjem, kegyeskedjék egy hírvivőt küldeni Oxfordba, s esdekelve kérje meg a gróf urat, legyen könyörületes irántunk, és ne nehezteljen ezentúl reánk. Ha netán ártottam volna néki, ez az akaratom ellenére történt; nem tehettem másként, különben a halál várt volna reám. Amidőn elbúcsúztam tőle, felhatalmazott, hogy bátran és tetszésem szerint vegyek a javaiból, ha egyszer visszatérnék hozzá. Azzal szerettem volna kifejezni a hálámat, hogy azt válaszoltam néki, ha Isten is úgy akarja, visszatérek és veszek a javaiból. E tekintetben megtartottam az ígéreteket, mivel a sors úgy akarta, hogy feleségül vegyem a leányát, és nagy veszélyek közepette Franciaországba hoztam őt. Másképpen már halott lennék, hiszen ő minden vigaszom és boldogságom. Könyörgök felségedhez, kérje meg a gróf urat, ha haragszik

reám, tegye félre a neheztelését, és bocsásson meg nekünk, s részesítsen a kegyében és szeretetében minket. Arra is megkérem felségedet, hogy pünkösdkor kegyeskedjék eljönni Dammartinbe, ahol egy nagy ünnepséget fogok tartani ez alkalomból. Végül arra kérem felségedet, hogy méltóztasson lovaggá ütni engem, valamint az itt jelenlévő három fivéremet, akik szintén szívből óhajtják ezt. Kérem, jóságos királyom, ne utasítsa el a kéréseimet.

– Jehan, kedves barátom – válaszolta a király –, Isten annyi jó tulajdonsággal áldotta meg, hogy nem aggódom a tisztessége miatt. Teljesítem a kérését, sőt még többet is teszek kegyelmedért: ama város örökös urává teszem, amelynek a nevét viseli. Fogadja el tőlem Dammartint, mert az az óhajtásom, hogy e helység grófja legyen. Megkapja még Plailly és Montméliant haszonélvezetét is, amely több mint hatezer fontra rúg. Mindeme birtokokról említést fog tenni az a levél, amelyet Angliába küldünk. A pecsétém tanúsítani fogja a grófnak, hogy kegyelmed Dammartin ura. Oxford grófjának nem lesz többé oka neheztelni kegyelmedre, amiért elragadta a leányát, hiszen az a lehető legjobban választott.

Jehant oly nagy meghatottság fogta el, hogy a király lábaihoz vetette magát, s a cipőjét is megcsókolta volna, ha engedte volna. Legott hűbéri fogadalmat tett az említett birtokokért, amelyeket a király egy kesztyű adományozásával ráruházott.<sup>17</sup> Nem tett volna bizonyoságot józanságról, ha nem mondott volna szívből köszönetet a királynak. Ámde Istentől kapott természetes eszével meg tudta nyerni sok nemesember barátságát. A király akkor tüstént hívatta a kancellárját, s megparancsolta néki, hogy pecsételje le a Jehannak szánt leveleket: a néki ajándékozott grófság adománylevelét, valamint a kedvese atyjához küldendő folyamodványt. A leveleket azon nyomban megírták, és a király pecsétjével lepecsételték. Azután a király kiválasztott két lovagot a tanácsosai közül, akiknek parancsba adta, hogy máris induljanak Angliába, s vigyék el a levelét Oxfordba. S azt is mondják meg a grófnak, hogy a leánya jól érzi magát Francia földön, ahol

<sup>17</sup> A hűbérúr kesztyűjének a hűbéresnek való átadása a feudális birtokadományozás jelképes gesztusa volt.

Dammartin grófnéjaként a nemesemberek legnagyobb megbecsülésének örvend.

– Mondják meg néki, uraim, hogy boldog lehet, mivel a leánya irigylésre méltó életet él.

A két lovag szívesen teljesítette a király parancsát, mert ők is örültek annak a megtiszteltetésnek, amelyben Jehan részesült. A küldetést teljesítő egyik lovagot Gui uraságnak, a másikat pedig Guillaume uraságnak hívták. Nem lehetett volna találni még három lovagot a francia királyságban, akik hasonló buzgalommal teljesítették volna e küldetést. Még azon az estén hozzáláttak az úti előkészületeikhez, mert másnap kora reggel indulni szándékoztak.

Majd az udvarias és bölcs király vacsorázni ment. Jehan a legjobb tudásával szolgált fel néki, míg a királyi udvarban élő fivérei a többi vendéget szolgálták ki. Bőségesen szolgáltak fel jó borokat, finom sülteteket és ízletes halakat. Vacsora után napnyugtáig sétálni mentek a Szajna partjára. Azon az estén Jehan a két lovagot, Guillaume és Gui nemesurakat tüntette ki társaságával, akik az ő dolgában teljesítettek küldetést. Amikor eljött az ideje, nyugovóra tértek, s másnap reggel Guillaume és Gui urak nem vesztegették az idejüket. Amint felébredtek, felhúzták a csizmájukat, és készülődni kezdtek az útra. A szolgálók és lovászaik is serényen felmálhálták a teherhordó állatokat. Jehan és társai már lóháton ültek, mivel Jehan ragaszkodott ahhoz, hogy az út elején elkísérje, és a társaságával szórakoztassa a két nemesurat. Azzal útnak indultak. Korán reggel hagyták el Párizst, majd áthaladtak Saint-Denis-n, s csak Luzarches-ban tartottak pihenőt, ahol már várta őket az ebéd, minthogy egyik szakácsukat előreküldték, s ő mindent előkészített a fogadásukra. Jóízűen megebédeltek, és ebéd után máris folytatták útjukat. Jehan elkísérte a két lovagot Luzarches határáig, ahol a nemesurak arra kérték, hogy forduljon vissza. Jehan teljesítette a kívánságukat, ám felszólította Robint, aki egy jól felnyergelt paripán lovagolt, hogy kísérje el a két lovagot a tengerpartig, s kérje meg a derék hajóskapitányt, hogy épségben szállítsa át Angliába, majd hozza vissza őket, s ő is jöjjön el velük pünkösdkor Dammartinbe, és ne törődjön a költségekkel. Robin biztosította urát, hogy híven teljesíti a kérését, és szívesen elkíséri a lovagokat.

Jehan akkor búcsút vett tőlük, nyomatékkal megkérve őket, hogy Isten nevében kérjenek megbocsájtást számára a gróftól. Miután a két lovag ezt megígérte Jehannak, elköszönt tőle, s a tenger felé indult, Jehan pedig visszatért a szerelméhez. A kíséretével Dammartin felé vette útját, miután előreküldte a fivéreit, hogy tegyék rendbe a várkastélyt, amelyet a király néki adományozott. Azok oly serényen lovagoltak, hogy hamarosan megérkeztek Blonde-hoz, akinek részletesen elmesélték, mily szeretettel, jóindulattal és megbecsüléssel fogadta a király Jehant. Nem esett nehezükre Blonde tudomására hozni, hogy ezalatt Dammartin grófnéja lett, s hogy a király hírnököket menesztett Angliába azzal a megbízatással, hogy elnyerjék atyja ura megbocsájtását. Azt is közölték vele, hogy pünkösdkor a király személyesen eljön Dammartinbe, hogy mindahányukat lovaggá üsse. E jó hírek boldogsággal töltötték el Blonde-ot, s mély alázattal hálát adott Istennek, amiért az oltalmába vette. Oly boldog volt, hogy minden bánatot elűzött a szívéből.

Jehan fivérei felkeresték és illően köszöntötték a király kormányzóját a dammartini várban, s udvariasan átadták néki a király levelét. Az oklevélben az uralkodó felszólította a kormányzót, hogy adja át Jehannak Dammartin várát és városát, amit az szívesen megtett. Az egész városban gyorsan híre ment, hogy a király Jehannak adományozta Dammartin, ami nagy meglepetéssel töltötte el valamennyiüket, mivel mély rokonszenvet éreztek iránta. S az ifjú gróft hamarosan a város urának nyilvánították.

Jehan nemsokára meg is érkezett a szép, tágas és rendezett dammartini várkastélyba. Amint a szerelmese megpillantotta a várudvaron, azonnal hozzáfutott. Jehan a karjaiba vette Blonde-ot, számtalanszor megölelte, majd beléptek a tiszta és szépen rendbetett várterembe. Már várta őket a vacsora, melyet a szakácsok nagy ügyességgel készítettek el. Vacsora után késő éjszakáig kellemesen töltötték az időt, amíg el nem érkezett a lefekvés ideje. Azon az éjjelen Jehan kellemes és jó hírekről számolhatott be a szerelmesének, amelyek igencsak a tetszésére voltak. Annyi mondanivalójuk volt egymásnak, s oly nagy szerelmet éreztek egymás iránt, hogy ha az éjszaka háromszor hosszabb lett volna, akkor sem tudtak volna betelni a szerelem örömeivel. Ámor játékai

végtelen boldogsággal töltötték el őket. Napkeltekor kielégülten aludtak el egymás karjában, s csak dél felé ébredtek fel. Akkor felkeltek, felöltöztek, és a monostorba mentek, hogy istentiszteletet hallgassanak. Hitük őszinte volt, ami a javukra szolgált, mert a Teremtő nap mint nap növelte a szerelmüket, és gyarapította a tisztességet, amelyben részesültek. Bölcsen teszi, aki hűséggel szolgálja Őt, mert minden jónak Ő a forrása. Minekutána misét hallgattak, Jehan nem késlekedett meghívni rokonait, unokatestvéreit és szomszédjait, hogy pünkösdkor tegyék tiszteletüket nála leányaikkal és feleségükkel. Oly sok lovagot és nemes hölgyet hívott meg, hogy amikor valamennyien megérkeztek, vidám és zajos sokaságot alkottak. Jehannak azokra is gondja volt, akik majd kiszolgálják őket az ünnepek alatt, s összehívta a szakácsokat, étkefogókat, pohárnokokat és szállítókat. Mindegyikükkel nagy szakértelemmel szólt a mesterségükről, s a józan eszével nagy megbecsülésre tett szert közöttük. A pünkösd előtti napon a vidék lakói bőséges ajándékokkal lepték meg: egyesek hízott ökröket, mások kövér disznókat hoztak, s bőven szállítottak szárnyasokat és vadakat is. Jehan mindent pompásan előkészített a vendégek fogadására, s már csak a pünkösd eljövetelére várt. Most azonban elhagyjuk őt, hogy a két lovagról szóljunk egy keveset, akik a tengeren túlra, Angliába mentek, hogy megszerezzék Jehan és Blonde számára a megbocsátást.

Azon a napon, amikor Jehan búcsút vett tőlük – miként a történetből megtudható – Clermont-ig lovagoltak, s ott töltötték az éjszakát. Másnap Corbie-ban, ebben a virágzó városban szálltak meg, és harmadnapon Hesdinbe érkeztek, amelyen csak áthaladtak. Olyan gyors iramban lovagoltak, hogy a negyedik napon már Boulogne-ban voltak. Ott Jehan hajlékában szálltak meg, mivel annál jobb szállást nem találtak, Robin pedig kiment a tengerpartra, ahol meglelte a hajóskapitányt, aki oly jó szolgálatot tett nekik. Boldogan látta viszont a derék kapitányt, aki rögtön felismerte, s mindketten fölöttébb örültek a találkozásnak. Robin átadta a hajósnak gazdája üdvözlését, s azt is közölte vele, hogy Jehan örülne, ha vendégül láthatná a lovaggá ütése alkalmából, s ha átvinné hajójával a tengeren a két hírvió lovagot. A kapitány szívesen ráállt a kérésre, és örömmel fogadta

Jehan üzenetét. Erre sietve felkeresték a két lovagot a szállásukon, s Robin így szólt hozzájuk:

– Íme, itt van, aki akadálytalanul átszállítja kegyelmeteket a tengeren.

A lovagok igen elégedettek voltak, hogy minden ilyen gyorsan elintéződött. Amint megvacsoráztak, rögtön nyugovóra tértek, s másnap már korán reggel felkeltek, hogy a málháikkal együtt időben a hajóhoz érkezzenek. Robinnek nem maradt más dolga, mint hogy elbúcsúzzon tőlük. Amikor elköszöntek egymástól, a két lovag udvariasan megkérte, mondja meg a gazdájának, hogy egy cseppet se nyugtalankodjék a küldetésük miatt. Robin biztosította őket, hogy szóról szóra átadja az üzenetüket, majd menten útra is kelt, és megállás nélkül addig lovagolt, míg hamarosan Dammartinbe érkezett. Ott híven beszámolt jó urának a hírvivők és a hajóskapitány találkozásáról, aki – Jehan és Blonde teljes meglegedésére – gond nélkül visszatér majd velük.

A hírvivők pedig ezalatt hajóra szálltak, és gyorsan átkeltek a mély tengeren. Pontosan délben már Doverben ebédeltek. Mialatt a kapitány a hajóján maradt, várva a visszatérésüket, a két lovag sötét erdőkön és nyílt mezőkön keresztüllovagolván, két nap alatt Londonba érkezett. Nem maradtak ott sokáig, csak egy éjszakát töltöttek a városban. Másnap reggel, amint felkelt a nap, máris lóra szálltak, s oly sebesen lovagoltak hegyeken-völgyeken át, hogy Oxfordtól hatmérőföldnyire töltötték az éjszakát. Harmadnap reggel frissen és kipihenten ismét útnak indultak. Délelőtt a városba érkezvén, megkérdezték egy polgártól, aki jól beszélt franciául, hogy a gróf a kastélyában tartózkodik-e.

– Igen, természetesen a kastélyában van – felelte a polgár.

Azzal újból lóra szálltak, és a várkastélyhoz lovagoltak. A lépcső alján összegyűlt leventék tüstént hozzájuk siettek, hogy tartsák a kenyelüket, s minthogy franciáknak látszottak, híreket reméltek tőlük. A lovagok fegyvernökei és kísérei az istállóba vitték a paripáikat, mi alatt kijelölték a két lovag asztalát. Azután együtt a nagyterembe vonultak, ahol a gróf éppen a leányáról váltott szót az egyik barátjával. A két hírnök hozzálépett, és Guillaume uraság bölcsen ekként szólott:

– Méltóságos gróf úr, a Mindenható nevében öfelsége Lajos, Francia hon királya, valamint méltóságod veje és leánya, akik nagyon szeretik, a legszívélyesebb üdvözetüket küldik méltóságodnak.

Amióta a grófkisasszony a tartományunkba érkezett, annak minden lakosa egy emberként állítja, hogy ő a legszebb és legnemesebb hölgy, aki valaha is ott élt. Ami pedig Jehan urat illeti, az ő lovagi érényeinek egész Artois-ban nincs párja. A francia király oly nagyra becsüli a kiváló tulajdonságaikat, hogy a világerő sem szeretné, ha méltóságod neheztelne reájuk. Ha Jehan a méltóságod beleegyezése nélkül vitte magával azt, akit hően szeret, ezért nem hibáztatható, hiszen a mindennél erősebb szerelem készítette őket erre a tetre. A kegyelmességed iránti szeretetük okán arra kéri, hogy legyen könyörületos velük. Francia hon királya azt is tudatja méltóságoddal, hogy nékik adományozta Dammartin grófságát. Istenre és Szent Mártonra esküszöm, hogy tanúja voltam az adományozásnak és Jehan hűbéri fogadalmának. Azt is tudatnom kell méltóságoddal, hogy a nemes király oly sok szeretetet érez Jehan iránt, hogy a közelgő pünkösdi ünnepén három fivérével együtt lovaggá fogja őt ütni. Jehan és a király öfelsége arra kéri méltóságodat, hogy lovagiassága okán ne nehezteljen azokra, akik jó cselekedetekre törekednek. S hogy mindezekről biztosítva legyen kegyelmességed, íme, átadom a felséges úr kegyelmességednek küldött levelét.

A gróf átvette, és felbontotta a levelet. Minthogy tudott olvasni, átfutotta, és megállapította, hogy pontosan az áll benne, amit a lovagok előszóban előadtak. Megnyugvással értesült mindeme hírekről, amelyek nagy örömet szereztek néki.

– Kedves uraim – szólt a lovagokhoz –, nemesszívú királyuk van kegyelmeteknek. Üzenete igazi nagylelkűségről tanúskodik, és szívesen teljesítem a kívánságát. Mivelhogy a leányom már férjes asszony, kegyetlenség lenne elválasztani őket egymástól, hiszen végtelen szerelmük volt tettüknek oka. Amint hallottam, számtalan veszély leselkedett reájuk, amikor elhagyták országunkat. Jehannak kemény megpróbáltatásokat kellett kiállnia a tengerparton, s miként elmondták nekem, oly hősiiesen küzdött, hogy harmadmagával száz ellenségét megfutamította. Egyetlen éjszaka alatt ő egyedül több mint tizennyolcat megölt közülük, ami nagy bátorságát és lélekjelenlétét bizonyítja. Amióta erről értesültem, elszólt a haragom iránta, s még ha meg is maradt volna, megbocsátanék néki a királyuk iránti tiszteletből, aki nagylelkűen grófnévá tette a leányomat. Istenemre mondom, egyáltalán nem

bánkódom, és örömmel indulok útra kegyelmetekkel. Részt veszek Jehan lovaggá ütésének ceremóniáján, s azután sem válok meg tőlük, mert életem hátralévő részét velük fogom tölteni. Véget vetünk a nézeteltéréseinknek, és egyesítjük a javainkat. Legyenek áldottak mindketten, amiért felkerestek engem! Élvezzék tehát a vendégszeretetemet, amíg felkészülök az útra. Éppen időben indulunk el, hogy pünkösdre Dammartinbe érkezzünk.

Azzal a gróf tüstént két ajtónállót hívatott.

– Vezessétek e két lovat a kápolna melletti szobába – mondta nekik –, s a lehető legjobban szolgáljátok ki őket.

A két lovak derűs szívvel ment át a vendégszobába, hogy lehúzza a csizmáját. A gróf pedig két igen értékes serleget küldetett nekik; egészen Bagdadig nem akadt azoknál pompásabb, mindegyik legalább tíz aranymárkát ért. Azután prémekkel gazdagon díszített skarlátszínű ruhákat is küldetett nekik. A lovakok felöltötték a drága ruhákat, és felkeresték a palotájában a fölöttébb bőkezű gróft, hogy hálás köszönetüket fejezzék ki a drága ajándékokért.

S minthogy ezalatt az ebéd is elkészült, asztalhoz ültek. Ha az összes fogást el akarnám sorolni néktek, soha nem érnék a végére, oly sok finom étket szolgáltak fel. A hírvivő lovakok három napot töltöttek a grófi kastélyban a legnagyobb nyugalomban és kényelemben, mialatt a gróf, nem akarván tovább késlekedni, csak az úti előkészületekkel törődött. Harminc lovat hívatott magához, akik valamennyien elkísérték az útra. De nem feledkezett meg az értékes paripákról, s a selymekkel és dénárokkal megrakott teherhordó állatokról sem, melyekből legalább nyolcvanát szándékozott magával vinni. Magasságos ég! Mennyi sok aranszövetet, selymet, font sterlinget, kikészített hermelinprémet rakatott az utazóládáiba! S ne feledkezzünk meg a gazdag ajándékokról sem. Majd amikor mindennel elkészültek, a gróf üzent a hírvivőknek, hogy amikor kedvük tartja, útnak indulhatnak. Azok örömmel fogadták e hírt, s azt válaszolták, hogy készen állnak az indulásra. Nem tudván, hogy mikor tér vissza, a gróf bölcs intézkedéseket tett. A birtokát olyan személyre bízta, aki bármely erőszakos támadástól meg tudta azt védelmezni, s egy reggelen harminc lovak és több mint hatvan fegyverhordozó kíséretében derűs hangulatban elindult



Oxfordból. A lovagok igen jól mutattak paripáikon: lovaik kantárjai és a nyergeik egyformák voltak, s egyforma, karmazsinpiros selyemmel bélelt, kecskebőr köpönyeg védte őket az út porától. Látszott rajtuk, hogy ünnepségre tartanak, merthogy mindvégig tréfálkoztak a lovaglás alatt, egyikük történeteket mesélt, a másikuk dalokat énekelt. Felesleges megemlítenem az út állomásait. Hegyeken-völgyeken keresztül megérkeztek a tengerhez, ahol nem sokáig kellett várniuk, mert a hajóskapitány a gondjaiba vette őket. A csataméneket, paripákat, málháslovakat és a pénzzel teli ládákat jó csónakokba rakatta, Oxford grófját pedig a kíséretével együtt erős hajójára vitette. Örömmel vette hírért a lovagoktól, hogy a gróf teljesítette kérésüket, s Jehan kedvéért és tiszteletére útra kelt. Sugárzó arccal, vidáman lépett a gróf színe elé, s elmesélte néki, milyen rendkívüli körülmények közepette kelt át Jehan a tengeren.

– Kétségtelenül sokat szenvedett – mondta a gróf csodálattal eltelve. – Sok nehézséget kellett leküzdenie, és nagy kockázatot vállalt, amikor átkelt a leányommal a tengeren. S mivel kegyelmed a segítségére sietett, és megmentette az életüket, ötven ezüstmárkát adok kegyelmednek.

Az adomány nem volt a kapitány kedve ellenére. Ekként társalkodván, jó széllel megérkeztek Boulogne-ba, ahol minden gond nélkül kikerodtak, minthogy sem a lovakban, sem a málhákban nem érte őket veszteség. Anélkül, hogy megpihentek volna, a szakácsok máris szállás után néztek a városban, és találtak is egy igen kényelmes fogadót, ahol a gróf megszállt fényes kíséretével. Nem kevesen voltak, akik félbehagyták a foglalatoságukat, hogy lássák, miként vonul át a gróf és kísérete Boulogne-on. Több mint száz báméskodó szeme láttára Oxford grófja, valamint Guillaume és Gui uraság elfoglalta a szállását; a két lovag nem vált meg a gróftól, aki nagy becsben tartotta őket, s Jehan és a francia király iránti tiszteletből úgy bánt velük, mint saját magával. Miután lehúzták a csizmáikat, és megterítették az asztalokat, jóízűen megvacsoráztak, s mialatt megvetették az ágyukat, a tekerőlantosok játékát hallgatták, akik kedvükre elszórakoztatták őket, s akik nélkül nem is indultak volna útnak. Késő éjszakáig múltatták így az időt, majd aludni tértek, hogy másnap már korán reggel talpon legyenek.

Kellemesen telt el az éjszakájuk, ám másnap reggel nem lustálkodtak, hanem ismét útra keltek. A hajóskapitányt is egy remek paripára ültették, amelyet a gróf adott néki. Tetszése szerint helyezhette el a pénzét, amit még a tengeri átkeléskor kapott. Attól a naptól kezdve nem ismerte többé a szegénységet, s a kapitányi mesterségét sem kellett gyakorolnia, kivéve azokat az alkalmakat, amikor törvényes urai, a gróf vagy Jehan át akartak kelni a tengeren. Oly mértékben élvezte a jóindulatukat és szeretetüket, hogy halála napjáig a háznépükhöz tartozott. Miután jó kezekbe helyezte a vagyonát, ő is útnak indult – ez volt a legjobb dolog, amit tehetett –, és még ebéd előtt csatlakozott a grófhhoz, aki a lehető leggyorsabban lovagolt. Montreuilben megebédelték, majd legközelebb Hesdinben szálltak meg, s másnap napkeltekor már ismét lóra ültek. A két hírvivő lovag akkor ekként fordult a grófhhoz:

– Méltóságos gróf úr – szólította meg Guillaume uraság –, annak a királyságnak a földjére lépett méltóságod, ahol sok embernek fog örömet szerezni. Mint méltóságod is tudja, innen Clermont két napi járásra van, s onnan pedig már csak tíz mérföldet kell megtenni az ünnepség helyszínéig. Feltétlenül legyen tehát méltóságod Clermont-ban pénteken, pünkösöd előestéjén. Bizton állíthatom, hogy másnap délelőtt találkozhat Jehannal és Blonde-dal, akik a világ legboldogabb emberei lesznek, midőn értesülnek méltóságod érkezéséről. S minthogy a jó hír soha nem érkezik túl korán, arra kérjük méltóságodat, engedélyezze nekünk, hogy előbb érkezhessünk Dammartinbe, és megörvendeztessük a kedves leányát és Jehant méltóságod jövetelének a hírével.

S minthogy a gróf teljesítette a kérésüket, a két lovag nyomban búcsút is vett tőle, és lóhalálában útnak indult. A hajóskapitány, aki a világ minden kincséért sem vált volna meg tőlük, elkísérte őket, akárcsak a szolgálatukra rendelt fegyverhordozók. Nem kímélve lovaiikat oly gyorsan haladtak hegyeken-völgyeken keresztül, hogy kétszer hosszabb utat tettek meg, mint másszor, s még mielőtt felbukkant volna a hold az égen, már a clermont-i várban szálltak meg, amely egy dombon magasodik. Másnap kora hajnalban talpon voltak, s oly sebesen lovagoltak, hogy már délelőtt Dammartinbe érkeztek. A lép-csőfjáratnál leszálltak a lovukról, és beléptek a kastélyba.

Jehan és Blonde éppen a monostorból tértek vissza, ahol misét hallgattak a Mindenható és Jóakarató Mennyei Urunk tiszteletére. Jehan tüstént felismerte a hírvivő lovagokat, hozzájuk sietett, s megölelve őket, kedvesen és udvariasan megkérdezte tőlük, hogy milyen hírekkel tértek vissza.

– Kellemes és jó hírekkel – válaszolták a lovagok. – Oxford grófja hamarosan megérkezik, és uraságod minden gond nélkül elnyeri a bocsánatát, merthogy a világon mindennél jobban szereti kegyelmedet, és úgy véli, hogy a leánya jól ment férjhez. Nagy pompával érkezik a gróf, és Blois grófjának sincs annyi kincse, mint amennyit ő hoz magával. Fényes kísérettel, harminc lovaggal és hatvan fegyverhordozóval jön, s oly sok remek paripát, málháslovat és díszes öltözetet hoz magával, hogy ugyancsak gondban lennénk, ha valamennyit fel kellene sorolnunk. Irántunk sem mutatkozott fukarnak, mert mindegyikőnknek tíz aranymárkát és oly szép ruhákat adott, amilyenekhez hasonlókat a szüleink sem viseltek soha. Örvendjen tehát, mert holnap délelőtt már itt üdvözölheti kegyelmed a grófit.

– Nekem is köszönetet kell mondanom kegyelmednek, kedves Jehan úr – szólalt meg a hajóskapitány –, hiszen ötven márkát kaptam a gróftól. Bőkezűen megjutalmazott ama segítségért, melyet kegyelmednek nyújtottam, hogy átkelhessen a tengeren. Örvendjen hát, mert a gróf hamarosan itt lesz.

Semmi nem tudott volna nagyobb örömet szerezni Jehannak és Blonde-nak, mint azok a hírek, amelyeket a lovagoktól hallottak. Nem is tudnám leírni a boldogságukat. Igen szíves fogadtatásban részesítették a két lovagot és a hajóskapitányt, akit fölöttébb megkedveltek. Blonde is megnyugodott, hiszen megbékélhet az atyjával. A városlakók között gyorsan híre ment úrnőjük atyja érkezésének.

– Fel kell díszíteni a várost – hallatszott mindenfelől.

Látnotok kellett volna, miként borították be oly sűrűn az utcákat fesszes lenvásznakkal, hogy nem lehetett látni az eget, s miként helyeztek a házak ablakai közé temérdek arany- és skarlátszövetet, amelyek nem gyékénnyel, hanem szürkemókus- és hermelinprémmel voltak bévelve! Dammartinben mindenkit, hajadonokat és ifjakat, polgárokat és polgárosszonyokat büszkeség töltött el megszépült városuk láttán.

– Most már kezdődhet az ünnepség – mondták Jehan szolgálái, akik igencsak serénykedtek, hogy időben befejezzék az előkészületeket. Egyesek számos sátrat állítottak fel a vártorony melletti kertben, míg mások egyéb teendőket végeztek. Magasságos Ég! Mily remekül látta el a feladatát Robin! Minden tőle telhetőt megtett, hogy minden a legnagyobb rendben legyen. Manapság ritkák az ilyen hűséges szolgák; inkább a tavernákban vagy a bordélyokban lopják a napot, mintsem hogy megbízhatóan tegyék a dolgukat. Alig akad mostanság hűséges szolgál. Robin azonban nem közülük való volt; ő jól végezte a feladatát, aminek csak hasznát látta, s az okos ember ekként juthat egyről a kettőre. Valamennyien egész nap serénykedtek, hogy minden készen álljon az ünnepségre Dammartinben, s másnap korán hajnalban ismét munkához láttak, és délutánra mindennel elkészültek. Egyre nagyobb számban kezdtek érkezni mindenfelől a vendégek. Pompás látványban volt részük azoknak, akik hallották a lovak nyerítését, látták azokat kifogni a kocsiból, s kiszállni onnan a nemeshölgyeket, akik a szállásukra mentek, s látták gyülekezni a vándormuzsikusokat.

Jehan és Blonde, aki egy szelíd paripán ült, lovagjaik kíséretében kilovagolt a város kapuján, hogy illőn köszöntse a királyt. Mindenekelőtt a szép és okos Blonde fogadta oly szívélyesen a királyt, hogy annak úgy tetszett – csodálva ragyogó szépségét –, az egész világon nincsen párja. Miután ily pompás fogadtatásban részesítették a királyt, Jehan arról értesült, hogy a királyné is közeledik fényes kíséretével. Jehan és Blonde akkor búcsút vett a királytól, hogy a közeledő királynét is köszöntse, akit ifjú nemeshölgyek vettek körül, és a kísérete több mint húsz kocsiból állt. Amikor Blonde a királynéhez érkezett, az megállította a gyaloghintóját, és maga mellé ültette a ifjú grófnét. Hogyan is tudnám elmesélni azt a mély rokonszenvet, amely a két nemeshölgy között született? Kétségtelenül egyhamar remekül megértették egymást. Jehan ezalatt az egyik vendégseregtől a másikig lovagolt, hogy köszöntse a nemeshölgyeket és a lovagokat. Azok pedig, akik Oxford grófját Angliából Franciaországba kísérték, a királyhoz siettek, hogy – miként magam is tettem – beszámoljanak néki a válaszáról és közeli érkezéséről. A király meglepődéssel fogadta sikeres küldetésüket, és kisvártatva tudatta Jehannal, hogy kíséretével a gróf elé megy.

Jehan hálás köszönetet mondott uralkodójának a figyelmességéért. Elhagyták tehát a várost, s a királyné, aki örömmel fogadta a híreket Blonde atyjáról, szintén úgy döntött, hogy megfordíttatja a kocsijait, és ő is csatlakozik a királyhoz és kíséretéhez. A lovakkal és paripákkal félfordulatot tevő lovagok és kíséretük láttán azt lehetett volna mondani, hogy legalább kétezer lovag volt ott, nem számítva a városból kivonuló polgárokat. A királyné jóváhagyásával Blonde ismét felült a paripájára, és több mint harminc nemes hölgy szegődött kíséretéül. A hölgyek dalokat énekelve lovagoltak, s a lovagok válaszoltak nekik. Ekként vonultak lépésben a gróf elé, aki már türelmetlenül várta, hogy Dammartinbe érkezzék. Aznap reggel indult el Clermont-ból, s egész délelőtt lovagolt. Nem sokkal kilenc óra után megpillantotta a lovagok hosszú menetét, akik valamennyien az ő fogadására érkeztek. A mezőt örömteli kiáltások verték fel. Észrevéve a lovagokat, a gróf mondta is a kísérőinek, hogy még soha nem látott ily fényes és díszes menetet, mert jól tudta, hogy valamennyien az ő ünnepélyes fogadására érkeztek.

Oly gyorsan lovagoltak, hogy a két lovagcsoport rövidesen találkozott egymással. A királynak bemutatták Oxford grófját, s ő is menten megtudta, ki a franciák közül a király és a királyné. Mindkét kíséret lovasai leszálltak a lóról, rokonszenvvel és barátságos arccal fordultak egymás felé, s a francia király és kísérete szívélyesen köszöntötte a grófot:

– Kedves gróf úr – szolt a francia király –, nagy udvariasságról tett bizonyosságot, midőn úgy döntött, hogy az országunkba jön. A kegyelmed leánya és veje mindmáig nagy félelemben volt, nem ismervén a kegyelmed szándékát. Nem kell azonban haragudnia rájuk, hiszen az okosságukért és jóságukért egy grófsággal jutalmaztam meg őket. Ha megsértették volna kegyelmedet, annak oka a mindennél erősebb szerelmük volt, s mindketten a bocsánatáért esedeznek.

Erre Jehan és a gróf leánya térdre ereszkedett a gróf előtt, és összetett kézzel a bocsánatát kérte.

– Kegyelmes uram – fordult atyjához Blonde –, Isten a tanúm, soha nem lettem volna boldog ezen a földön, ha a szerelmemem miattam lelte volna halálát. Ha nem vigasztaltam volna meg őt, biztos lehet abban,

hogy már halott lenne. Szerelem mindkettőnket olyannyira a hatalmába kerített, hogy már csak egyetlen szív dobog bennünk, s minden bánatunknak vége szakad, ha most elnyerjük a kegyelmed bocsánatát.

– Kegyelmes uram – mondta Jehan –, Isten a tanúm, ha meg akarna büntetni ama sérelemért, melyet kegyelmednek okoztam, teljes valóm-ban a kegyelmed rendelkezésére állok. Még ha halálra szánna engem emiatt, az sem lenne rosszabb, mint ha el kellene válnom az én szívbéli szerelmesemtől. Azt kellett tennem, amit tettem, különben a halál várt volna reám. Amikor kegyelmed a leánya szolgálatára rendelt, halálos veszedelembé sodort engem, ámde az ő nagylelkűsége minden bánatomat eloszlatta. Ha elnyernék a kegyelmed bocsánatát, nem is kívánhatnánk többet. A jóindulatáért könyörgök tehát, kegyelmes uram, ne fosszon meg minket a szeretetétől, és feledkezzék el minden másról.

– Nos hát, álljanak fel tüstént – szolt hozzájuk a gróf. – Fölöttébb kedvem ellen való, hogy itt térdepelnek előttem. Ha a király nem járt volna közben a kibékülésünk végett, akkor sem utasítottam volna azt vissza. Mindkettőjüknek jó szívvel megbocsátok, és minden javamat kegyeteknek adom.

Azzal a gróf felsegítette, s legnagyobb örömeire megölelte őket. Ami Jehan két nővérét és három fivérét illeti, el sem tudom mondani, mily végtelen boldogság ragyogott az arcukon. A királyné pedig távolról sem viszályt szított közöttük, hanem – minden neheztelet megbékéléssé változtatva – szeretetet és könyörületet ébresztett bennük. Ezután ismét lóra ültek, s belovagoltak a városba, ahol több mint tízezer díszbe öltözött polgárasszony köszöntötte a király, uruk és a királyné menetét. Felharsantak a nagy szaracénkürtök, a kürtök és a trombiták, s szóltak a dudák, a citerák és a dobok. Mindenkit ámulatba ejtettek a menet élén haladó kürtösök és zászlóvivők, a zenészek játéka és a nemesifjak tánca. Annyi sok hangszer szólt a menet élén, hogy az egész város – melynek összes utcáját zöld fűvel terítették be – visszhangzott tőlük. Eközben a boldogan és vidáman lovagló menet a várkastély lépcsőfeljárójához érkezett. Több mint négyszázan nyújtották a kezüket, hogy megfogják uruk ménjének a kantárát. Látnotok kellett volna, miként töltötte be nyomban a palota termeit a vendégsereg. A nemes hölgyek a szállásukra tértek, hogy ruhát váltsanak,

a lovagok pedig ezalatt a palotába mentek. A fejedelmi ebédet a sátrakban készítették el és szolgálták fel. Kisvártatva vizet hoztak a kézmosáshoz, s a lovagok gyülekezni kezdtek. A király – kezét nyújtva – Blonde-ot a sátorba kísérte, majd mögöttük, kezét Oxford grófjának nyújtva a királyné jött. Temérdek lovag, nemes hölgy, nemeskisasszony, egyházi, deák, polgár és ifjú hajadon érkezett utánuk. A király a gróffal együtt mosott kezet, ami egyáltalán nem volt számára megalázó, hiszen a nemességük egyenrangú volt. Majd utánuk a nemes hölgyek és a lovagok szintén kezet mostak. A király az asztalához kérette a gróft, Blonde-ot pedig maga mellé ültette. A királyné udvariasan maga mellé szólította azokat, akik kedvesek voltak néki, s a többi vendég tetszése szerint foglalt helyet az asztaloknál. Soha nem láttam még ennyi vendéget egy lakomán. Azután felszolgálták a bőséges fogásokat: anélkül, hogy hosszasan felsorolnám azokat, csak annyit említek meg, hogy több mint két tucat volt belőlük. Jehan és fivérei gondosan ügyeltek arra, hogy az étekhordók mindenkit kiszolgáljanak, és senki ne szenvedjen hiányt semmiben. Minden vendég kedvére jól is lakott, mielőtt leszedték az asztalterítőket, és kezet mostak volna. Miután ez megtörtént, a muzikusok máris elővették a tekerőlantjukat. Jehan, a fivérei és még húsz másik levente pedig, készülődve a lovaggá ütésükre, felkerekedtek, hogy megtisztálkodjanak.<sup>18</sup> A király és a gróf úgy rendelkezett, hogy mindama leventéket, akik azt óhajtják, lovaggá ütik. Éppen huszonnégyen kívántak lovagok lenni. Miután gyorsan megmosakodtak, egy rövid tunikát öltöttek a fehér lenvászon ingük fölé. A gróf felvarrta Jehan ruhaujjait, és egy köpenyt terített a vállára. Blonde pedig remekül segédkezett Jehan fivéreinek felkészülésénél. Midőn leszállt az est, miként a szokás kívánta, virrasztani indultak a monostorba, melynek falait drága selyemkárpitokkal díszítették fel. Egy lantos egész éjszaka a tekerőlantján játszott, hogy szórakoztassa a leendő lovagokat. A király és a többi vendég ezalatt lefeküdt a szépen megvetett ágyakba, míg akik óhajtották, ezen az éjjelen csatlakoztak a leventék társaságához, akiket szépen megvilágítottak az előttük égő nagyértékű gyertyák. A gróf és a leánya egészen napkeltéig velük

<sup>18</sup> A lovaggá ütés előtt a leendő lovagoknak rituálisan meg kellett mosakodniuk.

együtt virrasztott. Jehan tiszta szívből hálát adott Istennek ama nagy tisztességért, amelyben részesítette. Minél inkább nőtt a nemessége, annál inkább bizonyosságát adta alázatának. Amint elmúlt az éjszaka és megvirradt, a leventék tiszteletére misét celebráltak, majd az ifjak pihenni tértek, hogy elűzzék a fáradságukat, s mindaddig aludtak, amíg a nappal csillaga fel nem bukkant az égen. Akkor azonnal felkeltek, akárcsak a király és összes lovagja. Ideje volt misére indulniuk. Blonde, akinek a szépsége mindenkit elkápráztatott, aki csak rápillantott, azon a napon egy gyönyörű ruhát vett fel, s a szépsége és okossága mindenhol úgy tündökölt, amerre ment, akár a nap, amikor felkel egy fényes reggelen, és eloszlatja a sötétséget. Oly sokáig tudnám még dicsérni a szépségét és jóságát, hogy soha nem érnék a történetem végére.

Nem kell azonban haragudni rám, ha mégis befejezem az elbeszélésemet. Valamennyien elmentek arra az ájtatosságra, amelyet a monostorban tartottak. A mise után a király felövezte Jehant és fivereit egy-egy karddal, majd a tarkójukat meglegyintve lovaggá ütötte őket.<sup>19</sup> Eddig még nem említettem Jehan fivéreinek a nevét, ám most megteszem, mert így illendő. Legidősebb öccsét, aki mindannyiszor tanújelét adta eszességének és józanságának, s aki erőteljes, élettel teli és rátermett volt, Robert uraságnak hívták. A második fivére a kisebb termetű Trisztán uraság volt, a büszke és daliás legfiatalabbnak pedig Manessier uraság volt a neve. Őket is lovaggá ütötte tehát bölcsessége és nemeslelkűsége folytán a király, akárcsak – az irántuk érzett rokonszenv okán – a többi húsz leventét. Miután a király megtette, amit kértek tőle, visszatértek a sátrakba, s minthogy elérkezett az ebéd ideje, a kézmosás után asztalhoz ültek. Senkinek nem jutott volna eszébe fősvénynek nevezni azt, aki a lakomát készítette. Oly bőséges és sokfajta húsételt szolgáltak fel, hogy el sem tudnám sorolni azokat: volt ott tömérdek malachús, marha- és vadhús, szárnyas és hal, valamint jófajta bor minden mennyiségben. Jehan nemzetes úr azon a napon a fivéréivel együtt a király mellett foglalt helyet, Blonde pedig, a világ legszebb hölgye, a királyné mellett ült. Az étekgólok szorgosan sürgölődtek körülöttük, s mindegyik fogás előtt trombitaszó harsant.

<sup>19</sup> A „lovaggá ütés” kifejezés ebből a tarkóra mért szertartásos kis ütésből ered.



Aranysujtásos ruhát viselő nemes hölgyek szolgálták ki őket, akik énekszóval kísérték az egyes fogásokat. Oly nagy öröm uralkodott el rajtuk, hogy valamennyien úgy érezték, emberemlékezet óta nem volt részük hasonlóban. Ám ez még nem volt minden. Miután befejezték az ebédet, a világ legszebb muzsikájában gyönyörködhetek, mivel a sátrakat betöltötték az ott lévő hangszerek dallamai. Miután egy ideig hallgatták azokat, a díszes ruhákba öltözött nemes hölgyek táncolni indultak. A nagy forgatagban a felékszerezett hölgyek csodálatosan szép táncokat lejtettek. A táncnak a vecsernye vetett véget, amelyre mindannyian elmentek. Azután megvacsoráztak, s az éjszaka leszálltáig folytatódott a multság. A sátrakban elhelyezett nagyszámú viaszfáklya láttán el sem lehetett volna képzelni, hogy súlyra, drágán mérték azokat, inkább azt lehetett volna gondolni, hogy ingyen adták őket. Noha már teljesen besötétedett, a fáklyák fénye nappali világosságot árasztott. Már hajnalodott, midőn a hölgyek és a lovagok még mindig táncoltak. Ámde végül mégis abba kellett hagyniuk a multságot, mivel nem lehet vég nélkül táncolni, s másnap reggelig valamennyien aludni tértek.

Azon az éjjelen Jehan asszonyává tette a szerelmesét, aki addig kisaszony volt. A szerelem összes elképzelhető örömét megismerték, és napról napra boldogabbak lettek. Ám bármennyire nehezükre esett, reggel fel kellett kelniük, hogy búcsút vegyenek a távozó vendégektől. Jehan nemzetes úr hiába marasztalta őket, mindannyian haza kívántak térni. Sok fáradságába került, hogy a királyt és királynét még maradásra bírja. Oxford grófja a távozókat érdemeik és rangjuk szerint különféle ékszerekkel ajándékozta meg, amivel valamennyiük barátságát és megbecsülését elnyerte. A király még négy napig Jehan vendége maradt, és sólyommal vadászva a folyók partján vagy erdei vadakat üzve fölöttébb kellemesen töltötték az időt. Oxford derék grófját is arra kérte, hogy használja ki az erdei és kastélyai által nyújtott élvezeteket. A gróf hálás köszönetet mondott Jehan figyelmességéért, és biztosította, hogy mivel már idős ember, ezentúl mindig veje társaságában marad Dammartinben vagy Angliában, ahogyan kívánja. Szavai nagy örömet szereztek Jehan nemzetes úrnak. Mennyei Urunk! Mily boldog volt Blonde is azt látván, hogy atyja mindenben egyetért velük. Semmi nem tudott volna nagyobb örömet okozni néki. Az ötödik

nap reggelén azonban Lajos király és kísérete elhagyta Dammartint a két gróf nagy bánatára, akik továbbra is szívesen látták volna, ha maguk mellett tudhatták volna. Három mérföldön át elkísérték a királyi menetet. Jehan újonnan lovaggá ütött fivérei azonban követték a királyt, minthogy már leventékként a királyi palotában teljesítettek szolgálatot, amit ezentúl lovagokként fognak tenni. A király bőkezűen megjutalmazta őket szolgálataikért, feleséget és földbirtokot adva nekik, minek folytán tehetős nagyurak lettek, akikre mindig számíthatott a fivérük. A két gróf és Blonde búcsút vett a legjobb királytól, aki a földön valaha is uralkodott. A király is elköszönt tőlük, felruházza őket a hatalmával. Eljött tehát a búcsú pillanata: a grófok visszatértek Dammartinbe, a király pedig Corbeil felé vette az útját. Ezentúl nem szólok róla többet, hanem csak a két szerelmes történetét folytatom, akik örömeik és vigasságok közepette töltötték idejüket, s akiket mindenki nagyon kedvelt és becsült.

A két gróf közös fedél alatt és közös kasszán élt Dammartinben. Amit az egyikük kívánt, azt a másik rögtön teljesítette. Kellemes, tiszteletreméltó és istenfélő életet folytattak. Különösen a szépséges Blonde, aki minden rossz tulajdonságtól és káros szenvedélytől mentes volt, élt feddhetetlen életet erényes és hűséges kedvese oldalán. Az esztendő végén Jehan férjhez adta a két nővérét két nagyúrhoz, az idősebbet Saint-Pol grófjához, aki józan gondolkodású ember hírében állt, a fiatalabbat pedig a gróf egyik öccséhez, s ilyképpen ő is gazdagon ment férjhez. Jehan Robint és a derék hajóskapitányt is kiházasította: élt Dammartinben két gazdag és becsületes polgárleány, akik édestestvérek s hatalmas birtokok és ingatlanok tulajdonosai voltak, s akiknek szívbéli tulajdonságai várúrnőkhöz is méltók lettek volna. Jehan az idősebbiket az eszes Robinhez, a fiatalabbikat pedig a kapitányhoz adta férjhez. Jelentős pénzadományban is részesítette két hű emberét, akiket azután háznagyaivá tett. Idővel a szépséges Blonde négy gyermekkel ajándékozta meg gróf férjét, akik később nemzetsége büszkeségei lettek.

Két esztendei dammartini tartózkodás után visszatértek Angliába, hogy meglátogassák oxfordi birtokaikat, ahol nagy örömmel fogadták őket. Oxford grófja bölcs és boldog emberként még jó tíz esztendeig

a leánya mellett élt, Jehan pedig Oxford és Dammartin-en-Goële grófjaként még harminc esztendővel túlélte apóságát. Két grófsága és egy csodálatos hitvese volt. Mindketten sok jót cselekedtek; mindig együtt voltak, egy társaságot alkottak, mely Isten parancsolatai szerint élt. Gyámolították a nyomorgó apácazárdákat, és férjhez adták a szegénységben élő hajadonokat. Valamennyi nemes szívű embernek, aki hajlandó volt jót cselekedni, pénzt és birtokot adományoztak, s kegyes alázattal szolgálták az Anyaszentegyházat. Soha nem volt bennük nyoma a gonoszságnak vagy a hiúságnak, mindig a legteljesebb egyetértésben éltek az életüket. Isten oly sok jóval halmozta el őket, hogy az egymás iránti szeretetük soha nem csökkent, hanem ellenkezőleg csak növekedett és kiteljesedett. A szívük mélyéből oly nagyon szerették egymást, hogy soha egyikük sem cselekedett olyat, ami a másiknak ártalmára lett volna. Ha egyiküket valamilyen baj érte, a másik rögtön megvizsgáltta, s így máris könnyebben tudta azt elviselni. Azoknak a királyoknak a megbecsülését is elnyerték, akiknek a hűbéresei voltak, mivel mindig hűséggel szolgálták őket. Alattvalóik is szerették őket, merthogy mindazt megtették értük, amit tenniük kellett. Könnyűületesek lévén a szegényekkel, nagylelkű adományokban részesítették őket. Midőn visszajöttek Franciaországba, az ország népe ugyanolyan boldogan fogadta őket, mint Angolhoné. Ekként éltek hosszú életet, míg az Örökkévaló kegyes halált nem adott nekik.

E regény mindazoknak, akik törődnek a tisztességükkel és nem óhajtanak szégyenkezni tanulságul szolgálhat a tekintetben, hogy mind egyiküknek teljes szívvel törekedniük kell arra, hogy felemelkedjenek. Azt is elárulom, miképpen. Minden egyes embernek oly módon kell dicsőséget szereznie, hogy eközben senkit ne sanyargasson; legyen ura önmagának, legyen nagylelkű, hűséges, udvarias és szelíd, legyen mindenkiel szerény és őszinte szavú, hiszen akaratlanul is árt magának, aki káros hajlamainak engedve arra vetemedik, hogy rosszat szól másokról. Aki ekként cselekszik, annak kellemetlen a társasága. Akinek ily gonosz nyelve van, azt a pokol tüze égesse meg, mert ártalmasabb a kigyónál. Ezen kívül, aki dicsőséget akar szerezni, annak képesnek

kell lennie arra, hogy uralkodjék a testén és a szívéen, s hogy tartózkodjék a fecsegéstől, amíg nem ismerik el az érdemeit, és mindenekfelett nagylelkűnek kell lennie. S ha történetesen van egy tanítómestere, akkor okos emberek módjára igyekezzék megismerni a természetét. Ha jó szándékúnak és szeretetre méltónak találja, kövesse őt mindig; ám ha túlságosan rossznak ismeri meg – elhihetitek nekem –, lennie kell annyi bölcsességének, hogy megváljon tőle, és ne avatkozzék többé a dolgába. Valamint semmilyen szolgálat miatt ne feledkezzék meg a legfontosabbról, arról, hogy mindennél jobban szeresse és félje Istent, s gyűlölje a gonoszt. Aki bárki kedvéért elfordul Istentől, az rossz szolga, mivelhogy Isten akarata nélkül senki nem érvényesülhet; Ő teszi lehetővé, hogy állhatatosak maradjunk a szerelmünkben és boldogok lehessünk. S ha valamire szert teszünk, szívünk mélyén mindig arra kell törekednünk, hogy ne ragaszkodjunk ahhoz foggalkörömmel, merthogy ne szabad elfelejtenünk, hogy itt a földön semmi nem tekinthető végleges örökségnek. Aki bölcs, az szerezhethet javakat azzal a feltétellel, hogy jó célokra fordítja azokat; máskülönben ne is nyúljon semmi földi jóhoz, mert a pokolra jut, ahol örök szenvedés lesz a sorsa. Jehan bölcsességével meghódította szerelmesét és tekintélyes vagyonra tett szert, ám csak azt vitték magukkal a földre, amit Isten nevében eladományoztak. Mindig teljesítették a feladatukat, és soha nem voltak restek jót cselekedni. Az okosak tanuljanak példájukból! Aki tudja tartani a jó irányt, mindig az jut el a kikötőbe. Vétkezik, aki gondatlan. Mindenkinnek legyen gondja arra, hogy miképpen szerzi és költi el a javait, nehogy a Sátán elragadja a lelkét.

Nem jó dolog magunkba feledkezni fohászkodásaink közben, ezért arra kérlek titeket, hogy ne feledkezzetek meg imáitokban arra kért Istent, hogy oltalmazza meg Philippe de Rémit, és juttasson néki helyet a paradicsomban, mivelhogy vette magának a fáradságot, hogy ezt a mesét kitalálja. Itt ér tehát véget Jehan és Blonde története. Ők voltak a leghűségesebb szerelmesek a föld kerekén, s nem hiszem, hogy valaha is éltek hozzájuk hasonlók. Ez minden, amit elmondhatam róluk.

ELTE Eötvös József Collegium kiadványa

Budapest, 2013

Felelős kiadó: Dr. Horváth László az ELTE Eötvös Collegium igazgatója

Copyright © Eötvös Collegium 2013

Minden jog fenntartva!

A nyomdai munkákat a Pátria Nyomda Zrt. végezte

1117 Budapest, Hunyadi János út 7.

Felelős vezető: Fodor István vezérigazgató

ISBN 978-615-5371-11-0